



HAL
open science

La Croisière du Vanadis : sur les traces d'Edith Wharton

Aurélie Dell'Olio

► **To cite this version:**

Aurélie Dell'Olio. La Croisière du Vanadis : sur les traces d'Edith Wharton. Littératures. Université de Toulon, 2014. Français. NNT : 2014TOUL3003 . tel-01212461

HAL Id: tel-01212461

<https://theses.hal.science/tel-01212461>

Submitted on 6 Oct 2015

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

*École doctorale n° 509. « Civilisations et Sociétés euro-
méditerranéennes et comparées »*

Laboratoire Babel EA 2649

THÈSE

présentée par :

Aurélie DELL'OLIO

soutenue le : **28 novembre 2014**

pour obtenir le grade de Docteur en Langues et littératures anglaises et anglo-
saxonnes

LA CROISIÈRE DU *VANADIS* : SUR LES TRACES D'EDITH WHARTON

TOME I

THÈSE dirigée par :

Madame O'KELLY Dairine

Professeur émérite, Université de Toulon

JURY :

Madame CONROY Jane

Professeur émérite, Université nationale de Galway

Monsieur JOLY André

Professeur émérite, Université Paris IV-Sorbonne

Madame LÉVÊQUE Laure

Professeur, Université de Toulon

Madame ULLMO-MICHEL Anne

Maître de conférences, HDR, Université de Lille 3

Madame VINCENT-ARNAUD Nathalie

Professeur, Université de Toulouse



REMERCIEMENTS

À travers ces quelques lignes, je souhaite que tous ceux qui, de près ou de loin, m'ont accompagnée dans ce projet de thèse, gardent une trace de ma reconnaissance...

En premier lieu, je tiens à remercier les membres du jury pour leur disponibilité, le temps consacré à la lecture de cette thèse et l'intérêt qu'ils lui ont porté. Leur évaluation finalisera le fruit d'un travail de quatre ans, prenant et enrichissant.

Cette décision de me lancer dans l'élaboration de cette thèse, je la dois surtout à ma directrice de thèse, Dairine Ni Cheallaigh (O'Kelly), qui m'a vivement encouragée. Ainsi, j'ai quitté le secondaire où j'étais destinée à enseigner pour poursuivre mon parcours dans l'enseignement supérieur, univers qui m'a toujours attirée et dans lequel je m'épanouis aujourd'hui.

Merci tout particulièrement à Thierry Di Manno, d'abord en tant que Directeur de l'École Doctorale et aujourd'hui Doyen de l'université de Toulon, mais aussi en tant qu'homme, modèle de justesse et de droiture. C'est un honneur pour moi de travailler, à présent, sous sa responsabilité et la confiance qu'il m'accorde nourrit ce sentiment permanent d'éternelle reconnaissance et m'encourage à m'investir davantage dans mon travail.

Je remercie également le professeur Badawi Shahal pour la confiance qu'il m'a accordée lors de son invitation au sein de l'université de Beyrouth pour y dispenser des conférences. Ce fut un immense privilège pour moi d'être reçue et son assurance d'une collaboration future renforce mon sentiment de gratitude.

Grâce à Monique Léonard, j'ai pu entrer dans la participation active à la recherche en équipe et diriger l'organisation des Doctoriades (« Journées de la jeune recherche ») en prenant en charge l'atelier Babel. Au sein du laboratoire, Xavier Leroux m'a été d'une aide précieuse, entre autres, pour la publication du numéro des Doctoriades ; de même, Alessandro, Clare (qui restera à jamais "The

Angel”) me transmettant son goût pour la littérature. Quant à Martine Sagaert, elle m’a donné son « feu vert » pour la création de la revue consacrée aux Doctoriades et du premier numéro dont j’ai dirigé la publication.

Au-delà des obligations et des devoirs, ce nouveau rôle de représentant des doctorants restera pour moi une expérience unique dans le monde de la recherche. Aussi, je remercie les membres du Conseil de l’École Doctorale, particulièrement, Michel Durampart pour sa confiance et sa disponibilité, mais également Sabine Romanes, la perle qui nous manque déjà. Les doctorants : Amandine, Christophe, Ôphélia, Marjorie, Manal, Yousra, Vlad, un ami précieux qui m’a tant apporté, et celle qui me redonne le sourire dès qu’elle franchit la porte : Marine. Je souhaiterais également remercier Hélène Magnin pour tout ce qu’elle m’a appris sur l’écrivain D.H. Lawrence et notamment sur le récit *Sea and Sardinia*.

Merci, aux membres de l’équipe ERIS, à Yves Bardière qui se distingue par sa gentillesse et sa douceur, sans oublier bien sûr, Pierre-François – collègue devenu ami – pour son écoute attentive et son épaule réconfortante. Également, l’équipe « Civilisations et Sociétés Euro-méditerranéennes et Comparées » et sa présidente Laure Lévêque, pour les nombreux échanges qui ont nourri ma première communication au sein de l’axe à l’occasion d’un des séminaires et pour la publication qui en a découlé.

Les rencontres professionnelles ont joué aussi un rôle majeur dans l’élaboration de cette thèse ; je pense au personnel de la médiathèque de la ville d’Hyères, notamment à son directeur, Alain Depieds, qui m’a ouvert les portes de son établissement qui recèle de véritables trésors comme celui du manuscrit dactylographié. Je lui suis infiniment reconnaissante de m’avoir fait bénéficier de cet accès privilégié et de m’avoir accordé l’autorisation de reproduire le manuscrit dans ma thèse. Et pour conclure, je le remercie de me faire la faveur de m’accueillir au sein de l’UTD pour y donner très prochainement une conférence, programmée pour 2015. Je tiens également à exprimer ma gratitude envers M. et Mme Olivo qui m’ont fait découvrir leur association, « Les amis d’Edith Wharton à Hyères ».

Lors d'un colloque à Florence, organisé par l'association "The Edith Wharton Society", j'ai eu la chance de rencontrer des spécialistes ô combien impliqués et animés d'une passion commune pour ce même écrivain et qui m'ont permis de participer activement aux démarches administratives relatives à la rénovation de la sépulture d'Edith Wharton située au cimetière des Gonards à Versailles.

Je n'oublie pas ma rencontre avec Claudine Lesage qui a donné lieu à des discussions et des débats très constructifs autour d'un domaine de recherche commun. Je la remercie amplement pour sa disponibilité et l'autorisation d'utiliser sa traduction française du récit de la croisière du *Vanadis*.

Il en est de même pour les membres de la SAES rencontrés lors du congrès à Caen en mai 2014, plus particulièrement les organisateurs de l'atelier auquel j'ai participé – Stephen Morrison et Guillaume Coatalen, grâce à qui j'ai pu me familiariser davantage avec l'univers bien singulier des manuscrits. C'est d'ailleurs un grand plaisir et une immense fierté pour moi, de faire partie du comité organisateur du prochain congrès de la SAES qui se tiendra à Toulon en 2015.

Durant mon voyage sur les traces de l'auteur, mes différentes recherches ont été facilitées par la contribution active de professionnels ou bénévoles qui m'ont gentiment apporté leur aide. Je pense notamment au personnel de la bibliothèque de Rhodes, pour les heures passées à parcourir et à traduire les livres grecs que je souhaitais exploiter dans ma thèse. Un grand merci à Panagiotis Solis pour son aide incommensurable à Zante et pour sa passion pour l'île qu'il sait si bien communiquer. Également Panos et Taki Gerasimou à Rhodes, Spirosargi Argi à Athènes, Enrico Gambadoro et Cosimo Aleo à Syracuse, Nacho Corrao à Palerme, Davide Fanara à Agrigente, Tobias Kruisselbrink et Manu à Taormine et, bien entendu, tous ceux dont le nom m'a échappé, prise dans l'euphorie du moment.

Il y a aussi mes amis, si indulgents et compréhensifs, sans qui je n'aurais pu « relâcher la tension nerveuse » : Amandine, Élise, Stéphane, Steven, Julien, J-B,

Marianne, Yorick, Nico, Yoyo, Loïc , Bruno, Sonia, Denis, Patricia, Romain pour l'intérêt qu'il a su porter à ma thèse et son soutien, de même Damien insufflant toujours les meilleurs conseils et «reboosteur» de moral, sans omettre bien entendu ma petite Maud, toujours à mes côtés dans les moments les plus agréables comme les plus difficiles.

Merci, également aux membres de ma famille qui ont suivi de près ou de loin l'élaboration de ma thèse en m'apportant leur encouragement et leur réconfort : Cécile ma sœur et mon beau-frère Micka, mes cousins, cousines, tantes et mes chers grands-parents. Enfin les mots ne sont pas assez forts pour rendre justice à tout ce que je dois à mes parents... Sans leur encouragement et leur soutien sans faille, je n'aurais pu ni entreprendre, ni mener à bien ce travail. Je leur dois ma réussite et ma joie de vivre...

Et je conclurai en remerciant ma fidèle et dévouée amie, Morgane, dont la générosité débordante a contribué fortement à surmonter cette épreuve qu'est la réalisation d'une thèse...et surtout pour le plus beau des cadeaux...

SOMMAIRE

INTRODUCTION	1
PREMIÈRE PARTIE	7
Chapitre 1 - Contexte et arrière-plan	8
1. Le tourisme américain de 1830 à 1900	10
2. La naissance de la littérature américaine.....	30
3. La littérature de voyage.....	42
4. Le bon et le mauvais touriste.....	50
Chapitre 2 - Edith Wharton – la femme et l'écrivain	59
1. Sa vie, son parcours.....	62
2. La genèse de son œuvre littéraire.....	108
3. Une vie marquée par l'exil.....	133
Chapitre 3 - L'influence des écrivains voyageurs	153
1. Johann Wolfgang von Goethe	153
2. John Ruskin.....	167
3. Augustus John Cuthbert Hare	188
4. Henry James.....	194
5. David Herbert Lawrence – Regards croisés en Méditerranée	205
DEUXIÈME PARTIE	216
Chapitre 1 - <i>The Cruise of the Vanadis</i>	217
1. L'Afrique et Malte	225
2. La Sicile	238
3. La Grèce (1) : les îles Ioniennes, les Cyclades et le Dodécanèse	253
4. La Grèce (2) et la Turquie : la mer Égée, Smyrne et les îles Ioniennes	281
5. Le Monténégro et la Croatie.....	303
Chapitre 2 - Le manuscrit dactylographié	314
1. Date de rédaction du manuscrit dactylographié	315
2. Inexactitudes	323
3. Argument supplémentaire quant à sa décision de ne pas publier l'ouvrage.....	335
4. Les faits historiques.....	342
5. Les paysages, les peuples méditerranéens et ses compagnons de voyage.....	361
Chapitre 3 - "March in Italy"	380
1. Analyse comparée de deux passages.....	381
2. L'évolution de son style – de la réalité à la fiction.....	397
CONCLUSION	403
ÉDITION ANNOTÉE - INDEX BOTANIQUE	1-241
MANUSCRIT DACTYLOGRAPHIÉ	1-252

INTRODUCTION

She is up the hill in a plain, rather ugly grave, with its carved motto, 'O CRUX AVE SPES UNICA', her two names, Edith Wharton and Edith Newbold Jones, her dates (in French) and no other detail. Another grave has been fitted in between hers and Walter Berry's. A cotoneaster had been planted in the earth frame around the stone, but the tomb was covered with weeds, old bottles and a very ancient pot of dead flowers. Clearly no one had been there for a long time. It struck me as an unvisited and lonely tomb¹ [...].

C'est ainsi qu'Hermione Lee conclut la biographie qu'elle consacre à Edith Wharton en 2007. Il est pourtant difficile d'imaginer qu'un tel parangon de la littérature américaine, considéré comme l'un des « plus grands écrivains que l'Amérique ait jamais produits² », demeure, ainsi, dans une sorte d'anonymat. Car, sur le plan officiel, ce que l'on retient d'Edith Wharton est, avant tout, sa consécration en tant que première femme à recevoir le Prix Pulitzer, un doctorat *honoris causa* de l'Université de Yale, ainsi que le titre de membre à part entière de l'académie américaine des Arts et des Lettres. On garde à l'esprit les nombreuses critiques qui ont fait la couverture des périodiques de l'époque, vantant la virtuosité de sa fiction :

“America's Greatest Woman Novelist” – *Sunday Times*

“Our foremost American novelist” – *Boston Transcript*

“Paul Bourget calls her the greatest American novelist” – *New York Sun*

“A book from our leading novelist's pen is an event” – *Philadelphia Public Ledger*

-
1. Hermione Lee, *Edith Wharton* (2007), London : Pimlico, 2013, p. 756.
 2. “Edith Wharton has a secure position among the greatest writers America has ever produced”, dans : Robert Armitage, “Edith Wharton, A Writing Life: Childhood”, 6 mai 2013, New York : New York Public Library, <http://www.nypl.org/blog/2013/05/06/edith-wharton-writing-life>. Ou encore, “Wharton broke through these strictures to become one of America's greatest writers”, dans : *Edith Wharton Restoration, “Biography”*, Lenox : The Mount, 2014, <http://www.edithwharton.org/edith-wharton/biography/>.

“Mrs. Wharton’s touch is the deftest, the surest, of all our American manipulators in the novel form” – *The New Republic*

“Each of Mrs. Wharton’s later books has represented a new difficulty mastered” – *Quarterly Review*³

Aujourd’hui encore, alors qu’il apparaît avec toujours plus d’évidence que les livres ont perdu leur lustre d’antan et que la lecture représente, de plus en plus, un retour en arrière vers une époque révolue, les gens lisent Edith Wharton :

You can still walk into most bookstores and find the novels that are generally thought of as her masterpieces, novels that are as powerful today as when they first appeared: *The House of Mirth*, *The Custom of the Country*, and the Pulitzer-Prize winning *The Age of Innocence*. That devastating tale of frustrated desire, *Ethan Frome*, is required reading in many schools⁴.

Élevée au sein du vieux New York aristocratique et mondain qui cherchait, par tous les moyens, à réprimer le potentiel intellectuel des jeunes femmes – les réduisant à une fonction d’ordre exclusivement ornemental (faire un « bon mariage », se dévouer aux tâches ménagères, à l’éducation des enfants et se soumettre à ses obligations sociales) –, Edith Wharton a su, contre l’avis de ses proches, s’affirmer en tant que femme de lettres. Son passé d’enfant solitaire, timide et un peu gauche, ne laissait pourtant pas présager la force de caractère qu’on lui connaît :

I was laughed at by my brothers for my red hair, & for the supposed abnormal size of my hands & feet; & as I was much the least good-looking of the family, the consciousness of my physical short-comings was heightened by the beauty of the persons about me. My parents – or at least my mother – laughed at me for using “long words”, & for caring for dress (in which heaven knows she set me the example!); & under this perpetual cross-fire of criticism I became a painfully shy self-conscious child⁵.

3. Critiques citées dans l’imprimé publicitaire réalisé par Appleton pour la publication de *The Age of Innocence*, 1920, dans : Edith Wharton Collection, Yale Collection of American Literature, Beinecke Rare Book and Manuscript Library, Yale University. Pour l’illustration, voir Hermione Lee, *Edith Wharton, op. cit.*, p. 588.

4. Robert Armitage, “Edith Wharton, A Writing Life: Childhood”, *op. cit.*

5. Edith Wharton, “Life and I”, dans : *Edith Wharton: Novellas and Other Writings* [1907-34], New York : Library of America, 1990, p. 1089.

Très jeune, avant même de savoir lire, elle s'improvisait déjà conteuse d'histoires ("in my own rich world of dreams⁶"), ce qui n'était pas du goût de ses parents qui, elle le confie, "were beginning to regard me with fear, like some pale predestined child who disappears at night to dance with 'the little people'⁷". Dans son autobiographie, *A Backward Glance*, elle explique comment, sachant alors lire et écrire, elle conservait des morceaux de papier d'emballage qu'elle étalait sur le sol pour y griffonner ses histoires : "It was not thought necessary to feed my literary ambitions with foolscap, and for the lack of paper I was driven to begging for the wrappings of the parcels delivered at the house⁸". À l'âge de onze ans, elle écrit déjà son premier roman qu'elle s'empresse de lire à sa mère, dont les moqueries et les critiques virulentes lui font abandonner, aussi net, la fiction : "This was so crushing [...] that it shook me rudely out of my dream of writing fiction, and I took to poetry instead⁹".

Ces quelques lignes introductives sur son enfance visent à attirer l'attention sur sa position en tant qu'être marginal, au sein même de sa propre famille. Robert Armitage perçoit, à travers les différents portraits d'Edith Wharton, l'évolution de sa personnalité au fil des années :

But her photographs get at a different, inner truth. In these early poses, she is almost palpably tense. Did anyone ever photograph as awkwardly as the teenaged Edith Jones? Did anyone ever look as unhappy?

Later pictures, of course, will show a very different woman: confident, authoritative, comfortable in her surroundings and with herself¹⁰.

Comme il le souligne justement, l'œuvre d'un écrivain ne doit pas être considérée comme un aveu autobiographique ; cependant, la vie de l'écrivain constitue la matière de ses écrits. Ainsi, la question fondamentale que l'on peut (et

6. *Ibid.*, p. 1077.

7. *Ibidem*.

8. Edith Wharton, *A Backward Glance* (1934), New York : Simon & Schuster, 1998, p. 73.

9. *Ibidem*.

10. Robert Armitage, "Edith Wharton, A Writing Life: Childhood", *op. cit.*

doit ?) se poser est : comment Edith Wharton est-elle devenue la romancière de renommée internationale que l'on sait ? Quelle a été sa formation ? Où a-t-elle trouvé son inspiration et comment l'a-t-elle maîtrisée ?

Dans le cadre de cette interrogation, la présente thèse propose, en premier lieu, de s'intéresser à son premier véritable écrit dont elle a choisi de taire l'existence de son vivant et qui ne sera découvert qu'en 1989, près de cent ans après sa rédaction. Il s'agit de *The Cruise of the Vanadis*, le récit d'un voyage de trois mois entrepris en 1888 à travers la Méditerranée. E. Wharton a vingt-six ans lorsqu'elle décide d'entreprendre cette croisière à bord du yacht *Vanadis*, accompagnée de son mari, Teddy Wharton, et d'un ami, James Van Alen. Aucune analyse universitaire approfondie n'a encore été réalisée sur ce récit inédit, qui est pourtant le point de départ de sa production littéraire. Il a été publié tel quel par la maison d'édition Sterne en 1992, puis republié en 2004 en version de luxe par l'éditeur américain Rizzoli, avec des illustrations du photographe Jonas Dovydenas ; l'universitaire Claudine Lesage y a ajouté une brève introduction.

La première tâche que je me suis fixée a été la réalisation d'une édition annotée, commentée et illustrée à partir de la traduction française réalisée par Claudine Lesage. Ce récit étant fortement marqué par la formation esthétique, littéraire et culturelle de la jeune Edith, il convenait d'en faciliter la lecture en offrant au lecteur une documentation aussi précise que possible. Un index botanique est également proposé ; il répertorie toutes les espèces végétales citées par E. Wharton dans son récit.

Des recherches sur le terrain ont été nécessaires afin de s'assurer de l'exactitude des informations recueillies dans le récit et de proposer des commentaires pertinents. J'ai donc refait la majeure partie du voyage, en privilégiant les destinations au sujet desquelles les sources écrites étaient inexistantes ou lacunaires. Cette démarche a permis de vérifier de manière systématique les sources et le fondement des informations préalablement recueillies, ainsi que d'apporter des réponses aux questions laissées en suspens.

Un reportage photographique a également été réalisé afin d'illustrer le parcours d'E. Wharton et de se représenter clairement ce qu'elle décrit.

Toujours dans ce souci d'authenticité, l'édition que je propose de *The Cruise of the Vanadis* est accompagnée de la dactylographie du manuscrit original d'E. Wharton, actuellement conservé par la médiathèque d'Hyères et dont les droits de reproduction m'ont été accordés par son directeur, M. Alain Depieds que je remercie vivement. Avant de lire les tomes I et II de la thèse, il est recommandé de prendre connaissance du tome III qui comprend l'édition annotée, l'index botanique, ainsi que le manuscrit dactylographié.

L'étude de ce premier récit de voyage invite à considérer la genèse de l'œuvre d'E. Wharton et de s'interroger sur le rôle et la place des voyages et de la littérature de voyage dans la recherche d'écriture de la future romancière. Cette thèse se propose, dans un premier temps, de se pencher sur ce que l'on pourrait appeler la « cartographie » de l'artiste, c'est-à-dire, le contexte culturel qui a conditionné et qui a vu naître ses œuvres, romanesques et autres. E. Wharton est une femme moderne, cosmopolite, une grande « européennophile ». Il m'a donc semblé important, avant même de prendre en considération les détails de sa vie, d'examiner la relation complexe entre les Européens et leurs cousins du Nouveau Monde. Je me suis notamment intéressée au tourisme américain en Europe et, plus particulièrement, au rôle que les Américains ont joué dans la vie artistique de Paris.

La première partie de la thèse ne laisse pas pour autant le contexte littéraire de côté. Elle jette un regard sur l'évolution de l'identité culturelle américaine au travers de la littérature, avant d'aborder le sujet de la littérature de voyage à proprement parler. La seconde partie est consacrée à la « cartographie » de l'œuvre, c'est-à-dire, au récit de *The Cruise of the Vanadis* – l'objectif étant de proposer une description pas à pas, ainsi qu'une étude approfondie du récit, afin de mettre en évidence, le plus pertinemment possible, l'évolution du style de l'auteur.

Le voyage tient une place centrale, voire fondatrice, dans la vie d'E. Wharton – il permet de cerner la personne qu'était E. Wharton dans toute sa complexité, ainsi que d'éclairer son œuvre. C'est également la clé de voûte de sa relation complexe avec la France : "part 'perpetuelle' inhabitant, part stranger in exile¹¹". Enfin, le voyage justifie le triste constat d'Hermione Lee cité au début du présent propos.

Pour terminer, je tiens à signaler que la recherche qu'a occasionnée la rédaction de cette thèse m'a offert la possibilité d'intégrer le milieu associatif, au sein de la communauté whartonienne, *The Edith Wharton Society*. De manière concrète, j'ai contribué au projet de rénovation de la sépulture d'E. Wharton au cimetière des Gonards, à Versailles – une manière de rendre hommage à celle qui, pour sa part, n'avait pas ménagé ses efforts lorsqu'il s'est agi de venir en aide à la France, malgré sa « carapace » de glace : "This maddening and lovable woman was a Janus figure, a boundary goddess staring icily at those outside, smiling at those within [...] [who] concealed herself from the outside world, a rich, warm hearted, vulnerable human being¹²".

11. Hermione Lee, *Edith Wharton*, *op. cit.*, p. 756.

12. Kenneth Clark, Introduction à : Nicky Mariano, *Forty Years with Berenson*, London : Hamish Hamilton, 1966, p. x.

PREMIÈRE PARTIE

Chapitre 1

Contexte et arrière-plan

The gentle reader will never, never know what a consummate ass he can become until he goes abroad. I speak now, of course, in the supposition that the gentle reader has not been abroad, and therefore is not already a consummate ass. If the case be otherwise, I beg his pardon and extend to him the cordial hand of fellowship and call him brother.

Travel is fatal to prejudice, bigotry, and narrow-mindedness, and many of our people need it sorely on these accounts. Broad, wholesome, charitable views of men and things cannot be acquired by vegetating in one little corner of the earth all one's lifetime¹.

Dans *Return to Yesterday* (1931), Ford Madox Ford, décrivant l'ambiance esthétique des dernières années du XIX^e siècle, parle de l'« après goût bostonien » (“Bostonian after taste”) et de « délicatesses rappelant la Nouvelle Angleterre » (“New England delicacies”) qui se dégageaient de la poésie et de la peinture anglaises. Cela n'avait rien d'étonnant, d'après lui, si l'on considère le rôle joué par les Américains à l'époque dans la vie artistique de Paris et de Londres.

These were the days when James and Howell and Harland and Whistler and Abbey, not to mention lesser lights like G. H. Broughton, more popular ones like Bret Harte or immensely great ones like Mark Twain, bulked enormously in advanced artistic circles in London.

Il cite comme exemple la célèbre revue *The Yellow Book*, d'après lui une entreprise américaine, où l'on trouvait à la fois le raffinement de la Nouvelle Angleterre et l'excellente technique des Français : “The *Yellow Book* was an American venture and made for those American virtues of delicacy, French

1. Mark Twain, *The Innocents Abroad* (1869), dans : *The complete works of Mark Twain*, New York : Harper & Brothers, 1909, pp. 238 et 407.

technical achievement and New England refinements—*thus touching hands with both sides of the Atlantic*²”.

Bien que le nom d’aucune femme ne figure dans la liste des auteurs énumérés par Ford, ce court extrait des mémoires littéraires de Ford Madox Ford donne un aperçu de l’idée qu’E. Wharton aurait pu se faire d’elle-même, en tant que jeune Américaine et future femme de lettres. Certes, elle n’était pas la première femme américaine à écrire des romans à succès, mais à la différence de ses illustres compatriotes, elle n’était ni réformatrice (Harriet Beecher Stowe, *Uncle Tom’s Cabin* [1852]), ni pédagogue (Louisa May Alcott, *Little Women* [1869], ou Susan Coolidge, *What Katy Did* [1872]) et, par ailleurs, trop engagée dans la vie pour vouloir suivre dans les pas d’une Emily Dickinson, même si ses premiers écrits publiés sont des poèmes. Sa place n’est donc pas avec ces femmes peu intéressées par ce qui se passe au-delà des frontières des États-Unis. C’est une femme moderne cosmopolite, née dans la nouvelle Amérique qui se reconstruit après la Guerre de Sécession. Si elle avait besoin de chercher de l’inspiration auprès de femmes de lettres, elle aurait choisi vraisemblablement George Eliot en Angleterre, Madame de Staël ou George Sand en France. Elle aurait donc pleinement sa place dans la liste d’artistes donnée par Ford Madox Ford ci-dessus.

Mise à part l’injustice faite à celle qui est, non seulement, la plus grande romancière américaine, mais, sans doute également, la plus grande « européennophile » de sa génération, les remarques faites par Madox Ford soulèvent un aspect, le plus souvent, passé sous silence, de la relation complexe entre les Européens et leurs cousins du Nouveau Monde. Nous savons que, dès le milieu du XIX^e siècle, les progrès dans les moyens de transport ont fait de l’Europe un lieu de prédilection pour le touriste américain. Mais l’image que nous avons du voyageur américain moyen est celle d’une personne assez mal dégrossie qui cherche, sans beaucoup de discernement, mais non moins d’exigence, à tirer un maximum de profit du point de vue « qualité-prix » de son investissement en

2. Ford Madox Ford, *Return to Yesterday* (1931), New York : Liveright, 1932, p. 51.

temps et en argent (*Time is money*), en somme d'un consommateur effréné qui sait le prix de tout, mais la valeur de rien. Même s'il s'agit là d'une caricature grossière, l'idée d'un groupe d'immigrés américains qui, à la fin du XIX^e siècle, auraient transformé, grâce à leur énergie, leur savoir et leur talent, le climat intellectuel et artistique de Paris et de Londres est suffisamment inattendue, pour qu'avant d'aborder le premier récit de voyage d'E. Wharton, il conviendrait de s'attarder, dans un premier temps, sur la culture du voyage, notamment à travers l'étude du tourisme américain en Europe, puis, dans un second temps, sur l'évolution de l'identité culturelle américaine, au travers de la littérature, avant de traiter le sujet de la littérature de voyage.

1. Le tourisme américain de 1830 à 1900

1.1. Le début du tourisme en Europe, de la découverte de l'Italie au Grand Tour

Il est important de bien comprendre l'origine et le développement en Europe du désir de voyager entre le XVI^e et le XIX^e siècle. Le voyage en Italie, plus particulièrement à Rome, a eu une influence fondamentale sur la culture du voyage, de l'expérience individuelle du voyageur, jusqu'à la constitution d'une culture collective du voyage. Durant le Moyen-Âge, de nombreux pèlerins s'engagent vers Rome, qui représente alors un lieu de dévotion, ayant accueilli de nombreux saints et martyrs, tels que les apôtres Pierre et Paul, dont les sépultures à Rome, deviennent des lieux de pèlerinage. Le Tour des sept églises, ou pèlerinage de Rome, est alors la norme pour prétendre à l'indulgence plénière du jubilé. Cette visite de lieux saints, de la pratique du jeûne, ainsi que de l'aumône et de la prière, est consacrée au pardon des péchés et à la rémission par la pénitence. Ce voyage initiatique prend ainsi la forme d'une quête et d'un enrichissement spirituel. Cependant, d'autres lieux, possédant à leur tour d'importantes reliques, s'imposent progressivement comme nouvelles destinations de pèlerinage. Ainsi, au cours des XI^e et XII^e siècles, un très grand nombre de pèlerins affluent vers Saint-Jacques-de-Compostelle, qui abrite les saintes reliques

de l'Apôtre du Christ, Saint Jacques le Majeur. Canterbury compte également parmi les hauts lieux de pèlerinage, surtout pour les Anglais, qui se rendent sur place pour visiter notamment la cathédrale, célèbre pour avoir été la scène du meurtre de Thomas Becket en 1170. Dans l'Europe médiévale, le concept du pèlerinage, ainsi que les témoignages de l'expérience humaine et spirituelle vécue lors de tels périple, prennent une importance telle que le pèlerinage devient une source d'inspiration (avec par exemple Geoffrey Chaucer et ses *Contes de Canterbury* en 1387) et qu'il donne le ton aux voyages à venir.

Plus tard, en Angleterre, le récit de voyage de Thomas Coryat, *Coryat's Crudities* (1611), publié durant la Trêve de douze ans, donne une image saisissante de la vie en Europe à l'époque. L'influence de ce premier récit-écrit touristique sur les débuts du Grand Tour est vraisemblable. Thomas Howard, 14^e comte d'Arundel, grand voyageur et collectionneur d'art, s'impose comme l'un des précurseurs du Grand Tour, qui prend alors naissance en Angleterre. C'est également le premier voyageur à avoir eu recours aux services d'un tuteur pour l'accompagner dans son aventure à travers l'Italie.

L'Italie se signalait alors par la vie élégante et luxueuse de la noblesse et de la classe moyenne – une civilisation dont la vie sociale, le goût pour l'opulence et le culte de la beauté, émerveillaient le reste du monde. Déjà auparavant, Charles VIII, le roi de France, désireux de conquérir le royaume de Naples et faire valoir ce qu'il estimait être ses droits héréditaires sur le royaume, avait découvert l'Italie et notamment Naples lors de la Première Guerre d'Italie (1494-1497). Paradoxalement, ce fut également un voyage de découverte, tant il fut stupéfait par les beautés que renfermaient les villes d'Italie. Un peu à la manière de Napoléon en Égypte (quelques trois cents ans plus tard), il en profita pour agrandir sa collection de statues et de bijoux, et fit même employer de nombreux peintres, sculpteurs, orfèvres, musiciens et charpentiers. François I^{er} avait eu recours, entre autres, aux talents de Léonard de Vinci et des artisans et artistes italiens avaient été appelés à travailler sur les châteaux d'Amboise, de Chenonceau, de Blois et de Fontainebleau. Leur renommée poussa les nobles

européens à voyager en Italie. En France, très tôt, des poètes tels que Joachim du Bellay, Jean Marot et Jean Lemaire de Belges se rendent à Rome. Des peintres flamands et allemands, notamment Albrecht Dürer, Quentin Metsys, Jan Gossaert (dit Mabuse) et Lucas Van Leyden, commencent également à visiter Venise. Le philosophe Erasme part pour Turin, Florence, Bologne, Venise, Padoue et Rome. En 1580, Montaigne se rend également en Italie, qui est devenu le point d'ancrage du tourisme européen, de l'« Ancien Monde » et bientôt du Grand Tour.

D'après le dictionnaire *Oxford English*, le terme « Grand Tour » est utilisé pour la première fois par Richard Lassels, prêtre catholique expatrié, dans son récit *The Voyage of Italy*, publié posthument à Paris en 1670. Plus qu'une expérience professionnelle, Lassels, dans son introduction, insiste sur l'enrichissement personnel que représente un tel voyage, notamment des points de vue intellectuel, social, éthique et politique. Ainsi l'idée d'entreprendre un voyage par curiosité et pour apprendre se répand rapidement au cours du XVII^e siècle. Dans *Essay Concerning Human Understanding* (1690), John Locke aborde le sujet des fondements de la connaissance et de l'entendement humains. Il souhaite, à travers cette œuvre philosophique, faire accepter l'idée selon laquelle la connaissance s'acquiert au prix d'une ouverture sur le monde extérieur. Selon lui, les stimuli physiques auxquels l'être humain s'expose ont une incidence sur le développement de la connaissance de l'individu.

L'objectif premier du Grand Tour, qui pouvait durer de plusieurs mois à plusieurs années, était de mettre en contact les jeunes gens de la haute société des pays de l'Europe du Nord avec l'héritage culturel de l'antiquité classique et de la Renaissance. C'était aussi de leur donner la possibilité de pénétrer dans la société aristocratique très réputée du continent européen. La France, les Pays-Bas, l'Allemagne, la Suisse et surtout l'Italie figuraient sur la liste des destinations principales.

Le Grand Tour représente une étape marquante dans la vie de nombreux artistes, tels que le philosophe Thomas Hobbes (en 1610, en qualité de tuteur, puis en 1634), ou encore le poète John Milton (en 1638), et l'architecte Inigo Jones.

Le voyage apparaît être ainsi une étape nécessaire à l'ouverture d'esprit, à l'épanouissement intellectuel et à l'élargissement des connaissances. L'historien Edward Gibbon, alors jeune homme, remarque au retour d'un voyage effectué dans le cadre du Grand Tour : "According to the law of custom, and perhaps of reason, foreign travel completes the education of an English gentleman³". Aux XVIII^e et XIX^e siècles, de brillants amateurs d'art, collectionneurs et écrivains, tels que Goethe et Alexandre Dumas, ont le privilège de se former ou de se perfectionner grâce à ce périple.

Si durant un siècle, de la fin du XVII^e à la fin du XVIII^e siècle, seuls les fils de l'aristocratie britannique entreprenaient ce voyage éducatif, l'apparition des moteurs à vapeur, autour des années 1825, d'une part, ouvre la voie à de nombreuses innovations dans le domaine des transports et en matière de vitesse, et permet, d'autre part, de simplifier et, ainsi, de généraliser cette nouvelle pratique qui s'ouvre, à présent, à un plus large public en incluant davantage la classe moyenne. Tout au long du XIX^e siècle, la plupart des jeunes gens instruits des classes privilégiées font le Grand Tour. L'Allemagne et la Suisse se joignent au mouvement, tout en adoptant un parcours élargi. Plus tard, au XIX^e et au XX^e siècle, le Grand Tour est également apprécié par les jeunes femmes de la haute société qui, accompagnées d'un chaperon, parcourent plus particulièrement l'Italie afin de parfaire leur éducation, ce que décrit E.M. Forster dans son roman *A Room with a View* (1908).

1.2. Les Américains et le début du tourisme

À partir de la seconde moitié du XVIII^e siècle, il est vrai que des Sud-Américains et des Américains font toujours le Grand Tour – par exemple Benjamin Franklin, John Adams, Thomas Jefferson (qui, à la suite de son Grand Tour de 1784 à 1789,

3. Edward Gibbon, *Miscellaneous Works of Edward Gibbon, Esquire: With Memoirs of His Life and Writings*. Dublin : P. Wogan, L. White, & Co., 1796, p. 111.

devient un fervent supporteur du palladianisme, originaire de Vénétie⁴), ou encore Simón Bolívar (au début du XIX^e siècle), mais, dès cette époque, le tourisme prend pour le continent américain une forme quelque peu différente.

Pratiquement inexistant jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, le tourisme fait son entrée sur le continent américain à partir de 1820 et donne naissance à une entreprise florissante. D'abord à l'intérieur des frontières du continent, le tourisme se développe au nord de New York dans la vallée de l'Hudson. Cette région, remarquable pour ses paysages majestueux, ses caractéristiques naturelles, sa récente croissance économique et démographique, mais également pour sa position géographique en tant que voie navigable reliant certaines des destinations les plus prisées, attire de nombreux touristes américains. Le tourisme devient ainsi l'apanage de nombreux aristocrates, mais aussi de la classe moyenne, qui entreprennent des voyages d'agrément en direction de l'Hudson, puis de Niagara et du Canada notamment. Les journaux et les magazines américains de l'époque s'emparent rapidement du fait, conférant à ces touristes naissants un statut de modèle dominant, et les notions de voyage et de tourisme sont bientôt dans tous les esprits⁵. La popularité du tourisme marque un véritable virage de société, les

-
4. Lancé par l'architecte italien Andrea Palladio (1508-1580) à l'époque de la Renaissance, le palladianisme connaît une forte popularité au XVI^e siècle en Italie, principalement en Vénétie. Le style devient populaire au milieu du XVII^e siècle en Europe grâce au Grand Tour, et surtout au début du XVIII^e siècle (alors renommé néo-palladianisme). Thomas Jefferson, à la suite de son Grand Tour de 1784 à 1789, popularise le style en Amérique du Nord et fait construire de nombreux édifices publics et privés, en ville et à la campagne, notamment les domaines de Monticello, Barboursville et l'Université de Virginie. Le style est parfois critiqué pour sa froideur et son manque de fantaisie mais d'autres voient en son fronton, sa symétrie et ses proportions un style international et rationaliste qui convient particulièrement à des établissements publics et municipaux. Thomas Jefferson considérait *Les Quatre Livres de l'architecture* d'Andrea Palladio comme « la Bible » de l'architecture. La plupart des bâtiments administratifs sont construits dans le style palladien sous sa présidence, avec notamment le recours aux grands portiques, remplissant la fonction de pare-soleil, qui représente l'une des plus grandes caractéristiques du palladianisme américain. La Maison-Blanche à Washington, construite entre 1792 et 1800, s'inspire, il est vrai, du style géorgien, mais semblerait-il également du palladianisme irlandais (*Colonial Homes*, vol. 12, New York : Hearst Corporation, 1986, p. 150).
 5. Voir Richard H. Gassan, *The Birth of American Tourism: New York, the Hudson Valley, and American Culture, 1790-1830*, Massachusetts : University of Massachusetts Press, 2008, pp. 2-3.

débuts, pour le continent américain, de ce qui était en passe de devenir une société moderne de consommation.

1.3. Nouveau départ

Entre 1830 et 1900, c'est vers Paris que les jeunes Américains appartenant à la haute société (et quelques privilégiés de la classe moyenne), en quête de connaissances et d'apprentissage, affluent en masse. Charles Sumner (1811-1874), homme politique, est l'un des premiers à s'y aventurer et confie en 1837 : "The thought of going abroad makes my heart leap, and the gloomy fear that I must stay at home a while longer plunges me in disappointment⁶". Comme le décrit David McCullough dans *The Greater Journey, Americans in Paris* (2011), ce voyage à Paris représentait, pour cette nouvelle génération, le rêve de toute une vie, l'opportunité unique d'acquérir une expérience personnelle et professionnelle, alors sans égale dans le « Nouveau Monde », leur pays natal.

À partir de 1830, une vague de jeunes Américains talentueux, sérieux et plein d'espoir, déferle sur la capitale française. La majorité d'entre eux sont des jeunes hommes de familles aisées d'une vingtaine d'années, ayant reçu une bonne éducation, et originaire de la quasi-totalité des vingt-quatre états qui forment alors leur pays, notamment Boston, New York, Philadelphie, Ohio, Caroline du Nord et Louisiane. Certains d'entre eux, notamment les plus notoires, d'une dizaine d'années leurs aînés, débarquent à Paris avec un bagage d'expérience et une grande renommée déjà établie, parmi lesquels James Fenimore Cooper, plus particulièrement avec son roman *The Last of the Mohicans* (1826) qui le propulse au rang de plus grand romancier américain, ainsi que le peintre Samuel F.B. Morse et l'éducatrice Emma Hart Willard, fondatrice du "Troy Female Seminary" (un établissement scolaire réservé aux femmes, situé à Troy, New York) et fervente activiste pour les droits des femmes.

6. Edward Lillie Pierce, *Memoir and Letters of Charles Sumner*, vol. 1, Boston : Roberts Brothers, 1893, p. 190.

Fenimore Cooper est, en 1826, à l'âge de trente-sept ans, l'un des premiers à faire la traversée, accompagné de sa femme, de ses enfants et même d'un de ses neveux. Si la raison principale du voyage est liée à la santé de James Fenimore, les Cooper partent également en vue de parfaire l'éducation de leurs enfants. À leur arrivée à Paris, Fenimore Cooper est déjà l'auteur américain le plus célèbre et ses livres se vendent dans toutes les librairies de la capitale – les Français n'ont pas aussi bien accueilli un Américain depuis le temps de Benjamin Franklin. Si ses compatriotes installés en France sont fiers de sa réussite, ils sont, malgré tout, envieux de sa notoriété. Samuel Morse (1791-1872), peintre américain né à Charlestown près de Boston (Massachusetts), connu pour l'invention du télégraphe électrique et de l'alphabet qui portent son nom, part, lui, en 1829, après le décès de sa femme. L'immense notoriété dont il jouit alors dans son pays natal (grâce à ses nombreux tableaux, notamment du Président James Monroe, de la Chambre des Représentants en pleine séance et même de Lafayette), ne l'empêche pas de considérer Paris comme une étape indispensable à sa maturité professionnelle : "My education as a painter is incomplete without it"⁷. Parmi les femmes, Emma Hart Willard (1787-1870), éducatrice américaine, connue en tant qu'activiste pour les droits des femmes, est, quant à elle, veuve et, en dépit du bon usage qui ne voit pas d'un bon œil le départ en voyage d'une femme distinguée et de surcroît sans chaperon, embarque pour Paris en 1830, accompagnée de son fils de vingt ans.

C'est que Paris et, plus largement, un séjour en Europe, offrait, au-delà d'une opportunité d'enrichir ses connaissances, un éventail d'autres avantages, comme celui d'acquérir une maîtrise suffisante de plusieurs langues. Tel est le pari relevé par le poète Henry Wadsworth Longfellow qui, à vingt-huit ans à peine, est de retour d'un voyage en Europe au cours duquel il a appris le français, l'espagnol, l'italien et l'allemand et se voit offrir une place de choix comme professeur de langues modernes à Harvard. Emma Willard, est, quant à elle,

7. Samuel F.B. Morse, *Samuel F.B. Morse: His Letters and Journals*, vol. 1, Boston : Houghton Mifflin Company, 1914, p. 289.

agréablement surprise de constater que l'art en France n'est pas réservé aux hommes. Les femmes peintres ne constituent déjà plus des exceptions, elles peuvent librement exprimer leur sensibilité et réussissent non seulement à s'imposer, mais aussi à être reconnues à part entière par le milieu artistique.

Oliver Wendell Holmes, étudiant diplômé de Harvard et poète, part également pour Paris en 1833, soucieux d'approfondir ses connaissances, d'acquérir un épanouissement intellectuel et, surtout, de se lancer dans une nouvelle voie, la médecine ; un objectif partagé par d'autres jeunes Bostoniens se destinant à la même carrière, tels que James Jackson Jr. en 1831 et Jonathan Mason Warren, fils de deux des plus grands médecins de Boston. Paris était, en effet, unanimement considérée comme la capitale mondiale de la médecine et un des principaux centres de formation médicale (avec l'École de Médecine), qui offrait de nombreuses opportunités d'apprentissage, encore considérées comme inacceptables, voire immorales aux États-Unis, comme la dissection ou encore l'examen d'un patient de sexe féminin. Entre 1830 et 1860, près de sept cent Américains viennent à Paris pour étudier la médecine. Des écrivains suivent les traces de Fenimore Cooper et se lancent dans l'aventure ; un poète de Yale âgé de vingt-cinq ans, Nathaniel Parker Willis en 1831 ; Ralph Waldo Emerson en 1833, à l'âge de trente ans, après un voyage en Italie ; en 1835, John Sanderson, professeur à Philadelphie, âgé d'une cinquantaine d'années, pour ne citer que les plus notoires.

Dans *The Age of Innocence* (1920), ainsi que dans *The House of Mirth* (1905), Edith Wharton, dont la source d'inspiration est la haute société new-yorkaise, décrit ce mouvement migratoire des Américains vers Paris. Rappelons que, bien que publié en 1920, l'action de *The Age of Innocence* se situe dans les années 1870, période pendant laquelle cette migration est particulièrement forte. Au-delà des ouvertures professionnelles qu'offre une telle ville, Paris est surtout présentée comme la capitale du raffinement. Un voyage dans la capitale française est un gage de distinction pour les héroïnes de la haute société new-yorkaise qui

comptent bien sur les retombées quand elles seront de retour sur le continent américain.

1.3.1. Une méconnaissance de l'Europe

Avant 1830 et même 1840, aucun Américain, ou très peu d'entre eux (excepté Morse et Fenimore Cooper) n'avait la moindre idée de la vie en dehors de leur pays ou de ce que leur apporterait l'expérience du voyage. En revanche, ils connaissaient l'histoire de France, ils avaient lu des livres sur Lafayette et sur l'implication de celui-ci dans l'indépendance américaine, ils connaissaient Napoléon et la Révolution française, ainsi que les horreurs perpétrées lors de la Terreur et des Trois Glorieuses. Ils étaient également au courant des risques de maladies liés à la vie dans une ville telle que Paris, à forte densité de population, où sévissaient la variole, la typhoïde, le choléra, ou encore la syphilis. Cependant, les nouvelles venant de Paris ne sortaient guère du cadre de l'actualité, à propos de gastronomie ou des derniers crimes. La connaissance que pouvaient avoir les Américains de la littérature française se limitait, pour la plupart d'entre eux, aux œuvres traduites en anglais d'auteurs tels que La Fontaine, Voltaire, Racine, ou encore Molière. Une grande majorité ne parlaient pas un mot de français. Ils se lançaient ainsi à l'aveugle dans une aventure bouleversante pour la plupart d'entre eux.

À cette même époque, en 1831, Alexis de Tocqueville, jeune aristocrate français de vingt-cinq ans, décide de faire l'expérience d'un voyage similaire, mais dans la direction opposée ; il se rend sur le continent américain afin d'y découvrir les mœurs de ses habitants. En 1835, il publie le premier volume de son ouvrage intitulé *De la Démocratie en Amérique*.

À noter qu'à l'époque, les voyageurs devaient affronter les dangers habituels de la navigation dans l'Atlantique nord. La traversée de New York au Havre (certains choisissaient d'embarquer pour l'Angleterre pour ensuite rejoindre la France par la Manche) représentait un voyage de trois mille milles sans aucune escale, pour une durée moyenne d'un mois à six semaines (trois

semaines dans des circonstances et conditions météorologiques idéales), avec des conditions de transports souvent désastreuses. Les périls en mer n'étaient, à l'époque, que trop réels et toujours présents (de nombreux passagers ne purent échapper aux fréquents naufrages lors de leur voyage tant attendu pour la France).

Washington Irving, dans son récit "The Voyage", revient d'une manière saisissante sur sa première traversée de l'Atlantique en 1804 :

But a wide sea voyage severs us at once. It makes us conscious of being cast loose from the secure anchorage of settled life, and sent adrift upon a doubtful world. It interposes a gulf, not merely imaginary, but real, between us and our homes—a gulf, subject to tempest, and fear, and uncertainty, rendering distance palpable, and return precarious⁸.

John Sanderson est également alarmé par les conditions de transport : "If any lady of your village has a disobedient husband, or a son who has beaten his mother, bid her send him to sea⁹". Il a fallu attendre 1838 pour que les bateaux à vapeur fassent la traversée de l'Atlantique.

1.3.2. L'arrivée des Américains en France

À Paris, les Américains, estimés à environ un millier dans les années 1830, ne représentaient qu'une petite minorité des étrangers, par rapport au grand nombre d'Anglais, d'Allemands ou d'Italiens. À leur arrivée en France, ils étaient tout particulièrement impressionnés par les marques que le temps et l'histoire avaient déposées sur tout ce qui les entourait. Sur le chemin de Paris, la plupart d'entre eux choisissaient de s'arrêter à Rouen afin d'y visiter la cathédrale. Ils n'avaient jamais eu auparavant la possibilité de découvrir un tel édifice de style gothique, témoin de plusieurs siècles d'histoire, avec ses sculptures et ses innombrables statues. Emma Willard en garde un souvenir impérissable :

8. Washington Irving, *The Sketchbook of Geoffrey Crayon, Gent* (1819), New York : Heritage Press, 1939, p. 8.

9. John Sanderson, *The American in Paris* (1838), vol. 1, Philadelphia: Carey & Hart, 1847, p. 14.

I had heard of fifty or a hundred years being spent in the erection of a building, and I had often wondered how it could be; but when I saw even the outside of this majestic and venerable temple, the doubt ceased. It was all of curious and elegantly carved stonework, now of a dark grey, like some of ancient gravestone that you may see in our oldest graveyards. Thousands of saints and angels there stood in silence, with voiceless harps; or spread forever their moveless wings—half issuing in bold relief from mimic clouds of stone. But when I entered the interior, and saw by the yet dim and shadowy light, the long, long aisles—the high raised vaults—the immense pillars which supported them... my mind was smitten with a feeling of sublimity almost too intense for mortality. I stood and gazed, and as the light increased, and my observation became more minute, a new creation seemed rising to my view—of saints and martyrs mimicked by the painter or sculptor—often clad in the solemn stole of the monk or nun, and sometimes in the habiliments of the grave. The infant Savior with his virgin mother—the crucified Redeemer—adoring angels, and martyred saints were all around—and unearthly lights gleaming from the many rainbow-colored windows, and brightening as the day advanced, gave a solemn inexpressible magic to the scene¹⁰.

Une autre découverte de taille est celle de la cuisine – une caractéristique de la culture française qui n’est pas pour déplaire aux Américains. John Sanderson est frappé par le rapport qu’entretiennent les Français avec la nourriture : “The French dine to gratify, we to appease appetite, [...] we demolish dinner, they eat it¹¹”. James Fenimore Cooper ne tarit pas non plus d’éloges à ce sujet :

The difference between sheer eating, and eating with tact and intelligence, is so apparent as to need no explanation. A dinner here does not oppress one. The wine neither intoxicates nor heats, and the frame of mind and body in which one is left, is precisely that best suited to intellectual and social pleasures. I make no doubt, that one of the chief causes of the French being so agreeable as companions, is, in a considerable degree, owing to the admirable qualities of their table. A national character may emanate from a kitchen. Roast beef, bacon, pudding, and beer, and port, will make a different man, in time, from Château Margaux, *côtelettes*, *consommés*, and *soufflés*. The very name of *vol-au-vent* is enough to make one walk on air¹²!

10. Emma Willard, *Journal and Letters, from France and Great Britain*, New York : N. Tuttle, 1833, pp. 26-27.

11. John Sanderson, *The American in Paris, op.cit.*, p. 87.

12. James Fenimore Cooper, *Gleanings in Europe: France* (1837), Vol. 1, New York : State University of New York Press, 1983, p. 91.

Et que serait Paris sans le Louvre ? À lui seul, ce musée aurait pu justifier toute la distance parcourue. Peintres, sculpteurs, mais aussi écrivains, hommes politiques, médecins et artistes en tous genres multipliaient les visites, sans jamais s'en lasser. Un diplômé de Harvard, Thomas Gold Appleton, qui fait le voyage en 1833 en compagnie de son ami Oliver W. Holmes hésite encore entre une carrière d'artiste ou d'écrivain lorsque, comme beaucoup d'autres, il tombe en admiration devant les beautés que le Louvre lui offre à voir:

June 17th. —Holmes and I actually were at the Louvre this morning three hours instead of one, such is the seduction of the masters. O Salvator Rosa, thou king of the terrible; O Rubens, emperor of glowing flesh and vermeil lips; Rembrandt, sullen lord of brown shades and lightning lights; O Cuyp, magician of sunny twilights; Raphael, thou prince of painters; O Wouverman, thou Mars of tumult and battle-smoke; O Teniers, Thyrsites of the canvas; O Titian, thou god of noble eyes and rich, warm life; O Veronese, apostle of the Marriage Feast; and last, not least, Murillo, thou Burns of the cottage and the shed—when shall I repay you for all the high happiness of this day¹³?

Les rues de Paris abondent en librairies qui renferment de véritables trésors de la littérature, et à des prix dérisoires. À tous les coins de rue s'offre un spectacle incessant de lumières et de couleurs ; à la tombée du jour, les rues retentissent du bruit provenant des théâtres, des opéras, des cafés, des restaurants, des jardins, des salles de concerts et de spectacles, et des pas qui claquent sur les pavés. Ralph Waldo Emerson s'en réjouit :

The evening need never hang heavy on the stranger's hands [...]. More than twenty theaters are blazing with light and echoing with fine music [...] not to mention concerts [...] shows innumerable [...] The theater is the passion of the French and the taste and splendor of their dramatic exhibitions can hardly be exceeded¹⁴.

13. Thomas Gold Appleton, *Life and Letters of Thomas Gold Appleton*, New York : D. Appleton & Co., 1885, p. 130.

14. Ralph Waldo Emerson, *The Journals and Notebooks of Ralph Waldo Emerson (1832-1834)*, vol. 4, Cambridge : Belknap Press of Harvard University Press, 1964, p. 202.

1.3.3. Paris, terme d'un mouvement migratoire

En moins de vingt ans de formidables avancées technologiques ont grandement facilité et stimulé le tourisme américain en France. L'avènement des bateaux à vapeur (1838) réduit de moitié le temps de traversée de l'Atlantique, tout en offrant un agencement somptueux et un confort remarquable. La révolution des moyens de communication favorise les relations entre les nations. L'amélioration du service ferroviaire en provenance et à destination du reste de l'Europe relie les individus sur une échelle beaucoup plus large. Signalons, notamment en France, l'ouverture de la ligne de Saint-Étienne à Andrézieux en 1823, première concession de chemin de fer en France et en Europe continentale ; puis, entre 1838 et 1845, celle du Chemin de fer de Paris à la mer, dans le but de relier Paris au Havre via Rouen, avec un embranchement vers Dieppe. L'invention du daguerréotype franchit les frontières dès septembre 1839 et de nombreux amateurs-voyageurs se lancent dans l'aventure du voyage pour s'exercer aux prises de vue en extérieur. James Gordon Bennett, éditeur du *New York Herald*, ne peut que constater, en débarquant en Angleterre : "We are positively in the beginning of a new age¹⁵".

Paris attirait alors des Américains de tous âges, de tous milieux et de tous horizons confondus – "including the usual range in age, vocation, interests, social standing, purpose, and wherewithal—students, journalists, writers, social reformers, salesmen, merchants, tourists, the young, the old, the ambitious, the indisposed, the idle rich¹⁶". Comme le souligne David McCullough, le changement le plus significatif dans l'évolution du tourisme américain est l'arrivée des femmes à Paris. Certaines d'entre elles faisaient le voyage pour le prestige et le luxe, d'autres pour se conformer au modèle culturel et social dominant, d'autres enfin pour leur attachement à l'héritage de l'Antiquité dans la

15. Cité par David McCullough, dans *The Greater Journey, Americans in Paris*, New York : Simon & Schuster, 2011, p. 140.

16. *Ibid.*, p. 188.

culture européenne. C'est le cas de l'écrivain Margaret Fuller, alors âgée de trente-six ans, qui fait le voyage en 1846, ou celui de la première femme médecin en Amérique, Elizabeth Blackwell ; elle se rend en Europe en 1849, à une époque où, aux États-Unis, les femmes étaient considérées comme strictement inaptes à exercer un tel métier.

En 1846, Richard Morris Hunt est le premier Américain à être admis à l'École parisienne des Beaux-Arts, qui est alors l'école d'architecture la plus réputée au monde. La formation qu'il y reçoit en fait une figure de proue dans l'histoire de l'architecture américaine. William Wells Brown, maître de conférences, écrivain, esclave fugitif et fervent supporteur de l'abolition de l'esclavage, se présentait en 1849 à une conférence de paix internationale, présidée par Victor Hugo à la Salle Sainte-Cécile. Paris lui offrait ainsi l'occasion inespérée de pouvoir s'exprimer librement. Il deviendra le premier romancier et dramaturge noir américain, avec notamment son roman *Clotel; or, The President's Daughter* (1853) ou sa pièce *The Escape; or, A Leap for Freedom* (1863).

En 1852, Harriet Beecher Stowe publiait dans l'anonymat *Uncle Tom's Cabin* qui défraya la chronique aux États-Unis et fit sensation en Angleterre, où elle choisit de s'installer l'année suivante, afin de défendre la cause anti-esclavagiste – cause défendue en France par de nombreux auteurs, comme par exemple George Sand.

1.3.4. Les Expositions Universelles à Paris

Avec l'approche de la première Exposition Universelle en France qui se tient à Paris sur les Champs-Élysées en 1855, le nombre d'étrangers, et surtout d'Américains, dans la capitale va augmentant. Les parents de l'écrivain Henry James, eux aussi, sont venus de New York, accompagnés de leurs cinq enfants, dont Henry, âgé de douze ans à l'époque. Le souvenir de Paris, l'une des villes d'art et de culture les plus importantes au monde, de ses musées, de ses

boulevards et de ses jardins, ne le quitta jamais. En 1858, Nathaniel Hawthorne pose, lui aussi, ses valises à Paris.

Mais en 1861, à l'annonce du début de la Guerre de Sécession aux États-Unis, de nombreux Américains quittent la France pour rejoindre leur pays natal et, compte tenu de la conjoncture, le tourisme américain est provisoirement interrompu :

The effect of the last news will be to send to America most of those who are now here, as the feeling on both sides appears to be that in the present crisis every man should be where his services may be obtained if needed¹⁷.

En 1867, une seconde Exposition Universelle se préparait à Paris, où l'on allait bientôt voir débarquer des étrangers venus des quatre coins du monde. La Guerre de Sécession terminée, les Américains, eux aussi, étaient au rendez-vous, néanmoins très affectés, aucun n'ayant été épargné par les horreurs de cette guerre. Bien au-delà de toute attente, l'Exposition se révèle être un immense succès et accueille onze millions de personnes. Mark Twain profite de l'occasion pour passer quelques jours à Paris, accompagné de quelques amis ; quittant l'Amérique pour la première fois, il entreprend alors un voyage à travers l'Europe. De ce périple, naît l'une de ses plus grandes œuvres *The Innocents Abroad: or The New Pilgrims' Progress* (1869).

Après la Guerre de Sécession, les Américains reviennent en masse à Paris. Estimés à plus de quatre mille, ils dépassent désormais largement le nombre d'étrangers, anglais ou allemands, qui a tout de même quadruplé depuis la génération précédente. Le tourisme ne s'est jamais aussi bien porté – les Français financent la construction du canal de Suez, tandis que les Américains commencent celle du chemin de fer qui traversera bientôt le continent nord-américain. En 1869, deux grandes familles influentes de New York font leur entrée à Paris – les Roosevelt (Théodore est alors âgé de onze ans) et les Jones, accompagnés de leur fille Edith. Ils s'installent à Paris pour deux ans. Au lendemain de la Guerre civile

17. *Ibid.*, p. 237.

américaine, les Jones partent six ans pour l'Europe (Edith a alors quatre ans). Ils vivent à Rome, à Paris et à Florence, ils voyagent en Espagne et en Allemagne. Edith Wharton revient sur les raisons financières de ce départ, motivé par les contrecoups de la dépréciation du dollar américain au sortir de la guerre de sécession ; soucieux de préserver leurs finances alors en baisse, les Jones, comme la plupart de l'élite new-yorkaise, décident de partir s'installer à l'étranger, de louer leur propriété à New York et leur maison de campagne à Newport. Comme elle l'explique : "The depreciation of American currency at the close of the Civil War had so much reduced my father's income that, in common with many of his friends and relations, he had gone to Europe to economize¹⁸". Hermione Lee, dans la biographie qu'elle consacre à Edith Wharton, fait remarquer que l'auteur ne fait pas référence à cette guerre civile, pourtant marquante pour le continent américain, la famille Jones n'ayant pas été touchée ou réellement affectée par cette guerre :

Nor, surprisingly, does she say anything about the war she was born into. Apart from her description of her parents' social life in the 1850s as typical of 'the young people who ruled New York society before the Civil War', or her explanation for their departure to Europe in 1866 as a result of 'the depreciation of American currency at the close of the Civil War', she tells the story of her childhood as if there was no national crisis going on. Her family was not involved in it, though touched by its financial effects¹⁹.

1.4. Un pont entre deux nations

En 1870, la France déclarait la guerre à la Prusse. La guerre fut suivie, en 1871, de l'épisode insurrectionnel de la Commune de Paris. Ces événements marquent une des périodes les plus noires que la France, et surtout Paris, ait jamais connue. Quelques Américains, notamment de courageux médecins, restent à Paris afin de porter secours aux nombreuses victimes et tenter de trouver des remèdes aux

18. Eleanor Dwight, *Edith Wharton: an Extraordinary Life*, New York : Harry N. Abrams, 1994, pp. 12-13.

19. Hermione Lee, *Edith Wharton*, *op. cit.*, p. 16.

maladies qui sévissent ; cependant la quasi-totalité quittent le sol français pour n’y revenir qu’une fois la paix revenue et la santé publique rétablie.

Dès 1872, certains hôtels parisiens affichent déjà complet. Les Américains contribuent majoritairement à l’essor économique de la ville :

It is generally acknowledged that the trade of Paris is now mainly sustained by American visitors who spend more money among the shopkeepers than all the rest put together [...] we only wish there were more of them, for this is about the best and most effective way in which Uncle Sam can aid the new French Republic²⁰.

En signe d’amitié et de reconnaissance entre les deux nations et pour célébrer le centenaire de la déclaration d’indépendance américaine, le juriste et professeur au Collège de France, Édouard de Laboulaye, eut l’idée, en 1865, d’offrir une statue au peuple américain. Le projet est confié, en 1871, au sculpteur français Auguste Bartholdi. En 1886, la « Liberté éclairant le monde » (*Liberty Enlightening the World*), plus connue sous le nom de statue de la Liberté, est inaugurée sur l’île de Liberty Island.

Henry James, vingt-ans après sa première visite, alors qu’il n’était qu’un enfant, finit par retourner à Paris, pour y travailler sur un nouveau roman, *The American* (1877). Il est étonné de constater qu’aucune trace n’a été laissée de ces deux années de terrible massacre :

Beaten and humiliated on a scale without precedent, despoiled, dishonored, bled to death financially all this but yesterday Paris is today in outward aspect as radiant, as prosperous, as instinct with her own peculiar genius as if her sky had never known a cloud²¹.

1.4.1. La Riviera

C’est à cette époque que la Côte d’Azur, et plus particulièrement Menton, Nice et Cannes, devient une des destinations préférées des Américains durant les longs

20. *Galignani’s Messenger*, article du 6 Janvier 1872. Cité dans : David McCullough, *The Greater Journey, Americans in Paris*, op. cit., p. 334.

21. Henry James, *Parisian Sketches: Letters to the New York Tribune, 1875-1876*, New York : University Press, 1957, p. 40.

mois d'hiver. Réputée pour la douceur de son climat, hiver comme été, la Riviera est l'une des premières stations balnéaires modernes. D'abord prisée en hiver par la bourgeoisie britannique à la fin du XVIII^e siècle, elle devient, au milieu du XIX^e siècle, avec l'arrivée du chemin de fer²², une des destinations de vacances favorites des aristocrates, notamment britanniques et russes. La Reine Victoria et le Roi Édouard VII (alors Prince de Galles) s'y rendent, ainsi que les membres de la famille Rothschild.

Dès les années 1880, les chaudes températures et l'eau turquoise de la Méditerranée, attirent de riches familles telles que les Jones, les Vanderbilt et les Rockefeller, qui font partie des familles fortunées qui réussissent à donner un nouvel essor à la "*French Riviera*", comme ils la surnommaient. James Gordon Bennet, fondateur du journal *New York Herald Tribune*, s'installe à l'Hôtel du Cap d'Antibes et le sauve de la faillite.

Plus tard, durant la première moitié du XX^e siècle, on y retrouvera des artistes et des écrivains, tels que Pablo Picasso, Henri Matisse, Somerset Maugham et Aldous Huxley, ainsi que de riches Américains et Européens. L'excentrique banquier de Wall Street et futur sculpteur Henry Clews Jr., le millionnaire Frank Jay Gould et sa femme, le peintre Gerald Murphy²³, Scott et

22. Le Train bleu, aussi appelé « Calais-Méditerranée-Express », est un train de luxe lancé en 1866, circulant entre Calais (correspondance de et vers l'Angleterre) et Vintimille via Paris, Dijon, Marseille, Toulon, Saint-Raphaël, Cannes, Juan-les-Pins, Antibes, Nice, Monaco, Monte-Carlo et Menton.

23. Le rôle joué par Gerald Clery Murphy (1888-1956) dans l'essor de la Riviera est tel qu'il convient de s'y attarder davantage. Esthète raffiné de Boston, Gerald Murphy déménage à Paris avec sa femme Sara en 1921, soucieux de laisser derrière eux les contraintes de la vie new-yorkaise ainsi que les remontrances de leurs familles respectives vis-à-vis de leur mariage. Gerald en profite pour se mettre à la peinture. Le couple décide, par la suite, de s'installer sur la Côte d'Azur, et devient une figure majeure d'un large cercle d'artistes et d'écrivains sur le point de connaître une grande renommée. Avant leur arrivée dans la région, la haute société venait passer les mois d'hiver sous le climat clément de la Côte d'Azur, et fuyait les chaudes températures méditerranéennes durant la saison estivale. Durant l'été 1923, l'hôtel du Cap d'Antibes, accepte, à la demande des Murphy, de rester ouvert, afin que ces derniers puissent y inviter leurs amis ; ce qui ne manque pas de donner un nouveau souffle à la *French Riviera*. La région devient, dès lors, prisée durant les mois d'été, et les Murphy font du bain de soleil sur les plages de la Côte, une activité en vogue (source : Calvin

Zelda Fitzgerald, la danseuse Isadora Duncan, le réalisateur Rex Ingram, etc., tous s’y donneront rendez-vous.

1.4.2. Retour à Paris

Durant les années 1870, ceux qui allaient bientôt faire partie des plus grands noms américains se rendent à Paris – James Carroll Beckwith, J. Alden Weir, Theodore Robinson, Thomas Dewing, George de Forest Brush, Abbot Thayer, Will Low (la majorité se voient offrir une place dans l’atelier du renommé Carolus-Duran), ainsi que l’architecte Louis Sullivan. D’autres, comme Henry James, ou le peintre George P. A. Healy, ou encore Mary Cassatt, John Singer Sargent, etc., y posent bagage pour une seconde ou troisième fois. Ils ont l’honneur, comme beaucoup d’autres écrivains étrangers, de rencontrer les plus grands écrivains français, alors à Paris – Edmond de Goncourt, Émile Zola, Gustave Flaubert, etc.

Les années 1880 marquent l’arrivée de nouveaux artistes américains ; Paris n’avait jamais auparavant abrité tant de virtuosité. L’Académie Julian – l’atelier le plus populaire de la capitale – comptait près de six cent élèves, avec, entre autres, Mary Cassatt, Willard Metcalf, John Twachtman et Childe Hassam, dont les toiles les hisseraient bientôt au rang de plus grands peintres impressionnistes américains. En 1889, la Tour Eiffel est érigée pour coïncider avec l’Exposition Universelle et le centenaire de la Révolution française de cette même année. Un édifice d’une telle envergure n’avait jamais été imaginé auparavant. Une foule de trente-deux millions de personnes assiste à l’Exposition.

Dans les années 1890, de plus en plus d’Américains traversaient l’Atlantique pour entrer à l’Académie Julian – Maurice Prendergast, John White Alexander, Henry O. Tanner (premier Noir américain de l’Académie), etc., – alors que James Earle Fraser était admis à l’École des Beaux-Arts. La nouvelle Exposition Universelle de 1900 – la plus grande exposition mondiale jamais tenue – attira quelque cinquante millions de personnes. L’historien et journaliste Henry

Tomkins, *Living Well Is the Best Revenge: The Life of Gerald and Sara Murphy* (1971), New York : Viking Press, 1998, et en.wikipedia.org/wiki/Gerald_and_Sara_Murphy).

Adams rapportait : “All Americans are in Paris. I pass my time hiding from them²⁴”.

1.4.3. La fin du tourisme élitiste

Le Grand Tour, ce voyage entrepris par les aristocrates anglais, a bel et bien servi de modèle à plusieurs générations de jeunes Américains, qui, soucieux de se cultiver et de se réaliser, ont entrepris un voyage en Europe, avec tout de même une préférence pour la France et Paris. Pour quelques années encore, les Américains vont continuer à voyager selon la même dynamique. La Guerre de 1914-1918, la crise de 1929 et la Seconde Guerre mondiale sonneront la fin de ce tourisme élitiste et laisseront place à une toute autre forme de tourisme – un tourisme dit de masse.

Malgré leur arrivée tardive sur la scène du tourisme et de la culture, les Américains ne se sont pas contentés d’être actifs à l’étranger mais, nous allons le voir, ils ont été soucieux d’affirmer leur égalité avec l’Europe. Certes incapables de rivaliser avec l’héritage de la culture européenne, ils ont su se distinguer et prouver leur légitimité avec une littérature nationale.

24. Henry Adams, *Letters of Henry Adams, 1892-1918*, Boston : Houghton Mifflin Company, 1938, p. 291.

2. La naissance de la littérature américaine

L'identité culturelle américaine a évolué notamment au travers de la littérature. Il s'agit à présent d'étudier cette évolution de manière à situer et à bien appréhender le climat intellectuel dans lequel Edith Wharton a grandi.

Dès les premiers pas des Européens sur le continent américain, la littérature a joué un rôle majeur dans la création d'une identité culturelle. La période coloniale, depuis l'établissement de la première colonie à Jamestown en 1607, jusqu'à la Révolution américaine en 1775, a vu naître des écrits religieux, administratifs ou historiques pour la plupart¹. Ses nombreux récits ont vocation à affirmer un droit de possession opposé à l'illettrisme supposé des Amérindiens. La production littéraire américaine n'est, au départ, qu'un dérivé de la littérature anglaise.

Les premières œuvres américaines s'attachent à décrire l'histoire de la création des colonies et de ses conflits religieux. Le capitaine John Smith, apologiste de la colonisation, est considéré, notamment pour ses écrits *A True Relation of Such Occurrences and Accidents of Note as Hath Happened in Virginia...* (1608) et *The Generall Historie of Virginia, New England, and the Summer Isles* (1624), comme l'un des premiers auteurs américains. Daniel Denton, Thomas Ashe, William Penn, George Percy, William Strachey, Daniel Coxe, Gabriel Thomas et John Lawson, sont, tout comme Smith, à l'origine de pamphlets vantant les bienfaits de la colonisation.

John Winthrop (1587-1649), William Bradford (1590-1657) ou encore Cotton Mather (1663-1728) tenaient des journaux d'inspiration principalement religieuse. D'autres récits décrivaient les relations et confrontations avec les Amérindiens, notamment ceux de Daniel Gookin (1612-1687), Alexander Whitaker (1585-1616), John Mason (1600-1672), Benjamin Church (1639-1718)

1. D'après Marc Saporta (*L'Histoire du roman américain* [1970], p. 9), la première presse du nouveau monde avait été installée à Boston dès 1639. En 1686, la ville peut s'enorgueillir de huit librairies.

et Mary Rowlandson (1637-1711). Au siècle suivant, les poèmes d'Edward Taylor (1642-1729) et d'Anne Bradstreet (1612-1672) reflètent les orientations puritaines de l'époque. Plus tard, le philosophe et théologien Jonathan Edwards (1703-1758), entend imposer, au moyen de ses récits, un respect rigoureux du calvinisme. En 1773, Phillis Wheatley, esclave de dix-neuf ans à peine, publiait *Poems on Various Subjects* et devenait le premier auteur afro-américain.

À la fin du XVIII^e siècle, alors que le continent se dirige vers une rupture avec l'Angleterre, la production littéraire se fait l'écho des plus grandes discussions sur la culture, l'identité américaine et le sentiment d'appartenance à une nouvelle nation. La période révolutionnaire est marquée avant tout par une importante production d'écrits politiques, notamment ceux de Samuel Adams (1722-1803), Josiah Quincy (1744-1775), John Dickinson (1732-1808), ou encore Joseph Galloway (1731-1803). Avec des écrits très engagés politiquement, Benjamin Franklin (1706-1790) s'est distingué comme figure éminente de la Révolution américaine.

Dans la période d'immédiat après-guerre, Thomas Jefferson (1743-1826) est considéré comme l'un des plus talentueux premiers écrivains américains. *The United States Declaration of Independence* (4 juillet 1776), la rédaction de la Constitution (acceptée le 17 septembre 1787, elle s'applique depuis le 4 mars 1789), et ses nombreuses œuvres publiées jouent un rôle clé dans la formation de l'identité américaine naissante. Alexander Hamilton (1757-1804), James Madison (1751-1836) et John Jay (1745-1829) soutenaient les principes républicains à travers leurs écrits, plus particulièrement *The Federalist Papers* (1787-1788).

À la suite de l'indépendance, le « Nouveau Monde » peine à développer une identité littéraire proprement américaine à travers les genres littéraires déjà existants. Cette volonté de se distinguer en se forgeant un caractère spécifiquement national se retrouve à travers la publication des premiers romans

américains. D'après l'américaniste Marc Saporta², *The Power of Sympathy*, publié par William Hill Brown en 1789, est généralement considéré comme le premier roman rédigé par un Américain. Ce roman sentimental, de forme épistolaire, raconte le sort tragique de deux jumeaux qui tombent éperdument amoureux l'un de l'autre, ignorant le lien familial qui les lie. D'autres critiques, moins nombreux, placent *Interesting Narrative* (1789) d'Olaudah Equiano avant celui de Brown. Cependant, ces deux romans, comme la plupart des œuvres de la nouvelle nation, malgré un effort constant pour créer une identité nationale, ne parviennent pas à se démarquer des courants européens.

2.1. Nouvelles figures littéraires

Au cours de la décennie suivante, Susanna Rowson (*Charlotte: A Tale of Truth* [1791]) et Hannah Webster Foster (*The Coquette: Or, the History of Eliza Wharton* [1797]) séduisent par leurs romans sentimentaux. Malgré une écriture formatée par les genres et styles européens, l'œuvre de Susanna Rowson, notamment, rencontre un franc succès et occupe une place considérable dans la culture littéraire des Américains jusqu'au début du XX^e siècle. Les romans de Charles Brockden Brown imitent le genre gothique anglais, tandis que ceux de Hugh Henry Brackenridge, Tabitha Gilman Tenney, Charlotte Lennox et Royall Tyler reprennent le roman picaresque.

Avec la guerre anglo-américaine de 1812, qui opposa les États-Unis à l'Empire britannique, et la volonté grandissante d'affirmer une culture et une littérature véritablement nationale, un certain nombre de nouvelles figures littéraires finissent par se révéler. Par son exploitation de thèmes et d'idées propres au « Nouveau Monde », Washington Irving est souvent considéré comme

2. Marc Saporta, *Histoire du roman américain*, Paris : Seghers, 1970, p. 9. Selon Saporta, le premier roman – également épistolaire – à être *publié* sur le sol du nouveau monde est *Pamela ou la vertu récompensée* de Samuel Richardson qui paraît, par les soins de Benjamin Franklin, à Philadelphie en 1744. Deux autres éditions sont signalées la même année, une à Boston, l'autre à New York. Le roman de Richardson, malgré son objectif didactique et sa popularité auprès des lectrices, est fustigé par les calvinistes de la Nouvelle Angleterre, qui considèrent que toute œuvre d'imagination est par définition un « mensonge ».

le premier auteur à avoir développé une écriture proprement américaine. Il commence dans le journalisme et crée, en 1807 et en collaboration avec son frère William, le magazine littéraire *Salmagundi*. Irving utilise les pseudonymes de William Wizard ou de Launcelot Langstaff et ridiculise la culture et la politique new-yorkaises. Il connaît son premier succès important en 1809, avec son ouvrage *A History of New-York from the Beginning of the World to the End of the Dutch Dynasty, by Diedrich Knickerbocker*. Un excentrique étudiant américain d'origine hollandaise, Diedrich Knickerbocker, nous donne une version fantaisiste de la ville de Manhattan à l'époque de la colonie hollandaise. Irving remarquera plus tard : "It took with the public and gave me celebrity, as an original work was something remarkable and uncommon in America"³. En 1819-1820, il écrit, dans la même veine, *The Sketch Book of Geoffrey Crayon, Gent*, un recueil d'histoires contenant notamment ses nouvelles les plus connues, *The Legend of Sleepy Hollow*⁴ et *Rip van Winkle*. Il consacra les années suivantes à concilier l'écriture de nouvelles œuvres et une vie en Europe. Il s'installa à Dresde (1822-1823), à Londres (1824) et à Paris (1825), puis s'établit en Espagne (où il rédigea les célèbres contes *Tales of the Alhambra* [1832]).

En 1832, Edgar Allan Poe, premier auteur américain à devenir internationalement reconnu pour ses fictions et ses poèmes, publie ses nouvelles. "The Masque of the Red Death", "The Pit and the Pendulum", "The Fall of the House of Usher" et "The Murders in the Rue Morgue" qui explorent la psychologie humaine et préfigurent les genres de la science-fiction et du

3. Washington Irving, "Letters: Volume I, 1802-1823", dans : *The complete works of Washington Irving, Volume XXIII*, Boston : Twayne Publishers, 1978, p. 741.

4. Plusieurs adaptations de ce récit fantastique ont été réalisées (film, dessin animé, téléfilm, ou encore série télévisée), notamment, le film fantastique américain de Tim Burton, *Sleepy Hollow*, sorti dans les salles en 1999. Mêlant de manière inattendue, horreur, romantisme, humour et fantastique, il reçoit un accueil critique positif et connaît un important succès commercial, particulièrement en France. Si certains déplorent un scénario trop éloigné de la nouvelle d'Irving, le film reprend tout de même à merveille le thème de l'identité et des origines d'une Amérique qui vient de naître à l'époque.

fantastique, conférant à ses contes un caractère mystérieux et macabre, unique et authentique.

James Russell Lowell, Henry Wadsworth Longfellow et Oliver Wendell Holmes, plus connus sous le nom des « Brahmanes de Boston », familles de la bourgeoisie de la Nouvelle-Angleterre, se distinguaient en tant que grands écrivains de l'Université d'Harvard.

Entre temps, les romans historiques de James Fenimore Cooper, avec pour cadre le « Nouveau Monde », l'homme des frontières et la vie des Amérindiens, proposent une forme unique de littérature américaine. La série des *Leatherstocking Tales*, comprend cinq romans historiques publiés de 1823 à 1841 dont le plus connu est *The Last of the Mohicans* (1826). Dans ce roman, le héros, Natty Bumper, est un enfant blanc recueilli par les Indiens. Malgré l'accueil chaleureux qu'il reçut à Paris en 1826, James Fenimore Cooper fut, par la suite, la cible de critiques virulentes. Dans *Notions of the Americans* (1828), qu'il écrit lors de son séjour à Paris, il avait à cœur de détruire les idées, selon lui, fausses et déshonorantes qui circulaient en Europe et en Angleterre au sujet de son pays. Cependant, le ton du récit, jugé trop moralisateur et laudatif, lui vaut une réaction d'opposition et de contestation. En fait, son écrit ne reflétait en aucun cas le point de vue d'Européens, comme par exemple Alexis de Tocqueville, qui avaient entrepris le voyage pour en faire une description objective et relativement proche de la réalité et de l'image que renvoyait le continent américain à l'époque.

La critique ne fit qu'empirer. En 1832, Frances Trollope (la mère du célèbre romancier, Anthony Trollope) publie *Domestic Manners of the Americans*, récit de voyage très engagé et des plus blessants envers les citoyens américains. L'ouvrage rencontre un véritable succès en Angleterre. L'auteur y condamnait la quasi-totalité des us et coutumes des Américains, dénigrant jusqu'à leur mentalité : "I do not like their principles, I do not like their manners, I do not like

their opinions⁵”. Samuel Morse (inventeur du *Morse code*), grand ami de Fenimore Cooper, s’engage dans la bataille contre cette position, pouvant être qualifiée d’anti-américanisme, systématiquement négative, méfiante et hostile vis-à-vis de sa patrie :

[Fenimore Cooper] loves his country and her principles ardently [...] He fearlessly supports American principles in the face of all Europe, and braves the obloquy and intrigues against him of all the European powers. I say all the European powers, for Cooper is more read, and, therefore, more feared, than any American, – yes, more than any European with the exception, possibly, of Scott. [...] I admire exceedingly his proud assertion of the rank of an American [...] for I know no reason why an American should not take rank, and assert it, too, above any of the artificial distinctions that Europe has made. We have no aristocratic grades, no titles of nobility, no ribbons, and garters, and crosses, and other gewgaws that please the great babies of Europe; are we, therefore, to take rank below or above them? I say above them, and I hope that every American who comes abroad will feel that he is bound, for his country’s sake, to take that stand. I don’t mean ostentatiously, or offensively, or obtrusively, but he ought to have an American self-respect.

There can be no *condescension* to an American. An American gentleman is equal to any title or rank in Europe, kings and emperors not excepted. Why is he not? By what law are we bound to consider ourselves inferior because we have stamped *folly* upon the artificial and unjust grades of European systems, upon these antiquated remnants of feudal barbarism?

Cooper sees and feels the absurdity of these distinctions, and he asserts his American rank and maintains it, too, I believe, from a pure patriotism. Such a man deserves the support and respect of his countrymen, and I have no doubt he has them.... It is high time we should assume a more American tone while Europe is leaving no stone unturned to vilify and traduce us, because the rotten despotisms of Europe fear our example and hate us⁶.

2.2. La période romantique aux États-Unis

La période de 1828 à 1865, de la démocratie jacksonienne à la Guerre civile américaine, est souvent définie comme la “période romantique” aux États-Unis (ou la “Renaissance américaine”); elle marque l’avènement d’une littérature américaine distincte et unique. Les Américains ont enfin l’occasion de prouver

5. Frances Trollope, *Domestic Manners of the Americans*, New York : Dodd, Mead & Co., 1832, p. 358.

6. Samuel F.B. Morse, *Samuel F.B. Morse: His Letters and Journals*, vol. 1, *op.cit.*, pp. 426-28.

leur légitimité intellectuelle. Au cours des années 1832-1833, Ralph Waldo Emerson fait un grand voyage en Europe (l'Italie, Paris et la Grande-Bretagne) et rencontre alors Wordsworth, Coleridge, John Stuart Mill et Thomas Carlyle. En 1836, il publie anonymement *Nature*, qui propose une vision non-traditionnelle de la nature – entité divine qui englobe tout et avec laquelle l'homme doit vivre en harmonie – et pose les fondements du transcendantalisme – un mouvement littéraire, spirituel, culturel et philosophique qui inaugure une poésie américaine foncièrement originale. Les transcendentalistes prônent une religion et une philosophie fondée sur des principes qui reposent sur l'essence spirituelle et mentale de l'être. En 1837, Emerson prononce son célèbre discours *The American Scholar*, dans lequel il insiste sur l'indépendance littéraire américaine et sur le besoin de s'écarter davantage des modèles européens :

Our day of dependence, our long apprenticeship to the learning of other lands, draws to a close [...]. We will walk on our own feet; we will work with our own hands; we will speak our own minds. The study of letters shall be no longer a name for pity, for doubt, and for sensual indulgence⁷.

Oliver Wendell Holmes, Sr. considère ce discours comme “the declaration of independence of American intellectual life⁸”. La pensée et les écrits d'Emerson sont une véritable source d'inspiration pour Henry David Thoreau, qui publie *Walden* en 1854, professant une foi en la toute-puissance de l'individu, mais aussi pour Bronson Alcott, Margaret Fuller, George Ripley, Orestes Brownson et Jones Very.

Les conflits politiques autour de l'Abolitionnisme insufflent des récits illustrant la vie des esclaves noirs américains. En 1852, *Uncle Tom's Cabin* de Harriet Beecher Stowe a un profond impact sur la nouvelle nation et sa vision de l'esclavage. Il joue un rôle clé dans l'escalade du conflit qui aboutit à la guerre de

7. Ralph Waldo Emerson, *Nature: Addresses, and Lectures* (1849), Boston : Houghton Mifflin, 1903, pp. 81 et 115.

8. Susan Cheever, *American Bloomsbury: Louisa May Alcott, Ralph Waldo Emerson, Margaret Fuller, Nathaniel Hawthorne, and Henry David Thoreau: Their Lives, Their Loves, Their Work* (2006), New York : Simon & Schuster, 2007, p. 34.

Sécession : “[it] helped lay the groundwork for the Civil War”⁹. Des témoignages d’esclaves connaissent un retentissement important lors de leur publication, dont les deux principaux, *Narrative of the Life of Frederick Douglass, an American Slave* (1845) de Frederick Douglass et *Incidents in the Life of a Slave Girl* (1861) de Harriet Jacobs.

En 1837, le jeune Nathaniel Hawthorne se distingue également par son recueil d’histoires *Twice-Told Tales*, mêlant symbolisme, références occultes et une sensibilité presque féminine, alliant profondeur, tendresse et pureté d’esprit. Explorant, plus tard, des thèmes comme la fierté ou la cupidité, il atteindra une renommée internationale avec son roman *The Scarlet Letter*, en 1850. Son œuvre eut une influence certaine sur son ami et compatriote Herman Melville¹⁰.

Pourtant, les Américains ne parvinrent pas à développer un genre dramatique qui leur soit propre¹¹. Certains dramaturges illustrent les sujets et

9. Will Kaufman, *The Civil War in American Culture*, Edinburgh : Edinburgh University Press, 2006, p. 18.

10. Ces deux écrivains furent une source d’inspiration pour Edith Wharton : “Hawthorne was one of Wharton’s heroes; Melville she enjoyed as she did George Borrow, as a romantic, adventurous story-teller” (Hermione Lee, *Edith Wharton, op. cit.*, p. 140). Le nom Ethan Frome est inspiré du héros solitaire, rongé par la culpabilité, d’Hawthorne, Ethan Brand, et celui de Zenobia Frome de l’héroïne féministe de *The Blithedale Romance* qui, le cœur brisé par une déception amoureuse, se suicide. Le roman *The Marble Faun* (1860), qui traite du profond impact du monde classique européen sur l’imagination puritaine et met en scène des protagonistes américains qui ne se sentent pas à leur place en Italie, a largement influencé le roman d’Edith Wharton, *The Valley of Decision* (1902). Dans son autobiographie, *A Backward Glance*, Edith Wharton compare le réalisme de son roman *Summer* (1917) à celui d’Hawthorne (“Needless to say, when “Summer” appeared, [it] was received with indignant denial by many reviewers and readers; and not the least vociferous were the New Englanders who had for years sought the refecation of local life in the rose-and-lavender pages of their favourite authoresses—and had forgotten to look into Hawthorne’s.” [Edith Wharton, *A Backward Glance, op. cit.*, p. 294]). Le personnage de Charity Royall fait écho au vieux mari cynique et obsessionnel, Roger Chillingworth, dans *The Scarlet Letter* (1850). Edith Wharton discute des œuvres de Melville avec Bernard Berenson et justifie sa préférence pour ses récits de voyage qu’elle apprécie pour leur simplicité (Hermione Lee, *Edith Wharton, op. cit.*, p. 412).

11. De la même manière, en Irlande, malgré la représentation de pièces religieuses dès le XIV^e siècle, il faut attendre le développement de l’administration anglaise (fin du XVII^e et début du XVIII^e siècle), pour voir apparaître une véritable tradition théâtrale irlandaise. La Restauration anglaise (1660), qui met un terme au régime puritain de Cromwell et lève l’interdiction des représentations théâtrales publiques, marque la renaissance du théâtre anglais. Ce sont alors les dramaturges du *Smock Alley Theatre* à Dublin, qui contribuent

thèmes relatifs à l'histoire américaine – l'immigration, l'expansion vers l'ouest, etc. – mais restent dépendants des modèles européens. C'est véritablement à travers la poésie que l'émancipation se réalise. Influencé par Emerson et le mouvement transcendantaliste, Walt Whitman fait l'éloge de la mère Nature et de sa relation primordiale avec chaque vie humaine. *Leaves of Grass* (1855) est, sans conteste, son plus grand chef-d'œuvre. Le caractère novateur de sa poésie est souligné par D. H. Lawrence : “Whitman was the first to break the mental allegiance. He was the first to smash the old moral conception that the soul of man is something ‘superior’ and ‘above’ the flesh¹²”. Les poèmes d'Emily Dickinson ne vont pas moins à l'encontre des conventions. Elle s'attache à une réflexion sur le monde, le moi et le divin. Dans la première moitié du XX^e siècle, l'affirmation d'une identité poétique américaine se consolide. Les poètes américains, Wallace Stevens, Robert Frost, Hart Crane, William Carlos Williams, Marianne Moore, E. E. Cummings, Edna St. Vincent Millay, Langston Hughes, etc., deviennent des incontournables de la scène internationale. T. S. Eliot (*The Waste Land*, 1922) et Ezra Pound sont, sans doute, les poètes de langue anglaise les plus influents de la période couvrant la Première Guerre mondiale.

2.3. Le Réalisme

Le cataclysme de la guerre de Sécession et de la Reconstruction change profondément le sentiment d'identité des Américains. Le pays, en route vers une industrialisation grandissante et une urbanisation du Nord, voit naître une toute autre forme de littérature – le Réalisme. Cette période est marquée par les romans

majoritairement au théâtre de langue anglaise tout au long de la période de la comédie de la Restauration anglaise. Les représentations cherchaient cependant à servir la politique de l'administration anglaise et les auteurs étaient tous des protestants anglo-irlandais. Il faut attendre le *Celtic Revival* de la fin du XIX^e, officiellement inauguré par Lady Gregory, Edward Martyn et William Butler Yeats en 1896, pour l'établissement d'un véritable théâtre irlandais.

12. D. H. Lawrence, *Studies in Classic American Literature* (1923), dans : *The Cambridge Edition of the Works of D. H. Lawrence*, Cambridge : Cambridge University Press, 2003, p. 156.

de Mark Twain (1835-1910), de William Dean Howells (1837-1920) et de Henry James (1843-1916)¹³.

Les romans de Mark Twain, influencés par un style journalistique, proposent une nouvelle manière d'aborder la langue. Né sur les bords du Missouri, Mark Twain met en scène des personnages – les plus inoubliables de la littérature américaine – porteurs de dialectes locaux et d'accents régionaux. *Life on the Mississippi* (1883), *The Adventures of Tom Sawyer* (1876) et *Adventures of Huckleberry Finn* (1884) brossent un tableau réaliste de la société américaine. Une littérature d'expression nationale est ici clairement manifeste.

Henry James, figure majeure du réalisme psychologique, qui a joué, nous le verrons, un rôle majeur dans la carrière littéraire d'Edith Wharton, confronte les questions d'ordre moral, les phénomènes de perception et de conscience, notamment au cœur de la rencontre entre le « Nouveau » et l'« Ancien » Monde. Il introduit la notion de point de vue, une technique qui consiste à raconter une histoire par le moyen d'un personnage central et ainsi de pénétrer entièrement dans l'univers tortueux d'un personnage fictif, narrateur. À travers ses romans les plus connus, *Daisy Miller* (1879), *The Portrait of a Lady* (1881), ou encore *The Turn of the Screw* (1898), Henry James observe et analyse le comportement humain.

2.4. La nouvelle fiction

Au début du XX^e siècle, les romanciers américains tendent à privilégier une approche sociale, psychologique et politique de la littérature, à travers le spectre

13. Henry James est effectivement considéré comme une figure majeure du réalisme littéraire du XIX^e siècle, notamment de par ses romans dans lesquels il est question de la rencontre de l'Amérique avec l'Europe. S'il est vrai que James a exercé une influence considérable dans l'évolution du roman, notamment à travers le recours au réalisme, de nombreux critiques soulignent pourtant, paradoxalement, son manque de réalisme. James laisse de côté de nombreux aspects de la vie réelle, à commencer par le laid, le vulgaire, le commun, ou plus spécifiquement la pauvreté ou les difficultés de vie rencontrées par la classe moyenne de l'époque. Il dépeint une classe sociale qui se distingue par son goût du raffinement. Les relations personnelles, les phénomènes de conscience et de perception, l'exercice du pouvoir, ainsi que les questions d'ordre moral sont au cœur de ses intrigues.

de la fiction. Le roman se fait néo-naturaliste, décrit les réalités objectives de la vie sociale et devient le reflet des révoltes entre classes. C'est plus particulièrement dans ce contexte que s'inscrivent les romans d'Edith Wharton qui examine minutieusement les mœurs de la haute société new-yorkaise, dans laquelle elle a grandi (parmi lesquels *The Age of Innocence* (1920) lui vaudra la récompense du Prix Pulitzer en 1921). Sinclair Lewis, Ellen Glasgow, Willa Cather, Gertrude Stein, Sherwood Anderson, John Dos Passos, F. Scott Fitzgerald, William Faulkner, Ernest Hemingway, Thomas Wolfe et John Steinbeck figurent, eux aussi, parmi les auteurs d'œuvres de fiction les plus importants.

2.5. L'accès à la culture littéraire

La scène littéraire américaine a su faire ses preuves et se démarquer d'une Europe pourvue d'une histoire et d'une tradition littéraire anciennes. Une littérature d'expression véritablement nationale a enfin vu le jour lorsque les écrivains américains ont choisi de se tourner vers leur patrie et ont renoncé à chercher leur inspiration uniquement dans les courants littéraires européens.

Hermione Lee, la grande biographe d'Edith Wharton, attire l'attention sur un point fondamental concernant l'accès à la culture littéraire dans les bonnes familles américaines du XIX^e siècle. Les enfants Jones – Frederic, Harry et surtout Edith – sont élevés dans le respect le plus strict des bonnes manières, suivant un comportement d'excellence en accord avec les conventions de l'époque. Leur mère, Lucretia, fait appel à un tuteur anglais extrêmement cultivé pour Frederic et Harry, et veille scrupuleusement à la bonne éducation langagière de sa fille Edith : “Standards of ‘scrupulous perfection’ were applied to language as to social behaviour. There was as strong a fear of ‘deterioration and corruption’ arising from the misuse of English as from the sight of a courtesan’s carriage in Fifth Avenue¹⁴”. L'accès des jeunes filles de bonne famille à la littérature est à

14. Hermione Lee, *Edith Wharton*, *op. cit.*, p. 31.

l'époque largement surveillé et même censuré. Ces dernières, à la différence des jeunes garçons, n'ont qu'un accès restreint à la culture – les romans sont, par exemple, bannis des lectures de la jeune Edith :

No slangy American children's books were allowed – so, presumably, no Mark Twain, Bret Harte, or 'Uncle Remus'. Louisa May Alcott just got by, but Edith preferred *The Water Babies* or *Alice in Wonderland*. Though her mother read nothing but novels herself, these were banned for her daughter [...]. This kind of censorship spread far beyond the Jones household. Every late-Victorian American novelist was plagued by the 'young girl' standard: fiction had to be fit for virgins. Lucretia's total ban was simply a more extreme policy than that of most of the cultural monitors of the time¹⁵.

Edith devra attendre d'être mariée pour pouvoir lire son premier roman. Son éducation littéraire doit donc être envisagée en relation avec le climat intellectuel tout particulier du milieu socio-culturel dans lequel elle a grandi : "a culture of provincialism, censoriousness and timidity¹⁶". Ses lectures comprenaient donc certains classiques de la littérature (soigneusement sélectionnés par Lucretia), les écrits philosophiques et historiques, ainsi que la poésie.

Les récits de voyage, à la différence des romans, ne sont pas censurés par Lucretia et, très jeune, Edith devient lectrice de cette forme de littérature. De plus, l'installation des Jones en Europe de 1866 à 1872, puis en 1881 et 1882, a su éveiller chez Edith un profond intérêt pour la littérature de voyage. À l'époque, les auteurs américains les plus influents et à succès, tels que Washington Irving et James Fenimore Cooper, destinent d'ailleurs certaines de leurs œuvres les plus célèbres au développement du tourisme – un marché qui est composé de leurs meilleurs clients : la haute société.

15. Ibidem.

16. Ibidem.

3. La littérature de voyage

Dans *Écrivains voyageurs, ces vagabonds qui disent le monde* (2011), Laurent Maréchaux présente le parcours d'écrivains-voyageurs du XIX^e siècle connus pour leurs écrits liés au voyage. Les uns sont partis, poussés par le souvenir de leurs lectures d'enfance, comme Stevenson, Conrad ou Nicolas Bouvier ; les autres – Kipling, London, Kessel ou Chatwin – pour y trouver la matière de leurs récits. Edith Wharton appartient aussi bien à la première catégorie qu'à la seconde. Ces écrivains voyagent tous dans le but de se confronter au monde pour s'en inspirer. Bien des années plus tard, en 1949, Jack Kerouac, alors en route pour Denver en auto-stop fera remarquer : "Writing is my work [...] so I've got to move¹". Les épreuves et les rencontres inhérentes à de tels voyages les transforment et leurs récits témoignent de leurs métamorphoses.

Comme le fait remarquer H. G. Wells dans *The Outline of History, Being a Plain History of Life and Mankind*, les voyages sont une source inépuisable d'instruction ; ils ont de tout temps permis l'ouverture intellectuelle, incité au dépassement, à l'invention de nouvelles formes, de nouveaux genres, de nouvelles sociétés : "It seems as inevitable that voyaging should make men free in their minds as that settlement within a narrow horizon should make men timid and servile²".

Le récit de voyage est un genre littéraire dans lequel l'auteur, privilégiant le réel à la fiction, dévoile au lecteur son périple, les destinations traversées, les paysages, les différentes péripéties, les peuples autochtones rencontrés, les émotions ressenties, etc. Il se distingue du carnet de voyage ou encore du guide de voyage en cela qu'il se rapproche davantage d'une démarche littéraire, avec une narration structurée qui dépasse la simple prise de notes, de croquis, le relevé de

-
1. Citation faite par Howard Cunnell dans "Fast this Time, Jack Kerouac and the Writing of *On the Road*", Introduction à : Jack Kerouac, *On the Road, The Original Scroll*, London : Penguin, 2011, p. 11.
 2. H. G. Wells, *The Outline of History, Being a Plain History of Life and Mankind*, New York : Macmillan, 1921, p. 704.

dates et de lieux. Les observations et remarques qui suivent s'attachent plus particulièrement à ce genre qui a nourri les lectures d'enfance de la jeune Edith Jones.

3.1. L'émergence du récit de voyage

Comme le souligne Jennifer Speake dans *Literature of Travel and Exploration: An Encyclopedia*, c'est au VIII^e siècle av. J.-C. que prend naissance la tradition littéraire occidentale, avec l'*Odyssée*³ d'Homère. L'*Odyssée* relate les péripéties du héros Ulysse qui, après la guerre de Troie, tente de regagner Ithaque, sa terre natale, pour y retrouver son épouse, Pénélope. Ce voyage entre terre et mer ouvre ainsi la voie aux récits de voyage.

Dès le V^e siècle av. J.-C., l'historien Hérodote se familiarise avec la Méditerranée, plus particulièrement avec l'Égypte et la Grèce, et devient l'un des premiers géographes et écrivains de récits de voyage⁴. Au II^e siècle, Pausanias parcourait lui aussi la Méditerranée et collectait ses découvertes dans un guide de voyage destiné à dévoiler le visage de la Grèce, décrivant ses paysages, ses monuments, son histoire, etc., – un portrait au plus proche de la réalité⁵. Dans son article "The Port Towns of the Levant in Sixteenth-Century Travel Literature", Benjamin Arbel souligne qu'avec la naissance du christianisme et un nombre accru de pèlerinages, notamment en Terre Sainte, les guides de voyages, itinéraires, mais aussi récits de voyage se multiplièrent, jusqu'à devenir, durant le Moyen-Âge et le début de la Renaissance, la forme de littérature la plus alimentée⁶. Les guides de voyages et itinéraires couvraient surtout les lieux sacrés, de l'Europe de l'ouest à Jérusalem, en passant par Rome et Saint-Jacques-de-

3. Jennifer Speake, *Literature of Travel and Exploration: An Encyclopedia* (2003), New York : Routledge, 2014, p. 430.

4. *Ibid.*, p. 556.

5. *Ibid.*, p. 928.

6. Benjamin Arbel, "The Port Towns of the Levant in Sixteenth-Century Travel Literature", dans : *Mediterranean Urban Culture, 1400-1700*, Exeter : University of Exeter Press, 2000, p. 151.

Compostelle et au XVII^e siècle, la quasi-totalité du monde connu (le premier guide de l'Angleterre fut rédigé en 1577, le Chapitre XVI de *Chronicle*, écrit par Holinshed)⁷. Le guide de voyage du Continent le plus connu du XVII^e siècle fut celui de James Howell, *Instructions for Forreine Travell* (1642).

Les récits de voyageurs étaient, quant à eux, relativement courants dans la littérature arabe médiévale. Les deux explorateurs, Ibn Jubayr qui, durant les années précédant la troisième croisade, partit pour la Mecque de 1183 à 1185, et Ibn Batutta qui, au début du XIV^e siècle, voyagea à travers l'Afrique, l'Europe de l'Est, le Moyen-Orient et l'Asie durant trente ans, tenaient des carnets de voyage illustrant leurs pèlerinages. En 1298, l'explorateur vénitien Marco Polo retrace ses aventures et ses explorations du monde asiatique à travers son récit poétique *Le Devisement du monde* (également appelé *Le Livre des merveilles*), l'un des premiers écrits importants en prose. Il incarne aujourd'hui la figure inaugurale de l'explorateur.

3.2. Un désir d'explorer le monde

Le XV^e siècle marque un tournant dans l'histoire et l'appréhension du voyage. Les grandes explorations à travers le monde se multiplient (avec Magellan, Christophe Colomb, Bartolomeu Dias, Fernão Mendes Pinto, Vasco de Gama, etc.) et le long pèlerinage spirituel est peu à peu supplanté par un modèle plus individualiste, alliant envie de découverte et plaisir personnel. Au XVI^e siècle, le caractère sacré du voyage perd toute sa primauté en faveur du simple désir d'explorer le monde. L'homme témoigne, avec la Renaissance, d'une volonté de s'ouvrir à l'inconnu et d'étendre sa connaissance au-delà des limites qui semblent être posées par le monde connu. Alonso Enrique de Guzmán décrit sa traversée de l'Atlantique dans un journal en 1534, Cartier, dans les années 1540, accompagne l'émergence de cette littérature de voyage, et, en 1578, l'écrivain Jean de Léry se rapproche encore plus du modèle du voyageur « moderne » avec *Histoire d'un*

7. Percy G. Adams, *Travel Literature Through the Ages: an Anthology*, New York : Garland, 1988, p. xvii.

voyage faict en terre de Brésil et préfigure le récit de voyage dix-neuviémiste, avant le fameux *Voyage autour du monde* de Louis Antoine de Bougainville, publié en 1771⁸.

En 1336, Pétrarque anticipait déjà cette nouvelle conception du voyage et s'aventurait dans ce que l'on pourrait qualifier de premier « récit de tourisme ». Il voyage en quête de découvertes mais surtout pour son propre plaisir et décrit son ascension du Mont Ventoux. Dans la même veine, Antoine de la Sale décrit son ascension d'un volcan sur les îles Éoliennes en 1407 ; Michault Taillevent, poète auprès du duc de Bourgogne, parcourt les montagnes du Jura en 1430, avant de recueillir ses impressions et réflexions ; Montaigne visite l'Italie toute une année (1580) et Richard Hakluyt publie *Voyages, a Foundational Text of the Travel Literature genre* en 1589. Au milieu du XV^e siècle, Gilles le Bouvier apporte une justification au voyage et à sa perpétuation par l'écriture du *Livre de la description des pays* :

Pour ce que plusieurs gens de diverses nations et contrées se délectent et prennent plaisir comme j'ay fait le temps passé à vëoir le monde, et les diverses choses qui y sont, et aussi pour ce que plusieurs en veullent savoir sans y aler, et les aultres veullent vëoir, aler, et voyager, j'ay commencé ce petit livre, selon mon petit entendement, afin que ceulx qui le verront puissent savoir au vray la manière, la forme et les propriétés des choses qu'ilz sont en tous les royaumes crestiens et des aultres royaumes où je me suis trouvé ; de la longueur d'iceulx, des montaignes qui y sont, et des fleuves qui y passent, de la propriété des pais, des hommes, et des aultres choses estranges, comme cy après sera déclairé⁹.

Comme je l'ai déjà souligné, plus tard, au cours du XVII^e siècle, avec la naissance du Grand Tour, la pratique du tourisme devient l'apanage des gens fortunés qui disposent de temps pour voyager et parfaire leur éducation. Les récits de voyage prennent alors une dimension importante, permettant aux jeunes aristocrates voyageurs, souvent écrivains, de faire connaître cette expérience acquise et de partager cette culture au sein de leur classe sociale. Les voyages s'intensifient,

8. *Ibid.*, p. 296.

9. Gilles le Bouvier, *Le Livre de la description des pays*, Paris : Ernest Leroux, 1908, p. 29.

notamment chez les artistes et Rome, à présent haut lieu culturel, devient la destination phare de ces voyages d'apprentissage¹⁰.

Véritable invitation au dépaysement et à la culture, le récit de voyage plaît à ses lecteurs et tient bientôt le monopole de la littérature. En 1727, Daniel Defoe achève le troisième volume de son récit de voyage, *A tour thro' the whole island of Great Britain*. Tobias Smollett et Laurence Sterne sont les deux grands rivaux du XVIII^e siècle, qui, comme le fait remarquer Edward Godfrey Cox dans *A Reference Guide to the Literature of Travel*, ont chacun leur propre version du voyage. Dans *Travels Through France and Italy* (1766), Smollett fait l'éloge du voyageur dur, désinvolte et austère. Sterne riposte en 1768, avec *A Sentimental Journey Through France and Italy*, en prenant le parti d'une approche sentimentale du voyage, insistant sur la subjectivité des goûts et des sentiments personnels, au-delà de la simple acquisition d'un savoir classique, rejetant en bloc l'approche maussade et acerbe de Smollett¹¹.

Dans la deuxième moitié du siècle des Lumières, la presse commence à publier des comptes rendus de récits de voyage, notamment ceux de Samuel Johnson (*A Journey to the Western Islands of Scotland* [1775]). Au XVIII^e siècle, en Angleterre, presque tous les grands écrivains œuvrent pour la littérature de voyage et les carnets du capitaine James Cook (1784) sont l'équivalent des best-sellers d'aujourd'hui. En 1817, Goethe entretient cette sensibilité plus raffinée, qui va bientôt occuper une place dominante dans la culture du XIX^e siècle, avec *Voyage en Italie* (récit de son périple en Italie de 1786 à 1787, publié en 1816-1817). Il perpétue la convoitise de Rome, avec notamment sa description des fresques de Michel-Ange sur le plafond de la chapelle Sixtine : « Sans avoir vu la chapelle Sixtine, on ne saurait se faire une idée intuitive de ce qu'un homme peut

10. James Buzard, "The Grand Tour and after (1660-1840)", dans : *The Cambridge Companion to Travel Writing*, Cambridge : Cambridge University Press, 2002, pp. 38-39.

11. Edward Godfrey Cox, *A Reference Guide to the Literature of Travel*, vol 1, Seattle : The University of Washington, 1935, p. 139.

accomplir¹² ». Dickens écrit aussi l'Italie, regroupant une série d'essais pittoresques parus pour la première fois dans *Pictures from Italy* en 1846.

Les voyageurs et leurs lecteurs s'attachent aux paysages insolites et à la découverte de l'altérité, car cette rencontre suscite en eux des émotions et des projections personnelles. En 1879, Robert Louis Stevenson, dans *Travels with a Donkey in the Cévennes*, partage son expérience personnelle :

For my part, I travel not to go anywhere, but to go. I travel for travel's sake. The great affair is to move; to feel the needs and hitches of our life more nearly; to come down off this feather-bed of civilization, and find the globe granite underfoot and strewn with cutting flints¹³.

Progressivement, avec le temps, les moyens de transport se perfectionnent, en termes de confort, de rapidité et d'expansion, et il est de plus en plus facile de se déplacer. Le tourisme devient moins sélectif et, au milieu du XIX^e siècle, les villes phares de l'Europe (notamment l'Italie, avec Venise, Pise, Lucques, Florence, Rome et Naples) sont littéralement envahies par les visiteurs et comptent de plus en plus d'Américains¹⁴. Les récits de ces voyages alimentent la littérature britannique et américaine. Robert Browning écrit *The Ring and the Book* (1869) et Elizabeth Barrett Browning *Casa Guidi Windows* (1851). George Eliot partage son intérêt pour la ville de Florence d'un point de vue intellectuel, artistique, religieux et social, avec *Romola* (1862-63). En 1858, Nathaniel Hawthorne, nommé consul à Liverpool, quitte l'Angleterre pour l'Italie où il séjournera pendant près de deux ans. Au cours d'une exposition de sculptures romaines, il découvre le faune (ou satyre) de Praxitèle et décide d'en faire le sujet d'un roman *The Marble Faun* (1860). Malgré une expérience réelle du voyage et de ses découvertes, l'intrigue est placée dans une Italie imaginaire et le roman

12. Johann Wolfgang von Goethe, *Voyage en Italie* (1816-1817), trad. fr. de Jacques Porchat, Paris : Librairie Hachette et Cie, 1862, p. 405.

13. Robert Louis Stevenson, *Travels with a Donkey in the Cévennes*, Boston : Roberts Brothers, 1879, p. 81.

14. Jim Tice, Erik Steiner, et al., "18th Century Rome and the Grand Tour", University of Oregon : Department of Architecture and InfoGraphics Lab, Department of Geography, 2008, <http://vasi.uoregon.edu/grandtour.html>.

utilise à la fois des éléments empruntés à la fable, au roman gothique, à la poésie pastorale et au récit de voyage. De l'autre côté de l'Atlantique, Mark Twain embarque, en 1895, pour un tour de l'Empire britannique et en fait par la suite le récit dans *Following the Equator* (1897). En 1899, Rudyard Kipling fait part du périple qui le conduisit d'Inde en Angleterre, en passant par la Birmanie, la Chine, le Japon et les États-Unis. Lord Byron, Gustave Flaubert, Robert Louis Stevenson, Henry James, Herman Melville, etc., tous parcouraient le monde et partageaient leurs expériences et leurs émotions par le truchement de leurs récits de voyage.

3.3. Sur les pas des grands écrivains voyageurs

Les touristes des XIX^e et XX^e siècles, parmi lesquels artistes et écrivains, partent pour l'étranger, avec à l'esprit les récits des différents voyageurs qui ont fait le même périple. En 1901, E. M. Forster et sa mère Lily se rendent en France, puis en Suisse et en Allemagne, avant de suivre les pas de Wordsworth et de D. H. Lawrence pour rejoindre l'Italie par les lacs, à travers le Lac Majeur et celui de Côme. E. M. Forster se prête alors à l'exercice commun de la prise de notes et du relevé d'impressions dans un carnet de voyage :

I missed nothing—neither the campaniles, nor the crooked bridges over dry torrent beds, nor the uniformity of blue sky, nor the purple shadows of the mountains over the lake. But I knew that I must wait many days before they meant anything to me or gave me any pleasure [...]. The truth is I have got it up so well that nothing comes as a surprise¹⁵.

Edith Wharton parcourt la Méditerranée en 1888 et se plie au même exercice, en rapportant ses observations dans *The Cruise of the Vanadis*, sous forme de notes de voyage à usage privé. Elle fait de nombreuses références à cette littérature de voyage, signe d'une empreinte intellectuelle laissée par les plus grands écrivains voyageurs. Elle cite les épopées homériques, Goethe (*Voyage en Italie* [1816-17]), Percy Bysshe Shelley (notamment "Julian and Maddalo: A Conversation", un

15. Cité par Malcolm Bradbury, Introduction à : *A Room with a View* (1908), New York : Penguin Classics, 2000, p. xi.

récit de ces excursions en bateau et de ses conversations avec Byron, en 1818-19), Lord Byron (“Childe Harold’s Pilgrimage” [1812-18], un poème décrivant les voyages et réflexions d’un jeune homme las du monde), A. W. Kinglake (*Eothen; or Traces of travel brought home from the East* [1844]), Théophile Gautier (*Constantinople* [1853]), John Addington Symonds (*Sketches in Italy and Greece* [1874]) et Augustus J. C. Hare (*Cities of Southern Italy and Sicily* [1883]).

Les quatre coins du monde ont déjà été couverts, les villes sélectionnées, les activités touristiques établies, les musées désossés, les tableaux les plus célèbres critiqués, les monuments religieux passés au crible, les achats jugés appropriés recommandés ; tout a été passé en revue, jusqu’à l’émotion esthétique que de telles expériences devaient susciter chez le touriste. Les petits guides pratiques de Baedeker et Murray retraçaient les itinéraires à suivre, détaillaient les sites touristiques, dirigeaient le touriste vers les musées, les monuments, les ruines et les catacombes, interprétaient les fresques et tableaux et donnaient même leur opinion sur certaines des valeurs identitaires propres aux peuples rencontrés. Les touristes parcouraient les sites et s’appliquaient à la tâche, prenant assidûment des notes, guides de voyage et dictionnaire à la main.

Comme l’explique James Buzard dans “The Grand Tour and after (1660-1840)”, cette pratique formatée du tourisme est très tôt rejetée par nombres d’artistes et d’écrivains qui voyageaient, quant à eux, avec la ferme intention de se forger leur propre opinion¹⁶. D’une manière plus générale, cette conception du bon et du mauvais touriste parcourait la littérature.

16. James Buzard, “The Grand Tour and after (1660-1840)”, dans : *The Cambridge Companion to Travel Writing*, Cambridge : Cambridge University Press, 2002, pp. 48-50.

4. Le bon et le mauvais touriste

L'objectif premier du Grand Tour était de faire du gentilhomme anglais un véritable “*connoisseur*”, incarnant, à son retour, toutes les qualités requises pour faire de lui un jeune homme instruit et accompli. Dès le milieu du XIX^e siècle, avec les progrès du tourisme et le nombre accru de visiteurs en Europe, le voyage est animé par de nouvelles motivations.

4.1. Les catégories de touristes selon Margaret Fuller

En 1856, Margaret Fuller classe déjà les touristes américains à Paris en trois catégories, veillant à bien convaincre le lecteur de son appartenance à la troisième catégorie :

There are three species. First, the servile American – a being utterly shallow, thoughtless, worthless. He comes abroad to spend his money and indulge his tastes. His object in Europe is to have fashionable clothes, good foreign cookery, to know some titled persons, and furnish himself with coffee-house gossip, which he wins importance at home by retailing among those less traveled, and as uninformed as himself. I look with unspeakable contempt on this class – a class which has all the thoughtlessness and partiality of the exclusive classes in Europe, without any of their refinement [...]. Then there is the conceited American, instinctively bristling and proud of – he knows not what – He does not see, not he, that the history of Humanity for many centuries is likely to have produced results it requires some training, some devotion, to appreciate and profit by. [...] He criticizes severely pictures, feeling quite sure that his natural senses are better means of judgment than the rules of connoisseurs [...]. Yet in his folly there is meaning; add thought and culture to his independence, and he will be a man of might: he is not a creature without hope, like the thick-skinned dandy of the class first specified [...]. 3d The thinking American – a man who, recognizing the immense advantage of being born to a new world and on a virgin soil, yet does not wish one seed from the Past to be lost. He is anxious to gather and carry back with him all that will bear a new climate and new culture [...]¹.

Au cours de ces nombreux voyages à l'étranger, E. Wharton eut de nombreuses occasions de rencontrer et d'évaluer la première catégorie de touristes que

1. Margaret Fuller, *At Home and Abroad; Or, Things and Thoughts in America and Europe*, Boston : Crosby, Nichols, & Co., 1856, pp. 250-52.

Margaret Fuller qualifie d'incultes, de « superficiels », d'« indéclicats » et de « bons à rien ». Edith Wharton n'est pas plus tendre avec eux ; elle les voit comme des êtres « idiots, dépourvus d'imagination » et elle s'en plaint au lecteur :

Was it better to be cool and look at a water-fall, or to be hot and look at Saint Mark's? Was it better to walk on gentians or on mosaic, to smell fir-needles or incense? Was it, in short, ever well to be elsewhere when one might be in Italy?

We tried to quell the rising madness by interrogating the travelers. Was it very hot on the lakes and in Milan? "Terribly!" they answered, and mopped their brows. "Unimaginative idiots!" we grumbled, and forbore to question the next batch. Of course it was hot there—but what of that? Think of the compensations! To take it on the lowest plane, think of the empty hotels and railway carriages, the absence of tourists and Baedekers!²

What Katy Did Next (1887) de Susan Coolidge explore l'univers du tourisme au sein de la classe bourgeoise du XIX^e siècle, à travers le prisme de deux personnages aux tempéraments radicalement opposés. La jeune Lilly parcourt l'Europe, accompagnée de sa mère, avec pour seule préoccupation l'achat de souvenirs onéreux qui lui permettraient d'entretenir son image de marque dès son retour au pays. L'Italie, la Russie, la Suisse, le Tyrol, la France et l'Allemagne une fois visités, mère et fille s'apprêtent à traverser l'Espagne, avant de rejoindre la capitale européenne du luxe : Paris. Les boutiques parisiennes étant à portée de main, Lilly est enfin prête à concrétiser le véritable but de son voyage. Katy, plus altruiste, ne correspond pas au même profil de touriste. Ses attentes sont davantage culturelles et s'orientent exclusivement vers la découverte de l'héritage millénaire des sociétés européennes. Susan Coolidge oppose, par le biais du dialogue, ces deux conceptions bien différentes, et elle aborde ainsi un des sujets les plus traités des XIX^e et XX^e siècles, la distinction entre le bon et le mauvais touriste :

"Of course we shall want quantities of things," she said. "No one will believe that we have been abroad unless we bring home a lot of clothes. The lingerie and all that is ordered already; but the dresses must be made at the last moment, and we shall have a horrid time of it, I suppose. Worth has promised to make me two

2. Edith Wharton, *Italian Backgrounds*, New York : Charles Scribner's Sons, 1905, p. 19.

walking-suits and two ball-dresses [...]. Did you do much when you were in Paris, Katy?”

“We went to the Louvre three times, and to Versailles and St. Cloud,” said Katy, willfully misunderstanding her.

“Oh, I didn’t mean that kind of stupid thing; I meant gowns. What did you buy?”

“One tailor-made suit of dark blue cloth.”

“My! what moderation!”³”

Pour Lilly, l’intérêt d’un lieu ne tient en aucun cas à sa beauté ou à son potentiel culturel. Il ne peut se justifier que par le raffinement et l’opulence de ses nombreuses boutiques. Ainsi, lorsqu’elle évoque ses voyages, Lilly ne fait référence qu’à ses acquisitions :

“Oh, that dear Piazza di Spagna!” she would say; “that was where I found my rococo necklace, the loveliest thing you ever saw, Katy.” Or, “Prague – oh yes, mother got the most enchanting old silver chatelaine there [...] – needle-cases and watches and scent-bottles, all solid, and so beautifully chased.” Or again, “Berlin was horrid, we thought; but the amber is better and cheaper than anywhere else – great strings of beads, of the largest size and that beautiful pale yellow, for a hundred francs. You must get yourself one, Katy.”

Poor Lilly! Europe to her was all “things.” She had collected trunks full of objects to carry home, but of the other collections which do not go into trunks, she had little or none. Her mind was as empty, her heart as untouched as ever; the beauty and the glory and the pathos of art and history and Nature had been poured out in vain before her closed and indifferent eyes⁴.

Cette attitude superficielle que Lilly adopte vis-à-vis de l’expérience du voyage se retrouve chez les personnages de la fiction whartonnienne. Dans *The House of Mirth* (1905), les Dorsets – amis de Lily Bart – incarnent les pires touristes qui soient, alors en excursion sur leur yacht au large des côtes niçoises. Newland Archer, dans *The Age of Innocence* (1920), découvre les limites de sa relation avec sa jeune épouse lors de leur lune de miel. May Welland, de son nom de jeune fille, suit et obéit à toutes les conventions de la haute société à la perfection. Elle symbolise l’image de la femme superficielle en société et

3. Susan Coolidge, *What Katy Did Next*, Boston : Roberts Brothers, 1887, p. 169-70.

4. Ibidem.

parfaitement indifférente au charme des lieux qu'elle visite alors en voyage en Europe pour sa lune de miel. Cette discordance dans la manière d'envisager le voyage au sein du couple est également présente dans *The Custom of the Country* (1913) entre Undine Spragg et Ralph Marvell. Ce décalage entre les protagonistes dans la manière d'envisager l'expérience que représente le voyage européen semble fatalement vouer leur couple à l'échec.

De nombreux écrivains s'interrogent sur les réelles motivations qui poussent le voyageur « moderne » à entreprendre son périple. Le modèle du touriste semble avoir peu à peu évolué vers une conception plus proche de celle qu'incarne le personnage de Lilly dans *What Katy Did Next*. Le touriste de la haute société voyage, à présent, bien plus dans une optique de reconnaissance et de gloire sociale que dans celle d'un épanouissement intellectuel – une attitude constamment déplorée par les artistes. Durant les années 1920, Edith Wharton, alors expatriée en France, se lie d'amitié avec Aldous Huxley, qui, dans ses essais et ses romans, se pose en observateur critique des usages et des normes sociales. Dans *Along the Road* (1925), il partage son expérience personnelle et sa conception du « touriste moderne » :

[...] tourists are, in the main, a very gloomy-looking tribe. I have seen much brighter faces at a funeral than in the Piazza of St Mark's [...]. The fact is that very few travelers really like travelling. If they go to the trouble and expense of travelling, it is not so much for curiosity, for fun, or because they like to see things beautiful and strange, as out of a kind of snobbery. People travel for the same reason as they collect works of art: because the best people do it. To have been to certain spots on the earth's surface is socially correct; and having been there, one is superior to those who have not. Moreover, travelling gives one something to talk about when one gets home⁵.

À travers les écrits de l'époque, le voyageur apparaît comme un être superficiel, insensible et même hypocrite, incapable d'apprécier la juste valeur du voyage et il tient alors le rôle du mauvais touriste :

5. Aldous Huxley, *Along the Road: Notes and Essays of a Tourist* (1925), London : Flamingo Modern Classic, 1994, p. 3.

Tourists ‘doing’ a church wear a mask of dutiful interest; but what lassitude, what utter weariness of spirit looks out, too often, at their eyes! And the weariness is felt, within, still more acutely because, precisely, of the necessity of simulating this rapt attentiveness, of even going hypocritically into raptures over the things that are starred in the Baedeker⁶.

4.2. Les guides de voyages et le touriste assisté

Les écrivains prennent les guides de voyages pour cible et condamnent le touriste assisté et dépourvu d’un quelconque esprit critique. En 1830, les premiers Baedeker suivent le prototype des guides de voyage de John Murray (*Handbooks*) et sont publiés en Allemagne par Karl Baedeker. Ils deviennent en l’espace de quelques années les livres de chevet favoris de la bourgeoisie européenne et américaine. E.M. Forster fait figure d’exception et leur attribue une légitimité dans sa propre contribution au genre des guides de voyage, *Alexandria* : “I have always respected guide-books—particularly the early Baedekers and Murrays⁷”. E.M. Forster ne semble pas avoir destiné son guide au touriste « typique », à la recherche d’horaires de train, d’un éclairage sur les coutumes alimentaires, les hôtels à fréquenter, les restaurants recommandés, ou autres informations purement pratiques. Il vise un lecteur désireux de découvrir Alexandrie à travers son histoire politique et philosophique, davantage que par ses rues et boutiques modernes. Pour Aldous Huxley, en revanche, la responsabilité du nombre croissant de mauvais touristes est à attribuer principalement aux guides de voyage, totalement dépourvus d’intérêt :

For every traveler who has any taste of his own, the only useful guide-book will be the one which he himself has written. All others are an exasperation. They mark with asterisks the works of art which he finds dull, and they pass over in silence those which he admires. They make him travel long miles to see a mound of rubbish; they go into ecstasies over mere antiquity. Their practical information is

6. *Ibid.*, p. 5.

7. E.M. Forster, *Alexandria* (1922), *a History and a Guide and Pharos and Pharillon*, London : André Deutsch, 2004, p. 5.

invariably out of date. They recommend bad hotels and qualify good ones as 'modest'. In a word, they are intolerable⁸.

Karl Baedeker devient très vite l'objet des critiques les plus virulentes, notamment de la part d'Edith Wharton : "How often have I cursed Baron Baedeker for sending me through the dust to see some nauseating Sodoma or drearily respectable Andrea del Sarto! [...] And how have I hated him for his lack of discrimination! [...] Imbecile!⁹".

4.3. L'importance de la subjectivité

Edith Wharton, quant à elle, condamne sévèrement les guides de voyage purement factuels, qui, selon elle, empruntent des raccourcis vis-à-vis du travail d'observation et dénaturent les lieux visités et le plaisir de la découverte et de l'imagination. Ils contrarient le voyageur désireux de se faire sa propre opinion et de créer son propre univers fictionnel :

The Mediterranean Hand Book proved as untrustworthy as usual. [...] We were quite unprepared for the beauty of the approach, for *The Mediterranean Handbook* merely gives a few dry statistics about the volcanic origin of the island, and I know of no book of travel in which it is mentioned. In fact the lack of books about this part of the world, though at times an annoyance, lends an undeniable zest to travelling and makes the approach to each island as thrilling as a discovery (pp. 87 et 91)¹⁰.

Elle insiste sur le fait qu'il est important de respecter la subjectivité propre à chaque voyageur : "this Journal is written not to record other people's opinions, but to note as exactly as possible the impression which I myself received" (p. 46). Elle ironise sur ces guides de voyage qui se targuent de pouvoir imposer une ligne de conduite au voyageur : "the art and architecture which form the sight-seer's

8. Aldous Huxley, *Along the Road: Notes and Essays of a Tourist*, op. cit., p. 23.

9. Ibidem.

10. Les pages mentionnées entre parenthèses renvoient (sauf mention contraire) au manuscrit dactylographié d'Edith Wharton, *The Cruise of the Vanadis*, qui se trouve à la fin du Tome III de cette thèse. Je remercie une nouvelle fois la Médiathèque d'Hyères et plus particulièrement son directeur Monsieur Alain Depieds pour les droits de reproduction.

accepted ‘curriculum’¹¹ ; tourne en ridicule le touriste qui ne jure que par son Baedeker : “the stock phrase of the stock tourist¹²” ; et revient douloureusement sur la déception que lui procure chaque nouvelle parution : “Only one trembles lest it should cease to shine in its own twilight heaven when it has become a star in Baedeker¹³”. Dans *The Cruise of the Vanadis*, E. Wharton s’éloigne du modèle du simple touriste et offre le témoignage authentique d’un voyageur érudit qui ouvre les portes d’un territoire chargé d’histoire capable d’offrir des merveilles au touriste avisé :

Wharton’s travels were those of a connoisseur: highly informed, well organized, passionate. [...] All her life, she was greedy for cultural adventures and experiences, in France, England, Italy, Spain Germany, Greece, North Africa, and all round the Mediterranean. She acquired a profound knowledge of the places she went to¹⁴.

En 1905, Edith Wharton publie *Italian Backgrounds*¹⁵, qui consiste en une série d’essais sur l’art, l’architecture et les paysages italiens. Cet ouvrage rassemble ses impressions de voyages en Italie, sur près de vingt années, notamment dans les villes de Parme, Milan, Venise, Rome, ainsi que dans les régions de la Sicile, des lacs d’Italie du Nord et des Alpes pennines, entre autres. Cette œuvre témoigne le mieux de la culture de l’auteur, de sa rigueur, de sa connaissance de l’art et notamment de l’histoire italienne, ainsi que de son sens critique. Cet ouvrage propose une autre manière d’envisager la littérature de voyage, une approche qui diverge du parti pris pittoresque prédominant chez la plupart des auteurs de récits de voyage du XIX^e siècle, tels que Irving, Hawthorne, Cooper, Longfellow, etc. E. Wharton considère non seulement l’art et

11. Edith Wharton, *Italian Backgrounds*, *op. cit.*, p. 181.

12. *Ibid.*, p. 155.

13. Edith Wharton, *A Motor-Flight Through France*, New York : Charles Scribner’s sons, 1908, p. 23.

14. Hermione Lee, *Edith Wharton*, *op. cit.*, p. 7.

15. Ce récit de voyage fait l’objet d’une étude approfondie dans le chapitre 3 de la deuxième partie (Tome II).

l'architecture d'un œil expert et analytique, mais s'attache également à découvrir ce qu'elle appelle « les parenthèses du voyage », lieux peu connus et difficiles d'accès, chemins de traverse, etc. :

One of the rarest and most delicate pleasures of the continental tourist is to circumvent the compiler of his guide-book. The red volumes which accompany the traveller through Italy have so completely anticipated the most whimsical impulses of their readers that it is now almost impossible to plan a tour of exploration without finding, on reference to them, that their author has already been over the ground, has tested the inns, measured the kilometres, and distilled from the massive tomes of Kugler, Burckhardt and Morelli a portable estimate of the local art and architecture. [...] and the only refuge left from his omniscience lies in approaching the places he describes by a route which he has not taken.

Those to whom one of the greatest charms of travel in over-civilized countries consists in such momentary escapes from the expected, will still find here and there, even in Italy, a few miles unmeasured by the guide-book [...]¹⁶.

Elle divise sa découverte de l'Italie en un « premier plan », correspondant aux informations fournies par un guide de voyage et à l'approche du simple touriste, celle du « voyageur pressé » ; et un « arrière-plan », sorte de quintessence culturelle accessible uniquement au voyageur rêveur, dont les sens sont en éveil et qui part à la découverte de terres nouvelles, qui s'attarde et appréhende l'Italie différemment, sans regard présumé, sans idée préconçue, simplifiée ou réductrice, mais avec une attention particulière, adoptant une attitude sérieuse et studieuse :

Italy is divided into foreground and background [...] its premier plan asterisked for the hasty traveller, its middle distance for the "happy few" who remain more than three days, and its boundless horizon for the idler who refuses to measure art by time. [...] The foreground is the property of the guide-book and of its product, the mechanical sight-seer; the background, that of the dawdler, the dreamer and the serious student of Italy. This distinction does not imply any depreciation of the foreground. It must be known thoroughly before the middle distance can be enjoyed: there is no short cut to an intimacy with Italy. Nor must the analogy of the devotional picture be pushed too far¹⁷.

16. Edith Wharton, *Italian Backgrounds*, *op. cit.*, pp. 85-86.

17. *Ibid.*, pp. 177 et 179.

Le lecteur, dont l'intérêt est ainsi maintenu en éveil, est à même d'apprécier la diversité, la richesse, la cohérence et la pertinence de l'œuvre de l'écrivain voyageur qui a eu accès à cet « arrière-plan ». C'est cette manière particulière d'envisager le voyage qui a fait d'Edith Wharton un auteur de récits de voyage accompli et plus largement une romancière internationalement reconnue. Il convient à présent de comprendre comment cette passion pour le voyage est née chez l'auteur et de se pencher sur son parcours atypique. Dès son plus jeune âge, la jeune Edith semblait déjà être destinée à une vie d'aventures et de romance.

Chapitre 2

Edith Wharton – la femme et l'écrivain

When you've lived as long as I you'll see that every human being has his shell and that you must take the shell into account. By the shell I mean the whole envelope of circumstances. There's no such thing as an isolated man or woman; we're each of us made up of some cluster of appurtenances. What shall we call our 'self'? Where does it begin? Where does it end? It overflows into everything that belongs to us—and then it flows back again. I know a large part of myself is in the clothes I choose to wear. I've a great respect for *things!* One's self—for other people—is one's expression of one's self; and one's house, one's furniture, one's garments, the books one reads, the company one keeps—these things are all expressive¹.

La lecture du récit de voyage de la croisière du *Vanadis* nous intéresse autant pour la description du parcours et des lieux visités, que pour la lumière qu'il jette sur le visiteur, sur sa personnalité et son rapport au monde. Il peut donc être considéré comme un portrait indirect de l'artiste elle-même, à travers le regard qu'elle porte sur les paysages, les monuments et autres œuvres d'art. En ce qui me concerne, il s'agit d'un tout premier indice, qui a fonctionné comme une invitation à se lancer dans une chasse au trésor. Car, ce portrait oblique n'est évidemment qu'un fragment dans le puzzle à 10 000 morceaux qu'il faudrait récupérer et assembler pour arriver à circonscrire l'être qu'était Edith Wharton dans toute sa complexité.

Dans ce jeu de piste, où tout ce qui touche de près ou de loin l'objet d'investigation est digne d'intérêt, je m'éloigne volontairement des préceptes de la déconstruction et de la critique néo-structuraliste qui mettent entre parenthèses

1. Henry James, *The Portrait of a Lady* (1881), vol. 1, New York : Charles Scribner's Sons, 1908, pp. 287-88.

« l'homme » à la faveur de « l'œuvre² ». Mais, il ne s'agit pas, pour autant, d'un retour sans vergogne à la méthode biographique de Lanson et de Sainte-Beuve, car l'objet de cette fouille archéologique n'est pas d'expliquer ce premier récit d'une grande romancière, resté mystérieusement inédit, par l'histoire de la vie de celle qui a tenu la plume. Il s'agit plutôt, par une recherche à la fois synchronique et diachronique, de tenter de faire une sorte d'état des lieux, qui s'inspire moins de la tradition positiviste que du modèle plus récent de la *triple hélice* : gène/organisme/environnement³.

Ce modèle de la biologie évolutionniste élaboré par le scientifique américain Richard Lewontin, conviendrait parfaitement aux idées de Madame Merle, personnage et, sans doute, porte-parole de Henry James, citée ci-dessus en exergue. En effet, Lewontin s'inscrit en faux contre l'idée, qui par certains aspects, n'est que la version « scientifique » de la doctrine calviniste de la prédestination, à savoir que, dès sa conception, le devenir de l'individu est programmé par avance dans son empreinte génétique. Selon Lewontin, le gène réunit un ensemble de potentialités dont la réalisation dépendra des aléas des conditions internes et externes de son développement. « L'évolution n'est pas un déploiement mais un chemin serpentant de façon contingente dans l'espace des possibles⁴ ».

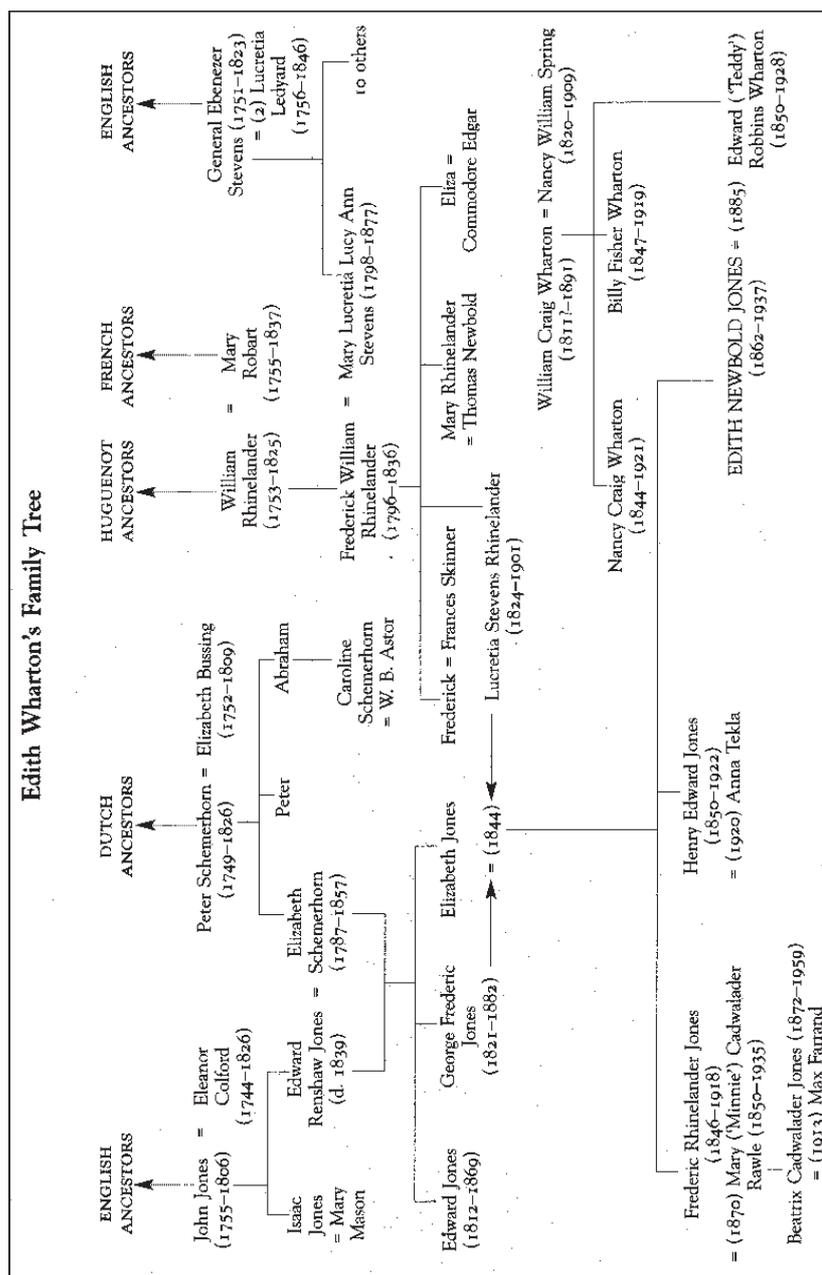
Comme le dit si bien Madame Merle, il est impossible d'établir les frontières entre l'individu et son environnement. Dans la dialectique entre l'inné, l'acquis et l'environnement, il n'existe pas de frontière nette ; l'arbre façonne la forêt et est façonné par elle. E. Wharton est conditionnée par l'espace-temps de sa naissance ; elle ne peut pas être détachée des parents qui l'ont engendrée, de leur milieu social, des lieux qu'elle a fréquentés, des voyages qu'elle a faits, des personnes qu'elle a rencontrées, de ses amours et de ses amitiés. Sa

2. Voir Roland Barthes, « La mort de l'auteur », 1968.

3. Voir Richard C. Lewontin, *La triple hélice : Les gènes, l'organisme, l'environnement*, Paris : Seuil, 2003.

4. *Ibid.*, p. 105.

« cartographie » comprend également les maisons qu'elle a construites et décorées, les jardins qu'elle a créés, les livres qu'elle a lus et ceux qu'elle a écrits. Autrement dit, la suite de cette thèse sera consacrée, autant à l'artiste elle-même, qu'à – pour employer le terme de Madame Merle – sa « coquille ».



Arbre généalogique, Hermione Lee, *Edith Wharton* (2007), London : Pimlico, 2013, p. 830.

1. Sa vie, son parcours

Edith Wharton, at fifty-one, had none of the 'secure foundations' she recommended to her niece, nor, for that matter, any of the securities that might be expected to underpin such a well-financed, successful, efficiently organised life. Her father had died over thirty years before her divorce. She never mentioned her mother, dead these twelve years. She was a middle-aged orphan, alienated now from all the Jones family except for Minnie and Trix. She had no husband, no lover, and no children. She had lost her American home. She had chosen to be an expatriate, and would shortly [...] be thrown into the catastrophic disruption and trauma of the war in Europe. Because of the stress and tension of the last few years, she was not in good physical shape: she looked older, her blood-pressure was high, she had put on weight. Her youth was gone, just as she told Morton it would go [...]⁵.

1.1. Son enfance et le voyage en Europe

Edith Wharton a grandi dans la haute société new-yorkaise à laquelle appartenaient ses parents. Les Rhinelanders et les Stevens, ses ancêtres du côté maternel, ainsi que le véritable « clan des Jones » auquel appartenait son père, s'imposaient comme les familles les plus représentatives de la bonne société installée à New York depuis le XVII^e siècle, dont les racines remontaient à l'Angleterre et à la Hollande. New York regorgeait de ces « vieilles fortunes », de puissantes familles de propriétaires terriens, qui profitèrent de l'essor de la ville pour asseoir leur richesse. En 1835, New York devient la plus grande ville des États-Unis en dépassant Philadelphie et connaît une rapide expansion, grâce à l'arrivée massive d'immigrants attirés par le dynamisme économique de la ville.

Dès les années 1840, Boston, jusqu'alors principal foyer culturel des treize colonies britanniques, dominé par les congrégationalistes et par des familles bourgeoises participant à l'essor économique colonial, se plie devant New York, en tant que centre financier et culturel des États-Unis. Le développement de la

5. Hermione Lee, *Edith Wharton*, *op. cit.*, p. 399.

ville de New York est notamment facilitée par la modernisation et l'extension des réseaux de transport. La ville affirme rapidement sa vocation commerciale grâce à son port et sa vocation industrielle avec l'essor des usines, des manufactures et des ateliers, particulièrement durant la révolution. Bientôt, elle se positionne comme premier centre d'affaires du pays⁶. De grandes fortunes s'installent à New York durant le XIX^e siècle et de riches demeures sont construites. La bourgeoisie vit alors selon les codes de la société victorienne⁷.

Edith Wharton, née à New York le 24 janvier 1862, est le troisième enfant, la seule fille, de George Frederic et Lucretia Jones. Lucretia (née Rhineland), son frère et ses sœurs mènent une vie modeste au sein du foyer familial et plus particulièrement à partir de 1836, après le décès de leur père, Frederick William Rhineland. George Frederic Jones est, quant à lui, le benjamin d'une famille de trois enfants dont les parents, Edward Renshaw et Elizabeth Schermerhorn Jones, appartiennent à la famille très prospère des Jones. George Frederic est diplômé de l'université de Columbia mais n'a jamais souhaité travailler, ce qui, ajouté aux folies dépensières de Lucretia, explique les difficultés financières, quoique passagères, qu'aura le couple.

Durant la majeure partie de son enfance, la jeune Edith souffre du manque de la présence de ses grands frères (l'aîné Frederic [« Freddy »] est plus vieux de seize ans et le cadet Henry [« Harry »] de onze ans), envoyés en pension afin de parfaire leur éducation, comme la majorité des garçons appartenant à des familles fortunées ou dont les parents aspirent à une réussite sociale pour leurs enfants. Élevée comme une enfant unique, par des parents alors âgés, elle trouve dans la

6. Voir George Rogers Taylor, "American Economic Growth Before 1840", dans : *Journal of Economic History*, vol. 24, n°4, Décembre 1964, Cambridge : Cambridge University Press, pp. 427-44 ; Allan Pred, *Urban Growth and City Systems in the United States, 1840-1860*, Cambridge : Harvard University Press, 1980, p. 30 ; et Martin Shefter, *Capital of the American Century: The National and International Influence of New York City*, New York : Russell Sage Foundation, 1993, pp. 6-11.

7. Voir Frederic Cople Jaher, "Nineteenth-Century Elites in Boston and New York", dans : *Journal of Social History*, vol. 6, n°1, 1972, Oxford : Oxford University Press, pp. 32-77.

littérature et le voyage une forme d'évasion et surtout de réconfort. Hermione Lee souligne d'ailleurs le caractère quelque peu ennuyeux de la vie sociale des Jones :

The activities of her parents' class match their furniture. Their pleasures, as she describes them, were settled and conventional. Abroad, there were the well-trodden paths of the cultural tourist, shopping, and the society of other Americans – but not of the natives. (A trip to Spain when she was only three or four seems to have been unusually daring)⁸.

Au sortir de la guerre de Sécession, les Jones partent pour l'Europe, de 1866 à 1872, et passent leur premier hiver à Rome : “by the time I was four years old I was playing in the Roman Forum instead of on the lawns of Rhinecliff [...]. The chief difference was that the things about me were now not ugly but incredibly beautiful⁹”. Edith assiste alors à un événement majeur de l'histoire de l'Europe, le *Risorgimento*, ou l'unification de la péninsule italienne par l'annexion de la Lombardie, de Venise, du Royaume des Deux-Siciles, du Duché de Modène et Reggio, du Grand-duché de Toscane, du Duché de Parme et des États pontificaux au Royaume de Sardaigne, qui s'achèvera par l'annexion de la capitale de l'État de l'Église, Rome, le 20 septembre 1870. Ce passage par Rome restera gravé dans sa mémoire ; Edith, à peine âgée de quatre ans, manifeste déjà un esprit critique et observateur :

I remember, through the trailing clouds of infancy, the steps of the Piazza di Spagna thronged with Thackerayan artists' models, and heaped with early violets, daffodils and tulips; I remember long sunlit wanderings on the springy turf of great Roman villas; heavy coaches of Cardinals flashing in scarlet and gold through the twilight of narrow streets; the flowery bombardment of the Carnival procession watched with shrieks of infant ecstasy from a balcony of the Corso¹⁰.

Ces scènes et aventures du voyage en Italie constitueront par la suite la matière première de certains de ces romans et nouvelles :

8. Hermione Lee, *Edith Wharton*, *op. cit.*, p. 28.

9. Edith Wharton, *A Backward Glance*, *op. cit.*, pp. 28-29.

10. *Ibid.*, pp. 30-31.

Impressions were gathered in walks with my mother on the daisy-strewn lawns of the Villa Doria-Pamphili, among the statues and stone-pines of the Villa Borghese, or hunting on the slopes of the Palatine for the mysterious bits of blue and green and rosy stone which cropped up through the turf as violets and anemones did in other places, and turned out to be precious fragments of porphyry, lapis lazuli, verde antico, and all the mineral flora of the Palace of the Cæsars. [...] There were other days [...], particularly vivid, when, in the million-tapered blaze of St Peter's, the Pope floated ethereally above a long train of ecclesiastics seen through an incense haze so golden that it seemed to pour from the blinding luminary behind the High Altar¹¹.

Le voyage des Jones se poursuit en Espagne, George Frederic ayant découvert avec plaisir les œuvres de William H. Prescott (1796-1859), historien américain et grand hispaniste du XIX^e siècle (*The History of the Reign of Ferdinand and Isabella the Catholic* (1837), *The History of the Conquest of Mexico* (1843), *A History of the Conquest of Peru* (1847) and the unfinished *History of the Reign of Phillip II* (1856–1858)), ainsi que *Tales of the Alhambra* (1832) de Washington Irving. George Frederic communique à sa fille sa passion pour la route :

From that wild early pilgrimage I brought back an incurable passion for the road. [...] I recall only the incessant jingle of *diligence* bells, the cracking of whips, the yells of gaunt muleteers hurling stones at their gaunter mules to urge them up interminable and almost unscaleable hills¹².

Edith Wharton gardera un souvenir vif et inaltérable de cette expérience et des sentiments d'excitation et d'émerveillement :

It is all a jumble of excited impressions: breaking down on wind-swept sierras; arriving late and hungry at squalid *posadas*; flea-hunting, chocolate-drinking (I believe there was nothing but chocolate and olives to feed me on), being pursued wherever we went by touts, guides, deformed beggars, and all sorts of jabbering and confusing people; and, through the chaos and fatigue, a fantastic vision of the columns of Cordova, the tower of the Giralda, the pools and fountains of the

11. *Ibid.*, p. 29.

12. *Ibid.*, p. 31.

Alhambra, the orange groves of Seville, the awful icy penumbra of the Escorial, and everywhere shadowy aisles undulating with incense and processions...¹³

Après l'Espagne, c'est au tour de la France et de Paris. Si la capitale ne fait pas forte impression sur la jeune Edith, "life in Paris must have seemed colourless after the sunny violet-scented Italian days, for I remember far less of it than Rome¹⁴", elle fait naître en elle l'envie d'écrire :

The imagining of tales (about grown-up people, "real people", I called them—children always seemed to me incompletely realized) had gone on in me since my first conscious moments; I cannot remember the time when I did not want to "make up" stories. But it was in Paris that I found the necessary formula¹⁵.

Edith n'a que six ans et délaisse déjà, peu à peu, ses camarades de jeu et finit, au grand désespoir de ses parents, par n'avoir pour compagnie que les personnages de ses nombreuses histoires :

There are deplorable tales of my abandoning the "nice" playmates who had been invited to "spend the day", and rushing to my mother with the desperate cry: "Mama, you must go and entertain that little girl for me. *I've got to make up.*" [...] I did not want them to intrude on my privacy, and there was not one I would not have renounced forever rather than have my "making up" interfered with. What I really preferred was to be alone with Washington Irving and my dream¹⁶.

Les Jones quittent Paris pour l'Allemagne et Bad Wildbad juste avant le début de la guerre franco-allemande de 1870, qui opposa le Second Empire au royaume de Prusse et à ses alliés (allemands) et qui entraîna la chute de l'Empire et la perte pour le territoire français de l'« Alsace-Lorraine ». Lucretia y avait été envoyée en cure de repos. Edith apprend à tricoter, à broder et à lire l'allemand, jusqu'à ce qu'elle contracte la fièvre typhoïde et frôle la mort. Elle aborde cet épisode douloureux et traumatisant dès le premier chapitre d'une de ses nouvelles, « La sonnette de Madame » (1902). Cette maladie fut certainement à l'origine des

13. *Ibid.*, pp. 31-32.

14. *Ibid.*, p. 32.

15. *Ibid.*, p. 33.

16. *Ibid.*, p. 35.

crises d'angoisses à répétitions qui, plus tard, vinrent bouleverser la vie de l'auteur :

Fear of *what?* I cannot say—& even at the time, I was never able to formulate my terror. It was like some dark undefinable menace, forever dodging my steps, lurking & threatening; I was conscious of it wherever I went by day, & at night it made sleep impossible, unless a light & a nursemaid were in the room¹⁷.

De retour en Italie, Florence n'égale en rien Rome aux yeux d'Edith ; seuls les livres et l'initiation à une nouvelle langue parviennent à susciter son intérêt :

The [...] high lights of those gray months were the increased enchantment of “making up”, and the fainter glow of the hours spent with a charming young lady who taught me Italian. My lessons amused me, and the new language came to me as naturally as breathing, as French and German had already. [...] But discovering Italian, though it was to be the source of such joys, was nothing to the ecstasy of “making up”. Learning to read, instead of distracting me from this passion, had only fed it; and during that Florence winter it became a frenzy¹⁸.

Florence marque la fin du voyage européen et le triste retour sur le sol américain, à New York, l'année suivante, en 1872, après six années d'évasion culturelle : “The return from Europe [...] is also told as a life-changing trauma¹⁹”. Ses angoisses deviennent alors associées à un lieu en particulier : le foyer familial au cœur de la ville de New York. Cette partie morose de sa vie est naturellement absente de ses mémoires d'enfance, si ce n'est des souvenirs d'une relation conflictuelle avec sa mère, de peurs, de solitude et d'ennui. Lucretia s'efforçait de brider l'imagination débordante de sa fille et s'employait en vain à en faire une enfant « comme les autres ». Edith voyait en son père une âme sœur – un esprit sensible et poétique, étouffé et réprimé par la figure matriarcale que Lucretia incarnait :

I imagine there was a time when his rather rudimentary love of verse might have been developed had he had any one with whom to share it. But my mother's

17. Edith Wharton, *The Ghost Stories of Edith Wharton*, New York : Simon & Schuster, 1973, p. 302.

18. Edith Wharton, *A Backward Glance*, *op. cit.*, p. 42.

19. Hermione Lee, *Edith Wharton*, *op. cit.*, p. 16.

matter-of-factness must have shrivelled up any such buds of fancy [...]. I have wondered since what stifled cravings had once germinated in him, and what manner of man he was really meant to be. That he was a lonely one, haunted by something always unexpressed and unattained, I am sure²⁰.

1.1.1. Le retour aux États-Unis

De retour à New York en 1872, la jeune Edith évolue au sein de la haute société new-yorkaise du XIX^e siècle ; elle se conforme à ses principes, à ses mœurs et à ses codes et accompagne ses parents aux réceptions et aux divers événements organisés par les plus grands noms de la haute-société. Le « bon goût » et l'exigence de raffinement règnent en maître, la réussite sociale est prisée et l'argent sert de révélateur – seuls comptent les personnes distinguées, capables de dissimuler la moindre émotion, et les occupations « élégantes et raffinées ». On se distrait avec mesure et on souffre avec discrétion ; fantaisie et désordre ne doivent pas déranger cette harmonie – tout est sacrifié à l'apparence : “our society was, in short, a little ‘set’ with its private catch-words, observances and amusements, and its indifference to anything outside of its charmed circle²¹”.

La figure de l'enfant sensible et talentueux bridé par l'étroitesse d'esprit de l'autorité maternelle est un thème récurrent dans la fiction whartonnienne, ainsi que l'inadéquation de l'éducation des jeunes filles américaines. Hermione Lee, dans la biographie qu'elle consacre à Edith Wharton, donne comme exemple un passage de *The Fruit of the Tree* :

Isn't she one of the most harrowing victims of the plan of bringing up our girls in the double bondage of expediency and unreality, corrupting their bodies with luxury and their brains with sentiment, and leaving them to reconcile the two as best as they can, or lose their souls in the attempt?²²

Elle souligne que le terme “unreality” est souvent exploité par l'auteur dans ses romans :

20. Edith Wharton, *A Backward Glance*, *op. cit.*, p. 39.

21. *Ibid.*, p. 79.

22. Edith Wharton, *The Fruit of the Tree* (1907), New York : Prometheus Books, 2004, p. 281.

‘She’s lived too long among unrealities’, says the true mother in ‘The Old Maid’, considering her daughter’s false upbringing. A sense of unreality at some point comes over all those characters, like Lily Bart, who have been educated into social ambitions that go against their more natural desires. The subject of education – especially for girls – suffuses Wharton’s work. Material advantage versus sentimental romance: are there no other choices for women? What place does that leave for intellect, independence, natural passion, or professional ambitions?²³

Dans un de ses romans inachevé et non daté, intitulé *Logic*, Edith Wharton met en scène Candida Lake, élevée par sa mère, veuve, qui reproche à sa fille un manque de féminité et un esprit trop intellectuel. Le roman contient une scène où la mère impose à sa fille d’enfiler une robe rose pour se rendre à une soirée :

‘I don’t want to go’, she said suddenly... Her mother looked at her despairingly. The girl’s moods were as incomprehensible to her as the movements of some strange animal. Mrs Lake had always enjoyed what she was expected to enjoy; especially occasions demanding a pink frock²⁴.

On est tenté de penser qu’Edith Wharton a inspiré Linda Woolverton – auteur du scénario du film de Tim Burton, *Alice in Wonderland* (2010), nouvelle adaptation des deux romans de Lewis Carroll, *Alice’s Adventures in Wonderland* (1865) et *Through the Looking-Glass* (1871) – dans la scène où, à son insu, Alice se rend à sa fête de fiançailles ; en effet sa mère, récemment devenue veuve, la destine à un jeune homme avec qui elle n’a aucune affinité. Alice n’a pas du tout envie d’aller à la fête : “Must we go?”. Dans le carrosse qui les y conduit, sa mère lui reproche de ne pas porter de corset ni de collants, ce à quoi Alice rétorque : “Who’s to say what’s proper? What if it were agreed that ‘proper’ meant wearing a codfish on your head? Would you wear it?”.

L’éducation d’Edith est confiée à Anna Bahlmann, sa gouvernante, qui deviendra plus tard une amie très proche. Edith Wharton la gardera près d’elle comme secrétaire jusqu’à ce qu’Anna tombe malade en 1915. Il en va de même pour sa domestique, Catherine Gross, qui entre à son service le 10 octobre 1884 et

23. Hermione Lee, *Edith Wharton*, *op.cit.*, p. 12.

24. Citation du roman *Logic* non publié et non daté d’Edith Wharton, dans : Hermione Lee, *Edith Wharton*, *op. cit.*, p. 13.

ne le quitte qu'en 1933 lorsqu'elle tombe malade et meurt à l'âge de quatre-vingt-un ans. Anna est une jeune allemande, elle n'a que dix-neuf ans lorsqu'elle commence à donner des cours d'allemand à Edith, bien que, selon elle, Goethe ne soit pas une lecture appropriée. Elle lui enseigne la littérature, l'allemand ou encore l'anglais mais ne parviendra jamais à contenter sa soif de connaissance et de découvertes :

My good little governess was cultivated & conscientious, but she never struck a spark from me, she never threw a new light on any subject, or made me see the relation of things to each other. My childhood & youth were an intellectual desert²⁵.

Hermione Lee décrit également l'éducation particulière qu'a reçue la jeune Edith Jones, une éducation qui a accentué davantage encore son isolement social :

She describes herself, in relation to her parents' lavishly described social life, as an attentively watching outsider. She is being shaped by very mixed educational processes – dancing-lessons, governesses, her mother's literary censorship and social rules, her father's teaching her to read, the rapid acquisition of languages abroad, the beginning of a career as auto-didact in her father's library. She creates a retrospective picture of herself as an alienated, solitary figure, a writer-in-the-making²⁶.

1.1.2. Ses premiers pas en tant qu'écrivain

Dès son retour à New York, Edith écrit des poèmes sentimentaux et des histoires à l'eau de rose, des tragédies en vers blancs et des sermons. Un journal new-yorkais publie même l'un de ses poèmes. À quinze ans, elle soumet à l'*Atlantic Monthly*, son premier recueil de poèmes que le journal accepte de publier sur la recommandation de Longfellow. Elle écrit son premier roman de mœurs, *Fast and Loose*, à l'âge de seize ans, et bien que l'approche thématique du statut social et du bonheur individuel anticipe les romans de la maturité, on reconnaît à travers l'intrigue et la création de personnages la main et le style encore incertains d'une

25. Extrait d'un échantillon autobiographique postérieur à *A Backward Glance* qui n'a jamais été publié.

26. Hermione Lee, *Edith Wharton*, *op. cit.*, p. 17.

enfant. Juste après la sortie de l'ouvrage, Edith, insatisfaite et animée par un souci exagéré de la perfection, publie dans *The Saturday Review*, *Pall Mall Budget* et *The Nation*, trois autocritiques acerbes de sa nouvelle : “every character is a failure, the plot a vacuum, the style spiritless, the dialogue vague, the sentiments weak, & the whole thing a fiasco²⁷”. Blâmant l'auteur auquel elle a attribué le pseudonyme masculin de David Olivieri, elle joue le rôle du critique exaspéré :

Is not Mr. Olivieri very, very like a sick-sentimental school-girl who has begun her work with a fierce & bloody resolve to make it as bad as ‘Wilhelm Meister’, ‘Consuelo,’ and ‘Goodby Sweetheart’ together, & has ended with a blush, & a general erasure of all the naughty words which her modest vocabulary could furnish?²⁸

Lucretia, de plus en plus inquiète de l'isolement social de sa fille et de sa personnalité « dérangement », décide de forcer et de précipiter son insertion sociale :

When I was seventeen my parents decided that I spent too much time in reading, and that I was to come out a year before the accepted age. [...] I was therefore put into a low-necked bodice of pale green brocade, above a white muslin skirt ruffled with rows and rows of Valenciennes, my hair was piled up on top of my head, some friend of the family sent me a large bouquet of lilies-of-the-valley, and thus adorned I was taken by my parents to a ball at Mrs. Morton's, in Fifth Avenue. To me the evening was a long cold agony of shyness. All my brother's friends asked me to dance, but I was too much frightened to accept, and cowered beside my mother in speechless misery²⁹.

Malgré son extrême timidité, Edith parvient à s'intégrer et à se divertir et prend goût à ces soirées de bals : “I enjoyed myself thoroughly that winter, and still more so the following summer³⁰”.

27. Edith Wharton, “From *The Nation*”, dans *The Unpublished Writings of Edith Wharton*, vol. 2, London : Pickering & Chatto, 2009, p. 63.

28. Edith Wharton, *Fast and Loose and The Buccaneers*, Charlottesville : University Press of Virginia, 1993, p. 117.

29. Edith Wharton, *A Backward Glance*, *op. cit.*, pp. 77-78.

30. *Ibid.*, p. 79.

1.1.3. Un bonheur de courte durée

L'année 1880 est associée au retour tant attendu en Europe, Edith a alors dix-huit ans. Les Jones s'embarquent pour l'Angleterre où, dès le lendemain de son arrivée, Edith visite *The National Gallery* accompagnée de sa gouvernante. Elle gardera notamment un souvenir émerveillé de sa rencontre avec Franciabigio, à travers sa peinture "Knight of Malta". La famille se rend ensuite sur la "*French Riviera*" et passe l'hiver 1880-1881 à Cannes dont le climat doux est censé améliorer l'état de santé alarmant de M. Jones. À l'automne de 1881, au grand bonheur d'Edith, le voyage se poursuit en Italie, à Venise et à Florence : "it must have been then that [my father] gave me "Stones of Venice" and "Walks in Florence"³¹", and gently lent himself to my whim of following step by step Ruskin's arbitrary itineraries³²". Les Jones se rendent également à Lucques, Pise et Milan. Ce voyage en Italie est le dernier qu'elle entreprend avec son père qui meurt à Cannes au début du printemps, en mars 1882, atteint de paralysie.

Edith et sa mère retournent à New York et déménagent dans une maison de la vingt-cinquième rue, à l'ouest de la cinquième avenue. Cette même année, en août, Edith se fiance à Henry (« Harry ») Leyden Stevens, rencontré deux années auparavant à Newport. Harry avait même séjourné chez les Jones pendant leur dernier voyage en Europe. Il fait évidemment partie de l'élite bourgeoise de New York. Mais, en octobre 1882, les fiançailles sont rompues – leurs mères respectives ne parvenant pas à s'entendre et à mettre fin à leurs querelles et divergences.

1.2. Sa rencontre avec Teddy Wharton et sa vie de jeune mariée

En 1883, Edith rencontre Walter Van Rensselaer Berry, diplômé de Harvard qui se prépare à devenir avocat. Elle rencontre également un ami de son frère, Edward

31. Il s'agit en fait de *Mornings in Florence* (1875–77).

32. Edith Wharton, *A Backward Glance*, *op. cit.*, p. 87.

Wharton, un charmant et gentil jeune homme, issu d'une famille aisée et respectable, originaire de Virginie, qui s'était établie à Boston. Edward (ou Teddy), qui a alors trente-trois ans et n'a pas de métier, bénéficie d'une rente de ses parents d'un montant annuel de deux mille dollars. À l'époque où Teddy courtise la jeune Edith, c'est un grand et bel homme moustachu, jovial, en parfaite forme, sportif et plein d'humour, si bien qu'elle affirme qu'il était "the kindest of companions". Il a la passion des voyages, des chiens et des chevaux, de pêche, de chasse et de bon vin. Lucretia voit en lui le soleil de la maison "like sunshine in the house"³³. Poussée par sa mère, Edith, désarmée et incapable de mesurer les conséquences de sa décision, épouse Teddy le 29 avril 1885 :

A few days before my marriage, I was seized with such a dread of the whole dark mystery, that I summoned up courage to appeal to my mother, & begged her, with a heart beating to suffocation, to tell me "what being married was like." Her handsome face at once took on the look of icy disapproval which I most dreaded. "I never heard such a ridiculous question!" she said impatiently; & I felt at once how vulgar she thought me.

But in the extremity of my need I persisted. "I'm afraid Mamma—I want to know what will happen to me!"

The coldness of her expression deepened to disgust. [...] The dreadful moment was over, & the result was that I had been convicted of stupidity for not knowing what I had been expressly forbidden to ask about, or even to think of! [...] I record this brief conversation, because the training of which it was the beautiful and logical conclusion did more than anything else to falsify & misdirect my whole life³⁴.

Edith se retrouve mariée à un homme qui, à l'image de Lucretia, est totalement étranger à sa quête intellectuelle, à son imagination débordante, sans parler de ses valeurs esthétiques. Il ne parvient à comprendre ni sa soif de lecture, ni son goût pour l'écriture. Dès la fin des années 1880, ses nouvelles et ses romans ont pour thème principal des mariages malheureux entraînant des divorces – thème qui permet d'entrevoir son mal-être personnel et, déjà, le regret d'une

33. Hermione Lee, *Edith Wharton*, *op. cit.*, p. 73.

34. Edith Wharton, "Life and I", dans : *Edith Wharton: Novellas and Other Writings* [1907-34], New York : Library of America, 1990, pp. 1087-88.

décision déraisonnable. Ce sentiment d'impuissance et d'incompréhension est présent dans sa nouvelle "The Old Maid" (1924), à travers le personnage d'une jeune mariée new-yorkaise :

Yes – and afterward? [...]

Afterward: why, of course, there was the startled puzzled surrender to the incomprehensible exigencies of the young man to whom one had at most yielded a rosy cheek in return for an engagement ring; there was the large double-bed; the terror of seeing him shaving calmly the next morning, in his shirt-sleeves, through the dressing room door; the evasions, insinuations, resigned smiles and Bible texts of one's Mamma; the reminder of the phrase 'to obey' in the glittering blur of the Marriage Service; a week or a month of flushed distress, confusion, embarrassed pleasure; then the growth of habit, the insidious lulling of the matter-of-course, the dreamless double slumbers in the big white bed, the early morning discussions and consultations through that dressing room door which had once seemed to open into a fiery pit scorching the brow of innocence³⁵.

Il n'y aura ni demoiselle d'honneur, ni lune miel – les jeunes mariés emménagent aussitôt à Newport, plus précisément à Pencraig, dans une maison de campagne appartenant à la famille Jones. Au début des années 1890, Newport devient l'endroit le plus prisé du pays. De riches familles, telles que les Astor, les Mills ou encore les Vanderbilt y séjournent à l'année ; ils contribuent à la qualité de vie et participent activement à la vie sociale de la région. D'autres familles, telles que les Van Alen, les Goelet, les Winthrop, les Chanler ou encore les Cushing, s'y rendent durant les mois d'été. Pendant quelques années, les Wharton y résident de juin à février et voyagent en Europe le reste de l'année. Teddy se plaît à Newport, il peut s'adonner à ses diverses activités – la pêche, la chasse, l'équitation. Il peut s'occuper de ses chiens ; Edith, quant à elle, a plus de difficultés à s'adapter et à allier ses obligations sociales à ses centres d'intérêts.

L'un des points les plus obscurs de ce mariage est lié à la santé d'Edith Wharton. Il n'est nulle part indiqué qu'elle ait souffert de problèmes liés à l'asthme dans son enfance ; cependant peu après son mariage, elle commence à développer des troubles bronchiques : asthme, rhume des foins, rhumes et gripes

35. Edith Wharton, "The Old Maid", dans : *Old New York* (1924), New York : Simon & Schuster, 2008, p. 88.

à répétition, bronchites et congestions pulmonaires. Il faut rappeler qu'elle fumait. Elle souffre également d'épuisement, de nausées persistantes et d'anémie³⁶. Dans *A Feast of Words: The Triumph of Edith Wharton*, Cynthia Wolff Griffin affirme que "whenever she was forced to share a bed with Teddy, she suffered attacks of asthma³⁷". En tout état de cause, il est clair que l'air marin de Newport n'arrange en rien son état de santé. C'est la raison pour laquelle, dès 1903, elle se rend régulièrement en cure au spa de Salsomaggiore. En 1912, elle explique à Bernard Berenson qu'elle a souffert pendant douze ans de "ungetat-able nausea" dont elle ne guérit qu'après avoir quitté Newport pour Lenox³⁸. Hermione Lee remarque : "Biographers have read Wharton's illnesses in her twenties and thirties as a psychosomatic reaction to her marriage, and have deduced a series of breakdowns between 1895 and 1898³⁹".

Pourtant, en même temps, Edith Wharton s'adonne à sa passion pour le jardinage, pour la décoration intérieure, pour la lecture et l'écriture, se crée de nouveaux liens d'amitié et surtout saisit l'occasion de voyager à nouveau. Chaque année, entre 1886 et 1897, les Wharton séjournent plusieurs mois en Europe, surtout en Italie, et se rendent fréquemment à Paris et en Angleterre. La plupart du temps, ces voyages s'effectuent entre les mois de février et de juin. En 1896, les Wharton passent six mois à l'étranger.

1.2.1. La croisière à bord du *Vanadis*

En 1888, trois ans après avoir épousé Teddy, Edith a alors vingt-six ans et fait part à son ami et cousin par alliance, James Van Alen, de son envie d'évasion et du bonheur indéfinissable que lui procurerait une croisière en Méditerranée : "I would give everything I own to make a cruise in the Mediterranean", ce à quoi

36. Hermione Lee, *Edith Wharton*, *op. cit.*, p. 77.

37. Cynthia Wolff Griffin, *A Feast of Words: The Triumph of Edith Wharton*, Oxford : Oxford University Press, 1977, p. 51.

38. Edith Wharton, [Lettre à Bernard Berenson, Juin 1912], Fototeca Berenson, Villa I Tatti, Harvard University. Citée dans Hermione Lee, *Edith Wharton*, *op. cit.*, p. 78.

39. Hermione Lee, *Edith Wharton*, *op. cit.*, p. 78.

James répond : “You needn’t do that if you’ll let me charter a yacht, and come with me⁴⁰”. Les Wharton insistent tout de même pour payer la moitié des dépenses, c’est-à-dire \$10 000 – une somme qui représente leurs revenus communs pour une année. Peu avant le départ, Edith devient miraculeusement héritière d’un vieux cousin sans enfant, Joshua Jones, qui, à son décès, lui lègue cent-vingt mille dollars.

Les Wharton et James Van Alen embarquent donc le 18 février 1888 à Alger à bord du *Vanadis*, un yacht de 333 tonnes et de 51 mètres de long, pour un voyage de trois mois en Méditerranée. Edith tient un journal de bord dont elle cacha l’existence sa vie durant. Le yacht comprenait un salon situé sur le rouf, deux chambres avec une grande baignoire, une chambre pour Van Alen, une pour la servante et une pour le valet, ainsi qu’une pièce où mangeaient les domestiques. Il y avait seize membres d’équipage, dont deux cuisiniers et deux stewards. J’y reviendrai, notamment dans la troisième partie du présent chapitre.

1.2.2. Ambition littéraire

En 1889, Edith commence à publier certains de ses poèmes et nouvelles dans le *Scribner’s Magazine*. Les Wharton déménagent en 1892 pour “Land’s End”, dans une plus grande propriété, où Edith peut s’adonner à sa passion pour le jardinage. Elle s’y sent davantage chez elle, et plus libre de se consacrer à son projet littéraire. Elle s’ouvre à un groupe d’intellectuels, avec qui elle peut enfin partager ses impressions et ses opinions littéraires et intellectuelles. Parmi eux, Paul Bourget qu’elle accompagne à Paris, mais aussi Daisy Chanler (une amie d’enfance qui comptera beaucoup dans la vie d’Edith), Egerton Winthrop et John Winthrop. Quant à la grande influence de Ruskin sur sa carrière littéraire, elle sera développée dans le chapitre 3 de cette première partie (section 2.2).

Edith partage avec Ogden Codman, jeune architecte de Boston, son goût pour l’architecture et la décoration ; ils décident de s’associer pour rénover la

40. Edith Wharton, *A Backward Glance*, *op. cit.*, pp. 96-97.

propriété de “Land’s End”. Edith, très à l’aise dans son rôle de « maîtresse de chantier », veille à chaque détail des opérations :

The formal garden is booming. The paths are partly cut, the stone steps are being put in, & on Monday I am going to put out the standard privets. With regard to the pergola, I am perfectly willing to order the four columns if you think anything would be gained by doing so at once; but I think the matter needs study, owing to the fact that the verandah is slightly raised above the grade of the terrace & it will perhaps be rather a nice question how to ‘marry’ the pergola with the hedge on the one side & the verandah columns on the other. I want to talk it over with you when you come next week⁴¹.

S’accordant sur les mêmes principes de décoration et d’aménagement, sur l’élégance, l’harmonie, la beauté, la sobriété et le côté pratique, E. Wharton et Codman écrivent en collaboration un livre sur la décoration intérieure, *The Decoration of Houses* (1897), qui rencontre un franc succès.

Dans son autobiographie, E. Wharton présente Codman comme “a clever young Boston architect⁴²”, qu’elle surnomme “Coddy”. Ils ont tous deux des caractères affirmés et s’il est vrai que leur relation professionnelle est très stimulante, elle donne également lieu à de nombreux conflits qui dégénèrent parfois en accusations et en ressentiment. Un membre de la famille de Codman donne une description fidèle du jeune architecte : “gifted, intelligent, scholarly, ambitious, at once obstinate, caustic, but never boring⁴³”. Codman admet lui-même se plaire à être désagréable : “I can be fairly disagreeable, at least I flatter myself I can⁴⁴”. Hermione Lee ajoute : “He was ‘grand and fussy’, a ‘gentleman decorator’ who considered himself the equal of his clients, and drove some of

41. Edith Wharton, [Lettre à Ogden Codman, 30 avril 1897], dans : *Letters of Edith Wharton*, New York : R. W. B. Lewis & Nancy Lewis, 1989.

42. Edith Wharton, *A Backward Glance*, *op. cit.*, p. 106.

43. Pauline Metcalf, *Ogden Codman and the Decoration of Houses*, Boston : Boston Athenaeum, 1988, p. 34.

44. Ogden Codman, [Lettre à Sarah Codman, 2 octobre 1913], Codman Family Archives, SPNEA. Cité dans : Hermione Lee, *Edith Wharton*, *op. cit.*, p. 124.

them, including the Whartons, to despair with his high-handed business methods and frequent absences⁴⁵”.

Au début des années 1890, Codman est très proche des Wharton qu’il fréquente très régulièrement : “She was Mrs Pussy ; she and Ogden were Mr and Mrs PussCod”. Il la conseille et ils collaborent ensemble à de nombreuses reprises, notamment pour la restauration de la première propriété des Wharton, “Land’s End”. Ils partagent la même passion pour l’Italie, pour l’architecture française et pour l’art du XVIII^e siècle ; “like her he placed a serious value on style; like her he wanted to improve American taste. Like her, he eventually left America for France⁴⁶”.

Codman n’a jamais porté Teddy Wharton dans son cœur et, très vite, il ne manque aucune occasion de le critiquer : “Teddy Wharton has all the silliest of the regular Boston ideas which she [Edith] has tried to weed out. He is always so sure a man ought to live in his own country⁴⁷”, ou encore “There are times when I fully realise what an idiot Teddy is⁴⁸”. Codman se rend compte très tôt (dès 1902) que Teddy Wharton souffre de troubles mentaux et soutiendra plus tard Edith lors de son divorce.

Après la publication de *The Decoration of Houses* en 1897, suivent des périodes où les journées d’Edith s’enchaînent à un rythme effréné et d’autres où, épuisée et abattue, elle se coupe de toute vie sociale et laisse la dépression s’installer. Dès 1898, le médecin neurologue Silas Weir Mitchell, célèbre pour son introduction de la cure de repos dans le traitement des maladies nerveuses, s’occupe d’Edith et préconise un isolement et un alitement prolongé. Edith trouve du réconfort dans son amitié avec Sally Norton, une des six enfants de Charles

45. Hermione Lee, *Edith Wharton*, *op. cit.*, p. 124.

46. *Ibid.*, p. 125.

47. Ogden Codman, [Lettre à Sarah Codman, 20 août 1896], Codman Family Archives, SPNEA. Cité dans : Hermione Lee, *Edith Wharton*, *op. cit.*, p. 137.

48. Ogden Codman, [Lettre à Sarah Codman, mars-février 1901]. Cité dans : Hermione Lee, *Edith Wharton*, *op. cit.*, p. 138.

Eliot Norton et de Susan Sedgwick, une célibataire qui s'intéresse entre autres à l'art, au voyage et à la lecture, et en qui Edith trouve une oreille attentive et avec qui elle aime correspondre.

Edith a du mal à écrire, ce qui accentue son profond mal-être :

I continued to live my old life, for my husband was as fond of society as ever, and I knew of no other existence, except in our annual escapes to Italy. I had as yet no real personality of my own, and was not to acquire one till my first volume of short stories was published—and that was not until 1899⁴⁹.

Dans les années 1890, elle avait déjà publié, dans des périodiques, ses cinq premières nouvelles qui ne faisaient pas partie du recueil *The Greater Inclination* ; il s'agissait de "Mrs Manstey's View", "The Fullness of Life", "That Good May Come", "The Lamp of Psyche" et "The Valley of Childish Things". Par la suite, en 1899, Charles Scribner accepte de publier six autres nouvelles ("The Muse's Tragedy", "A Journey", "The Pelican", "Souls Belated", "A Coward" et "A Cup of Cold Water") et une petite pièce de théâtre en deux actes ("The Twilight of the God"), sous forme d'un recueil intitulé *The Greater Inclination*. Ce recueil de nouvelles est une belle réussite en ce qu'il permet à Edith de matérialiser sa passion pour l'écriture : "The publishing of "The Greater Inclination" broke the chains which had held me so long in a kind of torpor⁵⁰". Il est suivi d'une nouvelle "The Touchstone" (1900) publiée par *Scribner's Magazine*.

1.2.3. "The Mount"

En Juin 1901, juste avant le décès de Lucretia Jones, Edith achète la propriété "The Mount" à Lenox, dans le Massachusetts, impatiente de pouvoir mettre en œuvre les principes mis en avant dans *The Decoration of Houses* : "The truth is that I am in love with the place—climate, scenery, life, & all—& when I have built a villa on one of the estates I have picked out, & have planted my garden & laid out paths through my bosco, I doubt if I ever leave here—expect [*sic*] to go to

49. Edith Wharton, *A Backward Glance*, *op. cit.*, p. 112.

50. *Ibid.*, p. 122.

Italy⁵¹”. Tout comme le voyage, le jardinage et l’horticulture parviennent à soulager ses peines et à lui faire oublier ses préoccupations. Ces deux activités représentent certainement les seuls domaines dans lesquels E. Wharton éprouve une quelconque fierté personnelle :

The place is really beautiful, and so much leafier & more “fondu” than two years ago that I was amazed at the success of my [efforts]. Decidedly, I’m a better landscape gardener than novelist, and this place, every line of which is my own work, far surpasses the House of Mirth.—The most wonderful incident of my return was the finding here of my devoted and admirable head gardener who had, as you know, given me “warning” months ago & had finally said, as a great favour, that he wd stay till July 1st! Now it turns out that, when it came to the point, he *could not go*: he loved too much the work of our hands, and in the first two minutes of our talk, without a definite word, it was understood between us that he stays as long as I do. I never saw a more moving example of devotion to one’s calling. He *couldn’t* miss the first long walk with me yesterday afternoon, the going over every detail, the instant noting, on my part, of all he had done in my absence, the visit to every individual tree, shrub, creeper, fern “flower in the crannied wall” —every tiniest little bulb and root that we had planted together!⁵²

Edith participe à la vie sociale de la région, “The Mount” accueille de nombreux visiteurs :

Edith’s sister-in-law Minnie Jones and her niece Beatrix Jones came often, as did old friends from Newport like Daniel Berkeley Updike, Ogden Codman, Wintie and Daisy Chanler, James Van Alen, Eliot Gregory, Minnie and Paul Bourget, and Egerton Winthrop. Friends from New York included the Walter Maynards, Robert Minturn, Gaillard Lapsley; from Boston, Bay and Bessy Lodge, Sally Norton, Ralph Curtis. New friends like Henry James, John Hugh Smith, Robert Norton, Howard Sturgis; business friends like Clyde Fitch as well as George Dorr, Brooks Adams and his wife, William Buckler, her cousin Herman Edgar, Florence LaFarge, William King Richardson, the Jusserands from Washington, and Mr. and Mrs. Cass Canfield would also visit the Mount in the summer and fall.

Two of Edith’s closest friends at the time were Henrietta Haven and her sister Ethel Cram⁵³.

51. Edith Wharton, [Lettre à Ogden Codman, août 1900], citée dans : Eleanor Dwight, *Edith Wharton: an Extraordinary Life*, *op. cit.*, p. 67.

52. Edith Wharton, [Lettre à W. Morton Fullerton, 3 juillet 1911], dans : *Letters of Edith Wharton*, *op. cit.*, p. 242.

53. Eleanor Dwight, *Edith Wharton: an Extraordinary Life*, *op. cit.*, pp. 96-97.

Edith concilie les dîners mondains et son rôle de romancière, et parvient à instaurer une routine d'écriture quotidienne :

Her writing was done early in the day, though very little allusion was made to it, and none at all to the infinite pains that she put into her work or her inexhaustible patience in searching for the material necessary to perfect it. By eleven o'clock she was ready for friends and engagements, for walking or garden-work⁵⁴.

Sa relation avec Teddy se détériore à mesure que l'état de santé de ce dernier décline. Il souffre de crises de neurasthénie et de troubles maniaco-dépressifs – un effondrement mental qui le rend de plus en plus dépendant de sa femme.

1.2.4. Évolution de sa carrière littéraire

En 1902, E. Wharton publie *The Valley of Decision*, son premier véritable roman, qui prend pour toile de fond l'Italie du XVIII^e siècle et réunit dans l'arrière-plan ses impressions de voyages, sa fascination pour l'architecture, l'histoire et la culture du pays. Cependant, en dépit du panorama sublime et captivant de la vie sociale italienne qu'E. Wharton offre à travers ce premier roman, la profondeur des personnages est reléguée au second plan – elle admettra d'ailleurs, dans une lettre destinée à Sara Norton : “Italy is my hero—or heroine, if you prefer⁵⁵”. *Italian Villas and Their Gardens* (1904), dans le même esprit que *The Decoration of Houses*, apporte les clés nécessaires à l'appréhension du bon goût en matière d'aménagements extérieurs. Le lecteur peut ainsi s'inspirer des jardins italiens :

There is [...] much to be learned from the old Italian gardens, and the first lesson is that, if they are to be a real inspiration, they must be copied, not in the letter but in the spirit. [...] a piece of ground laid out and planted on the principles of the old garden-craft will be, not indeed an Italian garden in the literal sense, but, what is far better, a garden as well adapted to its surroundings as were the models which inspired it⁵⁶.

54. *Ibid.*, p. 101.

55. Edith Wharton, [Lettre à Sara Norton, 24 février 1902], *Ibid.*, p. 59.

56. Edith Wharton, *Italian Villas and Their Gardens*, New York : The Century Company, 1904, p. 13.

Elle publie par la suite *Italian Backgrounds* (1905) qui résume l'amour inconditionnel de l'auteur pour l'architecture et les paysages italiens. Elle y fait aussi part de sa conception personnelle du voyage et du « bon » touriste. À partir de 1904, Edith met un terme à ses excursions printanières en Italie, au profit de la France, qui prend une place toute particulière dans son cœur : “Dieu que c’est beau after six months of eye-starving! The tranquil majesty of the architectural lines, the wonderful blurred winter lights, the long lines of lamps garlanding the avenues & the quays—je l’ai dans mon sang!⁵⁷” Elle recueille ses observations et impressions de France dans une série d’articles qu’elle réunit en un seul ouvrage et publie en 1908, *A Motor-Flight Through France*⁵⁸ :

Never more vividly than in this Seine country does one feel the amenity of French manners, the long process of social adaptation which has produced so profound and general an intelligence of life. Every one we passed on our way, from the canal-boatman to the white-capped baker’s lad, from the *marchande des quatre saisons* to the white dog curled philosophically under her cart, from the pastry-cook putting a fresh plate of *brioche*s in his appetising window to the curé’s *bonne* who had just come out to drain the lettuce on the curé’s doorstep—all these persons (under which designation I specifically include the dog) took their ease or pursued their business with that cheerful activity which proceeds from an intelligent acceptance of given conditions. They each had their established niche in life, the frankly avowed interests and preoccupations of their order, their pride in the smartness of the canal-boat, the seductions of the show-window, the glaze of the *brioche*s, the crispness of the lettuce. And this admirable *fitting into the pattern*, which seems almost as if it were a moral outcome of the universal French sense of form, has led the race to the happy, the momentous discovery that good manners are a short cut to one’s goal, that they lubricate the wheels of life instead of obstructing them⁵⁹.

L’année 1905 marque un tournant dans la carrière de l’auteur. Le 22 mars, après deux années de travail, Edith Wharton met un point final à son roman, *The House of Mirth*, qui devient le best-seller de l’année 1906. Après le succès limité de ses nouvelles, son ouvrage sur la décoration d’intérieur, son roman historique,

57. Edith Wharton, [Lettre à Sara Norton, 18 décembre 1907], dans : *Letters of Edith Wharton*, *op. cit.*, p. 125.

58. Ce récit de voyage fait l’objet d’une étude comparée avec celui d’Henry James, *A Little Tour In France* (1884), dans le chapitre 3 de cette première partie (Tome I).

59. Edith Wharton, *A Motor-Flight Through France*, *op. cit.*, pp. 28-29.

ses poèmes et ses essais sur l'Italie, E. Wharton accède enfin à la notoriété auprès du grand public. Les tribulations de l'héroïne Lily Bart passionnent et, à mesure que les chapitres paraissent dans le journal *Scribner's Magazine*, les lecteurs se bousculent pour se les procurer. Ce roman de mœurs a pour toile de fond le milieu aisé du New York des années 1890 ; un « vivier de traditions et de conventions⁶⁰ » selon Edith Wharton. Winthrop Chanler, ami de longue date, écrit à sa femme Daisy et partage son enthousiasme :

It is a very remarkable book; New York society as it really is, as one really knows it, has never been written about before. The satire is so light, so deep, and so true to life. One knows all the people without being able to name one of them. Save I think Walter Berry in the hero, a little, and of course a sketch of the Mills⁶¹.

Edith Wharton a quarante-quatre ans lorsqu'elle publie ce roman new-yorkais qui lance véritablement sa carrière littéraire. Elle décrit un monde confiné et étriqué qui déshumanise, avec la clarté, la justesse, le réalisme, la poigne et la rage d'une femme qui a évolué à la fois au cœur même de la société qu'elle dépèce et pourtant bien en marge de ses mœurs, refusant de réfréner son imagination, ou toute forme de créativité. Lasse de ce New York où tout est une question d'apparence, elle confie à Mary Berenson que grandir fut « la chose la plus intéressante qui lui soit jamais arrivée » : “She said she wasted her youth trying to be beautiful, but now that she has given up all hope she feels freer⁶²”.

1.3. Arrivée en France

En 1907, Edith Wharton, de plus en plus attirée par l'idée d'un nouveau départ en France, décide de s'installer à Paris, rue de Varenne et de retourner à Lenox durant les mois d'été (cette année marquera le début de sa vie d'expatriée). Elle et

60. Jeffrey Meyers, “Introduction”, dans : *The House of Mirth*, New York : Barnes & Noble Classics, 2004.

61. Eleanor Dwight, *Edith Wharton: an Extraordinary Life*, op. cit., p. 7.

62. *Ibid.*, p. 11.

Teddy s'installent en 1907 dans le quartier cossu du Faubourg Saint-Germain. Elle loue rue de Varenne une maison de ville appartenant aux Vanderbilt :

Edith Wharton was forty-five in 1907 when, after a luxurious Atlantic crossing with two dogs and six servants (Gross, White, Charles Cook and the maids, who were all going to take French lessons) she and Teddy settled into 58 Rue de Varenne. Teddy thought the life suited her very well: 'I never knew her better in ten years.' Though French literary society was not for him ('I am no good on Puss's high plane of thought') he seemed pleased with the apartment and the car, 'all done over as new for Paris'⁶³.

Puis Edith déménage dans l'appartement de son frère sur la Place des États-Unis, avant de prendre résidence au luxueux hôtel Crillon, Place de la Concorde, pour finalement emménager, en 1910, au 53 rue de Varenne, dans un appartement trouvé par son frère Harry. Le loyer est d'environ soixante-quinze dollars par mois. Ce sera son lieu de résidence jusqu'en 1919.

Ces années parisiennes furent marquées par la rencontre de grands noms de la littérature française, notamment Cocteau, Gide et Valéry. Il lui fallut attendre 1914 pour rencontrer Gide bien qu'il habitât à quelques pas de chez elle, rue Vaneau. Gide, né en 1869, était âgé d'une quarantaine d'années au début de la guerre. Depuis la publication des *Nourritures terrestres* (1897), de *L'Immoraliste* (1902) et de *La Porte étroite* (1909), il était devenu un personnage fort controversé et influent. Il contribua notamment à la publication de l'anthologie qu'E. Wharton rédigea à propos de la guerre, *The Book of the Homeless* (1916)⁶⁴. Elle rencontre Cocteau en 1912 alors que commence déjà à s'installer une certaine rivalité entre les deux hommes. Elle est particulièrement frappée par son enthousiasme et son esprit imaginatif qui, elle le regrette, lui fera défaut avec le temps :

I met a young man of nineteen or twenty, who at that time vibrated with all the youth of the world. This was Jean Cocteau, then a passionately imaginative youth [...]. Every subject touched on—and in his company they were countless—was lit

63. Hermione Lee, *Edith Wharton*, *op. cit.*, p. 306

64. *Ibid.*, p. 297.

up by his young enthusiasm, and is one of the regrets of later years to have watched the fading of that light⁶⁵.

Son opinion sur Paul Valéry, qu'elle rencontre après la guerre, est tout aussi mitigée. Elle apprécie le personnage, pas l'écrivain : "I like him so much that I wish I liked his literature better, but to me it's so cold, so meticulous, & so full of laboured "conceits" that I can't feel a stir of real life in it⁶⁶".

Selon Hermione Lee, Edith Wharton doit ces nombreuses rencontres intellectuelles à l'effet qu'a produit la traduction de *The House of Mirth* :

If she and Teddy had just been wealthy, well-connected friends of the Vanderbilts, she would not have made this astounding range of cultural contacts. Doors opened to her because of the impact of the translation of *The House of Mirth*. And in this literary success her close working companion Charles Du Bos, who lived and breathed literature, whom everyone made fun of, with whom Wharton was often exasperated, but who, with his wife and daughter, remained a friend for life⁶⁷.

Du Bos est âgé d'une vingtaine d'années lorsqu'en 1906 Paul Bourget le présente à Edith Wharton (alors âgée de quarante-quatre ans), comme le meilleur traducteur possible pour son roman : "[Du Bos] said that he wanted to introduce Mrs Wharton's talent to the small minority in France who could understand her". Le roman paraît d'abord dans la *Revue de Paris* en 1906 et 1907 sous le titre de *La Demeure de Liesse*, avant d'être publié par Plon en 1908 sous celui de *Chez les Heureux du Monde*. Le succès fut immédiat, comme le fait remarquer Edith Wharton à son éditeur Brownell : "a wild, fantastic, unprecedented success, the like of which the Revue has not had in years [...] it is rather unusual for a foreign author to be so rapidly and generally répandu⁶⁸".

Selon Hermione Lee, c'est par l'intermédiaire de Du Bos que l'on associe véritablement en France Edith Wharton à une femme de lettres accomplie ("as an

65. Edith Wharton, *A Backward Glance*, *op. cit.*, p. 285.

66. Edith Wharton, [Lettre à Margaret Chanler, 5 août 1923], dans : *Letters of Edith Wharton*, *op. cit.*, p. 470.

67. Hermione Lee, *Edith Wharton*, *op. cit.*, p. 298.

68. *Ibid.*, p. 299.

integrated, knowing participant in the literary world”). Installée à Paris, elle s’intègre à la vie sociale de la haute société et se rend au théâtre (“everyone was theatre-mad then, and it was said that ‘the whole of Paris was a vast gossip green room’.”), à de grandes soirées musicales, assiste à des conférences, à des expositions d’art au Petit Palais ou de portraits de théâtre au Louvre, conduit dans le Bois de Boulogne, est reçue dans des dîners à l’ambassade, est invitée à prendre le thé, ou encore au restaurant. Cependant, elle n’a rien d’une Undine Spragg :

Paris high society impinged on her to an extent: she knew about the *Bottin Mondain* (the elite telephone subscribers’ list, launched in 1903, in which hostesses listed their regular reception days); she knew how to shop in the Rue de Rivoli or at the great Left Bank emporium Au Bon Marché (mentioned in *Madame de Treymes*); she owned one of the new cars that, like the Metro and the autobus, were starting to transform the city; she was aware of the big parties and fancy-dress balls [...]. But she was not interested in fashion⁶⁹.

1.3.1. Sa liaison avec William Morton Fullerton

Au printemps de 1907, elle rencontre William Morton Fullerton, écrivain et journaliste américain au *London Times* édition de Paris depuis 1891. C’est un ami de Henry James. Un an plus tard, elle vit avec lui une liaison passionnée qui lui fait découvrir l’amour physique. À l’époque de leur rencontre, il a quarante-deux ans, parle et écrit couramment le français et dispose d’un vaste réseau de contacts dans les cercles littéraires, les journaux et les maisons d’édition parisiens. Léon Bélugou fait partie de son cercle restreint d’amis. Il côtoie également les Norton qu’il a rencontrés lors de ses années à Harvard. Hermione Lee en dresse le portrait :

Morton, though not tall, was a very attractive man, always stylish in immaculate shirts and suits (his wardrobe contained a great number of ‘plastrons’, detachable dress-shirt-fronts), sporting elegant cravats, shiny shoes and a cane. He had engaging manners, and ‘a serious, eager, handsome face⁷⁰’, with smooth dark hair, intense blue eyes, a flamboyant dark brown moustache and a sensual mouth. And he was interesting, a wide reader, an informed observer of French society and

69. *Ibid.*, pp. 300-301.

70. Fred Kaplan, *Henry James*, London : Hodder & Stoughton, 1992, p. 406.

politics, who had written on subjects as various as Dreyfus, George Meredith, Cairo, patriotism and democracy, rural France, and French policy in Morocco⁷¹.

Edith Wharton cite Emerson (“Character”) pour illustrer leur première rencontre : “The moment my eye fell on him I was content⁷²”. Au début, au printemps 1907, il n’est encore simplement pour elle qu’une nouvelle connaissance auprès de qui elle cherche conseil, notamment pour la publication de *The House of Mirth* en France.

Edith l’impressionnait – il la décrit à sa mère comme une femme qui se distingue par son savoir-faire et son “admirable intelligence⁷³”. Elle l’invite à prendre le thé avec Henry James et bientôt le ton devient plus taquin. Elle le définit comme un homme très intelligent mais plutôt mystérieux⁷⁴. Le 21 et le 22 octobre 1907, il lui rend visite à Lenox, profitant d’une conférence qu’il donne sur Henry James à Bryn Mawr College. Edith lui propose une balade en voiture en compagnie d’Eliot Gregory, un vieil ami qui séjourne également à « The Mount ». Ils s’arrêtent en chemin, s’assoient sur un banc mouillé dans la forêt, allument une cigarette et trouvent un arbuste d’hamamélis de Virginie en fleur. Quelques jours plus tard, Morton lui envoie une lettre de remerciement et y joint un brin d’hamamélis de Virginie. Cette petite attention la touche si profondément qu’à ce moment même, elle commence à rédiger un journal intime, intitulé “The Life Apart: L’Âme Close⁷⁵” :

The Mount. October 29th, 1907

71. Hermione Lee, *Edith Wharton*, *op. cit.*, p. 307.

72. Edith Wharton, [Lettre à Morton Fullerton, février 1908], dans : *Letters of Edith Wharton*, *op. cit.*, p. 129.

73. Morton Fullerton, [Lettre à sa mère, 22 avril 1907]. Citée dans : Marion Mainwaring, *Mysteries of Paris: The Quest for Morton Fullerton*, Dartmouth College : University Press of New England, 2000, p. 159.

74. Edith Wharton, [Lettre à Sally Norton, 21 avril 1907], dans : *Letters of Edith Wharton*, *op. cit.*, p. 113.

75. Tiré d’un poème de Pierre de Ronsard : « Une tristesse en l’âme close / Me nourrit, et non autre chose ». Pierre de Ronsard, « Les Amours » (1552), dans : *Œuvres complètes de Pierre Ronsard*, Tome I, Paris : P. Jannet, p. 132.

If you had not enclosed that sprig of wych-hazel in your note I should not have opened this long-abandoned book; for the note in itself might have meant nothing—would have meant nothing to me— [...]. But you sent the wych-hazel— & sent it without a word—thus telling me (as I chose to think!) that you knew what was in my mind when I found it blooming on that wet bank in the woods, where we sat together & smoked while the chains were put on the wheels of the motor.

And so it happens that, finding myself—after so long!—with someone to talk to, I take up this empty volume, in which long ago, I made two spasmodic attempts to keep a diary. For I had no one but myself to talk to, & it is absurd to write down what one says to one's self; but now I shall have the illusion that I am talking to you, & that—as when I picked the wych-hazel—something of what I say will somehow reach you⁷⁶.

Les Wharton retournent à Paris en décembre 1907 et Edith envoie à son amie Sally une lettre euphorique dans laquelle elle fait l'éloge de la capitale⁷⁷. En revanche, Teddy tombe malade et présente des symptômes de rhumatisme, de dépression nerveuse et de neurasthénie⁷⁸. La vie parisienne lui déplaît et son état de santé se dégrade progressivement :

He liked best to be in Boston, New York, Newport or Lenox. [...] He did not read much, he was not interested in ideas, and his conversational and writing skills were as primitive as those of many sports-loving, outdoor American gentlemen of leisure. After the first year in the Rue de Varenne, he did not enjoy Paris; he could not speak French, took no part in the social life that Wharton discovered there, and may well have felt humiliatingly out of place in that environment⁷⁹.

En février 1908, Edith et Morton se retrouvent dans une bibliothèque à la lueur d'une lampe. Edith imagine une vie où "such evenings might be a dear, accepted habit". Mais Morton gâche ce moment d'intimité si spécial et, comme si c'était à lui qu'elle s'adressait, elle écrit dans son journal : "You hurt me—you

76. L'Âme Close, 29 octobre 1907, dans : Wharton MSS and Appleton-Century MSS, the Lilly Library, Indiana University, Bloomington, Indiana.

77. cf. p. 82. Edith Wharton, [Lettre à Sara Norton, 18 décembre 1907], dans : *Letters of Edith Wharton, op. cit.*, p. 125.

78. Edith Wharton, [Lettre à Sara Norton, 23 janvier, 6 février 1908], dans : Edith Wharton Collection, Yale Collection of American Literature, Beinecke Rare Book and Manuscript Library, Yale University.

79. Hermione Lee, *Edith Wharton, op. cit.*, pp. 360-61.

disillusioned me—& when you left me I was more deeply yours⁸⁰”. Elle ne donne aucun détail sur l’attitude de Morton ce jour-là mais ces quelques lignes inscrites dans ce journal intime résument la forme que va prendre leur relation : la persistance d’un schéma où l’euphorie laisse place à la désillusion :

What you wish, apparently, is to take of my life the inmost & uttermost that a woman—a woman like me—can give, for an hour, now and then, when it suits you; & when the hour is over, to leave me out of your mind & out of your life as a man leaves the companion who has afforded him a transient distraction⁸¹.

Durant le printemps 1908, Edith se lance dans une histoire d’amour passionnée. Dans son journal, elle raconte une journée à Senlis, au nord de Paris. Les deux amants flânent dans les étroites ruelles pavées, dans les ruines de monuments médiévaux, sur les imposants remparts gallo-romains. Ils visitent Notre-Dame, la cathédrale gothique, dînent en ville, et, dans le train de 19h 45 qui les ramènent à Paris, contemplant le lever de la pleine lune : “a moment of divine, deep calm [...]. I knew then, dearest dear, all that I had never known before, the interfusion of spirit & sense, the double nearness, the mingled communion of touch & thought [...]. One such hour ought to irradiate a whole life⁸²”.

Leur singulière aventure procure à Edith des sentiments contrastés de joie intense, comme lorsque, à la suite d’une escapade à Beauvais, elle fait référence à une expression tirée du *Paradis* de Dante : *quella allegrezza*. Mais à la joie succède une profonde désillusion : “Sometimes I feel that I can’t go on like this: from moments of such nearness, when the last shadow of separateness melts, back into a complete néant of silence, of not hearing, not knowing—being left to feel that I have been like a ‘course’ served and cleared away!⁸³”, ou encore :

80. L’Âme Close, 21, 22 février 1908, dans : Wharton MSS and Appleton-Century MSS, the Lilly Library, Indiana University, Bloomington, Indiana.

81. Edith Wharton, [Lettre à Morton Fullerton, 28 novembre 1909?], dans : *Letters of Edith Wharton, op. cit.*, p. 197.

82. L’Âme Close, 19 mai 1908, dans : Wharton MSS and Appleton-Century MSS, the Lilly Library, Indiana University, Bloomington, Indiana.

83. Eleanor Dwight, *Edith Wharton: an Extraordinary Life, op. cit.*, pp. 145-46.

“Ballottée perpetually between one illusion & another [...] I can’t any longer find a point de repère. I don’t know what you want, or what I am! You write me like a lover, you treat me like a casual acquaintance!”

Fullerton a laissé l’Amérique pour mener en France une vie plus cosmopolite. En 1909, plus d’un an après le début de leur liaison, Edith, convaincue que son amant se laisserait un jour d’elle, ouvre les yeux sur l’ambiguïté sexuelle de son amant. Ce dernier, auparavant marié à une actrice française, collectionne les liaisons amoureuses avec des femmes, mais aussi des hommes, et se fiance, cette même année, à sa cousine Katherine Fullerton :

Attractive, smooth and intelligent, he made himself welcome in bisexual, upper-class Edwardian London circles. He had an affair with the sculptor Lord Ronald Gower, [...] and one with the Canadian poet Bliss Carman [...]. He shared rooms in London with the theatre designer Percy Anderson. He knew Verlaine, Symons, and Oscar Wilde, who, while living in Paris, after his prison-sentence, asked him for a loan in 1899. [...] He had a passionate intrigue in the 1890s with the Ranee of Sarawak, Lady Margaret Brooke [...]. There were also a 1890s liaison with Blanche Roosevelt, a popular novelist from the Midwest married to an Italian marquis, and a flirtatious friendship with the much older playwright, composer, world-traveller and Victorian dandy Hamilton Aidé⁸⁴ [...].

Au cours de l’été de 1909, Edith et Fullerton font ensemble un voyage en Angleterre. Edith connaît la satisfaction émotionnelle la plus pure – une plénitude et un épanouissement affectifs auxquels elle goûte pour la première et la dernière fois. Le 12 août 1909 elle écrit : “I have been completely happy. I have had everything in life that I ever longed for”. Au début de 1910, elle souhaite mettre un terme au côté physique de leur relation et, lui ayant demandé de bien vouloir accepter “an easy transition to amitié”, elle met un terme à leur aventure :

I have had a difficult year—but the pain within my pain, the last turn of the screw, has been the impossibility of knowing what you wanted of me, & what you felt for me. [...] My life was better before I knew you. That is, for me, the sad conclusion of this sad year. And it is a bitter thing to say to the one being one has ever loved d’amour.

84. Hermione Lee, *Edith Wharton*, *op. cit.*, p. 323.

Leur aventure se termine, alors que son couple avec Teddy est au bord de la rupture. Ce dernier dilapide cinquante mille dollars de l'argent gagné par Edith, en achetant des biens immobiliers dans la région de Boston. Il y a même installé une maîtresse :

The vehemence of [Teddy's] tone & the bitterness of his charges of cruelty, meanness and vindictiveness on my part have increased so much since his return from India that in Paris, where scenes of the kind were of daily occurrence, I nearly made up my mind to take him at his word & agree to a separation.

I wished, however, to let him try a return to his old life at the Mount, & his wonderful physical improvement made me hope so earnestly for a corresponding mental change, that I tolerated these scenes as long as there seemed any chance of amelioration. Unfortunately, however, in spite of his general improvement, my presence still seems associated in his mind solely with the idea of money, & his unceasing irritability, & the tone he now takes in speaking to me, have made the continuance of a reasonable life between us impossible, & the last ten days have shown me that the fact of my meeting all his wishes, even to giving him the control of a large part of my income, is not enough to satisfy him⁸⁵.

1.3.2. Son divorce

Edith ne peut se résoudre au divorce qu'elle considère comme une inacceptable déviance sociale ("Divorce was not admitted in the New York of her childhood, and this New York had molded her conscience. Edith was nothing if not dutiful⁸⁶"), mais alors que la situation ne fait qu'empirer, la séparation s'impose comme la solution la plus raisonnable : "As nothing I have done seems to satisfy you for more than a few hours, I now think it is best to accede to your often repeated suggestions that we should live apart⁸⁷".

Entre 1911 et 1913, Edith cherche péniblement à obtenir le divorce et, au milieu de cette vie tourmentée par sa situation personnelle (la vente de "The Mount", la rupture de son contrat avec ses éditeurs, des querelles avec son frère

85. Edith Wharton, [Lettre à William James (Billy), 23 juillet 1911], dans : *Letters of Edith Wharton, op. cit.*, p. 248.

86. Louis Auchincloss, *Edith Wharton: A Woman in Her Time*, London : Michael Joseph, 1971, p. 95.

87. Edith Wharton, [Lettre à Teddy Wharton, 24 juillet 1911], dans : *Letters of Edith Wharton, op. cit.*, p. 251.

Harry, ainsi qu'avec Henry James⁸⁸), elle réussit à écrire et à publier *Ethan Frome*, à travailler sur *The Reef* et *The Custom of the Country*, ainsi qu'à écrire de brillantes nouvelles. Les Wharton divorcent et "The Mount" est vendu en août 1911, alors qu'*Ethan Frome* paraît dans *Scribner's Magazine* puis aux éditions Scribner au mois de septembre de la même année.

Leur mariage aura duré vingt-huit ans (de ses vingt-deux à ses cinquante et un ans), mais pourtant, les archives d'E. Wharton ne comportent que très peu de références à Teddy. On retrouve quelques photos (Teddy avec les chiens, Teddy à cheval, Teddy en pantalon de golf, Teddy et les automobiles), des états financiers sur l'achat et la construction de "The Mount", ainsi que de rares lettres écrites par Edith et adressées à Teddy. Les lettres qu'il lui a écrites ont été brûlées par Elisina Tyler à la demande d'Edith, juste avant sa mort ; elle ne le mentionne pas non plus dans ses récits de voyage en France et en Italie.

Pour en revenir à sa liaison avec Fullerton, cette dernière aura eu le mérite d'alimenter ses récits fictionnels des sentiments que procure une véritable passion amoureuse – sentiments qui jusqu'alors étaient totalement absents de ses écrits. À présent, passion sexuelle, béatitude, désir, rejet, possessivité et jalousie sont autant de sujets abordés qu'elle invite le lecteur à découvrir. Comme le souligne Judith Fryer : "By 1911 the affair was over, but this newly experienced passion would give an increased range and depth to her fiction, and her characters, from this point on, would have alternatives to entrapment, even if they did not use them or made bad use of them⁸⁹".

1.3.3. Ses voyages et son implication durant la première guerre mondiale

En 1912, Edith Wharton s'associe à une nouvelle maison d'édition, D. Appleton & Company et publie *The Reef*, qui ne se vend pas et qui lui vaut des critiques

88. Hermione Lee, *Edith Wharton, op. cit.*, p. 339.

89. Judith Fryer, *Felicitous space: the imaginative structures of Edith Wharton and Willa Cather*, Chapel Hill : University of North Carolina Press, 1986, p. 184.

négligentes. Berry devient son compagnon de voyage ; après s'être rendus en Italie du centre pour rendre visite aux Berenson à l'automne 1911, ils visitent la Toscane en 1912, puis la Sicile en 1913. *The Custom of the Country* paraît chez *Scribners* en octobre de cette même année et connaît un très grand succès, avec la vente de plus de soixante-mille exemplaires.

Edith se rend également en Allemagne, accompagnée par Bernard Berenson, "the most intimate new friend of her late forties and fifties". Leur amitié avait pourtant mal commencée. Les Berenson rencontrent Edith Wharton en 1903 par l'intermédiaire d'un ami commun. Edith travaille alors sur les maisons italiennes et leurs jardins. Les Berenson ne l'apprécient guère, ils ne voient en elle que snobisme et véhémence. Curieusement, c'était également l'impression que laissait Berenson au premier abord, "he could be domineering, impatient, arrogant and scornful". Malgré de profondes dissemblances ("the distinguished, wealthy, high-class 'Old New York' writer, and the Lithuanian Jew whose immigrant father was a pedlar and who made his money selling paintings to rich Americans"), leurs chemins se croisent à nouveau en septembre 1909. Se noue alors une amitié réciproque. Traversant l'une et l'autre une période difficile et stressante, ils trouvent en cette amitié naissante le soutien nécessaire : "when [...] most in need of support, she and Berenson selected each other for that rare achievement, a close, platonic, mid-life heterosexual friendship between equally successful and well-known contemporaries, which would last till death"⁹⁰.

Dans la dernière décennie du siècle précédent, Berenson avait réussi à se faire un nom comme critique et connaisseur du monde de la peinture. En 1907, il avait publié le quatrième volume de son *North Italian Painters* sur la peinture de la Renaissance. Mais sa seconde rencontre avec Edith Wharton coïncide avec une période infructueuse de sa vie où l'inspiration semble lui faire défaut. Berenson s'éloigne peu à peu de la critique d'art et se consacre presque exclusivement à sa carrière lucrative et controversée d'expert en objets d'art anciens – il devient le

90. Hermione Lee, *Edith Wharton*, *op. cit.*, pp. 399-400.

connaisseur le plus écouté et l'acheteur le plus sûr pour la revente auprès de riches collectionneurs. Ils se passionnent tous deux pour l'Italie, où Berenson l'accueille à Florence dans sa magnifique demeure, « I Tatti » :

[...] this celebrated and enchanting house on a hill just outside Florence, just above the village of Settignano and the River Mensola, with a view of hills, vineyards, olive trees and cypresses, scattered stone houses and a little church, which might have come straight out of a Gozzoli painting, [which] became one of Wharton's favourite places in the world⁹¹.

Bien que très proches, Edith Wharton reste discrète concernant les détails de sa vie privée et, par exemple, garde le secret sur sa liaison avec Morton Fullerton. Comme la plupart des connaissances d'Edith Wharton à Paris, Berenson s'imagine qu'elle entretient une relation avec Walter Berry, puisque c'est vers lui qu'elle s'est tournée pour l'aider à traverser la période difficile de son divorce. Berry est son voisin, son compagnon de voyage, l'un de ses plus grands lecteurs et son ami le plus proche. Il est toutefois peu probable qu'ils aient été amants, compte tenu de l'attirance de Berry pour les femmes jeunes, au charme sensuel, compte tenu aussi de leur vieille amitié – ce qui ne veut pas dire pour autant qu'elle ne l'aimait pas en secret⁹² (elle écrira à la mort de Berry : “The Love of all my life died today, & I with him⁹³”).

En mars 1914, Edith Wharton parcourt l'Algérie et la Tunisie avec le jeune écrivain anglais Percy Lubbock, puis se rend en Espagne avec Berry. Cette agréable routine de voyages à travers l'Europe va s'arrêter net lorsque, le 3 août, l'Allemagne déclare la guerre à la France. Edith Wharton met rapidement son énergie au profit de la France ; elle collecte des fonds, ouvre un atelier de couture pour occuper les femmes de soldats, centralise l'accueil des réfugiés. Elle se rend sur le front et aide au ravitaillement des soldats, équipe les hôpitaux en linge et en

91. *Ibid.*, p. 404.

92. *Ibid.*, p. 406.

93. Edith Wharton, Journal, 12 octobre 1927, dans : Edith Wharton Collection, Yale Collection of American Literature, Beinecke Rare Book and Manuscript Library, Yale University. Cité dans : Hermione Lee, *Edith Wharton, op. cit.*, p. 650.

couvertures, fonde des sanatoriums, etc. C'est la première fois que l'on voit une femme à Verdun :

I did, a day or two ago, get a splendid permesso, & immediately loaded up the motor with clothes & medicaments & dashed off from Paris with Walter yesterday morning. We went first to Châlons s/ Marne, & it was extraordinary, not more than 4 hours from Paris, to find ourselves to all appearance completely in the war-zone. It is the big base of the Eastern army, & the streets swarm with soldiers & with military motors & ambulances. We went to see a hospital with 900 cases of typhoid, where everything was lacking—a depressing beginning, for even if I had emptied my motor-load into their laps it would have been a goutte d'eau in a desert. But I promised to report, & try to come back with more supplies next week.

This morning we left Châlons & headed for Verdun. At Ste Menehould we had to get permission to go farther, [...] & the Colonel said: "Very well—mais filez vite, for there is big fighting going on nearby, & this afternoon the wounded are to be evacuated from the front, & we want no motors on the road."

About 15 kms farther we came to Clermont-en-Argonne [...]—one of the most utterly ravaged places in this region [...] He said: « Vous êtes la première femme qui soit venue à Verdun »—& at the Hospital they told me the same thing. The town is dead—nearly all the civil population evacuated, & the garrison, I suppose, in the trenches. The cannon booms continuously about 10 miles away. [...] 9 p.m. & the cannon still booming⁹⁴.

Le 28 février 1915, dans une chambre d'hôtel à Verdun, elle fait le récit d'une scène de combat dont elle a été témoin :

From a garden we looked across the valley to a height about 5 miles away, where white puffs & scarlet flashes kept springing up all over the dark hillside. It was the hill above Vauquois, where there has been desperate fighting for two days. The Germans were firing from the top at the French trenches below (hidden from us by an intervening rise of the ground); & the French were assaulting, & *their* puffs & flashes were half way up the hill. And so we saw the reason why there are to be so many wounded at Clermont tonight!⁹⁵

À la fin de 1915, les centres qu'elle a fondés ont accueilli 9330 réfugiés, 235 000 repas ont été servis, 7700 personnes soignées et 3400 emplois trouvés. Son effort de guerre comporte une série d'articles, publiés par *Scribners* en novembre 1915

94. Edith Wharton, [Lettre à Henry James, 28 février 1915], dans : *Letters of Edith Wharton*, *op. cit.*, pp. 348 et 350.

95. Edith Wharton, *Letters of Edith Wharton*, *op. cit.*, p. 22.

sous le titre *Fighting France, from Dunkerque to Belfort*. Son courage et son altruisme seront récompensés en 1916 par l'attribution d'une croix de chevalier de la Légion d'honneur.

1.3.4. La perte d'amis proches

Suit une période de deuil particulièrement traumatisante pour Edith qui déplore la mort de plusieurs de ses proches. Anna Bahlmann meurt d'un cancer, Egerton Winthrop de vieillesse et de maladie, Henry James d'une crise cardiaque, tous meurent en 1916. Les décès de James et de Winthrop affectent tout particulièrement Edith avec qui elle avait partagé une amitié profonde et sincère : "between them, they made up the sum of the best I have known in human nature"⁹⁶. Durant l'hiver glacial de l'année 1917, alors que la guerre se poursuit, Edith est au plus bas :

I am getting very "stale"—or rather I can't put much heart into anything now that the friends I loved best have been taken from me. I can't rally from the double blow of Henry James's death, & then Egerton Winthrop's, one so soon after the other—& followed so quickly by poor little Anna's!

Nothing can console me for the loss of the two wisest & best men I ever knew. [...] There is not much else to say, for my days are one long dull drudgery, & my heart is heavy with the sorrow of all my friends who are in mourning, or trembling for the lives of sons & husbands⁹⁷.

Mais alors que les États-Unis déclarent la guerre à l'Allemagne le 1^{er} avril de cette même année, elle retrouve de sa vitalité et se lance, en septembre, dans une excursion à travers le Maroc à bord d'une voiture militaire, accompagnée par son ami le Général Hubert Lyautey, alors Résident Général du protectorat français, ainsi que par Walter Berry. Elle fait état de ses impressions dans son récit de voyage *In Morocco* (1920).

96. *Ibid.*, p. 332.

97. Edith Wharton, [Lettre à Sara Norton, 14 juin 1916], *Ibid.*, p. 379.

1.4. Nouveau départ

À la fin de la guerre, Edith Wharton souhaite quitter Paris. Elle commence à chercher une propriété du côté de Fontainebleau à l'automne de 1917. À Saint-Brice-sous-Forêt, elle trouve une maison appelée « Jean-Marie ». C'est, à première vue, une vieille bâtisse délabrée, mais à y regarder de plus près, c'est une charmante « maison de plaisance » sur un terrain relativement grand : “I saw the house, and fell in love with it in spite of its dirt and squalor⁹⁸”. Edith l'achète en mars 1918 pour la modique somme de 90 000 francs. Elle la renommera « Pavillon Colombe ». Pendant les travaux de rénovation, elle se rend dans le sud de la France dans le courant de l'hiver 1918.

1.4.1. La ville d'Hyères

Elle pose ses valises à l'Hôtel du Parc de Hyères et explore les environs accompagnée de son nouvel ami Robert Norton, aquarelliste sans grande ambition, récemment libéré de l'Amirauté britannique. Ils tombent sur une curieuse propriété, nommée « Sainte-Claire-du-Vieux-Château », dans les hauteurs d'Hyères. Ils pensent d'abord qu'il s'agit d'une forteresse en ruines, mais il s'agit en fait d'un ancien couvent de religieuses de l'ordre de Sainte-Claire, construit dans les murs d'un vieux château. Sur le site de l'ancien couvent, Olivier Voutier (mort en 1877 et enterré sur les hauteurs de la propriété) avait fait construire en 1849 une maison de style roman. Edith Wharton tombe amoureuse des lieux, décide de louer la maison pendant sept ans. En 1927, elle l'achète pour la somme d'un million deux-cent cinquante mille francs : “Ste Claire is no mere parterre of heaven; it is the very ‘cielo della quieta’ that Dante [...] found above the Seventh Heaven. [...] I've found the Great Good Place⁹⁹”.

98. Edith Wharton, *A Backward Glance*, *op. cit.*, p. 363.

99. Edith Wharton, [Lettre à W. Morton Fullerton, 12 juin 1921], dans : *Letters of Edith Wharton*, *op. cit.*, p. 443.

Son « histoire d'amour » avec le sud de la France avait débuté en janvier 1904, lorsqu'elle découvrit pour la première fois la ville d'Hyères. Grasse, Cannes, Monaco, et plus généralement, les villes trop fréquentées de la Riviera, ne parvinrent pas à la séduire, car elles avaient déjà perdu, à son goût, le charme pittoresque et intact qu'elle appréciait tant à Hyères (“the ‘true Provence’, quite separate and hidden away from the fashionable Riviera¹⁰⁰”). En mars 1907, lors du voyage en automobile qu'elle avait fait avec Teddy et Henry James, Edith est émerveillée par cette ville, qu'elle semble découvrir à nouveau :

Looking out on it from the pine-woods of Costebelle, above Hyères, one is beset by classic allusions, analogies of the golden age—so divinely does the green plain open to the sea, between mountain lines of such Attic purity. [...] this surrender to the spell of the landscape tempts one to indefinite idling. [...] It is all a tranquil backwater, thick with local tradition, little floating fragments of association and legend; but art and history seem to have held back from it, as from some charmed Elysian region, too calm, too complete, to be rudely touched to great issues¹⁰¹.

À l'automne de 1915, décidée à s'accorder un court moment de répit dans son investissement sans faille pour la France en guerre, elle se rend, accompagnée de Gide, de Bélugou et de Robert Norton, au Plantier de Costebelle, propriété de ses grands amis, Paul Bourget et son épouse, Minnie, à quelques minutes d'Hyères. Elle a alors le sentiment de retrouver un havre de paix et Hyères devient, pour elle, un véritable refuge.

Les travaux à « Sainte-Claire » sont d'envergure mais n'effraient en rien Edith Wharton qui, investie d'une nouvelle mission, voit en ce projet la promesse d'un nouveau départ. Elle écrit à Royall Tyler : “I am thrilled to the spine [...] and I feel as if I were going to get married—to the right man at last!¹⁰²” Robert Norton revient sur l'étendue des travaux et la détermination et l'énergie nécessaires à un tel projet :

100. *Ibid.*, p. 534.

101 Edith Wharton, *A Motor-Flight Through France*, *op. cit.*, pp. 132-33.

102. *Ibid.*, p. 417.

Standing on a rocky ledge cut out of a steep hill-side overlooking Hyères, the oldest houses of which clambered to its gates, its garden a tangled wilderness and no means of access except on foot, it might have daunted many a younger lover of the picturesque than its new tenant. But her imagination was stirred by its romantic associations, by the ruined towers of the castellated peak which rose at its back—a pure Albrecht Dürer background—, and by the old red roofs clustering round a fortress-church at its feet, and she took the difficulties in her stride despite the head-shakings of Paul Bourget and other friends. So the house was gutted, new partitions made, roofs rebuilt, drains installed, and a quarter of a mile of motor-road contrived to wind uphill through pine trees, with many sharp turns, to reach its door: not to speak of such accessories as garages, housing for chauffeurs and gardeners, all on the same steep hill-side. Chief task of all, perhaps, was providing the denuded rocky surface with soil. Into all this she threw herself intrepidly, and within a year, I think, the old house had come alive¹⁰³.

Le fait qu'Edith Wharton ait choisi de vivre dans le vieux Hyères des années 1919, prouve combien elle était attachée à une vision bien particulière de la vie française faite de traditions, de beauté, de goût et par-dessus tout d'exclusivité. Hyères possédait, déjà à l'époque, des quartiers rénovés bien plus proches de la côte, mais Edith s'intéressait davantage au caractère beaucoup plus provincial, atypique et chargé d'histoire que la vieille ville avait à offrir.

Du XIII^e au XVIII^e siècle, cette ville médiévale abritait les communautés religieuses des moines cisterciens dans le monastère de Saint Pierre, des nonnes de l'ordre de Saint Augustin et des sœurs de Sainte-Claire (ordre franciscain) appelées les Clairines ou encore les Clarisses, chargées de l'éducation des jeunes femmes au XVII^e siècle. Après la Révolution, la vieille ville sombre dans la ruine et l'oubli et les Hyérois vivent de l'agriculture et de la pêche. Au XIX^e siècle, le climat exceptionnellement doux, ainsi que la beauté et la situation retirée des lieux commencent à attirer un nouveau type de touristes durant les mois d'hiver. Certains finissent par s'y installer et construire de grandes demeures. En 1859, la ligne de chemin de fer s'étend de Paris à Toulon et Hyères, ce qui réduit considérablement le temps du voyage de Paris – de quatre jours et demi à seulement ving-six heures. La Reine Victoria séjourne même à Costebelle en

103. Eleanor Dwight, *Edith Wharton: an Extraordinary Life*, *op. cit.*, p. 239.

1892. Cependant, au tournant du siècle, Hyères perd de son attrait pour les touristes en hiver en raison de l'éloignement relatif de la côte, à la décrépitude de certains hôtels et à l'absence d'établissement balnéaire. La Riviera devient alors plus attrayante. À partir de 1929, les touristes ne viennent plus à Hyères¹⁰⁴. C'est très probablement la raison pour laquelle Edith Wharton se sent si bien à Hyères et décide de s'y installer.

À Hyères, elle se lie également d'une grande amitié avec Philomène de Lévis-Mirepoix. C'est une jeune femme d'une trentaine d'années, elle appartient à une des plus grandes familles duciales de France. Elle habite à Hyères avec sa fille de cinq ans et sa mère, qui est veuve. Edith emménage à « Sainte-Claire » le 23 décembre 1920 avec ses domestiques – elle semble épanouie et au comble du bonheur :

The little house is delicious, so friendly & comfortable, & full of sun & air; but what overwhelms us all—though we thought we knew it—is the endless beauty of the view, or rather the views, for we look south, east & west, “miles & miles,” & our quiet-coloured end of evening presents us with a full moon standing over the tower of the great Romanesque church just below the house, & a sunset silhouetting the “Iles d’Or” in black on a sea of silver.

It is good to grow old—as well as to die—“in beauty”; & the beauty of this little place is inexhaustible.

Yesterday we had the divinest Riviera weather, & as we sat on the terrace in the sun taking our coffee after luncheon a joint groan of deliverance escaped us at the thought of London, New York & Paris!¹⁰⁵

La rénovation et l'entretien des deux propriétés, le « Pavillon Colombe » et « Sainte-Claire » n'est pas de tout repos, cependant E. Wharton semble avoir retrouvé l'énergie qui la caractérisait et qui l'avait abandonnée à la mort de ses amis. Elle parle de Hyères comme d'un havre de paix :

I read your letter “stretched on a bank of amaranth & moly,” with the blue sea sending little silver splashes up to my toes, & roses & narcissus & mimosa outdoing Coty's best from the centre all round to the sea. In front of us lay two or

104. Hermione Lee, *Edith Wharton*, *op. cit.*, pp. 538-39.

105. Edith Wharton, [Lettre à Mary Cadwalader Jones, 26 décembre 1920], dans : *Letters of Edith Wharton*, *op. cit.*, p. 436.

three Odyssean isles, & the boat with a Lotean sail which is always in the right place was on duty as usual—& this is the way all my days are spent! Seven hours of blue-&-gold & thyme & rosemary & hyacinth & roses every day that the Lord makes; & in the evenings, dozing over a good book! [...] It has taken days & days of healing silence, & warm sun & long walks, to get the poison out of my bones. But now I'm getting as lively as a cricket, & go bustling up & down mountains like an English old maid¹⁰⁶.

Les jardins des propriétés d'E. Wharton ont ravi ses contemporains, ainsi que de nombreux spécialistes de l'horticulture qui ont visité les lieux après sa mort. Ils les décrivent comme "among the most celebrated in France". L'un d'eux conclut, au vu de photos et à la lecture de descriptions des jardins de « Sainte-Claire » :

[...] in making her garden [Wharton] displayed all the energy and forthrightness that had made her novels so popular. She blasted the hillside and built up retaining walls for terraces; she made a splendid pergola and covered it in climbing roses; she planted a walk of orange trees and trained her cypresses into Moorish arches. Olives and agaves were kept as a natural background to her bold schemes. Edith Wharton lined a long straight narrow walk entirely with orange freesias and she made an extensive collection of cacti and succulents¹⁰⁷.

Malheureusement, comme le souligne Hermione Lee, cette véritable prouesse artistique était également très vulnérable. À de nombreuses reprises, les jardins furent ravagés par de violentes conditions climatiques. Un violent mistral et de fortes gelées les détruisent en 1920, puis en 1924, une pluie torrentielle s'abat sur les terrasses qui viennent d'être plantées. Enfin, l'hiver de 1928-29, l'un des pires de toute l'histoire de la Côte d'Azur, vient réduire à néant le labeur de tant d'années. Edith en est profondément affectée et bien souvent s'ensuivent des périodes de dépression, voire de maladie, comme par exemple à la suite des gelées de janvier et de février 1929 :

106. Edith Wharton, [Lettre à Bernard Berenson, 27 janvier 1919], *Ibid.*, p. 421.

107. E.C., "A Riviera Garden: Sainte-Claire le Château, Hyères", *Country Life*, 30 novembre 1928, p. 610-12. Mrs Philip Martineau, *Gardening in Sunny Lands*, London : Cobden-Sandersen, 1924, pp. 175-76. Cités dans : Hermione Lee, *Edith Wharton, op. cit.*, p. 557.

January 4. The snow has broken down my two glorious caroubiers, the pride of the garden. How dangerous to care too much even for a garden! Trees and shrubs smashed and rooted up everywhere [...] February 15: Everything in garden destroyed [...] February 21: It is torture to me to think of my dead garden wh. grows worse every day. February 23: Terrible drought. Destroying last hope of saving plants¹⁰⁸.

1.4.2. Au zénith de sa carrière

En 1919, Edith Wharton publie une série d'articles sur les mœurs des Français, *French Ways and Their Meaning*. Puis l'année 1920 marque la publication du roman, *The Age of Innocence*, qui lui vaut l'année suivante l'obtention du prix Pulitzer – le premier qui ait jamais été accordé à une femme. La période qui couvre les années 1920 à 1927 est également fructueuse d'un point de vue professionnel. L'argent que lui rapporte la vente de ses livres lui permet de conserver ses deux propriétés et d'assumer les travaux. En l'espace de sept ans, elle publie quelque quatorze ouvrages : cinq romans (*The Age of Innocence* [1920], *The Glimpses of the Moon* [1922], *A Son at the Front* [1923], *The Mother's Recompense* [1925], *Twilight Sleep* [1927]), des recueils de nouvelles (*Old New York* [1924] et *Here and Beyond* [1926]), un récit de voyage (*In Morocco* [1920]), une série de cinq articles sur la manière d'aborder un récit fictionnel (*The Writing of Fiction* [1925]), et même un recueil de poèmes intitulé *Twelve Poems*. Son éditeur chez Appleton ne peut que s'en réjouir : “You are a wonder [...]. Do you marvel that I bow low before such energy?¹⁰⁹”.

Au printemps de 1926, E. Wharton loue le yacht *Osprey* et se lance dans un périple de deux mois en Méditerranée. Trente-huit ans après, elle renouvelle sa croisière de 1888 à bord du *Vanadis* – croisière dont elle garde l'un des souvenirs les plus durables, “our dear old ‘Vanadis’¹¹⁰”. Daisy Chanler, Logan Pearsall Smith, Robert Norton et Henry Spencer l'accompagnent dans cette extraordinaire

108. Journal, 1929, dans : Wharton MSS and Appleton-Century MSS, the Lilly Library, Indiana University, Bloomington, Indiana. Cité dans : Hermione Lee, *Edith Wharton, op. cit.*, p. 558.

109. *The Letters of Edith Wharton, op. cit.*, p. 418.

110. Eleanor Dwight, *Edith Wharton: an Extraordinary Life, op. cit.*, p. 261.

aventure. Après avoir quitté le port d'Hyères le 31 mars, la joyeuse bande prend le large et met le cap sur la Sicile, pour visiter ensuite la Grèce et ses îles, Chypre et la Crète. Après Alexandrie, le voyage se termine par une escale à Syracuse, enfin à Naples. E. Wharton se plaît à se remémorer le voyage qui a marqué sa vie de jeune mariée :

I lived in unbroken bliss as we wandered from island to island, from shore to shore, always "under a roof of blue Ionian weather," retracing the stages of the former cruise, and seeing many new wonders which had then been difficult to access, such as Delphi, Mistra, Cyprus and Crete. Not the least interesting part of the adventure was the following out, stage by stage, of our old itinerary, and noting the changes produced either by the hand of man (as at Rhodes and the renovated islands of the Dodecanese), or by that other Hand, always written with a capital, which scatters earthquakes and volcanic eruptions throughout those lovely lands as freely as man distributes his administrative changes¹¹¹.

En 1928, la carrière d'E. Wharton atteint des sommets grâce à son dernier roman *The Children* qui lui rapporte plus de royalties qu'aucun autre de ses précédents ouvrages. Si l'on tient compte des droits cinématographiques et d'autres sources de distribution, cet ouvrage lui aura rapporté quatre-vingt-quinze mille dollars. L'allégresse est malheureusement de courte durée, car l'hiver suivant, un an après la mort de Teddy en février 1928, un vent glacial vient s'abattre sur Hyères et, comme on l'a vu, ravager le jardin de « Sainte-Claire ». Tant d'efforts réduits à néant en l'espace de quelques jours. La liste des catastrophes se poursuit. Edith souffre d'une grave pneumonie et frôle une seconde fois la mort. Avec la Grande Dépression, la « crise de 1929 » qui vient couronner le tout, elle doit attendre l'année 1935 pour retrouver son aisance financière, grâce aux adaptations cinématographiques, notamment à Broadway, de ses œuvres "The Old Maid" (1924) et *Ethan Frome* (1911).

À l'automne de 1931, elle se rend à Rome pour la première fois depuis dix-sept ans. Elle y retourne six mois plus tard, en 1932, avant une dernière visite en mai 1934, mais elle a la grippe et reste clouée au lit. Cette mésaventure aura eu le

111. Edith Wharton, *A Backward Glance*, *op. cit.*, p. 373.

mérite de donner naissance à une de ses meilleures nouvelles, “Roman Fever” (1934). En 1933, elle publie son autobiographie, *A Backward Glance* – une véritable merveille pour les spécialistes d’E. Wharton qui regrettent toutefois ses silences lorsqu’il s’agit d’aborder ses sentiments les plus profonds :

Although her memories recap the main events of her life, there is much they avoid. She tells of her escape from the world of Fifth Avenue to later settings—Paris and then Saint-Brice and Hyères—but she does not tell her reader about the feelings with which the escape was made. Nor are the most important people nor the complicated relationships honestly depicted in the book¹¹².

Après avoir terminé *A Backward Glance*, Edith Wharton offre le récit d’une jeune américaine qui se marie à un aristocrate anglais, dans *The Buccaneers*, qui restera inachevé.

1.4.3. Fin de vie

Après les années 1929, E. Wharton commence à souffrir d’accès réguliers de grippe, d’hypertension artérielle, de vertiges, de fatigue et d’épuisement. Ses palpitations cardiaques accroissent également le risque de crise cardiaque. Le 24 janvier 1935, elle passe son soixante-treizième anniversaire alitée à cause de la grippe. Le 11 avril 1935, elle a une légère attaque qui diminue ses facultés visuelles¹¹³. En avril 1937, elle fait part à Berenson de ses nombreux accès de grippe. Le 1^{er} juin 1937, elle est victime d’un arrêt cardiaque et conduite en ambulance à Saint-Brice-Sous-Forêt. Le 23 juin, les médecins annoncent à Elisina, qui reste à son chevet, qu’elle souffre d’artériosclérose. Au mois de juillet, sa vue baisse considérablement pour atteindre la cécité le 26 juillet. Le 7 août, les médecins décident en dernier ressort de pratiquer une saignée, mais une attaque cardiaque la laisse paralysée et inanimée. Elle meurt quatre jours plus tard

112. Eleanor Dwight, *Edith Wharton: an Extraordinary Life*, op. cit., p. 277.

113. Hermione Lee, *Edith Wharton*, op. cit., p. 735.

dans sa chambre du « Pavillon Colombe » à 17h 30 le mercredi 11 août 1937, à l'âge de soixante-quinze ans¹¹⁴.

Malgré les nombreuses périodes noires qui sont associées à sa vie, malgré ce mal-être dont elle n'est jamais parvenue à se défaire, Edith apporte, en avril 1937, quelques semaines avant sa mort, une conclusion positive à sa vie : “How thankful I am, to remember that, whether as to people or to places & occasions, I've *always* known the gods the moment I met them” – espérant peut-être que l'on garde d'elle l'image d'une femme épanouie. Elle est enterrée, selon ses vœux, au cimetière des Gonards à Versailles, près de la tombe de son très cher Walter Berry. Son testament reflète parfaitement, dans les moindres détails, la femme rigoureuse, résolue et déterminée qu'elle avait toujours été – “she is heavy-handed” avait remarqué Mary Berenson “but when you like her it becomes rather endearing. I think she is a very good friend to her friends¹¹⁵”:

Wherever I am buried, I wish, for the sake of my French friends, a funeral (or memorial) service, to be celebrated at the American Episcopal (pro-) Cathedral Church of the Holy Trinity, Paris.

I wish the service to be fully choral, & the following hymns to be sung:

“Lead, Kindly Light”

“Art thou weary”

“O Paradise.”

I wish a *simple hearse*, with only two horses.

Friends to meet at the church.—

If it seems feasible, I should like to have as pall-bearers: Royall Tyler, Kenneth Clark, John Hugh Smith, Gaillard Lapsley, Robert Norton, Mr A. Boccon-Gibod, Mr Louis Metman, Mr Louis Gillet.

But if this complicates the arrangements, please do not suggest it.

I wish that Mrs. Royall Tyler, of 21 Quai de Bourbon, Ile St Louis, Paris, should have charge of all the arrangements, if the funeral & burial take place immediately, as I should prefer.—But if my niece Mrs. Max Farrand prefers to come from America, then I beg Mrs. Tyler to help her with the arrangements, as she helped me at the time of Walter Berry's death.—And I suggest that my friend John Hugh Smith will give them any aid they need.

114. *Ibid.*, p. 742.

115. Eleanor Dwight, *Edith Wharton: an Extraordinary Life*, *op. cit.*, p. 175.

I wish legal matters concerning my will to be attended to by Mr. B. H. Conner, 5 Avenue de l'Opéra, Paris & Mr Boccon-Gibod.

Edith Newbold Wharton

The above is written & signed by me. E.N.W.

May 23. 1936

Memorandum. May 23. 1936.

[...] IV. I wish to be buried at the Cimetière des Gonards, at Versailles, & have bought there a double plot, as near as possible to Walter Berry's grave. I wish a grave stone like his, with my birth & death dates (January 24, 1862—) & Ave Crux Spes Unica engraved under it¹¹⁶.

Avant de mourir, Edith Wharton avait pris soin de dresser une liste de ses passions, par ordre de priorité :

My ruling passions:

Justice—Order—

Dogs—

Books—

Flowers—

Architecture—

Travel—

a good joke—& perhaps that should have come first—¹¹⁷

Les livres apparaissent en haut du classement et l'emportent sur sa passion pour l'horticulture, l'architecture et le voyage. Si très tôt Lucretia Jones contrôle les lectures de sa fille, elle ne parviendra pas pour autant à freiner son besoin compulsif de littérature : "The hidden daughter, reading for her life against her mother's ambitions and desires for her, is clearly a version of Edith Jones¹¹⁸". D'aussi loin qu'elle se souvienne, Edith passait son temps à inventer des histoires ; mais c'est à l'âge de quatre ans, alors qu'elle accompagne ses parents en Europe, que cette pratique se transforme peu à peu en véritable besoin compulsif. Hermione Lee décrit cette démarche comme un acte ritualisé, obsessionnel, solitaire, très physique, mais extatique :

116. Edith Wharton, [Lettre à Mrs. Royall Tyler, 23 mai 1936], dans : *Letters of Edith Wharton*, *op. cit.*, pp. 594-95.

117. Eleanor Dwight, *Edith Wharton: an Extraordinary Life*, *op. cit.*, p. 282.

118. Hermione Lee, *Edith Wharton*, *op. cit.*, p. 13.

In the unpublished version of her memoir, 'Life and I', she gives an even more physical account of her passion for story-telling, and her relief when released into it from social obligations, 'the rapture of finding myself again in my own rich world of dreams'. Her account of 'the ecstasy which transported my little body' is extremely erotic: there is evidently something masturbatory and orgasmic about these 'enraptured sessions', and the anxious spying parents treated them as dangerous and unhealthy¹¹⁹.

Cette initiation inconsciente et irrépressible à la gratification que peut apporter le statut d'écrivain est liée à la passion qu'elle entretient depuis sa plus tendre enfance pour le son du langage.

119. *Ibid.*, p. 14.

2. La genèse de son œuvre littéraire

My dream. Queens Acr, October 1913. *This was a real dream*.

A pale demon with black hair came in, followed by four black gnome-like creatures arrying a great black trunk. They set it down and opened it, and the Demon crying out: 'Here's your year – here are all the horrors that have happened to you, and that are still going to happen!' dragged out a succession of limp black squirming things and threw them on the floor before me. They were not rags or creatures, not living or dead – they were Black Horrors, shapeless, and that seemed to writhe about as they fell at my feet, and yet were as inanimate as bits of stuff... I knew what they were: the hideous, the incredible things that had happened to me in this dreadful year, or were to happen to me before its close; and I stared, horror-struck, as the Demon dragged them out, more and more, till finally, flinging down a blacker, hatefuller one, he said laughing, 'There – that's the last of them!'

The gnomes laughed too; but I, as I stared at the great black pile and at the empty trunk, I said to the Demon, '*Are you sure it hasn't a false bottom?*'¹

Très jeune, dès l'âge de dix ans (de retour à New York en 1872), la passion d'Edith pour imaginer des histoires va se transformer en frénésie d'écriture en tous genres : romans de jeunesse, poèmes, pièces de théâtre en vers et contes épiques. Ses premiers romans s'inspirent du monde réel qui l'entoure – du Newport des années 1870, de sa relation avec ses parents, de la vie sociale qu'elle fuit déjà mais qu'elle utilise pour nourrir son imagination. Nostalgique de la culture et du continent européens, elle lit, avec une curiosité intellectuelle insatiable, les nombreux ouvrages d'auteurs anglais, français et allemands qu'elle

1. Edith Wharton, 'My dream' (1913), dans : Edith Wharton Collection, Yale Collection of American Literature, Beinecke Rare Book and Manuscript Library, Yale University. Cité dans : Hermione Lee, *Edith Wharton, op. cit.*, p. 440.

trouve dans la riche bibliothèque de son père². Plus ou moins délaissée par ses parents, elle comble ce manque par la lecture. Elle devient une lectrice acharnée. L’empreinte intellectuelle, laissée par la lecture des grands écrivains européens est déterminante pour la future romancière. *The Cruise of the Vanadis*, ce récit de voyage qu’elle rédige à l’occasion de sa croisière en Méditerranée, va refléter toutes ces lectures.

2.1. L’empreinte laissée par les grands canons de la littérature européenne

“I’ve never before been in a house with a library—a real library like this.”

She gave a little shrug. “Oh, it’s a funny library, antiquated, like the house. But Cousin Elinor does seem to have cared for good poetry. When other ladies were reading “Friendship’s Garland” she chose Coleridge.”

His gaze returned perplexed to her face. “Why do you call it a funny library?”

“Well, it’s not exactly up-to-date. I suppose it’s a fairly good specimen of what used to be called a “gentleman’s library” in my great-grandfather’s time. With additions, naturally, from each generation. Cousin Elinor must have bought a good many books herself³.”

2.1.1. Du voyage en Europe à la découverte du berceau de la culture classique

C’est donc dès son retour d’Europe qu’Edith se passionne pour les littératures anglaise et française : Swift, Sterne, Defoe, Shakespeare et Milton, ainsi que Corneille, Racine, La Fontaine, Lamartine et Victor Hugo, mais aussi les poèmes et les pièces de Goethe, sans oublier des ouvrages sur l’histoire et la philosophie. Les écrits de Plutarque et de Schliemann font également partie de la longue liste

2. Cette bibliothèque n’avait pas un caractère exceptionnel, puisque ces “gentlemen’s libraries” étaient considérées comme une installation essentielle pour des hommes appartenant à la classe sociale de George Frederic et se voulant cultivés (particulièrement de la côte est américaine : Boston, New York et Philadelphie).

3. Edith Wharton, *Hudson River Bracketed* (1929), Oxford : Benediction Classics, 2011, p. 51.

de ses lectures favorites. Pour son anniversaire, elle reçoit de ses parents des éditions de Keats et de Shelley.

Edith s'intéresse très vite à la critique et à l'histoire de l'art, notamment grâce aux œuvres de Paul Lacroix (1806-1884), polygraphe français, plus connu sous le pseudonyme de P. L. Jacob ou le sobriquet de « Bibliophile Jacob », qui contribue à propager le goût du Moyen-Âge jusque dans les arts (il parcourt notamment l'Italie à la recherche de manuscrits inédits relatifs à l'histoire de France et, en 1842, il fonde, avec Théophile Thoré, l'Alliance des Arts, dont le but est de faire connaître, notamment aux amateurs de livres et d'objets d'art, les trésors artistiques et littéraires de certaines collections particulières). Elle se passionne également pour les travaux de Joseph Gwilt (1784-1863), architecte et écrivain anglais (*Encyclopaedia of Architecture* [1842]), ceux de Franz Kugler (1808-1858), connu pour son manuel d'histoire de l'art, *Handbuch der Kunstgeschichte* (1842), qui exerce, au XIX^e siècle, une grande influence sur le développement de l'histoire de l'art, ainsi que les volumes d'Anna Jameson Brownell (1794-1860), historienne de l'art et écrivain britannique, puis, surtout, ceux de John Ruskin (1819-1900), le critique d'art le plus influent de la fin du XIX^e siècle, véritable référence pour la génération de voyageurs dans laquelle s'inscrit Edith Wharton⁴ : “And then I came upon Ruskin! His wonderful cloudy pages gave me back the image of the beautiful Europe I had lost, and woke in me the habit of precise visual observation [...], & as an interpreter of visual impressions he did me incomparable service⁵” ; Ruskin est pour elle un modèle d'écriture et un maître. À travers *Modern Painters* (1843-1860), elle découvre une nouvelle façon d'apprécier l'art, elle se familiarise avec les principes relatifs à l'espace, au ton, au clair-obscur et à la couleur, elle apprend à distinguer chaque élément d'un tableau, à appréhender une image.

4. Cette influence fondamentale sera détaillée dans le chapitre 3 de cette première partie.

5. Edith Wharton, “Life and I”, *op. cit.*, p. 1084.

Plus tard, dans les années 1870 et 80, elle se passionne pour des récits de voyage que l'on peut qualifier d'« amateurs », ceux, par exemple, de Violet Paget (Vernon Lee), de Walter Pater, et de John Addington Symonds. Par la suite, dans les années 90, elle sera fascinée par le travail d'expert de Bernard Berenson sur la peinture italienne.

Dans *A Backward Glance*, son autobiographie, elle se revoit encore clouée au tapis, l'immense bibliothèque de son père se dressant devant elle, incapable de réfréner ce désir obsessionnel qui la pousse à s'emparer de la multitude d'ouvrages et à les parcourir les uns après les autres :

I am squatting again on the thick Turkey rug, pulling open one after another the glass doors of the low bookcases, and dragging out book after book in a secret ecstasy of communion. I say 'secret', for I cannot remember ever speaking to any one of these enraptured sessions. The child knows instinctively when it will be understood, and from the first I kept my adventures with books to myself⁶.

Dans *Outre-mer, impressions d'Amérique* (1895), Paul Bourget loue l'étendue et la diversité de l'érudition d'Edith Wharton ; il dresse un portrait de femme instruite, douée d'un esprit critique et éclairé :

The girl who is up to the times, who has read everything, understood everything, not superficially, but really, with an energy of culture that could put to shame the whole Parisian fraternity of letters [...], there is not a book of Darwin, Huxley, Spencer, Renan, Taine, which she has not studied, not a painter or sculptor of whose works she could not compile a catalogue, not a school of poetry or romance of which she does not know the principles⁷.

Edith Wharton se souvient des *Contes de l'Alhambra* (1832) où Washington Irving décrit l'histoire et les légendes de l'Espagne maure, avec quelle imagination débordante la petite fille qu'elle était, encore trop jeune pour savoir lire, s'improvisait, l'espace d'un instant et à mesure qu'elle tournait les pages,

6. Edith Wharton, *A Backward Glance*, *op. cit.*, pp. 69-70.

7. Paul Bourget, *Outre-mer, Impressions of America*, New York : Charles Scribner's Sons, 1895, p. 93.

héroïne d'aventures extraordinaires. Transportée dans un monde de récits imaginaires, la future romancière se découvrait, peu à peu, conteuse d'histoires :

Well – the “Alhambra” once in hand, making up was ecstasy. At any moment the impulse might seize me; and then, if the book was in reach, I had only to walk the floor, turning the pages as I walked, to be swept off full sail on the sea of dreams. [...] The call came regularly and imperiously; and though, when it caught me at inconvenient moments, I would struggle against it conscientiously [...] the struggle was always a losing one. I had to obey the furious Muse⁸.

Dès sa plus tendre enfance, elle démontre une capacité particulière à percevoir et à intérioriser les détails de son environnement, mémorisés de manière précise : “the European background [was] everywhere preparing my eye and imagination to see beauty and feel the riches of a long historic culture. All unconsciously, I was absorbing it all⁹”. Dès lors, les voyages deviennent chez la jeune Edith des sources d'inspiration, puisqu'ils vont former l'œil à voir juste, à apprécier le simple objet le plus usuel susceptible de susciter un intérêt esthétique et, plus tard, amener la plume à rendre avec précision et fidélité les éléments représentatifs d'un environnement. Edith fait preuve d'une très grande sensibilité aux détails : “[a] secret sensitiveness to landscape – something in me quite incommunicable to others, that was trembling and inarticulately awake to every detail of wind-warped fern and wide-eyed briar rose¹⁰”.

Sa personnalité s'articule autour d'un complexe de singularités : tourments d'ordre psychique, besoin constant d'évasion, étonnante finesse de perception visuelle, réaction émotionnelle à la beauté et à la laideur, tendance à décomposer le monde en une série d'images, enfin soif de connaissances. Edith et George Frederic ont en partage la même sensibilité au charme d'un lieu et une très bonne mémoire visuelle qui nécessite une analyse constante des éléments visuels du monde extérieur. L'image que l'on a de son père, parcourant Venise, accompagné

8. Edith Wharton, *A Backward Glance*, *op. cit.*, pp. 34-35.

9. Eleanor Dwight, *Edith Wharton: an extraordinary life*, *op. cit.*, p. 18.

10. Edith Wharton, *A Backward Glance*, *op. cit.*, p. 54.

de sa fille, avec entre les mains *The Stones of Venice* de Ruskin¹¹, contraste avec le souvenir qu'Edith Wharton garde de son père :

She remembered his enthusiasms affectionately, though she would be at pains to distinguish her own responses from his. He had, she recalled, 'a vague enjoyment in "sight-seeing", unaccompanied by any artistic or intellectual curiosity, or any sense of the relation of things to each other'; all the same, he was 'delighted to take me about'¹². Perhaps she was unfair to him, or unfair to the young man he had been years before her birth, with his avid, choosy pursuit of culture, his interest in the history and politics of the places he visited, his love of art and theatre, his quick prejudices¹³.

2.1.2. Références intertextuelles

Dans *The Cruise of the Vanadis*, Edith Wharton fait de nombreuses références à ses lectures, laissant apercevoir en filigrane de nombreuses influences, signes de l'empreinte intellectuelle laissée par les plus grands écrivains d'Europe, dont on trouvera clairement la trace dans la prose de la future romancière. En véritable érudite, Edith Wharton cite Goethe, fait de subtiles références aux poèmes de Shelley, à Pindare et aux *Pythiques*, à Théocrite et aux *Idylles*, aux épopées homériques, à Lord Byron, à A. W. Kinglake, à Dante, ou encore à la mythologie grecque, aux textes bibliques, etc., (liste non exhaustive des références tirées de son bagage de lectrice). Elle maîtrise l'histoire de l'art, de la peinture et de l'architecture (arts mauresque, roman, normand, byzantin ou encore gothique) ; elle décrit les courants picturaux, ainsi que des aspects de la biographie des critiques en histoire de l'art. Elle répertorie les événements historiques (démarche surprenante dans un récit de voyage), est incollable en horticulture, renvoie à la plupart des auteurs de récits de voyage de l'époque (Goethe, *Voyage en Italie* [1816-17] ; Théophile Gautier, *Constantinople* [1853] ; John Addington Symonds,

11. Edith Wharton, "Life and I", *op. cit.*, p. 1096. Voir également, Edith Wharton, *A Backward Glance*, *op. cit.*, p. 67.

12. Edith Wharton, "Life and I", *Ibidem*.

13. Hermione Lee, *Edith Wharton*, *op. cit.*, p. 7.

Sketches in Italy and Greece [1874] ; Augustus J. C. Hare, *Cities of Southern Italy and Sicily* [1883], pour n'en citer qu'un petit nombre).

À titre d'illustration, à peine arrivée à Syracuse, Edith Wharton esquisse l'histoire architecturale de la Cathédrale "Our Lady of Pillar" (La Vierge du Pilier), ce temple d'Athènes célébré pour ses trésors et, surtout pour ses portes ornées de sculptures en or et en ivoire. Elle explique que l'un des crimes pour lesquels Cicéron accuse Verres est le vol de ces trésors qu'il emporte à Rome. Elle retrace ensuite certains faits historiques et, tandis qu'elle se dirige vers "the Ear of Dionysius" (l'Oreille de Denys), la grotte artificielle de Syracuse, elle raconte avec quelle brutalité le tyran Denys condamnait ses prisonniers aux travaux forcés. Son attention se porte ensuite sur les ruines pittoresques de l'amphithéâtre romain, ainsi que sur les restes du grand autel de Hiéron II, tyran de Syracuse, qui, rappelle-t-elle, restaura la Sicile après le départ de l'armée de Pyrrhus. À Rhodes, elle se donne le temps d'apporter son éclairage sur les pans oubliés de l'histoire des Chevaliers de l'Ordre hospitalier de Saint-Jean de Jérusalem, éclatée en de multiples lieux : "As the most splendid exploits of the Hospitallers are associated with their rule in Rhodes, I will try to put into a few words an account of the growth of the Order before going on to describe the place itself" (p. 111). « En quelques mots » ; le lecteur s'attend peut-être à une évocation succincte, mais il a droit à une bonne page d'histoire. Plus loin, à Lindos, la petite visite de l'église du village suscite une réflexion sur toute une série de sujets allant de l'esthétique à l'histoire, en passant par la géographie, l'architecture et l'histoire de l'art :

We were first taken to see the church, which is not described in any book of travel that I have read, and is merely mentioned by Newton. He calls it Byzantine, but unless he uses the term geographically, as dividing the East from the West, I don't see what he means. The church consists of a nave with pointed tunnel-vaulting, a semi-circular apse, and a dome over the intersection of the nave and transepts. The eikonostasis does not form a structural part of the church, but is merely a screen put up in front of the apse. It is evident that the pointed tunnel-vaulting of this church must have travelled from the East to the West and back again, instead of being taken direct from the Saracen, like the pointed arches of Monreale and Lazisa. Rhodes was taken in 1311, and Fulk de Villaret, who conquered it, was a

Knight of Provence. The church of Lindos was probably built in his day or in that of his successor, Helion de Villeneuve, Grand Prior of St. Gilles in Provence ; and as late as the middle of the thirteenth century the churches of Provence were all built with pointed tunnel-vault roofs. The church of Lindos, therefore, which was probably built not later than the first quarter of the fourteenth century, under the rule of Provençal Grand Masters, and most likely from the designs of Provençal architects, is apparently a faithful reproduction of the style which everywhere prevailed in the mother country at least until within fifty years of that time. If this is the case, the pointed arch of Lindos has performed a double journey, having been carried to Provence from the East either by the Greeks, or in later times by Provençal travellers, and taken back to Saracenic lands by the very Provençals who first made it known to western Europe. To call this church Byzantine is absurd. Pointed arches, it is true, were used in the Byzantine basilica of Monreale, but they were an accidental divergence from the Byzantine forms, which are essentially round-arched, and the accident which produced them—the strange blending of Norman and Saracenic forms in Sicily—was one which had no counterpart elsewhere (pp. 124-26).

Elle offre ici l'authentique témoignage d'un érudit-voyageur. C'est par le biais de ses voyages et, surtout de ses lectures, que la jeune Edith a su cultiver sa mémoire et accumuler des connaissances encyclopédiques dans une logique constructive, tout en montrant par la suite sa capacité d'analyse, son aptitude à comparer, interpréter, à vérifier faits et dates. Indépendamment du fait qu'elles sont essentielles pour son épanouissement personnel, ces connaissances culturelles dont la manifestation jalonne le récit, sont une caractéristique de l'écriture de la future romancière, d'une prose fondée sur l'intertextualité. Edith Wharton consacre treize pages de son autobiographie (pp. 64-76) à dresser l'inventaire de ses lectures tout en avouant qu'elle ne saurait en fournir une liste exhaustive :

Hitherto my best beloved companions had been books, and to leave one out of this record seems like omitting the name of a human friend. But to enumerate even a fraction would turn my tale into a library catalogue, for I never stopped reading, and having new adventures in the realms of gold; and meanwhile the fate which had so long denied me any other intellectual companionship suddenly relented, and gave me a friend. Books are alive enough to an imagination which knows how to animate them; but living companions are more living still, as I was to discover when I passed for the first time from the somewhat cramping companionship of the

kindly set I had grown up in, and the cool solitude of my studies, into the warm glow of a cultivated intelligence¹⁴.

La jeune Edith prend ainsi conscience de la solitude dans laquelle elle s'est enfermée et commence à souffrir de cet isolement social. Si les livres et l'écriture parviennent à combler le manque affectif, elle est pourtant bien décidée à partager ses connaissances, à dialoguer et même à débattre avec des compagnons en chair et en os. Elle écrit *The Cruise of the Vanadis* dans les premières années qui suivent son mariage. Bien qu'elle ait acquis d'importantes connaissances culturelles et que sa personnalité soit déjà bien affirmée, c'est tout de même une novice qui tâtonne à la recherche d'une carrière littéraire. Elle souffre d'un réel manque de confiance et son perfectionnisme ne l'incite pas à prendre un véritable élan. Même après le succès de ses premières œuvres, elle ne pourra s'empêcher de remettre en question ses qualités d'écrivain :

Anyone walking along the streets might go into any bookshop, and say: "Please give me Edith Wharton's book", and the clerk, without bursting into incredulous laughter, would produce it, and be paid for it, and the purchaser would walk home with it and read it, and talk of it, and pass it on to other people to read! The whole business seemed too unreal to be anything but a practical joke played on me by some occult humourist¹⁵.

2.2. Rencontres décisives

"Even when I was young I never suspected that people could "care" for me till they threw themselves into my arms—& old age has not increased my faith in my charms¹⁶".

14. Edith Wharton, *A Backward Glance*, *op. cit.*, p. 91.

15. *Ibid.*, p. 113.

16. Edith Wharton à Mary Berenson, 18 février 1918, Fototeca Berenson, Villa I Tatti, Harvard University, cité dans : Hermione Lee, *Edith Wharton*, *op. cit.*, p. 409.

2.2.1. Une plume encore hésitante

Edith Wharton ne publie son premier ouvrage qu'à trente-six ans, ce qui peut paraître étrange lorsque l'on sait l'engouement qu'ont suscité la lecture, l'écriture et plus largement la littérature dès son plus jeune âge :

Fast and Loose was finished when Edith Jones was fifteen; *Verses* was printed when she was sixteen; 'Only a Child' came out the following year, the five poems in the *Atlantic Monthly* when she was eighteen. And then something happened. It would be nine years before a few more poems appeared, between 1889 and 1891, in *Scribner's Magazine*. She would publish her first story there, 'Mrs Manstey's View', when she was twenty-nine. It was another seven years before her first book publication, and eight years before her first volume of stories, marking the true beginning, at the age of thirty-seven, of her thereafter unstoppable professional career. The huge creativity of this exceptional young girl was somehow halted; it took 'Pussy' Jones a painfully long time to turn into the writer Edith Wharton¹⁷.

À quarante et un ans, elle a publié cinq ouvrages, ce qui est tout à fait honorable mais qui est tout de même l'indice d'une certaine retenue. Son talent et sa légitimation en tant qu'écrivain se confirment à partir de ce moment. Elle semble avoir trouvé l'assurance nécessaire et publiera quarante-quatre autres ouvrages par la suite.

Quant au récit de *The Cruise of the Vanadis*, elle ne le rendra jamais public ; il ne sera découvert que bien plus tard et publié en 1992, cinquante-cinq ans après sa mort. Il y a, il est vrai, une veine très personnelle dans ces pages, mais aussi la trace d'une sensibilité pouvant être qualifiée de juvénile, un style quelque peu hésitant, bref, un manque d'expérience dans l'écriture. E. Wharton, écrivain en devenir, n'a pas encore révélé la vigueur du style qu'on lui reconnaît aujourd'hui. Prédisposée à l'écriture, elle n'a pas encore atteint la maturité d'un écrivain confirmé et surtout ne se considère pas comme tel.

Dans son autobiographie, elle avoue d'ailleurs s'être trouvée dans une sorte d'impasse lorsqu'en 1897 elle décide de publier *The Decoration of Houses* avec Ogden Codman : "[we] sat down to write the book – only to discover that neither

17. Hermione Lee, *Edith Wharton*, *op. cit.*, p. 45.

of us knew how to write! This was excusable in an architect, whose business it was to build in bricks, not words, but deeply discouraging to a young woman who had in her desk a large collection of blank verse dramas and manuscript fiction¹⁸». Elle s'en remet alors à Walter Berry, le fils d'un vieil ami de la famille, qui, selon elle, possède « un instinct littéraire d'une extrême sensibilité », et qui accepte de leur apporter son aide. C'est avec une grande humilité qu'elle reconnaît l'influence et l'empreinte de cet homme sur sa vie personnelle et professionnelle : “no words can say, because such things are unsayable, how the influence of his thought, his character, his deepest personality, were interwoven with mine¹⁹”.

Walter Berry n'est pas son unique mentor, E. Wharton se trouve à un moment charnière de sa vie où la présence de tels « guides » lui est indispensable. Même plus tard, quand elle est reconnue comme écrivain, elle recherchera constamment des relations amicales basées sur l'admiration – avec Henry James ou Bernard Berenson par exemple – et s'efforcera d'affirmer sa place comme femme de lettres et de devenir un objet d'admiration. Comme le fait remarquer Hermione Lee, le schéma du mentor culturel et du naïf acolyte se retrouve dans ses romans et nouvelles, notamment dans *The Valley of Decision* avec le personnage de Benedetto Alfieri qui sensibilise Odo Valsecca à l'art classique, ou Halo Spear dans *Hudson River Bracketed* qui initie Vance Weston à la poésie²⁰.

2.2.2. La rencontre avec Paul Bourget, épisode charnière de sa formation

Comme je l'ai déjà indiqué, elle rencontre également Paul Bourget en 1893 alors qu'il parcourt les États-Unis avec sa femme, observant les Américains avec curiosité, attention et justesse – la société, les mœurs, l'image de la femme, le mariage (*Outre-mer, impressions d'Amérique* [1895]). Bourget se rend à Newport, il est invité chez E. Wharton qui, à l'époque, n'a que peu d'estime pour

18. Edith Wharton, *A Backward Glance*, *op. cit.*, p. 107.

19. *Ibid.*, p. 115.

20. Hermione Lee, *Edith Wharton*, *op. cit.*, p. 67.

sa propre production et se plaît à se remémorer avec une certaine nostalgie sa première rencontre avec Paul Bourget :

What a thrill for a young woman passionately interested in literature, but who never dreamed of making herself part of the illustrious fraternity of writers! [...] At the time of our meeting I knew almost no man of letters. I had always led a purely social life, and the idea of entertaining in my house a great French writer frightened me at least as much as it flattered me. Not sharing my husband's taste for the frivolous and monotonous life of Newport, I didn't realize how the kind of life which appeared to me so desperately banal could have a documentary attraction for a foreigner as curious for novelty as Bourget was²¹.

L'une et l'autre trouvent rapidement un terrain d'entente : l'Italie (Bourget a également écrit *Impressions d'Italie* [1890]). Une grande amitié se forge autour de l'Italie où ils se rendent ensemble. Edith Wharton s'installe peu à peu dans l'écriture, son style se précise et se définit. Elle publie *Italian Villas and Their Gardens* en 1904, *Italian Backgrounds* en 1905.

Elle souhaite désormais s'essayer à la fiction, mais elle est en proie à de nombreux doutes. Elle en discute avec Bourget, lui soumet le sujet d'une nouvelle qui lui tient à cœur, celui d'une institutrice dans une petite ville de province. Ce dernier s'empresse de l'en dissuader. Son conseil : « Regardez autour de vous ». La société américaine est pour lui une mine extraordinaire de matière fictionnelle. Il lui indique clairement la marche à suivre, qu'elle finira par suivre et se révélera concluante avec la publication, en 1905, d'un roman incontestablement contemporain et parfaitement new-yorkais : *The House of Mirth*. C'est un succès immédiat aux États-Unis.

Bourget aurait donc été le premier à suivre avec attention les prémices de son apprentissage et à l'encourager à écrire des romans de mœurs. Ce ne serait donc pas Henry James, comme il est communément admis. Dans une lettre qu'il lui adresse après la publication de *The Valley of Decision* (1902), Henry James l'avait certes encouragée à se consacrer à la société américaine, mais il était resté quelque peu en retrait, se limitant à un rôle que l'on pourrait qualifier

21. Eleanor Dwight, *Edith Wharton: an extraordinary life*, op. cit., p. 43.

d'observateur : "the American subject. Don't pass it by—the immediate, the real, the only, the yours, the novelist's that it waits for. *Do New York!*²²".

Edith Wharton et Henry James se rencontrent en 1903, elle est alors âgée de quarante et un ans et lui de soixante-trois. Elle lui voue dès lors une grande admiration : "so that I might at last pluck up courage to blurt out my admiration for *Daisy Miller* and *The Portrait of a Lady*²³". Edith apprécie en James à la fois l'homme et l'écrivain, elle a pour lui un profond respect :

Mr James left us last week, after giving us two months of a companionship unfailingly delightful, wise & kind. – The more one knows him the more one wonders & admires the mixture of wisdom & tolerance, of sensitiveness & sympathy, that makes his heart even more interesting to contemplate than his mind²⁴.

2.2.3. Une « James au féminin » ?

Comme lui, E. Wharton s'inspire de la haute société bourgeoise de la fin du XIX^e et du début du XX^e siècle pour nourrir ses récits de fiction. Hermione Lee précise qu'E. Wharton lisait les œuvres d'Henry James bien avant de le rencontrer et qu'un des grands moments de sa vie fut le jour où il commença à lui écrire et à lui donner des conseils littéraires. Toujours selon Hermione Lee, Henry James et sa grande connaissance de la culture française, l'aurait influencée dans son installation progressive en France entre 1907 et 1912. James serait à l'origine de ses voyages en France, bien avant qu'ils prennent la décision de s'y rendre ensemble. L'exemplaire que possédait E. Wharton des *The Letters of Henry James* (1920) contient de nombreux passages soulignés et annotés au sujet de la relation particulière qu'Henry James entretenait avec l'Europe, "such as a remark in a letter to William Dean Howells of 1876, saying he is turning into 'an old and

22. Henry James, [Lettre à Edith Wharton, 17 août 1902], dans : *Letters of Edith Wharton*, *op. cit.*, p. 71.

23. Edith Wharton, *A Backward Glance*, *op. cit.*, p. 172.

24. Edith Wharton, [Lettre à Charles Eliot Norton, 15 mai 1907], dans : *Letters of Edith Wharton*, *op. cit.*, p. 115.

very contented Parisian'. In turning herself into a Parisian, she was keenly aware that she was following in his footsteps²⁵”.

Son arrivée sur le sol français est marquée par l'influence d'Henry James. Sa nouvelle, “Madame de Treymes” (1907), qui a pour sujet principal les relations franco-américaines, ne peut être lue sans noter un parallèle avec *The American* (1876-7) de James : le prétendant américain, optimiste et obstiné, qui tente d'arracher la femme qu'il aime à l'emprise d'une vieille famille française, revendiquant des valeurs de liberté individuelle contre le carcan des traditions et de l'usage. Hermione Lee ajoute : “*Madame de Treymes* acts out Wharton's argument with herself about leaving America and moving to Europe [...], an argument which replays James's decision, made thirty years before, at the time of *The American*”²⁶.

Très vite, les critiques qualifient E. Wharton de « disciple de James » et de « James au féminin », sans vraiment expliciter ce qu'ils entendent par là. Irene et Allen Cleaton, dans *Books & Battles: American Literature, 1920-1930*, déclarent : “Always slightly missing greatness, save with *Ethan Frome*, [Edith Wharton] has contributed a distinguished shelf of books to American Literature – books that are always well-bred and which never fail to reveal her high admiration of Henry James²⁷”. Aucune citation, aucun exemple concret n'est avancé pour justifier l'admiration d'E. Wharton pour Henry James. Or, selon ces deux critiques, cette admiration serait présente dans toute l'œuvre de la romancière. Edward O'Brien va plus loin. Dans *The Advance of the American Short Story*, il en arrive à conclure, sans du reste renvoyer à quelque ouvrage que ce soit, “To sum up, her collected short stories form a superb pastiche of Henry James with little added²⁸”.

25. Hermione Lee, *Edith Wharton*, *op. cit.*, p. 217.

26. Ibidem.

27. Irene et Allen Cleaton, *Books & Battles: American Literature, 1920-1930*, Boston : Houghton Mifflin, 1937, p. 249.

28. Edward Joseph Harrington O'Brien, *The Advance of the American Short Story*, New York : Dodd, Mead, & Co., 1923, p. 205.

Cependant, deux autres critiques, Millicent Bell (“Edith Wharton & Henry James: The Story of their Friendship” [1925], “Edith Wharton and Henry James: The Literary Relation” [1959]), et Adeline Tintner (“Wharton and James: Some Literary Give and Take” [1986]), justifient leurs propos à l’aide d’exemples concrets. James étant l’homme qu’Edith admirait le plus, on ne peut analyser les œuvres de cette dernière sans y chercher l’ombre et l’empreinte de James, l’influence de cette filiation. Toutefois le danger, selon elles, serait d’y accorder une trop grande importance et de voir des coïncidences significatives là où il n’y aurait que de lointaines relations.

Ces deux critiques notent, par exemple, des similitudes dans les intrigues. Tintner se concentre sur les nouvelles d’E. Wharton. L’intrigue de “The Recovery” (1901) est basée sur “The Tree of Knowledge” (1900) de James. Il en va de même pour les nouvelles “‘Copy’: A Dialogue” (1900), “The Touchstone” (1900) et “The Moving Finger” (1901). Cependant, elle note également, qu’à l’inverse, “The Birthplace” (1903) de Henry James ressemblerait à “The Angel at the Grave” (1901) d’Edith Wharton. Dans ces deux histoires, une personne veille à la gestion et à la valorisation du patrimoine d’un célèbre auteur.

Hermione Lee souligne que les critiques font trop souvent abstraction de l’influence, pourtant bien réelle, des œuvres d’E. Wharton sur celles d’Henry James :

[...] that *Italian Backgrounds*, for instance, had an effect on *Italian Hours*, or that their exchanges on George Sand fed into his long essay on *Sand in Notes on Novelists*, or that her activities and her letters in wartime, and her call for contributions to her war-charities book, spurred him on in the writing of his war-pieces, like ‘The Long Wards’²⁹.

Hermione Lee s’efforce également de montrer comment Henry James s’inspire de la vie d’E. Wharton à travers ses intrigues qui sont représentatives de l’affection qu’il lui a toujours portée. La présence d’E. Wharton se ressent à travers *The American Scene* (1907), dans la manière dont James aborde le thème de la

29. Hermione Lee, *Edith Wharton*, *op. cit.*, p. 214.

richesse, ainsi que dans son roman inachevé, *The Ivory Tower*, dont l'intrigue se déroule à Newport et à Lenox et qui met en scène "a big social woman"³⁰, Mrs Bradham, "[who] has her great characteristic house"³¹. Dans "A Round of Visits" (1910), le mariage tout à fait malheureux de Florence Ash, ainsi que le thème de l'adultère, font curieusement écho à la vie privée d'E. Wharton. Florence Ash se sépare finalement de son mari qui est un raté ("a pure pearl of a donkey") et demande le divorce après avoir longtemps bataillé. Elle voit en la personne de Mark Monteith un confident : "He knew already, without the telling, that intimate domestic tension must lately, within these walls, have reached a climax and that he could serve supremely – oh, how he was going to serve! – as the most sympathetic of all pairs of ears"³². Dans *The Sense of the Past*, le roman sur lequel Henry James travaillait juste avant sa mort, Aurora Coyne est présentée comme une voyageuse invétérée dont la vie est faite de "departures, absences, returns"³³, qui a connu un mariage affligeant et "an encounter, an adventure, an agitation, that, filling her with rage or shame, leaving behind it a wound or a horror"^{34, 35}.

Dans un essai plus récent, ("Edith Wharton in context: Essays on Intertextuality" [1999]), Adeline Tintner envisage une interprétation de la relation entre E. Wharton et Henry James : le fait que ces deux auteurs aient recours à des thèmes similaires, fassent implicitement référence à l'un ou à l'autre sous couvert de la fiction et, surtout, qu'Edith Wharton tire certains de ses titres directement des textes de James, ne pourraient relever de la simple coïncidence, mais plutôt d'un jeu de renvoi intertextuel auquel les deux auteurs se livrent consciemment.

30. Henry James, *The Ivory Tower*, New York : Charles Scribner's Sons, 1917, p. 271.

31. *Ibid.*, p. 353.

32. Henry James, "A Round of Visits" (1910), dans : *The Complete Tales of Henry James (Volume 12 of 12)*, New York : Digireads.com Publishing, 2011, p. 220.

33. Henry James, *The Sense of the Past*, London : W. Collins Sons & Co. Ltd., 1917, p. 4.

34. *Ibid.*, p. 15.

35. Voir Hermione Lee, *Edith Wharton*, *op. cit.*, p. 215.

Cette hypothèse mise à part, d'autres critiques s'accordent à dire que, si les intrigues se font écho, le traitement des personnages est totalement différent. L'intérêt que porte James aux personnages principaux est sans limite, tandis qu'E. Wharton propose une toute autre approche, délaissant tôt ou tard, d'un coup de théâtre, le personnage principal. Elle s'attache davantage à la situation, à l'événement qui va tout faire basculer, alors que James se passionne pour le caractère profond d'un personnage, pour sa psychologie et la manière dont ses traits de caractère et sa conscience transparaissent et évoluent, le lecteur ne devant jamais se trouver privé de cette intimité privilégiée avec la conscience du personnage.

Nous pourrions donc multiplier ces correspondances à l'infini, il est question de mesurer leur impact réel. La différence tient à une question de traitement de la situation et de développement du récit, ces deux éléments étant abordés de manière tout à fait distincte dans les œuvres des deux auteurs, alors même que le sujet et le contenu semblent parfois identiques.

Dans "The Eagle and the Hen: Edith Wharton and Henry James", Lynne T. Hanley apporte un regard neuf sur ce débat. Elle se propose de revenir au point de départ, c'est-à-dire aux fondements de leur relation amicale complexe. Elle se réfère principalement à l'ouvrage édité par Percy Lubbock qui regroupe les lettres écrites par Henry James et à l'autobiographie qu'E. Wharton a elle-même rédigée (*A Backward Glance*). Lynne T. Hanley détaille le début de leur amitié, le charme, la finesse, la plaisanterie, l'émotion et la complexité de leur interaction. Elle contraste tout d'abord le caractère passif de James au dynamisme d'E. Wharton – une différence de vivacité qui transparaît, selon elle, dans leurs écrits :

Fixed on the possibilities of freedom [James] overlooked, [Wharton] thought, the pressures of circumstance and history ... Passing time is a crucial force in Wharton's fiction, an essential motivation, while James suspends time in order to arrest the object of his attention... Such extreme refinement of consciousness,

Wharton believed, neglected “the desultoriness, the irregularity, of life caught in the act, and pressed still throbbing between the leaves of the book...³⁶”.

Elle représente un « magnifique pendule », lui, « une horloge arrêtée ».

Sans vouloir nier son influence, réduire l’œuvre d’E. Wharton à une pâle copie de James, est un raccourci bien malvenu. À se concentrer sur les similitudes qu’entretiennent les œuvres d’E. Wharton avec celles de James, les critiques négligent le caractère totalement original de certaines de ses nouvelles. Millicent Bell souligne, par exemple, l’aspect satirique qui sous-tend “The Pelican”, qui anticipe le roman *The Custom of the Country* (1913) et offre une analyse pénétrante des mœurs sociales de l’époque. “Souls Belated” anticipe également un trait stylistique propre à E. Wharton, qui est l’exploration des ironies sociales – un thème qu’elle approfondira plus tard dans *The Gods arrive* (1932). L’un de ses sujets favoris deviendra l’analyse de la conséquence d’un manquement à la norme et au code social de la bonne conduite. De son côté, Hermione Lee fait remarquer qu’un grand nombre des œuvres d’E. Wharton, notamment *The Fruit of The Tree*, *Ethan Frome*, *The Custom of the Country*, *Summer*, ou encore *The Marne* ne partagent aucune similarité avec celles d’Henry James³⁷.

Et s’il était besoin de quelque justification supplémentaire pour convaincre de la nécessité de dissocier ces deux auteurs, en 1904, Edith, n’étant plus touchée par la prose de James, affirme avoir cessé de lire sa production depuis une dizaine d’années. Le plaisir mêlé d’admiration qu’elle éprouvait dix ans auparavant s’est peu à peu dissipé, à mesure que le style de James prenait un tournant différent : “the continued cry that I am an echo of Mr. James (whose books of the last ten years I can’t read, much as I delight in the man) [...] makes me feel rather

36. Lynne T. Hanley, “The Eagle and the Hen: Edith Wharton and Henry James”, dans : *Research Studies*, vol. 49, n°3, Washington State University : Pullman, 1981, p. 147.

37. Hermione Lee, *Edith Wharton*, *op. cit.*, p. 216.

hopeless³⁸». Hermione Lee explique la raison pour laquelle E. Wharton n'aimait pas les dernières œuvres de James :

[...] she did not like his late work, in its insistence that all the narrative must be composed around a central consciousness, and that the tale 'must be treated as a stellar system, with all its episodes revolving like "the army of unalterable law" round a central *Reason Why*'; In his late years, she complained, 'this formula [...] became an inexorable convention'. Even in a devoted tribute, she could not resist a candid note of criticism³⁹.

Cependant, Henry James et E. Wharton ont toujours partagé une profonde amitié et cette dernière l'accompagne dans les moments les plus difficiles, y compris lorsque James est le plus en proie à des pensées suicidaires et cela jusqu'à sa mort en février 1916 :

There he was, & we fell on each other's necks & stood tranced in long embraces; & he was *so* glad to see me that I understood quite well why I had got up at 6.30 a.m. to come to him! –Wonderfully enough, he looked *better* than when we left him at Canterbury – less red, congested & tired. And I never saw him more sweet, affectionate, responsive & *happy*! I had been told not to stay more than half an hour, but he wouldn't let me go, walked down long flights to the door with me, & I think at a sign would have gone hatless to Pall Mall to put me in a cab! He plans to go to the National Gallery with me today, & to take me to a *matinée* tomorrow – but all this is at the mercy of the next swing of the pendulum, & I am prepared to hear that he was over-excited yesterday, & is "down" again this morning. He told me that, when he was in one of his "states," he had to take bromide to keep from "shaking all over"; & Harry James, who seems un esprit pondéré, & judicious in the choice of words, used "hysterical" in its exact sense, I imagine. [...] How little I believe in Howard Sturgis's theory, that he is self-sufficient, & just lets us love him out of god-like benevolence! I never saw anyone who needed *warmth* more than he does – he's dying for want of it⁴⁰.

Déjà en 1907, quatre ans après leur rencontre, Henry James et E. Wharton décrivent avec enthousiasme le voyage qu'ils ont fait ensemble (accompagnés de Teddy) à travers la France (E. Wharton retracera leur périple dans *A Motor-Flight*

38. Edith Wharton, [Lettre à William Crary Brownell, 25 juin 1904], dans : *Letters of Edith Wharton, op. cit.*, p. 91.

39. Hermione Lee, *Edith Wharton, op. cit.*, p. 220.

40. Edith Wharton, [Lettre à W. Morton Fullerton, 18 mars 1910], dans : *Letters of Edith Wharton, op. cit.*, p. 200.

Through France [1908]). Elle écrit à Charles Eliot Norton : “Mr James left us last week, after giving us two months of a companionship unfailingly delightful, wise & kind⁴¹”, ainsi qu’à Sara Norton : “Never was there a more admirable travelling companion, more ready to enjoy & unready to find fault – never bored, never disappointed, & never (*need* I say?) missing any of the little fine touches of sensation that enrich the moments of the really good traveller⁴²”. Les impressions de James sont toutes aussi éloquents : “My three weeks of really *seeing* this large incomparable France in our friends’ chariot of fire has been almost the time of my life⁴³”.

En 1913, elle va jusqu’à échafauder un plan afin de lui venir secrètement en aide sur le plan financier, persuadée, à raison, que ses problèmes d’argent l’empêchent de mener à bien ses projets professionnels. Elle écrit à l’éditeur Charles Scribner pour lui demander d’offrir à James une avance de huit mille dollars sur la publication de son prochain roman, dont la moitié serait versée à la signature du contrat, grâce à des fonds qu’elle-même fournirait. Charles Scribner l’informe de la réussite du plan qui suscite en lui un sentiment de culpabilité : “I feel rather mean and caddish and must continue so to the end of my days. Please never give me away”; ce à quoi Edith Wharton répond :

Dear Mr. Scribner,

[...] I am delighted at the complete success of the plan, & warmly appreciative of all you have done. [...] Mr. James seems to be much better, & is reported as talking enthusiastically of the new novel⁴⁴.

41. Edith Wharton, [Lettre à Charles Eliot Norton, 15 mai 1907], *Ibid.*, p. 115.

42. Edith Wharton, [Lettre à Sara Norton, 28 mars 1907], dans : Edith Wharton Collection, Yale Collection of American Literature, Beinecke Rare Book and Manuscript Library, Yale University.

43. Henry James, [Lettre à Howard Sturgis, 15 avril 1907], dans : Percy Lubbock, *Letters of Henry James*, vol. 2, Macmillan & Scribner’s, 1920, p. 75.

44. Edith Wharton, [Lettre à Charles Scribner, 29 avril 1913], dans : *Letters of Edith Wharton*, *op. cit.*, p. 300.

La mort de James, en 1916, l'affecte considérablement et elle confie alors : "His friendship has been the pride & honour of my life. Plus ne m'est rien after such a gift as that – except the memory of it⁴⁵".

Dix ans plus tôt, en 1905, E. Wharton publiait *The House of Mirth*. Non seulement ce roman la consacre et la situe comme figure centrale de la littérature américaine, mais démontre également un affranchissement absolu par rapport à l'écrivain James – du James de l'époque comme de celui des débuts. Millicent Bell remarque que *Madame de Treymes* (1907) et *The Reef* (1912), contrairement à *The House of Mirth*, portent l'influence et l'empreinte de James, puisque l'étude culturelle comparée entre la France et les États-Unis et les divergences qui en découlent renvoient au sujet de prédilection de James à ses débuts ; comme si, ayant à présent démontré son individualité, E. Wharton se sentait enfin libre d'afficher l'influence qu'elle s'était si longtemps empêchée d'exprimer, par peur d'une assimilation.

L'œuvre d'E. Wharton porte donc des marques du style de James mais, cependant, le traitement de ces thèmes voisins est propre à chacun des deux auteurs. Elle porte un regard scrutateur sur la société, une vue d'ensemble, un œil tourné vers l'extérieur bien plus que sur l'intérieur.

2.3. Vers une écriture *sui generis*

2.3.1. Une maîtrise du "foreground"

Le seul moyen pour E. Wharton de prétendre à l'innovation est centrée sur le fait de maîtriser avant tout ce qu'elle appelle le "foreground" (le premier plan) représentatif des connaissances culturelles. En effet, il est certain qu'avant de pouvoir prétendre transcender un système et le renouveler, il faut en détenir les principales composantes et en maîtriser les concepts-clés. À partir de l'acquisition de ce "foreground", E. Wharton va pouvoir faire œuvre d'originalité en

45. Edith Wharton, [Lettre à Gaillard Lapsley, 17 décembre 1915], *Ibid.*, p. 365.

introduisant son concept de “background”, marque d’une sensibilité qui lui est propre :

It is only in the background that the artist finds himself free to express his personality. Here he depicts not what some one else has long since designed for him, in another land and under different conceptions of life and faith, but what he actually sees about him, in the Lombard plains, in the delicately-modelled Tuscan hill-country, or in the fantastic serrated landscape of the Friulian Alps. One must look past and beyond the central figures, in their typical attitudes and symbolical dress, to catch a glimpse of the life amid which the painting originated. Relegated to the middle distance, and reduced to insignificant size, is the real picture, the picture which had its birth in the artist’s brain and reflects his impression of the life about him⁴⁶.

Dans *A Backward Glance*, elle se souvient du goût qu’elle avait, dans les années 70 et 80, pour les récits de voyage, écrits, comme je l’ai déjà signalé, par des amateurs talentueux tels que Violet Paget (Vernon Lee), Walter Pater et John Addington Symonds. Ils représentaient, pour Edith Wharton, “a high but unspecialized standard of culture⁴⁷”. Dans les années 90, les écrits de Bernard Berenson sur la peinture italienne, qui combinent justesse scientifique et sensibilité esthétique, commencent enfin – elle le dit elle-même – à estomper la tonalité fort sentimentale empruntée à ces talentueux amateurs. Elle se rendra pourtant à l’évidence : la technique et le savoir seuls ne peuvent suffire à rendre compte de la véritable âme de l’œuvre ou du tableau contemplés.

2.3.2. Les apports du “background”

Désormais, E. Wharton n’a de cesse de prendre du recul par rapport aux partis pris des autres auteurs de voyage. Elle préfère se situer de manière plus objective et faire fi des témoignages antérieurs en appréhendant les environnements nouveaux par elle-même, sans les faire passer par un autre filtre que le sien – ce qu’elle conseille d’ailleurs à tout autre voyageur. Sa manière personnelle s’appréhende par le biais de ses écrits de voyages. Tout d’abord, par l’entremise de récits

46. Edith Wharton, *Italian Backgrounds*, *op. cit.*, pp. 173-74.

47. Edith Wharton, *A Backward Glance*, *op. cit.*, p. 140.

extrêmement documentés sur le plan culturel (géographique, historique, mythologique, architectural, littéraire, pictural, etc.), parfois même agrémentés de bibliographies en plusieurs langues. Mais ces récits ne seraient pas aussi remarquables s'ils n'incorporaient pas également ce zeste d'amateurisme, la marque d'une personne sans véritable parcours professionnel, qui cherche à se faire sa propre opinion. Ce sont justement ces divagations quasi-fictionnelles présentes dans ses récits de voyage qui signalent la singularité de l'auteur, de sa prose personnelle, ce qui contribue à sa spécificité et la démarque d'érudits comme Berenson, par exemple.

C'est ce côté amateur, dans le bon sens du terme, qui a contribué à l'inciter à chercher les sites les plus éloignés des circuits touristiques, et de découvrir ainsi quelque chose de neuf qui manifeste son « apparente objectivité ». C'est cette même fantaisie, souvent caractéristique du dilettantisme, qui semble avoir fait d'E. Wharton un auteur de récits de voyage accompli. La singularité de sa prose réside donc dans l'association d'un arrière-plan culturel et de son appréciation particulière. Elle fait part de l'état d'esprit que cela suppose dans la réponse qu'elle adresse à un auteur anonyme qui avait sollicité son opinion et ses conseils :

You seem to think that the risk of being subject to the influence of great poets is one that young writers should fear.

There cannot be a greater mistake than this, or one more destructive to any real poetic culture. Every dawning talent has to go through a phase of imitation & subjection to influences, & the great object of the young writer should be, not to fear these influences, but to seek only the greatest, & to assimilate them so that they become part of his stock-in-trade. [...] poetry is an art as exact & arduous as playing the violin, or sculpture or painting. It presupposes long training & wide reading, & a saturation in the best that the past has to give. [...] you must prepare yourself for so noble a mission by reading the best, & only the best, & by studying the grammar & etymology of your language as well as the history of its rhythms. It takes a great deal of deepest kind of culture to write only one little poem⁴⁸.

48. Edith Wharton, [Lettre à un auteur, 19 octobre 1918], dans : *Letters of Edith Wharton*, *op. cit.*, p. 411.

2.3.3. L'« autre soi » whartorien

Une telle érudition chez l'écrivain implique *de facto* la même érudition chez le lecteur, si ce dernier doit accéder au sens du récit. E. Wharton refuse d'adapter sa prose afin de la rendre plus accessible. Dans *The Writing of Fiction* (1925), elle explique :

No writer—especially at the beginning of his career—can help being influenced by the quality of the audience that awaits him; and the young novelist may ask of what use are experience and meditation, when his readers are so incapable of giving him either. The answer is that he will never do his best till he ceases altogether to think of his readers (and his editor and publisher) and begins to write, not for himself, but for that other self with whom the creative artist is always in mysterious correspondence, and who, happily, has an objective existence somewhere, and will some day receive the message sent to him, though the sender may never know it⁴⁹.

Quand elle écrit *The Cruise of the Vanadis*, E. Wharton ne semble pas avoir encore défini ce concept de l'« autre soi », ce qui implique que ce récit n'est pas encore empreint de ce que l'on nomme la « dimension fictionnelle », puisque cet « autre soi » est le « soi fictionnel ». *The Cruise of the Vanadis*, est donc, semble-t-il pour elle, le lieu de l'apprentissage à l'écriture fictionnelle.

De même, dans ses récits de voyage, le narrateur conçoit les excursions au-delà d'une simple succession d'aventures, conférant au voyage le statut d'une quête identitaire. Cette recherche d'une expatriée prend parfois les allures d'un pèlerinage, nécessitant une foi sans faille en son projet. C'est seulement à ce prix qu'elle accèdera à ce que son ami Bernard Berenson et elle-même s'accordent à qualifier d'« extase » – le véritable aboutissement de son travail d'écrivain : “Oh, bless you again and again [...] for “What is true of life is true of art: its ultimate aim is ecstasy,” [...]. It coincided so thrillingly with the “aesthetic” of my own métier that I've so long yearned to write that I could hug you—& myself!⁵⁰”

49. Edith Wharton, *The Writing of Fiction*, New York : Scribner, 1925, p. 19.

50. Edith Wharton, [Lettre à Bernard Berenson, 29 janvier 1917], dans : *Letters of Edith Wharton*, *op. cit.*, p. 388.

Issue d'une famille new-yorkaise de la bonne société, profitant d'excursions de grande envergure dès son plus jeune âge et se découvrant une passion pour la lecture, E. Wharton s'est vue dotée d'un capital solide que Pierre Bourdieu appelle « la compétence du connaisseur » :

[...] un art qui, comme un art de penser ou un art de vivre, ne peut se transmettre exclusivement sous forme de préceptes ou de prescriptions et dont l'apprentissage suppose l'équivalent du contact prolongé entre le disciple et le maître dans un enseignement traditionnel, c'est-à-dire le contact répété avec l'œuvre (ou avec des œuvres de la même classe)⁵¹.

Ainsi, les récits de voyage d'E. Wharton laissent transparaître une connaissance approfondie des arts en général, et de l'architecture, une capacité à y associer un contexte complexe, tantôt théologique, tantôt mythologique, tantôt historique ou littéraire. Ses connaissances culturelles, associées à son jugement, lui permettent de privilégier une approche du voyage qui allie érudition et réflexion personnelle.

Le voyage tient une place toute particulière dans la vie d'E. Wharton. Elle y prend goût très jeune et y puise l'imagination nécessaire à ses récits d'enfant, puis d'adulte. À peine âgée de dix ans, à son retour de voyage en Europe, elle n'a plus qu'une obsession en tête – partir à nouveau – comme si elle prenait déjà conscience que les voyages étaient nécessaires à son épanouissement et indispensables à une future carrière littéraire. De retour en Europe, en 1881, Edith a dix-neuf ans et se distingue déjà du touriste ordinaire malgré son jeune âge, en s'interrogeant sur les pays visités et notamment en visitant l'Italie, Ruskin à la main : “father and daughter went sight-seeing together in Italy, with Ruskin in hand⁵²”. Le voyage, ainsi que la fuite du pays natal, représentent deux éléments essentiels dans la vie de l'auteur et dans l'analyse de son œuvre.

51. Pierre Bourdieu, « Élément d'une théorie sociologique de la perception artistique », dans *Revue Internationale des Sciences Sociales*, vol. 20, n°4, 1968, p. 653.

52. Hermione Lee, *Edith Wharton*, *op. cit.*, p. 7.

3. Une vie marquée par l'exil

Le concept d'exil, volontaire ou non – l'état d'une personne qui a dû entreprendre un voyage pour s'éloigner de sa patrie – suppose une contrainte subie, qu'elle soit sociale, économique, politique ou autre qui, dans certains cas, conduit à l'errance. Il en résulte un sentiment particulier de « dépaysement », au sens fort du terme (celui de « déracinement »), avec tout ce que cela implique de problèmes d'adaptation dans le nouveau cadre de vie, et aussi tout ce que cela comporte de malheur ou de détresse, conformément à l'étymologie du terme « exil ». Edith Wharton a passé sa vie à fuir son pays natal pour se réfugier ailleurs et voir de ses propres yeux les lieux décrits dans les lectures de son enfance et de son adolescence. Pourtant, si ce besoin de voyager a été satisfait (découverte de pays lointains, épanouissement culturel, etc.), il a également occasionné des sentiments douloureux. Il convient donc de s'interroger sur les mobiles complexes de cet exil volontaire, point de départ de nombre de ses écrits.

Quelles motivations profondes poussent E. Wharton à répondre spontanément à l'invitation au voyage, puis à quitter les États-Unis pour s'installer définitivement en France ? Il s'agit, dans un premier temps, de prendre en considération sa situation en tant que jeune Américaine. Ces voyages ne sont pas que source de plaisir, ils s'accompagnent aussi d'une frustration et d'une aliénation ressenties non seulement à l'étranger, mais aussi dans son propre pays. La question du regard qu'elle porte sur les sociétés euro-méditerranéennes qu'elle découvre sera donc abordée, ainsi que les sentiments divers qui en découlent. Dès lors, que peuvent lui apporter de si indispensable le voyage et l'expatriation ? La réponse se trouve-t-elle dans l'écriture et dans l'inspiration qui permettent à l'auteur de se forger une identité ? Autant d'interrogations qui méritent d'être posées.

3.1. Du rejet des États-Unis par une jeune bourgeoise américaine au XIX^e siècle...

Revenons sur sa vie en tant que jeune Américaine pour tenter de dégager les motivations premières de tous ses voyages puis plus tard de son expatriation. En 1934, E. Wharton publie son autobiographie, *A Backward Glance* ; véritable expérience cathartique, la rédaction de ce « livre de souvenirs » conduit, pour son auteur, à une libération émotionnelle, à une extériorisation d'affects refoulés¹. C'est ainsi que, dès les premières pages, on découvre son aversion pour sa ville natale et pour la société new-yorkaise qu'elle compare à la majesté des villes européennes : “the nobility and harmony of the great European cities, [...] the glories of Rome and the architectural majesty of Paris”, qu'elle oppose à “the intolerable ugliness of New York²”.

Plus qu'un dégoût, c'est un véritable sentiment de rejet qu'éprouve E. Wharton en tant que citoyenne américaine. En effet, la déception ressentie au sujet de New York s'étend au continent américain tout entier. Dans son œuvre autobiographique non publiée (“Life and I”), elle explique l'état de dépression dans lequel elle se trouvait lorsqu'à l'âge de dix ans elle retrouve les États-Unis, après de nombreuses années de séjour en Europe : “I was only ten years old, but I had been fed on beauty since my babyhood, and my first thought was: ‘How ugly it is!’ I have never since thought otherwise, or felt otherwise than as an exile in America³”. Le terme “exile” dans “an exile in America”, révèle parfaitement l'état d'esprit d'Edith lorsqu'elle se trouve dans son pays natal. Elle ne se sent tout simplement pas à sa place et il en résulte un réel sentiment d'aliénation. Cela soulève une interrogation : quelles sont les raisons d'un tel sentiment d'aliénation ?

1. Voir Hermione Lee, *Edith Wharton*, *op. cit.*, p. 29.

2. Edith Wharton, *A Backward Glance*, *op. cit.*, pp. 44 et 54.

3. Edith Wharton, “Life and I”, *op. cit.*, pp. 1080-81.

Tout d'abord, il serait aisé de penser que de telles sensations sont une conséquence directe de son appréciation du cadre de la ville et du pays dans lesquels elle vit (c'est-à-dire la « laideur » à laquelle elle fait référence). Cependant, une telle raison ne semble pas suffisante pour justifier l'état de dépression dans lequel elle se trouve lors de son retour à New York.

Une explication semble s'imposer lorsque l'on analyse sa rencontre avec Paul Bourget en 1893. L'écrivain français est reçu dans les plus grands salons littéraires parisiens et entretient un important réseau de relations mondaines. Grand voyageur, il fréquente les capitales européennes les plus importantes – véritables symboles du rayonnement culturel européen de l'époque. E. Wharton va profiter de cette rencontre pour voyager en France où Paul Bourget l'introduit dans la haute société parisienne :

Her enthusiasm for the new friendships she was making grew. She reported to Charles Eliot Norton in March [1908]: “We see very interesting people here, & I like the life more and more, I like especially André Chevrillon, Taine's nephew, whose admirable books on India & the East you probably know, & who is a man of the finest *quality* all through. M. Victor Bérard, the author of the big book ‘Homère et les Phéniciens,’ is another of the same kind.” To top it off, “in [Parisian] society the average of intelligence is certainly higher than elsewhere, & one is less likely to spend a dull evening.” [...] Among her new friends were Charles du Bos, a young critic and translator, and the painter Jacques-Émile Blanche, both of whom she had met through Paul Bourget⁴.

C'est alors qu'elle peut jouir non seulement de la beauté du cadre mais surtout de l'environnement intellectuel dont elle a besoin. Elle reçoit des invitations pour les plus grands événements mondains du Paris de 1908 : avant-premières et premières au théâtre et à l'opéra, les expositions les plus prisées au musée du Louvre et au Petit Palais, les vernissages les plus attendus, les salons aristocratiques et littéraires organisés par sa nouvelle amie la Comtesse Rosa de Fitz-James, les concerts et les lectures privés, les ventes de collection d'art, une réception à l'ambassade américaine, ainsi qu'un débat important à la Chambre des Députés.

4. Eleanor Dwight, *Edith Wharton: an Extraordinary Life*, *op. cit.*, pp. 152 et 155.

C'est à Paris qu'elle parvient à s'épanouir et à trouver sa place en tant qu'écrivain. Le monde des salons et des dîners de la Belle époque sont une réelle libération pour Edith qui saisit l'opportunité de pénétrer dans un univers intellectuel en expansion, étranger à ce monde new-yorkais dans lequel elle se sentait tellement à l'étroit. Plus tard, en 1919, elle reçoit une lettre de la mère du Comte Arthur de Vogüé sollicitant son aide afin que son fils, en visite sur le continent américain, puisse s'introduire dans les milieux littéraires et scientifiques du pays ; ce à quoi E. Wharton répond, quelque peu gênée : « la nouvelle Amérique est si peu littéraire que je ne sais à qui vous adresser⁵ ». Elle s'en remet alors à son ami John Jay Chapman, écrivain et lettré américain :

This letter will be brought to you by the young Comte de Vogüé, son of the Marquis de Vogüé, & grandson of the Marquis who wrote the great book on the Christian churches of Syria, & who was one of the most admirable & eminent Frenchmen of his day.

Monsieur de Vogüé, who shares in the love of literature & ideas which characterizes his family, is going on a visit to America [...]. He wishes to be introduced into “des milieux littéraires et scientifiques,” & I have had blushing to explain that if there can be said to be the remains of a milieu littéraire in the U.S., you & I are its only valid survivors—since Mr. Howells, Mr. Brownell & their contemporaries can hardly be prodded out of their lairs!⁶

En 1916, durant la première guerre mondiale, E. Wharton a alors cinquante-quatre ans. Elle écrit à son amie Sara Norton, comparant inlassablement la France à son pays d'origine qu'elle rejette en bloc : “France continues to be magnificent, & one envies the people who have a real « patrie ». I'm glad your father didn't live to see what America has become⁷”. Ce besoin impérieux qu'elle éprouve à quitter le continent américain trouve alors toute sa légitimité.

5. Edith Wharton, [Lettre au Comte Arthur de Vogüé, octobre 1919], dans : *Letters of Edith Wharton, op. cit.*, p. 426.

6. Edith Wharton, [Lettre à John Jay Chapman, 8 octobre 1919], *Ibid.*, p. 427.

7. Edith Wharton, [Lettre à Sara Norton, 14 juin 1916], *Ibid.*, p. 380.

3.2. ... au déracinement volontaire par l'exil.

Si l'on revient en arrière et que l'on considère la vie d'E. Wharton depuis son enfance, il semble clair que sa vie tout entière se construit autour des motifs du départ et de l'arrivée. Dès son retour d'Europe en 1872, elle n'a de cesse d'implorer son père de réitérer ce séjour : "During the long eight years since our return from Europe, how often had I not said to my father: "Papa, when are we going back?" and how sadly had I not listened to his answer: "My dear, whenever we can afford it"⁸.

Malheureusement, son second voyage en Europe est écourté par le décès de son père. Et même si cela ne reste qu'une hypothèse, on peut légitimement imaginer que l'une des principales raisons qui la poussent à épouser Teddy Wharton en 1885 est cette liberté de pouvoir voyager à nouveau : "At the end of my second winter I was married ; and thenceforth my thirst for travel was to be gratified". Elle ajoute "I was never very happy at Newport [...]. But every year we went abroad in February for four months of travel; and it was then that I really felt alive"⁹.

La divergence d'opinions et de goûts entre elle et son mari est ici flagrante – un constat qui est confirmé lorsqu'on examine sa correspondance avec ses amis : "Do you care for the Italian theatre—& if yes, will you go with me on the 13th to see La Figlia Di Iorio? I am going to as many of the performances as possible, & as my husband objects to the language, I am obliged to throw myself on the charity of my friends"¹⁰. Elle confirme également que le point le plus positif, si ce n'est le seul, de son mariage est la possibilité d'établir cette routine annuelle de voyages en Europe et plus particulièrement en Méditerranée. À l'image de nombreuses femmes de lettres de l'époque – comme Alice, sœur de Henry James

8. Edith Wharton, *A Backward Glance*, *op. cit.*, p. 85.

9. *Ibid.*, pp. 90-91.

10. Edith Wharton, [Lettre à W. Morton Fullerton, 13 janvier 1908], dans : *Letters of Edith Wharton*, *op. cit.*, pp. 127-28.

– E. Wharton souffrait d’humeurs dépressives et ses nombreux voyages en Méditerranée ont souvent eu l’effet d’un remède radical : “all this sun & air & sweetness are so healing that worries & pains seem far off, at any rate for the present. I love [...] the great adventurous flights over unknown roads¹¹”.

C’est donc en 1888 qu’elle entreprend sa première croisière en Méditerranée, durant laquelle elle rédige les notes de son premier récit de voyage, *The Cruise of the Vanadis*. Ce journal représente clairement un moment clé, une répétition générale pour l’ensemble de sa production littéraire, presque la version embryonnaire de son œuvre littéraire. Ce récit initiatique sera le premier d’une grande série d’écrits de voyages : *Italian Villas and Their Gardens* (1904), *Italian Backgrounds* (1905), *A Motor-Flight Through France* (1908), *In Morocco* (1920). Ces nombreux voyages constituent ainsi la matière première de son inspiration pour s’essayer au métier d’écrivain. Elle continue inlassablement son exploration de l’Europe accompagnée de son mari et bientôt inverse la configuration de ses voyages, faisant de la France son domicile et des États-Unis un lieu à visiter. Son divorce avec Teddy en 1913 la conforte dans son choix d’abandonner les visites par la suite pour s’expatrier définitivement de son pays natal.

Une question essentielle se pose : pourquoi avoir choisi la France pour pays d’expatriation plutôt que l’Angleterre – comme l’a fait Henry James – ou l’Italie, ou tout autre pays européen ? Si l’Angleterre est un pays beaucoup trop froid pour l’auteur (elle avouera à son amie Elisina Tyler : “That country & I were made for each other – but for the winter climate!¹²”), il semble évident qu’au départ E. Wharton se sent attirée par l’Italie, plus qu’aucun autre pays. Ses paysages et son architecture l’inspirent et sont à l’origine de plusieurs de ses premières œuvres : *The Valley of Decision* (1902), *Italian Villas and Their Gardens* (1904), *Italian Backgrounds* (1905), ainsi que de nouvelles. En 1895, alors en voyage à

11. Edith Wharton, [Lettre à W. Morton Fullerton, 22 avril 1913], dans : *Letters of Edith Wharton, op. cit.*, p. 298.

12. Edith Wharton, [Lettre à W. Morton Fullerton, 27 octobre 1928], dans : Wharton MSS and Appleton-Century MSS, the Lilly Library, Indiana University, Bloomington, Indiana.

Milan, elle écrit à Ogden Codman : “The older I grow the more I feel that I would rather live in Italy than anywhere—the very air is full of architecture—‘la ligne’ is everywhere¹³”. Pourtant cela ne semble pas être suffisant, puisque son choix s’arrêtera sur la France.

Une des raisons principales serait à rapprocher de son désir de quitter les États-Unis. Edith n’a tout simplement pas la possibilité de s’épanouir intellectuellement et professionnellement en Italie. Cette hypothèse est confirmée par une lettre qu’elle écrit en 1903 : “the stupid Italians I have met here, [are] completely insensitive to their surroundings, and ignorant of the treasures of art and history among which they have grown up¹⁴”.

Quant à son attachement pour l’Angleterre, dans *The Custom of the Country*, Madame de Trezac, l’Américaine qui est parvenue à se marier et à entrer dans le cercle fermé du Faubourg Saint-Germain, prévient Undine Spragg qu’à Paris, contrairement à Londres, elle devra être à la hauteur des conversations mondaines : “You’re as handsome as ever, but people here don’t go on looking at each other forever as they do in London¹⁵”. À travers ses romans (marqués par ses lectures de *Jane Eyre* et Kipling, Trollope et Wilkie Collins, *The Turn of the Screw* et *The Golden Bowl*¹⁶), Edith présente une Angleterre aux paysages magnifiques qui semble pourtant bien hostile et loin de ses attentes, avec ses descriptions de maisons hantées faisant fuir les visiteurs américains (“Afterward” et “Mr Jones”), ou encore sa manière de parodier le comportement de la haute société britannique. Hermione Lee souligne :

Over thirty years after her entry into English ruling-class society, Wharton embarked, with the energy and high spirits of a much younger writer, on a

13. Edith Wharton, [Lettres à Ogden Codman, Jr., 16 février 1899, 11 juillet 1899, 10 juillet 1900], dans : Codman Family Archives, SPNEA.

14. Edith Wharton, [Lettre à Margaret Terry Chanler, 8 mars 1903], dans : *Letters of Edith Wharton, op. cit.*, pp. 77-78.

15. Edith Wharton, *The Custom of the Country*, New York : Charles Scribner’s Sons, 1913, p. 542.

16. Cités par Hermione Lee, *Edith Wharton, op. cit.*, p. 242.

devastating satire on its stupidity, prejudice, and complacency. Yet even at her most satirical, from the juvenile *Fast and Loose* to the late, unfinished *Buccaneers*, a deep surge of romantic, historical feeling always comes through for ‘the great rich garden¹⁷’ of England¹⁸.

Edith Wharton se sent pourtant chez elle en Angleterre, entourée de son petit cercle d’amis masculins, avec à sa tête Henry James et Howard Sturgis, qui assurent la cohésion d’une véritable « confrérie intellectuelle ». Elle ne se lasse pas de ses nombreux allers-retours entre “Lamb House” à Rye (chez Henry James) et “Queen’s Acre” à Windsor (chez Howard Sturgis)¹⁹. Elle aime la manière dont elle y est accueillie :

There *he* stood on the doorstep, the white-panelled hall with its old prints and crowded bookcases forming a background to his heavy loosely-clothed figure. Arms outstretched lips and eyes twinkling, he came down to the car, uttering cries of mock amazement and mock humility at the undeserved honour of my visit. The arrival at Lamb House was an almost ritual performance, from those first ejaculations to the large hug and the two solemn kisses executed in the middle of the hall rug²⁰.

L’idée de s’installer en Angleterre lui traverse l’esprit et en 1913, Edith Wharton est même sur le point de se décider pour une demeure près de Hill Hall, appelée “Coopersale” qui, comme le fait remarquer Hermione Lee, “would have allowed her to combine the roles of Mary Hunter and Ellen Willmott, since it was not only a very substantial house, made for entertaining on a large scale, but also had grounds of breathtaking possibilities²¹”. Cependant, la première guerre mondiale éclate et la romancière abandonne l’idée pour se consacrer en France à ses actions d’aide aux victimes ; “Henry James [...] was sad that she decided not to settle in England in 1914. But he understood why. Just at the moment he was becoming a

17. Edith Wharton, “The Refugees”, dans : *Edith Wharton: The Collected Short Stories*, ed. R.W.B. Lewis, New York : Charles Scribner’s Sons, 1968, p. 586.

18. Hermione Lee, *Edith Wharton*, *op. cit.*, p. 242.

19. Ibidem.

20. Edith Wharton, *A Backward Glance*, *op. cit.*, p. 245.

21. Hermione Lee, *Edith Wharton*, *op. cit.*, p. 252.

British citizen, she was being a heroine in France. And it was as a French heroine that he most enjoyed her²²».

Un traducteur français du roman *French Ways and Their Meaning*, relève quatre termes cruciaux dans l'éloge qu'E. Wharton fait de la France : « adulte », « le goût », « le panache » et « l'honnêteté intellectuelle²³ ». Gianfranca Balestra, professeur de littérature anglo-américaine à la faculté de Sienna, tente également de justifier l'expatriation d'Edith Wharton en France²⁴, en partie à l'aide d'un sentiment que dévoile Edith dans son autobiographie, *A Backward Glance* : “[In Paris] as a stranger and a newcomer, not only outside of all groups and coteries, but hardly aware of their existence, I enjoyed a freedom not possible in those days to the native-born²⁵”. La position de l'étranger (à la fois en tant qu'habitant d'un autre pays mais aussi en tant que personne inconnue) semble lui apporter un sentiment de liberté qu'elle ignorait jusque-là et qui lui permet de se débarrasser de l'emprise des diverses pressions d'ordre social qu'elle a pu connaître dans le passé. Il est vrai qu'elle aurait pu bénéficier au même titre de ce statut en Italie ou dans tout autre pays étranger ; il semble clair que la raison principale qui la pousse à choisir la capitale parisienne est à rapprocher de l'environnement intellectuel de l'époque, mais également de la relative égalité des sexes, ainsi que de l'admiration que les Français ont toujours eu pour les Américains, alors que la haute société anglaise les voyait plutôt comme des personnages vulgaires. Cependant, si E. Wharton a fait le choix de voyager très souvent en Méditerranée, puis de s'expatrier en France, ces sentiments de liberté, d'autonomie et d'adaptation abordés plus haut, semblent être remis en question.

22. *Ibid.*, p. 260.

23. Jean Pavans, dans : Edith Wharton, *Les Mœurs françaises et comment les comprendre*, Paris : Petite Bibliothèque Payot, 1999.

24. Gianfranca Balestra, “A Backward Glance over Traveled Roads: Edith Wharton and Expatriation”, Université de Trieste, 1994. AISNA. 13 Septembre 2012. AISNA. 10 Avril 2012, <http://www.aisna.net/rsasearch.php>.

25. Edith Wharton, *A Backward Glance*, *op. cit.*, p. 258.

3.2.1. Les cultures étrangères

Dans *The Cruise of the Vanadis*, E. Wharton expose sans retenue sa vision des cultures étrangères et porte un regard révélateur sur ce monde multiculturel. Il ne faut pas oublier qu'en 1888, une grande partie des pays qu'elle visite sont colonisés. Dès les premières pages du journal transparaît l'intérêt tout particulier qu'elle porte aux différences culturelles. Une certaine condescendance émane des portraits des différentes civilisations qu'elle dépeint. Elle s'amuse ainsi du tableau qui s'offre à elle :

[...] we were much amused by watching the strangely-dressed Tunisian women walking in the streets. [...] To add to the grotesqueness of their appearance, they wear a kind of horned headdress of gold, bound about the temples with a fold of black silk, and nothing can be conceived more ludicrous than the fat, elderly women thus arrayed, who were walking unconcernedly through the cosmopolitan crowd about the railway station (pp. 10-11).

Elle semble porter un jugement négatif et un regard presque méprisant sur ces nouvelles populations qu'elle rencontre tout au long de son voyage. La description qu'elle fait de Mustapha laisse entrevoir une ville peu entretenue, presque abandonnée ; ce qui, selon elle, n'est pas caractéristique de la Riviera, "but perhaps the general air of sloveliness is atoned for, to many eyes, by the picturesque populace filling the untidy streets" (p. 6). Elle fait même référence indistinctement à des animaux et à des êtres humains qui arpentent les rues de Tunis et qu'elle qualifie de « personnages bizarres » : "negroes in gaudy robes, donkeys laden with branches of dates, and a hundred other fanciful figures, multicoloured as a carnival procession" (p. 12), "the veiled women shuffling to and fro, the negroes, the dogs, the donkeys (p. 13)".

Il ne faut cependant pas oublier, qu'en 1888, l'Algérie et la Tunisie sont des colonies françaises et que, malgré l'abolition de l'esclavage dans ces dernières en 1848, l'image de l'indigène est encore dominée par la figure du « sauvage » qui reste au centre d'un dispositif de légitimation de l'acte colonial. Dans la France du XIX^e siècle, nombreuses sont les références faites à la « race française » et à la question de la capacité ou non d'élévation du non-Blanc au niveau de civilisation

du Français. Plusieurs intellectuels de l'époque font preuve d'un esprit que l'on pourrait qualifier de contradictoire, si l'on se réfère aux acquis de notre société actuelle. Alexis de Tocqueville, par exemple, se fait d'un côté le porte-parole du libéralisme français, s'opposant à l'esclavage et promouvant son abolition définitive ; mais de l'autre, il soutient la conquête de l'Algérie en 1830 et alimente des stéréotypes avilissants sur la « race arabe ». En 1841, alors que le général Lamoricière applique des méthodes draconiennes en Algérie pour asseoir la domination de la France sur le pays et anéantir la puissance d'Abd el-Kader, Alexis de Tocqueville apporte son soutien total aux pires méthodes militaires, approuvant et défendant publiquement les massacres, les déportations massives des populations, le vol des récoltes et du bétail, ainsi que les razzias :

J'ai souvent entendu en France des hommes que je respecte, mais que je n'approuve pas, trouver mauvais qu'on brûlât les moissons, qu'on vidât les silos et enfin qu'on s'emparât des hommes sans armes, des femmes et des enfants. Ce sont là, suivant moi, des nécessités fâcheuses, mais auxquelles tout peuple qui voudra faire la guerre aux Arabes sera obligé de se soumettre [...] Je crois que le droit de la guerre nous autorise à ravager le pays et que nous devons le faire soit en détruisant les moissons à l'époque de la récolte, soit dans tous les temps en faisant de ces incursions rapides qu'on nomme razzias et qui ont pour objet de s'emparer des hommes ou des troupeaux²⁶.

Dans sa « Première Lettre sur l'Algérie » qu'il rédige en 1837, il décrit ainsi les Arabes de la côte d'Afrique :

Les Arabes de la côte d'Afrique ont de plus une foule de vices et de vertus qui ne leur sont pas propres mais qui appartiennent à la période de civilisation dans laquelle ils se trouvent. Semblables à tous les peuples à moitié sauvages, ils honorent avant toutes choses la puissance et la force. Tenant peu à la vie des hommes et méprisant le négoce et les arts, comme ceux-ci, ils aiment surtout la guerre, la pompe et le bruit ; défiants et crédules, livrés tantôt à un enthousiasme irréfléchi et tantôt à un abattement exagéré, ils tombent et se relèvent sans peine, souvent excessifs dans leurs actes et toujours mieux disposés à sentir qu'à penser²⁷.

26. Alexis de Tocqueville « Travail sur l'Algérie » (1841), dans : *Alexis de Tocqueville, De la colonie en Algérie*, Paris : Complexe, 1988, p. 77.

27. Alexis de Tocqueville, « Première Lettre sur l'Algérie » (23 juin 1837), dans : *Œuvres Complètes, Tome III, Écrits et discours politiques*, Paris : Gallimard, 1962, p. 135.

Outre le fait qu'elle est très largement répandue en France au XIX^e siècle, cette position, qui peut être définie comme une forme de colonialisme anti-esclavagiste, s'impose dans la quasi-majorité des pays de « race blanche », comme la Grande-Bretagne ou la société bourgeoise américaine. L'idéologie coloniale est ainsi très dominante et influente dans les romans d'écrivains comme Pierre Loti (dans son roman colonial le plus célèbre, *Le Roman d'un spahi* [1881], il compare notamment les Africains aux singes), dans de grandes expositions universelles (par exemple celles de 1878 ou de 1889), dans la presse, les médias, etc. Tous insistent sur les différences des habitants de l'Empire par rapport à la population civilisée en France. Des idées aussi simplistes, aussi insultantes et négatives au sujet des colonies, étaient internationalement admises.

3.2.2. Crise identitaire

Il s'agit donc de replacer les propos d'E. Wharton dans leur contexte historique, à la lumière des mentalités de l'époque coloniale : “Her attitudes to black culture and racial assimilation are [...] unappealing, though standard for her class and time [...]. Like everyone else of her type, she used the verb “niggering”, without self-consciousness, to mean slaving away at a job²⁸”. La différence culturelle et l'altérité la passionnent, la fascinent, l'impressionnent et l'inquiètent à la fois. Elle fait preuve d'une grande curiosité face aux contrastes culturels : “all forming a medley of different types which I have never seen equalled anywhere. Nothing, in fact, can be more curious than the mixture of Orientalism and European civilization which meets one at every turn in Smyrna” (pp. 154-55).

Il est également justifié de percevoir à travers les propos qu'elle utilise dans son apologie de l'administration britannique une légitimation de l'acte colonial : “a long bridge and causeway built, of course, like every other good road in the Ionian Islands, under the English Administration” (p. 202). Par exemple, le pont de Bosset à Argostoli fut construit en 1813 sous l'administration anglaise et

28. Hermione Lee, *Edith Wharton, op. cit.*, p. 608.

l'autorité de Charles James Napier (1782-1853), gouverneur britannique de Céphalonie, qui fut à l'origine de la création de ponts, de routes et d'édifices publics. Dans les romans d'E. Wharton, les personnages noirs sont soit des domestiques, soit des cuisiniers, ou bien s'occupent du ménage (dans *Old New York*, ou encore *A Mother's Recompense*, par exemple). E. Wharton était alarmée à l'idée de voir la culture afro-américaine se développer dans l'art et devenir une composante à part entière de la vie culturelle américaine²⁹. En 1925, elle écrit à son ami Lapsley et joint à sa lettre un courrier reçu d'un artiste noir américain lui demandant la permission de peindre son portrait "in an effort to gain for the Negro a place of recognition in the art world" : "It is an amazing commentary on the chaos là-bas, and makes one long for Holy Church and the long arm of the Inquisition³⁰".

Cette approche de l'altérité atteste, en tout état de cause, de l'impossibilité d'adaptation de l'auteur dans des pays diamétralement opposés à son mode de vie. Les voyages à répétition et de longue durée qu'elle entreprend dès son enfance, impliquent un changement constant de sa position sociale, mettant ainsi inévitablement en danger ses sentiments d'appartenance à une classe. L'identité se construit dans le passage par une appropriation subjective, complexe et arbitraire, qui est très largement remise en question lors de l'adolescence, période de transition et de mutation physique et psychologique. Certaines étapes de la vie, surtout dans l'enfance, impliquent une évolution du sujet plus ou moins conséquente, et tout changement important engendre des réaménagements. De plus, la dimension sociale de l'identité est fondamentalement liée à un sentiment d'appartenance à un groupe. Le changement d'environnement social déstabilise E. Wharton, qui ne s'identifie pas aux individus membres des sociétés euro-méditerranéennes qu'elle découvre.

29. Hermione Lee, *Edith Wharton*, *op. cit.*, p. 608.

30. Edith Wharton, [Lettre à Gaillard Lapsley, 13 août 1925], dans : Edith Wharton Collection, Yale Collection of American Literature, Beinecke Rare Book and Manuscript Library, Yale University. Citée dans : Hermione Lee, *Edith Wharton*, *op. cit.*, pp. 608-609.

Il a toujours existé une ambiguïté dans la relation qu'entretenait l'auteur avec sa ville natale. Si elle a prouvé à de nombreuses reprises son aversion pour New York, il est tout de même évident que, paradoxalement, ce dégoût était également associé à une tout autre forme de sentiment : le besoin. Cette même ville à qui elle voue tant de haine constitue pourtant le véritable tremplin de sa carrière littéraire. C'est grâce à cette société qu'elle dit détester qu'elle peut puiser la source nécessaire d'inspiration pour ses romans, qui la consacreront en tant qu'auteur. C'est justement parce qu'elle a grandi dans ce monde de la haute société new-yorkaise que la connaissance qu'elle en a est si irréprochable et incomparable.

Dans son introduction à *A Backward Glance*, Louis Auchincloss précise :

With old age came the reflection that in a rootless world the roots of that lost brownstone city were better than none. And when she evokes the quiet, graceful life of her parents and of her uncles and aunts, it is with more than nostalgia; it is with regret, almost with apology³¹.

3.2.3. "The Mount" – la vie à Lenox, Massachussetts

Avant que Teddy et elle ne décident de divorcer et de vendre leur propriété, "The Mount", E. Wharton était d'ailleurs parvenue à trouver un équilibre sur le sol américain lors de ces années de résidence à Lenox. L'endroit et la vie qu'elle y menait l'avaient même réconciliée avec son pays :

This place of ours is really beautiful; & the stillness, the greenness, the exuberance of my flowers, the perfume of my hemlock woods, & above all the moonlight nights on my big terrace, overlooking the lake, are a very satisfying change from six months of Paris. Really, the amenities, the sylvan sweetnesses, of the Mount (which you would have to see to believe) reconcile me to America³².

Il en ressort qu'en faisant le choix de s'expatrier en France, E. Wharton ne résoudra finalement pas pour autant son problème d'identité. S'il est vrai que ses nombreux voyages lui apportent le repos mental dont elle a besoin, il n'en

31. Louis Auchincloss, Introduction à : *A Backward Glance*, *op. cit.*, p. xi.

32. Edith Wharton, [Lettre à Bernard Berenson, 6 août 1911], dans : *Letters of Edith Wharton*, *op. cit.*, pp. 251-52.

demeure pas moins que sa vie n'a jamais été aussi divisée et son sentiment de déracinement aussi profond. Dans une lettre qu'elle adresse à Sara Norton, E. Wharton fait part de son sentiment de non-appartenance et du fossé qui la sépare des autres citoyens américains. Entre nostalgie, peine, conscience de l'exclusion et du vide, ce message témoigne d'un véritable mal-être :

My first few weeks in America are always miserable, because the tastes I am cursed with are all of a kind that cannot be gratified here, & I am not enough in sympathy with our "gros public" to make up for the lack on the aesthetic side. One's friends are delightful; but *we* are none of us Americans, we don't think or feel as the Americans do, we are the wretched exotics produced in a European glass-house, the most *déplacé* & useless class on earth! All of which outburst is due to my first sight of American streets, my first hearing of American voices, & the wild, dishevelled backwoods look of everything when one first comes home! You see in my heart of hearts, a heart never unbosomed, I feel in America as you say you do in England – out of sympathy with everything³³.

Il convient également de noter qu'en dépit du fait qu'Edith ait choisi de faire de la France son pays de résidence, c'est pourtant bien les États-Unis qu'elle qualifie de « home ». Hermione Lee fait d'ailleurs remarquer :

When Wharton was awarded the Légion d'honneur she was described in France as '*une des personnalités les plus connues de la colonie américaine*'. When she died, and was buried at Versailles, her French obituaries noted that though she was a French settler and a cosmopolitan traveller, this did not prevent her from being '*Américaine jusqu'aux moelles*'. Yet: 'Elle était très attachée à notre pays qu'elle habitait. Elle le comprenait et le faisait comprendre.' Two things at once, not to be separated: a great lover and interpreter of France, and an American to her marrow. And above all, 'C'était une grande Européenne, citoyenne de l'univers'^{34, 35}.

Même si, en France, Edith Wharton était « au fait » et « dans la vague »³⁶, comme le fait remarquer Hermione Lee, pour la plupart des gens elle était essentiellement

33. Edith Wharton, [Lettre à Sara Norton, 5 juin 1903], dans : *Letters of Edith Wharton, op. cit.*, p. 84.

34. Excelsior, 8 avril 1916 ; notice nécrologique, André Chaumeix, *L'Écho de Paris*, 14 août 1937 et Louis Gillet, *L'Époque*, 16 août 1937.

35. Hermione Lee, *Edith Wharton, op. cit.*, p. 8.

36. *Ibid.*, p. 302.

une exilée américaine : “She loved Europe, she loved and knew France, England, Italy, better than any native – yet remained an American of the old fashion³⁷”. Ses amis français se moquaient même gentiment de son français vieillot, appris à travers les lectures de son enfance – Bourget le qualifiait de “The purest Louis Quatorze”.

3.3. Le voyage comme source d’inspiration.

E. Wharton a toujours refusé de laisser la monotonie s’installer dans sa vie. Un profond désir de s’éloigner de la vie de tous les jours et de la routine grandissante l’animait. Ce sentiment s’intensifie à mesure que son mariage avec Teddy s’installe dans le temps. Dans *A Backward Glance*, elle soutient :

The [...] producer of old age is habit: the deathly process of doing the same thing in the same way at the same hour day after day, first from carelessness, then from inclination, at last from cowardice or inertia. [...] In spite of illness, in spite even of the arch-enemy sorrow, one *can* remain alive long past the usual date of disintegration if one is unafraid of change, insatiable in intellectual curiosity, interested in big things, and happy in small ways³⁸.

Et quel meilleur moyen de combattre cette routine que d’entreprendre des voyages ? Ce constat sur la routine est la toute première réflexion qu’elle introduit avant même le début de son autobiographie. Elle l’intitule “A First Word”, comme pour révéler au lecteur sa philosophie de vie, le principe régisseur de son existence. Il est donc légitime de penser que les décisions qu’elle a pu prendre tout au long de sa vie – et donc les différents voyages qu’elle a entrepris – ont été motivées par cet état d’esprit.

Louis Cario et Charles Régismanset, dans le premier livre de *L’Exotisme, la littérature coloniale*, attirent l’attention sur cette urgence du voyage, s’efforçant à prouver que le mouvement est propre à la nature même de l’homme et que son antonyme, l’immobilité, est synonyme de mort :

37. Ibidem. Hermione Lee cite Jacques-Émile Blanche.

38. Edith Wharton, *A Backward Glance*, *op. cit.*, p. xix.

L'homme, dans tous les temps, s'agite. Peu importe si ou non Dieu le mène. Pour l'humanité, immobilité est synonyme de mort. Le torrent aux flots toujours mouvants, descendant de la montagne vers les fleuves et les mers nous dit le rythme de la vie : Ahasvérus est un symbole éternel et Nietzsche, à bon droit, s'écrie dans son *Ecce homo* :

« Etre assis le moins possible : ne pas ajouter foi à une idée qui ne serait venue en plein air, alors que l'on se meut librement. Il faut que les muscles, eux aussi, célèbrent une fête !³⁹ ».

Cette croisière sur le *Vanadis* semble avoir joué un rôle important dans la vie professionnelle d'E. Wharton, puisqu'il représente une sorte d'atelier d'écriture, de galop d'essai – en quelque sorte, l'avant texte de tout ce qui devait suivre. Malgré un regard pouvant parfois être qualifié de juvénile, il ne s'agit pourtant pas d'une série d'impressions notées au hasard. C'est grâce à ses nombreux périple et séjours à l'étranger, et plus particulièrement en Méditerranée, qu'E. Wharton va puiser l'inspiration et l'expérience nécessaires à son talent d'écrivain. Elle part pour trouver une identité dans l'écriture. C'est véritablement à travers ses descriptions des paysages méditerranéens que se distingue son style.

Ceux que la jeune femme admire le plus et s'applique tout particulièrement à décrire sont des décors simples, légers et naturels : la vue du haut d'un monument, la mer qui s'étire au loin, les fleurs ou les arbres d'un verger. Ses voyages et son expatriation lui permettent donc de puiser son inspiration dans l'ailleurs, dans la situation d'exil, ainsi qu'en elle-même ; découvrant ainsi son style et une véritable identité dans l'écriture.

Mais finalement, est-il besoin de déplacement et d'éloignement pour éprouver un sentiment d'exil ? À ce stade de l'analyse, tout pousse à croire qu'E. Wharton aurait manifesté un sentiment d'aliénation, d'exil et de mal-être identitaire où qu'elle se trouve ou réside. Le fait de rester à New York, ville où elle aurait eu grand mal à se faire une place, dans un monde qui rejette le talent d'une femme écrivain – métier considéré comme inconvenant pour une femme

39. Louis Cario et Charles Régismanset, *L'Exotisme, la littérature coloniale*, Paris : Mercure de France, 1911, p. 9.

appartenant à la haute bourgeoisie américaine de la fin du XIX^e siècle – n’aurait fait que décupler ce sentiment d’aliénation. Cette hypothèse est confirmée par le roman qui lui a valu le prix Pulitzer, *The Age of Innocence*, qui fut pour elle un moyen de dénoncer cet univers qui manquait cruellement d’ouverture d’esprit et mettait à mal de nombreux rêves de réussite personnelle et professionnelle. Newland Archer en fait les frais tout au long du roman et se retrouve submergé de regrets à la fin, n’ayant rien accompli d’extraordinaire dans sa vie. E. Wharton, au contraire, choisit de fuir cette société où toute velléité d’accomplissement professionnel doit être réfrénée, surtout si elle vient d’une femme. E. Wharton devient alors le symbole de la femme accomplie qui serait totalement dénigrée et montrée du doigt dans le New York qu’elle avait connu autrefois.

Elle a toujours été une exilée, à la fois d’un point de vue géographique et métaphorique. Aux États-Unis, bien qu’elle soit citoyenne américaine de naissance, elle ne pourra jamais s’épanouir personnellement et surtout professionnellement, ce qui motivera son expatriation. En France, elle ne parvint jamais à véritablement trouver le réconfort psychologique qu’elle était venue chercher. À l’image du personnage de Lily Bart dans *The House of Mirth*, E. Wharton fut une expatriée où qu’elle se trouve (an “expatriate everywhere⁴⁰”). Le fait de voyager en Europe et de vivre en France, a non seulement permis à l’auteur de trouver son identité dans l’écriture, mais aussi, par la même occasion, d’extérioriser cet exil intérieur qui a toujours fait partie intégrante de sa vie.

Angela Ingram avance d’ailleurs un argument des plus pertinents et qui répond à la problématique avancée : “the ambiguities and paradoxes inherent in finding a place to write are at least partly resolved by finding a ‘home’ in writing itself⁴¹”. E. Wharton s’est trouvée dans l’écriture :

I must return to “The Greater Inclination”, and to my discovery of that soul of mine which the publication of my first volume called to life. At last I had groped my

40. Edith Wharton, *The House of Mirth* (1905), New York : Signet Classics, 2000, p. 156.

41. Angela Ingram, “On the Contrary, Outside of It”, dans : Mary Lynn Broe, *Women’s Writing in Exile*, Chapel Hill : The University of North Carolina Press, 1989, p. 5.

way through to my vocation, and thereafter I never questioned that story-telling was my job [...]. Meanwhile I felt like some homeless waif who, after trying for years to take out naturalization papers, and being rejected by every country, has finally acquired a nationality. The Land of Letters was henceforth to be my country, and I gloried in my new citizenship.⁴²

Du fait qu'elle ne parvint jamais à égaler le succès de *The Age of Innocence* (vendu à 66 000 copies en six mois et 115 000 copies en un an, lui rapportant \$50 000 dès la deuxième année de publication), la majorité des critiques ont souvent associé cette baisse de productivité à son expatriation. C'est l'exil qui aurait rompu le lien qui l'unissait à son pays natal et à cette société new-yorkaise qu'elle cernait si bien. Cependant, un tout autre point de vue peut être avancé : ce sont justement ses voyages et son installation à Paris qui lui ont apporté le recul nécessaire pour, non seulement brosser un tableau parfait de la société américaine, mais surtout ressortir riche de cette rencontre avec ce monde multiculturel (que l'on retrouve au cœur même de la majorité de ses œuvres), pour enfin affirmer son style et, tout simplement, animer son imagination du fait qu'elle jouissait d'une plus grande liberté.

Nombreux sont les écrivains qui, rompus aux longues traversées en mer, puisent la matière de leur création dans l'approche du voyage et de la situation d'exil. James Joyce a, par exemple, connu une relation similaire à celle qu'entretenait E. Wharton avec la ville de New York (que l'on perçoit d'ailleurs à travers le titre de sa pièce "Exiles", publiée en 1918). Sa ville natale, Dublin, provoquait en lui des émotions contradictoires d'amour et de haine. Un sentiment qu'a également ressenti George Moore, né dans le Comté de Mayo sur la côte ouest de l'Irlande, envers l'Irlande, la France et l'Angleterre :

Moore with his aptitude for excess became a triple "exile", alienated from Ireland, France and England [...]. He existed in a metaphorical exile as an "outsider", one who never fully adjusted to the trappings of "accommodation and national well-being". He was restless, unsettled, one who succeeded in unsettling others and one who could not return "home". He was an artist for whom writing became a place to live. Moore's art was predicated on dissatisfaction, on "the idea of unhappiness"

42. Edith Wharton, *A Backward Glance*, *op. cit.*, p. 119.

and duality of vision, a hybrid and dialogic presupposition of comparison and conflict between Ireland, France and England, between the quotidian and the élite⁴³.

Sans oublier bien sûr Henry James qui, en juillet 1876, s'installe à Londres et qui, déçu par l'attitude des États-Unis durant la première guerre mondiale, demande et obtient la nationalité britannique en 1915.

Une étude comparée permettrait de créer un parallèle entre des auteurs de cultures et d'époques différentes, afin d'étudier les similitudes et les disparités dans leur expérience du voyage et de l'exil. Il est clair qu'E. Wharton se passionnait pour la littérature de voyage et que les œuvres de Goethe, d'Augustus Hare, de Ruskin et de Henry James comptaient parmi ses préférées. Si l'on s'arrête plus particulièrement sur le contexte dans lequel E. Wharton rédige *The Cruise of the Vanadis*, il ne faut pas oublier que c'est une jeune mariée qui s'est depuis peu détachée de l'emprise de sa mère qui ne cessait de réfréner son engouement pour la littérature. Il semble clair qu'une fois mariée, elle ait compensé ce manque en s'empressant de lire tous les romans et récits qu'elle pouvait trouver. La littérature de voyage de l'époque est particulièrement intéressante à étudier en ce qu'elle permet notamment d'éclairer le récit de *The Cruise of The Vanadis*.

43. Patrick Ward, "Exile, Art and Alienation: George Moore's Irish Writings", dans : *Exile, Emigration and Irish Writing*, Dublin : Irish Academic Press, 2002, pp. 182-231.

Chapitre 3

L'influence des écrivains voyageurs

Pendant leur enfance, la lecture de récits de voyage ou le décryptage des cartes et mappemondes nourrissent leurs rêves d'évasion. Adolescents, les plus téméraires se risquèrent à écrire leurs premiers textes pour d'éphémères revues scolaires ou quelque gazette locale. Les plus impatients – sans même avoir un diplôme en poche – partirent avec un sac léger, la tête pleine d'images exotiques, sur les traces des livres qui les avaient tenus éveillés au cours de nuits agitées, s'appropriant l'adage de Gérard de Nerval : « Je voyage pour vérifier mes rêves ». Les moins pressés attendirent d'avoir parcouru le monde et de s'en être rassasiés pour livrer au lecteur son usage et donner à partager leur émerveillement¹.

1. Johann Wolfgang von Goethe

Comme le souligne Hermione Lee et d'après les nombreuses références intertextuelles, E. Wharton, dans *The Cruise of the Vanadis*, était surtout influencée par les écrits de Goethe, qu'elle lisait et annotait méticuleusement depuis l'âge de quinze ans :

Her cruise diary had an epigram from *Faust* – his expression of longing for a magic cloak that would carry him into unknown lands. The 'wanderlust' that Goethe gives his romantic heroes, particularly *Wilhelm Meister* (whose 'apprenticeship' and 'travels' Wharton knew well), inspired this travel-book, as it does all her later travel writings. *Wilhelm Meister* gave her one of her favourite sayings (which she used as one of the epigrams for *A Backward Glance*), '*Kein Genuss ist vorübergehend*': 'No pleasure is transitory'².

-
1. Laurent Maréchaux, *Écrivains voyageurs : ces vagabonds qui disent le monde*, Paris : Arthaud, 2011, p. 9.
 2. Hermione Lee, *Edith Wharton*, *op. cit.*, p. 84.

1.1. L'Italie

Edith Wharton s'est toujours inspirée du profond désir qu'éprouvait Goethe, en tant que nordiste, de voyage en direction du Sud. La destination favorite d'E. Wharton, comme je l'ai déjà indiqué, est l'Italie ; dans *The Cruise of the Vanadis*, les descriptions qu'elle offre de la Sicile sont parmi les plus éloquentes, sans oublier que l'Italie est la destination finale du *Vanadis*. De 1885 à 1905, date à laquelle son dernier ouvrage sur l'Italie est publié, elle se plonge pendant vingt ans dans l'histoire, l'art, l'architecture et la littérature de l'Italie: "She had immersed herself in ground-plans, guide-books, architectural treatises, diaries and travellers' accounts, from the fifteenth to the nineteenth centuries, in four languages³".

Italian Villas and Their Gardens (1904) est considéré par la critique comme un ouvrage d'expert ("a pioneering achievement, and an astonishing one for a self-educated 'amateur'⁴") dans lequel E. Wharton offre une étude approfondie de plus de soixante quinze villas à travers l'Italie – des villas de Florence, Sienne, Gênes, la Lombardie, Rome et ses environs, ainsi que la Vénétie. La critique souligne surtout le caractère pionnier de cet ouvrage ("the book which led to dozens in its wake and spearheaded the revival of an interest in her time in the 'classic Italian gardens'") qui est devenu un véritable manuel de travail pour les paysagistes et les étudiants en architecture ("a working manual for landscape gardeners and architectural students⁵").

E. Wharton envisage l'architecture et les jardins italiens d'une manière différente : "To seek the answer one must go deeper: the garden must be studied

3. *Ibid.*, p. 111.

4. *Ibid.*, p. 112.

5. Charles Quest-Ritson, *The English Garden Abroad*, London : Penguin, 1992, p. 122. Robin Lane Fox, "Come into the Garden, Edith", dans : *Financial Times*, 16 août 1998. Van Wyck Brooks, *The Dream of Arcadia: American Writers and Artists in Italy, 1760-1915*, London : J.M. Dent & Sons, 1958, p. 243. Cités dans Hermione Lee, *Edith Wharton, op. cit.*, p. 112.

in relation to the house, and both in relation to the landscape⁶”. Le travail de l’architecte prend une signification nouvelle : il doit être le reflet d’une harmonie entre la nature et l’art – l’œuvre architecturale devant être en accord parfait avec le cadre naturel : “the architect’s discovery of the means by which nature and art might be fused in his picture”, “the relation of his whole composition to the scene about it⁷”. Elle s’inspire en fait des travaux du théoricien du jardin, Andrew Jackson Downing, dont l’ouvrage *Treatise on the Theory and Practice of Landscape Gardening, Adapted to North America, With a View to the Improvement of Country Residences* (1841) accorde une grande importance aux valeurs morales et spirituelles associées à l’architecture, ainsi qu’à la finalité sociale de l’architecture paysagère⁸.

Un an après *Italian Villas and Their Gardens* d’Edith Wharton, Evelyn March Phillips publie *The Gardens of Italy* (1905), un ouvrage en deux volumes destiné au roi d’Italie, illustré par des photographies de Charles Latham. Ce livre est totalement dépourvu d’analyse architecturale approfondie, si importante aux yeux d’E. Wharton :

Where Phillips rhapsodises, on the gardens of the Villa Medici in Rome, about going into ‘a deep, dark ilex wood, a haunt for fauns and dryads’, Wharton has a technical analysis of what makes them so magical (‘it is worth the student’s while to try and analyze the elements of which the sensation is composed’), noting the contrast and relationship between the ilex walk, the flower-garden in front of the house, and the view: ‘This is one of the first of the gardens which Gurlitt defines as gardens to look out from, in contradistinction to the earlier sort, the gardens to look into’⁹.

6. Edith Wharton, *Italian Villas and Their Gardens*, *op. cit.*, p. 6.

7. *Ibid.*, pp. 7 et 8.

8. Hermione Lee, *Edith Wharton*, *op. cit.*, p. 120. Elle cite Clive Aslet, *The American Country House*, New Haven : Yale University Press, 1990, p. 27 et Charles Beveridge et Paul Rocheleau, *Frederick Law Olmsted: Designing the American Landscape*, New York : Universe Publishing, 1998, p. 28.

9. *Ibid.*, p. 113. Hermione Lee cite Charles Latham et Evelyn March Phillips, *The Gardens of Italy*, vol. 1, London : Country Life Ltd., 1905, p. 82, et Edith Wharton, *Italian Villas and Their Gardens*, *op. cit.*, p. 94.

Cette passion pour l'Italie est ravivée par sa future rencontre avec Berenson qui partage son engouement pour ce pays. En 1905, elle publie *Italian Backgrounds* à travers lequel elle partage l'expérience de ses nombreux voyages en Italie et réutilise les détails de son expérience de 1888 en Sicile (étudié ici dans le chapitre 3 de la deuxième partie, Tome II). L'influence de Goethe se fait ressentir à travers ces descriptions de paysages italiens :

That was the Italy Goethe longed for, the Italy invoked in the plaintive song of Mignon, the androgynous waif of *Wilhelm Meister* who yearns for the country she comes from and never finds again. Back in Rome as an old lady, in 1932, rereading Goethe, nearly fifty years after the cruise of the *Vanadis*, Wharton thinks again of Mignon's song, '*Kennst du das Land*': '*Kennst du das Land, wo die Zitronen blühen... Dahin, dahin, möcht Ich mit Dir, O mein Geliebter, gehn!*': 'Do you know the land where the lemons blossom? / The golden oranges gleam among dark leaves, / a gentle wind blows from the blue sky, / the myrtle grows quietly, the laurels tall. / Do you really know it? / Thither, thither / I long to go with you, O my beloved.'¹⁰ 'Do you know the land?' Mignon repeats to Wilhelm after she has sung the song. 'It must be Italy,' he replies¹¹.

1.1.1. *Italian Journey* (1786-1788) et *Les Années d'apprentissage de Wilhelm Meister* (1795)

Italian Journey (rédigé entre 1786 et 1788), ainsi que *Les Années d'apprentissage de Wilhelm Meister* (1795), sont, pour E. Wharton, comme pour de nombreux écrivains et voyageurs du XIX^e siècle, une de ses plus grandes sources d'inspiration notamment pour ses voyages en Italie. Elle s'y réfère à de nombreuses reprises dans *The Cruise of the Vanadis* et s'en inspire pour rédiger *The Valley of Decision* en 1902. Dans *Italian Backgrounds*, l'approche qu'elle adopte vis-à-vis de l'Italie qu'elle divise en deux plans, un « premier plan » auquel le simple touriste se limitera, et un « arrière-plan » accessible uniquement au voyageur avisé, peut être rapprochée des propos tenus par Goethe avant elle. Dans *Italian Journey*, il affirme "The impressions of a mere tourist are bound to

10. Edith Wharton, [Lettre à John Hugh Smith, 23 Mai 1932], dans : *Letters of Edith Wharton*, *op. cit.*, p. 549. Traduction de William Mann, 1965.

11. Hermione Lee, *Edith Wharton*, *op. cit.*, p. 85.

be false¹²” et poursuit “energetic, ambitious spirits cannot be satisfied by pleasure; they demand knowledge¹³”.

1.1.2. Le voyageur avisé

E. Wharton privilégie, tout comme lui, une approche érudite du voyage qui requiert une acquisition préalable de connaissances culturelles ; selon Goethe : “judgement is impossible without a knowledge of historical development¹⁴”, ou encore “In art, I have to reach the point where everything has become first-hand knowledge and nothing remains a mere name¹⁵”. Une fois ces connaissances assimilées, le voyageur est alors prêt à se faire sa propre idée des pays visités et ne doit compter que sur sa subjectivité, comme le fait savoir, soulignons le à nouveau, E. Wharton à propos de son récit de voyage : “this Journal is written not to record other people’s opinions, but to note as exactly as possible the impression which I myself received” (p. 46). De la même manière, il s’agit pour Goethe de mettre à l’épreuve ses capacités d’observation et de jugement :

At present I am preoccupied with sense-impressions to which no book or picture can do justice. The truth is that, in putting my powers of observation to the test, I have found a new interest in life. How far will my scientific and general knowledge take me? Can I learn to look at things with clear, fresh eyes? How much can I take in at a single glance? Can the grooves of old mental habits be effaced? This is what I am trying to discover¹⁶.

Pour l’un comme pour l’autre, le voyage, et l’Italie plus particulièrement, représente l’occasion de confronter les connaissances acquises depuis l’enfance à l’épreuve de l’expérience elle-même. Cette confrontation des attentes à la réalité

12. Johann Wolfgang von Goethe, *Italian Journey* (1786-1788), traduction de W. H. Auden et Elizabeth Mayer, London : Penguin Classics, 1982, p. 376.

13. *Ibid.*, p. 395.

14. *Ibid.*, p. 167.

15. *Ibid.*, p. 379.

16. Johann Wolfgang von Goethe, *Italian Journey*, *op. cit.*, p. 38.

est une étape longuement désirée par ces deux auteurs et l'attente leur paraît interminable, comme le montre Goethe :

My passionate desire to see these objects with my own eyes had grown to such a point that, if I had not taken the decision I am now acting upon, I should have gone completely to pieces. More historical knowledge was no help. The things were in arm's reach, yet I felt separated from them by an impenetrable barrier. Now I feel, not that I am seeing them for the first time, but that I am seeing them again¹⁷.

L'avantage principal pour ces deux auteurs est que leurs parents les ont initiés très tôt au voyage, même si pour Goethe la découverte se fait surtout à travers les récits, notamment des périples de son père en Italie. Très jeune, Goethe se plonge dans le récit de son père Johann Casper, *Viaggio per l'Italia* (1739-1740), rédigé en italien, qui retrace ses pérégrinations sur la péninsule à travers une collection de 1096 pages regroupant quarante-deux lettres, mais aussi le récit de Karl Philip Moritz, *Reisen eines Deutschen in Italien in den Jahren 1786 bis 1788* (*A German's Journey in Italy* [1786-88]) publié en 1792-93, les lettres de Heinse sur son voyage en Italie de 1780 à 1783, ainsi que celles de Winckelmann (1756-57). Goethe est un fervent lecteur de récits de voyage, qui, selon Arthur G. Schultz, représentent treize pour cent des ouvrages de sa bibliothèque¹⁸. Johann Casper considérait son voyage comme l'accomplissement culturel suprême de sa vie et espérait voir son fils suivre son exemple¹⁹. Goethe repoussera le départ pendant une dizaine d'années et n'entreprendra son voyage à travers l'Italie qu'après le décès de son père.

17. *Ibid.*, p. 104.

18. Arthur G. Schultz, "Goethe and the Literature of Travel", dans : *Journal of English and Germanic Philology*, vol. 48, Chicago : University of Illinois, 1949, pp. 457-58.

19. Viola B. Kolarov, *Shakespeare's "Hamlet" in German Letters: Mourning Becomes Translation*, Ann Arbor : ProQuest, 2006, p. 135.

1.1.3. Les fondamentaux

Dans son article “Goethe’s *Italienische Reise* in its European Context”, Lilian R. Furst situe *Italian Journey* dans un groupe spécifique de récits de voyage fondamentaux qui prouve l’importance du Grand Tour aux yeux des contemporains de Goethe et qui comprend également *Travels Through France and Italy* (1766) de Tobias Smolett, *Rome, Naples et Florence* (1817) de Stendhal, *Notes of a Journey Through France and Italy* (1826) de William Hazlitt, ainsi que *Voyage en Italie* (1827) de Chateaubriand²⁰. Furst débute son article en citant une remarque de Samuel Johnson :

A man who has not been to Italy is always conscious of an inferiority, from his not having seen what it is expected a man should see. The grand object of travelling is to see the shores of the Mediterranean. [...] All our religion, almost all our law, almost all our arts, almost all that sets us above the savages, has come to us from the shores of the Mediterranean²¹.

Leur itinéraire à travers l’Italie comprend les visites inévitables de Turin, Milan, Venise, Bologne, Florence, Rome et Naples, avec Rome – véritable berceau de l’Antiquité classique – comme objet principal du périple. La curiosité liée au passé de cette ville et à son héritage représentait la source majeure d’inspiration des différents récits de voyage. Furst remarque que l’un des critères principaux d’appartenance au genre du récit de voyage reposait alors sur l’organisation du texte en un récit ou sous forme de lettres, à opposer à une simple dissertation qui se rapprocherait davantage du format du genre du roman et donc de la fiction.

La difficulté majeure pour ces écrivains-voyageurs est de parvenir à contrebalancer l’apport que l’on pourrait qualifier d’encyclopédique d’un côté et esthétique de l’autre, d’allier les objectifs du voyageur à ceux de l’écrivain, ou comme le souligne Furst, de réussir à encapsuler le véritable but du récit de

20. Lilian R. Furst, “Goethe’s *Italienische Reise* in its European Context”, dans : *Through the Lens of the Reader: Explorations of European Narrative*, New York : State University of New York Press, 1992, p. 10.

21. Samuel Johnson, 11 avril 1776. Cité par James Boswell, dans : *The Life of Samuel Johnson* (1791), London : Peinguin Classics, 2008, p. 537.

voyage : “pleasurable instruction”²². La seconde difficulté qui, en fait, découle de la première, est de conjuguer « observation » et « réflexion » comme le souligne Hester Lynch Piozzi dans *Observations and Reflections made in the course of a Journey Through France, Italy, and Germany* (1789) – l’observation devant être la priorité : “‘observations’ meant specific descriptions of things seen during travels, while ‘reflections’ denoted the philosophical, aesthetic, moral or political thoughts occasioned by those sights”²³.

Dès le milieu du XVIII^e et le début du XIX^e siècle, la réflexion commence à prendre le pas sur l’observation, s’appuyant sur le modèle du récit de Sterne, *Sentimental Journey* (1768) et se rapprochant du voyageur « pittoresque ». Selon Furst, Goethe est celui qui parvient le mieux à contrebalancer les apports basés sur la réflexion subjective d’un côté et l’observation objective de l’autre. Il est d’ailleurs sceptique à l’égard des récits empreints de sentimentalisme de Sterne et de ses disciples, et leur préfère une approche plus traditionnaliste : “Goethe maintains a critical detachment from certain popular trends of travel writing of his day, preferring to align himself in a conservative stance more with the older traditions of the genre than with recent innovations”²⁴.

Smollett et Hazlitt font également partie de ces écrivains-voyageurs que l’on pourrait qualifier de “down-to-earth”. Leurs lecteurs sont pour la plupart des Britanniques qui semblent férus de détails concrets concernant le côté pratique du voyage sur le Continent. Ils fournissent par exemple des informations précises sur les moyens de transport, le logement, la nourriture, ainsi que les dépenses : “After reading Smollett, you know exactly how to set about hiring a boat and a crew to take you along the coast from Nice to Genoa, where to stay overnight, what provisions to take along, and what hazards to watch out for”²⁵. Cependant, à la différence de Goethe, Smollett et Hazlitt ne semblent pas, selon Furst, tirer un

22. Lilian R. Furst, “Goethe’s *Italienische Reise* in its European Context”, *op. cit.*, p. 12.

23. Ibidem.

24. *Ibid.*, p. 13.

25. *Ibid.*, p. 17.

quelconque plaisir à la découverte des lieux qui apparaît plus comme une obligation qu'un réel désir. Ils se contentent d'apporter des renseignements géographiques, historiques et culturels très précis, mais sans grand enthousiasme. Furst cite un passage de *Travels Through France and Italy* afin de justifier ses propos :

Pisa is a fine old city that strikes you with the same veneration you would feel at sight of an ancient temple which bears the marks of decay, without being absolutely dilapidated. The houses are well built, the streets open, straight, and well paved; the shops well furnished; and the markets well supplied: there are some elegant palaces, designed by great masters. The churches are built with taste, and tolerably ornamented. There is a beautiful wharf of free-stone on each side of the river Arno, which runs through the city, and three bridges thrown over it, of which that in the middle is of marble, a pretty piece of architecture: but the number of inhabitants is very inconsiderable; and this very circumstance gives it an air of majestic solitude, which is far from being unpleasant to a man of a contemplative turn of mind. For my part, I cannot bear the tumult of a populous commercial city; and the solitude that reigns in Pisa would with me be a strong motive to choose it as a place of residence²⁶.

Chateaubriand et Stendhal laissent de côté les informations sur l'aspect pratique du voyage et ne donnent pas de conseil. Chateaubriand est beaucoup plus intéressé par les émotions que lui procurent un tel périple et les descriptions qu'il en fait sont très lyriques, émotives et poétiques :

Le ciel étoit chargé de nuages ; la tempête mêloit ses gémissements, dans les colonnes du temple, au bruit de la cascade : on eût cru entendre des voix tristes sortir des soupiraux de l'ancre de la Sybille. La vapeur de la chute de l'eau remontoit vers moi du fond du gouffre comme une ombre blanche : c'étoit une véritable apparition. Je me croyois transporté au bord des grèves ou dans les bruyères de mon Armorique²⁷.

Comme il l'explique lui-même : « Le lieu est propre à la réflexion et à la rêverie : je remonte dans ma vie passée ; je sens le poids du présent, et je cherche à

26. Tobias Smollett, *Travels Through France and Italy* (1766), London : Oxford University Press, 1919, p. 222.

27. François-René vicomte de Chateaubriand, *Voyage en Italie* (1827), Paris : Pourrat frères, 1833, p. 30.

pénétrer mon avenir²⁸ ». Sa démarche est bien plus personnelle que celle de Smollett et de Hazlitt. Chateaubriand fait fond sur ses émotions et son approche est davantage subjective :

It is no exaggeration to claim that Italy functions as a prop for Chateaubriand, both a stimulus and a backcloth to his own feelings. The center of the stage—and I use the theatrical term deliberately—is occupied by the self-dramatizing persona of the poet, who is the coloring filter of experience. Not the sights of Italy, but his responses and associations dominate the text²⁹.

Stendhal ne jette pas ce regard vers le passé et ses descriptions s'efforcent de représenter les éléments du présent – à travers les enjeux politiques propres aux lieux, les conditions sociales, les formes d'art populaire, etc. Cependant, il néglige souvent l'apport documentaire et dépeint plutôt la sensibilité et les mœurs des Italiens. Dans sa troisième édition de 1826 de *Rome, Naples et Florence*, il altère d'ailleurs le texte original en y ajoutant des anecdotes romanesques où les lieux et les dates sont souvent imaginés. Arrivé à Milan, au théâtre de « la Scala », il commente les discussions qui s'échappent depuis les loges et en décembre 1816, en quittant Milan, il dit des Milanais : « Je n'ai jamais rencontré de peuple qui convienne si bien à mon âme. Quand je suis avec les Milanais, et que je parle milanais, j'oublie que les hommes sont méchants, et toute la partie méchante de mon âme s'endort à l'instant³⁰ ». À Bologne, il aime faire la cour dans les salons et écouter les secrets des Italiennes.

1.2. Une manière bien particulière d'envisager le récit de voyage

Goethe a une approche typiquement personnelle de l'Italie mais sa réflexion n'en est pas pour autant introspective, c'est la raison principale pour laquelle, pour de nombreux critiques, son récit surpasse ceux de ses contemporains :

28. *Ibid.*, p. 24.

29. Lilian R. Furst, "Goethe's *Italianische Reise* in its European Context", *op. cit.*, p. 20.

30. Stendhal, *Rome, Naples et Florence* (1817), Paris : Édouard Champion, 1919, p. 153.

Goethe works within the dominant conventions of late eighteenth and early nineteenth century travel writing. However, he transforms those conventions, not by the kind of radical innovation represented by Sterne's *Sentimental Journey*, but rather from within, through the richness of tone, the density of texture, and the depth of his appreciation of Italy, all of which distinguish his reading in the *Italienische Reise* from that of even the most eminent among his contemporaries³¹.

Ce qui est particulièrement intéressant chez Goethe est que son récit est à la fois passionné, informé et basé sur l'observation. Il s'efforce à la fois de documenter et d'apporter un jugement esthétique sur les ruines des temples de l'Antiquité classique (en faisant souvent référence aux observations de Johann Joachim Winckelmann) et rend compte des éléments géologiques et botaniques des lieux visités : "I have always looked at landscapes with the eye of a geologist and a topographer, and suppressed my imagination and emotions in order to preserve my faculty for clear and unbiased observation³²".

1.2.1. Les sciences naturelles

L'intérêt pour les sciences naturelles est une inspiration très dix-huitièmiste, que l'on retrouve également chez Ruskin qui se passionne pour la beauté des pierres, des roches, des nuages et des éléments naturels comme sujet d'intérêt pour l'artiste : "I used to fancy that everybody would like clouds and rocks as well as I did, if once told to look at them; whereas, after fifty years of trial, I find that is not so, even in modern days³³". Le devoir de l'artiste est de rendre gloire et hommage à la beauté de la nature – œuvre de Dieu : "Flowers, like everything else that is lovely in the visible world, are only to be seen rightly with the eyes which the God who made them gave us³⁴".

Dans *Italian Journey*, Goethe s'attarde souvent sur les roches, leur composition, l'assemblage de leurs minéraux, leur grande diversité d'aspects, ou

31. Lilian R. Furst, "Goethe's *Italienische Reise* in its European Context", *op. cit.*, p. 25.

32. Johann Wolfgang von Goethe, *Italian Journey*, *op. cit.*, p. 125.

33. John Ruskin, *Præterita* (1885-89), vol. 2, London : George Allen, 1907, p. 1.

34. *Ibid.*, p. 299.

encore leur origine ou la modalité de leur formation ; comme par exemple en visite à l'abbaye de Waldsassen, dans le diocèse de Ratisbonne en Bavière : “The soil is a decomposed clayey slate. The quartz which is found in this type of rock formation does not decompose or erode, and it makes the soil loose and fertile³⁵”, ou encore dans les Alpes : “The limestone Alps through which I have been travelling so far have a grey colour and beautiful irregular shapes, even though the rock is divided into level strata and ridges. But since bent strata also occur and the rock does not weather equally everywhere, the cliffs and peaks assume bizarre shapes³⁶”.

Il transporte avec lui les travaux de Carl Linnæus (ou Carl von Linné), naturaliste suédois qui a fondé les bases du système moderne de la nomenclature binominale en répertoriant, nommant et classant de manière systématique l'essentiel des espèces vivantes connues à son époque : “I carried my Linnaeus with me and had his terminology firmly stamped on my mind³⁷”. Les récits de voyage d'E. Wharton comportent, quant à eux, de longues observations sur la botanique et les pierres architecturales : “the stonework, the evergreen foliage, the effects of rushing or motionless water, above all the lines of the natural scenery— all form a part of the artist's design³⁸”. Le récit de sa croisière à bord du *Vanadis* présente également de nombreuses similarités avec *Italian Journey* de Goethe.

1.2.2. Le modèle de l'expert, du “connoisseur”

La plus évidente d'entre elles est l'apport majeur de données historiques et géographiques, ainsi que la volonté de se différencier du « mauvais touriste ». E. Wharton était clairement déterminée à devenir plus qu'un touriste amateur. Elle était dévouée à l'étude de la culture européenne. En 1894, alors qu'elle visite le monastère de San Vivaldo en Toscane, elle parvient à déterminer que des figures

35. Johann Wolfgang von Goethe, *Italian Journey*, *op. cit.*, p. 23.

36. *Ibid.*, p. 33.

37. *Ibidem.*

38. Edith Wharton, *Italian Villas and Their Gardens*, *op. cit.*, p. 8.

en terre cuite que très peu de personnes connaissent n'appartiennent pas au XVII^e siècle, mais bien à la fin du XV^e siècle – une information qui est par la suite confirmée par un expert du musée de Florence. Cette anecdote prouve combien elle s'éloigne du modèle du touriste passionné pour se rapprocher peu à peu de celui de l'expert, du "connoisseur".

Dans *The Cruise of the Vanadis*, Edith Wharton semble également suivre le modèle de Goethe dans l'équilibre qui existe entre les éléments propres à l'« observation » et les éléments propres à la « réflexion ». Elle n'épanche pas ses émotions (comme pourrait le faire Chateaubriand), mais ne manque cependant pas de donner ses impressions ou d'exprimer son enthousiasme, comme le souligne Hermione Lee :

Yet responsiveness was vital too. For all Goethe's insistence on objectivity, his *Italian Journey* is loaded with deep romantic emotion, as when in Venice, listening to the gondoliers singing Tasso and Ariosto to each other across the canals by moonlight. In her books on Italy, Wharton does not talk about her feelings, but they pour through her technical descriptions and historical scenes. Italy was a rite of passage for her, an awakener of powerful emotions, and, it may be, a compensation for a frustrated, barren married life³⁹.

Goethe l'a initiée à sa manière de concevoir la culture européenne, c'est-à-dire : "It is impossible to understand the present without knowing the past"⁴⁰.

Progressivement, E. Wharton finit par véritablement s'appropriier l'Italie, elle écrit trois livres sur le pays (ainsi que des poèmes et des nouvelles ayant pour thème l'Italie) : un roman historique en 1902 (*The Valley of Decision*), un ouvrage sur les jardins et les demeures italiennes en 1904 (*Italian Villas and Their Gardens*) et enfin *Italian Backgrounds* en 1905. Dante, Verlaine, le poète Léopardi, fervent du pessimisme romantique, et surtout Robert Browning ont également influencé le regard d'E. Wharton sur l'Italie. Elle fait souvent référence

39. Hermione Lee, *Edith Wharton*, *op. cit.*, p. 86. Elle cite Johann Wolfgang von Goethe, *Italian Journey* (1786-1788), *op. cit.*, p. 93, et précise que Morton Fullerton nota des similarités entre *Roman Elegies* de Goethe et le poème d'amour le plus passionné d'Edith Wharton, 'Terminus'.

40. Johann Wolfgang von Goethe, *Italian Journey*, *op. cit.*, p. 165.

à Browning, notamment dans un passage d'*Italian Backgrounds* dans lequel elle cite l'un de ses poèmes favoris, 'A Toccata of Galuppi's', et s'émerveille : "the glittering Venice of the "Toccata of Galuppi" lies outspread like a butterfly with the bloom on its wings⁴¹".

41. Edith Wharton, *Italian Backgrounds*, *op. cit.*, p. 191.

2. John Ruskin

Bien qu'E. Wharton se soit fait sa propre opinion sur l'Italie et sur les nombreux lieux visités, elle est influencée, dès son plus jeune âge, par une tradition « d'europhilie » ou d'amour pour l'Europe et sa culture¹, propre au XIX^e siècle. L'une des figures dominantes de cette tradition est l'érudit et homme de lettres américain, Charles Eliot Norton. Professeur d'histoire de l'art à Harvard, c'est l'un des mentors les plus érudits et les plus respectés qui aient fait découvrir à E. Wharton l'Italie et la culture italienne. De 1856 à 1874, Norton voyage en Europe et en Angleterre et se lie d'amitié avec Thomas Carlyle, Edward Fitzgerald, Leslie Stephen et surtout John Ruskin. Ce dernier est un réel mentor pour Norton qui partage notamment l'opposition de Ruskin à tout art qui soit postérieur à la période de la fin du Moyen-Âge.

John Ruskin (1819-1900) contribue largement à l'évolution des motivations vis-à-vis du voyage dès la seconde moitié du XIX^e siècle, et cela jusqu'à la veille de la Première Guerre mondiale. Il est le critique d'art britannique le plus influent de la période victorienne. Les nombreux voyages de son enfance, entrepris avec ses parents, jouent un rôle majeur dans la formation de son éducation culturelle, et plus tard, dans l'acquisition de sa pensée esthétique et le choix de ses études de critique d'art. Les Ruskin voyagent en France et en Belgique (1825), à Strasbourg, Schaffhausen, Milan, Gênes et Turin (1833), à travers les Alpes et à Venise (1835). À l'âge de vingt-six ans, Ruskin entreprend son premier voyage en solitaire et part étudier l'art médiéval (et bien sûr l'architecture) en France, en Suisse et plus particulièrement en Italie (1845). Dans son journal du 6 mai 1841, il écrit: “‘Thank God I am here; it is the Paradise of cities.’...‘This, and Chamouni, are my two bournes of Earth²’.”

Ruskin se positionne en tant que voyageur avisé, dont les récits de voyage témoignent d'une rigueur et d'une connaissance de l'art indéniables, ainsi que

1. Hermione Lee, *Edith Wharton*, *op. cit.*, p. 94.

2. John Ruskin, *Præterita*, vol. 2, *op. cit.*, p. 84.

d'un fin sens critique. À travers ses écrits, il tente de mettre en évidence le lien, qu'il pense indéfectible, entre la nature, l'art et la société – l'artiste devant se montrer respectueux envers la nature (*Modern Painters* [1843]). En novembre 1849, John Ruskin et sa femme Effie, se rendent à Venise. Les attentes et les motivations qui les animent diffèrent jusqu'à former deux profils de voyageurs bien distincts. Alors que John Ruskin privilégie une approche intellectualiste du voyage, Effie envisage son séjour à Venise comme une formidable opportunité de se sociabiliser. Dans ses nombreux guides de voyages, Ruskin encourage son lecteur – l'hypothétique voyageur – à observer les paysages, les bâtiments et l'art de la France et de l'Italie sous leur aspect culturel (*Mornings in Florence* [1875–77], *The Bible of Amiens* [1880–85], *St Mark's Rest* [1877–84] et *A Guide to the Principal Pictures in the Academy of Fine Arts at Venice* [1877])³.

2.1. *The Stones of Venice* (1851-1853)

Tout comme Proust le fera vingt ans plus tard, E. Wharton visite Venise avec son père, avec dans son sac, comme précédemment mentionné, *The Stones of Venice* (1851-1853) : “with our Ruskin in hand we explored every corner of Florence & Venice⁴”. Ruskin publie chacun des trois volumes de *The Stones of Venice* en l'espace de deux ans, de 1851 à 1853. Le premier volume “The Foundations” est un traité architectural qui spécifie les règles de l'architecture – et a d'ailleurs été comparé à *De Re Aedificatoria* (1452) d'Alberti, puisque les deux traités conçoivent l'architecture comme un équilibre entre décoration et construction⁵. Dans ce premier volume, Ruskin ne décrit pas la ville de Venise en elle-même, mais s'efforce plutôt, dans la continuité du travail effectué pour *The Seven Lamps*

3. Keith Hanley et John K. Walton, *Constructing Cultural Tourism: John Ruskin and the Tourist Gaze*, Bristol : Channel View Publications, 2010.

4. Edith Wharton, “Life and I”, *op. cit.*, p. 1096. Voir également, Edith Wharton, *A Backward Glance*, *op. cit.*, p. 67.

5. Cornelis J. Baljon, “Interpreting Ruskin: The Argument of The Seven Lamps of Architecture and The Stones of Venice”, dans : *Journal of Aesthetics and Art Criticism*, vol. 55, n°4, New York : John Wiley & Sons, 1997, p. 406.

of *Architecture* (1849), d'analyser des détails architecturaux spécifiques et d'en conclure s'ils sont ou non en accord avec les principes établis dans ses précédents travaux. Le second ("The Sea Stories") et le troisième ("The Fall") volumes s'attardent eux, au contraire, sur des structures spécifiques de la ville de Venise⁶.

"The Sea Stories" s'attache tout particulièrement à décrire l'architecture byzantine et gothique de la ville, qu'il privilégie clairement au style de la Renaissance vénitienne qu'il considère et critique dans "The Fall". À travers chaque volume, Ruskin s'intéresse à la fois à des constructions en particulier, comme la basilique Saint-Marc ou encore le palais des Doges, mais aussi à l'évolution du style des nombreux motifs architecturaux, notamment les bases des colonnes, les chapiteaux, les corniches, les fenêtres et surtout les arcs⁷. Ses travaux ne fournissent pas seulement un exemple des types d'arcs que l'on peut trouver à Venise, mais aussi "a scheme for the development of the mature Gothic style⁸" – Ruskin se concentre principalement sur l'évolution du style gothique.

2.1.1. L'arc

Dans "The Foundations", il commence son analyse des arcs et consacre trois chapitres à des discussions portant sur les aspects techniques de leur construction, ainsi qu'un bref récapitulatif des styles basiques que l'on trouve en Italie et dans le reste de l'Europe. L'arc est envisagé au-delà de son aspect fonctionnel qui est de supporter une construction, Ruskin lui attribue une caractéristique morale en associant métaphoriquement l'arc et le caractère humain :

Now the arch line is the ghost or skeleton of the arch; or rather is is the spinal marrow of the arch, and the voussoirs are the vertebræ, which keep it safe and sound, and clothe it. [...] So the arch line is the moral character of the arch, and the

6. Jessie Busch, John Eskeland, Marjorie Och & co., "Ruskin's *The Stones of Venice*", dans : *Venice an online exhibit produced in ARTH 470z at the University of Mary Washington*, Virginia : University of Mary Washington, 2008, http://venice.umwblogs.org/exhibit/john-ruskin-the-adopted-venetian/ruskins-the-stones-of-venice/#_ftn1.

7. Ibidem.

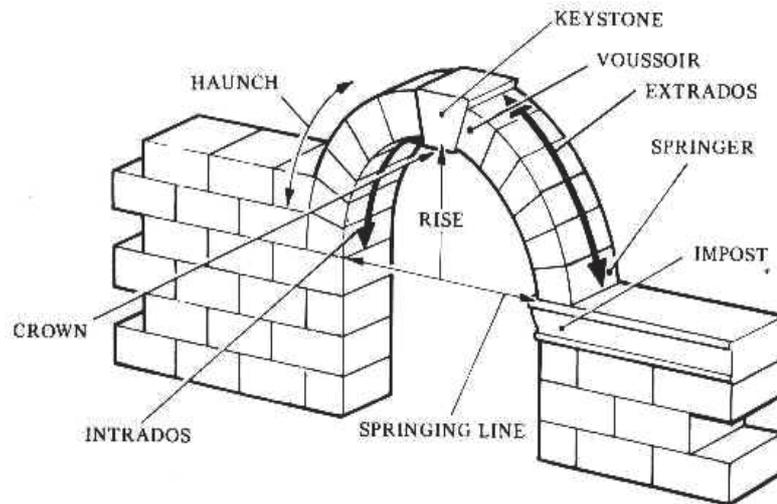
8. Deborah Howard, *The Architectural History of Venice*, New Haven : Yale University Press, 2004, p. 98.

adverse forces are its temptations; and the voussoirs, and what else we may help it with, are its armour and its motives to good conduct.

Il va plus loin dans sa description en personnifiant l'arc et en se prononçant sur le sort qui pourrait lui être réservé :

This moral character of the arch is called by architects its "Line of Resistance". There is a great deal of nicety in calculating it with precision, just as there is sometimes in finding out very precisely what is a man's true line of moral conduct: but this, in arch morality and in man morality, is a very simple and easily to be understood principle,—that if either arch or man expose themselves to their special temptations or adverse forces, outside of their voussoirs or proper and appointed armour, both will fall⁹.

L'architecture n'est plus envisagée de la même manière et devient l'image morale d'une ville, dans ce cas, de Venise. Il donne ensuite les éléments nécessaires à la construction physique d'un tel arc – moralement irréprochable – en privilégiant constamment le style gothique vénitien à toute autre forme d'arc : "Nothing can possibly be better or more graceful, or have the weight better disposed¹⁰".



Parts of an arch.

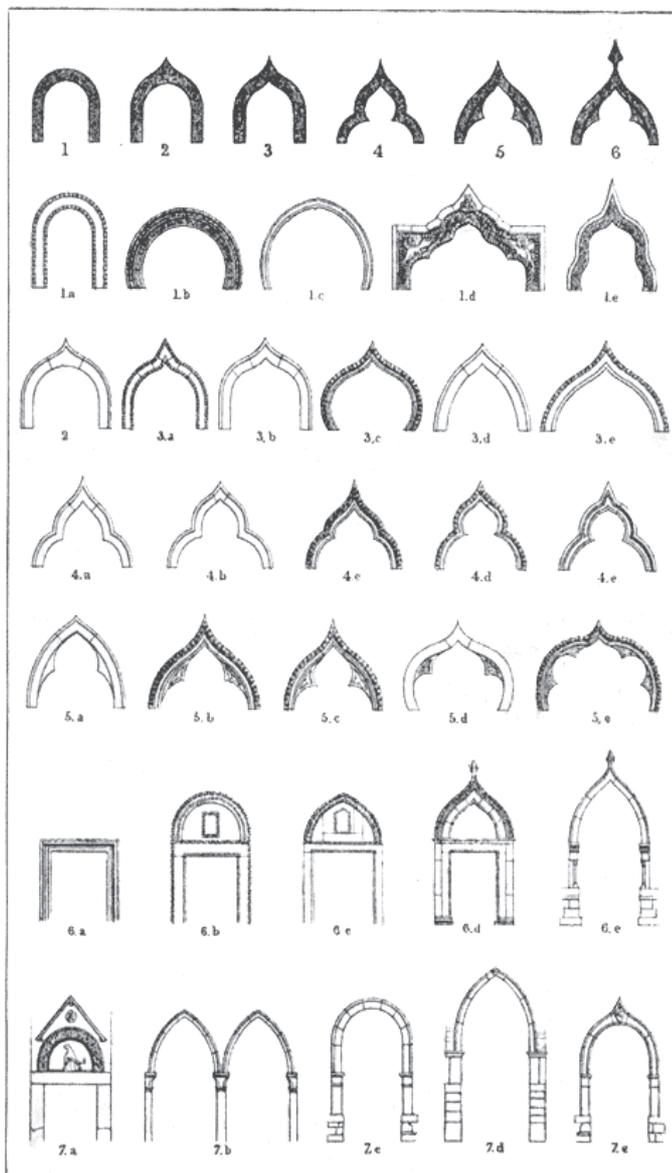
Ziad A. Alameddine, *Parts of An Arch*, http://venice.umwblogs.org/exhibit/john-ruskin-the-adopted-venetian/ruskins-the-stones-of-venice/#_ftnref3

9. John Ruskin, *The Stones of Venice - Volume I: The Foundations* (1851), 2007, New York : Cosimo, pp. 121-22.

10. *Ibid.*, p. 134.

2.1.2. Le style gothique

Dans “The Sea Stories”, Ruskin retrace l’évolution de l’architecture byzantine et la transition vers le style gothique au XII^e siècle. Il se concentre tout particulièrement sur les fenêtres et les portails en arc¹¹.



John Ruskin, The Orders of Venetian Arches, Dans : *The Stones of Venice - Volume II: The Sea Stories* (1853), London : Smith, Elder & co., 1867, pp. 248-49.

11. John Ruskin, *The Stones of Venice - Volume II: The Sea Stories* (1853), London : Smith, Elder & co., 1867, pp. 248-49.

Cette représentation des arcs vénitiens met en avant l'évolution des fenêtres en arc. Ruskin établit un classement chronologique (de 1 à 6 en partant de gauche à droite sur le schéma précédent).



Palazzo Loredan (gauche) et Palazzo Farsetti (droite), début du XIII^e siècle, Grand Canal, Venise, <http://venice.umwblogs.org>



est un arc
typiquement byzantin



comporte une
pointe sur les extrados
et les intrados sont
toujours arrondis :

Fenêtres du deuxième étage du Ca' da Mosto, début du XIII^e siècle, Grand Canal, Venise, <http://venice.umwblogs.org>



les extrados
et intrados sont
pointés (arc brisé)

Palazzo Zorzi-Bon, début du XV^e siècle, canal de Saint-Séverin, Venise, <http://venice.umwblogs.org>

Le « 2 » et le « 3 » sont des styles de transition, de l'architecture byzantine vers le



gothique, tandis que le « 4 » et le « 5 » sont purement gothiques et font partie des styles qui ont perduré le plus longtemps (du XIII^e au XV^e siècle). Le « 4 » est brisé comme le « 3 » mais présente un arc tréflé. Le « 5 » est similaire au « 4 » mais présente une moulure droite avec la forme tréflée placée à l'intérieur de l'arc.



Les fenêtres de l'arcade inférieure sont représentatives du « 4 » et celle de l'arcade supérieure du « 5 », Ca d'Oro, 1428-1430, Grand Canal, Venise, <http://venice.umwblogs.org>

De nature plus gothique que les autres, les styles « 4 » et « 5 » sont ceux que Ruskin juge les meilleurs : “the root of all that is greatest in Christian art is struck in the thirteenth century¹²”.



Le « 6 » , avec l’ajout d’un fleuron au-dessus de la pointe de l’arc, représente le style gothique tardif, précédant la transition vers l’architecture de la Renaissance.

2.1.3. La Renaissance

Le troisième volume de *The Stones of Venice*, “The Fall”, est consacré à l’architecture de la Renaissance que Ruskin s’efforce de discréditer :

Although Renaissance architecture assumes very different forms among different nations, it may be conveniently referred to three heads:—Early Renaissance, consisting of the first corruptions introduced into the Gothic schools: Central or Roman Renaissance, which is the perfectly formed style: and Grotesque Renaissance, which is the corruption of the Renaissance itself¹³.

Il manifeste un profond dégoût pour le style qu’il nomme “Grotesque Renaissance” et qui correspond à ce que l’on appelle aujourd’hui le style baroque. Selon lui, l’architecture a perdu tout caractère moral :

The architecture raised at Venice during this period is amongst the worst and basest ever built by the hands of men, being especially distinguished by a spirit of brutal mockery and insolent jest, which, exhausting itself in deformed and monstrous sculpture, can sometimes be hardly otherwise defined than as the perpetuation in stone of the ribaldries of drunkenness. On such a period, and on such work, it is painful to dwell¹⁴.

12. *Ibid.*, p. 263.

13. John Ruskin, *The Stones of Venice - Volume III: The Fall* (1853), New York : John Wiley & Sons, 1881, p. 2.

14. *Ibid.*, p. 112.



Église Santa Maria Formosa, style Baroque, église (1492) et façade (1604), Venise, <http://venice.umwblogs.org>

2.2. L'influence de Ruskin

Dès son plus jeune âge, E. Wharton a été influencée par les travaux de Ruskin. Comme je l'ai dit plus haut, elle ne manque pas de rappeler l'importance qu'elle lui accorde et le rôle majeur qu'il a joué lorsqu'elle retourne à New York après des années de séjour européen : “And then I came upon Ruskin! His wonderful cloudy pages gave me back the image of the beautiful Europe I had lost, and woke in me the habit of precise visual observation [...], & as an interpreter of visual impressions he did me incomparable service¹⁵”. Les écrits de Ruskin sur la critique et l'histoire de l'art faisaient tous partie des lectures de la jeune Edith :

[...] the Ruskin of “Modern Painters” and the “Seven Lamps”, together with a volume of “Selections” (appropriately bound in purple cloth) of all his purplest patches; to which my father, for my benefit, added “Stones of Venice” and “Walks

15. Edith Wharton, “Life and I”, *op. cit.*, p. 1084.

in Florence¹⁶” when we returned to Europe and the too-short days of our joint sight-seeing began¹⁷.

The Stones of Venice et *Mornings in Florence* ont véritablement donné un sens à ses visites de Venise et de Florence “To Florence & Venice his little volumes gave a meaning, a sense of organic relation, which no other books attainable by me at that time could possibly have conveyed¹⁸”.

2.2.1. The Cruise of the Vanadis

Déjà dans son premier récit de voyage, *The Cruise of the Vanadis*, ses descriptions architecturales laissent entrevoir l’influence de Ruskin ; en voyage à Lindos (Rhodes), elle contredit l’avis de Newton qui attribue un style byzantin à l’église de Panagia (rappelons qu’elle n’a alors que vingt-six ans)¹⁹ :

He calls it Byzantine, but unless he uses the term geographically, as dividing the East from the West, I don’t see what he means. The church consists of a nave with pointed tunnel-vaulting, a semi-circular apse, and a dome over the intersection of the nave and transepts. [...] It is evident that the pointed tunnel-vaulting of this church must have travelled from the East to the West and back again, instead of being taken direct from the Saracen, like the pointed arches of Monreale and Lazisa. Rhodes was taken in 1311, and Fulk de Villaret, who conquered it, was a Knight of Provence. The church of Lindos was probably built in his day or in that of his successor, Helion de Villeneuve, Grand Prior of St. Gilles in Provence; and as late as the middle of the thirteenth century the churches of Provence were all built with pointed tunnel-vault roofs. The church of Lindos, therefore, which was probably built not later than the first quarter of the fourteenth century, under the rule of Provençal Grand Masters, and most likely from the designs of Provençal architects, is apparently a faithful reproduction of the style which everywhere prevailed in the mother country at least until within fifty years of that time. If this is the case, the pointed arch of Lindos has performed a double journey, having been carried to Provence from the East either by the Greeks, or in later times by Provençal travellers, and taken back to Saracenic lands by the very Provençals who first made it known to western Europe. To call this church Byzantine is absurd.

16. **Mornings in Florence* (1875-77).

17. Edith Wharton, *A Backward Glance*, *op. cit.*, p. 67.

18. Edith Wharton, “Life and I”, *op. cit.*, p. 1095.

19. “The principal church is Byzantine, with a cupola [...]”. Charles Thomas Newton, *Travels and Discoveries in the Levant*, London : Day & Son, 1865, pp. 193-94.

Pointed arches, it is true, were used in the Byzantine basilica of Monreale, but they were an accidental divergence from the Byzantine forms, which are essentially round-arched, and the accident which produced them—the strange blending of Norman and Saracenic forms in Sicily—was one which had no counterpart elsewhere (pp. 125-126).



L'église de Panagia, Lindos, photographie A. Dell'olio, 2013

Située sur la gauche du chemin qui mène à l'Acropolis, l'église de Panagia, consacrée à l'Assomption de la Vierge Marie, est la principale église du village. Cette église médiévale fut construite en 1300, mais fut par la suite restaurée à de nombreuses occasions. La plus importante fut menée par le Grand Maître Pierre d'Aubusson (1476-1503) et la plus récente sous l'occupation italienne en 1927. L'intérieur suit un plan cruciforme, surimposé par une voûte.

Comme le remarque justement E. Wharton, cette église n'a rien de byzantin, si ce n'est les tuiles rouges du toit qui appartiennent effectivement à l'art byzantin. À l'entrée se trouve une iconostase, richement décorée, ainsi qu'un grand lustre de bronze. Le sol est revêtu d'une mosaïque de galets. Les stupéfiantes fresques

murales représentent des scènes bibliques. Ces fresques, qui datent de 1779, s'étendent également sur la voûte en plein cintre qui recouvre la nef centrale, ainsi que sur le dôme²⁰.



Le clocher de l'église de Panagia, portant les armoiries du Grand Maître d'Aubusson, Lindos, photographie A. Dell'olio, 2013

20. Informations recueillies à la bibliothèque de Rhodes dans les manuels suivants qui m'ont été traduits : Κυριάκος Φίνας, Η Λίνδος: Από των προϊστορικών χρόνων έως την ενσωμάτωση της Δωδεκανήσου, Ρόδος: Νομαρχιακή Αυτοδιοίκηση Δωδεκανήσου, 2010, p.177-179 (*Lindos (de la préhistoire à l'incorporation du Dodécanèse, 7 Mars, 1948)*). Δρ. Ιωαννης Βολανακης, Ο ιερός Ναός κοιμισεως της θεοτοκου Λινδου Ροδου, Κοινότητα Λινδου Ροδου, 1998, p. 21-24 (*L'église de l'Assomption de la Vierge Lindos Rhodes*).

2.2.2. Les concepts de Ruskin

Ruskin est l'un des premiers à soutenir pleinement l'idée selon laquelle la moralité d'une société se discerne à travers l'étude de l'art et l'architecture qu'elle a à offrir. C'est d'ailleurs, comme il l'affirme lui-même, la note prédominante de sa philosophie de l'art :

[...] you must know that all I have yet said about architecture was to show this. The book I called *The Seven Lamps* was to show that certain right states of temper and moral feeling were the magic powers by which all good architecture, without exception, had been produced. *The Stones of Venice* had, from beginning to end, no other aim than to show that the Gothic architecture of Venice had arisen out of, and indicated in all its features, a state of pure national faith, and of domestic virtue; and that its Renaissance architecture had arisen out of, and in all its features indicated, a state of concealed national infidelity, and of domestic corruption. And now, you ask me what style is best to build in, and how can I answer, knowing the meaning of the two styles, but by another question—do you mean to build as Christians or as infidels?²¹

Ce n'est pas une idée neuve, puisque Auguste Comte avait, avant lui et depuis longtemps, représenté les cathédrales du Moyen-Âge comme « l'expression la plus parfaite des idées, des sentiments et de la nature morale de l'homme²² ». Mais Ruskin l'a étendue à toutes les formes de l'art, en lui attribuant un caractère absolu.

Il a profondément influé sur l'évolution de l'art au XIX^e siècle. Son appréciation personnelle de la peinture, de la sculpture et de l'architecture a une profonde influence sur ses lecteurs. Grand adepte de la peinture vénitienne, du préraphaélisme (priviliégiant le réalisme et le sens du détail) et du grand maître anglais Joseph Mallord William Turner (1775-1851), il considère que le rôle principal de l'artiste est d'atteindre un idéal de réalisme et de respect de la nature : “We shall be able to prove that truth and beauty, knowledge and imagination, invariably are associated in art; and we shall be able to show that not only in truth

21. John Ruskin, *The Crown of Wild Olive: Four Lectures on Industry and War* (1866), London : George Allen, 1895, p. 88.

22. Frédéric Harrison, *John Ruskin, 1819-1900 (2e édition)*, traduction de Louis Baraduc, Paris : Mercure de France, 1909, p. 97.

to nature, but in all other points, Turner is the greatest landscape painter who has ever lived²³». Sa capacité à communiquer le plaisir intense que lui procure l'art, renforcée par une prose qui suscite l'inspiration, ont fait de lui un modèle en matière de bon goût.

Ruskin s'illustre également par ses descriptions quasi-picturales qui ont influencé de nombreux écrivains, notamment celle de son arrivée à San Giorgio in Alga, île de la Lagune de Venise :

The salt breeze, the white moaning sea-birds, the masses of black weed separating and disappearing gradually, in knots of heaving shoal, under the advance of the steady tide, all proclaimed it to be indeed the ocean on whose bosom the great city rested so calmly; not such blue, soft, lake-like ocean as bathes the Neapolitan promontories, or sleeps beneath the marble rocks of Genoa, but a sea with the bleak power of our own northern waves, yet subdued into a strange spacious rest, and changed from its angry pallor into a field of burnished gold, as the sun declined behind the belfry tower of the lonely island church, fitly named "St. George of the Seaweed"²⁴».

Ce passage révèle l'étendue de l'influence de Ruskin, notamment sur les récits de voyage d'E. Wharton – l'importance de l'observation et de la perception de la nature et d'un paysage, ou encore le concept de la "theoretic faculty" (du grec « θεωρία », « contemplation, observation ») que Ruskin reprend dans *Modern Painters*²⁵, c'est-à-dire le lien entre l'œil et l'esprit qui agit au moment de la perception et qui permet d'appréhender la beauté d'une manière instinctive et morale. Selon lui, cette beauté est soit « vitale » soit « typique » :

By the term Beauty, then, properly are signified two things. First, that external quality of bodies already so often spoken of, and which, whether it occur in a stone, flower, beast, or in man, is absolutely identical, which, as I have already asserted, may be shown to be in some sort typical of the Divine attributes, and which therefore I shall, for distinction's sake, call Typical Beauty: and, secondarily, the appearance of felicitous fulfilment of function in living things,

23. John Ruskin, *Modern Painters* (1843-60), vol. 1, London : George Allen, 1888, p. 411.

24. John Ruskin, *The Stones of Venice - Volume II: The Sea Stories*, *op. cit.*, p. 2.

25. Aleksander Kobylarek Jakubowska, Jacek Gulanowski, et al., *Journal of Education Culture and Society 2011_1*, Wrocław : Fundacja Pro Scientia Publica, 2011, p. 35.

more especially of the joyful and right exertion of perfect life in man ; and this kind of beauty I shall call Vital Beauty²⁶.

E. Wharton est moins dogmatique dans sa conception de l'observation et de la perception, mais elle leur accorde tout de même une importance majeure dans ses récits de voyage. *Modern Painters* lui a principalement permis d'acquérir le langage indispensable à l'analyse et à la critique de la culture visuelle. En repensant à ses premières années de contact avec l'art en Italie, en Espagne, en France, en Allemagne en Angleterre, E. Wharton évoque sa tendance à concevoir "the visible world as a series of pictures, more or less harmoniously composed, & the wish to make the picture prettier²⁷". On peut donner comme exemple sa description du Piémont dans *Italian Backgrounds* :

From the near massing of cultivated verdure—the orchards, gardens, groves of the minutely pencilled foreground—to the far limit where earth and sky converge in silver, the landscape glides through every gradation of sun-lit cloud-swept loveliness. First the Val d'Andorno unbosoms its wooded depths; then the distances press nearer, blue-green and dappled with forest, with the towns of Biella, Novara and Vercelli like white fleets anchored on a misty sea. This view, with its fold on fold of woodland, dusky-shimmering in the foreground, then dark blue, with dashes of tawny sunlight and purple streaks of rain, till it fades into the indeterminate light of the horizon, suggests some heroic landscape of Poussin's, or the boundless russet distances of Rubens's "Chateau of Stein." Meanwhile the foreground is perpetually changing. The air freshens, the villages with their flower-gardens and their guardian images of the Black Virgin are left behind, and between the thinly-leaved beeches rise bare gravelly slopes backed by treeless hills²⁸.

2.3. Vers une remise en question de ses concepts

Dans *The Decoration of Houses*, Edith Wharton et Ogden Codman reconnaissent la valeur inégalable de Ruskin en tant que "guide through the byways of art", mais ils émettent tout de même une réserve : "as a logical exponent of the causes and

26. John Ruskin, *Modern Painters* (1843-60), vol. 2, London : George Allen, 1906, p. 31.

27. Edith Wharton, "Life and I", *op. cit.*, p. 1071.

28. Edith Wharton, *Italian Backgrounds*, *op. cit.*, p. 48.

effects of the beauty he discovers, his authority is certainly open to question²⁹». Dans *Italian Backgrounds*, E. Wharton prend de la distance avec les pensées de Ruskin. Alors en visite à Parme, elle lui reproche son obstination à vouloir sans cesse écarter le voyageur de l'art européen du XVIII^e siècle :

The devotee of the fourteenth century, trained by Ruskin to pass without even saluting any expression of structural art more recent than the first unfolding of the pointed style, must restrict his investigations to the Baptistery and the outside of the Cathedral; and even the lax eclectic who nurses a secret weakness for the baroque and rejoices in the last frivolous flowering of the eighteenth century, finds little immediate satisfaction for his tastes³⁰.

Bientôt l'Italie du XVIII^e siècle de Carlo Goldoni (1707-1793), créateur de la comédie italienne moderne et de Carlo Gozzi (1720-1806), écrivain et dramaturge vénitien, suscite son intérêt. Elle se passionne, tout comme Vernon Lee, pour *Useless Memoirs* (1797) de Gozzi. Hermione Lee explique qu'Edith Wharton attribue son intérêt pour cette période, non pas, initialement, à ses lectures des œuvres de Vernon Lee³¹, mais plutôt à une rencontre avec une chaise :

This took place in the house of the painter Julian Story, who was painting her portrait, unsatisfactorily, in Paris in 1886. (He was a friend of Teddy's and the son of William Wetmore Story, whose life Henry James wrote). Story told her that the chair she was admiring in his studio for its simple elegance was 'eighteenth-century Venetian' – a period, he said, neglected by art-critics and historians alike. This, she would say – as usual dramatising a crucial moment of change in her memoir – all at once gave 'a new turn' to her imagination³².

2.3.1. L'art baroque

En faisant le choix de s'intéresser à l'Italie du XVIII^e siècle, E. Wharton tourne le dos à toute cette génération, à laquelle appartenait son père, pour qui le

29. Edith Wharton, *The Decoration of Houses*, *op. cit.*, p. 34.

30. Edith Wharton, *Italian Backgrounds*, *op. cit.*, pp. 109-10.

31. Notamment, Vernon Lee, *Studies of the Eighteenth Century in Italy* (1880).

32. Hermione Lee, *Edith Wharton*, *op. cit.*, p. 102. Hermione Lee cite Edith Wharton, *A Backward Glance*, *op. cit.*, p. viii.

dévouement à Ruskin impliquait un rejet du baroque et de toute forme d'art ultérieure. La jeune génération à laquelle appartient E. Wharton est, elle, plus réticente à ce sujet. Dans *Italian Backgrounds*, l'auteur se détache encore davantage des concepts de Ruskin – elle encense l'art baroque et qualifie Gian Lorenzo Bernini, dit Le Bernin, de véritable « génie » :

It is in moments of social and artistic transformation that original genius shows itself, and Bernini was the genius of the baroque movement. To those who study his work in the light of the conditions which produced it, he will appear as the natural interpreter of that sumptuous *bravura* period when the pomp of a revived ecclesiasticism and the elaborate etiquette of Spain were blent with a growing taste for country life, for the solemnities and amplitudes of nature. The mingling of these antagonistic interests has produced an art distinctive enough to take rank among the recognized "styles": an art in which excessive formality and ostentation are tempered by a free play of line, as though the winds of heaven swept unhindered through the heavy draperies of a palace. [...] it is [...] fruitful to observe how skilfully Bernini and his best pupils managed to preserve the balance and rhythm of their bold compositions, and how seldom profusion led to incoherence³³.

Assimilant implicitement Ruskin à un « archéologue fanatique », elle poursuit : “Surely none but the most bigoted archaeologist would wish away from that magic scene the façades of San Lorenzo in Miranda and of Santa Francesca Romana!³⁴”.

Edith Wharton ne rejette pas pour autant la notion d'authenticité soutenue par Ruskin, bien au contraire. Elle souligne simplement la valeur de toutes les époques et invite à être prudent lorsque l'on décide de les associer pour insister sur les additions successives de chaque époque. À la Valette, elle déplore, par exemple, l'aspect des auberges de la Rue des Chevaliers, avec leur “late Renaissance facades, without beauty of detail or dignity of general effect” (p. 19) ; à Syracuse la cathédrale « Santa Maria del Piliero » fut agrandie par les Normands et, au XVIII^e siècle, après le tremblement de terre de 1693, une partie de la façade fut reconstruite dans un style baroque qui déplaît à l'auteur : “the

33. Edith Wharton, *Italian Backgrounds*, *op. cit.*, pp. 185-86.

34. *Ibid.*, p. 186.

Cathedral, *Our Lady of the Pillar*, whose ugly Renaissance façade is placed like a mask before the cella and peristyle of the Doric temple of Athene” (p. 28) ; enfin la cathédrale de Palerme, le *Duomo di Palermo* (XII^e siècle), surprenante par son influence de styles aussi différents que l’art mauresque, l’art byzantin et l’art gothique, unissant ainsi les arts arabo-normand et gothico-catalan, n’est pas à son goût : “that strange and indescribable building with its crenellated parapet, Spanish-looking tower, Gothic ornaments, Moorish mouldings, Byzantine capitals and Berniniesque statues and dome” (p. 55). Les tours datent des XIV^e et XV^e siècles (période aragonaise, puis domination espagnole sur la Sicile) et le porche de style gothico-catalan a été ajouté au XV^e siècle. La nef baroque fut élargie à la fin du XVIII^e siècle et le dôme est néo-classique. Lorsqu’on accède à la cathédrale par le côté est, on est frappé par l’abside et les absidioles, ornées de rosaces, de frises et de moulures dont le style est typiquement arabe.



La Cathédrale, Palerme, photographie A. Dell’olio, 2013

Edith Wharton aime le réalisme et le sentiment d’avoir affaire au dynamisme de la vie quotidienne qui se dégage de la culture italienne du XVIII^e

siècle : “the every-day incidents of the piazza, the convent and the palace³⁵”. Dans *Italian Backgrounds*, elle compare les pièces de Goldoni et leur “quietly humorous observation”, aux peintures de Pietro Longhi, qui donnent à voir la vie rurale et domestique vénitienne : “a quality of unstudied simplicity and naturalness, which gives to his easel-pictures the value of actual transcripts from life³⁶”. Selon Hermione Lee, E. Wharton “was developing her thoughts, in her Italian readings, about how fiction could balance realism with the excitement of romantic drama³⁷”.

2.3.2. La *commedia dell'arte*

Comme elle le souligne, les livres de son enfance sur l’Italie condamnaient tous la théâtralité de la vie italienne, ainsi que la vulgarité et l’immoralité de la *commedia dell'arte*, dont les personnages continuaient à envahir les carnivals de Rome et de Venise. E. Wharton a certainement été influencée par Goethe, qui, contrairement à Ruskin, est touché et enthousiasmé par l’architecture de la Renaissance qu’il semble préférer à l’art gothique. Dans *Les Années d’apprentissage de Wilhelm Meister* (1795-96), le jeune marchand, Wilhelm Meister, fait son apprentissage de la vie à travers sa vocation d’acteur dramatique, qui se serait manifestée le jour où ses parents ont fait l’acquisition d’un théâtre de marionnettes. Wilhelm Meister se fait engager dans une troupe errante et c’est alors qu’il peut enfin découvrir le monde, l’amour et les sociétés. Goethe a transposé dans ce roman sa propre passion d’enfance pour le théâtre de marionnettes italien, et la vie de Wilhelm Meister et de la troupe errante en Italie a inspiré E. Wharton pour *The Valley of Decision* (1902) – elle s’en souviendra lors de sa visite de la demeure de George Sand à Nohant en 1907 en voyant son théâtre de marionnettes³⁸.

35. *Ibid.*, p. 205. Edith Wharton fait référence aux peintures de Pietro Longhi, ainsi qu’aux pièces de théâtre de Goldoni.

36. *Ibid.*, pp. 204-205.

37. Hermione Lee, *Edith Wharton, op. cit.*, p. 103.

38. *Ibidem*.

Au cours de ses recherches pour son roman, E. Wharton prend de longues notes notamment des propos de John Addington Symonds³⁹, sur l'histoire et les représentations de la *commedia dell'arte*. Elle note que le terme "masks" fait référence aux masques en cuir que portent les comédiens, mais également aux types de personnages figés tels que Pantalone, Pulcinella et Colombina, qui proviennent des différentes régions de l'Italie et qui la fascinent⁴⁰. C'est justement le côté spectaculaire, théâtral et fantasmagorique, rejeté par la génération de Ruskin, qui suscite le plus son intérêt. Durant son enfance à Rome, elle est fascinée par les rituels et leurs décorations très colorées, la musique, le théâtre en costume, "the flowery bombardment of the Carnival procession watched with shrieks of infant ecstasy⁴¹". Cette exaltation n'est pas seulement propre à son enfance, *The Cruise of the Vanadis* contient également de longs passages où l'auteur s'émerveille devant des scènes de carnaval et en offre d'interminables descriptions:

[...] we [...] found the Esplanade [...] decorated with arches and bunting in honour of the Greek holy Thursday. There was a kind of mild carnival going on, and the scene was pretty and amusing.

A little procession of people in masks and dominoes marched up and down, followed by a few carriages, whose occupants were also in carnival guise; but far more interesting was the crowd assembled to watch the antics of this handful of masqueraders. As we walked up and down the Esplanade, we saw Greeks in white cloth jackets handsomely embroidered, fustenellas of white linen, and red leather shoes turning up in a sharp point adorned with large silk rosettes; Albanians in rough frieze coats, with their belts full of pistols and yataghans, Greek priests in flowing black robes, purple sashes, and curious comical black hats. Still more picturesque were the women. The Greek bourgeoises wore embroidered velvet jackets, and red caps with long golden tassels. The more elaborate Corfiote peasants had on finely plaited skirts of blue cloth and white chemisettes covered with gold and silver necklaces, and held in place by low bodices of velvet embroidered in gold. Their heads were crowned by enormous coils of false hair

39. John Addington Symonds, *The Memoirs of Count Carlo Gozzi*, London : John C. Nimmo, vol. 1, 1889, pp. 26-73.

40. Notes et plan pour *The Valley of Decision*, dans : Edith Wharton Collection, Yale Collection of American Literature, Beinecke Rare Book and Manuscript Library, Yale University.

41. Edith Wharton, *A Backward Glance*, *op. cit.*, p. 29.

with red ribbons twisted through them, and over this they wore white muslin veils edged with lace. Still handsomer were the dresses of the Dalmatian women, who wore long coats of blue cloth covered with beautiful gold embroidery, and sometimes clasped by one or even two pairs of the heartshaped Dalmatian buckles in embossed silver, and sometimes they had aprons of lilac shot-silk, bordered with gold and a second sleeveless coat of rough blue cloth embroidered in red; while their hair, braided over each cheek, was simply covered with a handkerchief of flowered silk (pp. 60-62).

E. Wharton aime écrire sur le carnaval, les chansons populaires et les troupes itinérantes, ou encore se plonger dans “the coarse homely atmosphere of the old popular theatre” dans *The Valley of Decision*, où Odo “listened with surprise to the swift thrust and parry, the inexhaustible flow of jest and repartee, the readiness with which the comedians caught up each other’s leads, like dancers whirling without a false step through the mazes of some rapid contra-dance⁴²”. Hermione Lee ajoute à propos d’*Italian Backgrounds* :

[...] [it] is eloquent about the Farnese Theatre in Parma (‘an immediate evocation of the strolling theatrical life of the seventeenth and eighteenth centuries’), or her pursuit of the Bergamasque Alps for their association with ‘the jolly figures of Harlequin and Brighella⁴³’.

42. Edith Wharton, *The Valley of Decision*, New York : Charles Scribner’s Sons, 1902, p. 200.

43. Hermione Lee, *Edith Wharton, op. cit.*, pp. 103-104. Hermione Lee cite Edith Wharton, *Italian Backgrounds, op. cit.*, p. 22.

3. Augustus John Cuthbert Hare

Augustus Hare (1834-1903) qui était l'un des plus grands écrivains-voyageurs britanniques à avoir parcouru l'Italie, écrit dans les premières pages de son introduction : "Those who cannot admire any architecture which is not Gothic will be disappointed with what they find in Italy"¹. Il faisait pourtant partie de la génération de George Frederic Jones (1821-1882) qui ne jurait que par Ruskin. L'ouvrage le plus complet sur ses voyages en Italie, *Augustus Hare in Italy* (1988), offre une sélection de la plupart de ses récits, notamment *Days Near Rome* (1875), *Cities of Southern Italy and Sicily* (1883), *Cities of Northern Italy* (1884) et *Cities of Central Italy* (1891). La première édition de ces deux derniers ouvrages date de 1876. Ces récits de voyage offrent d'assez brèves descriptions, allant d'un simple paragraphe à une page, voire deux. L'architecture est la plus grande passion de Hare : architectures étrusque, grecque, romaine, paléochrétienne, mauresque et arabe, médiévale, architecture de la Renaissance, tout y est détaillé avec précision et enthousiasme, comme par exemple la cathédrale de Côme :

The *Cathedral*, begun in 1396 and finished in 1528, is built entirely of marble, and is one of the finest churches in North Italy. The façade is of later date than the rest of the building, and was entirely erected in the latter half of the 15th century, under *Lucchino da Milano*, an architect who chose the transition style, the greater part of his work being pointed, but having three rich round Lombardic portals, with reliefs of the Nativity, the Coming of the Magi, and the Circumcision. [...] At the sides of the central door, in beautiful Renaissance niches, by *Tommaso* and *Jacopo Rodari*, 1498, are statues of the two Plinys².

3.1. Caractéristiques de ces récits de voyage.

L'une des caractéristiques qui distingue Hare des autres auteurs de récits de voyage est le recours constant et significatif à des citations d'autres voyageurs, qu'ils soient plus anciens ou contemporains, comme par exemple Pline l'Ancien,

1. Augustus J. C. Hare, *Cities of Northern Italy*, London : Smith, Elder & Co., 1884, p. 15.

2. *Ibid.*, pp. 189-90.

Pie II, Ruffini, J. A. Symonds, Joseph Forsyth, Ruskin ou encore E. Bulwer Lytton. À Gênes, en plus de la description détaillée qu'il donne de la cathédrale, il cite celle d'un contemporain, James Theodore Bent (1852-1897), voyageur et archéologue britannique :

In scanning the façade of this cathedral, the traveller's eye rests on a perfect museum of architecture. The portals are built in pure Italian Gothic surrounded by a blaze of figure working, in which are seen Moorish designs and Moorish images, whilst the Byzantine element is present in the figure of Christ over the central portal, and in the genealogical tree which climbs up towards it. As the eye travels upwards it rests on some of the best work of the fourteenth and fifteenth centuries—restorations made after a fire which nearly deprived Genoa of her sanctuary—until at length the campanile crowns the motley group, finished in 1520, in the stiffest style of the Renaissance. If each of those figures inserted in the walls could give its own history, what a curious network of facts would they produce about Genoa's enterprises, and Genoa's world-wide commerce. Report tells us that those spiral pillars on either side of the central portal, representing palm-trees, came from a Moorish mosque at Almeria, in Spain; the pillars of a loggia, where, according to the original plan, another tower was to have been built, belonged to an ancient church which stood here before the cathedral; and a grotesque figure of S. Lorenzo on the gridiron, with impish dwarfs blowing vigorously with bellows, came from the same old building; whilst a legend is attached to a tall thin figure under a canopy on the south corner of the façade, which is commonly supposed to represent the blacksmith who did all the iron work for the cathedral, and refused to be paid on condition that a statue of himself should be inserted on the walls. And here he stands, with his anvil in his hands, puzzling the heads of antiquaries, who declare him to be a saint, and reject the popular story with scorn³.

Hare donne également des conseils astucieux sur les façons de voyager et surtout sur les endroits à ne pas fréquenter – l'auberge de San Antonio à Bassano del Grappa est tolérable, mais “overrun with black beetles⁴”; à Sienne l'auberge Armi d'Inghilterra est “a very poor Italian inn, but civil people,—pension from 4frs. to 5frs. a-day. Henry Hallam died in this house, and his picture hangs in the

3. *Ibid.*, pp. 63-64. Augustus Hare cite James Theodore Bent, *Genoa, How the Republic Rose and Fell*, London : C. Kegan Paul & Co., 1881, pp. 51-52.

4. *Ibid.*, p. 351.

room⁵”; si le voyageur décide de s’arrêter dans la petite ville de Cerveteri, dans la province de Rome, il doit avoir terminé sa visite à temps pour prendre le dernier train pour Rome, “for the only inn at Cervetri is so utterly wretched, it would scarcely be possible to spend the night there⁶” ; enfin Vulci, ne doit être visitée qu’en hiver ou au début du printemps : “it is one of the most fever-stricken places in the whole country⁷”, tout comme Sovana ou encore Tivoli – villes ravagées par la malaria⁸.

Afin de contenter le voyageur désireux de sortir des sentiers battus, Hare donne également des instructions sur les tarifs moyens pour louer un âne ou une mule : “Donkeys cost four francs by the day, the donkeyman four francs, and the guide seven francs: these prices include the whole excursion by Monte Cavo and Nemi⁹”, “Pella, a village where mules (6 frs.) may be obtained for crossing the mountain ridge to Varallo, an excursion of about four hours¹⁰”.

Dans ses récits, le voyageur trouve autant d’informations pratiques que de détails historiques ou esthétiques, comme par exemple pour la ville de Pompéi, à laquelle l’auteur consacre vingt pages. Il retrace son histoire – c’était le lieu de villégiature estivale des Romains fortunés –, il retrace les conséquences du tremblement de terre de 63 (“its people were too poor to attain to their former splendour”) et en conclut : “it is a great loss for the modern world that the final catastrophe occurred in 79 and not 63, for it is the modern town and not the ancient one which was covered up ; its Greek temples, its Etruscan pictures, its

5. Augustus J. C. Hare, *Cities of Northern and Central Italy*, London : Daldy, Isbister & Co., 1876, pp. 253-54.

6. Augustus J. C. Hare, *Days Near Rome*, Philadelphia : Porter & Coates, 1875, p. 302.

7. *Ibid.*, p. 328.

8. *Ibid.*, pp. 340 et 27.

9. *Ibid.*, p. 50.

10. Augustus J. C. Hare, *Cities of Northern Italy*, *op. cit.*, p. 215.

buildings of the Republic, and its archaic statues had perished sixteen years before¹¹”. Puis il fournit un véritable guide de la ville rue par rue :

[...] a street-by-street walking guide recognisable to the twenty-first-century visitor. From the Forum near the Porta Marina entrance, he goes past the baths towards the Porta Ercolano and the Street of Tombs. Returning, we get detailed descriptions of houses (those named after Castor and Pollux, Meleager, Apollo), taverns and shops, descriptions of mosaics and paintings, and are led to the Triangular Forum, the two theatres, and the soldiers’ quarters—the point at which earlier visitors would have entered Pompeii. The long walk to the amphitheatre is recommended (“in spite of the opposition of self-seeking guides” [217]), as is the museum containing the casts of bodies, now preserved in plaster, thanks to Fiorelli¹².

Comme l’ensemble de ses récits, le passage sur Pompéi est illustré. Il comporte de nombreuses citations, notamment de Shelley, de Dickens, de Bulwer Lytton (*The Last Days of Pompeii*, 1834) et de Madame de Staël (*Corinne ou l’Italie*, 1807).

3.2. Des récits documentés

Hare fait certainement partie de ces écrivains de récits de voyage qu’E. Wharton apparente aux guides de voyage de Murray et de Baedeker – qui encouragent, selon elle, le voyageur assisté. Hare a d’ailleurs été accusé d’avoir plagié les guides de Murray¹³. Cependant, E. Wharton a lu ses récits sur l’Italie¹⁴ – tout comme elle a lu les guides de Murray et de Baedeker – et son parcours à travers la Sicile, pendant la croisière à bord du *Vanadis*, semble même suivre

11. Augustus J. C. Hare, *Cities of Southern Italy and Sicily* (1883), London : George Allen, 1891, pp. 206 et 207.

12. Sharon Ouditt, *Impressions of Southern Italy: Travel Writing from Swinburne to Douglas: British Travel Writing from Henry Swinburne to Norman Douglas*, New York : Routledge, 2013, p. 51.

13. *Ibid.*, p. 76.

14. Dans *The Cruise of the Vanadis*, elle cite par exemple *Cities of Southern Italy and Sicily* (p. 51).

scrupuleusement l'itinéraire emprunté par Hare dans *Cities of Southern Italy and Sicily* (1883)¹⁵.

E. Wharton recherchait à parfaire sa connaissance du pays et notamment à situer ses intrigues dans un cadre authentique. Elle voulait, par exemple, que *The Valley of Decision* (1902) soit le reflet d'un travail historiquement documenté, authentique et sérieux, mais aussi qu'il soit divertissant, vivant et, bien sûr, qu'il puisse se vendre¹⁶. Ce roman, comme je l'ai déjà indiqué, connaît un rapide succès avec près de 25 000 exemplaires vendus en six mois. Après le succès de ce premier ouvrage sur l'Italie, les lecteurs accueillent les deux seconds, *Italian Villas and Their Gardens* (1904) et *Italian Backgrounds* (1905) avec enthousiasme.

Pour ce qui est de l'Amérique, deux romans sont une source d'inspiration toute particulière, notamment pour *The Valley of Decision : The Marble Faun* (1860) de Nathaniel Hawthorne, et *Roderick Hudson* (1875) de Henry James. L'intrigue du roman d'Hawthorne est située dans une Italie imaginaire et traite de la profonde influence du monde de l'Europe classique sur l'imagination puritaine. Les Américains qu'il met en scène ne se reconnaissent pas dans la vie italienne et ne s'y sentent pas chez eux : "In their dark moods, they think of priest-ridden, Catholic, nineteenth-century Rome as a place of 'ancient depravity'. A surreal, hedonistic carnival ends the book, like a 'feverish dream'¹⁷".

E. Wharton lit attentivement *Roderick Hudson* dans lequel Henry James reconnaît ce même charme sinistre à la ville de Rome : "He was particularly fond of this part of Rome, though he could hardly have expressed the sinister charm of it". "What's around us—all this splendor, all Rome; pictures, ruins, statues,

15. Cette information sera traitée dans le chapitre 1 de la deuxième partie (Tome II).

16. Hermione Lee, *Edith Wharton, op. cit.*, p. 106.

17. Ibidem. Hermione Lee cite Nathaniel Hawthorne, *The Marble Faun* (1860), London : Everyman, 1995, pp. 327, 350, 354 et 272.

beggars, monks¹⁸”. Les personnages américains sont tiraillés entre leur volonté de s’établir en Italie en tant qu’artistes et leur incapacité à s’y acclimater. Comme on l’a vu, Henry James a été un modèle pour E. Wharton, un modèle dont elle a su s’affranchir au fil du temps.

18. Henry James, *Roderick Hudson* (1875), Oxford : World’s Classics, 1981, pp. 275 et 334.

4. Henry James

Pour ce qui est de la littérature de voyage, Edith Wharton et Henry James ont tous deux publié un récit retraçant leur villégiature en France. Le contenu d'informations est-il différent ? Comment envisagent-ils la rédaction de leur récit ? Et quel accueil leur a réservé la critique ? Dans *A Little Tour in France* (1884) Henry James relate le voyage de six semaines au cours duquel il visite trente-trois villes de province, notamment, Tours, Bourges, Angers, Nantes, La Rochelle, Toulouse, Narbonne, Montpellier, Nîmes, Arles, Avignon et Dijon. James souhaite décrire et même rendre hommage aux villes de province françaises, souvent écrasées par l'hégémonie de la capitale : "I held my proposition to have been by this time abundantly demonstrated—the proposition with which I started: that if Paris is France, France is by no means Paris¹". James avait tenté de vivre à Paris avant d'y renoncer et de s'installer en Angleterre en 1876.

4.1. *A Little Tour in France* (1884)

A Little Tour in France mêle critique d'art et architecture, références aux classiques de la littérature, ainsi que des observations très précises sur les lieux et les habitants ainsi que des discussions à propos de l'histoire et de la culture. James s'intéresse particulièrement aux cathédrales et aux vieux châteaux – le moins restaurés possibles – ainsi qu'aux réalités les plus déplaisantes de la vie quotidienne – les auberges minables, les dîners interminables, les voyages dans des trains des plus inconfortables et les visites de musées sinistres. Ses descriptions se veulent les plus réalistes possibles.

Pourtant, de tous les récits de voyage de James, *A Little Tour in France* est probablement celui qui a suscité le moins de commentaires. Selon Peter Hulme et

1. Henry James, *A Little Tour in France* (1884), New York : Houghton Mifflin & Co., 1900, p. 342.

Tim Youngs, il manque à ce récit le côté beaucoup plus controversé et tranché de *The American Scene* (1907) qui décrit son voyage aux États-Unis de 1904 à 1905, avec notamment des débats sur des sujets politiques et ethniques². Le succès réservé de *A Little Tour in France* peut certainement s'expliquer par l'approche parfois très contemplative qu'adopte James. Dans sa préface, il se justifie ainsi :

The expectation had been that they [the notes] should accompany a series of drawings, and they themselves were altogether governed by the pictorial spirit. They made, and they make in appearing now, after a considerable interval and for the first time, in England, no pretension to any other; they are impressions, immediate, easy, and consciously limited; if the written word may ever play the part of brush or pencil, they are sketches on "drawing-paper" and nothing more³.

James part à la recherche de sensations, "the largest cluster of curious things that presents itself to his sight⁴", qu'il trouve par exemple alors qu'il voyage en Provence :

It was a pleasure to feel one's self in Provence again—the land where the silver-gray earth is impregnated with the light of the sky, [...] I became more intimate with that Provençal charm [...] which glowed in the sweet sunshine and the white rocks and lurked in the smoke-puffs of the little olives⁵.

En visite au Mans, il décrit un moment particulier, apparemment quelconque, mais qui semble pourtant le transcender :

The afternoon was warm and still; the air was admirably soft. The good Manceaux, in little groups and pairs, were seated near me; my ear was soothed by the fine shades of French enunciation, by the detached syllables of that perfect tongue. There was nothing in particular in the prospect to charm; it was an average French view. Yet I felt a charm, a kind of sympathy, a sense of the completeness of French life and of the lightness and brightness of the social air, together with a desire to arrive at friendly judgments, to express a positive interest. I know not why this transcendental mood should have descended upon me then and there; but that idle

2. Peter Hulme et Tim Youngs, *The Cambridge Companion to Travel Writing*, Cambridge : Cambridge University Press, 2002, p. 79.

3. *Ibid.*, p. iii.

4. *Ibid.*, p. 92.

5. *Ibid.*, pp. 227-28.

half-hour in front of the café, in the mild October afternoon suffused with human sounds, is perhaps the most abiding thing I brought away from Le Mans⁶.

Comme le souligne Eric L. Haralson et Kendall Johnson dans *Critical Companion to Henry James: A Literary Reference to His Life and Work*, Henry James est cependant vite dépassé, à son grand désespoir, par la modernisation grandissante des villes de province⁷. De passage dans une exposition viticole à Bordeaux, il se lamente sur la disparition des arts du passé, tandis qu'à Angoulême, les millésimes sont "all machine-made and expressionless"⁸.

James partage le sentiment d'aversion qu'éprouve E. Wharton pour la rénovation. À Angers, il est déçu par l'aspect de la ville, totalement transformée et modernisée, ce qui, selon lui, lui a fait perdre tout intérêt :

Angers belongs to the disagreeable class of old towns that have been, as the English say, "done up." Not the oldness, but the newness, of the place is what strikes the sentimental tourist today, as he wanders with irritation along second-rate boulevards, looking vaguely about him for absent gables. "Black Angers," in short, is a victim of modern improvements and quite unworthy of its admirable name—a name which, like that of Le Mans, had always had, to my eyes, a highly picturesque value⁹.

Eric L. Haralson et Kendall Johnson attirent l'attention sur le fait que, dans l'ensemble de ses récits de voyage, Henry James fait référence à ce « passé perdu » : "The nostalgic preference for the untainted, unrestored past here takes form as the desire for the past to cling literally to or coat the surface of the European world¹⁰". Mais ce passé est également intimement lié à la violente et sanglante histoire de la France, à laquelle Henry James ne cesse de faire référence tout au long de son récit. Cet héritage de souffrances et de conflits entâche ses

6. *Ibid.*, p. 128.

7. Eric L. Haralson et Kendall Johnson, *Critical Companion to Henry James: A Literary Reference to His Life and Work*, New York : Infobase Publishing, 2009, p. 355.

8. Henry James, *A Little Tour in France*, *op. cit.*, p. 173.

9. *Ibid.*, pp. 129-30.

10. Eric L. Haralson et Kendall Johnson, *Critical Companion to Henry James: A Literary Reference to His Life and Work*, *op. cit.*, p. 355.

descriptions de paysages idylliques, le charme et l'insouciance de la vie quotidienne :

There is another point in the history of the fine old houses which command the Loire, of which, I suppose, one may be tolerably sure; that is their having, placid as they stand there today, looked down on the horrors of the Terror of 1793, the bloody reign of the monster Carrier and his infamous *noyades*. The most hideous episode of the Revolution was enacted at Nantes, where hundreds of men and women, tied together in couples, were set afloat upon rafts and sunk to the bottom of the Loire. The tall eighteenth-century house, full of the *air noble*, in France always reminds me of those dreadful years—of the street scenes of the Revolution. [W]hen I have a vision of prisoners bound on tumbrels that jolt slowly to the scaffold, of heads carried on pikes, of groups of heated *citoyennes* shaking their fists at closed coach-windows, I see in the background the well-ordered features of the architecture of the period—the clear gray stone, the high pilasters, the arching lines of the *entresol*, the classic pediment, the slate-covered attic¹¹.

4.2. A Motor-Flight Through France (1908)

Même s'il est vrai que le récit de James n'a pas eu un grand succès, ses descriptions très réalistes de la vie provinciale en France au XIX^e siècle en font un précieux document historique qui ne soutient pas la comparaison avec la réception critique de *A Motor-Flight Through France*. J. Walton décrit le récit d'E. Wharton comme "a fine, old-fashioned travel book", "[which] contains much admirable general observation and particular description of monuments". Il le compare également à *In Morocco* (1917) qui, selon lui, est "a superb picture of the upper levels of a traditional civilization before its transformation¹²". Selon son biographe, R. W. B. Lewis, *A Motor-Flight Through France* est "perhaps the best of Edith Wharton's always superior and original travel books¹³". Le récit est articulé sur trois excursions qu'elle fait en automobile en 1906 et 1907. L'accent est mis sur les beautés de la vie en France à la Belle époque. Au début du siècle, l'automobile représentait une réelle révolution dans les moyens de transport.

11. Henry James, *A Little Tour in France*, *op. cit.*, pp. 140-41.

12. Geoffrey Walton, *Edith Wharton: a critical interpretation*, Madison : Fairleigh Dickinson University Press, 1971, p. 43.

13. R. W. B. Lewis, *Edith Wharton: A Biography*, New York : Harper & Row, 1975, p. 168.

Quelques années plus tard, lorsqu'Edith visite les nombreuses villas et jardins qui figurent dans *Italian Villas and Their Gardens*, elle est déjà d'usage courant dans la haute société.

Comme le souligne Sarah Bird Wright, l'automobile a bouleversé les habitudes de voyage et le "abroad" qu'E. Wharton décrit dans *Italian Villas and Their Gardens* et *Italian Backgrounds* n'a plus rien à voir avec celui de l'ère de l'automobile. En Italie, l'automobile permet de parcourir à petite allure des chemins de campagne peu fréquentés, sauf par des chars à banc ; un peu plus tard, en France, "Wharton crosses a Rubicon; henceforth, leisurely exploration gives way to rapid visitation and Italy succumbs to France. Her travel writing becomes less a compilation of heuristic essays than a chronicle of sites and routes"¹⁴. Comme l'auteur le remarque elle-même dès les premières lignes de son récit :

The motor-car has restored the romance of travel.

Freeing us from all the compulsions and contacts of the railway, the bondage to fixed hours and the beaten track, the approach to each town through the area of ugliness and desolation created by the railway itself, it has given us back the wonder, the adventure and the novelty which enlivened the way of our posting grand-parents¹⁵.

L'automobile lui permet également de satisfaire son besoin de quitter les sentiers battus et de découvrir des villages très peu connus, "the villages that we missed and yearned for from the windows of the train—the unseen villages have been given back to us!"¹⁶,

Ces trois excursions en automobile ont probablement été l'un des rares et des plus intenses moments de plaisir que connaissent les Wharton dans leurs dernières années de mariage. Les années 1906-1907 sont considérées par ses biographes, R. W. B. Lewis et Shari Benstock, comme la période décisive dans l'expatriation définitive d'E. Wharton. À mesure qu'elle voyage en Italie et en

14. Sarah Bird Wright, Introduction à : Edith Wharton, *Edith Wharton Abroad: Selected Travel Writings, 1888-1920*, New York : Palgrave Macmillan Trade, 1996, p. 24.

15. Edith Wharton, *A Motor-flight Through France*, *op. cit.*, p. 1.

16. *Ibid.*, p. 2.

France et s'implique dans la rédaction de ses récits, E. Wharton prend peu à peu conscience de son profond désir d'un nouveau départ en Europe : “[she] became convinced as never before that the geographical balance of her life must change, that it must correspond to her own psychological and intellectual balance, that Europe was in fact her home and America an alien land¹⁷”. En 1907, elle s'installe avec Teddy dans le quartier cossu du Faubourg Saint-Germain et y loue rue de Varenne la maison de ville appartenant aux Vanderbilt.

Dans son introduction à la nouvelle édition de *A Motor-Flight Through France*, Mary Suzanne Schriber décrit ces trois excursions en automobile comme “a record of the twilight of the long-standing American romance with Europe that World War I was destined to alter forever¹⁸”. La première partie retrace le voyage de 1906 – les Wharton sont accompagnés du frère d'Edith, Harry Jones – qui les conduit de Boulogne à Bourges, en passant par Amiens, Beauvais, Rouen, Fontainebleau, la Loire, l'Indre, Clermont, Royat. La seconde partie relate l'excursion de mars 1907. Les Wharton vont de Paris à Poitiers, passent par les Pyrénées et la Provence, remontent le Rhône et la Seine. Henry James les accompagne, mais on note que, comme à son habitude, Edith ne donne pas l'identité de ses compagnons de voyage. Enfin la troisième partie décrit la dernière randonnée des Wharton, toujours accompagnés de James, au cours du weekend de la Pentecôte de 1907, à travers le nord-est de la France (Vincennes, Meaux, Reims, Coucy, Noyon, St. Quentin, Laon, Soissons, Senlis, Chantilly, St. Leu d'Esserent, Pontoise et Paris).

Au chapitre 3 de la première partie, E. Wharton détaille son excursion de Rouen à Fontainebleau. Elle se déclare en faveur des ruines, bien supérieures aux travaux de restauration qui, elle le rappelle, réduisent à néant les structures

17. Mary Suzanne Schriber, “Edith Wharton and Travel Writing as Self-Discovery”, dans : *American Literature*, vol. 59, n°2, 1987, Durham : Duke University Press, p. 267.

18. Mary Suzanne Schriber, Introduction à : Edith Wharton, *A Motor-flight Through France* (1908), DeKalb : Northern Illinois University Press, 1991, p. xi.

architecturales originelles. Elle fait l'éloge du Château Gaillard des Andelys, la forteresse que Richard Cœur de Lion fit construire au XII^e siècle :

[A] fluttering rag of a ruin, so thin, so time-worn, so riddled with storm and shell, that it droops on its rock like a torn banner with forgotten victories in its folds! How much more eloquently these tottering stones tell their story, how much deeper into the past they take us, than the dapper weather-tight castles—Pierrefonds, Langeais, and the rest—on which the arch-restorer has worked his will, reducing them to mere museum specimens, archaeological toys, from which all the growths of time have been ruthlessly stripped! The eloquence of the Château Gaillard lies indeed just there—in its telling us so discursively, so plaintively, the *whole* story of the centuries—how long it has stood, how much it has seen, how far the world has travelled since then, and to what a hoarse, cracked whisper the voice of feudalism and chivalry has dwindled¹⁹.

Dans le premier chapitre de la seconde partie du récit (“Paris to Poitiers”), Edith visite enfin la demeure de George Sand à Nohant – “the center of emotional gravity for the 1907 motor-flight [...] was George Sand²⁰”. Elle est fascinée par le petit théâtre de marionnettes, qui lui rappelle la *commedia dell'arte* et l'un de ses livres fétiches, *Les Années d'apprentissage de Wilhelm Meister* de Goethe :

[...] just such a *Puppen-theatre* as Wilhelm Meister described to Marianne, with a prolixity which caused that amiable but flighty young woman to fall asleep. [...] There they stand in wistful rows, the duenna, the Chimene, the *grande coquette*, Pantaloon, Columbine and Harlequin, Neapolitan fishers, odalisques and peasants, brigands and soldiers of the guard²¹.

4.3. Deux récits, deux approches

Ce récit est différent de celui de James, en ce qu'E. Wharton se concentre davantage sur l'observation, la description historique des monuments visités, mais également sur les itinéraires, sur les avantages du voyage en automobile, comme par exemple la vitesse. James, de son côté, choisit plutôt de recueillir ses impressions et d'exprimer ses émotions (“The business of the artist is to make

19. Edith Wharton, *A Motor-flight Through France*, *op. cit.*, p. 26.

20. Shari Benstock, Préface à : Edith Wharton, *Edith Wharton Abroad: Selected Travel Writings, 1888-1920*, *op. cit.*, p. xix.

21. Edith Wharton, *A Motor-flight Through France*, *op. cit.*, pp. 82-83.

weep, and not to weep, to make laugh, and not to laugh²²”). Il est d’ailleurs très étrange et inhabituel de lire ce qui suit sous la plume d’E. Wharton, alors de passage dans la ville d’Étampes, qu’elle trouve monotone, bien que chargée d’histoire : “Its one grey street and squat old church will hereafter always serve for the *ville de province* background in my staging of French fiction²³”. S’il est clair que, dans ses romans, elle s’inspire du souvenir de ses nombreux voyages en Europe, il est rare qu’elle en fasse la confidence.

Les points de rencontre entre le récit de James et celui d’E. Wharton ne s’arrêtent pas là. Dans *A Motor-Flight Through France*, probablement sous l’influence de James, qui voyage avec elle, elle n’est guère éloignée du point de vue quelque peu sentimental que ce dernier adopte dans *A Little Tour in France*. Elle suggère en effet qu’il existe deux manières de concevoir la sculpture, la peinture et l’architecture : techniquement ou sentimentalement. Elle défend alors la légitimité de la seconde manière en s’interrogeant :

[...] is there not room for another, a lesser yet legitimate order of appreciation—for the kind of confused atavistic enjoyment that is made up of historical association, of a sense of mass and harmony, of the relation of the building to the sky above it, to the lights and shadows it creates about it—deeper than all, of a blind sense in the blood of its old racial power, the things it meant to far-off minds of which ours are the oft-dissolved and reconstituted fragments²⁴ ?

D’où l’embellissement de certaines descriptions dans des envolées de l’imagination, comme par exemple à Beauvais, où la fantaisie prend le dessus sur l’analyse esthétique :

[...] suddenly there soared before us the great mad broken dream of Beauvais choir – the cathedral without a nave – the Kubla Khan of architecture.

It seems in truth like some climax of mystic vision, miraculously caught in visible form, and arrested, broken off, by the intrusion of the Person from Porlock—in this case, no doubt, the panic-stricken mason, crying out to the entranced creator: “We simply can’t keep it up!” And because it literally couldn’t

22. Edith Wharton, *The Writing of Fiction*, *op. cit.*, p. 86.

23. Edith Wharton, *A Motor-flight Through France*, *op. cit.*, p. 33.

24. *Ibid.*, p. 178.

be kept up—as one or two alarming collapses soon attested—it had to check there its great wave of stone, hold itself for ever back from breaking into the long ridge of the nave and flying crests of buttress, spire and finial²⁵.

Hermione Lee souligne le caractère singulier de ce récit, à la fois marqué par l'influence de James et pourtant bien différent de *A Little Tour in France* :

A Motor-Flight Through France, does not mention James or his *Little Tour*. But their mutual interests, their companionship, their differences of opinion about what they saw, and the literary and historical knowledge they pooled on their journeys, all make their way into her narrative²⁶. This brilliant and masterful little travel-book, in which Edith Wharton, a relative newcomer to France, claims it as her territory, is both full of James and free of him²⁷.

Dans son introduction à l'édition de *A Motor-Flight Through France*, en 1995, le romancier Julian Barnes compare l'approche paisible de Henry James (“a highly sophisticated man taking his sensibility, like some great dog, for a walk”), au tourisme bien plus moderne d'E. Wharton : “a hastier flurry of sense impressions, a quicker mental satiety²⁸”. Il souligne en particulier la différence de réaction à propos du Pont du Gard. Ce monument rappelle à Edith, de manière sublime, “the tremendous tread of the Roman legions²⁹”, alors que James voit en sa taille imposante “a certain stupidity³⁰”. James admire l'église de Brou que déteste Edith. Avec son “chaos of overdone ornament”, elle trouve que c'est “a kind of superlative ‘Albert Memorial’ in which regardlessness of cost has frankly predominated over aesthetic considerations³¹”. Mais les deux voyageurs partagent

25. *Ibid.*, p. 16.

26. Sarah Bird Wright, *Edith Wharton Abroad: Selected Travel Writings, 1888-1920*, *op. cit.* et Millicent Bell, “Edith Wharton and Henry James”, *op. cit.*, pp. 122, 126, 134 et 136.

27. Hermione Lee, *Edith Wharton*, *op. cit.*, p. 229.

28. Julian Barnes, Introduction à : *A Motor-Flight Through France* (1908), London : Picador, 1995.

29. Edith Wharton, *A Motor-Flight Through France*, *op. cit.*, p. 124.

30. Henry James, *A Little Tour in France*, *op. cit.*, p. 230.

31. Edith Wharton, *A Motor-Flight Through France*, *op. cit.*, pp. 151-52.

parfois la même opinion, notamment en ce qui concerne la restauration architecturale qu'ils désapprouvent l'un et l'autre, à l'exception de Carcassonne.

Selon Hermione Lee, E. Wharton s'opposait volontiers aux goûts de James. Elle donne l'exemple de leur description de Poitiers et de Dijon. Alors qu'Edith est fascinée par l'aspect exubérant des sculptures gothiques de la cathédrale de Notre-Dame-la-Grande à Poitiers, James, quant à lui, néglige totalement ce détail pour se concentrer sur "the touching look that resides in everything supremely old, [...] the waves of time [that] have worn its edges to a kind of patient dullness"³². Comme le remarque Hermione Lee, Edith Wharton ne fait aucunement référence à la patine du temps :

There is, in especial, one small bat, with outspread web-like wings, so exquisitely fitted into its allotted space, and with such delicacy of observation shown in the modelling of its little half-human face, that it remains in the memory as having the permanence of something classical, outside of dates and styles³³.

James est déçu par la ville de Dijon et n'accorde que peu d'intérêt aux fameux tombeaux de Philippe-le-Hardi et de Jean-sans-Peur ("[they] have a limited interest"³⁴), alors qu'Edith les préfère à ceux de Brou ("[they] give [...] a strong sense of personality") et en vient à la conclusion : "that a touch of free artistic emotion will break through the strongest armour of stock formulas". Elle a particulièrement à cœur de prouver à quel point Dijon est une "astonishing town which seems to sum up in itself almost every phase of French art and history"³⁵.

Malgré des critiques plus enthousiastes que celles du récit de James, l'accueil réservé à *A Motor-Flight Through France* n'est toutefois pas unanime. Les périodiques *Nation* et *The Academy* reprochent par exemple à E. Wharton d'être passée à côté de détails essentiels de la vie de province, d'avoir privilégié la quantité à la qualité et la vitesse à la nonchalance :

32. Henry James, *A Little Tour in France*, *op. cit.*, p. 158.

33. Edith Wharton, *A Motor-Flight Through France*, *op. cit.*, p. 91.

34. Henry James, *A Little Tour in France*, *op. cit.*, p. 344.

35. Edith Wharton, *A Motor-Flight Through France*, *op. cit.*, pp. 153-55.

Although Wharton has made “an ingenious plea” for motor travel, her “own tale refutes her,” because she was “whisked past” the very places she most wanted to see. He regretted that she had not brought a French province to life as fully as she did the Italian mythical state of a Pianura in *The Valley of Decision*, with extended “shrewd and pleasant reflections.” The writer for the British journal *The Academy* wished Mrs. Wharton had not published her account at all, with its “suggestion of hurry³⁶”.

Pour sa part, le critique du *Spectator* admire la manière dont E. Wharton est parvenue à rétablir “the romance of travel” à travers ce récit de voyage qui offre “[a] rich harvest of art, archaeology, [and] history” sans pour autant se limiter à “[the] merely technical study of these architectural wonders³⁷”.

Ce tour d’horizon des différents récits de voyage permet de se rendre compte du rôle variable qu’ils ont pu jouer dans la carrière professionnelle d’E. Wharton. Certains ont influencé ses écrits au point de représenter des modèles. Elle ne manque pas de les citer. D’autres n’ont fait qu’enrichir ses connaissances culturelles. Il est intéressant de comparer un récit d’E. Wharton à un autre récit de voyage par un auteur de la génération suivante ; près de quarante ans plus tard, le voyage est-il envisagé différemment ? Que recherche le voyageur-écrivain et que partage-t-il avec son lecteur ? Peut-on trouver des similarités avec la littérature de voyage du XIX^e siècle ?

36. Sarah Bird Wright, *Edith Wharton’s Travel Writing: The Making of a Connoisseur*, New York : Palgrave Macmillan, 1997, pp. 55-56. Sarah Bird Wright cite les journaux *Nation* 87, 12 novembre 1908, p. 469 et *The Academy* [Angleterre], 5 décembre 1908, pp. 545-46.

37. *Spectator* [Angleterre] 101, 5 décembre 1908, p. 947.

5. David Herbert Lawrence – Regards croisés en Méditerranée

Pour répondre aux questions qui viennent d’être posées, je propose à présent de comparer *The Cruise of the Vanadis* et *Sea and Sardinia* (1921), de l’écrivain anglais D. H. Lawrence qui décrit un petit voyage qu’il fait avec sa femme, Frieda, de Taormine en Sicile jusqu’en Sardaigne. Ces deux regards croisés seront l’occasion de comparer non seulement deux manières bien différentes de concevoir un voyage d’agrément, mais aussi deux manières de s’adresser au lecteur. Si le regard d’E. Wharton est porté presque exclusivement sur la nature et les vestiges de l’antiquité, dans un monde où les êtres humains sont étrangement absents, celui de Lawrence, en revanche, est filtré par ses propres états d’âme et par sa relation houleuse avec sa femme, Frieda, qu’il surnomme “the Q-B”, sigle qui célèbre sa nature active et dominatrice, puisqu’il voit en elle, en secret, la Reine des Abeilles.

E. Wharton et D. H. Lawrence sont deux écrivains que tout semble séparer : d’un côté, une jeune bourgeoise élevée au sein de l’élite new-yorkaise, une enfance voyageuse, une sensibilité impérialiste et une passion pour la France ; de l’autre, Lawrence, un jeune homme complexé issu d’un milieu très modeste dans un village minier du nord de l’Angleterre. C’est un fils d’un mineur quasiment analphabète, un exilé perpétuel en quête du « primitif sacré » qui rêve de fonder une communauté utopique dans un ranch mexicain. Deux figures culturelles momentanément contemporaines, mais qui ne se sont jamais croisées¹.

L’une était collectionneuse d’art, l’autre peintre. Elle menait l’existence engagée d’une femme riche et indépendante, aux compagnons absents, vite disparus ; l’autre professait un « phallogentrisme » aux marges de la misogynie, mais ne se séparait jamais de son épouse dominatrice, férue de psychanalyse.

1. Ils ont pourtant un ami en commun : Aldous Huxley qu’Edith Wharton appréciait beaucoup et qui était un ami proche de D.H. Lawrence.

Cependant, trois passions fondamentales les animent et les unissent, la passion du savoir, la passion du voyage, la passion de l'écriture. D'où la naissance de deux ouvrages qu'on peut dire jumeaux, deux récits qui se répondent à travers le temps, parfois jusqu'à exprimer d'une même voix les mêmes expériences.

Trente ans séparent ces deux tranches de vie, deux récits où il est question de croisière en Méditerranée, de Siciliens pittoresques, de sites légendaires et de retrouvailles d'une partie de soi-même. E. Wharton écrit *The Cruise of the Vanadis* en 1888, sous forme de notes de voyage à usage privé. D. H. Lawrence publie en 1921 les premiers extraits de *Sea and Sardinia*, conçu comme un ensemble romanesque et poétique. Mais entre-temps, la Méditerranée n'a pas changé : elle semble avoir conservé intact son potentiel de fascination : identités culturelles fortes, surprises bonnes ou mauvaises, inspiration artistique ou mystique. Mais ces deux touristes sont-ils parvenus à trouver ce qu'ils étaient partis chercher ?

5.1. À la recherche du berceau de la culture classique

À première vue, les deux ouvrages traitent d'itinéraires comparables, notamment du passage par la Sicile, qui fera ici l'objet d'une comparaison. Les remarques objectives de l'auteur sont ce qui marque à première lecture : les lieux visités, les peuples rencontrés, les conditions de transport. À trente ans d'intervalle, c'est le même périple qu'ils effectuent : une occasion d'observer les éventuels changements survenus sur leur route.

5.1.1. La Sicile, espace privilégié entre terre et mer

La similitude des trajets n'apparaît pas d'emblée. Les époux Lawrence sont établis dans une villa de Sicile lorsqu'ils décident d'aller découvrir les environs et se décident, un peu au hasard, pour l'île voisine ; ce n'est pas la façon de fonctionner d'E. Wharton. Son voyage de trois mois, beaucoup plus organisé, s'inscrit dans le cadre d'une exploration internationale. Tel n'est pas le cas du voyage de Lawrence. Néanmoins, dès les premières réflexions personnelles des deux auteurs,

un rapprochement devient possible, dans la mesure où tous deux éprouvent le besoin de quitter les sentiers battus.

Ils ne peuvent s'accommoder de destinations préparées et de cadres bien établis. Ils se concentrent sur les détails les plus inconfortables de leur périple, avec une forme de délectation dans l'écriture, comme le fait E. Wharton: "The Gulf of Lions was in its usual disturbed condition, and it was after a very rough passage that we reached Algiers on the following night" (p. 1). À l'approche de Taormine, la voiture à cheval n'arrivant pas, elle entreprend à pied l'ascension de la falaise qui conduit à la ville: "an almost perpendicular and very stony path leads up the slide of the cliff [...] it was a toilsome climb" (p. 37). Aventurière dans l'âme, elle est heureuse de se promener à dos d'âne ou de mule pour se rendre dans des villages et des monastères isolés. Elle n'a que faire d'une mer agitée. Dans "Wharton, Travel, and Modernity", Nancy Bentley souligne également le goût d'Edith pour les sensations fortes, notamment pour la vitesse :

Edith Wharton loved the sensation of speed. In *The Custom of the Country* (1913), when Wharton writes of the "rush of physical joy" that comes from flying in an open car at twilight through the wintry boulevards of Central Park, the passage bespeaks her own infatuation with motor cars and their mechanical power².

Jonas Dovydenas qui, pour son édition de luxe de 2003, a suivi E. Wharton à la trace afin de photographier les paysages, les personnages et les monuments décrits dans *The Cruise of the Vanadis*, dit avoir été impressionné par le rythme de ses déplacements, mais aussi par son courage et sa nature aventurière³ – traits de caractère qu'on relève dans sa jeunesse comme dans sa maturité. Pour preuve, en 1913, Edith a cinquante et un ans et décrit, à Bernard Berenson, une excursion faite, à nouveau de retour en Sicile, quelques jours auparavant :

2. Nancy Bentley, "Wharton, Travel and Modernity", dans : *A Historical Guide to Edith Wharton*, Oxford : Oxford University Press, 2003, p. 147.

3. Jonas Dovydenas, [a Note about the Photographs], dans : Edith Wharton, *The Cruise of the Vanadis* (1992), New York : Rizzoli, 2004, p. 27.

We haven't wasted a drop of it [...]. We left Palermo two days ago, & went across those wonderful mountains behind Monreale to the Gaggera ford, where we lassoed two mettlesome mules & pranced up the sacred heights to the most inspired solitude on earth. What a place! [...] Well! That ought to have been enough for one day; but on we went to Trapani, through unfolding beauties; & just before sunset we climbed to the top of Eryx, & pottered about that strange little dream-town of S. Giuliano, with its beautifully patterned pavements, & silent little mouldering palaces & churches, & the great castle piled up on the outermost cliff between sea & sky. [...] That first day has taken so much space that I must foreshorten yesterday—which, as it happened, was considerably longer! We motored back as far as Calatafimi, & than [sic] came down to Selinunte, where we lunched under the tumbled temples, & then flew on to Girgenti. Tomorrow we start with the lark & go via Castrogiovanni & Nicosia to Taormina—if we can get there! If not, we'll sleep at Nicosia. Then we shall come back along the coast to Catania & Syracuse, & finally motor across from Catania to Palermo⁴.

Elle confirme également, dans une lettre écrite à Morton Fullerton, quelques jours plus tard, son goût immuable pour l'aventure : “I love the long days in the motor, & the great adventurous flights over unknown roads, & even (the next morning, when I'm out in the air again) the queer inns to which the roads but too frequently lead!⁵”.

E. Wharton et D.H. Lawrence profitent également des transports les plus luxueux à leur disposition en Sicile, le chemin de fer et la traversée en bateau. Pourtant s'il fallait caractériser ces deux passages, le chemin de fer est vertigineux et la mer maussade. Il y a fort à parier que de telles étapes, effectuées en pays familier, l'Angleterre pour Lawrence et les États-Unis pour E. Wharton, n'auraient pas été si colorées, si proches de la catastrophe. L'élément humain joue ici un rôle prépondérant. Si la mer est si inquiétante dans *Sea and Sardinia*, c'est que les marins se font un malin plaisir d'effrayer leurs passagers ; et si les falaises semblent si hasardeuses, chez E. Wharton, c'est que les conducteurs du train font preuve à de nombreuses reprises d'une insouciance à la fois très peu professionnelle et délicieusement méridionale.

4. Edith Wharton, [Lettre à Bernard Berenson, 19 avril 1913], dans : *Letters of Edith Wharton*, *op. cit.*, p. 296.

5. Edith Wharton, [Lettre à W. Morton Fullerton, 22 avril 1913], *Ibid.*, p. 298.

Pourtant, en 1913, lorsqu'E. Wharton et Berenson se rendent ensemble en Allemagne, ce dernier ne peut s'empêcher de souligner le côté maniéré, sourcilleux et « fine bouche » qui caractérise E. Wharton et son approche du voyage :

Berenson found his traveling companion alternately infuriating and charming. [...] Berenson felt that her cushioned way of life deprived her of many experiences: since she could not conceive of taking a glass of water anywhere but at a hotel, she could never wander around the streets and was distanced from all experience by her luxury. [...] Whenever they arrived at a hotel, Wharton would become disturbed by the arrangement of furniture in the rooms and the defects in the bathrooms. In Dresden, the fact that "in her room the bed was so placed that she would not be able to read in the morning nearly drove her into hysterics. In fact she is often on the verge thereof." [...] Although she was a fatiguing companion because she was so fussy about hotels, food, and waiters, and "a misdirection in the car makes her fall back in all but a faint," Berenson found her "such good company most of the time. Her sense of significant little things of human motive is as acute as of the best French people, and far better than of any other English-speaking person known to me⁶."

Berenson se plaignait de son humeur exécrable et de son tempérament facilement irritable lorsqu'elle séjournait dans un hôtel. La chambre devait être équipée d'une salle de bain privée ; quant au lit, "[if it] was so placed that she would not be able to read in the morning [it] nearly drove her into hysterics" et l'hôtel devenait alors "the most impossible she ever put foot in"; à table, "she returned every dish"; "not once since we have been in Germany has the salad been to her taste". En somme, il la décrit à Mary Berenson comme "the most thoroughly luxurious party I've ever travelled with⁷". Cette description est, semble-t-il, quelque peu caricaturale ; en tout état de cause, elle ne correspond pas tout à fait à l'image que l'on se fait de la jeune femme de vingt-six ans, qui, durant la croisière du *Vanadis*, est la première à monter sur sa mule pour se lancer dans l'ascension d'un sentier escarpé et caillouteux. On peut cependant imaginer qu'à l'âge de cinquante et un ans et,

6. Eleanor Dwight, *Edith Wharton: an Extraordinary Life*, op. cit., pp. 176-77.

7. Bernard Berenson [Lettre à Mary Berenson, 9-30 août 1913], Fototeca Berenson, Villa I Tatti, Harvard University. Citée dans Hermione Lee, *Edith Wharton*, op. cit., p. 416.

compte tenu des troubles bronchiques dont elle souffrait, elle soit intransigeante sur la propreté du logement et sur la qualité de la nourriture.

D.H. Lawrence et son épouse, quant à eux, ne se privent guère d'attribuer à tel ou tel compagnon de voyage indésirable les désagréments d'un trajet, ou de les disséquer du regard avec condescendance. Les Méridionaux leur semblent décontractés dans leur placidité quelque peu primitive, et eux qui souffrent si souvent des nerfs leur envient cette bienheureuse simplicité d'esprit :

Enter more passengers. An enormously large woman with an extraordinarily handsome face: an extraordinarily large man, quite young: and a diminutive servant, a little girl-child of about thirteen, with a beautiful face. [...] Like a little muted animal it sits there, in distress. She is going to be sick. She goes into the corridor and is sick very sick, leaning her head like a sick dog on the window-ledge. [...] The physical convulsion of the girl does not affect him as it affects us. [...] they are just not upset. Not half as upset as we are [...] They just quite naturally leave it alone to its convulsions, and are neither distressed nor repelled. It just is so. Their naturalness seems unnatural to us. [...] The q-b says it is largely stupidity⁸.

5.1.2. Découvertes culturelles au gré des rencontres

Les deux auteurs partagent leur fascination pour le pittoresque, charmant aux yeux d'E. Wharton, déconcertant aux yeux de Lawrence. Les petits paysans qui cheminent en leur compagnie s'intègrent dans le tableau général du paysage campagnard, qu'ils égaièrent par leur activité et la naïveté de leurs mises en scène : "As we drove along we met a great many peasants in little carts gaily painted with pictures of knights and ladies, saints and angels, and drawn by horses and mules in fantastic harnesses with plumes and scarlet tassels" (p. 27). Chez Lawrence, les villageois célèbrent des fêtes folkloriques et incarnent de mystérieux personnages :

Carnival is beginning. A man dressed as a peasant woman in native costume is clambering with his great wide skirts and wide strides on to the box, and, flourishing his ribboned whip, is addressing a little crowd of listeners. [...] The

8. D. H. Lawrence, *Sea and Sardinia* (1921), London : Penguin Classics, 1999, pp. 19-21.

would-be daughter flourishes, yells, and prances up there on the box of the carriage⁹.

Leurs voyages ne s'effectuent cependant pas dans les mêmes conditions. Alors que les époux Lawrence côtoient les Siciliens dans le train, les marchés, les navettes maritimes, trente ans plus tôt, dans *The Cruise of the Vanadis*, un écran de notables est là pour constituer un intermédiaire respectable, ce qui a pour effet de transformer cette population en un simple élément du décor et son dialecte en une musique indistincte. E. Wharton a pour habitude de voyager en grande pompe. Dans *The Cruise of the Vanadis*, des directeurs de banques attendent son arrivée dans divers ports et se chargent des lettres de crédit et de l'argent. À Tinos, durant le festival de l'Annonciation, ils débarquent sur l'île accompagnés du consul américain, avec une lettre d'invitation du Gouverneur des Cyclades. Ils font leur entrée précédés du Maire et de soldats qui leur ouvrent la voie. À Mytilène, ils prennent le large dans le bateau du gouverneur, pavillons au vent. À Corfou, ils sont reçus par la femme du consul. Après leur périple à Cetinje, dans le Monténégro, ils déjeunent avec le chargé d'affaires anglais, l'honorable Walter Baring :

Doors opened to these privileged American sight-seers, who stopped now and then to do a little shopping, or retreated to the yacht when tourism became tiring. Wharton had some of the standard views of her time, as when she speaks of 'a long bridge and causeway, built, of course, like every other good road in the Ionian islands, under the English administration'. Turks usually feature a 'barbarians', or in 'a crowd of Turks, Jews and infidels'; the inhabitants of one island are 'a sullen, ill-favoured lot'. She was fussy, as she always would be, about the hotels. But like all travellers to remote parts, she wanted everything to be picturesque and was disappointed when the sights turned out to be westernised or commercial¹⁰.

Pour Lawrence, perdu dans les montagnes en compagnie de ces mêmes personnages pittoresques, l'expérience est plus viscérale. Il décrit le goût des plats, la parenté des dialectes, ou encore l'odeur insupportable de cette peau de

9. *Ibid.*, p. 60.

10. Hermione Lee, *Edith Wharton, op. cit.*, p. 82.

mouton : “Some have the sheepskin tunic, and all wear the long stocking cap. And how they smell! of sheep-wool and of men and goat. A rank scent fills the carriage¹¹”. Il est fier de voyager ainsi et de se rêver contrebandier sicilien (“I regretted my girovago, though I knew it was no good thinking of him. His way was not my way. Yet I regretted him, I did¹²”). D’autre part, sa sensibilité personnelle diffère en ce qu’il est accompagné de sa femme et que tout ce qui consiste à s’attendrir, à plaindre les habitants, est l’apanage de Frieda. Il se contente de déduire, par exemple, à quelques éléments du costume, de la posture et du regard, qu’une petite fille qui accompagne un couple de bourgeois, est probablement leur servante orpheline et que le train la rend malade¹³. Plus tard, il indique que son épouse aurait volontiers soutenu la tête de l’enfant, lui aurait offert du thé, un mouchoir, “the q-b wanting to administer tea, and so on. We should have to hold the child’s head¹⁴”.

Son émotion est réservée aux découvertes qui le conduisent à lui-même ; une route de montagne qu’il croit reconnaître, une personnalité à laquelle il parvient à s’identifier, une légende qui fait écho dans son âme : “There was something impressive magical under the far sunshine and the keen wind, the square and well-proportioned buildings waiting far off, waiting like a lost city in a story, a Rip van Winkle city. I knew it was Trapani, the western port of Sicily, under the western sun¹⁵”. E. Wharton, pour sa part, plaint souvent les populations qu’elle croise sur son chemin, mais elle reste en retrait, comme protégée par cet écran de notables qui l’accompagnent et ne décrit jamais les individus, autrement que physiquement. Elle croit, par exemple, retrouver dans l’aspect délabré de la ville de Chios les fantômes d’un massacre, d’un tremblement de terre et montre

11. D. H. Lawrence, *Sea and Sardinia*, *op. cit.*, p. 87.

12. *Ibid.*, p. 197.

13. *Ibid.*, pp. 19-21.

14. *Ibid.*, p. 20.

15. *Ibid.*, p. 36.

une certaine pitié face à l'expression résignée des habitants, qui provient peut-être d'une malédiction planant sur la ville :

In spite of its loveliness a blight seems to hang over Chios, as if it had not recovered from the awful Turkish massacre which Canaris avenged by the destruction of the Turkish fleet, and which was followed in less than sixty years by the fresh disaster of the earthquake in which nearly six thousand perished. Chios has had more than her share of calamities, and the hopeless, degraded look of the place seems to say that the people are tired of fighting adversity (pp. 150-51).

5.2. Approches divergentes

À l'époque de son voyage, il faut avant tout noter que Lawrence ne vit plus en Angleterre ; il s'est exilé de cet univers culturel et climatique qui ne lui convient pas et semble le tuer à petit feu. Désormais, il vit en Sicile à Taormine, à l'abri d'une industrialisation grandissante du monde qui l'angoisse. Vu de l'extérieur, son petit tour en Sardaigne et en Italie tient donc davantage de l'excursion que du périple. Le regard sur les régions traversées de quelqu'un qui peut être considéré comme un « local » ne saurait être comparé à celui d'E. Wharton à l'époque de *The Cruise of the Vanadis*. Voyageuse accomplie depuis son plus jeune âge, elle a généralement effectué ces trajets dans le cadre privilégié des grandes croisières de luxe qui prenaient alors naissance, entourée d'officiels anglo-saxons. Sa connaissance du voyage est globale plus que locale.

5.2.1. Réactions passionnées

Depuis le pays d'origine du futur voyageur, le choix des destinations est souvent orienté par des lectures qui ne sont pas toujours très réalistes. Les attentes sont ensuite mises inévitablement à l'épreuve de la réalité au cours du voyage. C'est surtout le cas chez E. Wharton, dont le caractère et les conditions d'écriture, à visée strictement personnelle, libèrent le jugement, en particulier lorsqu'il est négatif. E. Wharton était passionnée par le simple fait de découvrir et de se faire sa propre opinion sur les sites qu'elle visitait. Les jugements qu'elle porte, positifs

ou négatifs, sont toujours très directs : “The scenery about Tunis is flat and uninteresting” (p. 14).

À Syracuse, elle est déçue de ne pas apercevoir le fond de la rivière Cyané, troublée par la pluie, alors qu’on lui avait promis des eaux de cristal. La ville de Messine est trop conventionnelle, trop italienne ; la cour de l’hôtel de Taormine est joliment arrangée, mais sale et humide. Palerme est prospère et bien entretenue, mais pas assez pittoresque. Agrigente est jolie, vue de la mer, mais en réalité ses rues ennuyeuses et sa plaine désolée la rendent très vite mélancolique :

The next day we woke to disappointment. The sun was shining, the day was warm and pleasant, but Girgenti, the Girgenti of which we had talked and dreamed, the “splendor-loving Acragas” of Pindar, the “topaz-bastioned city” of Symonds—was this Girgenti? The hotel stands on a hill planted with wheat and vegetables; bleak sandstone hills, treeless and crude, rise behind it; on one side lies Girgenti, an assemblage of dull houses, unbroken by a single graceful or picturesque outline (pp. 51-52).

Et ainsi de suite. Au lieu d’ignorer les parties du voyage qui n’ont pas su éveiller son intérêt, elle en dresse la liste, comme s’il s’agissait de rédiger un guide du voyageur, impitoyable envers ce qui ne mérite pas d’éloge. L’inverse est également vrai. Lorsqu’elle est satisfaite de ce qu’elle voit, elle ne tarit pas d’éloges qui sont, en creux, autant de critiques du monde qu’elle a fui. Au fil des pages, la couleur des paysages siciliens, simple et qualifiée de tropicale, leur délicieuse confusion, contrastent violemment avec l’horreur qu’inspirent les lieux clos, sortes de prisons sinistres. La visite des catacombes de Syracuse la révolte et lui laissera le souvenir d’une épreuve pénible :

I have always considered it one of the severest ordeals of a sight-seer’s life to have to go through catacombs; and I dare say that some people secretly agree with me. I felt, however, that having dragged my companions through the length and breadth of every garden in Syracuse, I had no right to stand in the way of their apparently genuine taste for catacombs; so in we went (p. 33).

Son amour du grand air et des paysages extérieurs n’en prend que plus de valeur quand elle retrouve la lumière du jour. C’est comme sortir de son propre tombeau : “I walked from one damp tunnel to another as one who had eyes yet

saw not; [...] At last we emerged again into the delicious outer world *wo alles grünte und blühte*¹⁶, (p. 33).

Edith Wharton est une femme qui aime à être en pleine nature, à respirer l'air pur au sommet d'une montagne, admirer les étendues de verdure au-delà d'un chemin de campagne, à s'inspirer de paysages fleuris pour peindre la toile de fond de ses romans. Elle a en horreur les lieux confinés. Dans une lettre de 1913, elle implore Bernard Berenson :

I want to ask d'avance if you would so far modify our itinerary, as to give me three or four days in some green woody *walky* place where I can recover my nerves before we attack big towns?—You see I'm essentially a country person, & pine in towns in summer, & when I'm rather overdone, as I am at present, the feeling becomes a phobia¹⁷.

De Paris, elle dira plus tard:

Paris is simply awful—a kind of continuous earthquake of motor busses, trams, lorries, taxis & other howling & swooping & colliding engines, with hundreds of thousands of U.S. citizens rushing about in them & tumbling out of them at one's door [...]. The country—the banlieue even— is divine, & my humble potager gushes with nightingales¹⁸.

C'est aussi à son entourage d'autrefois et à la grisaille morbide qu'il représente qu'elle échappe en partant s'exposer au soleil méditerranéen.

16. « Où tout était vert et fleuri ».

17. Edith Wharton, [Lettre à Bernard Berenson, 2 août 1913], dans : *Letters of Edith Wharton*, *op. cit.*, pp. 303-304.

18. *Ibid.*, p. 432.

*École doctorale n° 509. « Civilisations et Sociétés euro-
méditerranéennes et comparées »*

Laboratoire Babel EA 2649

THÈSE

présentée par :

Aurélie DELL'OLIO

soutenue le : **28 novembre 2014**

pour obtenir le grade de Docteur en Langues et littératures anglaises et anglo-
saxonnes

LA CROISIÈRE DU *VANADIS* : SUR LES TRACES D'EDITH WHARTON

TOME II

THÈSE dirigée par :

Madame O'KELLY Dairine

Professeur émérite, Université de Toulon

JURY :

Madame CONROY Jane

Professeur émérite, Université nationale de Galway

Monsieur JOLY André

Professeur émérite, Université Paris IV-Sorbonne

Madame LÉVÊQUE Laure

Professeur, Université de Toulon

Madame ULLMO-MICHEL Anne

Maître de conférences, HDR, Université de Lille 3

Madame VINCENT-ARNAUD Nathalie

Professeur, Université de Toulouse

DEUXIÈME PARTIE

Chapitre 1

The Cruise of the Vanadis

We see in what she wrote about her cruise that she was ready to set her stages, to fill her backgrounds, to create the world in which her characters would enact her plots. The characters and plots would come in due time¹.

En toute objectivité, pour Edith Jones, l'avantage principal de son mariage avec Teddy Wharton – célébré le 29 avril 1885 – a été de la libérer de l'autorité de sa mère. En l'épousant, elle a évité, de surcroît, le sort de certaines jeunes femmes de l'époque, qui, en se mariant, passaient de l'autorité des parents à celle du mari, avec la nouvelle contrainte d'accouchements en série. De leur relation intime, nous savons que la nuit de noces n'a pas été une réussite, qu'il y a eu quelques tentatives infructueuses dans les semaines qui ont suivi, et il y a tout lieu de croire que, très rapidement, le malheureux Teddy a cessé d'« honorer » sa jeune épouse. Leur ami commun, Ogden Codman, mauvaise langue notoire, parle même de « mariage blanc² ».

Dans la mesure où le divorce n'était pas envisageable, on imagine ainsi que, dans un premier temps, s'est mis en place, faute de mieux, une relation de camaraderie, un peu triste, mais résignée – plutôt distante et condescendante de la part d'Edith, et admirative, culpabilisée et soumise de la part de Teddy. Nul besoin d'être médecin ou psychiatre pour comprendre l'effet que cette relation, fondée sur la déception, le compromis et le déni, devait avoir sur la santé psychique des deux partenaires. En parlant de ces années, dans une lettre à son amie Sara Norton, Edith avoue :

-
1. Louis Auchincloss, Introduction à : Edith Wharton, *The Cruise of the Vanadis* (1992), New York : Rizzoli, 2004, p. 17.
 2. R. W. B. Lewis, *Edith Wharton: A Biography*, *op. cit.*, p. 53.

For twelve years I seldom knew what it was to be, for more than an hour or two of the twenty-four, without an intense feeling of nausea, and such unutterable fatigue that when I got up I was always more tired than when I lay down. This form of neurasthenia consumed the best years of my youth, & left, in some sort, an irreparable shade on my life. *Mais quoi !* I worked through it, and came out on the other side³.

La série de maladies psychosomatiques dont elle a été victime dans les premières années de leur mariage, ainsi que la progressive déchéance psychique et morale de Teddy semblent rétrospectivement inévitables. En attendant d’avoir la force et la ténacité de « sortir de l’autre côté », il fallait, pour tenir le coup, trouver des mesures palliatives.

Teddy, sans doute désemparé, était attentif et aux petits soins. Mais, comme beaucoup de jeunes hommes de son milieu, il était désœuvré, sans ambition professionnelle. Qui plus est, il n’était pas très riche, devant se contenter, en attendant de toucher sa part d’héritage – il fallait qu’il attende d’être sexagénaire – d’une rente annuelle de 2 000 dollars qu’il percevait de sa mère. Les études de lettres qu’il avait faites à Harvard étaient médiocres et il préférait la chasse et la pêche à la littérature et à la philosophie. Heureusement, le couple avait en commun le goût pour la vitesse (l’automobile est devenue par la suite une de ses passions), les chiens, la gastronomie et les voyages.

Pendant les cinq premières années de leur mariage, les Wharton étaient sans pied-à-terre en ville. Hormis l’hiver de 1888, lorsqu’ils ont loué une petite maison à “Madison Avenue”, tous les séjours en ville devaient se passer chez la mère d’Edith au “25th Street”. Lorsqu’il n’était pas en voyage, le jeune couple vivait à Newport, dans la petite maison louée et aménagée, non loin de la maison de vacances de Lucretia Jones. Si cet arrangement convenait parfaitement à Teddy, Edith supportait mal la solitude et la tristesse de l’hiver à Rhode Island où elle restait en tête-à-tête avec son mari. L’extrait ci-dessous, d’un des romans de son

3. Edith Wharton, [Lettre à Sara Norton, 1908], dans : *Letters of Edith Wharton, op. cit.*, p. 139.

amie Daisy Chanler, peut donner une idée de la vie quotidienne à Newport en dehors de la belle saison :

By October the gay birds had all flown away and in November the avenues were leafless and deserted; then Newport resembled nothing so much as an unused ball-room carefully put away for the season, the curtains folded in piles, the furniture and chandeliers all swathed in brown holland. The great houses were closed and boarded up for the winter; the garden ornaments—shrubs, fountains, and marbles—boxed up and otherwise protected against the cold. What had ever led us to imagine it would be pleasant to live there the year round?⁴

Un voyage d'hiver en Europe entre février et mai romprait la monotonie de cette vie trop sédentaire et morne pour une jeune femme insatisfaite et dépressive. À partir de 1886 et jusqu'en 1897, Edith a donc réussi, sans difficulté, à imposer à son mari un séjour annuel en Europe – le plus souvent en Italie. Et lorsqu'en 1888, elle a lancé l'idée d'une croisière en Grèce, c'est Teddy, estimant sans doute avoir des choses à se faire pardonner, qui a soutenu le projet de la jeune mariée, contre l'opposition des deux familles. En effet, la famille respective des Wharton, ainsi que leurs amis se montrent très réticents à l'idée d'un tel voyage et surtout du danger potentiel qu'il représente, mais cela n'effraie en rien la jeune femme de vingt-six ans qui ne pourrait se résoudre à renoncer à l'aboutissement de son rêve :

Loud was the outcry in our respective families. My brothers, who were my trustees under my father's will, asked, not unnaturally, what we proposed to live on for the rest of the year—and there was no answer! But the most indignant protests came from my husband's family. In Boston married couples, after a brief honeymoon abroad, were expected to divide the rest of their lives between Boston in winter and its suburbs, or the neighbouring sea-shore, in summer [...]. But, of all mad schemes, our families protested, why a cruise in the Mediterranean? Who had ever before heard of such an idea? Though there were many American yacht owners

4. Margaret Terry Chanler, *Autumn in the Valley*, Boston : Little Brown & Co., 1936, p. 12., amie fidèle d'Edith Wharton. Appelée Daisy par ses amis, Margaret Terry (1862-1952), actrice et romancière, a épousé Winthrop Astor Chanler ; une rumeur circule, selon laquelle elle serait le modèle du personnage de Daisy dans le roman de Scott Fitzgerald, *Gatsby le Magnifique*. Il se peut, en effet, que Fitzgerald se soit inspiré de sa beauté et de son élégance, mais l'amie d'Edith Wharton était bien plus talentueuse et cultivée que le personnage romanesque de Fitzgerald.

with swift and beautiful craft, they cruised mainly in home waters, or if they crossed the Atlantic, did so not for sight-seeing but to try their luck in international racing. Such a voyage as we planned was almost unheard of, and in any case only a fad for the wealthy. [...] But my husband said: "Do you really want to go?" and when I nodded, he rejoined: "All right. Come along, then." And we went⁵.

La location du yacht (\$4 000) et les frais de voyage étaient financés, nous le savons, grâce à un héritage qu'Edith venait de recevoir à la suite de la mort d'un de ses oncles. L'itinéraire avait été soigneusement planifié, avec l'aide de leur compagnon de voyage, James Van Alen, qui avait déjà fait plusieurs voyages en Méditerranée.

Donc, au début du mois de février, les trois voyageurs, arrivés à Paris de New York, descendent à Marseille en train. De Marseille, ils se rendent à Alger en bateau à vapeur et le 17 février, ils prennent leurs quartiers à bord du *Vanadis*. D'Alger, le voyage se poursuit à Tunis, puis Malte, la Sicile, Corfou, Zante, de nombreuses îles des Cyclades, ainsi que Rhodes. Puis au nord des côtes turques à Chios, Smyrne et Mytilène, à travers la mer Égée jusqu'au Mont Athos, vers le sud entre les côtes de la Grèce et d'Eubée jusqu'à Marathon et Athènes, à l'ouest sur les îles de Céphalonie et d'Ithaque. Enfin, vers le nord, en direction de la côte dalmatienne et du Monténégro, de Raguse (Dubrovnik), de Spalato (Split) et de Zadar (Zara), avant de rejoindre la mer Adriatique pour débarquer à Ancône le 7 mai et prendre le train jusqu'à Rimini.

L'aventure de la croisière est donc racontée par le menu, en respectant la chronologie, dans un journal de bord, que la rédactrice tient scrupuleusement, sans doute sous forme de notes, avec l'idée de les compléter plus tard à tête reposée. Ce journal se divise en 17 chapitres, la première entrée est datée du 17 février, la dernière, du 3 mai de la même année. Cette croisière de 80 jours se termine donc à Ancône, où ils accostent le 7 mai. Le retour de Rimini à Paris (sans doute) n'est pas raconté. Un bref rappel des titres de chapitres et des dates donnera une idée globale du parcours :

5. Edith Wharton, *A Backward Glance*, *op. cit.*, pp. 97-98.

- I. 17-18 février : *l'Afrique* (9 jours)
- II. 27 février : *Malte* (4 jours)
- III. 1-2 mars : *Syracuse* (3 jours)
- IV. 5 mars : *Messine & Taormine* (2 jours)
- V. 7 mars : *Palerme & Agrigente* (9 jours)
- VI. 16-17 mars : *Corfou & Zante* (6 jours)
- VII. 22-25 mars : *Milos & Santorin* (4 jours)
- VIII. 29 mars : *Amorgos & Astypalea* (3 jours)
- IX. 31 mars : *Rhodes* (3 jours)
- X. 3-5 avril : *Tinos et Patmos* (4 jours)
- XI. 9 avril : *Chios & Smyrne* (3 jours)
- XII. 12 avril : *Mytilène* (2 jours)
- XIII. 14-15 avril : *Le Mont Athos* (4 jours)
- XIV. 19 avril : *Athènes* (5 jours)
- XV. 24-25 avril : *les îles Ioniennes* (5 jours)
- XVI. 30 avril-1 mai : *Cattaro & Cetinje* (2 jours)
- XVII. 3 mai : *La Dalmatie* (4 jours)

« Nul plaisir n'a goût pour moi sans communication⁶... »

Les premières questions qui se posent et auxquelles il n'y a pas de vraies réponses sont : quel est l'objectif de ce récit et à qui s'adresse-t-il ? D'après ses dires, E. Wharton n'aurait jamais tenu de journal intime. Au moment où elle organisait ce qui devait être sa dernière croisière dans les îles grecques, en 1925, elle avait confié à son ami, l'historien de l'art, Bernard Berenson, qu'elle avait tenu un compte rendu méticuleux de sa première croisière « [I] kept a very meticulous diary of the cruise that Teddy and I made about thirty years ago⁷ ». Le terme "diary" qui, en anglais, peut signifier à la fois « agenda » et « journal intime », doit être entendu ici comme "logbook", c'est-à-dire, un journal⁸ où les événements sont consignés au jour le jour, autrement dit, un carnet de bord.

Nous savons que la tenue de ce genre de carnet de bord faisait partie, depuis toujours, des conventions du Grand Tour. Les jeunes gens de bonne famille qui parcouraient l'Europe avec leur précepteur, devait faire le récit des choses vues et des lieux visités, très souvent en les illustrant par des croquis et des aquarelles. Edith ne dessinait pas ; elle ne semble pas avoir pris beaucoup de photographies non plus⁹, ce qui est plus surprenant pour une jeune femme à la

-
6. Michel de Montaigne, *Journal de voyage en Italie* (1580-1581), dans : *Œuvres Complètes*, Paris : Gallimard, 1962, p. 986 : « Nul plaisir n'a goût pour moi sans communication. Il ne me vient pas seulement une gaillarde pensée en l'âme qu'il ne me fâche de l'avoir produite seul, et n'ayant à qui l'offrir ».
 7. Edith Wharton, [Lettre à Bernard Berenson, 6 janvier 1925], Fototeca Berenson, Villa I Tatti, Harvard University. Citée dans : Hermione Lee, *Edith Wharton, op. cit.*, p. 81.
 8. Lorsqu'elle renvoie à l'acte d'écriture, elle parle de "journal" : "but this journal is written not to record other people's opinions, but to note as exactly as possible the impressions which I myself received" (p. 46).
 9. De temps en temps, elle achète des photos (à Corfou par exemple ; elle en reçoit également en souvenir [à Mytilène] ; et lorsque le *Vanadis* passe au large de l'île de Karyes, elle demande au capitaine de s'approcher de la côte afin de prendre une photographie ("I ran in close to Iveron and tried to photograph it, but the launch rolled so that I could not steady the camera" [p. 175]) ; vers la fin du voyage, elle en montre à des amis : "We brought our friends on board the yacht, where they spent a few minutes in drinking Marsala and looking over our photographs" (p. 240). Mais s'agit-il de photographies achetées dans une des boutiques ("photograph shops"), ou de photographies prises par le groupe ? En tout état de cause, il n'en reste aucune trace.

pointe de la modernité¹⁰. Ainsi, sans trop s'avancer, on peut dire que le premier objectif de son récit était de fixer les événements au fil des jours, en les consignant sur papier, afin qu'ils ne s'effacent pas de son souvenir.

Ce qui conduit à la deuxième question : à qui est-il destiné ? Encore une fois, sans trop s'avancer, on répondra, dans un premier temps, qu'elle le destine à elle-même. La lecture du récit de son voyage lui permettra de le revivre à volonté, sans sortir de chez elle. Mais elle doit également penser à ses amis, ceux qu'elle a laissés à New York et à Boston, avec qui, en faisant circuler son manuscrit une fois terminé, elle pourra faire partager cette expérience exceptionnelle. C'est ainsi que procédaient les grands voyageurs du XVIII^e siècle.

Son récit, formellement du moins, ressemble en bien des points au récit de Goethe, précédemment mentionné, *Italienische Reise*. En septembre 1786, Goethe, lassé de sa notoriété, abandonne ses amis à Carlsbad et parcourt l'Italie *incognito*. Le récit du voyage, comme celui que tient E. Wharton exactement cent ans plus tard, se présente comme un journal, avec pour seuls intertitres, comme celui d'E. Wharton, le lieu de la rédaction et la date (ex. Rome, 22 janvier). Dans un premier temps, Goethe s'adresse à Charlotte von Stein, chargée de faire circuler parmi ses amis ses « lettres », régulièrement expédiées par la poste. L'œuvre dans son intégralité n'a été publiée que trois ans avant la mort de l'écrivain, en 1829. Dans son *Travels through France and Italy* (1766) – autre livre de chevet d'Edith –, Tobias Smollett donne à ses comptes rendus une forme épistolaire en faisant précéder chaque envoi d'un "Dear Sir", "Dear Doctor" ou "Dear Madame" de circonstance, et en les terminant, le plus souvent, par les formules d'usage : "Your very humble servant". Mais l'identité du "you" qui apparaît dès les premiers paragraphes reste indéterminée, et nous savons que, comme Goethe, Smollett, qui les envoyait régulièrement par la poste, les destinait

10. Par une curieuse coïncidence, le premier appareil photographique portable, inventé par George Eastman, fut mis en vente en 1888, l'année de la croisière. « Vous appuyez sur le bouton, nous assurons la suite » (*Just press on the button, we do the rest*) promettait le slogan publicitaire de l'Eastman Kodak.

à son cercle d'amis de Grub Street, avec l'idée de les publier sous forme de recueil par la suite.

LETTER XXIII

NICE, December 19, 1764.

SIR, — In my last, I gave you a succinct account of the silkworm, and the management of that curious insect in this country. I shall now proceed to describe the methods of making wine and oil¹¹.

Il est vrai que nous ne savons rien des lecteurs de *The Cruise of the Vanadis*, mais cela ne signifie pas pour autant qu'il n'en existait pas. Mais, au vu de la différence de style entre ce récit et les récits de voyage publiés (*A Motor Flight Through France* [1908] et *In Morocco* [1917]), il y a tout lieu de croire qu'elle ne destinait pas ce récit à son lectorat commercial. On verra par la suite (deuxième partie, chapitre 3, Tome II) qu'à la différence de l'écriture neutre et spontanée de *The Cruise of the Vanadis*, ses récits de voyage « grand public » sont rédigés dans un style un peu compassé, très différent des récits de fiction. Son ami et admirateur Bernard Berenson, a même eu la franchise de lui conseiller, à la suite de la lecture d'*In Morocco*, qu'il trouvait inintéressant et guindé, de s'en tenir à la fiction. Il est clair que le masque du narrateur d'un récit de fiction est plus commode que celui d'une femme de lettres qui cache à peine la véritable identité de l'auteur.

Sans preuve du contraire, nous partons donc de l'hypothèse que le carnet de bord a été tenu principalement pour elle-même et, dans un second temps, sans doute, pour son cercle d'amis intimes, comprenant Sara Norton, Walter Berry, Egerton Winthrop, Ogden Codman, sa belle-sœur, Minnie Jones, son amie d'enfance Daisy Chanler, et très certainement ses frères et sa mère. On sait que les « après-dîners » étaient très souvent meublés par des lectures à haute voix. On imagine donc que, plutôt que de faire circuler l'unique exemplaire du récit, Edith en lisait des extraits à haute voix à ses amis. Comme l'indique le sommaire ci-

11. Tobias Smollett, *Travels through France and Italy* (1766), dans : *The Miscellaneous Works of Tobias Smollett, M. D.*, vol. 5, London : J. Mundell & Co., 1796, pp. 422-23.

dessus, chaque chapitre recouvre les activités d'entre deux et neuf jours (17 chapitres : 80 jours). Le lecteur est frappé d'entrée de jeu par le rythme effréné du parcours : on court très souvent pour attraper un train à la dernière minute ; on dévale des pentes caillouteuses ("scramble up and down") ; on arrive au port à la dernière minute. De toute évidence, E. Wharton est une femme pressée, partageant avec Goethe le même goût de la vitesse, la même boulimie lorsqu'il s'agit de visiter un maximum de monuments dans un minimum de temps. Jean Lacoste, dans sa préface de la 4^e édition de la traduction de l'*Italienische Reise*, voit en cette « impossibilité à trouver le repos », la marque d'un Wanderer¹².

1. L'Afrique et Malte

1.1. Alger

Le premier chapitre, intitulé "Africa", portant la date du 17 février, recouvre le voyage de Paris à Marseille, la traversée de la Méditerranée, l'arrivée à Alger, la visite de la ville, l'escale à Tunis, où ils lèvent l'ancre le 26 février pour l'escale suivante sur l'île de Malte.

Le voyage commence mal : pendant les quinze jours qui précèdent leur départ, Paris est envahi par un brouillard glacé ; la traversée de Marseille à Alger sur le vapeur *Ville de Madrid* se fait par mauvais temps et Edith est malade. Contrainte de passer par la douane avec les voyageurs ordinaires, sur l'embarcadère boueux, elle aperçoit, nous le savons, pour la première fois des Arabes en chair et en os : "[...] on setting foot in the sea of mud which covered the landing-place, we were surrounded by the first Arabs we had ever seen—startlingly picturesque in the flashes of lantern light, with their white burnouses and long white cloaks" (pp. 1-2). L'image des voyageurs pataugeant dans une mer de boue, encerclés par des Arabes qui brillent dans l'obscurité de la nuit, offre un premier aperçu du curieux mélange qui caractérise la future romancière, prise

12. Jean Lacoste, Préface à : Johann Wolfgang Von Goethe, *Voyage en Italie* (1816-17), 4^e édition revue et corrigée, Paris : Bartillat, 2012.

dans la contradiction d'un désir d'émotion forte ("startlingly picturesque") et le besoin puéril – un peu comme la princesse et le petit pois des contes de fée – de rester dans sa bulle de voyageuse de luxe, qu'on doit protéger de l'indignité de la douane et de l'inconvénient de la boue.

La croisière doit se faire donc dans le confort et le luxe. Le *Vanadis* est un yacht de 330 tonneaux, mesurant 167 pieds de long et 21 de large. Hormis le capitaine et le second ("mate"), l'équipage comprend deux mécaniciens ("engineers"), deux chauffeurs ("firemen"), un maître d'équipage ("boatswain"), cinq matelots brevetés ("able seamen"), deux serveurs ("stewards") et deux cuisiniers. Il ressemblait donc, en miniature, aux paquebots de luxe dans lequel elle faisait ses traversées régulières de l'Atlantique. Elle n'est donc pas déçue, ni par l'accueil à bord du yacht, ni par la qualité du service :

We were soon alongside the yacht, and presently found ourselves peacefully seated at supper in the brightly lighted saloon, which had been filled with roses and violets in honour of our coming (p. 2).

Le dîner est suivi d'une visite guidée dont la description permet de se faire une idée du confort de l'aménagement et de la composition du groupe. Habituee aux traversées de l'Atlantique depuis l'âge de quatre ans, Edith domine le vocabulaire technique. Par beau temps on s'installe dans le "deck-house" (rouf), aménagé comme il se doit avec des sièges confortables, du rangement pour les affaires personnelles et une table. En dehors des repas, le "saloon" où ils dînent se transforme en espace de vie, grâce aux tables pivotantes et aux étagères couvrant toute la longueur de la pièce. La seconde table est rapidement encombrée de matériaux d'écriture ("the other was soon covered with a varied collection of inkstands, blotting-books, maps and vases of flowers" [p. 3]). Nous devinons qu'il n'y aura pas beaucoup de place à cette table, ni pour Teddy Wharton, ni pour James Van Alen. Les deux cabines de luxe ("staterooms") sont pour Teddy et Edith à l'arrière ("aft"), alors que leur compagnon de voyage, moins exigeant sans doute, est logé à l'avant ("foreward", prononcé /forid/), à côté des cabines de la femme de chambre d'Edith et du valet de Teddy :

Aft of the saloon were our two *staterooms*, occupying the full width of the yacht, and comfortably fitted with shelves, drawers, hanging-closets and large bath-tubs. Foreward were our fellow-traveller's room, two rooms for the maid and valet, and a fourth in which they took their meals. The engines and the men's quarters were of course aft (p. 3).

Un des aspects intrigants de ce récit est le peu de place consacrée, non seulement à l'équipage, mais aux deux compagnons de voyage, jamais mentionnés par leur nom. En général, "we/our/us" sert à désigner à la fois (i) le couple ("our two staterooms" [p. 3]), (ii) le trio ("one of the two tables we used to dine at" [p. 2]), (iii) le trio plus l'équipage ("The next morning, Feb. 26th we left Tunis at 10 a.m." [p. 15]) et sans doute, de temps en temps, (iv) le trio accompagné de la femme de chambre et du valet. Lorsque James Van Alen est désigné, il devient "our fellow-traveller" (p. 3). Même s'il est tentant d'expliquer cette façon de gommer les êtres humains de l'avant-plan par des explications psychologiques, il ne faut pas oublier les conventions du récit de voyage. Smollett, qui s'intéresse beaucoup plus aux habitants des pays qu'il visite, ne mentionne que rarement sa femme qui l'accompagne à chaque instant. On a l'impression que le regard du voyageur, seul au monde, se fixe exclusivement sur les endroits parcourus, faisant abstraction de l'entourage immédiat ; lorsqu'il convient de mentionner les indigènes, ceux-ci sont le plus souvent relégués en fond de tableau comme autant d'éléments décoratifs. On souhaite, en effet, qu'ils soient pittoresques, "the picturesque populace" (p. 6)¹³.

To see the Arab side of Algiers one must go to the market or the mosques, or better still, climb the steep lanes which lead upward from the Parisian arcades of the Rue Bab-Azoun. In these narrow streets, we saw veiled women hurrying along with the peculiar shuffling gait due to the loose slippers of the East, their painted eyes shining through the thin white yashmak; then there were dark doorways in which old Arabs sat squatting over their tailoring or shoe-making; and groups of strolling Bedouins in ragged garments which had once been white, and negroes and Jews and half-clothed children, and all the other fantastic figures which go to make up the pageantry of an Eastern street scene (p. 5).

13. Il y a en tout 43 occurrences du qualificatif dans le manuscrit (auxquelles s'ajoutent 6 occurrences de "picturesquely" et 2 de "picturesqueness").

En 1888, la photographie est encore dans son enfance. Le daguerréotype n'a que quarante ans à peine (1839) et la photo en série n'a qu'une trentaine d'années (1854). Les tableaux vus dans les galeries et musées et reproduits dans les albums de luxe forment tout naturellement le regard des gens cultivés. C'est ainsi que les voyageurs des XVIII^e et XIX^e siècles ont du mal à dissocier les scènes et les paysages qu'ils découvrent des toiles des maîtres qui constituent en quelque sorte leur stock d'images empreintes personnelles. La peinture joue ainsi un rôle important dans la manière dont les voyageurs abordent les pays exotiques. Goethe y a constamment recours dans ses descriptions. Dans l'extrait ci-dessous, il voit le paysage à travers le regard du peintre hollandais Everdingen :

Et c'est ainsi que j'arrivai très vite, à travers de hauts rochers, au bord de l'impérieux Adige. La lune se leva pour éclairer des objets étranges, Quelques moulins, entourés de pins antiques sur le fleuve écumant, étaient de véritables Everdingen¹⁴.

Il est très probable que les premiers Arabes qu'Edith découvre sur l'embarcadère ("startlingly picturesque" [p. 1]) sont vus à travers le regard de Delacroix. Le qualificatif "pittoresque" doit donc être compris dans son sens premier : « comme dans un tableau » ; c'est cet aspect des lieux visités qui intéresse surtout le voyageur-touriste :

[...] but perhaps the general air of slovenliness is atoned for, to many eyes, by the picturesque populace filling the untidy streets. And nowhere in Europe could one see anything so Oriental¹⁵ as the little arcaded café at Mustapha, where white-robed Algerines sit crouched on the terrace, drinking their coffee under a group of plane-trees (p. 6).

Quelques jours plus tard, à Tunis (une ville propre et jolie) la référence à la peinture est explicite :

14. Johann Wolfgang Von Goethe, *Voyage en Italie*, 4^e édition, *op. cit.*, p. 28.

15. De nos jours, le qualificatif « oriental » pour les scènes du Maghreb (plutôt à l'ouest) peut sembler surprenant. L'« orientalisme » désigne en principe un mouvement artistique centré sur le Moyen-Orient. Le trait géographique semble être oublié à la faveur des traits : « arabe », « exotique », « musulman ».

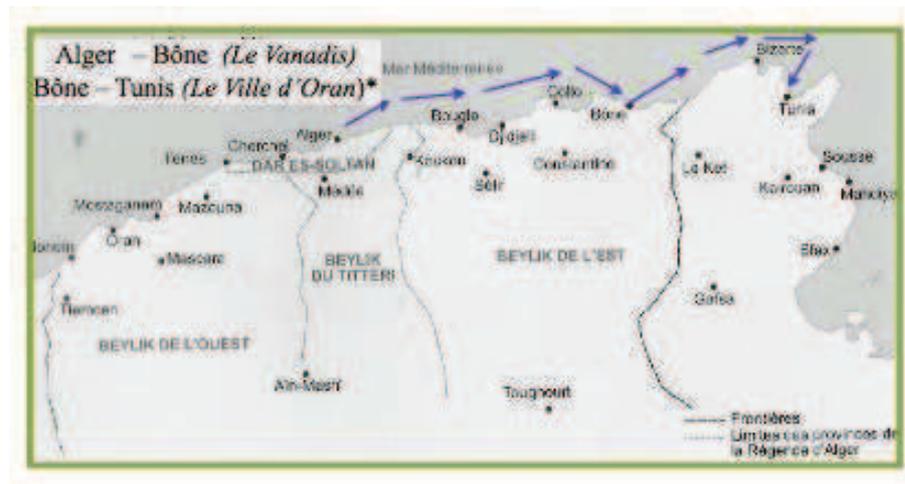
In the Arab quarter we saw many striking figures—children in bright frocks, with broad gold bracelets, women in white burnouses, with black silk yashmaks over their faces, and strangest of all, the Jewesses with silk turbans over their plaited hair (like 17th century pictures of Judith or Herodias) loose flowing sleeves of embroidered gauze or muslin, and flowered silk dresses with jackets braided with gold (pp. 7-8).

À Alger, elle passe plus de temps qu'elle n'aurait souhaité à se reposer dans sa cabine à cause de son état de santé. S'agit-il de mal de mer, de l'état nauséux dont elle se plaignait à cette époque ou bien d'une de ses crises chroniques d'asthme ? Elle ne le dit pas – le terme qu'elle utilise est “unwell” (souffrante) (p. 9) –, mais explique que, pour cette raison, son souvenir d'Alger est flou. Comme toujours, hormis le plaisir sensuel que lui procure la contemplation des lieux exotiques, elle est fascinée par le passé que recèle cette ville d'apparence ordonnée, moderne.

It seems incredible that such things should have been within the memory of living man, when one walks today through the streets of the French quarter, crowded with carriages and tourists, and lined with shops as inviting as those of Nice (p. 4).

C'est ainsi qu'en regardant le port, sans doute du pont, elle imagine les prisonniers chrétiens, qui 400 ans auparavant, ont construit la jetée. Elle pense au Prince de Palagonia décrit par Goethe (cf. Edition Annotée [E.A.], note 5, p. 4) et s'étonne que les derniers esclaves n'aient été délivrés par Lord Exmouth qu'en 1816 (E.A., note 6, p. 4).

Ses problèmes de santé ne l'empêchent pas de faire quelques excursions où elle voit de ses propres yeux le Maghreb des guides touristiques et des albums illustrés, elle admire la végétation, visite les quartiers arabes de la ville à pied et, un jour où elle est sans doute en forme, ils louent un phaéton, traversent le *Vallon de la femme sauvage* pour voir le célèbre Jardin d'Essai et d'acclimatation de Hamma, mais les plantes exotiques sont emmaillotées dans des canisses et la visite est un peu gâchée par un vent glacial.



1.2. Tunis

Ils quittent Alger le 22 février et vingt-quatre heures après leur départ, le mauvais temps oblige le *Vanadis* à faire relâche à Annaba (Bône) où ils obtiennent l'autorisation de visiter la ville. Le lendemain (24 février), la conjoncture (mauvais temps, dangerosité du trajet, santé fragile d'Edith) les convainc d'abandonner le *Vanadis* et de faire le voyage jusqu'à Malte dans le steamer régulier, ce qui ne les empêchera pas de faire escale à Tunis, comme prévu.

Après un arrêt au port de pêche de La Calle, le bateau poursuit son trajet et le 25 février, au réveil, les voyageurs découvrent la rade de Tunis :

The next morning we awoke in the Gulf of Tunis, and I never looked out on a lovelier sight than when I went on deck. To our left lay a clump of mountains, ethereal as Shelley's "peaked isles;" to our right, across the water, the cliff of Cape Carthage, with a white village clinging to its side, and the ruins of Carthage on the bay below; and beyond this again, on the water's edge, the long line of Goletta with its flat roofs and domes, and boats with gaily-coloured lateen sails putting out from its crowded wharves (p. 10).

La chaloupe les amène jusqu'à la Goulette – on apprend que la Goulette est à Tunis ce que Le Pirée est à Athènes – et de là ils se rendent à la gare où ils prennent un train pour Tunis. Sa description des femmes tunisiennes confirme l'impression d'un certain manque d'empathie chez la future romancière, qui

semble juger les « indigènes » à l'aune de la bourgeoisie occidentale conventionnelle :

While we waited for the train to start we were much amused by watching the strangely-dressed Tunisian women walking in the streets. They wear short blouses to their hips, and their legs, from their feet up, are tightly wound in bands of white linen. To add to the grotesqueness of their appearance, they wear a kind of horned headdress of gold, bound about the temples with a fold of black silk, and nothing can be conceived more ludicrous than the fat, elderly women thus arrayed, who were walking unconcernedly through the cosmopolitan crowd about the railway station (pp. 10-11).

Il ne lui vient pas à l'esprit qu'elle puisse avoir, aux yeux de « ces grosses femmes âgées », qui sont après tout chez elles, l'air tout aussi ridicule. À Tunis, elle remarque les changements et la modernisation apportés depuis l'établissement du protectorat français. Si le petit-déjeuner à l'hôtel de la gare est un peu décevant (“a moderately good breakfast in a not over-clean dining-room” [p. 11]), la visite des quartiers arabes est inoubliable et la description qu'elle en donne mérite d'être citée *in-extenso* :

We plunged at once into a steep street, which proved to be the provision-bazaar or market, and which, like all the others, leads up to the Kasbah (the Citadel) on the hill-top. It was thronged with a brightly-tinted crowd, composed of Arabs, veiled women, Jews in richly embroidered garments, water-carriers, sweet-meats sellers carrying trays of dates and candies on their heads, negroes in gaudy robes, donkeys laden with branches of dates, and a hundred other fanciful figures, multi-coloured as a carnival procession. Soon we reached a roofed bazaar where white-robed Tunisians sat in matted niches making yellow shoes. Each bazaar is dedicated almost entirely to one trade, and in the cobbler's bazaar hundreds of yellow shoes line the walls of the dark little shops, and every cobbler seems to have a pair in hand. Overhead, streaks of sunshine filtered through between the roofing of planks, and here and there a tuft of green foliage stood out against the blue sky, while in the shops all was in cool shadow. Another turn, and we found ourselves in a vaulted bazaar, where the saddlers were embroidering harnesses and bridles in gold and silver thread, or lazy merchants, reclining on carpets, drank their coffee, and watched over their bales of silks and gauzes. But who shall describe the cool, greenish light of this whitewashed tunnel, or the picturesque groups crouched in each doorway, or the doorways themselves, with their twisted fret-work painted in bright colours; not forgetting the occasional glimpse of a vaulted court-yard, with a palm against the sky; the gleaming marble columns of the fore-court of a mosque, on whose steps an Arab kneels in prayer; the veiled women shuffling to and fro, the

negroes, the dogs, the donkeys, the coffee-shops where coffee is brewed at a blue and white tiled stove for the group of Tunisians who sit in the doorway around tables inlaid with mother-of-pearl? Hard as it is to write of these things vividly, it is harder still to forget a first sight of the Bazaars of Tunis (pp. 12-14).

Il serait intéressant de savoir exactement à quel moment ce passage descriptif, parfaitement réussi – par la force évocatrice, la précision, le rythme, l'économie, l'absence de cliché – a été rédigé. Peut-être s'est-elle mise immédiatement au travail en rentrant de sa promenade, afin qu'aucun détail ne lui échappe. À défaut, on imagine qu'elle aurait trouvé un moment avant de se coucher pour griffonner quelques notes. On pense à Turner qui, crayon et carnet en main, se penchait par les fenêtres de la voiture dans laquelle il voyageait pour capter les vues qu'il comptait peindre une fois revenu dans son atelier. Lors de son voyage en Sicile, Goethe se félicite d'avoir résolu le problème en se faisant accompagner par son ami Kniep dont les travaux lui « assuraient en esquisses ou en tableaux terminés, des images durables et bien choisies des plus intéressantes contrées » :

Je ne puis donner assez d'éloges à ce Kniep, que m'a bonne fortune m'a envoyé, car il me soulage d'un fardeau qui me serait insupportable, et il me rend à ma propre nature. Il est monté là-haut pour dessiner en détail ce que nous avons observé à la volée. Il taillera souvent ses crayons, et je ne vois pas comment il viendra à bout de cet ouvrage. J'aurais pu aussi revoir tout cela, et d'abord j'ai voulu monter avec lui, puis, je me suis senti l'envie de rester ici¹⁶.

De nos jours, le voyageur a la possibilité d'enregistrer, chemin faisant, sur son "smart phone", les moments qu'il veut retenir. À la différence de beaucoup de jeunes gens de son milieu, Edith ne dessinait pas et ne se promenait pas carnet et crayon à la main ; ses compagnons de voyage ne dessinaient pas non plus, elle n'avait donc que la rétine de son œil pour enregistrer les impressions qu'elle devait plus tard – peut-être beaucoup plus tard – traduire par des mots. Même si l'intensité de l'expérience la rendait inoubliable ("harder still to forget" [p. 14]),

16. Johann Wolfgang Von Goethe, « Sous Taormine, au bord de la mer, mardi 8 mai 1787 », dans : *Voyage en Italie*, 4^e édition, *op. cit.*, p. 338.

même s'il y a une part d'oubli et une part d'invention, la manière dont elle réussit à transformer « sa bande filmique intérieure » en mots ne peut que susciter l'admiration et mériterait une analyse détaillée. Elle mentionne, d'ailleurs, dans la conclusion, l'effort fourni pour rendre ce qui a été, de toute évidence pour elle, une jouissance visuelle. Sans entrer dans trop de détails, on note, par exemple, la manière savante dont elle dose la vision perfective (prétérit) avec une représentation imperfective (forme en -ing) :

— where white-robed Tunisians *sat* in matted niches *making* yellow shoes
— where the saddlers *were embroidering* harnesses and bridles in gold and silver thread, or lazy merchants, *reclining* on carpets, *drank* their coffee (pp. 12-13).

On admire également le va et vient entre le particulier et le général. Le particulier, rendu par le passé, occupe un premier plan, inscrivant les événements dans un ordre qui correspond à la réalité phénoménale : “we *plunged*... Soon we *reached*... Tunisians *sat*... [...] streaks of sunshine *filtered through*... a tuft of green foliage *stood out*... we *found ourselves* in a vaulted bazaar... lazy merchants [...] *drank* their coffee, and *watched* over their bales of silks”. Le second plan traduit par un présent large, désigne d'abord les réalités qui échappent à l'étroitesse de l'instant : “Each bazaar *is dedicated* almost entirely to one trade, and in the cobbler's bazaar hundreds of yellow shoes *line* the walls of the dark little shops, and every cobbler *seems to have* a pair in hand” (p. 12-13). Puis, la présentation chronologique est abandonnée pour une série d'images juxtaposées, encadrées par la question rhétorique actualisée par le déictique “this” qui présente le spectacle *ad oculos*, (“But who shall describe the cool, greenish light of *this* whitewashed tunnel?” [p. 13]) portant la fin de paragraphe en crescendo :

[...] a mosque, on whose steps an Arab *kneels* in prayer; the veiled women *shuffling* to and fro, the negroes, the dogs, the donkeys, the coffee-shops where coffee *is brewed* at a blue and white tiled stove for the group of Tunisians who *sit* in the doorway around tables inlaid with mother-of-pearl (pp. 13-14).

Cette maîtrise stylistique met sérieusement en doute la thèse d'un écrivain débutant qui travaille ses arpèges. Qui plus est, l'écart entre l'aisance spontanée de cette description et le style « self-conscious » des récits de voyage publiés,

semble indiquer que les problèmes de rédaction qu'elle rencontre au début de sa carrière professionnelle, concernent, non pas ses capacités à « dire le monde », mais sa relation avec son lectorat. Elle est loin d'être le seul artiste dans ce cas. Chez Thomas Hardy, le style alambiqué des romans est très différent de l'écriture simple et dépouillée de sa poésie. Il est également difficile de croire que Ruskin soit l'auteur à la fois de *La bible d'Amiens* écrit à l'intention de jeunes élèves et de son autobiographie *Præterita*, destinée à ses pairs.

La visite de Tunis se poursuit au pas de course. Ils poursuivent leur promenade jusqu'à la Casbah, puis, dans une voiture louée, font une visite assez décevante au Palais d'été du Bey à Bardo. La banlieue de Tunis est délabrée et le paysage triste et plat et, hormis les fortifications, le palais ne vaut pas le détour :

Inside, we were led through one or two tiled courts, with remnants of Moorish work about the doorways, to what the attendant evidently thought the only thing worth showing: a suite of state apartments, furnished in the worst European taste of forty years ago, and adorned with the usual number of clocks with which Eastern potentates love to surround themselves (p. 15).

Le train qui les ramène de Tunis à La Goulette arrive après le départ de la chaloupe, mais des marins anglais viennent à la rescousse et ils réussissent à rejoindre le steamer. Le lendemain (26 février), par une matinée splendide, le *Ville d'Oran* lève l'ancre et file sans escale jusqu'à Malte où ils retrouvent le *Vanadis*.



On observe qu'aucun détail ne permet de savoir si le valet et la femme de chambre sont restés à bord du *Vanadis*, ou s'ils étaient montés à bord du *Ville d'Oran* avec leurs employeurs. On verra par la suite que lorsque les Wharton

dorment ailleurs que dans le yacht, ils se font accompagner des domestiques, qui se chargent des bagages. Dans ce cas, sont-ils restés à bord pendant la visite de Tunis ? Sans doute. Les humains sont singulièrement absents du récit.

1.3. Malte

À Malte, Edith retrouve un monde européenisé (l'île est occupée par les Anglais depuis la défaite napoléonienne – traité de Paris 1814, d'où les “red-coats” [les soldats britanniques]), et même si elle admire la vue de la vieille ville de La Valette, couronnée par les fortifications de Saint-Elme, qu'elle découvre au réveil le 27 février, et même si l'animation du port l'amuse, elle semble regretter la riche végétation et l'exotisme du Maghreb au point d'oublier qu'elle avait trouvé les femmes tunisiennes ridicules :

[...] In the courtyard of the Palace are one or two fine araucarias, but the Bougainvillea which climbs upon the walls is a poor, pinched reflection of the wealth of crimson flowers pouring over the houses at Algiers (p. 21).

[...] but we missed the Eastern dresses, and found the red-coats and the women in their black wing-like faldettas a poor substitute for the gorgeous figures at Tunis (p. 18).

Mais la gaîté de l'agitation de la Crique de l'Amirauté, où ils retrouvent le *Vanadis* la console :

The waters of the harbour were swarming with the brightly-painted *dysoe*-boats with their curious beaked prows and sterns – as picturesque as gondolas, and far gayer; and in among them darted the men-of-war boats, and the launches and gigs from the yachts, making the scene a wonderfully bright and busy one (p. 17).

et les bateliers qui sont tellement haut en couleur que deux d'entre eux sont extraits du fond de tableau pour un traitement à part :

We went on board the yacht and were soon surrounded by a crowd of *dysoes* with men selling lace, carpets, statuettes, and all sorts of local atrocities, while one legless beggar propelled himself about in a skiff on which was painted in large letters “*Me poor fellow, Sir!*”

We soon went ashore in a green-beaked *dysoe*, belonging to a Maltese factotum called “*Bubbly Joe*”, the beak of whose *dysoe* was inscribed with the legend *Bubbly Joe's boat*. This strange individual procures coal and water for the yachts, acts as interpreter and valet de place, and ferries the yachtsmen back and forth in his

dysoe, besides changing money, hiring carriages, and buying everything from lace to Opera tickets (pp. 17-18).

Le groupe se promène d’abord autour de La Valette. Edith est frappée par la pauvreté du sol et rappelle la légende selon laquelle la terre aurait été transportée de la Sicile. Au vu de la place qu’occupent les Chevaliers de Saint-Jean dans son imaginaire, ainsi que la banalisation du lieu par la colonisation britannique (le prince Albert, consort de la reine Victoria, occupe le palais San Anton, jadis résidence d’été des grands maîtres de l’ordre), elle ne peut qu’être déçue par des “local atrocities” d’un autre type :

The people are dressed in everyday European clothes, and in fact the reign of the prosaic has settled down upon Malta. As to the Street of the Knights, it filled me with an unreasonable disappointment. I had forgotten that the famous Auberges were probably not built until the end of the 16th or the beginning of the 17th century, and was needlessly aggrieved by their florid, late Renaissance facades, without beauty of detail or, dignity of general effect [...] (p. 19).

The Cathedral of St. Paul, which was not built until the close of the 17th century, is as tawdry and ugly as only a church of that epoch can be (p. 22).

Le lendemain (le 28 février), elle admire les trésors de l’ordre dans l’ancienne résidence des Grands Maîtres :

[...] in the armoury may be seen many treasures of the Order, such as the original bull of Pope Paschal II founding the Order, the original grant of Malta to the Knights and, saddest and most interesting of all, the silver trumpet which sounded the retreat from Rhodes (p. 20).

mais la tapisserie – peut-être à cause de la date de fabrication, peut-être un aveu d’une lacune dans sa culture, – ne semble pas être à son goût : “The Council Chamber is hung with tapestry made by Devos Freres [*sic*], and bought for the Order in 1713; by connoisseurs I believe it is thought very fine” (pp. 20-21).

Le lendemain (le 29 février – il s’agit donc d’une année bissextile) est consacré à une excursion en train à la vieille ville, qui s’avère n’être qu’une version sinistre de La Valette. La présence de l’occupant britannique se fait sentir partout : l’ancien palais de justice, transformé en hôpital militaire pour les “red-coats”, est d’une propreté irréprochable. Par ailleurs, la plupart des palais sont reconvertis en séminaires et en couvents (ce n’est pas le fait des Anglais), et les

rues sont désertes : “with the exception of a few beggars, the only figures we met were robed in priestly black, and glided noiselessly along in the shadow of the silent houses” (p. 22).

L'église de Citta Vecchia s'avère décevante également. Mais, heureusement, toutes les horreurs de l'île sont rachetées par l'église de Saint-Jean à la Valette, dont l'éloge critique offre une belle illustration du savoir technique de cette autodidacte :

But if the church of Citta Vecchia is disappointing, the church of St. John at Valetta, built only a hundred years earlier, is in itself worth the voyage to Malta. The effect of colouring produced by the rich combination of sculptured stone, relieved by touches of blue and gold, with the soft tints of the tapestry draped between the piers, is certainly unsurpassed.

In fact, I think that the only striking defect is the cutting up of the vaulted roof with the ugly oval windows which serve to light the church. The walls are entirely covered with elaborate carvings of the greatest delicacy, in which of course the cross of the Order constantly appears, and in a place where stone is so abundant and so easily used, no form of decoration could be more appropriate. Some of the chapels of the different orders, which line either side of the nave, are a mass of intricate carving and gilding, and in the chapel of France and Auvergne the walls are sculptured with fleurs de lys (p. 24).

On reconnaît là l'acuité du regard de la disciple de Ruskin.

2. La Sicile

[...] for Sicily is by no means a beautiful island, but a very ugly island, with a few exquisitely-beautiful spots in it¹.



2.1. Syracuse

La traversée (9 heures) de Malte à Syracuse se passe sans incident et au vu du beau temps qui s’installe après une première journée de pluie, les voyageurs, qui devaient repartir pour Corfou immédiatement après la visite de Syracuse, décident de modifier leur itinéraire et finissent par consacrer deux bonnes semaines à la visite de l’île (du 2 au 15 mars).

À la différence du Maghreb et de Malte, la Sicile, grâce à ses trésors archéologiques, représente, depuis le XVIII^e siècle, une étape essentielle dans le tourisme culturel et Edith, on s’en doute, avait fait, depuis longtemps, toutes les lectures nécessaires, à commencer par Goethe qui, en 1787, a séjourné trois mois en Sicile (du 22 février au 17 mai)². Mais, malgré son enthousiasme pour Goethe, il est plus que probable – la pluie battante obligeant les visiteurs à passer une journée studieuse à bord du *Vanadis*, à lire et à écrire – qu’une bonne partie du 2

1. Augustus J. C. Hare, *Cities of Southern Italy and Sicily*, op. cit., p. 371.

2. Paru dans un premier temps dans *Aus meinem Leben. Zweiter Abteilung Zweiter Teil* (1817), et intégré par la suite dans *Italienische Reise* (1829).

mars a été consacrée à la relecture des passages utiles de *Cities of Southern Italy and Sicily* d'Augustus Hare, paru en 1883 (surtout le chapitre XI) ce qui explique sans doute pourquoi les voyageurs avaient choisi de faire une première escale à Syracuse avant de découvrir les îles grecques et de voir Taormine, Palerme et Agrigente sur le chemin du retour :

The most interesting place in the island is Syracuse. The most beautiful scenes are to be found at Taormina, Girgenti, and in the neighbourhood of Palermo. The remains of Greek temples at Segeste, Salinunto and Girgenti are unrivalled, except by those of Athens, Bassae and Paestum. The Saracenic fragments at Palermo and Ceffalu may faintly recall the glories of Moorish Spain. The medieval buildings at Monreale and Cefallu are unique³.

Et c'est sans doute, en suivant les recommandations de Hare, dans un premier temps, qu'une escale de trois jours était prévue :

At least three whole days should be given by ordinary travellers to Syracuse and may be spent –

1. Morning, the sights of Ortygia. Afternoon, excursion by water to the fountain of Cyane and the Olympeium.
2. Achradin and Neapolis.
3. Epipolae and the walls⁴.

Dès le lendemain matin (samedi 4 mars), le beau temps étant revenu, la visite commence, malgré les conseils de Hare, non pas par une promenade dans la ville d'Ortygie, mais par la remontée en bateau de la rivière Anapo (voir analyse détaillée, chapitre suivant). L'après-midi, après avoir déjeuné à bord du yacht, ils partent dans une voiture louée jusqu'au fort en ruine d'Épipoles où ils sont récompensés par une vue panoramique qui permet de voir, vers le nord, jusqu'à l'Etna et la côte calabraise. Edith, en bonne disciple de Ruskin, se félicite de l'état de la ruine, pensant sans doute aux travaux de restauration de Viollet-le-Duc⁵ :

3. Augustus Hare, *Cities of Southern Italy and Sicily*, *op. cit.*, p. 372.

4. *Ibid.*, p. 423.

5. En 1877, William Morris fonde "The Society for the Protection of Ancient Buildings", appelée familièrement "Anti-scrape" (anti-gratte) pour protéger les monuments contre les excès de la restauration. Pour Morris et ses amis, il fallait se contenter de « réparer », et éviter de « ravalier » (scrape = gratter) les anciennes façades. Hormis Ruskin, il était soutenu par

Euryalus might be called the Greek Carcassone, for I believe it is considered the best-preserved specimen of ancient military architecture in Europe. Luckily it has escaped the distinction of being restored, and its walls are now a mass of ruin, feathered with tufts of asphodel, and sprinkled with anemones and delicate scarlet and yellow vetches. The subterranean passages, however, the flights of stairs, archways and galleries, are almost intact, and the places are even visible where the mounted soldiers tied their horses to the walls [...] (pp. 27-28).

Sur le chemin du retour ils admirent la luxurieuse végétation de l'île, mais la « mélancolique » fontaine d'Aréthuse les déçoit⁶ ; un tour en ville offre l'occasion à Edith de s'en prendre, cette fois, au style baroque :

On the piazza we found the Cathedral, Our Lady of the Pillar, whose ugly Renaissance façade is placed like a mask before the cella and peristyle of the Doric temple of Athene. It is interesting to see how much of the temple is preserved – the columns of the peristyle embedded in the outer wall of the church, and the cella cut through to form the piers of the nave – and sad to note how brutally the Christian adapter handled his materials (pp. 28-29).

Ce jugement négatif est loin d'être partagé par Ernest Renan, qui avait découvert la cathédrale une quarantaine d'années auparavant :

Quel temple savamment restauré vaut cette cathédrale bâtie dans un temple dorique des plus nobles proportions... Le mur a été fait sur la colonnade elle-même. L'architrave est conservée ; à certains endroits, les triglyphes font créneau sur l'architrave. J'ai vu peu d'effet d'un pittoresque aussi complet. Je me trouvai en désaccord avec de zélés archéologues, dont l'admiration pour l'antiquité est parfois éclairée, mais peut-être un peu exclusive. Faire voter des fonds pour bâtir à l'évêque une nouvelle cathédrale et dégager le temple antique était le vœu que j'entendais former autour de moi. Je ne pus le partager entièrement. Le temple se voit bien tel qu'il est, et le vide même de la cathédrale avec ses trois nefs fait ressortir la grandeur de l'édifice⁷.

bon nombre d'artistes et de spécialistes de l'époque, entre autres ; le poète et romancier Thomas Hardy qui, ayant travaillé dans sa jeunesse pour un architecte spécialisé dans la restauration des églises, était bien placé pour évaluer les dégâts causés par le zèle mal placé des restaurateurs.

6. Augustus Hare en offre l'explication : "The little Via Maniaci leads [...] to the 'Sacred Fountain of Arethusa', which still bubbles up with clear and abundant waters, though its picturesqueness is annihilated by a pit of modern masonry with which it is encircled" (Augustus Hare, *Cities of Southern Italy and Sicily, op. cit.*, p. 429).
7. Ernest Renan, *Vingt jours en Sicile* (1849), Caen : Edition-nous, 2013.

Un détail inattendu donne un aperçu fascinant de l'organisation de la vie quotidienne à bord du *Vanadis* :

The next day being Sunday, we had a short service in the saloon at which the Captain and all the crew were present. The saloon was dressed with papyrus, yellow iris and other wild flowers, and prayers were read at a table covered with the American flag (p. 29).

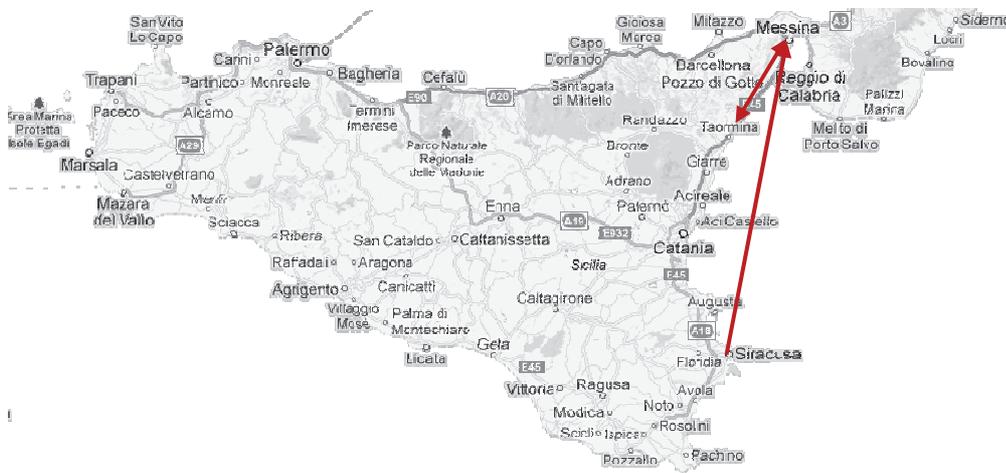
L'équipage et le capitaine sont donc majoritairement – sinon entièrement – de religion protestante, comme le sont d'ailleurs les trois passagers et il apparaît que ni l'équipage, ni les passagers n'échappent au "service" du dimanche matin – pour des catholiques ce serait la « messe ». La présence du drapeau américain est curieuse : s'agit-il d'un hommage rendu par un équipage britannique aux passagers américains ? ou signifie-t-il que le capitaine et son équipage sont également des citoyens des États-Unis ? Doivent-ils consacrer tous les dimanches matin aux offices ?

Toujours est-il que l'obligation d'« observer le sabbat » ne les empêche pas de quitter le yacht le dimanche après-midi pour une visite guidée de l'île d'Ortygie. Ils se rendent d'abord au théâtre grec où ils admirent la vue. Sont appréciées également les ruines de l'amphithéâtre romain, les restes de l'immense autel (« Ara ») de six cent quarante pieds et l'« oreille de Denys » où le guide fait une démonstration du célèbre écho. Mais Edith est surtout ravie par la variété et la beauté des fleurs qui tapissent les ruines et les carrières et, en tant qu'amoureuse des jardins, elle est enchantée par les carrières qui ont été transformées en jardin privé, surtout celles de la « Latomia di Santa Venere » et de la « Villa Landolina » :

Here Nature seemed to outdo herself. Sheets of ivy poured over the high stone cliffs far above our heads, and in every crevice hung clumps of scarlet geranium, cactus, aloes, and prickly pear; while the damper recesses of the rock were clothed in masses of Adiantum. In the depths below, narrow paths wound under orange and lemon trees loaded with fruit and blossoms, in whose shade violets, stocks, hyacinths, periwinkles and pansies grew in delicious confusion. Every turn revealed new beauties. Here we walked between trellises of red and pink roses, there under the shade of a great India-rubber tree, or a clump of bananas or bamboos; the air was stiflingly sweet and every step seemed to crush a flower.

High bushes of Abutilon, heliotrope and anthemisia were crowded in between the orange trees wherever there was space for them to grow; while one or two cypresses shot up their black shafts through the sea of bright foliage over our heads (pp. 31-32).

En rentrant, ils font un arrêt à l'église San Giovanni où deux « jeunes franciscains fort pittoresques » leur font visiter l'ancienne crypte de Saint Marcien ; et ayant imposé sa passion pour les fleurs à ses compagnons, elle accepte de bonne grâce, malgré son aversion, de subir l'épreuve de la visite des catacombes.



2.2. Messine et Taormine

Le *Vanadis* lève l'ancre à trois heures du matin, le lundi 5 mars, dans l'intention de déposer les passagers à Taormine et de poursuivre son trajet jusqu'à Messine. Mais le mauvais temps les empêche d'accoster au petit port de Giardini et ils sont contraints de poursuivre leur voyage jusqu'à Messine où, ils débarquent et, grâce sans doute à Augustus Hare, réussissent à attraper le train de 13h30 pour Taormine.

It is an hour and a half by rail from Messina to Taormina – 1st cl., 5 frs. 45 c.; 2d cl., 3 frs. 80 c.; 3d cl., 2 frs. 75 c. There is a customhouse at the station of Messina, as the town is a free port, so it is necessary to arrive in good time. Those who cannot walk from Giardini to Taormina must not start without having ordered a carriage beforehand from one of the hotels in Taormina; there are no carriages at the station of Giardini⁸.

Malgré les précautions prises, aucune voiture ne les attend à la gare de Giardini, ce qui les oblige à gravir un chemin caillouteux pour entrer dans la ville. Des deux hôtels recommandés par Hare (“Timeo, good and very reasonable, pension 8 frs.; Bellevue, inferior, but with an enchanting view”), les voyageurs optent pour celui avec la jolie vue, qui s'avère effectivement « inférieur » :

We went to the Hotel Bellevue just outside of the old gate of the town. It is very picturesque, with a pillared gateway, and a palm in the midst of its little garden; but a more intimate acquaintance proved it to be the dampest and dirtiest locanda that I ever set foot in (p. 37).

Mais la vue est tellement spectaculaire et la ville si jolie qu'elle ne semble pas en vouloir au guide, estimant comme lui qu'il n'y a rien à Taormine qui ne soit ravissant : “However, it was lovely at sunset in the garden, which overhangs the sheer edge of the cliff so that one looks straight down at the sea far below; in fact there is nothing in Taormina that is not lovely” (pp. 37-38).

Si l'on compare les passages descriptifs d'E. Wharton avec ceux d'Augustus Hare, on observe que “one looks” ci-dessus, réfère à *celle qui parle* et *tous ceux*

8. Augustus Hare, *Cities of Southern Italy and Sicily*, *op. cit.*, p. 397.

qui sont susceptibles de partager sa situation ; bien que la plupart du temps “we” réfère d’une manière assez floue au groupe, E. Wharton n’hésite pas à employer “I” quand c’est nécessaire. Chez Hare, en revanche, seule la personne d’énonciation est engagée ; ses propos restent systématiquement dans l’indétermination temporelle et dans l’impersonnel :

Taormina [...] consists of one long well paved street and its adjuncts, following the windings of a mountain ledge. It presents a series of pictures which never become wearisome. The so-called palaces—the best is known as Palazzo Corvaja—are small weather-beaten houses with fragments of Saracenic sculpture, and wide, low, heavy arches beneath, serving at once as door and window to the shops in their recesses.

*Here, winter and summer alike, old women sit like immovable sibyls in the doorways, spinning all the day long: otherwise, in the hot hours, the street is almost deserted, but in the early morning and evening it is alive with noise and tumult, when all the bells are clanging, the children hurrying to school or benediction, and the flocks of goats clattering in from the country to be milked*⁹.

Dans la description d’E. Wharton, la personne qui tient la plume est engagée dans l’action et les événements sont ancrés dans un espace-temps précis :

The next morning the weather was perfect, clear, blue, and windless, with the warmth of June in the sunshine. *We walked* through the long street, *where women sat* in the doorways, distaff in hand, or walked to and fro balancing on their heads the earthen jars which are shaped so much like classic amphorae. The doors themselves are in many cases richly sculptured, and some of the houses have handsome wrought-iron balconies (p. 38).

Dans les deux extraits ci-dessous, le contraste est encore plus frappant. Hare reste impersonnel et s’adresse à ses lecteurs à la troisième personne, utilisant autant que possible la voix passive (“*Travellers will already have seen / but visitors are allowed to wander*”), préférant le mode hypothétique à l’injonction (“*will probably mount at once [...]*”) :

Travellers will already have seen, from the windows of the Hotel Timeo, some red walls crowning the bare hill on the right. They are those of the famous Theatre, which is reached in a few minutes from the northern end of the street, by a stony path. A little gate and an old custode are passed; *but visitors are allowed to wander*

9. Ibidem.

about unattended, and *will probably mount at once* to the upper ranges of seats, to gaze upon *the most beautiful view in the world*. Hence the vast expanse of Etna (“Mongibello”) — “the pillar of heaven, the nurse of sharp, eternal snow,” as Pindar calls it, is seen in all its majesty, forming the background of the scena, the summit of the volcano being just above the royal entrance in the centre¹⁰.

Dans la deuxième description, celle qui tient la plume participe à l’aventure (“a short scramble through a muddy lane *led us* [...] / *we climbed* to the upper gallery and from there *looked out* [...]” [pp. 38-39]) et intervient directement en disant “I” pour contester la définition du théâtre (“I call it Greek [...]” [p. 38]) ; “the most beautiful view in the world” (Hare) devient, comme précédemment cité, “one of those scenes which *reward one* in an instant for thousands of miles of travel [...]” :

At the end of the street a *short scramble through a muddy lane led us* to the Greek theatre, on a height somewhat above the town. *I call it Greek*, because it is always so described; but in reality nothing remains of the original Greek theatre but the faintly discernible lines of seats in the hillside; the brick scena and the Corinthian columns are of course Roman¹¹.

We climbed to the upper gallery of the theatre, and from there looked out upon one of those scenes which reward one in an instant for thousands of miles of travel. To the north, the indented line of the Sicilian coast, with its fantastic succession of peaks and promontories, leads the eye on over the straits to the snowy mountain range of Calabria; southward, through the arches and columns of the theatre, the green valley plunges to the sea, overhung by the time-stained roofs of Taormina; and, over all, crowning the landscape with a wonder and a glory of its own, the white peak of Etna rises into the sky (pp. 38-39).

La seconde partie de la matinée est consacrée à la visite de la ville où ils admirent la cathédrale, une fontaine sculptée et un vieux monastère aux cloîtres hébraïques. L’après-midi, ils font une excursion à Mola, la narratrice à dos d’âne

10. *Ibid.*, p. 389.

11. En contestant l’origine grecque du théâtre, Edith s’inspire de toute évidence de la lecture de *Cities of Southern Italy and Sicily*. Voici ce qu’en dit Hare: “The Theatre itself is semi-circular, and is 377 ft. in diameter on the outside. Its perfection of structure was celebrated, as a voice upon the stage could penetrate to every part of the building when it was occupied by an audience of 40,000. The scena, with its three gates and its intervening niches for statues, is in wonderful preservation: the architecture is Corinthian. The exact date of the building is unknown, but, from its material being brick, it is probably a Roman work, erected upon the site of a Greek theatre, and in the Greek form” (*Ibid.*, p. 401).

et ses compagnons à pied. Encore une fois le mode d'emploi est tiré du guide de Hare :

In ascending again to the town, a strange eyrie-like village, perched upon a rock on the right, will recall scenes in the backgrounds of Raffaele and Perugino. It is Mola, and is reached by a winding path which ascends the hillside behind the Porta Messina. This is the only approach to the little rock-girt city, and it was by it that Dionysius climbed up in the winter of 394 B.C., and surprised the garrison. Near the summit, the path becomes a staircase, and ends in a picturesque gateway, guarding the narrow pass, and bearing the date of 1578. The view is glorious: one may descend by the castle of Taormina. Donkeys (3 frs.) may be hired for the excursion to Mola, which an artist will think quite worth while¹².

Our climb began just outside the town, for the cliff of Mola rises as abruptly above Taormina as the latter does above Giardini. The path was very steep, and covered with rolling stones, but my donkey was sure-footed, and every turn opened up beautiful views over valley, hill and sea, with glimpses nearer at hand of fragrant orange gardens, and scattered palms and cypresses.

After an hour's climb, I had to get off my donkey, in order to mount the stone steps which form the only approach to Mola. A more inaccessible place I never saw, and every angle of the sheer rock on which it is built bristled with prickly pear, as if to arm it more formidably still.

Inside the walls we found a poor little village, overhung by a ruined castle on the highest ledge of rock. From here there is a wide and splendid view, looking both north and south; but it lacks the concentrated beauty of Taormina. There is, however, one projecting angle from which one can look straight up the valley to Etna, towering close overhead; and as we stood there an icy breeze, most refreshing after our hot climb, blew down upon us from the snow-fields (pp. 40-42).

De retour à Taormine ("in time for a cup of tea" [p. 42]), la voiture commandée, leur fait, pour la seconde fois, faux bond. Soupçonnant un stratagème du propriétaire pour les obliger à passer une nouvelle nuit dans son hôtel, ils dévalent la falaise caillouteuse à toute allure et réussissent *in extremis* à attraper le train de Messine. Une courte référence lève le voile, l'espace d'un instant, sur la fonction des domestiques : "Luckily we had sent my maid and the bags back to Messina by an earlier train (mais, où est le valet de Teddy ?), but

12. *Ibid.*, p. 402.

even unencumbered as we were, it was a hard struggle to hurry down over the sharp loose stones, and I thought my ankles would turn before we reached the station” (p. 42).



2.3. Palerme et Agrigente

Le *Vanadis* arrive au port de Palerme le matin du 7 mars par un temps maussade, ce qui n’enlève rien à la beauté du panorama qu’Edith découvre dès 8 heures sur le pont. Un gros rhume – il est clair pour le lecteur que c’est le vent froid qu’elle avait trouvé si rafraîchissant la veille sur les hauteurs de Mola qui en porte la responsabilité (“as we stood there an icy breeze, most refreshing after our hot climb, blew down upon us from the snow-fields” [pp. 41-42]) – la retient à bord pendant deux jours, mais elle est suffisamment rétablie le 9 mars pour faire une excursion à Monreale, afin de voir la célèbre cathédrale. Palerme, propre et moderne ne l’intéresse pas trop – pas suffisamment pittoresque – mais elle admire la vue sur les montagnes et sur la plaine verdoyante de la Conca d’Oro. La Cathédrale, en revanche – l’objet principal du pèlerinage – s’avère être une grosse déception : la façade est quelconque (“the effect of the whole shows the lack of what the Germans call a *Grundidee*” [p. 45]) et la lumière éclatante ne met pas en valeur le magnifique intérieur de la cathédrale. En cela, elle est pleinement consciente d’aller à l’encontre de la doxa de l’époque, exprimée ci-dessous par Augustus Hare :

The cathedral of Monreale is perhaps the most remarkable example of the mixture of styles which existed under the Norman kings. It is of Latin form, with a Roman colonnade, Byzantine mosaics, Greek sculpture, and Saracenic and Norman details. [...] Truly glorious is the interior (313 ft. long; 124 broad). Single pillars support long lines of arches, and the golden blaze of mosaics is subdued by time into a purple haze¹³.

Et elle revendique fièrement son indépendance :

The interior is, of course, magnificent, but to eyes accustomed to St. Mark's it lacks depth and variety of colour; it seems to me that for this bright climate it is too much lighted. Of course I know that in saying this I am running counter to the opinion of the highest authorities; but this Journal is written not to record other people's opinions, but to note as exactly as possible the impression which I myself received. The clerestory windows of Monreale are very large and high, and pour down a flood of light upon the beautiful columns and the gorgeous mosaics; but I longed for a little shadow and mystery to break in upon the blaze of colour (pp. 45-46).

Heureusement, il y a la consolation du monastère des Bénédictins :

From the Cathedral we went to the adjoining Benedictine Monastery and there I could have stayed for hours, in the great cloister, with its arcades of coupled columns encrusted with jewel-like mosaics and surmounted by capitals as intricately carved as a piece of Japanese ivory (p. 46).

Le lendemain (le 10 mars) une visite au Palais Royal pour voir la chapelle Palatine compense la déception de la veille :

All the hopes raised by Monreale are fulfilled here. It is a tiny epitome of the mystery and splendour of St. Mark's, with the same peculiar dim golden light, and the same bars of sunshine slanting across dusky spaces between sculptured columns; only, instead of the dark alabaster wainscot of St. Mark's, the lower wall-spaces of the chapel are reveted with panels and disks of precious marbles, which carry out the colours of the mosaics above, instead of serving to throw them into relief. In so small a chapel, this treatment is perfect; in a larger building, it produces the effect of cold brilliance which struck me at Monreale. In the Capella Palatina however, the light is subdued by small panes of coloured glass in the windows; an anomaly, I suppose, in Byzantine architecture, but one for which the eye is very grateful in this glaring climate (pp. 47-48).

13. *Ibid.*, p. 503.

Le chemin du retour les conduit par des jardins somptueux et après un rapide déjeuner sur le yacht, ils repartent immédiatement afin de prendre le train pour Agrigente. Le problème qu'ils rencontrent avec la douane offre une idée du rôle joué par les domestiques ("servants" : la femme de chambre d'Edith et le valet de Teddy), jamais mentionnés autrement que par leur fonction :

On landing we found the customhouse officer on the quay unwilling or unable to examine our bags, which he said must be passed through the custom house; so the servants had to get into the gig again and be rowed there with the bags, while we drove around to meet them.

All this caused a delay of half an hour, and it was only by putting our poor cab horses to a gallop that we were able to reach the station in time to jump into the train (pp. 49-50).

En notant qu'elle se soucie davantage des chevaux que de ses employés, on en conclut qu'ils se font accompagner par les deux domestiques lorsqu'ils passent la nuit ailleurs que dans le yacht. Leur rôle est de porter les bagages et de préparer les affaires de nuit du couple – le compagnon de voyage de toute évidence peut se débrouiller seul.

Le voyage en train commence par traverser de jolis et verdoyants paysages avec des échappées vers le Cap Zafferano et vers les montagnes qui entourent Palerme, mais une fois la ville de Termini dépassée et lorsqu'ils s'approchent d'Agrigente, la narratrice donne raison à Augustus Hare, lorsqu'il dit que la Sicile est laide et dotée de quelques ravissants endroits. Edith qui, à sa décharge, n'est peut-être pas entièrement remise de son gros rhume, semble d'humeur mélancolique : elle songe avec commisération à l'ennui que devait éprouver Goethe qui avait traversé cette plaine en voiture exactement cent ans plus tôt. Le train arrive à Agrigente à 22 heures et, par des chemins interminables, ils sont transportés en omnibus à leur hôtel.

Le soleil éclatant qui les réveille le lendemain (11 mars) ne fait rien pour pallier à la déception : l'endroit est triste, l'hôtel, bien que récent, est en très mauvais état :

The hotel itself perhaps added to the desolation of the scene, for it bore written on every melancholy feature the fact that it was an unsuccessful speculation. It was

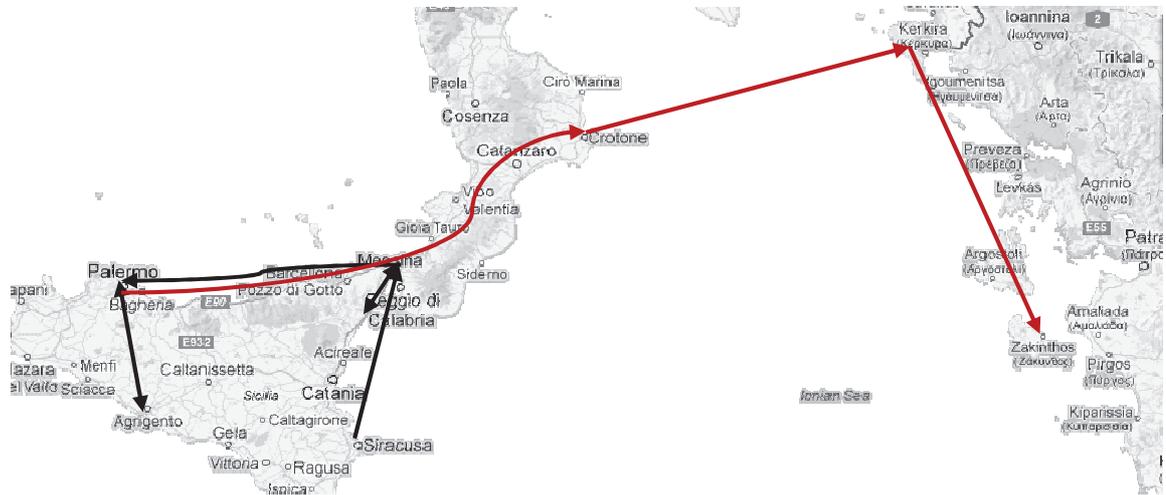
opened only a few years ago, and the landlord has been losing money ever since; for who but an enthusiastic archaeologist or architect would perch for more than a day on this mound of artichokes and corn? The dirtiest locanda on a narrow Italian street would have been gay beside such solitude. The peeling stucco of the walls, the dead plants in the conservatory, all spoke of high ambitions and deep failure (p. 52).

Dans la Vallée des Temples, le temple d'Hera, en bien plus mauvais état que celui de la Concorde, lui plaît davantage grâce à son aspect « pittoresque » (“being more ruinous, it is more picturesque” [p. 54]), mais le temple de Zeus n'est qu'un tas de gravas et de pierres (“the vast heap of stones which is by courtesy called the temple of the Olympic Zeus” [p. 54]). Ils descendent par le jardin d'un couvent abandonné et ils ont juste le temps de faire un crochet à l'hôtel, où les deux domestiques les attendent avec leurs bagages, avant d'affronter le long et pénible voyage de retour en train.

Le lendemain, le mauvais temps les contraint, à contre cœur, à rester à Palerme où, pour passer le temps, ils font un peu de tourisme en ville. Mais rien ne trouve grâce aux yeux d'Edith. L'intérieur de la cathédrale (“that strange and indescribable building”) n'est qu'un vaste désert de murs chaulés (“a waste of whitewash” [p. 55]) et ne contient rien d'intéressant, hormis les tombes des rois normands. Le jardin botanique est mal entretenu et l'église de San Giovanni ne vaut pas le détour. Rien n'est assez pittoresque pour elle. Nous pensons avec commisération à Teddy et au « compagnon de voyage » (“fellow-traveller”). Ce n'est peut-être pas pour rien que celui-ci choisit de rester à bord du *Vanadis*, quand malgré le mauvais temps et l'avis du capitaine (la narratrice est pressée), le steamer lève l'ancre pour tenter de rejoindre le port de Cotrone en Calabre (port de départ pour les îles grecques), abandonnant les Wharton, qui ont choisi la solution moins risquée de faire la traversée par le détroit de Messine, qu'ils regagnent en train. Nous supposons que la femme de chambre et le valet sont restés avec leurs maîtres pour porter les bagages et rendre les autres services indispensables au confort de grands bourgeois de l'époque.

We wandered about the streets of Palermo, went to the Museum, and spent the night at the Hotel des Palmes, where the wind, howling wildly about our windows,

kept us awake half the night. Strange to say, however, the *Vanadis*, on leaving the bay of Palermo, found quiet weather outside and had a fine run to Cotrone, while we were watching to see her driven back to port by the gale. The next morning early we left Palermo and travelled all day, crossing the straits at Messina, and not reaching Cotrone until late at night (pp. 56-57).



3. La Grèce (1) : les îles Ioniennes, les Cyclades et le Dodécanèse

3.1. Corfou et Zante

L'un des cuisiniers du *Vanadis* les attend à la gare de Cotrone avec une voiture afin de les ramener au yacht. Edith trouve bon de préciser qu'il s'agit d'un cuisinier maltais polyglotte. C'est la seule description qu'elle offre de l'un de ses domestiques. Ce personnage s'est-il fait remarquer par sa maîtrise de plusieurs langues ? En tout état de cause, dans la nouvelle "A Bottle of Perrier" (1926), on retrouve un cuisinier maltais qui se distingue par son intelligence :

The table stood in an open arch of the living-room; shaded candles made a rosy pool in the dusk. Each time he emerged into their light the servant, white-jacketed, velvet-footed, looked more competent and more surprised than ever. Such dishes, too—the cook also a Maltese? Ah, they were geniuses, these Maltese!¹

L'expérience du voyage constitue une source importante de l'inspiration de la future romancière. Dans ce cas précis, le personnage du cuisinier maltais rencontré en 1888, est exploité dans un écrit fictionnel, mais... trente-huit ans plus tard. E. Wharton semble s'appliquer à elle-même le conseil qu'elle donne à ceux qui envisagent d'écrire de la fiction : "As to experience, intellectual and moral, the creative imagination can make a little go a long way, provided it remains long enough in the mind and is sufficiently brooded upon²".

Edith ne manque pas d'attirer l'attention sur l'aspect délabré du chemin caillouteux et rempli de nids de poules qu'ils sont contraints d'emprunter à pied et dans l'obscurité avant de pouvoir enfin retrouver le confort du *Vanadis* qui est prêt à lever l'ancre pour Corfou. L'approche de l'île est décrite comme un spectacle irréel et lunaire ("like the scenery of a dream" [p. 59]), avec un rayon de

1. Edith Wharton, "A Bottle of Perrier" (1926), New York : Appleton-Century, 1937, p. 377.

2. Edith Wharton, *The Writing of Fiction*, *op. cit.*, p. 19.

soleil qui tente de percer la couche de nuages dans le ciel au-dessus des collines boisées.

L'arrivée à Corfou marque une étape importante du voyage pour Edith qui découvre une ville grecque pour la première fois. Ce sixième chapitre, qui contient ses premières impressions sur une culture et un environnement qui lui sont étrangers, est particulièrement intéressant. Elle pose un regard naïf sur les lieux et semble s'émerveiller de tout – depuis l'arrivée sous un ciel nuageux qui la plonge comme dans un rêve, jusqu'aux premiers panneaux rédigés en grec : “It was a walk of a few steps only, but it was long enough to give us an *émotion*, for over the shops that we passed we saw our first Greek sign-boards” (p. 59). Une fois encore, l'emploi du pronom personnel “we” est ambigu. À qui renvoie ce “we” ? Il n'inclut certainement pas James Van Alen qui a découvert les îles grecques dans son enfance, comme le souligne Edith dans son autobiographie : “James Van Alen had travelled all over the Peloponnesus in his youth, and to my imagination he was a living link with the old trackless dangerous Greece of Byron's day³”. Si le pronom semble logiquement inclure Teddy, il y a fort à parier que cette « émotion » traduise une excitation personnelle.

Le lendemain matin (le 18 mars), le sirocco souffle si fort qu'ils quittent le yacht en toute hâte et se dirigent vers la vieille citadelle de Corfou (fortifiée par les Vénitiens en 1550) qui domine toute la ville, comme pour affirmer la toute-puissance de la République de Saint-Marc en Méditerranée :

Corfu, like Sicily the prey of nations from Pelasgic ages to our own, is nevertheless intrinsically Venetian in all its later associations. St. Mark never spread his wings over city or island, without forever after identifying them as his own by the mysterious impress of the might of Venice (p. 60).

Comme à son habitude, Edith se lance dans l'ascension de la citadelle avec l'intention de profiter des points de vue panoramiques (“for the sake of the

3. Edith Wharton, *A Backward Glance*, *op. cit.*, p. 99.

outlook” [p. 60]), mais c’est sans compter sur les nuages et le vent qui les poussent à rejoindre le village à peine arrivés au sommet.

Edith n’en perd pas pour autant sa bonne humeur et décrit avec enthousiasme la scène qui les attend sur l’Esplanade après le déjeuner : “there was a kind of mild carnival going on, and the scene was pretty and amusing” (p. 61). On se rappelle sa fascination depuis son plus jeune âge pour les cortèges de carnaval et leurs décorations très colorées, la musique et le théâtre de rue⁴. Pourtant c’est la foule des Grecs qui s’est réunie pour profiter du spectacle qui retient le plus son attention :

[...] but far more interesting was the crowd assembled to watch the antics of this handful of masqueraders. As we walked up and down the Esplanade, we saw Greeks in white cloth jackets handsomely embroidered, fustenellas of white linen, and red leather shoes turning up in a sharp point adorned with large silk rosettes; Albanians in rough frieze coats, with their belts full of pistols and yataghans, Greek priests in flowing black robes, purple sashes, and curious comical black hats. Still more picturesque were the women. The Greek bourgeois wore embroidered velvet jackets, and red caps with long golden tassels. The more elaborate Corfiote peasants had on finely plaited skirts of blue cloth and white chemisettes covered with gold and silver necklaces, and held in place by low bodices of velvet embroidered in gold. Their heads were crowned by enormous coils of false hair with red ribbons twisted through them, and over this they wore white muslin veils edged with lace. Still handsomer were the dresses of the Dalmatian women, who wore long coats of blue cloth covered with beautiful gold embroidery, and sometimes clasped by one or even two pairs of the heartshaped Dalmatian buckles in embossed silver, and sometimes they had aprons of lilac shot-silk, bordered with gold and a second sleeveless coat of rough blue cloth embroidered in red; while their hair, braided over each cheek, was simply covered with a handkerchief of flowered silk (pp. 61-62).

Plus la scène est pittoresque (“Still more picturesque”), plus la narratrice s’efforce d’en donner une description la plus fidèle possible. Il est tout de même déconcertant de voir à quel point elle accorde une attention privilégiée aux portraits qu’elle dresse des autochtones, tout en restant si extérieure à leur mode de vie.

4. cf. Edith Wharton, *A Backward Glance*, *op. cit.*, p. 29.

Le matin suivant est notamment consacré à l'achat de quelques photographies et d'une selle d'amazone. On imagine que, deux semaines auparavant, la balade à dos d'âne, sur le chemin escarpé qui l'a conduite au village de Mola, n'a pas dû être de tout repos. Dans l'après-midi, après bien des difficultés, ils parviennent à trouver un chauffeur pour les conduire à Kanoni (ou *One-Gun Battery*) au sud de Corfou – la majorité des voitures ayant été réservées pour les festivités grecques. Le chemin traverse de jolis jardins, “between blossoming pomegranates and sweet figs and olives in their bloom” (p. 63), décrits par Homère dans ses épopées. Il raconte comment, après une violente tempête, Ulysse trouva refuge sur l'île de Faiakes (Corfou) où il rencontra Nausicaa et fut ébloui par sa beauté. Le père de cette dernière, Alkinoos (ou Alcinous), l'accueille dans sa demeure que « les dieux embellirent de leurs dons » :

En dehors de la cour, non loin des portes, était un vaste jardin de quatre arpents, enclos des deux côtés par une haie. Là, poussaient de grands arbres tout verdoyants, poiriers, grenadiers, pommiers aux beaux fruits, doux figuiers et oliviers verdoyants. Jamais les fruits de ces arbres ne disparaissaient ni ne manquaient, ni l'hiver, ni l'été, comme ceux qui ne reviennent qu'une fois l'an [...]. Au fond du jardin, poussaient des légumes de toute espèce, bien alignés, toujours beaux et brillants⁵.

Chemin faisant, un arrêt au palais d'été du roi, appelé « Mon Repos », semble faire regretter à Edith le temps où Corfou était encore sous protectorat britannique :

We stopped on the way at the King's Summer Palace, formerly that of Lord High Commissioner, when Corfu was under the protection of England.

It stands in the midst of neglected gardens, which must have been beautiful when they were well cared for [...] (p. 63).

La voiture les conduit ensuite jusqu'à leur destination. Au large de Kanoni, Edith aperçoit la lagune de Chalikopoulou (ou Calichiopulo), sur laquelle se trouve la

5. Homère, *Odyssée* [vers la fin du VIII^e siècle av. J.-C.], trad. fr. d'Emile Personneaux, Paris : Charpentier, 1866, p. 113.

légendaire île de Pontikonissi (île de la Souris), avec l'église du Pantocrator. Selon la mythologie homérique, le bateau mythique d'Ulysse se serait échoué sur l'île avant que Poséidon ne le transforme en pierre (*Odysée*, Chap. XIII, 163). Cependant, Edith rappelle qu'il s'agit là d'une erreur : "This is the island called the "Ship of Ulysses", which all the archeologists and Homeric scholars beg us not to mistake for the said ship, but which has borne the name too long to change it now" (p. 64). L'historien britannique Edward Gibbon mentionne cette confusion dans son œuvre la plus connue, publiée en six volumes de 1776 à 1788, *The History of the Decline and Fall of the Roman Empire* :

In these seas Procopius searched without success for the Isle of Calypso. He was shown, at Phaeacia, or Cocyran the petrified ship of Ulysses, (Odys. xiii. 163); but he found it a recent fabric of many stones, dedicated by a merchant to Jupiter Cassius, (I, iv. c. 22.) Eustathius had supposed it to be the fanciful likeness of a rock⁶.

Ils reprennent la route et s'arrêtent pour prendre le thé chez Mme Woodley, la femme de l'agent consulaire représentant des États-Unis à Corfou, Thomas Woodley, qui les avait accueillis à leur arrivée. Sans doute à la demande d'Edith, elle leur montre sa belle collection de boucles dalmates, d'ornements traditionnels albanais, de robes brodées d'origine chypriote, de yatagans et de pistolets d'argent. Edith, toujours à la recherche du pittoresque, ne manque pas de partir à la chasse aux artefacts et aux objets artisanaux. Plus tard à Amorgos, on comprend que c'est devenu chez elle une habitude: "We [...] announced as usual that we wished to buy jewelry, embroideries and pottery" (p. 103), tout comme à Astypalea : "We had previously told our friend that we wished to buy embroideries and faïence" (p. 109), ou encore à Zante où elle y consacre toute une matinée :

[...] we [...] saw some Tanagra figurines, and a cuirass discovered somewhere in the Peloponnesus; Greek work of the 6th century B.C., with bulls and honeysuckle pattern of perfectly Assyrian design. We also saw some amphorae covered with

6. Edward Gibbon, *The History of the Decline and Fall of the Roman Empire* (1776-1788), vol. 4, London : Longman, Rees & Co., 1826, p. 165.

seaweed and sponges which had been brought up by divers from the ruins of a submarine city off the southern point of Cephalonia.

We then went for a walk through the town, and looked through various jeweller's shops under the low arcades of the principal street. Here we saw peasant ornaments, and curious votive offerings representing legs, ears, mouths, ships, &c..., on thin beaten squares of silver. We then went to a silk-weaver's house, and after inspecting the looms and shuttles, bought some pretty coloured handkerchiefs (pp. 68-69).

Le 20 mars, ils quittent Corfou à quatre heures quinze du matin. Edith aurait aimé voir, au sud de Sainte-Maure (ou Leucade), les falaises d'où, selon la légende, dédaignée par Phaon qu'elle poursuivait de son ardente passion, Sapho se serait précipitée dans les flots. Mais, s'étant couchée au petit matin ("at 4.15 in the morning [...], feeling a heavy swell from the late gales" [pp. 64-65]), elle ne se réveille qu'à 13h. Les couleurs de la terre, de la mer et du ciel ("Never have I seen such colouring in earth, sea and sky" [p. 65]) entre les îles Ioniennes (Céphalonie, Corfou, Ithaque, Leucade et Zante), semblent avoir inspiré *Epipsychidion* à Shelley (1822): "We two will rise, and sit, and walk together, / Under the roof of blue Ionian weather, / And wander in the meadows, or ascend / The mossy mountains, where the blue heavens bend / With lightest winds, to touch their paramour" (v. 135-139). La vue est si belle qu'Edith demande que le déjeuner soit servi dans le roud, "in order not to miss a moment's enjoyment of the scenery" (p. 65).

Plus encore que Corfou, Zante porte la marque de Venise – jusque dans ses "Campaniles of Venetian outline" (p. 66) et les surnoms qui ont fait sa renommée « Flor (ou Fior) di Levante » et « Isola d'oro » ; comme le fait remarquer John Murray, "The style of building at Zante is chiefly Italian"⁷. Même si la langue grecque et la religion orthodoxe sont restées intactes, cette domination vénitienne de plus de trois cents ans (de 1484 à 1797) se retrouve dans la structure même de la société ("The upper class is wholly composed of Venetian noble families" [p. 73]) et jusque dans le parler local :

7. John Murray, *A Handbook for Travellers in the Ionian Islands, Greece, Turkey, Asia Minor, and Constantinople*, London : John Murray, 1840, p. 11.

[...] even the peasantry speak a dialect so much mixed with Italian that I could sometimes understand what they said. A carriage is always called *carroza*, and I imagine that Italian words are used to describe the luxuries of life, much as Norman ones were once used for the same purpose in England (p. 73).

À peine débarqués sur l'île, selon leur habitude, les voyageurs rendent directement visite à un officiel de l'île qui est chargé de leur faire visiter Zante pendant leur séjour et de leur servir d'intermédiaire avec la population. Il s'agit de M. Crowe, banquier et vice-consul britannique de Zante. L'initiation se poursuit pour Edith, qui découvre pour la première fois, une église à clocher-mur ("with the upper part of the façade shaped like an open-work gable in which the bells are hung" [p. 67]), ainsi que l'intérieur d'une église grecque : "This was my first sight of the interior of a Greek church, and I was much interested in noticing the details of its arrangement" (p. 67). Le terme « initiation » doit être compris comme une étape dans son expérience personnelle, car il ne faut pas oublier qu'Edith, par ses lectures, s'était familiarisée dès l'enfance avec l'architecture et la culture grecques. Elle prend soigneusement note de chaque détail :

The nave is shut off from the altar by an eikonostasis pierced with two arches, and wholly covered by sheets of embossed silver framing the painted faces of saints. In front of this hangs a row of lighted silver lamps, and in the middle of the church stands the Metropolitan's throne of carved wood, with eagles supporting the canopy. It is a handsome piece of work, and Mr. Crowe told us that it was brought to Zante by the present Metropolitan, who carried it off from a village in the interior of the island where it had been for over two hundred years.

Like all Greek churches, it has neither aisles nor side chapels, and the altar is shut off from view by the eikonostasis. At the opposite end of the church, a gallery shut off by an iron grating is reserved for the women, the men being alone allowed to enter the body of the church (pp. 67-68).

Après avoir, le matin suivant, découvert l'artisanat local, elle consacre l'après-midi à la visite des églises. Elle est attentive au moindre détail architectural et ses descriptions témoignent d'une importante maîtrise du vocabulaire technique : "The eikonostasis of this church is covered with embossed silver, divided by Corinthian columns elaborately carved and gilded", "almost all Greek churches are tri-apsidal", "the latticed gallery", "Graceful pillars, twined with vines and surmounted by Corinthian capitals, divide the sacred images ; one

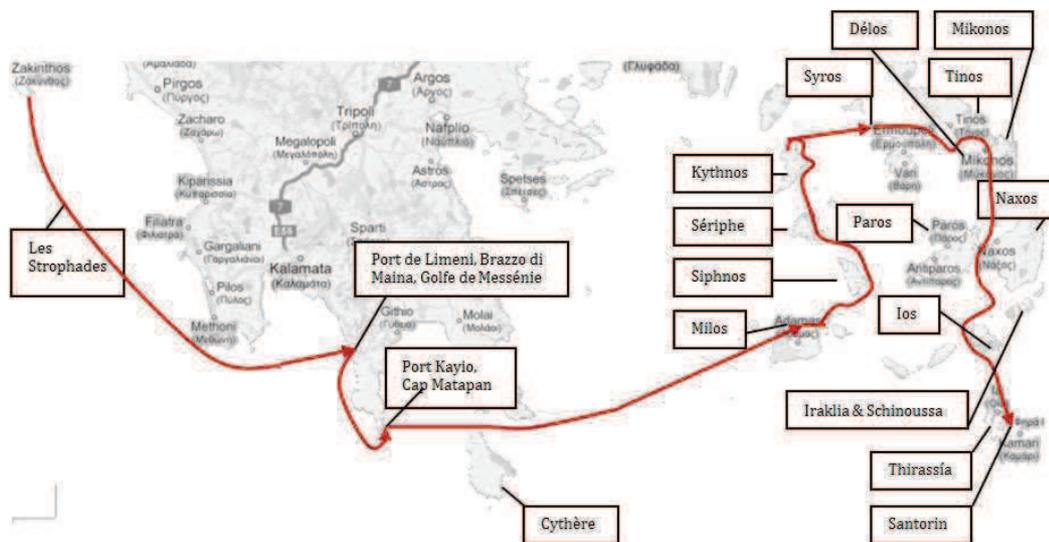
of which is entirely sheathed in embossed silver, while the others, painted in stiff Byzantine style, merely have silver crowns above the saint's heads" (pp. 69-71). Les voyageurs sortent ensuite de la ville et prennent la direction du chalet d'été de M. Crowe, à travers une plaine ensoleillée, fleurie et bordée de collines. Le soleil de plomb rappelle à Edith que Zante ne mérite plus l'épithète de "wooded" que lui donne Homère (*Odyssée*, IX, 24), tant les collines sont dépouillées des forêts qui l'ombrageaient autrefois. Cependant, en cette saison de l'année, son titre récent de « Flor di Levante » prend tout son sens :

The landscape was very soft and pretty, with olive-orchards, and currant vineyards, (the currants of the East are, of course, *raisins de Corinthe*) thickly carpeted with a bright array of wild flowers, yellow and white daisies, scarlet, lilac, and purple anemones, dwarf blue iris, cytissus and asphodel (pp. 71-72).

La narratrice termine sa présentation de Zante par le récit d'une anecdote qui, n'ayant pas réellement sa place dans un ouvrage destiné au grand public, laisse imaginer qu'Edith avait plutôt l'intention de partager ces histoires, aussi farfelues qu'amusantes, avec sa famille et ses amis :

Many of the Zantiote families are very mean, and we were told of one miser, who, when dying, was told by his relatives that he must see the doctor, but at his own expense. He hesitated a long time, and finally sent to ask how much he would have to pay the doctor. When told that the cost of the visit would be three francs, he answered quietly that he would rather die than pay that; and die he accordingly did.

The Zantiotes are much absorbed in local politics, and political feeling runs so high, that any person who is dying is afraid to receive the Sacrament from a priest of the opposite party, lest poison should be administered (p. 74).



3.2. Milos et Santorin

Le matin du 23 mars, en route pour Milos, une violente tempête les oblige à trouver refuge dans le petit port de Limeni, sur la côte est du golfe de Messénie. Sans fournir de raison, Edith préfère rester toute la journée sur le yacht pendant que les deux hommes (“the two men” [p. 76]) visitent le petit village de Magne. Les précautions prises nous laissent imaginer que ce voyage n’aurait pas été envisagé sans la possibilité d’être entourés d’officiels. Si les deux hommes sont

bien accueillis par les Maniotes et leur chef, Edith ne manque pas de faire remarquer la manière dont la population vient à leur rencontre : “they were surrounded by the whole population” (p. 76). Le lendemain, une fois le vent retombé, ils poursuivent leur route jusqu’au port de Kaio où leurs plans sont contrariés à cause d’un guide des éditions Murray qui mentionne le monastère de la Vierge auquel ils ne parviennent pas à accéder. Ayant perdu deux jours, les voyageurs décident d’abandonner leur intention de faire escale à Cérigo (Cythère) et ils prennent la direction de Milos. L’approche de Cythère, “whose mountainous outline looked poetic enough in the moonlight to have inspired any number of legends” (p. 78), lui fait songer à Aphrodite (“Cerigo, ‘birthplace of deep love’”), déesse grecque de l’amour, de la beauté, du plaisir et de la procréation qui, surgie nue de l’écume, est poussée par les vents jusqu’à Cythère. John Murray propose une description plus prosaïque : “Cerigo, celebrated as Cythera, and the birthplace of Helen, [...] was the favourite haunt of Venus⁸”.

L’arrivée à Milos, le matin du 25 mars, déçoit Edith qui s’attendait à retrouver les splendeurs du Milos de ses lectures : “I had read so much of the beauties of Milo that my first feeling was one of disappointment” (pp. 78-79). C’est James Van Alen (“our fellow traveller”) qui, tôt dans la matinée, s’occupe de la location d’un âne et des services d’un guide, ainsi que du transport de la selle achetée par Edith à Corfou, afin que tout soit prêt lorsqu’elle débarquera sur l’île, à 10h. Les deux hommes, quant à eux, font toujours la route à pied. Pendant que le guide, l’ânier et un des marins se démènent pour répondre aux exigences d’Edith (“engaged in fitting the large saddle I had bought in Corfu, to a very small donkey [pauvre petit âne !]” [p. 79]), les voyageurs, comme à l’accoutumée, partent à la rencontre de l’officiel chargé de les accueillir sur l’île. Il s’agit du consul anglais, M. Brest, “son of the Mr. Brest who, with Dumont d’Urville, obtained the Venus of Milo for the Louvre” (p. 79). Le consul n’ayant aucune

8. John Murray, *A Handbook for Travellers in the Ionian Islands, Greece, Turkey, Asia Minor, and Constantinople*, op. cit., p. 13.

anecdote pittoresque à partager, Edith s’empresse de prendre congé : “they had very little information to give us, either about Milo, or the rest of the Aegean. We soon took our leave” (p. 79).

La balade jusqu’au village de Trypiti se fait sous un soleil de plomb et, du haut de la colline, seuls la vue sur le penchant couvert de figuiers en bourgeons et le tapis de fleurs sauvages trouvent intérêt aux yeux d’Edith :

[...] the fields were lit up with such a blaze of wild flowers as I have never seen before... scarlet poppies, daisies, white, golden and pale yellow, blue campanulas, coronillas, cytusus, blue and purple and red and yellow vetches, asphodel and anemones. These flowers, spangling the yellow-green wheat, and relieved against the white walls of the lane and the blue sky overhead, made the brightness of the light all the more crude and dazzling (p. 80).

Après avoir admiré le panorama de la baie du haut des ruines du théâtre romain de Trypiti, Edith et Teddy se reposent à l’ombre des oliviers tandis que James Van Alen se rend au village à la découverte des catacombes, “with the guide and the populace” (p. 81). Un groupe de femmes vient alors à la rencontre du couple, encourageant Edith à établir un contact direct, sans intermédiaire, avec la population locale. Si l’on s’en tient à son récit, cet épisode représente, pour elle, le plus grand moment d’échange, sans l’intermédiaire de guides ou d’officiels, avec les autochtones :

[...] a group of women appeared, leading in their midst one who had put on her holiday dress, evidently to show me. She was very pretty, and the costume was most becoming—a figured woollen skirt, an apron bordered with tan-coloured lace, a white muslin kerchief folded over her neck and confined by a waist-coat of flowered brocade shot with silver. Over this, she wore a jacket of green velvet edged with brown fur, her throat was surrounded by three gold necklaces, and over her forehead she wore a fold of white muslin edged with gold, with a cream-coloured muslin kerchief trimmed with lace thrown carelessly over it. She had heard our guide say that I wished to see some of the old costumes on the island, and it was very pretty to see the pleased vanity with which she turned about to show me every detail of her dress, and the conscious side-glances which she shot at her giggling companions (p. 82).

Le guide les conduit ensuite chez un vieil homme – apparemment quelqu’un d’important au village – ce qui donne à Edith l’occasion d’être reçue pour la

première fois dans une maison orientale. Ses premières remarques donnent une idée de la place qu'elle accorde à son confort de vie : "We were led into a clean room with a bare wooden floor, and sofa and chairs covered with spotless white durity" (p. 83). Malgré la présence de James Van Alen qui devrait être familier des mœurs orientales, Edith se risque à commettre un impair :

We were placed on the sofa in a row, while our guide, the donkey-man, the chief magnates of the village and the numerous family of our host sat down on the opposite side of the room, and the rest of the population looked in at the open door. A table was then put before us, with glasses, a decanter of wine, a glass bowl full of mastic paste, and some spoons. As this was my first experience of Eastern hospitality, I did not know what was expected of me, but I took a spoonful of mastic paste out of the bowl and then laid my spoon down on the tray, and I found afterward that I had been inspired to do the right thing. The others followed my example [...] (pp. 83-84).

Comme le souligne Edith, il n'existe, à l'époque, que peu de récits de voyage dans cette partie du monde ("the lack of books about this part of the world" [p. 91]), il est donc difficile de s'informer sur le respect de l'étiquette dans les pays orientaux. De plus, les habitants de Trypiti ne reçoivent que très rarement des visiteurs dans leur village ("if our arrival had excited interest, our going created a furore" [p. 84]), ce qui donne lieu à une maladresse :

In our ignorance of Eastern customs, we asked what we were to pay our host, and came very near grievously offending him by this breach of etiquette. However we compromised the matter by buying a little lamp and vase from him, and departed after expressing our gratitude through the guide (p. 84).

Les trois voyageurs quittent Milos le lendemain matin (le 26 mars) par une journée splendide et mettent le cap sur Syros, en longeant les côtes de Siphnos et de Sérïphe ("which, like all the others, is beautiful in colour and outline, as seen from the deck of the yacht, but absolutely bare of vegetation" [p. 86]). À l'approche de Kythnos, Edith s'en prend une nouvelle fois au guide de voyage des éditions Murray qui, à tort ("the *Mediterranean Hand Book* proved as untrustworthy as usual" [p. 87]), fait référence à une forteresse, Palaeokastron, qui se trouverait au nord-est des sources thermales de l'île :

Palæokastron (or [...] *the Castle of the Fair Lady*), is seated on a rock overhanging the sea, N.W. of the springs, and commands a wide prospect of Ægina, Sunium, Peloponnesus, and most of the Cyclades. In the middle ages this was the most important place in the island, containing about 2000 inhabitants, and was a nest of pirates. It has an Iliad of its own, in the tradition of the Cythnians, that it stood a siege of 10 years, and was taken at last by the stratagem of a Turk, who disguised himself as a woman; it is now deserted and in ruins⁹.

D'après ces explications, il semblerait qu'il soit en fait question des ruines du château de Katakefalou (Kefalokastro) qui, au XVIII^e siècle, abritait la capitale de l'île. Ce château médiéval fut détruit durant l'occupation turque en 1537 et depuis lors, l'endroit est inhabité.

Alors que le *Vanadis* approche du port de Syros au coucher du soleil, Edith offre une description qui ne peut manquer de rappeler l'influence des œuvres de Ruskin sur sa manière de percevoir le monde et de l'imaginer à travers l'écriture – de parvenir, comme précédemment indiqué (première partie, chapitre 3, Tome I), à établir un lien entre l'œil et l'esprit. Rappelons qu'Edith met en évidence sa tendance à concevoir “the visible world as a series of pictures, more or less harmoniously composed, & the wish to make the picture prettier¹⁰”. Cette intention se discerne dans sa description de l'approche de Syros :

As we drew near the harbour of Syra the sun set in a blaze of yellow light behind the dark hills of the island, while the moon, hanging high over Delos and Mykonos, sent a shimmering path across the waters in our wake. We were wholly encircled by islands, their mountain-shapes transparent in the rosy light; the high peak of Paros to the south, Delos and Mykonos to the east, and just ahead of us the rocky mass of Tenos with the white marble church of the Evangelistria standing out against the mountain side. As we lay in harbour that night, with the moon shining down on the white town of Syra, piled up like twin pyramids on two rocks above the port, with lights twinkling in every window, we thought one of the most beautiful sights we had yet seen; and even the next morning as we rowed ashore, the square houses painted blue, green, white and yellow, and thrown into relief by the background of umber hills against which they are built, looked very picturesque (pp. 87-88).

9. John Murray, *Handbook for travellers in Greece, op.cit.*, p. 578.

10. Edith Wharton, “Life and I”, *op. cit.*, p. 1071.

Mais son attente est déçue lorsqu'elle débarque à Syros et ne retrouve en rien « La Reine des Cyclades » tant louée par Gautier¹¹, si ce n'est une reine moderne et pragmatique : “less preoccupied with her own charms than with the coming and going of steamers, the loading and unloading of freight, and the noisy hum of business which proclaims her the mercantile centre of the Cyclades” (p. 88). Cette île, bien trop industrielle à son goût, est dépourvue de tout caractère pittoresque, tant et si bien qu'elle lui rappelle sa vie sur le continent : “All this is [...] very uninteresting to the traveller who has hoped in sailing eastward to leave the practical realities of life behind” (p. 88).

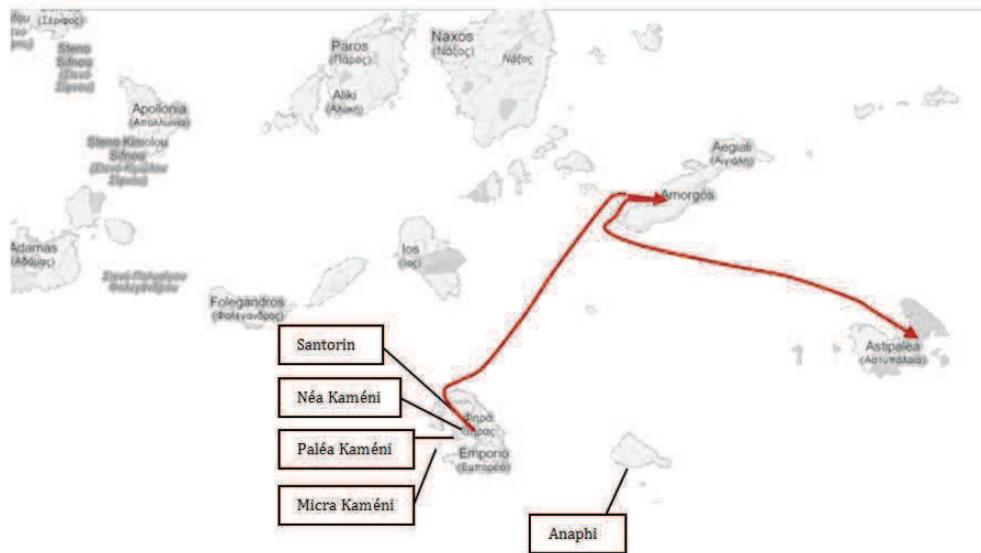
C'est donc sans aucun regret qu'ils s'éloignent de Syros dès le lendemain. Le capitaine ne trouvant pas de port pour accoster à Délos et à Mykonos, ils décident de faire route vers Santorin, en longeant les côtes de Paros et de Naxos, puis d'Heraclea, de Skinussa et de Nio. L'île de Santorin est, à ses yeux, tout aussi belle que l'approche de Syros et elle en fait une description très poétique :

To the right, as we entered the long crescent-shaped harbour, rose the island of Therasia, with a few patches of green on the slope of its cliffs, while on our port side the northwestern extremity of Santorin projected its volcanic wall into the sea.

On its summit the fortified village of Thera rose like an infernal city of Dis, rearing its gray battlements above the scarlet cliff, whose side seemed to glow with the light of subterranean fires. Beyond this a curving wall of streaked and calcined rock closed in the waters of the bay, and the red cliff stood out in startling contrast to the dark shades of the surrounding rocks. A white viaduct built on arches descended in zig-zags from the village above to a cluster of domed houses on the shore, where a few boats lay at anchor in the shelter of the unearthly mass of red rock (pp. 91-92).

Elle en remercierait presque le *Mediterranean Handbook* et autres guides de voyage qui ne préparent nullement le voyageur à découvrir la beauté de l'île et se contentent de donner quelques rares renseignements sur sa nature volcanique : “though at times an annoyance, [it] lends an undeniable zest to travelling and makes the approach to each island as thrilling as a discovery” (p. 91).

11. Théophile Gautier, *Constantinople*, Paris : Michel Lévy, 1853, p. 40.



3.3. Amorgos et Astypalea

Le *Vanadis* lève l’ancre dès le lendemain matin (le 29 mars) et prend la direction d’Amorgos. Une fois l’âne d’Edith loué, comme aucun officiel ne les attend sur l’île, le tenancier de l’auberge du port les accompagne et joue le rôle de guide (“as he spoke a little French we found him a most useful companion” [p. 96]). Au sommet du village de Khora se trouvent les ruines d’un kastro vénitien, depuis lequel ils profitent un instant de la vue splendide sur le port, avant de visiter l’église et l’école du village. Sa description des enfants de l’école témoigne, comme nous l’avions remarqué notamment à Tunis, du regard particulièrement condescendant qu’elle pose, en tant que bourgeoise occidentale, sur les peuples indigènes :

As we stepped into the room, a hundred and twenty five little Greek boys rose with one accord from their seats and made a kind of military salute, which they repeated as each member of our party crossed the threshold. They were a nice, clean-looking set, but I should not think that their education would advance very quickly, as we found the priest gossiping with some friends outside the door, while the boys were apparently left to their own devices. We left some money with the priest to give the boys a treat, and continued on our way through the village (pp. 96-97).

Revenons à present sur sa décision quelque peu inattendue et surprenante de se rendre à l'île d'Amorgos – île très peu visitée – sans la présence sécurisante d'un officiel ; si, au départ, l'aubergiste semblait être une alternative tout à fait satisfaisante, Edith est finalement gagnée par l'angoisse :

As we reached the bottom of this path an impassable wall of rock fully a thousand feet high and almost perpendicular stood before us, projecting into the sea and apparently barring our further progress. I was [...] beginning to recall the traditional dangers of travelling in Greece, and to think that the amiable innkeeper and the donkey-man would develop into brigands (pp. 97-98).

À son grand soulagement, deux prêtres les rejoignent aussitôt pour les conduire au monastère de Chozoviotissa, accroché à la falaise, construit à l'entrée d'une caverne creusée dans la paroi verticale du rocher. Le détour en vaut la peine (“it was worth coming thousands of miles to see” [p. 99]) mais Edith est déçue par la quasi absence de conversation partagée avec les prêtres : “Like all the Greek monks, they were ignorant of every language but their own, and the conversation languished” (p. 100).

Le monastère renferme de très belles icônes mais Edith s'intéresse davantage aux autres objets précieux du monastère :

Passing through the chapel again, we were taken back to the Abbot's room, to see some books bound in gold and silver, and some of the richest vestments I have ever seen—a stiff mass of gold and silver embroidery, with haloes of pearls around the heads of the saints and angels. From all kinds of dark recesses the eager monks dragged forth their treasures—gorgeous stoles and altar-cloths, illuminated manuscripts on velum, and other wonders that would have rejoiced the hearts of Curzon and Tozer (pp. 101-102).

En 1888, Robert Curzon, grand voyageur anglais, diplomate et écrivain, était mort depuis quinze ans. C'était un passionné de manuscrits bibliques anciens qu'il avait récupérés dans des monastères orthodoxes de l'est. Edith avait lu ses livres sur le Proche-Orient. Henry Fanshawe Tozer (1829-1916) se passionnait, lui aussi, pour les documents anciens. Il s'était surtout rendu en Grèce et en Asie Mineure.

Le jour commençant à baisser, nos voyageurs, pressés, poursuivent en toute hâte leur chemin jusqu'au village de Khora. L'incroyable intérêt qu'ils suscitent

confirme le fait qu'à l'époque peu de voyageurs s'aventuraient dans cette partie du pays :

I never shall forget the picturesqueness of the scene; the women with their heads wound in white muslin, crowding in the doorways of the church, the parish priest in his black robe and purple sash, the old hags in dome-like black turbans with white or yellow scarves tied about them; and the throng of inquisitive children pressing about us so closely that we could hardly move or breathe! Some rough bits of faïence and some handsome embroideries were soon produced, which we bought for a few francs; and the competition finally became so heated that one old woman rushed up to us with an empty gin-bottle in her hand. It was impossible to repress a laugh, in which the crowd instantly joined, but to atone for it we made her a little present which sent her away satisfied (p. 103).

Edith se prend au jeu, allant jusqu'à partager un moment de loisir avec les autochtones. La foule des enfants curieux qui les entourent, au point de les empêcher de bouger ou même de respirer, ne semblent pas la déranger outre mesure. Bien au contraire, ils participent pour beaucoup au charme pittoresque de la scène. Edith suscite l'intérêt ("The interest we inspired continued unabated", "our arrival excited great interest" [p. 104]), comme quelques jours auparavant lorsqu'elle avait descendu fièrement le chemin du village de Trypiti : "Every window, door, balcony and house-roof was crowded with eager gazers, as I rode triumphantly down the village street" (pp. 84-85).

Cette scène renvoie curieusement en écho à une caricature qui, vingt-sept ans plus tard, durant la première guerre mondiale, fera la couverture de la revue humoristique « Le Rire Rouge » où Edith, debout dans sa voiture, au beau milieu d'une ville qui vient d'être bombardée, constate les dégâts : "We were given opportunities *no one* else has had of seeing things at the front. I was in the first line trenches, in 2 bombarded towns...¹²".

12. Edith Wharton, [Lettre à Charles Scribner, 28 juin 1915], dans : *Letters of Edith Wharton*, *op. cit.*, p. 357.



Revue - Le Rire Rouge n°27 du 22-05-1915 : « Dans les ruines », couverture d'Abel Faivre

Elle était toujours très soucieuse de faire savoir à ses amis et même à ses éditeurs qu'on lui accordait un accès privilégié, alors exclusif, aux lignes du front ; comme le souligne Hermione Lee :

For all the horror of war, there is no doubt from her tone that her journeys elated her. Her letters are full of the excitement of getting close to the action; she uses phrases like 'an exquisite moment' or 'every moment of the trip was thrilling', even remarking on 'the picturesqueness' of the war-scene¹³.

C'est d'ailleurs ce même caractère "pittoresque" qu'elle recherche, près de trente ans plus tôt, à l'occasion de ce voyage en Méditerranée. Ainsi, elle ne

13. Hermione Lee, *Edith Wharton*, *op. cit.*, p. 482.

manque pas de faire remarquer, le matin du 30 mars, alors que le *Vanadis* entre dans le port d'Astypalea : "This island is not so mountainous or picturesque as Amorgos" (p. 105). De plus, le charmant aubergiste de la veille a été remplacé par un sinistre Turc : "a desperate-looking Turkish ruffian in baggy trousers". En effet, en 1888, Astypalea est encore sous la domination du Pasha de Rhodes (elle devient turque en 1522 et reste sous domination ottomane jusqu'en 1912, avec seulement deux interruptions : de 1648 à 1668, quand elle est occupée par Venise, lors de la guerre de Crète, et de 1821 à 1828 lorsqu'elle se rallie aux insurgés pendant la guerre d'indépendance de la Grèce). Escorté d'une douzaine de soldats turcs, le gouverneur de l'île vient donc à leur rencontre : "followed by a crowd of cut-throat looking men in Turkish dress, with embroidered waistcoats, and knives and pistols stuck in their sashes" (p. 106). Ici, la proximité avec la population locale l'incommode sensiblement et rien ne trouve plus grâce à ses yeux :

[...] we marched to the principal café of the town, [...] so closely followed by the entire population that moving was difficult and breathing far from pleasant. [...] I confess that as the crowd of savage-looking faces pressed closely around us in the café of Astypalia, I was uncomfortably reminded of the old days when the Greek islands were not as safe as they are now. [...] the crowd had increased tenfold, and our progress was slow and laborious, as the streets were very narrow and dirty, and the populace most unsavoury. [...] they [...] gathered around us, grasping the folds of my dress in their excited curiosity. It became almost impossible to move, and we had to beat a retreat to the shelter of the café (pp. 106-109).

C'est pourtant avec regret qu'elle quitte Astypalea pour appareiller en direction de Rhodes ("regretting that we had not another day to spend in Astypalea" [p. 110]).



3.4. Rhodes

Comme les exploits les plus extraordinaires des Hospitaliers sont associés à Rhodes, Edith commence par offrir une longue description sur l’histoire de l’ordre (voir développement au chapitre 2 de la deuxième partie, Tome II). Elle arpente ensuite la rue des Chevaliers, bordée d’auberges, qu’elle préfère aux rues de Malte (“what remains is far finer [...] than the debased late Renaissance Auberges of Malta” [pp. 115-16]).

On retrouve à Rhodes la même hostilité constatée à Astypalea envers les Turcs et leur domination sur les îles grecques :

[...] the fine façades of the houses are broken and defaced by the wooden lattices built out by the Turks. Windows have been blocked, mouldings cut through, string-courses mutilated, and bas-reliefs torn out; in short everything has been done which barbarians could devise to destroy these once beautiful houses. [...] We [...] discovered [...] a church [...] which has been turned into a mosque, and has a doorway framed in white marble delicately sculptured with Renaissance garlands and cherubs, the faces of the latter of course obliterated by the pious Mohammedan; except the escutcheons of the Auberges, it is the only fragment of Christian sculpture that we saw in Rhodes (pp. 115-18).

En arrivant à Rhodes, Edith s'attendait à trouver le Palais des Grands Maîtres et l'église Saint-Jean en ruines : le palais avait été détruit à deux reprises, la première en 1851 par un tremblement de terre, la seconde en 1856 par l'explosion d'une poudrière (placée dans les sous-sols par les Turcs) qui, du même coup, avait détruit l'église Saint-Jean. Elle se réjouit d'ailleurs d'avoir parcouru les œuvres de Charles Thomas Newton et observé les dessins qu'il avait faits juste avant cette double catastrophe (*Travels and Discoveries in the Levant* [1865]). Cependant, elle ne s'attendait pas à être tenue à l'écart des trésors encore bien présents sur l'île :

[...] the few remaining treasures of Rhodes are guarded by the Turks in a manner to baffle the disappointed tourist at every turn, for no one is allowed to walk on the walls, to take a photograph or a sketch anywhere in the town, or even to look at the gravestone of the English Knight, Sir John Newport [*sic*], in the cemetery outside the gates [...] (pp. 116-17).

Le lendemain, le 1^{er} avril, est le jour de Pâques. Le service du matin est célébré à bord du yacht. À cette occasion, comme pour annoncer la prochaine étape du voyage vers Patmos et Smyrne, lecture est donnée de la lettre parvenue de « l'île appelée Patmos » à l'adresse des « sept églises d'Asie » dans le dernier livre du Nouveau Testament. Mais auparavant, après déjeuner, en compagnie de M. Biliotti (“brother to the Biliotti who excavated with Newton the Mausoleum at Halicarnassus” [p. 118]), ils se rendent aux faubourgs de Simbulli, un village qui, dès les beaux jours, sert de villégiature aux habitants de Rhodes. La population

locale ne trouve décidemment aucune grâce aux yeux d'Edith qui semble exaspérée par sa présence trop pesante et s'empresse de trouver refuge dans la rue des Chevaliers afin d'y chevaucher son âne : "the saddling of the donkey on the quay drew about us such a crowd of Turks, Jews and infidels, that I retreated to the Street of the Knights and mounted in the august shadow of the Auberges of France and Castille" (pp. 118-19).

Ce n'est qu'une fois hors les murs de la ville fortifiée – loin de l'étouffante presse – qu'Edith semble enfin se détendre et apprécier ce qu'elle découvre :

[...] at last into the open country. And what a lovely country it is! As we mounted higher, we looked down over the sunny gardens stretching below us to the sea, and enclosing the town in a mass of foliage—orange and fig and olive—broken here and there by the brilliant rose-coloured clouds of the blossoming Judas trees. Torrents of ivy poured over the walls, the road was edged with daisies, poppies and cyclamen, and there was a look of luxuriant verdure about the whole landscape which was very refreshing after the white glare of the barren Cyclades (p. 121).

Comme je l'ai déjà signalé, ce sont les lieux les plus naturels et les plus retirés qu'elle apprécie le plus. La description du tranquille petit café de Simbulli offre un vif contraste avec sa vision quasi-claustrophobique de la vie à l'intérieur des murs de Rhodes :

[...] built on a terrace shaded by great plane-trees. Nothing can be imagined more deliciously cool and green than this place, nor more picturesque than the little stream close by, shaded by overleaning trees and spanned by the arch of a Roman aqueduct. We sat there for a long time on a stone bench against the wall of the house, drinking Turkish coffee, and listening to the tinkle of water into a square tank under the plane-trees (p. 122).

Le lendemain matin, M. Biliotti et son fils montent à bord du *Vanadis* qui met le cap sur Lindos. Le temps est parfait et la mer d'huile : "our two days in Rhodes convinced us of the truth of the saying that it has the most beautiful climate in the Mediterranean" (pp. 123-24). À Lindos, ils visitent la citadelle des Chevaliers ainsi que l'église médiévale de Panagia, consacrée à l'Assomption de la Vierge Marie. Comme le remarque justement Edith, cette église n'a rien de

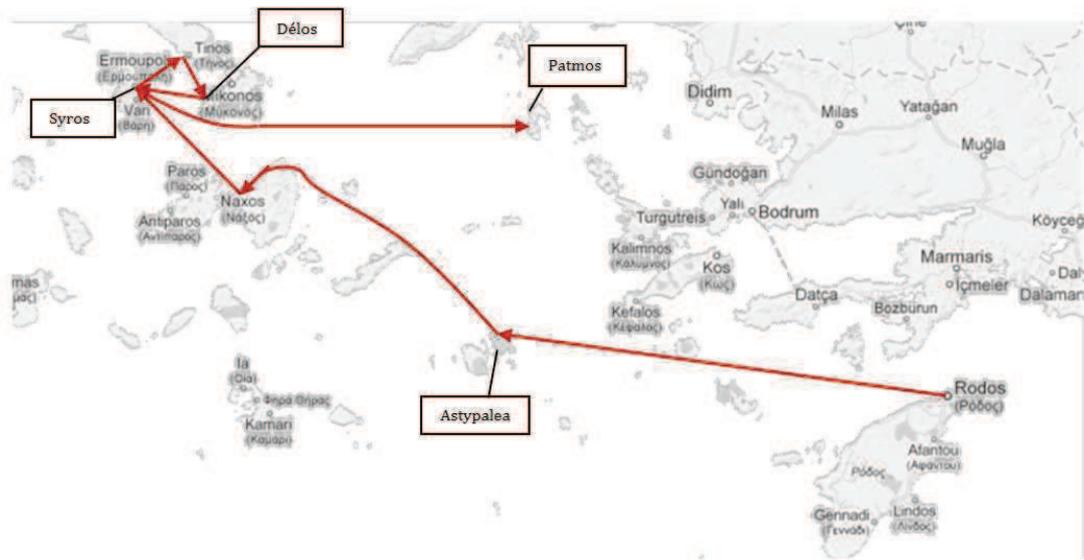
byzantin, contrairement à ce qu'a pu affirmer Newton¹⁴, si ce n'est les tuiles rouges du toit qui appartiennent effectivement à l'art byzantin : "To call this church Byzantine is absurd" (p. 126).

À Tunis, à Taormine, à Palerme, ou encore à Agrigente, il avait été indiqué que la fonction principale des domestiques était de porter les nombreux bagages des Wharton et de les accompagner lorsqu'ils dormaient ailleurs que dans le yacht. Il était alors difficile de savoir, à Tunis notamment, si les domestiques restaient à bord ou s'ils les accompagnaient lors des visites. À Lindos, une brève allusion apporte un éclairage sur la question : "From the church we mounted to the top of the cliff on which the Citadel stands. The sides of this cliff were covered with sheets of wild flowers, and we left the servants there to gather bouquets for the yacht" (p. 127). Certaines visites semblent ainsi se dérouler en présence des domestiques.

Avant de regagner le yacht, M. Bilioti invite aimablement les voyageurs chez lui, une maison – "typical[ly] Rhodian" (p. 129)¹⁵. La visite de Rhodes se termine sur une note positive. Edith semble avoir oublié les contrariétés de l'avant-veille : "The Rhodian peasants are a gentle, friendly race, and robbery is almost unknown on the island" (p. 130).

14. Charles Thomas Newton, *Travels and Discoveries in the Levant*, London : Day & Son, 1865, pp. 193-94. Ce point est développé dans le chapitre 2 de la deuxième partie (Tome II).

15. Se reporter au chapitre 2 de la deuxième partie (Tome II) pour une description.



3.5. Tinos et Patmos

La raison de toutes ces allées et venues est que les voyageurs avaient eu vent d'un grand festival qui devait se tenir le 6 avril à Tinos à l'occasion de la fête de l'Annonciation. Ils décidèrent alors de s'y rendre et, en attendant, de visiter les îles situées plus à l'est. Ils quittent donc Rhodes le 3 avril dans la matinée, retournent à Astypalea pour y passer la nuit, puis à Naxos ("it is dull and uninteresting and the people were a disagreeable-looking set" [p. 131]). Ancrés dans le port de Naxos, ils rencontrent une foule d'orthodoxes se préparant à être transportés à Tinos afin de prendre part au festival. Ils reçoivent l'élite de Naxos

sur le *Vanadis* (“evidently the haut ton of Naxos, for the young ladies spoke French and Italian and wore modern-looking dresses” [p. 131]). Ils appareillent pour Syros le matin du 5 avril où ils récupèrent le consul américain, ainsi qu’un Grec du nom d’Eulambios, trop négligé au goût d’Edith, mais qui s’avèrera très utile : “a soiled but amiable Greek called Eulambios, who had been obliging enough to send his servant the day before to the Mayor of Tenos, with a letter from the Governor of the Cyclades to announce our arrival” (pp. 132-33) – on voit ainsi comment était préparée leur arrivée sur chaque île.

Ils arrivent à Tinos en fin d’après-midi et jettent l’ancre au milieu des steamers, des schooners et autres embarcations, “which were bobbing up and down on every side of us” (p. 133). Le maire est bien évidemment présent pour les accueillir dès leur amarrage à la jetée. Le festival est organisé la veille de la fête de l’Annonciation, qui a lieu le 25 mars selon le calendrier julien (qui correspond donc au 6 avril du calendrier grégorien). Le 24 mars, durant ce festival, les Vêpres sont récitées et l’église reste ouverte toute la nuit pour permettre les prières. Le 25 mars correspond également à la fête nationale en Grèce (jour où les Grecs gagnèrent la Guerre d’Indépendance contre les Turcs en 1821). Une foule importante de Grecs orthodoxes s’y rend chaque année :

Several steamers from the Peiraeus, Asia Minor and Syra were already at anchor or just coming in, and the roadstead was swarming with boats to carry the pilgrims ashore [...] About 30,000 pilgrims come to Tenos annually for the two festivals of the Annunciation and Assumption, from the mainland of Greece, Albania, Asia Minor, and all the islands (pp. 133-34).

Les voyageurs sont escortés à travers la ville, “preceded by the Mayor and a soldier to clear the way” (p. 134). On imagine tout de même que leur venue est source de difficultés pour le maire qui a certainement des impératifs autrement plus importants un jour comme celui-là, c’est-à-dire le jour le plus important de l’année à Tinos. Bien entendu, Edith est charmée par le pittoresque de la scène, alors qu’ils se dirigent vers l’église, entourés par une multitude de personnages si différents les uns des autres – mis à part les clochards, qu’elle trouve répugnants : “deformed beggars exhibiting their horrible distortions” (p. 136).

L'église Panaghia Evangelistria (Vierge de l'Annonciation), "containing 110 rooms" (p. 136), accueille les pèlerins pour la nuit ; elle renferme l'icône miraculeuse de la Vierge à l'Enfant, qui aurait été peinte par l'Évangéliste Luc lui-même. Elle aurait été découverte à la suite du rêve d'une nonne au couvent de Kekrovounio. Cette icône était censée avoir des vertus curatives et elle attire sur l'île des milliers de malades venus en pèlerinage, "who are supposed to be cured by the holy air" (p. 137) – précision aussitôt remise en question par Edith qui commente la scène d'un ton sarcastique : "We put our heads into one of these lower chapels, which was packed with people, and the atmosphere was such that if they are not cured they must certainly be killed" (p. 137). Le maire les conduit ensuite à l'endroit où est exposée l'icône de la Vierge, puis il les invite à le suivre dans les appartements du commissaire aux recettes pour le traditionnel café ("the usual well-meant but wearisome coffee drinking" [p. 138]).

La fête ne commença vraiment que le lendemain matin. Le maire ("with white gloves on and a gold-headed stick" [p. 139]), le chef de la police et une demi-douzaine de soldats les attendent pour les escorter à travers la ville. On imagine qu'une telle visite était rare et que le maire avait à cœur de montrer l'île sous son meilleur jour, afin d'encourager les futurs voyageurs à choisir de faire escale dans cette île plutôt que dans une autre : "on reaching the church we found that some seats had been reserved for us near the door" (p. 139). Incommodés par la chaleur et l'étouffante pression de la foule, ils se voient finalement offrir une place de choix au balcon de la demeure du maire. C'est de là qu'ils voient la procession au cours de laquelle l'icône de la Vierge est promenée par les grandes artères de la ville :

It was a wonderful scene, with the mass of brightly-dressed people, in which the white gowns of the women and the scarlet caps of the men recalled the vivid poppies and daisies of a Greek wheat field, the continual movement of hundreds of devout heads and hands, and the background of blue sea and gaily-adorned ships which closed the picture in (p. 140).

La procession terminée, ils invitent le maire et le commissaire à déjeuner à bord du *Vanadis*. Puis ils lèvent l'ancre pour Délos. Le capitaine ne trouvant pas

d'endroit pour amarrer, ils poursuivent leur route jusqu'à Syros et rejoignent Patmos l'après-midi du 7 avril :

The island of Patmos is one of the most beautiful in the Egean—a long narrow range of mountains, so deeply indented with bays and fjords as to be almost cut in two by the sea; and the town stands on a hill overlooking one of the loveliest of these natural harbours (pp. 142-43).

La ville est couronnée par les remparts du monastère fortifié de Saint Jean le Divin, ainsi que par la grotte de l'Apocalypse où, dit-on, celui-ci vit « une porte [...] ouverte dans le ciel¹⁶ ». Ils s'y rendent après avoir loué le traditionnel âne pour Edith. Dans la description du monastère, on reconnaît incontestablement l'influence des *Stones of Venice* :

This cloister is enclosed in a round-arched arcade, and some of the arches are supported on Moorish-looking spirally-fluted marble columns, while several flying pointed arches are thrown across the width of the cloister, probably as a precaution against earthquakes (p. 143-44).

Comme à son habitude, Edith est attentive aux moindres détails. Elle remarque jusqu'à la simandre qui, du temps des Turcs, servait aux sonnailles, “which the Turks at one time compelled the Greek monks to use in the place of bells” (pp. 144-45). On les conduit ensuite au parloir des higoumènes (“the room was bare and ugly” [p. 144]) ; une fois de plus, on leur offre du café, des sucreries et des cigarettes, le tout dans un silence absolu. De retour en ville, un vieil homme vient à leur rencontre pour leur faire savoir qu'ils sont priés d'aller prendre le café chez le consul grec : “More coffee!” (p. 146).

Edith précise, le lendemain matin, que les membres de l'équipage sont expédiés à terre afin de leur donner la possibilité de visiter la grotte de l'Apocalypse : “We sent part of the crew ashore in the morning to see the cave of the Apocalypse, and the rest in the afternoon ; and at 2.30 p.m. we ourselves

16. *Revelation* 4:1 KJV, traduction fr. de Louis Segond (1910). « Après cela, je regardai, et voici, une porte était ouverte dans le ciel. La première voix que j'avais entendue, comme le son d'une trompette, et qui me parlait, dit : Monte ici, et je te ferai voir ce qui doit arriver dans la suite ».

climbed up the hill to see it” (p. 147). Cet événement est assez important pour qu’elle le souligne dans son récit. Après le service du dimanche matin à Syracuse, cet épisode vient confirmer l’importance du respect de la foi chrétienne pour l’équipage comme pour les passagers : “the place was pointed out to us where St. John’s head had rested, as well as a cross which he had carved in the rock” (p. 148).



4. La Grèce (2) et la Turquie : la mer Égée, Smyrne et les îles Ioniennes

4.1. Chios et Smyrne

Ils quittent l'île de Patmos ("our holy isle" [p. 142]) le 9 avril et mettent le cap sur Chios. Ils auraient aimé faire étape à Samos, mais il y a apparemment la fièvre dans l'île, "and we did not like to risk the loss of our clean bill of health" (p. 149). Chaque nouvelle arrivée sur une île qui la séduit semble devenir, à ses yeux, « la plus belle » qu'il lui ait été donné à voir :

We reached Chios at about 5 p.m. and as we approached the harbour in the afternoon light we thought it the most beautiful island we had yet seen. The white town lies outspread along the bay, guarded by a ruined Genoese fortress on the water's edge [...] and behind it, stretching up to the enfolding mountains, is a veritable Conca d'Oro, a forest of orange-trees, cypresses, olives and figs. Here and there white country houses peep out through the verdure of delicious gardens, and even where we lay in the harbour the air was sweet with the smell of orange-blossoms (pp. 149-50).

Les rues de Chios, telles qu'en elles-mêmes, la déçoivent : "We [...] found the town a busy and dirty place" (p. 150). La ville semble être le reflet de la lassitude de ses habitants confrontés aux catastrophes naturelles à répétition et aux désastres de la guerre – comme, si fatigués de reconstruire et de repartir à zéro, ils avaient finalement abandonné tout espoir de restauration: "Chios has had more than her share of calamities and the hopeless, degraded look of the place seems to say that the people are tired of fighting adversity" (pp. 150-51).

La déception ne s'arrête pas là ; comme à Rhodes, et sans la moindre légitimité, les Turcs interdisent l'accès des sites culturels : "We [...] tried to see the fortress, but were stopped by a sentinel. It is curious that the Turks should imagine that strangers would take the trouble to carry off plans of their tumble-down forts, but we met with the same opposition everywhere in Turkish dominions" (p. 151). C'est ainsi qu'avec un immense soulagement, ils quittent la

ville et se dirigent vers Smyrne : “we were so much impressed with the desolation of the place that we were glad to start for Smyrna - the next morning” (p. 151).

La ville de Smyrne est très surprenante, avec son atmosphère étrangement européenne : “the port crowded with shipping”, “the quay with tall white houses and a tramway” (p. 152). Edith est également frappée par les pignons et les toits de tuiles rouges qui, selon elle, enlèvent à la ville son aspect oriental. Une fois à quai, ils se rendent directement chez l’officiel chargé de les accueillir sur l’île. Il s’agit de M. Reale, un des directeurs de la Banque Ottomane, qui leur propose de leur servir de guide à travers les souks. Les boutiques sont, elles aussi, très européanisées : “It [...] is filled with European shops where everything is to be found which the civilized heart can desire” (pp. 152-53). La ville est le produit d’une cohabitation difficile entre les Turcs et les Chevaliers qui, à partir de 1204 et durant plus de deux cents ans, se disputent le contrôle de l’île :

Connecting it with the other parallel streets and with the quay are long narrow passages with gates at either end, called *Frank passages*, lined with houses, which were built and occupied by the Europeans at a time when the persecutions of the Turks made it necessary for them to have the means of shutting themselves in during any disturbance (p. 153).

Les souks ont perdu le charme oriental qu’elle avait tant apprécié à Tunis, et les boutiques, d’allure trop européenne, ne présentent aucun intérêt. Heureusement, le pittoresque des lieux et des personnages parvient à neutraliser ces déceptions :

[...] there are the trains of loaded camels, the donkeys with necklaces of large blue beads to protect them from the evil eye, the stalls hung with silks from Aleppo, the open spaces planted with blossoming acacias, the latticed fountains, the mosques with their fore-courts and minarets for the bazaars are a city in themselves, with khans, mosques, cafés, squares and fountains. Then there are the picturesque people [...] (pp. 153-54).

Edith est à la fois déconcertée et fascinée par le phénomène unique de la rencontre des civilisations européenne et orientale. On l’observe partout à Smyrne (“forming a medley of different types which I have never seen equalled anywhere” [p. 154]) et elle contribue largement au charme pittoresque de la ville :

I could not get used to seeing the tramways blocked by trains of loaded camels, the *voitures-de-place* filled with veiled Turkish women, and the savage-looking Turks and Albanians with weapons in their belts, side by side with fashionably-dressed Levantines and Europeans. In Frank Street one can buy Zola's last novel, a ready-made dress, or a *batterie de cuisine*, while in the bazaars close by are sold narghilehs, clogs from Bagdad, *rahat-loukoum*, and other Eastern products (p. 155).

Le dîner et la journée du lendemain se passent en compagnie de Mme et de M. Biliotti (ce dernier est le frère du Biliotti qui les avaient accueillis à Rhodes). Après le déjeuner, James Van Alen décide d'aller faire un tour dans les faubourgs de la ville ; les Wharton ne souhaitent pas l'accompagner : "we declined to peril our necks after the tales of brigandage which everyone in Smyrna had poured into our ears" (p. 156). Le soir même, le consul américain et sa femme, M. et Mme Emmett, viennent dîner à bord du *Vanadis*. On imagine que le principal sujet de conversation a dû être ces histoires de brigands trancheurs de gorges. Les Emmett, qui habitent tout près du quai, ont d'ailleurs préféré venir en bateau ("escorted by an armed cavass" [p. 156]) plutôt que de faire le trajet à pied ou même en voiture : "within a month twenty one murders had been committed in the streets of Smyrna" (p. 156). Edith consacre la fin de son chapitre à détailler les sordides histoires qui ont dû meubler cette soirée, avec probablement l'intention de les raconter à son retour afin de partager le frisson d'horreur avec ses proches.



4.2. Mytilène

Le matin du 12 avril, alors en route pour la légendaire plaine de Troie décrite dans les récits du Cycle troyen et plus particulièrement dans *l'Iliade*, au nord-ouest de l'Anatolie, les voyageurs se font surprendre par un violent orage et n'ont d'autre choix que de trouver refuge dans le port de Mitylène. C'est avec émerveillement qu'ils découvrent dans l'après midi, alors que l'orage laisse place à une éclaircie, la jolie baie de Mytilène : “locked in softest hills, and fringed by groves of acacia, orange and fig, with scattered villas on the slopes about the town” (p. 158). Cette escale, bien que ne figurant pas sur l'itinéraire initial, va se révéler être un hasard heureux.

Une grosse embarcation les rejoint bientôt avec un drapeau et des rameurs turcs (les Ottomans occupent l'île de 1462 jusqu'aux guerres balkaniques [1916] lorsque la ville et l'île rejoignent le royaume indépendant de Grèce), avec à son bord, le drogman du gouverneur qui vient se mettre à leur disposition pour leur faire découvrir la ville. Les voyageurs acceptent avec plaisir la proposition, le drogman leur ayant fait bonne impression : “He spoke French, and a word or two of English, and wore a uniform; in fact he seemed more like an *aide-de-camp* than like the ordinary dragoman, who is merely an Eastern *valet-de-place*” (p. 159). Cette fois, la présence des Turcs sur l'île ne semble pas déranger Edith qui profite, avec ses deux compagnons de voyage, de l'accueil qui leur est réservé : “he led us up to the Citadel on the hill above the bay, first having obtained the Governor's

permission that we should see it” (p. 159). Elle fait même l’éloge des travaux de restauration qui ont été entrepris par les Turcs après le tremblement de terre de février 1867 : “The damage done by the great earthquake of twenty years ago has been carefully repaired, and the fortress is picturesque and well-preserved” (p. 159).

La vue depuis la citadelle la ravit et bientôt Mytilène devient, à son tour, la plus belle île de la mer Égée qu’il lui ait été donné à voir : “In fact Mitylene is the most beautiful island of the Aegean” (pp. 159-60). Après l’habituelle recherche de broderies, les voyageurs rendent visite au gouverneur Fahry Bey dans sa villa d’été. Les détails architecturaux du jardin relevés par Edith annoncent en quelque sorte sa future passion pour les jardins italiens et leurs villas et justifient sa volonté de publier les ouvrages contenant ses découvertes au début des années 1900 (*Italian Villas and Their Gardens* [1904], *Italian Backgrounds* [1905]) :

[...] his summer villa, a small yellow cottage built on a ridge overlooking the harbour and the Asian coast. In front of it is a terrace laid in black and white pebbles, overhanging the sea and shaded by a great plane-tree under whose branches a fountain falls into a square tank. On the edge of this terrace was placed a semi-circle of red velvet chairs [...] (p. 160).

Edith accorde une place importante à la présentation du Gouverneur – une première pour le lecteur qui est habitué à une description très succincte, voire quasi-inexistante, des officiels qui les accueillent au cours du voyage – c’est que la famille Bey se distingue par son irréprochabilité :

Fahry Bey is a very agreeable man and speaks French fluently, having been Secretary of Legation in several European capitals, as well as Ambassador to Persia. He told us that his little boy, Ali Bey, a child of eight, who was riding up and down on a velocipede, under the trees, spoke five languages, Persian, Greek, Turkish, French and Italian. Fahry Bey was at some time Secretary of Foreign Affairs in the Turkish Cabinet, and we heard in Mitylene that a change of administration had sent him into a kind of exile as Governor of the island. He is doing great good there by building carriage-roads, clearing out the harbour, and maintaining such strict order among his subjects that it is said to be safe to walk alone about the island at any time of the day or night. He expressed his disappointment that we had not entered the inner harbour, which he has just cleared of sand, and also that Madame Fahry was too ill to visit the yacht, which he himself promised to do the next day (p. 161).

Si bien que, le lendemain, le drogman est à présent devenu “our friend”. On comprend alors toute l’importance que représente un accueil en grande pompe pour Edith qui, ravie par le confort, jusque là inégalé, qui lui a été offert (“we all went ashore and found a landau with a capital pair of horses awaiting us”, “we [...] stopped at a house belonging to an aunt of the dragoman, an old lady who received us with the usual friendliness of her people”, “here an ancient handmaid served us with an elaborate banquet in several courses” [pp. 162-63]), rassemble l’équipage et hisse le drapeau turc sur le *Vanadis* en l’honneur de la venue à bord du Gouverneur et de son fils.

Après son départ, les voyageurs se rendent à nouveau en ville et empruntent une dernière fois l’une de ces belles routes construites sous les ordres du Gouverneur : “we mounted the hill behind the town following one of the fine roads which Fahry Bey has built through an endless succession of olive-groves carpeted with white and pink cistus in full bloom” (p. 164). Bien que sa découverte de Mytilène et leur rencontre avec le Gouverneur l’aient enchantée, elle ne manque pas pour autant de rappeler le peu de confiance accordée aux gouvernements turcs :

[...] unfortunately such work is done in Turkey not by the Government but by the individual energy of the governors, and if, as is probable, Fahry Bey leaves here in a year or two the chances are that his successor will let all the roads in Mitylene go to rack and ruin (pp. 164-65).

Après avoir récupéré une lettre de recommandation destinée au Premier homme d’Athos – qui gouverne les vingt monastères orthodoxes établis depuis le X^e siècle sur la montagne sacrée – et vu le célèbre trône en marbre du philosophe éclectique et rhétoricien grec, Potamon le sophiste (mentionné par Newton), les voyageurs laissent Mytilène derrière eux, les bras chargés de présents :

[...] the Dragoman [...] brought us several farewell gifts, two earthenware vases roughly ornamented with flowers in relief, which are specimens of the modern pottery of Mitylene, and a large bottle of wine from his own vineyard, as well as a photograph of himself on which he had written “To remember of a friend at Mitylene” (p. 166).



4.3. Mont Athos

Après avoir été retenus par une tempête dans le petit port de Iero de l'autre côté de l'île et avoir subi les regards insistants de ses habitants (“followed by the sullen stares of the inhabitants” [p. 167]), les voyageurs profitent d'une accalmie pour lever l'ancre pour le Mont Athos le 15 avril au petit matin, naviguant entre les îles d'Ai Stratis et de Lemnos.

La découverte du Mont Athos est une étape marquante et particulièrement significative du voyage (voir développement au chapitre 2 de la deuxième partie, Tome II). La force de caractère et la personnalité insoumise de la jeune Edith se

manifestent, d'une manière frappante, alors qu'elle tente, par tous les moyens, de déroger à la règle qui interdit l'accès de « toute créature femelle » à la montagne sacrée. Le caractère inaccessible et tout-puissant du lieu se retrouve dans la première description qu'elle en donne :

[...] we caught sight of the peak of Athos rising faint and blue from the sea ahead of us. The nearer we drew the more beautiful it became, until at last its mighty wall was close before us, dark against the brilliant sky as the sun set in a yellow blaze behind the low hills of the Sithonian promontory (p. 168).

Il est intéressant de noter que bien qu'Edith passe ses journées à attendre le retour de ses compagnons et à essayer en vain de s'approcher dangereusement des côtes interdites (“determined to go as near the forbidden shores as I could” [p. 175]), le chapitre qu'elle consacre au Mont Athos est l'un des plus longs du récit – comme si, vexée de ne pouvoir bénéficier des mêmes droits que la gent masculine, elle s'efforçait de faire figure d'exception en prouvant, malgré tout, l'étendue de ses connaissances à ce sujet. Elle commence d'ailleurs par retracer, dans le détail, l'histoire de la montagne sacrée : “So little seems to be known about Mount Athos that a few words about its history may not be amiss” (p. 168).

Elle s'attarde sur la création des monastères à l'époque de l'empereur byzantin Constantin IV (652-685), cite une fois de plus Tozer dont elle a lu les écrits (“Tozer calls these monasteries ‘with the sole exception of Pompeii, the most ancient existing specimens of domestic architecture¹’” [p. 169]), fait état de l'occupation du Mont Athos par les Turcs (qui remonte à la fin du XIV^e siècle) et différencie les deux catégories de vie monastique (les cénobites [vie monastique en communauté] et les idiorrythmiques [chacun a son propre rythme de vie]). Elle décrit les moines comme si elle les avait rencontrés : “They are a rough and illiterate set” (p. 170) et continue à fournir des détails concernant leurs différentes nationalités (“Greek, [...] Slavonic and Russian”) et leur mode de vie (“life there

1. Henry Fanshawe Tozer, *Researches in the highlands of Turkey; including visits to mounts Ida, Athos, Olympus, and Pelion, to the Mirdite Albanians, and other remote tribes*, op.cit., p. 54.

is as archaic as the frescoes on the chapel walls” [p. 171]). Elle raconte jusqu’aux légendes relatives au Mont Athos :

It is said to have been the mountain on which Satan tempted Christ [...]. Another story tells that St. Athanasius found a heathen image [...] and that the Devil punished him for throwing the idol into the sea by pulling down each night the rising walls of the Lavra (pp. 172-73).

Le lendemain matin, Edith découvre un paysage d’une exquise beauté : “I can only compare the promontory of the Sacred Mountain to one of the wooded mountain-spurs on the Italian side of a Swiss pass, torn up from its roots and plunged into the Mediterranean” (p. 173). Le chapitre consacré au Mont Athos est également celui qui contient le plus de descriptions « picturales » – Edith ayant toute l’occasion de céder à sa passion pour les descriptions pittoresques, contrainte à observer les lieux depuis le pont du yacht :

We lay just off the monastery of Iveron, which stands on the water’s edge, backed by hills covered from top to base with spring foliage, in which the brilliant pink of the blossoming Judas-trees was mingled with a hundred tints of green. Southward, the wooded slopes trend away towards the peak of Athos, its grey sides streaked with snowy marble, while to the north the indented shore line carries the eye onward to the monasteries of Stavroniketa and Pantacrotoras on successive ledges of rock overhanging the sea. Iveron itself is a large building with mighty walls surmounted by a range of balconied wooden structures with steep tiled roofs, which produce the effect of a line of Swiss chalets perched on the top of a mediaeval fortress. A square gate-tower guards it at the water’s edge, and above the gabled roofs rises a medley of cupolas and towers, backed by a mass of verdure.

High up the hillside the white walls of farm-houses and “Retreats” sparkle through thickets of larch, chesnut and plane-tree, and a few miles away, below the central ridge of the promontory, the roofs and steeples of the village of Karyes rise from a sea of bright foliage mixed with dark clumps of cypress (pp. 173-75).

Les deux hommes se rendent à terre, accompagnés par le cuisinier maltais qui leur sert d’interprète. Edith se lance alors à la découverte du Mont Athos (“I [...] started out on a voyage of discovery” [p. 175]) depuis le pont du yacht et fournit des descriptions très minutieuses du paysage côtier. Elle s’approche des monastères d’Iviron, de Stavronikita et de Pantocrator observée par les caloyers

qui ne la quittent pas des yeux (“clamber[ing] hurriedly down the hill to prevent my landing” [p. 176]).

Les deux hommes sont de retour sur le yacht en début d’après-midi, accompagnés par le gouverneur turc et son *aide-de-camp* : “They brought with them the Turkish Governor of Mount Athos, who lives at Karyes, a stout old gentleman in frock-coat, fez and Rhodian boots, accompanied by a bristling little *aide-de-camp*” (p. 177-78). Le tempérament joyeux du gouverneur amuse Edith qui ne se prive pas de le tourner en ridicule :

He was very jolly, and told me in the strangest possible French that he had been pining for two years on Mount Athos “avec rien que des masculins et pas de théâtre”.

I think, however, that the motion of the yacht disturbed him, for he and his aid took leave rather hurriedly, becoming terribly involved with their large swords as they climbed down the side ladder to the gig (p. 178).

Après leur départ, la découverte des monastères se poursuit vers le nord, en direction de Vatopedi, où les hommes se rendent pour rencontrer le Premier homme d’Athos. Edith ne manque pas de les questionner sur les moindres détails à leur retour et d’en faire un compte rendu dans son récit. Le lendemain matin, c’est sur une mer agitée que les voyageurs naviguent en direction du monastère de Saint Paul. La montagne, qu’ils abordent par le côté ouest, est couverte de pins qui montent à l’assaut du sommet et rappelle à Edith un des poèmes de Keat : « [Loin, loin alentour, ces arbres groupés dans l’ombre]/ Garnissent de pic en pic les sauvages déclivités de la montagne² ».

Edith n’a qu’une idée en tête : s’approcher au plus près des côtes interdites (“as near [...] as I could” [p. 175]) : “The water is so deep that we ran in almost close enough, it seemed, to touch the cliffs” (p. 182). Le caractère impénétrable de la montagne sacrée n’apparaît qu’avec plus de force aux yeux d’Edith qui s’émerveille de tant de mystères :

2. John Keats, *Poèmes et Poésies*, trad. fr. de Paul Gallimard, Mercure de France, 1910. “Fledge the wild-ridged mountains steep by steep” (John Keats, *Ode to Psyche*, 1819).

As I looked at this scene, it seemed hard to realize that many of the monasteries on the promontory have existed as we now see them since the tenth century, if not earlier, and that within their walls the same life has been going on unbrokenly—a life unaffected by modern inventions, discoveries and revolutions, a life as primly mediaeval as when the hermit Athanasius laid the first stone of the Lavra.

[...] as we drew near we saw that here and there, among the inaccessible ledges high overhead, hermitages clung like birds' nests to the rocks. [...] How these places were ever reached, or how the hermits ever carried enough materials down the perpendicular face of the rock to build even such tiny hovels, is incomprehensible; but there they are, in every crack and cranny [...] (pp. 180-83).

La visite depuis le pont se poursuit en direction des monastères de Saint Dionysiou, de Saint Grégoire, de Simonopetra (“perhaps more grandly placed than any of the others” [p. 184]) de Xeropotamou, de Xénofon, de Docheiariou, de Konstamonitou – tout trouve grâce aux yeux d’Edith : “I have never seen a lovelier picture of sunny peacefulness” (p. 183), ou encore “Nothing can be conceived finer than the scenery on this side of Athos” (p. 184).

Seul le monastère russe de Saint Pantéleimon la déçoit par son aspect trop imposant et disgracieux : “a large and ugly mass of buildings surmounted by bubble-like pale green domes on every one of which glitters a gilded cross” (p. 185). C’est là que les hommes descendent à terre, après s’être trompés de chemin et avoir dû faire demi-tour – après les guides de voyage de Murray, c’est au tour de Tozer de devenir la cible des reproches d’Edith : “We ran on a little further, [...] then we turned, and steamed back to Russico, which owing to Tozer’s bad map we had mistaken for Xeropotamu” (pp. 185-86). Bien que leur excursion au monastère russe ne trouve pas grand intérêt à leurs yeux, cela n’empêche en rien Edith d’en fournir un compte rendu détaillé :

They found a caloyer who spoke English and took them all over the monastery, but there was not much to be seen except the cross-shaped refectory frescoed with scenes from the life of Christ, where the monks sat eating while one of their number read aloud to them from a lectern in the wall. Each monk had a plate of soup, a lump of coarse bread and a handful of raw onions, and at every second plate there was a bottle of wine (p. 186).

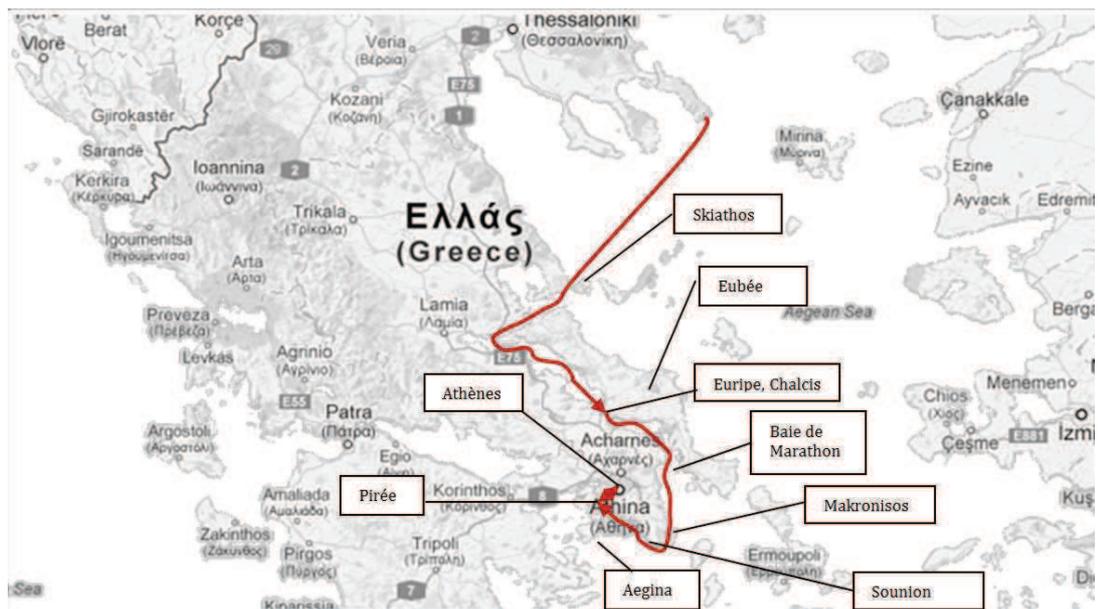
À dix heures du soir, les voyageurs quittent le Mont Athos pour rejoindre la Grèce continentale, s’éloignant toujours un peu plus du « glorieux Orient » – une

étape qui leur rappelle douloureusement que le voyage touche bientôt à sa fin : “sadly remembering that henceforward we were homeward bound, and that each day would leave the ‘purple East³’ further in our wake” (p. 187). Au petit matin, le *Vanadis* dépasse Skiathos et entre dans l’étroit chenal qui sépare la Grèce continentale d’Eubée. Ils croisent alors un steamer anglais de la même taille que le leur, le premier qu’ils aient rencontré depuis un mois “so far off the beaten track had our wanderings taken us” (p. 187) – bien qu’Edith soit très soucieuse de son confort et de l’accueil qui lui est réservé, il convient tout de même de remarquer que sa démarche est audacieuse et inhabituelle, qui plus est pour une femme de son rang (rappelons la ferme opposition des deux familles à l’annonce de ce voyage).

C’est à contre-cœur que les voyageurs amarrent à Chalcis – le détroit d’Euripe étant impraticable en raison du fort courant contraire qui les empêche de franchir le pont-levis et de continuer vers la baie d’Armyra et Marathon : “Our time was growing short, and we were realizing its value more and more each day, so that the delay was disappointing; but there was nothing to do but anchor, and spend the afternoon in exploring Euripo” (p. 188). Mise à part leur rencontre avec le capitaine anglais Mansell (dont parle lady Brassey dans son récit⁴) et que l’arrivée sur le sol de Chalcis soit associée aux premiers pas faits sur le continent grec (“to the mainland, where we took our first steps on the soil of Greece” [p. 189]), Edith est préoccupée par le temps qui passe et leur expérience à Chalcis ne lui est d’aucun réconfort :

We rowed ashore expecting to land in five minutes as we usually did, but the officials were very disagreeable and kept us waiting a full hour for pratique. The inhabitants of Euripo are a sullen, ill-favoured lot, and as for the town, a short walk sufficed to convince us that it has nothing to recommend it but its fine double girdle of walls and the fortress in the middle of the channel (p. 188).

-
3. Parmi les nombreuses références, voir : Homer, *The Odyssey* (vers le VIII^e siècle av. J.-C.), Book I, trad. ang. d’Alexander Pope, 1725-1726 ; John Gay, “Dione. A Pastoral Tragedy”, 1719 et Percy Bysshe Shelley, “Epipsychidion”, 1821.
 4. Annie Brassey, *Sunshine and Storm in the East: Or, Cruises to Cyprus and Constantinople*, London : Longmans, Green, & Co., 1880, pp. 46-47.



4.4. Athènes

Le *Vanadis* lève l’ancre à cinq heures du matin le 19 avril et prend la direction du Pirée, longeant la baie de Marathon (“a lovely sheet of water enclosed in soft hills, with the long crescent-shaped plain where the battle was fought lying at their base” [p. 191]), puis naviguant entre les îles de Makronisos et le cap Sounion (“we caught sight of the white columns of the temple of Athene [...]. From this point the scenery is exquisite” [p. 192]), avant de pénétrer dans le golfe d’Égine et

de découvrir de nouvelles merveilles. Après Chios, puis Mytilène qui, tour à tour, sont élevées au rang de plus belles îles qu'Edith ait jamais vues, c'est au tour du golfe d'Égine de tenir la vedette :

I had always imagined that there was a good deal of exaggeration in the enthusiasm of different writers over the effect of light on the Greek hills, but I am now convinced that they rather understate the truth. Never in my life have I seen such a marvellous scale of colours as clothes the Gulf of Aegina; first the blinding blue sea, then the rocks projecting into it, brilliant with tints of russet and primrose and streaks of pale green; then the hills of the middle distance, of tenderest ashes-of-roses, with blue cloud shadows flecking their slopes, lastly the sapphire-blue of the remoter mountains, melting imperceptibly into the embracing sea and sky. When one considers that this rainbow of colours is made up without the help of a single tree, or even a blade of grass, it is indeed a thing to wonder at (pp. 192-93).

Laissant Égine derrière eux, ils aperçoivent Athènes se dessiner à l'horizon, avec à son sommet le rocher de Lycabette et celui de l'Acropole :

[...] like a huge platform of silver, crowned by a range of silvery colonnades, and relieved against an ethereal background of sapphire mountains.

Thus the Acropolis rose before us —

“A city such as visions

Build from the purple crags and silver towers

Of battlemented clouds⁵”

— And never afterwards did it seem so beautiful (pp. 193-94).

Comme à son habitude, et lorsque le paysage la fascine le plus, Edith cite de mémoire des poèmes de Shelley.

Le *Vanadis* jette l'ancre dans le port du Pirée en fin d'après-midi et les voyageurs prennent le train pour Athènes. Arrivés à destination, ils remontent la rue très passante d'Hermès pour rejoindre la place du Palais et l'hôtel de Grande Bretagne (“the largest [one]” [p. 194] comme le souligne Edith) où ils vont séjourner. Elle ne fait aucune référence aux domestiques qui les accompagnent. Pourtant, arrivés aux alentours de dix neuf heures sur la place de l'hôtel et repartis aussitôt contempler la pleine lune depuis le sommet de l'Acropole, on imagine

5. Percy Bysshe Shelley, “Ode to Liberty”, V, vv. 61-63. Citation exacte : “[Athens arose:] a city such as vision/ Builds from the purple crags and silver towers/ Of battlemented cloud”.

que ce sont les domestiques qui se sont occupés des bagages, des formalités à l'hôtel, ainsi que de l'aménagement des chambres :

[...] even lovelier is the scene on such a full-moon night as we had, when the temples seem made of ivory, and far beneath lies Athens, twinkling with hundreds of lights, with shadowy clumps of trees rising between the house-roofs, and a misty wall of mountains all around (p. 197).

Cette partie du récit est quelque peu énigmatique. En effet, bien qu'ils consacrent quatre journées complètes à la découverte de la ville (arrivés le 19 avril à dix huit heures dans le port du Pirée et repartis le 24 avril à six heures trente du matin en train), Edith ne lui accorde que sept pages dans son récit (manuscrit dactylographié). Aucun officiel n'est mentionné – comme s'ils étaient passés inaperçus dans la capitale grecque – et même l'Acropole est décrite en deux courts paragraphes (on se rappelle pourtant la place importante accordée à la Vallée des Temples à Agrigente). Comment expliquer cette incompréhension ? La maladie est à exclure puisqu'Edith l'aurait mentionné dans son récit. L'explication la plus probable serait qu'elle n'ait pas pris le temps ou jugé bon de prendre davantage de notes concernant cette partie du voyage. En tout état de cause, ce passage du récit apporte une justification à sa volonté de ne pas le publier.

C'est donc d'une manière très succincte qu'Edith mentionne l'Académie des Sciences, malgré l'intérêt qu'elle semble lui porter :

Among the modern buildings of Athens there is, however, one of undoubted interest, and that is the Academy of Sciences, built by a rich Greek banker of Vienna. It is an attempt, and I think a successful one, to reproduce a Greek building of the Ionic order. The marble is toned to soft ivory colour, the volutes of the capitals are picked out with gold, and the sculptures of the pediments are relieved against a blue background. Whatever its faults may be, I think it shows how perfectly suited Greek architecture was to the Greek climate and landscape, and how grotesque are the classic reproductions in northern countries, with their smoke-blackened columns and weather-beaten sculptures (pp. 195-96).

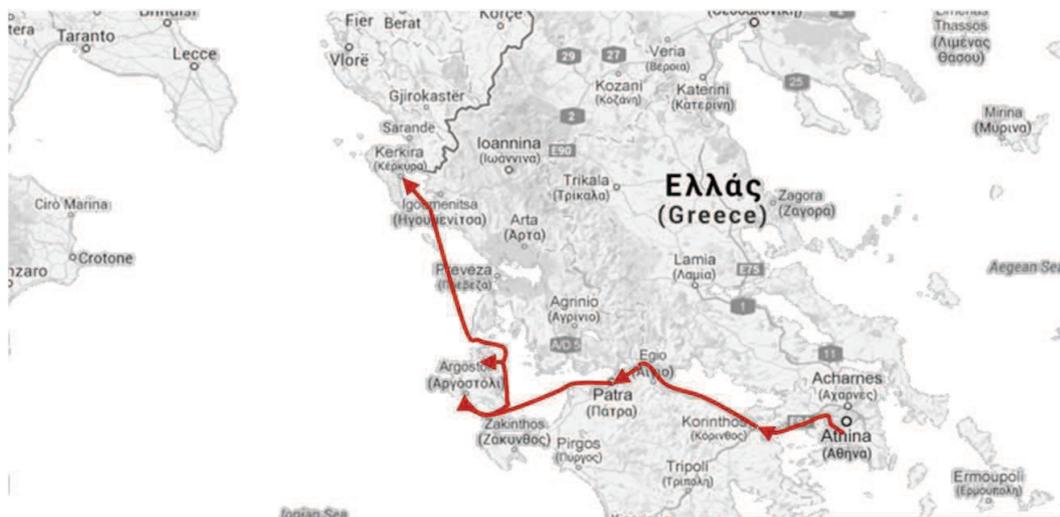
Elle explique qu'à Athènes, tout semble n'arriver qu'après l'Acropole ("Whatever else of interest Athens contains is [...] subordinated to the Acropolis" [p. 197]), et qu'ainsi le théâtre de Dionysos, le monument chorégique de Lysicrate, les trésors des musées ou même les églises byzantines qu'elle sait intéressantes ("which

elsewhere I should have journeyed far to see” [pp. 197-98]), ne la retiennent qu’un moment loin de l’Acropole, mais pourtant voici la courte description qu’elle en fait :

It is interesting to go to the Acropolis from this building, carrying its colour in one’s eye, and to invest the sunburnt ruins of the Parthenon and the Erechtheum with the tints which must once have belonged to them. And yet perhaps they are more beautiful as they are. The marble has taken a primrose hue, now fading to ivory, now deepening to russet, and the columns absolutely glow in the sunshine against the blue sky.

On every side the view is exquisite. The eye ranges from Hymettus and Lycabettus to the Gulf of Eleusis, the Islands of Psyttaleia and Salamis, and the blue mountains of Aegina. In the plain below lie the graves of Colonus and the Academy; in the foreground rises the rock of the Areopagus. Far below, on one side, the Theseum lifts its unbroken range of pillars, looking in its wonderful preservation like a toy model of a temple; on the other side the golden-brown columns of Jupiter Olympius stand picturesquely clustered among their fallen fellows (pp. 196-97).

C’est pourtant avec regret qu’elle quitte la ville le 24 avril en espérant pouvoir y revenir un jour : “Perhaps on a second visit to Athens one might recover one’s sense of proportion ; I hope some day to find out” (p. 198).





4.5. Les îles Ioniennes

Les voyageurs prennent le train à Athènes pour rejoindre le *Vanadis* qui a fait route vers Corinthe. John Wlaker Fearn, ambassadeur américain en Grèce, les accompagne jusqu'à Corfou afin de faire ses adieux au roi avant de prendre un congé de plusieurs mois. Le trajet en train semble plaire à Edith qui est occupée à observer les scènes pittoresques à travers la fenêtre :

[...] the landscape looked very pretty in the early light, with the peasants in their white dresses and scarlet aprons at work among the olive shaded wheat fields. Very picturesque are the white linen gowns of the women, their embroidered white cloth overcoats and red sashes and aprons, but they are rivalled by the men in white fustanellas and braided jackets, with rough frieze or sheepskin capotes (p. 199).

La ligne de chemin de fer traverse la plaine athénienne, à travers les campagnes de Colone et de l'Académie, puis franchit l'isthme de Corinthe, longeant la baie d'Éleusis.

À onze heures trente du matin, ils rejoignent le yacht à Corinthe et se dirigent vers Argostoli en Céphalonie. Bien que la traversée du golfe soit quelque peu décevante ("perhaps because the day was overcast and windy" [p. 200]), le paysage gagne peu à peu en beauté alors qu'ils s'approchent du détroit qui relie le golfe de Patras et le golfe de Corinthe, parfois appelé « Petites Dardanelles », où ils amarrent pour la nuit. La visite d'Argostoli le lendemain après-midi est

plaisante – les voyageurs ayant réussi à louer une voiture – bien qu'en ville Edith soit agacée d'être constamment observée :

We walked through the long, clean street of the town, but finding that we ourselves were the only objects of interest that it contained (at least to judge from the behaviour of the inhabitants) we sent for a carriage and started to see the famous mills worked by sea-water (p. 201).

Après la visite des moulins, les voyageurs prennent la direction de Samos, située sur la côte est de l'île, espérant rejoindre la ville avant la tombée de la nuit. Edith en profite pour saluer le remarquable travail de l'administration anglaise : “a long bridge and causeway built, of course, like every other good road in the Ionian Islands, under the English Administration” (p. 202), ou encore : “A road built by Sir Charles Napier, to whom in fact Cephalonia owes all her roads, leads up to the top of the Black Mountain, nearly 6 000 feet above the sea, whence there is a splendid view over all the Ionian Islands and the mountains of Greece” (p. 203).

La route serpentant à flanc de colline offre des points de vue sublimes sur la vallée (“enclosed in many-tinted hills”) plantée de vignes :

The views looking back from this ascent are very beautiful, and the hillsides, where they are not cultivated, are covered with a low growth of cistus, heath, and blazing yellow cytissus. As we mounted higher, we passed clumps of hawthorn in full bloom, which perfumed all the air [...] (pp. 202-203).

Parvenant à rejoindre Samos avant le coucher du soleil (“in spite of all the warnings about the length of the way which we had received at Argostoli” [p. 204]), ils sont surpris de ne pas y trouver le *Vanadis*. Après s'être promenés un moment sur la plage, ils décident d'aller se restaurer à l'auberge du village, où depuis un grand balcon, ils profitent de la vue sur la baie : “the full-moon, rising above the hills behind us, poured its light over the quiet waters of the bay and through the leafy pergola above our heads” (p. 204). Retardé par une mer agitée, le *Vanadis* finit par apparaître à l'entrée du port à vingt-deux heures, à leur grand soulagement. Le temps leur étant compté, c'est avec regret que les voyageurs pressés quittent la Céphalonie, “one of the loveliest of the Ionian Islands”

(p. 205), en direction de l'île d'Ithaque et du port de Vathy dans la baie de Molo :
“we could have passed another day or two delightfully in Cephalonia” (p. 205).

À Vathy, un vieux Maltais, “who had been a sailor in the English navy and who told us that he received a small pension from the English government” (p. 206), se propose de leur faire visiter la ville. Il les accompagne jusqu'au cimetière anglais de la ville, puis à l'église voisine, avant de leur faire découvrir les rues de la petite ville qu'Edith trouve triste et abandonnée. Elle apprécie cependant la générosité de ses habitants :

I have never seen greater appearances of misery and poverty than in Ithaca, but the people were uniformly kind and courteous, and many of them, as I passed through the streets, stepped from their doors to hand me bunches of roses and lemon-blossoms (p. 206).

Bien entendu, le vieux Maltais ne sera pas invité à déjeuner sur le *Vanadis* et c'est avec une pointe de condescendance qu'Edith accède à sa demande – parfaitement honnête, compte tenu du service rendu – de recevoir un peu de “good English tea” : “We said goodbye to our old guide, who pathetically begged us for a little ‘good English tea’, which we sent him in the afternoon” (pp. 206-207).

L'après-midi est consacré à une longue promenade en voiture le long des deux petites baies du golfe de Molo, là où, elle l'explique, Stillman situe la caverne d'Ulysse. Selon lui, le « port de Phorcys », qui aurait abrité la caverne d'Ulysse, ne correspondrait pas au port de Vathy (à l'ouest de la rade) comme le veut la tradition, mais au port Dexia (à l'est), puisque si l'on s'en tient à sa formation géologique, le port de Vathy n'aurait jamais abrité de plage telle que celle qui est décrite par Homère :

The next morning we woke, as Ulysses did, under the shadow of Neriton, where the Phæacians had left him sleeping. [...] “The olive-tree and the grotto are known to the Phæacians. There they go. The ship runs half-way up the beach, so strong is the stroke of the rowers. Then these land, carrying Ulysses, still plunged in

profound sleep, and lay him on the sand, wrapped in brilliant blankets and woven linen⁶”.

Les voyageurs atteignent ensuite le sommet de la colline qui mène au pied du Mont Aetos – Edith ne manquant pas de souligner que la route empruntée est, elle aussi, un héritage des Anglais : “the road—an English legacy, of course—mounts a hill to the foot of Mount Aetos” (p. 207). Après avoir profité de la vue splendide, à l’ouest, au-delà du détroit de Céphalonie et à l’est, vers les montagnes d’Acarnie (“the island of Ithaca is so narrow that at any height the sea may be seen on both sides of it; and this is one of its most picturesque attributes” [pp. 207-208]), ils font demi-tour et prennent la direction du village de Stavros. Ils arrêtent la voiture en chemin et tandis que M. Fearn et James Van Alen continuent la route à pied jusqu’au village, Edith et Teddy partagent un moment privilégié dans un champ à l’ombre des oliviers (voir développement au chapitre 2 de la deuxième partie, Tome II). C’est enchantée qu’Edith regagne le yacht en fin d’après-midi, même si elle aurait aimé accorder plus de temps à la visite d’Ithaque : “we drove back to the yacht enchanted with our glimpse of Ithaca, and regretful that we could not linger here too” (p. 209).

Le 27 avril, les voyageurs sont de retour à Corfou dans la matinée. Cependant, souffrant d’un trop plein d’explorations touristiques (“incessant sight-seeing had tired my eyes and brain” [p. 209]), Edith préfère consacrer la matinée à la lecture et à la correspondance. Elle ne dit rien du programme de ses compagnons de voyage qui semblent avoir attendu qu’elle soit de nouveau sur pied pour se rendre à terre ensemble, louer une voiture et partir en balade jusqu’au village de Pelleka sur la côte ouest de l’île. Le village se révèle décevant, tout comme cette seconde visite de Corfou, qui lui fait réaliser combien l’île manque de charme : “In fact to my mind Corfu, which has received the lion’s share of praise because it is the most accessible of the islands, is really the least beautiful;

6. William James Stillman, *On The Track Of Ulysses / The Odyssey And Its Epoch, complete in three parts*, New York : The Century Company, 1884, p. 23.

but as I did not drive to Paleocastrizza, perhaps I am not a fair judge” (pp. 209-210).

Le lendemain, M. Fearn les quitte pour se rendre à Athènes. Les voyageurs, quant à eux, avaient l’intention de lever l’ancre pour Cattaro en Dalmatie, mais c’était sans tenir compte de la violente tempête qui souffle du nord-est et les oblige finalement à prolonger de deux jours leur séjour à Corfou. Grand bien leur fasse, puisqu’ils assistent ainsi, le 29 avril, à la grande fête religieuse de Corfou organisée à l’occasion du dimanche grec des Rameaux : “the scene was altogether as gay and pretty as possible” (p. 211). La population promène le corps de Saint Spiridon à travers la ville, les rues sont remplies de paysans (“The peasant-women vied with gorgeousness” [p. 211]) et le roi, la reine et leurs enfants se sont même déplacés en personne pour l’occasion. La scène lui est si agréable qu’Edith décrit jusqu’aux doigts chargés de bagues des paysannes corfiotes :

Their lace chemisettes were covered with gold necklaces, charms, and amulets, and crosses set with pearls, and their hands were laden with rings, while on their shoes they wore enormous silver buckles [...] Some of the women had on finely-plaited petticoats of shot silk, white muslin aprons tied with bright ribbons, and purple velvet jackets embroidered in gold ; while others were dressed in aprons of flowered brocade shot with gold and silver, over dark blue silk petticoats edged with ruffles of red and yellow silk, and all wore enormous coils of false hair twisted with red ribbons, and over their heads a drapery of white silk, a flowered kerchief, or a white lace veil draped up on the side by a wreath of artificial blossoms mixed with sprays of gold and silver flowers set high on quivering stems. Nothing, in short, can be conceived more brilliant than these groups of women wandering about under the flowering acacias on the Esplanade or standing in throngs beneath the Royal balcony (pp. 211-12).

Les voyageurs ont le privilège d’observer la procession depuis la demeure de M. Woodley, l’agent consulaire représentant des États-Unis à Corfou, qu’ils avaient rencontré durant leur première excursion sur l’île, plus d’un mois auparavant. Edith en retranscrit les moindres détails : de l’orchestre militaire, aux hommes du cortège, en passant par les prêtres et l’archevêque, sans oublier la foule des gens qui les suivent – rien n’est laissé pour compte :

Never shall I forget the brilliance of the scene as the procession came down towards the Esplanade through the marble arch on the left of the Royal Palace, the

splendid colours of vestments and banners relieved against the bright blue sea and the range of Albanian mountains, and under the green boughs in the foreground, the swaying crowd of gaily dressed peasants bending the knee before their Saint's approach.

It is my latest and loveliest recollection of Corfu; for the next morning at 4 o'clock we were off for Dalmatia, and the last part of our cruise had begun (pp. 214-15).



5. Le Monténégro et la Croatie

5.1. Cattaro et Cetinje

Alors que les voyageurs voient le “purple East” disparaître derrière eux, il semble à Edith que même la couleur de la mer prend une teinte différente, comme pour leur rappeler que le voyage touche bientôt à sa fin, alors qu’ils se rapprochent des côtes de l’Adriatique : “it seemed to me that the water gradually shifted from cobalt to the misty Prussian blue of more northern seas. The purple East was behind us, and the Mediterranean seemed unwilling to let a drop of its lapis hue run into the Adriatic waves” (p. 215).

Ils franchissent le canyon ennoyé des bouches de Cattaro (actuelle Kotor) à minuit et mouillent l’ancre dans une baie près de Castelnuovo. Le lendemain matin, le 1^{er} mai, ils prennent la direction du port de la ville et remontent le golfe. Le paysage naturel séduit Edith (“bounded by wrinkled grey mountains, with a fringe of lovely verdure along the shore” [p. 216]) bien plus que les maisons du village (“square and ugly” [p. 216]). Après avoir traversé la baie de Teodo et franchi la partie la plus étroite du golfe, le “Catene”, le village de Perasto apparaît à l’horizon, “with its two sentinel islands lying before it on the glassy waters” (p. 216). Ils font un crochet jusqu’au village de Risano avant de revenir sur leurs pas et d’amarrer au quai de Cattaro, qui devient, à son tour, l’endroit le plus plaisant qu’elle ait jamais vu : “A more beautiful spot I never saw. The mountains rise on every side in the wildest magnificence, except at the very head of the gulf, where a wooded valley stretches up between them” (p. 217).

Leur programme ayant été bousculé par les deux jours supplémentaires passés à Corfou, ils n’ont que très peu de temps à consacrer à la visite de Cattaro. Ils traversent le marché du port et se promènent à travers la ville d’un pas pressé (“which deserves far more time than we could give it” [p. 218]). Le Vieux-Port est entouré de fortifications construites durant la période vénitienne (entre 1420 et 1797) et les rues de la ville sont toujours empreintes du sceau de Saint Marc : “The narrow streets are full of beautifully sculptured doors and windows, the

inevitable traces of Venetian occupation”, ou encore “Cattaro, which like the other Dalmatian towns is a treasure-house of Venetian domestic architecture” (p. 218).

Edith, nous n’en doutions pas, est la grande décisionnaire de ce voyage – à vingt-six ans à peine, on entrevoit déjà son caractère affirmé et autoritaire. Soucieuse de rejoindre le Monténégro le plus rapidement possible, elle n’a aucun mal à convaincre ses compagnons de voyage qui, pour leur part, auraient aimé prolonger leur séjour à Cattaro : “We were much tempted to linger in Cattaro but I was so anxious to go to Montenegro that my companions yielded to my entreaties, and we set out at once to hire a carriage and make arrangements for the expedition” (pp. 218-19).

Edith s’en prend au consul anglais de Corfou qui, étant pourtant habitué à emprunter la route qui mène de Cattaro à Cetinje, les a mal renseignés quant à la durée du trajet :

We had been told by the English Consul at Corfu, who had taken the drive many times, that it would take us six hours to get to Cetinje and four to return — but we soon found that this was another of the delusive statements which are always leading poor travellers astray, for although we had fast horses it took us nearly eight hours to reach Cetinje (pp. 219-20).

Après quatre heures de route, ils pénètrent enfin sur le territoire du “unconquered Montenegro” (p. 220), comme le surnomme notamment Freeman dans *Sketches from the subject and neighbour lands of Venice*¹, et après s’être accordés une demi-heure pour déjeuner, ils reprennent la route qui traverse une vaste vallée pierreuse.

Edith prend véritablement la mesure de la réalité sociale au Monténégro, qui a la particularité de s’être construit autour d’une société tribale, en particulier dans

1. Edward Augustus Freeman, *Sketches from the subject and neighbour lands of Venice*, London : Macmillan & Co., 1881, p. 96. On la retrouve également auparavant dans : Edward Augustus Freeman, *The Ottoman Power in Europe: Its Nature, Its Growth, and Its Decline*, London : Macmillan & Co., 1877, p. 35 ; Rt Hon W E Gladstone et al., *The Contemporary Review*, vol. 30, London : A. Strahan, 1877, p. 484 ; Harry Houdini Collection et John Davis Batchelder Collection, *The Eclectic Magazine of Foreign Literature, Science, and Art*, vols. 23 et 86, New York : Leavitt, Trow, & Co., 1876, p. 159 ; Eliakim Littell, *The Living Age*, vol. 128, Boston : E. Littell & Co., 1876, p. 67.

les régions rurales. La société s'est ainsi développée autour d'une autorité patriarcale et hiérarchique de clans et de tribus, perpétuant ainsi une longue tradition d'insoumission, de résistance et de sens de l'honneur. Au XIX^e siècle, ces valeurs et mœurs patriarcales étaient particulièrement enracinées dans la culture monténégrine et impliquaient une supériorité indiscutable de l'homme, justifiant son droit de contrôle sur la vie de la femme, considérée comme faible et d'une intelligence inférieure :

All along the road we met strings of Montenegrins, the women carrying heavy loads on their backs and heads, or driving sheep and mules, while the men strolled on ahead, lazily smoking. Wherever the road made a detour they scrambled up and down the face of the rocks like goats, and in fact it is no uncommon thing to see a Montenegrin woman knitting as she walks down the side of a sheer cliff with a great bundle balanced on her head. The people we met on the road were mostly of the poorer class, and their dresses, although picturesque, were shabby and ragged, especially those of the women who, being the drudges of the community, are seldom as gaily dressed as the men (pp. 221-22).

Au sortir de la vallée, les voyageurs traversent Njeguši (“[a] miserable village” [p. 222]) – le lieu d'origine de la famille royale qui a dirigé le Monténégro de 1696 à 1918, les Petrović-Njegoš – puis gravissent une autre montagne qui leur fait bientôt découvrir un paysage d'exception (“one of the wildest scenes I have ever beheld”) :

As far as the eye can reach on every side, range after range of stony hills and valleys roll away like a stormy sea with waves of grey stone, bounded at the southern horizon by the blue lake of Scutari and the snow mountains of Northern Albania (p. 223).

Ils arrivent enfin à l'auberge de Cetinje à dix-neuf heures trente – certainement accompagnés de leurs domestiques :

Dirty as it was I must admit that we had a very comfortable and nicely-served dinner in the large dining-room, at a table decorated with oranges and a bunch of narcissus [...]; then we went to bed, too tired, luckily, to look very closely into the state of our sheets and mattresses (p. 225).

Le lendemain, le 2 mai, ils se promènent à travers la ville de Cetinje ; Edith est particulièrement frappée par la pauvreté qui y règne : “We walked through the

dreary street, and saw a market where a crowd of tattered women were bargaining for a few fragments of horrid-looking food. The poverty of Montenegro is terrible” (p. 225). Ils visitent ensuite l’insipide palais de Nicolas I^{er} qui se trouve à côté de l’auberge. Edith rappelle la loi qui veut que les Monténégrins ne se départissent jamais de leur costume national, sous peine d’emprisonnement – une contrainte bien lourde, selon elle, lorsque l’on connaît le coût important du costume et de son entretien : “it is very hard on the people, for the Montenegrin dress is very expensive and hard to keep clean, and the Prince will not permit any of his suite to appear with the smallest spot on their white cloth coats” (p. 227).

Après avoir décrit en détail le costume national, Edith se lance dans le récit de l’histoire du Monténégro depuis la conquête de la Serbie par les Ottomans aux XIV^e et XV^e siècles. Elle explique comment le Monténégro est parvenu à se forger une identité nationale autour de sa résistance continue à l’envahisseur turc : “Montenegro asserted itself as an independent state [...] for in a country like Montenegro, it is hard enough for the natives to live and almost impossible for invaders” (pp. 228-229). Les voyageurs passent la matinée assis devant l’auberge, à observer les groupes d’hommes pittoresques et à se demander comment ils parviennent à ne pas se laisser mourir d’ennui (“There are several foreign Chargés d’Affaires at Cetinje, and how they manage to live there without being driven to suicide is a mystery” [pp. 230-31]) :

[...] looking at the silver pistols and yataghans which they drew from their belts, sometimes to sell, sometimes only to show us. They seemed a courteous set, and there was something touchingly incongruous in the contrast between their gorgeous fancy-ball costumes and the squalid lives they lead (p. 203).

Edith aurait certainement gagné à écouter ses compagnons de voyage lorsqu’ils exprimaient le désir de passer plus de temps à Cattaro, car dans la capitale de Cetinje, l’ennui les gagne : “there are no walks, rides, or drives [...] there are no books, or papers” (p. 231). Après déjeuner, ils prennent le chemin du retour pour Cattaro et, bien qu’épuisée par cette longue expédition, Edith n’est, pour sa part, pas déçue de cette visite : “The expedition, although fatiguing, is well worth making to anyone fond of scenery and costumes, and the descent on

the Bocche, especially as we saw it in the sunset light, is magnificent beyond words” (p. 231).



5.2. La Dalmatie

Les voyageurs quittent Cattaro dans la nuit du 3 mai et amarrent dans la baie de Gravosa, le port de Raguse (l’actuelle Dubrovnik) à neuf heures du matin. Edith remarque aussitôt les navires de guerre autrichiens ; en effet la ville de Raguse fut annexée à l’Empire des Habsbourg à la suite du Congrès de Vienne en 1815, et par là même au Royaume de Dalmatie. Les voyageurs débarquent et louent une

voiture pour se rendre dans la ville qui est encerclée par une forteresse de près de deux kilomètres de long et atteint jusqu'à vingt-cinq mètres de hauteur. Elle est considérée comme appartenant aux plus grands systèmes de fortification de l'époque médiévale : "in fact it is so shut in by fortifications that from the town itself we could hardly obtain a glimpse of the sea" (p. 233).

Ils empruntent bientôt la rue principale ("well-paved and exquisitely clean" [p. 234]) où se dressent notamment l'église de la Rédemption ainsi que l'église franciscaine dont le campanile a été dessiné par Freeman² et qu'Edith reconnaît au premier coup d'oeil ("This Campanile, to my mind, is spoiled by its cupola" [p. 234]). Edith décrit les costumes locaux et s'intéresse plus particulièrement aux Herzégoviniennes, "who wear long, sleeveless coats of dark blue cloth, fringed woollen aprons not unlike a bit of Turkey carpet, large silver buckles fastening their bodices, and little red caps with white lace veils pinned over them" (p. 235).

Edith fait une nouvelle fois preuve d'un jugement esthétique bien personnel, en critiquant d'un côté les fenêtres en ogive du palais Sponza, propres au style gothique et qui dénotent une influence vénitienne dans leur élaboration, et de l'autre, condamne encore plus sèchement la cathédrale de Raguse qui s'inscrit dans l'esthétique d'une architecture de style baroque, telle que pratiquée par Bernini, Carlo Fontana et leurs contemporains du XVII^e siècle :

As a specimen of round-arched Dalmatian work, built at a time when the rest of Europe was rioting in Decorated Gothic, this Ragusan palace [the Rector's Palace] is of far greater interest than the neighbouring Dogana with its too florid Venetian ogees. The two buildings, however, group together very picturesquely, and it is a pity that the Cathedral, which is close at hand, is a wretched piece of seventeenth century work, utterly unworthy of such companionship (p. 235).

Ils quittent la baie de Gravosa à quatre heures du matin le 4 mai et rejoignent l'île de Curzola (actuelle Korčula) cinq heures plus tard :

2. Edward Augustus Freeman, *Sketches from the Subject and Neighbour Lands of Venice*, *op. cit.*

It is a long and rather desolate-looking island with low hills overgrown by a scrub of dark trees; but the town is most picturesquely situated on the east side, its mediaeval walls and battlemented towers looking out boldly across the narrow channel at the mountainous promontory of Sabioncello in Dalmatia (pp. 236-37).

Curzola porte, elle aussi, l’empreinte de Venise (la période de 1420 à 1797 étant la plus longue de la régence vénitienne) et Edith se réjouit de découvrir les belles fenêtres trilobées et les encorbellements sculptés des balcons :

[...] its walls and gates are inlaid with numerous large bas-reliefs of the winged lion, while other traces of Venetian work are to be seen all through the narrow streets, or lanes rather, in the shape of beautiful trefoiled windows and carved balcony supports projecting from the tall houses (p. 237).

L’officier des douanes, le conservateur du musée, le maître d’école et un ou deux autres dignitaires locaux, “whose simple courtesy and pride in their little island were delightful to see” (p. 237), se proposent de leur faire visiter la ville. Ils franchissent la tour Revelin – le lion de Saint Marc fixé au-dessus de son arche – et se retrouvent au cœur de la ville : “we found ourselves in one of the most curious old towns I have ever seen” (p. 238). Edith découvre la jolie cathédrale de Saint Marc et s’interroge sur l’origine de sa création ; en effet, bien que le conservateur l’attribue aux Hongrois (présents sur l’île de 1358 à 1420), Freeman, lui, la prétend vénitienne. En réalité, la cathédrale fut construite au cours du XV^e siècle (durant la période de la régence vénitienne), sur l’emplacement d’une ancienne église datant du XIII^e siècle, qui était vraisemblablement consacrée à la Mère de Dieu. Après avoir observé toutes les portes et fenêtres sculptées de la ville, ils se rendent au palais du Podestat, puis aux musées de la chapelle et du Palazzo Communale où ils sont reçus par le maire, avant d’être conduits dans une école qui, pour la première fois, fait très bonne impression à Edith : “In fact, Curzola may well be proud of her school, and it was delightful to see the pleasure which our hosts took in showing it to us” (p. 240).

C’est avec regret que les voyageurs quittent la ville pour se rendre à Spalato (l’actuelle Split), après avoir invité leurs nouveaux amis à boire du Marsala et à regarder des photographies (“looking over our photographs” [p. 240]) –

vraisemblablement celles prises au cours du voyage – photos dont il ne reste aucune trace.

Les voyageurs rejoignent Spalato au coucher du soleil, après avoir longé la côte dalmate entre l'île de Lesina (Hvar) et celle de Brazza (Brač). L'approche de la ville est décevante, tellement le paysage à l'entour est désolé (“without being grand” [p. 241]). Mais tout cela n'est rien comparé à la déception qui s'empare d'Edith lorsqu'elle découvre que le célèbre campanile voisin du palais de Dioclétien – “the crowning glory of Spalato” [p. 241] – est couvert d'échafaudages, et lorsque, comble d'injustice, il se met à pleuvoir le lendemain matin :

The next day worse still was in store for us. In the first place, to our astonishment and indignation, we found that it was raining hard. As we had long taken it for granted that it would never rain again, our annoyance may be imagined; the more so since our cruise was to last but two days longer, and each minute was worth its weight in gold (p. 241).

La pluie s'arrête après déjeuner et les voyageurs en profitent pour descendre à terre. Ils se rendent aussitôt au palais dont l'histoire et l'architecture sont donnés en détail. Une dernière mésaventure les attend alors qu'ils poursuivent leur visite : “here the greatest blow of all awaited us, for we found that the Mausoleum (which is now the Duomo) was as completely enclosed in scaffolding as the Campanile” (p. 242). Tout semble être mis en œuvre pour gâcher ses derniers souvenirs de voyage : “Under these circumstances it must be confessed that Spalato is a failure” (p. 242). Pour ne rien arranger, l'intérieur du Duomo a subi une restauration complète : “the capitals and entablature of the lower order of columns have been entirely restored in white plaster, which contrasts cruelly with the soft tones of the sculptured frieze above” (pp. 242-43). Heureusement, le petit temple d'Esculape de l'autre côté de la cour est, lui, magnifiquement conservé : “The columns of the porch are gone, but the exquisite mouldings of the doorway are intact, as well as the sculptured caissons of the vault, and the gorgeous but oppressive cornice below it” (p. 243). À propos de la cour monumentale bordée d'arcades (que l'on nomme Péristyle depuis le XX^e siècle et qui mesure vingt-sept

mètres de long sur treize mètres et demi de large), Edith mesure, en l'observant, la valeur des travaux de Ruskin :

As to the famous arcade which surrounds the court, where the world was first shown the true relation between the column and the arch, it would be impossible to overstate its beauty, even as it now stands with mean houses built in the inter-columniations (pp. 243-44).

L'influence de Ruskin se ressent également dans la description et le jugement esthétique qu'elle formule à propos de la porte d'entrée du palais, la *Porta aurea* :

To my mind it has been somewhat overpraised. There is a meaningless look about the row of columns (now half broken away) dividing the niches above the doorway, although one may trace in them a faint suggestion of the coming arcades of Zara and Lucca, not yet reasoned out or properly applied. Very curious, too, is the useless architrave of the doorway, with a bold, round arch springing above it (p. 244).

Après avoir visité le musée de la ville (auquel Edith s'intéresse pour le livre d'Adam, *Ruins of the Palace of the Emperor Diocletian at Spalatro in Dalmatia*, qu'il contient), les voyageurs regagnent le yacht et se décident à partir pour Zara (l'actuelle Zadar) le matin suivant, bien que déçus de ne pouvoir se rendre à Traù (Trogir) par manque de temps : "It was a great disappointment to us not to go to Traü, which is only a few miles off, and one of the most interesting towns in Dalmatia, but the short time that was left us made it necessary to hurry on to Zara the next morning" (pp. 245-46).

Retenus par le vent catabatique froid et violent de la Bora, le *Vanadis* ne lève l'ancre qu'à neuf heures du matin le 6 mai. En route pour Zara, il reçoit des signaux de détresse de deux bateaux de pêche, emportés par le vent vers la haute mer : "We steamed out to their rescue, and lay to while they were being tied to the yacht's stern" (p. 246). Mais c'est sans compter sur la maladresse du capitaine qui donne le mauvais ordre : "the Captain gave the order 'half speed' instead of 'dead slow', and the yacht started ahead, giving such a jerk to the towing rope between the two boats that it broke, and the little sail-boat immediately capsized" (p. 246). Frôlant de peu la catastrophe ("a moment later he would probably have been

drowned” [p. 247]), les hommes d’équipage parviennent à porter secours au pêcheur qu’ils conduisent jusqu’au port le plus proche : “We gave him some money and a suit of clothes, and the men contributed various old coats and trousers as well, so that I think he left the *Vanadis* rather well-pleased with his adventure” (pp. 247-48). Ce long récit sur les tribulations du pauvre pêcheur et son sauvetage inespéré de la noyade, laisse une fois de plus penser que le récit de la croisière du *Vanadis* était, avant tout, destiné à un usage privé.

Après ce léger contretemps, le *Vanadis* rejoint le port de Zara au coucher du soleil. Les voyageurs se précipitent à terre pour profiter des dernières lueurs du jour. Edith est particulièrement charmée par les murs médiévaux qui entourent la ville et qui portent le sceau de la République de Venise (au XVI^e siècle, Zadar, alors sous domination vénitienne, tente de contrer la menace turque en édifiant d’immenses fortifications autour de la ville. Après quarante années de construction, elle devint la plus grande ville fortifiée de Dalmatie). Ils croisent de nombreux paysans endimanchés, alors qu’ils essaient de trouver le Duomo, qui est malheureusement déjà fermé, tout comme l’église de Saint Donat. Ils se dirigent alors vers celle de Saint Chrysogone qui possède une façade tout aussi belle que celle du Duomo :

This church, although built nearly two hundred years later than the Duomo, has a beautiful façade of the same character, while within it is a perfect basilica, with flat roof and round arches supported on alternating piers and pillars, above which the bare wall space seems to cry for the mosaics of Monreale and Ravenna (p. 249).

Ils regagnent ensuite le yacht à travers les ruelles sombres de la ville – tristes à l’idée de laisser derrière eux tant de beautés encore inexplorées : “We hardly liked to think, as we went on board, of all that we had left unseen at Zara, where we had intended to spend two days instead of one night; still less did we care to remember that within twenty four hours our cruise was to come to an end” (p. 250). Le lendemain matin, le 7 mai, le *Vanadis* quitte Zara à quatre heures du matin et prend la direction d’Ancône – sa destination finale. Malgré une nouvelle maladresse du pilote (“[who] made his land fall too far to the south” [p. 250]), ils

arrivent finalement à destination, alors qu'Edith se souvient d'un des poèmes de Browning, *The Guardian-Angel* : "This is Ancona, yonder is the sea"³ (p. 250).

Les voyageurs descendent à terre afin d'organiser leur voyage en train jusqu'à Rimini, puis retournent au *Vanadis* pour faire leurs adieux à l'équipage. C'est James Van Alen qui se charge du discours d'adieu et qui exprime sa gratitude et les félicite pour leur irréprochabilité :

Our fellow traveller made them a little speech, telling them how much pleased we were with their conduct during the cruise, and what pleasure we should take in reporting the fact to the owner of the *Vanadis*. He then added that we had left a cheque with the mate to be cashed and distributed among the men when the yacht reached England, and a chorus of "Thank you, Sir ! Thank you, Ma'am ! A pleasant journey to you !" responded to his closing words (p. 251).

Les domestiques se chargent ensuite de se rendre à la douane pendant que les voyageurs dînent une dernière fois dans le salon du yacht. À l'exception du capitaine qui les a déçus ("who was surly and inefficient" [p. 252]), ils n'auraient pu rêver meilleur équipage ("they gave us entire satisfaction and it would be hard to find anywhere a nicer or more willing set of men" [p. 252]) et c'est le cœur lourd qu'Edith s'éloigne du yacht, déjà trop consciente qu'elle s'apprête à mettre un terme à ce qui restera le plus beau voyage de sa vie :

I think we all felt rather melancholy as we stepped into the gig at 6 o'clock and rowed away from the *Vanadis*, pursued by a burst of goodbyes and a waving of hats and handkerchiefs from all on board.

The cruise, from first to last, was a success. [...] I felt as if I were parting with old friends when I saw the last of their pleasant faces and I am glad to think, in looking back on the three months that we spent together, that they liked us as much as we liked them (p. 252).

3. "My love is here. Where are you, dear old friend?/ How rolls the Wairoa at your world's far end?/ This is Ancona, yonder is the sea". Robert Browning, "The Guardian-Angel", viii, 1855.

Chapitre 2

Le manuscrit dactylographié

If I had not lived for a few weeks in Hyères on the Avenue Edith Wharton, I would never have been attracted by the leather bound but unsigned pages which were shown to me at the Municipal Library there. [...] I had no idea whatsoever of what it might be but the minute I opened it, I knew it was something exceptional. I read a few lines about a garden in Algiers, saw the ex-libris, closed it and gave it back. [...] When, at last, I took the time to read it closely, I experienced that intoxicating feeling of being the only person, except the author, to have read those pages¹.

En 1989, Claudine Lesage, professeur à l'Université d'Amiens, est de passage à la bibliothèque municipale d'Hyères où elle fait des recherches sur l'écrivain polonais Joseph Conrad. Profitant de la présence d'une spécialiste de littérature de langue anglaise, la bibliothécaire, lui remet un manuscrit non signé, à l'intérieur duquel est collé l'ex-libris d'Edith Wharton.



1. Claudine Lesage, Introduction à : Edith Wharton, *The Cruise of the Vanadis*, Amiens : Sterne, 1992, pp. 7-9.

Commence alors une longue procédure d’investigation pour Claudine Lesage, qui se lance dans un tout autre travail de recherche que celui pour lequel elle était allée à Hyères.

Au-delà des analyses et des rapprochements de styles, l’établissement de l’authenticité du manuscrit a été possible grâce à une comparaison de dates. Bien que contenant énormément d’informations d’ordre temporel sur les heures, les jours, les mois et les fêtes nationales des pays visités, le texte dactylographié ne comporte aucune référence à l’année. D’après l’autobiographie d’E. Wharton, *A Backward Glance*, selon aussi son biographe, R. W. B. Lewis, cette croisière en Méditerranée aurait eu lieu en 1888 : “Our Mediterranean cruise took place in 1888²” écrit-elle. Or, C. Lesage est parvenue à repérer dans le récit une information clé, selon laquelle le jour de Pâques de l’année de la croisière tombe un dimanche 1^{er} avril (p. 118). Or l’unique année possible est bel et bien 1888, du moins si l’on s’en remet à cette importante donnée³.

1. Date de rédaction du manuscrit dactylographié

Comme je l’ai déjà indiqué, E. Wharton n’a jamais fait allusion à la rédaction d’un quelconque journal de bord (sauf dans sa lettre à Berenson), pas même en faisant référence au titre du récit, *The Cruise of the Vanadis*. Elle affirme même dans son autobiographie : “until 1918 I never kept even the briefest of diaries⁴”, ou encore “our Mediterranean cruise took place in 1888; but, owing to my not

2. Edith Wharton, *A Backward Glance*, *op. cit.*, p. 101.

3. Une seconde référence du récit aurait pu, de la même manière, confirmer l’année de la croisière. Edith Wharton explique que le 6 avril est un vendredi et qu’il s’agit du jour de la fête de l’Annonciation à Tinos, ainsi que de la fête nationale en Grèce (correspondant au 25 mars dans le calendrier julien) : “The feast fell on a Friday, on which day meat is forbidden in the Greek church, even if it is a festival ; and the market-booths were accordingly piled with olives, figs, oranges, sesame-seed and honey, and fish in oil” (p. 136). Le 6 avril de l’année 1888 était bien un vendredi.

4. Edith Wharton, *A Backward Glance*, *op. cit.*, p. 6.

having kept a diary, I find it impossible to disentangle the chronology of our travels in Italy⁵”.

Le texte dactylographié comporte, nous le savons, de nombreux repères temporels, situés chronologiquement jour après jour, ce qui permet de suivre, de manière rigoureuse, l'ensemble de ses pérégrinations quotidiennes. Ce journal rassemble également le fil des rencontres journalières, ainsi que la liste des activités accompagnée d'un descriptif détaillé du cadre et des protagonistes. Il est donc clair qu'une somme de notes a été prise, et cela, dans le but de pouvoir retranscrire ultérieurement cette expérience de voyage. La croisière a donc très probablement été rédigée plusieurs mois, voire plusieurs années, après son retour aux États-Unis.

Certaines citations trahissent bien cette disparité temporelle et cet écart entre la fin du voyage et sa retranscription par le récit. Les segments ci-dessous en caractères gras ont été ajoutés afin de mettre en évidence les passages caractéristiques :

- 1) We found the Spring so far advanced in Sicily, that before leaving Syracuse we decided to change our original plan, which had been to cross over at once to the Ionian Islands, taking Sicily on our return. Instead of this, we determined to see Sicily at once, and leave the Greek islands until later, and **we had every reason to congratulate ourselves on this decision afterwards**, although of course it took us somewhat out of our way (pp. 34-35).
- 1)bis We passed several churches, **of a type which afterwards became very familiar to me**, but which I had never seen before (pp. 66-67).
- 2) It was, however, a bad time to visit the Jardin d'Essai, for it had been very cold for some days in Europe, and **we heard afterwards** that there was snow at Avignon and skating near Marseilles, while we were shivering under the India-rubber trees of Algiers (pp. 6-7).

5. *Ibid.*, p. 101.

- 3) but I boldly assert, on the authority of **a guide-book which I read afterwards**, that the catacombs of Syracuse are far finer than those of Rome or Naples (p. 33).

Ces exemples ont été classés de manière à traduire le glissement progressif de la narration, depuis la prise de notes jusqu'à la rédaction du récit. Ils renvoient clairement à une étape chronologique décalée, donc à deux types de représentations différentes. Si l'on s'en tient aux exemples 1) et 1)bis, l'écart entre la prise de notes et la rédaction pourrait correspondre à seulement quelques jours : l'auteur reviendrait, dans le cas de 1), sur son expérience à la suite de sa villégiature en Sicile au cours de laquelle elle a pu notamment profiter d'une végétation luxuriante. Dans le cas de 1)bis, une fois avoir parcouru les îles grecques et s'être familiarisée avec l'architecture des églises orthodoxes de ce type. Quant à l'exemple 2), il accroît cet écart temporel en ce qu'il repousse le moment hypothétique de la rédaction : si l'on considère qu'il semble peu probable que l'auteur ait reçu des nouvelles du continent durant la croisière, la retranscription par le récit aurait nécessairement eu lieu après le retour sur le continent. Enfin l'exemple 3) retarde encore davantage cet événement, puisque l'on en déduit que l'auteur est non seulement de retour, mais qu'elle a aussi eu accès à un nouvel ouvrage.

Un élément prépondérant, lié au souvenir, permet d'envisager un écart temporel encore plus significatif, qui pourrait se mesurer en termes d'années : "The house was a mere stone hovel, with a round stone table in front, where we were regaled with black bread and wine by two women who spoke a few words of Italian or German, **I forget which**" (pp. 220-21). N'ayant pas cru bon, au moment de la prise de notes, d'inscrire cette information (la langue parlée par les deux femmes en question), l'auteur se trouve dans l'incapacité de se souvenir de ce détail, alors qu'elle procède à la retranscription du récit. Sachant qu'E. Wharton était réputée pour son étonnante mémoire, l'hypothèse d'une rédaction au terme de plusieurs années n'est pas à exclure et semble au contraire plus que probable.

Une fois la retranscription achevée, des dates ont été ajoutées au crayon à papier dans la marge du manuscrit dactylographié, puis certaines d'entre elles corrigées par la suite (cf. exemple ci-dessous).

p. 8

Feb. 28 The afternoon after our arrival we went ashore in the steamlaunch, and drove to Hippone. The road lies through a

pp. 56-59

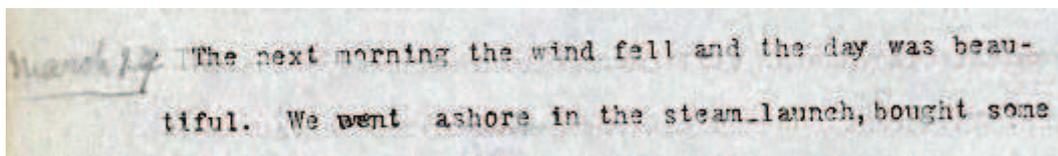
March 15 At length on the 15th of March we decided that come what might we must leave the unhealthy harbour of Palermo, where we had already lain too long for safety. The

by the gale. The next morning early we left Palermo March 16 and travelled all day, crossing the straits at Messina, and not reaching Cotrone until late at night.

March 17 We did not see land the next day until about noon, as the horizon was not clear. By 2 p.m., however, we were

March 18 The next day the scirocco blew with such fury that we plunged and tossed in the open roadstead as if we had been at sea. The tables had to be swung, and life was

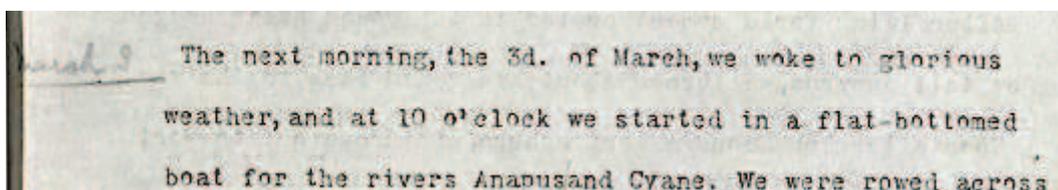
p. 62



March 17 The next morning the wind fell and the day was beautiful. We went ashore in the steam-launch, bought some

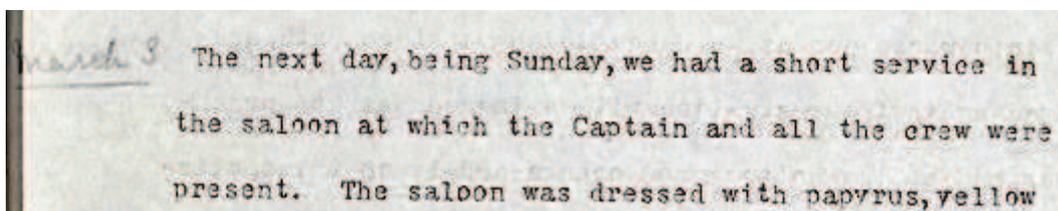
Il s'agit bel et bien de l'écriture d'E. Wharton et cela confirme une fois de plus l'hypothèse d'une retranscription ultérieure à partir de notes non exhaustives. Certaines erreurs de datation ont été commises, creusant davantage l'écart temporel entre la prise de notes et la retranscription :

p. 25



March 3 The next morning, the 3d. of March, we woke to glorious weather, and at 10 o'clock we started in a flat-bottomed boat for the rivers Anapus and Cyane. We were rowed across

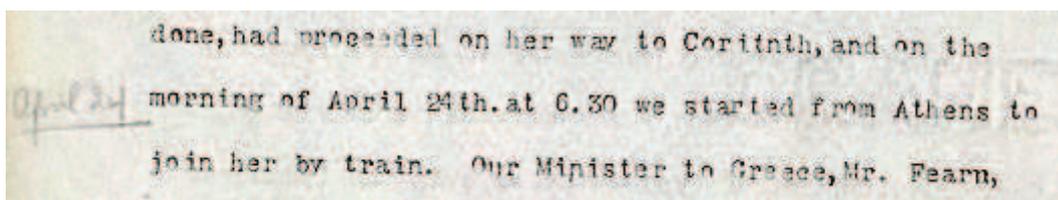
p. 29



March 3 The next day, being Sunday, we had a short service in the saloon at which the Captain and all the crew were present. The saloon was dressed with papyrus, yellow

Dans le second exemple, on peut lire en marge l'annotation « 3 mars », alors qu'il s'agit en fait du 4 mars, si l'on suit la chronologie du récit. À partir du 5 mars, la logique chronologique des ajouts est rétablie. Il en va de même pour les occurrences ci-dessous :

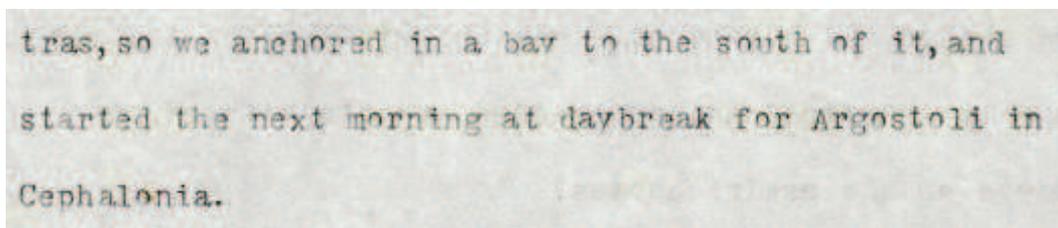
p. 198



April 24 done, had proceeded on her way to Corinth, and on the morning of April 24th. at 6.30 we started from Athens to join her by train. Our Minister to Greece, Mr. Fearn,

25 avril : visite d'Argostoli :

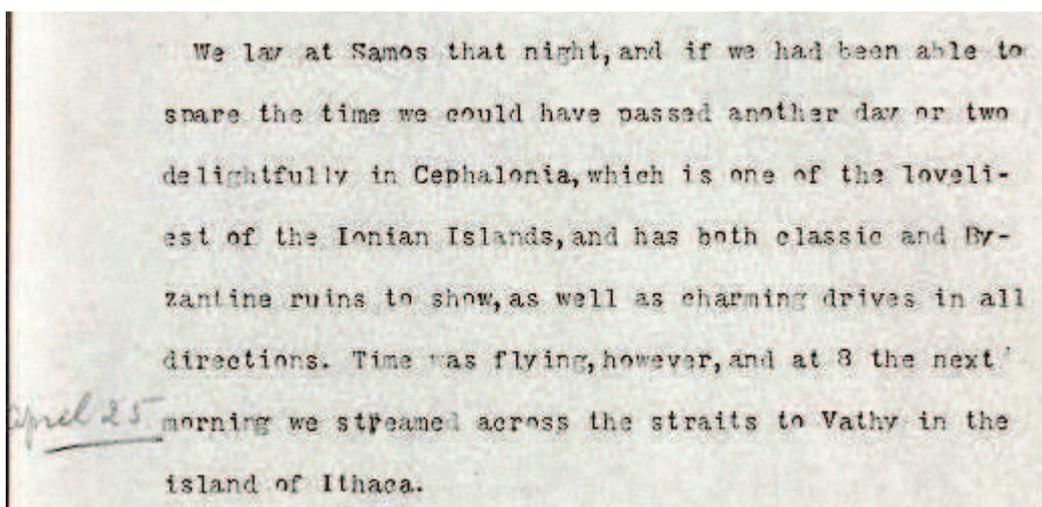
p. 200



tras, so we anchored in a bay to the south of it, and started the next morning at daybreak for Argostoli in Cephalonia.

26 avril : nuit du 25 avril à Samos et départ le 26 avril (et non le 25) pour Vathy (Ithaque) :

p. 205

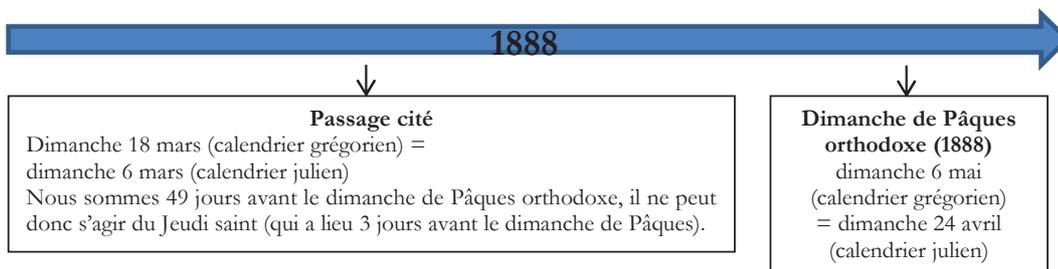


We lay at Samos that night, and if we had been able to spare the time we could have passed another day or two delightfully in Cephalonia, which is one of the loveliest of the Ionian Islands, and has both classic and Byzantine ruins to show, as well as charming drives in all directions. Time was flying, however, and at 8 the next morning we steamed across the straits to Vathy in the island of Ithaca.

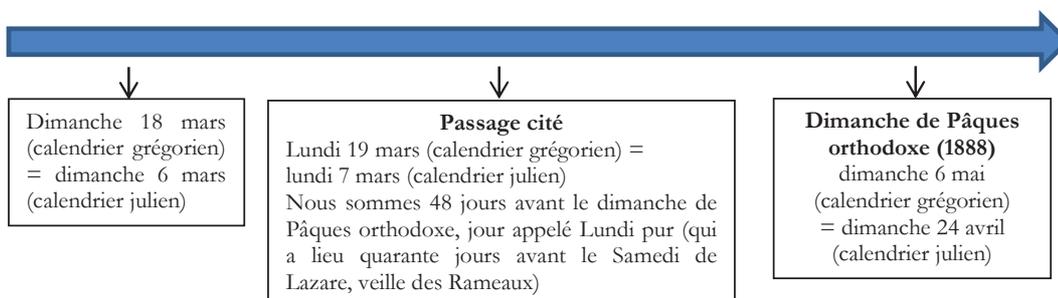
Il ne s'agit donc pas du « 25 avril », mais du « 26 avril ». À partir du 1^{er} mai, la logique chronologique des ajouts est rétablie.

Plus tôt dans le manuscrit dactylographié, E. Wharton perd le fil de la chronologie et confond les fêtes religieuses orthodoxes. Le jeudi saint grec correspondrait, selon elle, au 18 mars du calendrier grégorien actuel (pp. 59 et 60-61). Or, les Corfiotes fêtant Pâques orthodoxe, nous savons que le dimanche de Pâques a eu lieu le dimanche 24 avril 1888 selon le calendrier julien (en vigueur

jusqu'en 1924 en Grèce), ce qui correspond au 6 mai dans notre calendrier grégorien actuel.



Ici, dans le passage cité, nous sommes le dimanche 18 mars. Ce dimanche ne peut donc correspondre au jeudi saint grec. De plus, le 1^{er} avril étant un dimanche (toujours d'après ses dires), le 18 mars tombe logiquement un dimanche lui aussi, et non un jeudi. Il est de plus impossible que les Corfiotes aient organisé un petit carnaval lors de la semaine sainte, dite « triste ». Il devait ainsi s'agir du dimanche célébrant la fin du carnaval. Une information supplémentaire corrobore cette affirmation ; un peu plus loin, et selon sa chronologie erronée, E. Wharton associe la date du 19 mars au vendredi saint grec (pp. 62-63). Or, elle nous explique que, ce jour là, les Corfiotes s'étaient tous rendus à la campagne pique-niquer : “the Corfiotes keep the Greek Good Friday in feasting and country picnics, and every carriage was engaged” (p. 63). Dans la tradition orthodoxe, c'est à l'occasion du lundi “pur” que les amis et la famille se regroupent pour se rendre à la campagne, à la montagne ou au bord de la mer pour y pique-niquer, et non le vendredi saint.



Cette thèse confirme d'ailleurs l'hypothèse avancée plus haut selon laquelle le 18 mars, c'est-à-dire la veille, correspondrait au dimanche célébrant la fin du carnaval, et expliquerait par là même la description que l'auteur fait de la ville ce jour-là :

[...] the Esplanade and the arcaded hotels which line one side of it, decorated with arches and bunting in honour of the Greek holy Thursday. There was a kind of mild carnival going on, and the scene was very pretty and amusing.

A little procession of people in masks and dominoes marched up and down, followed by a few carriages, whose occupants were also in carnival guise; but far more interesting was the crowd assembled to watch the antics of this handful of masqueraders (pp. 60-61).

Le lundi pur a lieu quarante jours avant le samedi de Lazare, veille des Rameaux, donc effectivement le 19 mars 1888 (le samedi de saint Lazare tombant le 28 avril et les Pâques orthodoxes le 6 mai 1888 selon le calendrier grégorien). L'écart temporel entre le voyage effectif et le récit qu'elle en fait bien plus tard, prenant pour base ces fameuses notes, semble être à l'origine des nombreux anachronismes.

2. Inexactitudes

2.1. Approximations manifestes

Les coquilles repérées dans le manuscrit dactylographié, auxquelles s’ajoutent des fautes d’orthographe, des inexactitudes concernant les personnes et les lieux, ainsi que des citations mal retranscrites (liste ci-dessous), semblent bien confirmer l’hypothèse émise plus haut selon laquelle Edith Wharton aurait souhaité taire l’existence de ce journal, et que la rédaction du manuscrit dactylographié aurait finalement été bien postérieure à celle de la prise de notes. Il semblerait même parfois que certains éléments proviennent directement des souvenirs qu’elle a gardé de la croisière, et non de son éventuelle prise de notes pendant la traversée.

Pages	Erreurs en anglais	Correction en anglais
pp. 20-21	Devor-Frères	De Vos-Frères
p. 51	“splendour-loving Acragas”	“splendor-loving city”
p. 51	“topaz-bastioned city”	“topaz-colored bastions”
p. 72	Acrotori	Akrotiri
p. 80	Ante-Melos	Antimilos ou Antimelos
p. 117	John Newport	Thomas Newport
p. 168	Shati (erreur qui a été corrigée au crayon à papier par la suite, en “Strati”)	Ai Stratis ou Agios Efstratios
p. 211	Spiridion	Spyridon ou Spiridon

Certaines approximations manifestes (extraits ci-dessous) sont totalement absentes des autres écrits de l’auteur. Il est vrai que l’on ne peut reprocher à un écrivain d’être prudent quant aux informations qu’il avance dans ses écrits – nul n’est omniscient. Or, E. Wharton n’a pas pour habitude d’aborder des sujets qu’elle ne maîtrise pas à la perfection. Il est rare de relever des expressions de doute dans ces récits de voyage. Seulement deux approximations relevées ci-

dessous sont présentes dans deux de ses quatre autres récits de voyage : *Italian Villas and Their Gardens* (1904), *Italian Backgrounds* (1905), *A Motor-Flight Through France* (1908) et *In Morocco* (1920). Edith Wharton utilise “I believe” dans *A Motor-Flight Through France* (1908):

Lyons passes, I believe, for the most prosaic of great French towns; but no one can so think of it who descends on it thus through the night, seeing its majestic bridges link quay to quay, and the double sweep of the river reflecting the million lights of its banks¹.

Dans *In Morocco*, elle préfère la forme “as far as is known” à “as far as I know”. S’impose dès lors le doute généralisé ; ce n’est plus l’auteur qui suppose et qui admet ne pas avoir la réponse formelle :

Arab conquerors always destroy as much as they can of the work of their predecessors, and nothing remains, as far as is known, of Almoravid architecture in Morocco².

Dans *The Cruise of the Vanadis*, neuf approximations ont été relevées (cf. ci-dessous), ce qui, connaissant le style habituel de l’auteur, semble confirmer que ce manuscrit dactylographié n’était nullement destiné à la publication. À quoi s’ajoute le fait que, dans ses mémoires, E. Wharton précise qu’elle n’a jamais tenu de journal de bord :

p. 8	Whether it is the church destroyed in the 7 th century or a later one, I do not know . (Une étude approfondie des ruines situe la destruction de la Basilica Pacis aux alentours du XI ^e siècle. Une épitaphe retrouvée dans les vestiges daterait du VII ^e siècle. Cette plaque ayant été réutilisée par la suite pour une autre sépulture laisse à penser que le site continua à être exploité jusqu’au début de la présence arabe. L’abandon définitif des lieux pourrait coïncider avec l’invasion hilalienne
------	---

1. Edith Wharton, *A Motor-Flight Through France*, *op. cit.*, p. 147.

2. Edith Wharton, *In Morocco*, New York : Charles Scribner’s Sons, 1920, p. 87.

	survenue à la moitié du XI ^e siècle [Voir Allan D. Fitzgerald [et al.], <i>Augustine Through the Ages: An Encyclopedia</i> , Grand Rapids : Wm. B. Eerdmans Publishing, 1999, pp. 54-56)].
pp. 19-20	The road runs between interminable walls, fencing in little patches of carefully cultivated green, which reminded us of the story that all the soil in Malta was brought in ship-loads from Sicily. This statement, if not true , at least has an air of probability, for there seems to be so little soil in Malta that one wonders how there happens to be any at all, unless it was purposely brought there. (Il y a de cela environ sept mille ans, les premiers colons, probablement venus de Sicile, qui s'installèrent dans l'archipel ne trouvèrent sans doute pas ce sol rocailleux et aride, caractéristique de l'île aujourd'hui. Ces premiers agriculteurs auraient trouvé une île boisée et bien irriguée par des cours d'eau. Leur activité agricole sur ces terres serait à l'origine de la dénudation du sol qui, avec le temps, entraîna son érosion et la perte de l'eau [Voir Maturin M. Ballou, <i>The Story of Malta</i> , Cambridge : The Riverside Press, 1893, pp. 64-73 et Andrew Bigelow, <i>Travels in Malta and Sicily, with sketches of Gibraltar, in MDCCCXXVII</i> , New York : Boston, Carter, Hendee & Babcock, 1831, pp. 152-153]. Ainsi, la théorie de Patrick Brydone selon laquelle le sol de Malte aurait été apporté de Sicile s'avéra totalement fausse [Patrick Brydone, <i>A tour through Sicily and Malta: in a series of letters to William Beckford, Esq., of Somerly in Suffolk, from P. Brydone, F.R.S.</i> [1807], New-York : Evert Duyckinck, 1813, p. 130]).
p. 20	The Palace is rather a pretty villa, enclosed in arcades, and built, I think , in the beginning of the 17 th century. (Le palais San Anton se situe dans la ville d'Attard. Aujourd'hui résidence officielle du Président de Malte, le palais fut construit entre les années 1623 et

	1636, durant l'administration de l'Ordre des Chevaliers).
pp. 22-23	The Cathedral of St. Paul, which was not built until the close of the 17 th century, is as tawdry and ugly as only a church of that epoch can be, and contains, as far as I know , no traces of the earlier cathedral built by Norman masters of Malta in the 12 th century. (La cathédrale catholique Saint-Pierre-et-Saint-Paul, fut construite entre 1697 et 1702 à la suite du tremblement de terre de 1693 qui avait détruit l'ancienne cathédrale de style normand du XII ^e siècle [conquête normande de Malte : 1090-1194]. Quelques éléments de cette dernière ont toutefois pu être conservés, notamment une peinture toscane du XV ^e siècle [Vierge à l'Enfant], la peinture de la conversion de saint Paul [par Mattia Preti], ainsi que des fresques de l'abside retraçant le voyage de Paul.
p. 27	Euryalus might be called the Greek Carcassone, for I believe it is considered the best preserved specimen of ancient military architecture in Europe. (Forteresse qu'on estime être la plus complexe et la plus importante de l'histoire grecque, le château d'Euryale, sur la colline d'Épipoles, n'a jamais été restauré. Plus de quatre cent mètres de galeries souterraines permettaient de circuler entre la forteresse, les trois fossés et les différents remparts).
p. 48	In the Capella Palatina however, the light is subdued by small panes of coloured glass in the windows; an anomaly, I suppose , in Byzantine architecture, but one for which the eye is very grateful in this glaring climate. (Le vitrail, typique de l'art gothique, remonte au Moyen-Âge [XII ^e et XIII ^e siècles]. Le mélange d'influences romano-sicule, byzantine et arabe est certainement à l'origine de cette présence du vitrail sur les murs de la chapelle, comme c'est du reste le cas pour l'église de Saint Jean des Ermites à Palerme. Également construite au XII ^e siècle, cette église confirme, par son architecture, la persistance de

	l'influence arabe en Sicile, malgré un clocher plutôt caractéristique de l'architecture gothique. Le style arabo-normand fut peu à peu supplanté par le style souabe gothique, certaines de ses caractéristiques se retrouvant dans l'architecture sicilienne durant le déclin de l'ère normande).
p. 117	We spent the afternoon in strolling about the town, and discovered in the course of our walk a church — I forget its name — which has been turned into a mosque. (Après l'établissement de leur souveraineté sur l'île, les Turcs ont converti la plupart des églises en mosquées. Par exemple, après la conquête de Rhodes en 1522, la mosquée Suleiman a été construite sur le site d'une ancienne Église des Apôtres, en l'honneur du Sultan. L'église Notre Dame du Château était autrefois la cathédrale des Chevaliers ; elle fut convertie en mosquée en 1523 (mosquée Enterum) et le clocher transformé en minaret. Quant à l'intérieur, il n'a pas subi de transformation. Aujourd'hui l'église abrite le musée byzantin de Rhodes. À Thessalonique, capitale de la région de Macédoine centrale et seconde plus grande ville de Grèce, un très grand nombre d'églises furent converties en mosquées sous la domination ottomane).
p. 199	I believe that the Canal is to be opened next year. (Le projet de creuser une voie d'eau artificielle à travers l'isthme de Corinthe, pour relier le golfe de Corinthe, à l'ouest dans la mer Ionienne, au golfe Saronique à l'est, dans la mer Égée, remonte au VI ^e siècle av. J.-C. À cette époque, les marins, cherchant à se mettre à l'abri de tempêtes aussi violentes que soudaines à l'extrémité sud du Péloponnèse, déchargeaient leurs embarcations dans un chariot qui les transportaient à travers les six kilomètres de l'Isthme, sur une voie dallée munie d'ornières de guidage – le système du <i>diolkos</i> . En

	67, Néron fut à l'origine de la première tentative de construction, mais le projet fut abandonné à sa mort. Finalement, une compagnie française reprend les travaux en 1882, avant de faire faillite en 1889, en raison de difficultés rencontrées sur le terrain. La construction sera reprise en 1890 et terminée trois ans plus tard, faisant ainsi officiellement du Péloponnèse une île. D'une largeur d'à peine 21,3 mètres à sa base, le canal n'a que peu d'incidence économique).
pp. 220-21	The house was a mere stone hovel, with a round stone table in front, where we were regaled with black bread and wine by two women who spoke a few words of Italian or German, I forget which.

2.2. Erreurs de description

Ces approximations sont plus particulièrement présentes dans la description de Zante. L'auteur décrit plusieurs églises sans les nommer et, par la suite, se trompe sur le nom qu'elle attribue finalement à l'une d'entre elles. En effet, elle croit décrire l'église de la Présentation du Christ au Temple (aussi appelée Hypapante), alors qu'il s'agit en fait de celle de Panagia Faneromeni :

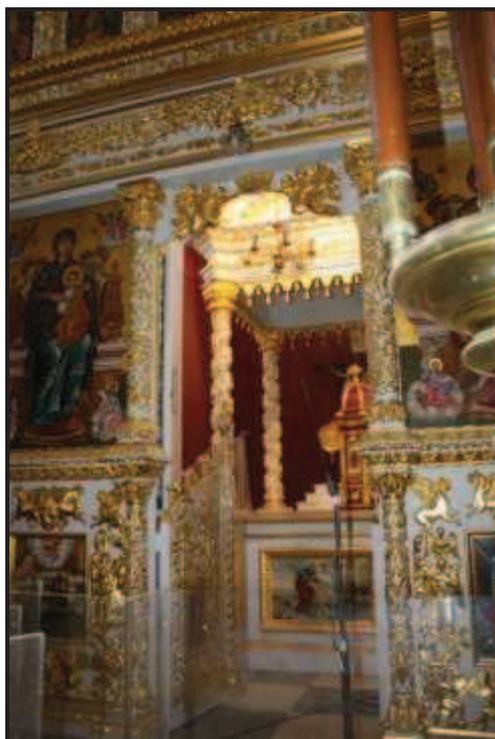
We next drove to the Church of the Presentation of Christ in the Temple [*sic*]. This has a handsome square bell-tower, with two iron balconies, one above the other, just beneath its cupola-like roof. The eikonostasis here is even richer than at St. Dionysos; being a mass of wood intricately carved and gilded. Graceful pillars, twined with vines and surmounted by Corinthian capitals, divide the sacred images; one of which is entirely sheathed in embossed silver, while the others, painted in stiff Byzantine style, merely have silver crowns above the saint's heads. Many silver eikons hang on the walls, and these, as well as the saints on the eikonostasis, were all devoutly kissed by our guides (p. 71).



L'église de Panagia Faneromeni, Zante, photographie A. Dell'olio, 2013

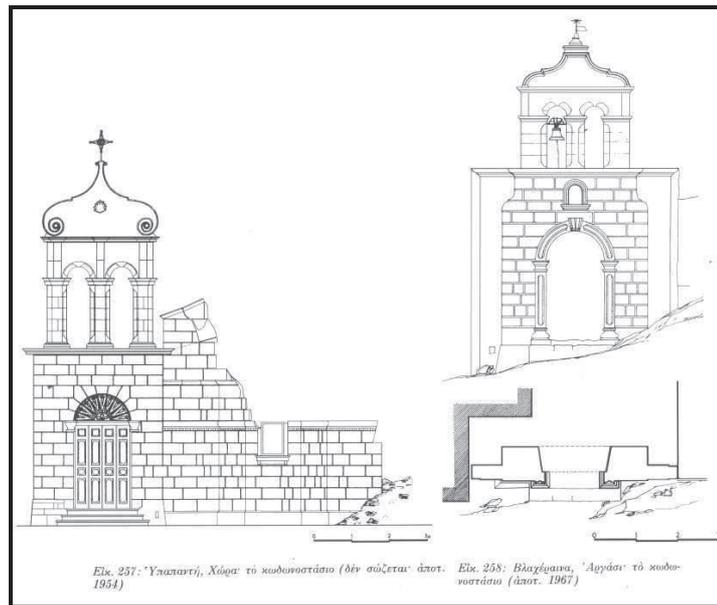


L'iconostase est doré et fait d'une masse de bois sculptée d'inextricables dessins, Zante, photographie A. Dell'olio, 2013



Les piliers enroulés de vignes et surmontés de chapiteaux corinthiens qui séparent les images sacrées, Zante, photographie A. Dell'olio, 2013

C'est d'ailleurs à Zante qu'Edith entre pour la première fois dans une église grecque et qu'elle découvre une église à clocher-mur : "We passed several churches, of a type which afterwards became very familiar to me, but which I had never seen before, with the upper part of the façade shaped like an open-work gable in which the bells are hung" (pp. 66-67).



*Église à clocher-mur, Hypapante (1954), schéma, illustration tirée de l'ouvrage de D. Zivas, *The Zakynthos Architecture*, 2002*

Toujours à Zante, elle est surprise de ne pas apercevoir de costume traditionnel : “No costumes are to be seen anywhere in the island ; which seems curious, as in other respects it is much more primitive than Corfu” (p. 74). Cependant, les costumes traditionnels de Zante peuvent paraître ordinaires (cf. illustration ci-dessous), surtout si on les compare à ceux des autres îles grecques, mais ils existent. En effet, depuis la fin du XV^e siècle, jusqu’à l’union des îles Ioniennes à la Grèce en 1864, Zante est marquée par l’influence de la culture de l’Europe de l’Ouest (occupations vénitienne, française, russe et turque, ainsi qu’anglaise). Cette empreinte était encore manifeste quelque cinquante ans après l’unification. La marque du style occidental est notamment visible dans les tenues vestimentaires de l’île³.

3. Voir Marina Vrelli-Zahou, *The Costume in Zante after the Union (1864-1910), A Contribution to the Study of the Historicity and the Sociology of Costume*, Grèce : Université de Ioannina, 1986.



Costumes de l'île de Zante, 1 : paysans, 2 : contremaître, 3 : classe moyenne, 4 : aristocrates, Zante, illustration tirée de l'ouvrage de Ntinios Konomos, Zakyntos (Cinq cents ans) 1478-1978, Volume 5 : Art Odyssey, 1989

À Patmos, l'higoumène du monastère fortifié de Saint Jean le Divin leur propose de voir la tombe du saint : “The Hegumenos was anxious to show us the body of St. John, which is said to be enclosed in a painted tabernacle in the narthex” (p. 145). Or, il ne peut s’agir du corps de Saint Jean puisque, selon la tradition, à l’âge de cent ans, il aurait demandé à sept de ses disciples de l’accompagner en dehors d’Éphèse, dans le but de lui creuser une tombe en forme de croix. Saint Jean s’y serait allongé et leur aurait alors demandé de l’enterrer vivant. Plus tard, sa tombe fut ouverte et son corps demeura introuvable. Selon la légende, le 8 mai de chaque année, on peut observer de la poussière se soulever de sa tombe, laquelle aurait des vertus curatives pour certaines maladies. En revanche, le corps de Saint Chistodoulos, fondateur du monastère, repose à l’intérieur du narthex, dans un cercueil qui laisse voir son visage. De plus, il semble étrange que l’auteur ne mentionne pas la bibliothèque du monastère, qui est un véritable joyau. Le savant anglais Edouard Daniel Clarke y découvrit, entre autres, le célèbre manuscrit de Platon, ses vingt-quatre premiers dialogues, copié en 895 pour Aréthas. Clarke l’avait acheté en 1801 au monastère de Patmos et il se trouve aujourd’hui à la bibliothèque Bodléienne à Oxford⁴.

4. Edouard Daniel Clarke, *Travels in Various Countries of Europa, Asia and Africa, Part the Second : Greece Egypt and the Holy Land*, vol. 6, London : T. Cadell & W. Davies, 1818, pp. 40-49.

Dans le petit village de Perast, au Monténégro, E. Wharton décrit la vue sur les deux îlots de Saint-Georges et de Notre-Dame-du-Rocher : “the beautiful village of Perasto, with its two sentinel islands lying before it on the glassy waters—one just large enough to hold a small Catholic chapel, the other a little Greek church with green-domed apse and belfry” (p. 216). Perast se distingue par sa proximité avec les îlots de Saint-Georges, qui abrite le monastère bénédictin de Saint-Georges, et l’île de Notre-Dame-du-Rocher, sur laquelle se dresse l’église catholique *Chiesa della Madonna dello Scarpello*. La première église connue, construite sur l’îlot de Notre-Dame-du-Rocher en 1452, était une église orthodoxe de Serbie, comme le prouve la croix sur le dôme. Elle n’est donc pas grecque, contrairement à ce qu’écrit l’auteur. Par la suite, les catholiques en ont pris le contrôle et l’église actuelle fut construite en 1632⁵. E. Wharton mentionne également le règne du prince Nicolas I^{er} de Monténégro (alias Nicolas I^{er} Petrović-Njegoš), mais elle se trompe sur la date d’accession au trône : “Nikita, the present ruler, was the nephew of Danilo and succeeded him in 1858” (p. 230). En effet, il ne lui succéda pas en 1858, mais en 1860.

Il s’agit, bien entendu, de quelques détails, qui paraissent infimes au regard du récit particulièrement bien documenté que représente *The Cruise of the Vanadis*. En Toscane, par exemple, elle parvient à déterminer que des figures en terre cuite que très peu connaissent, n’appartiennent pas au XVII^e siècle, mais bien à la fin du XV^e siècle. Dans *The Cruise of the Vanadis*, elle remet également en question l’opinion de Playfair, qui dans son ouvrage publié par Murray, date du XIV^e siècle la chaire surmontée de chapiteaux de l’ancien mausolée *Duomo de Spalato*, à Split⁶ :

On one side is a fine marble pulpit, with elaborately foliated capitals, which seemed to me almost worthy to claim kinship with the Easter candelabrum of the

-
5. Voir Sonja Zivaljevic et Niko Martinovic, *Le Monténégro, sous les ailes de l’aigle et du goéland*, Podgorica : Nova Knjiga, « Bibliothèque Zemlja Legendi », 2007, p. 142 (traduction française Tijana Jovicevic et Tatjana Zekovic).
 6. Robert Lambert Playfair, *Handbook to the Mediterranean: Its Cities, Coasts and Islands*, Part 1, London : John Murray, 1881, p. 296.

Capella Palatina, although Murray dates it two hundred years later. I wonder if this is a mistake, or if the decidedly Romanesque character of the work is only another proof of the strange survival of Romanesque forms in Dalmatia long after they had fallen into disuse elsewhere (p. 243).

En réalité, et conformément à l'estimation d'E. Wharton, l'Unesco situe sa construction au XIII^e siècle. Cette chaire finement sculptée est typique de l'art roman. Le candélabre en marbre de la Chapelle Palatine, également de style roman, près de la tribune de prophète, d'or et de malachite, date, quant à lui, du XII^e siècle.

Ses jugements esthétiques sont fermes et définitifs – elle n'hésite pas, par exemple, à aller à l'encontre des avis des guides de voyage en déclarant qu'elle trouve la cathédrale de Monreale dans la province de Palerme trop lumineuse à son goût. À vingt-six ans à peine, elle maintient que, contrairement à ce qu'on prétend, la cathédrale de Lindos ne peut être byzantine. Quant au Golden Gate du palais de Spalato (Split), il ne mérite pas tant de louanges.

Cependant, les quelques erreurs qu'elle commet l'éloignent tout de même du modèle-type du "*connoisseur*" auquel elle aspire. Cela pourrait également justifier son désir de ne pas publier un récit de voyage qu'elle estime peut-être inabouti.

3. Argument supplémentaire quant à sa décision de ne pas publier l'ouvrage

3.1. Le contexte culturel du Grand Tour

Le contexte culturel du Grand Tour apporte un éclairage sur la décision de l'auteur de ne pas publier ce journal de bord. Comme je l'ai expliqué dans le chapitre précédent, si l'on s'en réfère aux pratiques de l'époque, la tradition, voulait que les jeunes gens, et plus tard les jeunes femmes instruits de classes privilégiées, décrivent les différentes étapes de leur parcours ainsi que leurs impressions, l'objectif étant, dans la perspective d'une formation, de faire état de l'enrichissement personnel qu'implique un tel voyage. La rédaction d'un journal de bord représentait donc une étape nécessaire à l'ouverture de l'esprit, à l'épanouissement intellectuel et à l'élargissement des connaissances – en somme un devoir de vacances.

En 1835, George Henry Moore entreprenait une expédition de deux ans à travers la Russie, le Caucase, la Mer Morte, la Grèce et ses îles, l'Égypte et la Syrie. Il rapporta par écrit les détails de ses pérégrinations et, quelque temps après son retour en Irlande, se débarrassa de ses notes en les jetant au feu :

George Moore [...] determined to go abroad, and in the few note-books which, hidden away by his mother, escaped in after years his destroying hands, we get glimpses of his wanderings and his thoughts [...]. What intervened during these years we are unable to recount, because all the diaries and letters have been destroyed¹.

Il n'attachait tout simplement aucune valeur à ces notes qui n'avaient été prises que dans un but purement pédagogique. E. Wharton se soumit vraisemblablement à ce même exercice scolaire, ainsi qu'à ses conventions.

1. Maurice George Moore, *An Irish gentleman: George Henry Moore; his travels, his racing, his politics*, London : T. Werner Laurie LTD, 1913, pp. 28 et 33.

3.2. Les « ateliers de lecture »

Dans le chapitre précédent, j'ai avancé l'hypothèse qu'E. Wharton réservait la lecture de ce récit à son cercle d'amis intimes. Hermione Lee souligne que plus tard, à la suite de son expatriation en France, Edith avait pour habitude d'inviter ses amis à des après-midis consacrés à la lecture de ses auteurs favoris et de ses œuvres en cours de rédaction : "her evening readings [...] to her group of "patient listeners" in the French houses had become as much part of the underpinning of her writing life as her morning sessions composing in bed". Ces petits « ateliers d'écriture » matinaux sont devenus l'une de ses habitudes les plus connues, plus particulièrement sa façon de jeter les pages terminées sur un côté du lit afin que sa secrétaire les ramasse et les dactylographie. L'écriture est associée à un acte privé et intime : "her bedroom, for many years no longer a sexual arena, was her secret space as a writer – and reader²".

Ces ateliers de lecture semblent avoir rythmé les longs après-midis passés à « Sainte-Claire » et au « Pavillon Colombe ». L'auteur recevait même des visiteurs dans sa chambre pour partager sa passion pour la littérature. Gaillard Lapsley donne une description saisissante de l'auteur allongée sur son lit au début de sa matinée d'écriture :

[...] a thin silk sacque with short loose sleeves, open at the neck and trimmed with lace and on her head a cap of the same material also trimmed with lace which fell about her brow and ears like the edging of a lamp shade [...] Edith's mask stood out sculpturally beneath it. She would have her writing-board perilously furnished with an inkpot on her knee, the dog of the moment under her left elbow and the bed strewn with correspondence, newspapers and books³.

La raison principale qui a motivé la rédaction du récit *The Cruise of the Vanadis* est certainement à chercher dans ces ateliers de lecture quasi-journaliers. L'un des plus grands bonheurs d'E. Wharton était la possibilité de partager ses

2. Hermione Lee, *Edith Wharton*, *op. cit.*, p. 665.

3. Gaillard Lapsley [Lettre à Percy Lubbock], dans : Edith Wharton Collection, Yale Collection of American Literature, Beinecke Rare Book and Manuscript Library, Yale University, Citée dans Hermione Lee, *Ibidem*.

expériences culturelles et ses connaissances littéraires : “her relationships had always been based on interchanges of books [...]. Her conversations – in letters, in meetings, in long-term friendships – were based on literary sympathies⁴”. À l’âge de soixante ans, E. Wharton avait accumulé près de quatre mille livres.

3.3. *Narrative of a Yacht Voyage in the Mediterranean during the Years 1840-41 (1842)*, d’Elizabeth Mary Grosvenor

Elizabeth Mary Grosvenor se soumit au même exercice dans les années 1840-41. Quarante-huit ans plus tôt, elle effectuait un périple comparable à travers la Méditerranée et son récit, *Narrative of a Yacht Voyage in the Mediterranean During the Years 1840-41 (1842)*, partage de nombreux points communs avec celui de *The Cruise of the Vanadis*. Il semble d’abord avoir été écrit dans un but pédagogique et dans la même optique de partage en privé dans le cadre d’un cercle restreint d’amis. En effet, on apprend qu’Elizabeth Mary Grosvenor a tout d’abord pris des notes pour sa propre gouverne pour décider ensuite de les dactylographier afin de partager son expérience avec, entre autres, un ami très proche :

Dear Mr. Grenville,

When you expressed a wish to see my journal upon our return from abroad, I was only prevented from sending it to you immediately, by perceiving that it was little fitted to meet any eye but my own, from the illegible and confused state in which such a manuscript was necessarily written, with the unpropitious accompaniments of a tossing ship and a rolling sea.

This gave me the idea of putting the account of our voyage into a clearer shape, and of offering it to you with less of repetition and detail than its original condition. At the same time I have endeavored to render it not wholly useless to those who may meditate the same sort of expedition with ourselves.

[...] my only hope can be to give you a few hours’ amusement, without attempting to add a volume to your library.

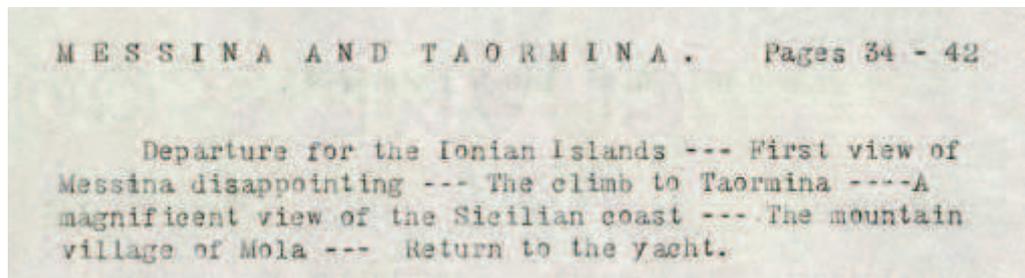
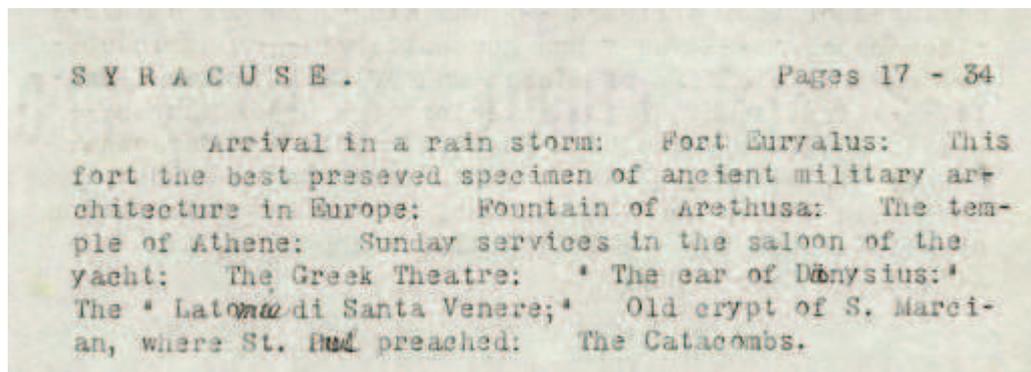
You have been a cordial partaker in the many joys, and the few, though deep, sorrows of my life; and it is a pleasure to me to offer this account of a very amusing portion of it, to one who, where he is best known, is most honored and beloved.

4. Hermione Lee, *Edith Wharton*, *op. cit.*, p. 666.

In this feeling I remain,
Dear Mr. Grenville,
Yours most sincerely,
E. M. Grosvenor⁵.

La présentation des différents chapitres suit un schéma classique que l'on retrouve dans le récit d'Edith Wharton. Remarquons toutefois que la présentation des chapitres est plus concise dans le récit d'Elizabeth Mary Grosvenor :

➤ Edith Wharton, *The Cruise of the Vanadis* :



➤ Elizabeth Mary Grosvenor, *Narrative of a Yacht Voyage in the Mediterranean During the Years 1840-41* :

5. Elizabeth Mary Grosvenor, *Narrative of a Yacht Voyage in the Mediterranean During the Years 1840-41*, London : John Murray, 1842, pp. iii-iv.

CHAPTER XVI

Messina—Churches—Capucin Convent—Matagriffone—
 Charybdis—Taormina—Mount Etna—Augusta—Syracuse—Cathedral—Fountain of Arethusa—Antiquities
 —Capucin Convent 224

CHAPTER XVII

History of Syracuse—River Anapus—Papyrus—Fountain of Cyane—Santa Lucia—Departure 244

Certains passages des deux récits se font écho, même si le style d’Edith Wharton semble plus guindé que celui d’Elizabeth Mary Grosvenor. Cette dernière semble s’en tenir à un exercice strictement éducatif, alors que pour Edith Wharton, cette expérience peut également être considérée comme un atelier d’écriture.

Edith Wharton, <i>The Cruise of the Vanadis</i> , pp. 37-40.	Elizabeth Mary Grosvenor, <i>Narrative of a Yacht Voyage in the Mediterranean During the Years 1840-41</i> , <i>op. cit.</i> , pp. 231-32.
Taormine	
An almost perpendicular and very stony path leads up the side of the cliff, between prickly pears and patches of lemon and olive trees, clinging to little shelves of soil; and it was a toilsome climb of half an hour or more before we reached the long street of Taormina, which runs parallel with the edge of the cliff. [...] a short scramble through a muddy lane led us to the Greek theatre,	[...] we made our way up a rocky ravine to a road, which we pursued for some time, till we found a wild and stony path on the left, winding up round the hill, on the summit of which the theatre is placed; the ground covered with convolvuluses, snapdragon, and a brilliant little blue iris, three or four inches high; the almond-trees covered with fruit. In various

on a height somewhat above the town. I call it Greek, because it is always so described; but in reality nothing remains of the original Greek theatre but the faintly discernible lines of seats in the hillside; the brick scena and the Corinthian columns are of course Roman.

We climbed to the upper gallery of the theatre, and from there looked out upon one of those scenes which reward one in an instant for thousands of miles of travel.

To the north, the indented line of the Sicilian coast, with its fantastic succession of peaks and promontories, leads the eye on over the straits to the snowy mountain range of Calabria; southward, through the arches and columns of the theatre, the green valley plunges to the sea, overhung by the time-stained roofs of Taormina; and, over all, crowning the landscape with a wonder and a glory of its own, the white peak of Etna rises into the sky. But no words of mine can give any idea of the beauty of it all, from the cloud of smoke drifting above Etna, to the orchard of budding trees in the depths below; from the columns with

parts of our path we stopped to look down from an immense height, directly over the precipitous cliffs into the sea, which found its way into various fissures and indentures of the rocks, at a great depth under our feet. Nothing could be more beautiful — with Etna in the distance, the top covered to a great extent with snow. The path became very steep as we mounted to the theatre, making a circuit round the summit, and passing in our way some old Greek tombs, in the shape of rows of small arches. The theatre was built by the Greeks, and repaired by the Romans, two thousand two hundred years ago; there are extensive remains of it, in walls, brick work, and some columns: the situation is one of unparalleled beauty, in a sort of natural nest, or hollow of the mountain, facing the south-west, and commanding splendid views of land and sea. Below, on one side, is the town of Taormina, in which is part of an old naumachia, now forming a sort of arcade, in a garden. We descended, after a most interesting walk of about two hours, by a shorter path, skirting a dirty suburb of the town.

<p>their clustering sculpture of acanthus leaves relieved against the blue sky, to the clumps of real acanthus growing at their base; from the rosy hue of the brick arches tufted with snap-dragon and Adiantum, to the golden gleam of oranges over the walled gardens of the town.</p> <p>We lingered an hour at the theatre and then walked back through the town [...].</p>	
--	--

Elizabeth Mary Grosvenor s’attache tout particulièrement à la relation des faits historiques associés aux lieux visités – relation qui représente la majeure partie de son récit de voyage. La description de la Sicile commence, par exemple, par un exposé de treize pages (pp. 244-57) sur l’histoire de la conquête de l’île. L’auteur entre dans les moindres détails des événements associés aux personnages historiques qu’elle présente : Archias de Corinthe (fondateur quasi-mythologique de la colonie de Syracuse), Gélon (tyran de Syracuse), Hippocrate de Gela (deuxième tyran de Gela), la bataille d’Himère, les tyrans Hiéron I^{er} et Thrasybule de Syracuse, Ducétius (hégémon des Sicèles), les généraux Démosthène, Hannibal Barca, ainsi que son père Hamilcar, les tyrans Denys l’Ancien et Denys le Jeune, le général Scipion l’Africain, Hicétas (tyran de Lentini), le général Hanno, Timoléon (homme politique grec), la bataille de Crimisos, le tyran Agathocle de Syracuse assassiné par Ménon, Pyrrhus I^{er} (roi des Molosses, puis hégémon d’Épire), Hiéron II (tyran de Syracuse), Hiéronyme de Syracuse (dernier tyran de Sicile), l’expédition de Sicile en 415 et la capitulation de Nicias, la conquête des Normands en 1025, Georges Maniakès (général byzantin), Roger I^{er} de Sicile (conquérant de la Sicile musulmane), etc., et la liste est encore longue.

4. Les faits historiques

De la même manière, dans le récit d'Augustus Hare en Sicile, *Cities of Southern Italy and Sicily* (1883), aucun détail historique n'est écarté : le chapitre XI (onze pages) est exclusivement réservé aux détails historiques associés à l'histoire de l'île. Si l'on compare le récit d'E. Wharton à ceux d'Elizabeth Mary Grosvenor et de Hare, la place accordée au contexte historique est moindre.

Il est tout de même intéressant de noter que, dans le récit du *Vanadis*, certains éléments historiques sont abordés, voire détaillés, de manière quasi-encyclopédique, tandis que d'autres sont laissés de côté. L'étude de certains passages permet de mieux comprendre l'attitude de l'auteur face à l'exercice que représentait la rédaction d'un récit de voyage à cette époque et d'expliquer la raison pour laquelle elle confie à Bernard Berenson dans une lettre datée de 1925 : "I kept a very meticulous diary of the cruise that Teddy and I made about thirty years ago"¹.

4.1. Un travail historiquement documenté

Par exemple, E. Wharton fait longuement référence à l'histoire des Balkans : "After the subjugation of Servia by the Turks in the fourteenth century, Montenegro asserted itself as an independent state" (p. 228). Elle s'intéresse également à l'origine des monastères du Mont Athos et aux mœurs des moines :

The monasteries are all governed by a Superior called the First Man of Athos; but although Turkey allows great privileges to this ancient settlement of the Greek Church, a Turkish Governor lives at Karyes, who nominally represents the Sultan's suzerainty although his actual authority is of the slenderest.

The monasteries are of two kinds, the Coenobite, under the general rule of one Hegumenos, where the caloyers have all things in common, and the Idiorrhhythmic, where the caloyers, although living together, preserve a great measure of independence, take their meals apart, and even maintain their private servants if they choose (pp. 169-70).

1. Edith Wharton, [Lettre à Bernard Berenson, 6 janvier 1925], Fototeca Berenson, Villa I Tatti, Harvard University. Citée dans : Hermione Lee, *Edith Wharton, op. cit.*, p. 81.

Elle s'interroge également sur la nationalité des moines (sachant qu'après la guerre d'indépendance, Athos connut une augmentation importante du nombre de moines, la plupart d'entre eux n'étant pas Grecs, mais Bulgares, Serbes, Russes, Roumains et d'autres nationalités), ainsi que sur l'enjeu politique que représente Athos depuis que des agents politiques infiltrés enquêtent minutieusement sur la vie de la communauté (l'enjeu est également financier puisque ce saint lieu regorge de trésors sacrés), ou encore sur la vie en ermitage à l'intérieur des « skites » (grands monastères ou véritables refuges d'anachorètes) et des « kellia ».

À Syracuse, son attention est attirée par les portes du temple d'Athéna, monument dorique périptère (entouré de colonnes) édifié en 480 av. J.-C., qui fut par la suite incorporé au bâtiment de la cathédrale, dite *Duomo di Siracusa*. Façonnées dans un bois précieux, rehaussées d'or et d'ivoire, agrémentées d'ornements de bronze ciselés et dorés, ces portes faisaient non seulement la renommée du temple, mais étaient surtout de coûteuses œuvres d'art². Elle raconte que Verrès, pilleur de temples et de patrimoines, publics et privés, et fin collectionneur, dépouilla le temple d'Athéna de ses portes :

This temple of Athene was celebrated for its possessions and especially for its doors adorned with carvings in ivory and gold; and one of the crimes of which Cicero accused Veres [*sic*], was the robbery of these treasures, which he carried off to Rome (p. 29).

Au port d'Alger, la jetée lui rappelle le bombardement du 27 août 1816, entrepris par une flotte de la Royal Navy et de la marine des Pays-Bas, sous le commandement de l'amiral Lord Exmouth, pour tenter de mettre fin aux pratiques esclavagistes d'Omar Agha, dey d'Alger, à l'encontre des chrétiens et des Européens, et pour mettre un terme à la piraterie barbaresque : “the jetty which thirty thousand Christian captives toiled to build less than four hundred years ago.

2. Georges Roux, *L'architecture de l'Argolide aux IV^e et III^e siècles av. J.-C.*, Paris : E. de Boccard, 1961, pp. 32 et 123-26.

[...] Even in 1816 three thousand still remained to be released by Lord Exmouth when he destroyed the fleet of the Algerine pirates” (p. 4).

Elle retrace le massacre de Chios qui entraîna l’extermination de dizaines de milliers de Grecs par les forces ottomanes, durant la guerre d’indépendance grecque, en avril 1822 – événement qui contribua au développement du philhellénisme :

[Chios] has been entirely rebuilt since the great earthquake of 1881, and [i]n spite of its loveliness a blight seems to hang over Chios, as if it had not recovered from the awful Turkish massacre which Canaris avenged by the destruction of the Turkish fleet, and which was followed in less than sixty years by the fresh disaster of the earthquake in which nearly six thousand perished (p. 150).

Edith Wharton semble s’intéresser à l’origine et à la place de l’histoire et de la culture dans les sociétés qu’elle rencontre. Elle pose le contexte de l’histoire des pays visités : expéditions, batailles, victoires, conquêtes, revers, désastres naturels, constructions, richesse du patrimoine culturel, etc – des pans entiers de l’histoire d’une culture. Son récit est également riche d’indications précises sur les processions et les événements religieux.

4.2. Les fêtes religieuses

En Grèce plus particulièrement, elle s’attache à détailler les scènes et événements religieux, caractéristiques de la tradition orthodoxe des pays de l’Est. Elle rappelle, par exemple, qu’à l’occasion du jour des morts, appelé, dans l’Église grecque, le samedi de commémoration des défunts (“All Souls’ Day”), tous les Zantiotes se rendent au cimetière pour fleurir les tombes de leurs parents, “at the same time placing on each grave a silver candle-stick with a lighted candle, and an open-work silver vase with burning incense. The Archbishop of Zante and all the priests are present and a long service is held” (p. 74).

Elle déploie même tous les efforts nécessaires à la planification de son itinéraire, de façon à ne pas manquer la fête de l’Annonciation, célébrée à Tinos le 25 mars :

The Greek festival of the Annunciation at the Church of the Evangelistria at Tenos is the most popular fête in Greece and as the anniversary of the Greek declaration of Independence falls on the same day, the two events are celebrated together. The name of the Church means *Our Lady of Good Tidings*, and it is called so from a miraculous image of the Virgin which, in fulfillment of a nun's dream, was found in the neighbourhood in 1824. About 30 000 pilgrims come to Tenos annually for the two festivals of the Annunciation and Assumption, from the mainland of Greece, Albania, Asia Minor, and all the islands. They are lodged at the expense of the Church, but bring their food and bedding with them, and the Church receives an annual revenue of about 100 000 francs from their offerings (p. 134).

À Corfou, une violente tempête souffle du nord-est et les empêche de lever l'ancre pour Cattaro et la Dalmatie, ce qui ravit E. Wharton ("rather glad of the excuse to stay and see the procession" [p. 211]), qui a enfin un prétexte pour assister à la procession du dimanche grec des Rameaux et de la grande fête religieuse de Corfou au cours de laquelle la population promène à travers la ville le corps de Saint Spiridon (évêque chypriote du IV^e siècle et saint patron de Corfou) (p. 214).

4.3. Les exploits des Chevaliers de Saint-Jean

Son imagination était tout particulièrement stimulée par l'histoire de l'ordre des Chevaliers de Saint-Jean – fondé par des marchands italiens au XI^e siècle à Jérusalem. L'origine de l'Ordre de Saint-Jean de Jérusalem remonte au XI^e siècle et correspond à l'installation, à Jérusalem, de marchands amalfitains et à la création d'hôpitaux en Terre sainte :

The fact is that, although the Hospitallers are so intimately associated with Malta, that their very name has been replaced by that of the island, they did not come there until the day of decadence, their own, as well as that of art and architecture. The romance of their history must be sought in the old heroic days of Jerusalem and Acre (p. 23).

En plus d'être hospitalier, cet Ordre devint par la suite militaire pour lutter contre les Sarrasins³. E. Wharton explique comment au XIII^e siècle, l'Europe leur faisant défaut, ils furent chassés de Jérusalem et d'Acre par les Turcs et durent se réfugier à Chypre : "Here they stayed as the guests of the King of Cyprus until their position became intolerable, and the Grand Master Villaret, having cast about him for a suitable home for the Order, decided upon taking Rhodes from the Turks. This was done in the year 1311" (p. 113). La rivalité avec le roi de Chypre ne cessant de croître, l'Ordre quitte Chypre et, entre 1307 et 1310, conquiert l'île de Rhodes, alors sous occupation byzantine. Les Hospitaliers régnèrent sur Rhodes pendant plus de deux cents ans : "at Rhodes the order reached its highest pitch of dignity and honour" (p. 23).

À Rhodes, E. Wharton est attentive à la moindre trace architecturale de leur présence ("suggestive of the Knights in their crowning days of strength" [p. 116]), par exemple, dans la citadelle de Lindos où elle explique que Villaret s'était réfugié : "the Citadel of the Knights, in which Villaret shut himself up when he defied the Order" (p. 124).

3. Eugène Harot, *Essai d'armorial des Grands-Maîtres de l'Ordre de Saint Jean de Jérusalem*, Rome : Collegio Araldico, 1911.



La citadelle de Lindos, photographie A. Dell'olio, 2013

E. Wharton s'intéresse également à une collection de céramique, longtemps attribuée à des potiers persans, qui auraient été prisonniers des Chevaliers de l'Ordre à Rhodes : "The first of these plates, which were made at Lindos in the time of the Knights" (p. 123). Cette hypothèse semblait d'ailleurs être confirmée au vu d'un des plats acquis par le Musée de Cluny, sur lequel un jeune Perse, Ibrahim, est représenté levant les yeux au ciel et tenant entre ses mains un écriteau comportant une inscription qui déplore les rigueurs de la captivité⁴. Cependant, même si l'on sait aujourd'hui que cette production est en réalité issue de la ville d'Iznik, en Turquie, ces faïences sont toujours appelées « faïences de Rhodes » ou « de Lindos ».

4. Voir *Pottery Gazette Monday*, volume 11, n°122, 1 août 1887, p. 76.



Assiettes de Lindos, Lindos, photographie A. Dell'olio, 2013

Edith Wharton arpente à plusieurs reprises la rue des Chevaliers, bordée des différentes Auberges des Langues, qui est l'artère la plus populaire de Rhodes :

[...] what remains is far finer and more suggestive of the Knights in their crowning day of strength than the debased late Renaissance Auberges of Malta. Their severe façades, with square-headed openings sometimes surmounted by an ogee arch, were formerly incrustated with marble bas-reliefs (representing the coats of arms of the different Languages and of their Grand Masters) only a few of which are left; but some of the houses are still crowned by a bold parapet (pp. 115-16).



La rue des Chevaliers, Rhodes, photographie A. Dell'olio, 2013

Elle poursuit son récit sur les Chevaliers et rapporte la légende de Dieudonné de Gozon – vingt-septième grand maître de l'Ordre de Saint-Jean de Jérusalem (1346) – qui le fait triompher d'un féroce combat contre un dragon (il existe plusieurs versions de cette histoire)⁵ :

[...] how he disobeyed the Grand Master's orders and set about to devise means of killing the dragon or serpent which infested the island and had already slain the flower of the Knights; how he retired to his father's castle and trained his English bull-dog to attack a counterfeit presentment of the beast; then how he returned to Rhodes and with his dog's help killed the dragon, and brought his head in triumph to lay at the Grand Master's feet (pp. 119-20).

5. Frederick William Hasluck, "Dieudonné de Gozon and the Dragon of Rhodes", dans : *Annual of the British School at Athens*, vol. 20, 1914, pp. 70-79. Édouard Biliotti et l'abbé Cottret, *L'Île de Rhodes*, Rhodes : Biliotti et Cottret, 1881, pp. 146-58. Voir également Pierre de Boissat, et al., *Histoire De Malte Avec Les Statuts & les Ordonnances de l'Ordre*, Paris : D'Allin, 1643, pp. 67-8 ; et Friedrich von Schiller, *le Dragon de l'Île de Rhodes*, trad. fr. d'Élise Voïart, Paris : Audot, 1829.

Elle explique ensuite comment, en 1522, les forces ottomanes vinrent finalement à bout de l'île de Rhodes : “They asked in vain for aid from Europe, and after a gallant defense the Grand Master L'Isle Adam sorrowfully decided to withdraw from Rhodes” (p. 114). Elle imagine le sentiment d'exil qu'ils ont pu ressentir : “No wonder that the heart of L'Isle Adam yearned over Rhodes, and that he hesitated and temporized long before abandoning all hopes of its recovery and accepting instead the desolate rock of Malta” (p. 122). L'Ordre demeura un temps sans territoire, jusqu'à ce que l'Empereur Charles V (celui qui déclara que « rien ne fut jamais davantage perdu que Rhodes⁶ ») lui alloue les îles de Malte et de Gozo, sur lequel l'Ordre régna dans le cadre du Royaume de Sicile : “Across the water, within a stone's throw, were the ramparts of St. Angelo, (the only fort on the island when Charles V made it over to the Hospitallers in 1530)” (pp. 16-17). Saint-Ange, alors le seul fort de l'île de Malte, devient le siège du grand maître hospitalier.

E. Wharton fait part de sa déception après la découverte des fameuses auberges de la rue des Chevaliers à la Valette :

As to the Street of the Knights, it filled me with an unreasonable disappointment. I had forgotten that the famous Auberges were probably not built until the end of the 16th or the beginning of the 17th century, and was needlessly aggrieved by their florid, late Renaissance facades, without beauty of detail or dignity of general effect (p. 19).

Dans le palais du Gouverneur, à la Valette, elle présente les trésors de l'ordre : “in the armoury may be seen many treasures of the Order, such as the original bull of Pope Paschal II founding the Order, the original grant of Malta to the Knights” (le pape Pascal II reconnaît l'hôpital de Saint-Jean de Jérusalem comme ordre hospitalier indépendant en authentifiant une bulle pontificale [ou papale] le 15 février 1113), “and, saddest and most interesting of all, the silver trumpet which sounded the retreat from Rhodes” (p. 20). Il était communément

6. Voir Anthony A. Goodman, *The Shadow of God, a Novel of War and Faith*, Naperville : Anthony A. Goodman, 2002, p. 433 et Ernle Bradford, *The Great Siege: Malta 1565*, New York : Ernle Bradford, 1961, p. 31.

admis que cette trompette était celle qui avait sonné la retraite des chevaliers de l'île de Rhodes en 1522, jusqu'à ce que cette interprétation fût remise en question par Laking en 1903⁷.

Elle décrit minutieusement l'intérieur de la co-cathédrale Saint-Jean de La Valette, construite par les chevaliers de Malte entre 1573 et 1578. Elle est richement ornée et décorée, dans le style baroque de l'époque, avec des muraux sculptés dans la pierre, d'une incroyable complexité. La cathédrale comprend huit grandes chapelles (chacune d'elles est consacrée au saint patron des huit langues des chevaliers) :

The walls are entirely covered with elaborate carvings of the greatest delicacy, in which of course the cross of the Order constantly appears, and in a place where stone is so abundant and so easily used, no form of decoration could be more appropriate (p. 24).

Dans les chapelles d'Auvergne et surtout de France, les fleurs-de-lys agrémentent le corridor, les murs intérieurs ainsi que le dôme (couronnées par deux anges) proclamant la suprématie de la couronne de France: "Some of the chapels of the different orders, which line either side of the nave, are a mass of intricate carving and gilding, and in the chapel of France and Auvergne the walls are sculptured with fleurs de lys" (p. 24).

E. Wharton évoque le Grand Siècle de Malte (18 Mai – 11 Septembre, 1565), conduit par l'Empire ottoman qui envahit l'île, alors occupée par les Chevaliers de l'Ordre avec, à leur tête, Villiers de L'Isle-Adam. Ils sont soutenus par l'Empire espagnol et les insulaires. La construction des forts Saint-Michel (sur la péninsule de Senglea [ou Isla]) et surtout celle de Saint-Elme s'avéra déterminante dans la victoire des Chevaliers : "St. Elmo hallowed forever by one of the most heroic scenes in the history of the Knights of St. John" (p. 16). Ces

7. Ce dernier révéla que l'inscription figurant sur la trompette (*DANIEL KODISCH IN NURNBERG MACHT*) faisait en fait référence au nom d'un célèbre fabricant de trompette de Nuremberg au XVII^e siècle et datait de 1670 (Voir Stephen C. Spiteri, *Armoury of the Knights: A Study of the Palace Armoury, Its Collection, and the Military Storehouses of the Hospitaller Knights of the Order of St. John* [1999], Santa Venera : Midsea Books, 2003, p. 270).

derniers, malgré leur importante infériorité numérique (ils sont quatre fois moins nombreux), gagnèrent la bataille, l'une des plus sanglantes et des plus féroces de toute l'histoire. C'est l'un des événements les plus célèbres de l'Europe du XVI^e siècle. Voltaire écrira : « Rien n'est plus célèbre que le siège de Malte »⁸. En raison de sa localisation stratégique, au milieu de la Méditerranée, l'île de Malte devait rester chrétienne à tout prix. Les répercussions de cette victoire sont telles que commence à germer en Europe l'idée d'une remise en cause de l'hégémonie ottomane.

E. Wharton explique comment, par la suite, les Chevaliers de l'Ordre sont expulsés de l'île de Malte en 1798 par le général Napoléon Bonaparte, au nom de la République française et comment ils se dispersent ensuite à travers l'Europe. L'Ordre se place sous la protection de Paul I^{er} de Russie en 1798 et connaît alors une période noire, peu à peu éclaté en ordres concurrents :

When the silver trumpet sounded the retreat of Christianity and civilization from the coasts of Asia Minor, the true power of the order began to wane. There were heroes in plenty, who fought and died for Malta, as others had done for Rhodes, but the Knights, in the flush of their prosperity, had already begun to lose sight of the object for which they were fighting, and were gradually changing from the protectors of pilgrims into something little better than the pirates with whom they contended (p. 23).

4.4. Éléments non détaillés

Si E. Wharton retrace les multiples pans de l'histoire et englobe de très larges aspects de la vie en société : us et coutumes, morale, croyances, rites religieux, organisation des communautés villageoises, etc., certains points qui paraissent importants ne sont pourtant pas détaillés. Les répertoire permettrait de les analyser dans le but d'expliquer le parti pris de l'auteur. Pourquoi avoir choisi d'approfondir tels ou tels aspects plutôt que d'autres ?

8. H. J. A. Sire, *The Knights of Malta*, New Haven : Yale University Press, 1996, p. 72.

Dans *Le Véloce : Ou Tanger, Alger et Tunis* (1848), Alexandre Dumas consacre une partie de son récit à la description d'El Kala⁹ (anciennement La Calle) qui est le comptoir de pêcheurs de coraux le plus important. Dès 1553, un bastion français s'y installe et cueille ce fameux corail rouge méditerranéen. Français et Italiens (essentiellement des pêcheurs sardes et napolitains, mais aussi siciliens, toscans et romains) se livrent bataille pour avoir le monopole de cette pêche qui, en fin de compte, profitera essentiellement aux Italiens, la présence française en Algérie garantissant ironiquement leur sécurité. En décembre 1846, Alexandre Dumas navigue de Tunis à Bône sur *Le Véloce* ; à cette occasion il croise des corailleurs sur une barque de pêche, ce sont tous des Napolitains. E. Wharton n'entre pas dans le détail : “We lay some time at La Calle, a coral-fishing village principally populated by Italians” (p. 9).

Le point le plus étrange dans le récit du *Vanadis* est que l'on ne retrouve aucune information sur le protectorat français de l'Algérie. L'auteur voyage en Tunisie à une période durant laquelle le protectorat français a transformé toutes les structures politiques, économiques et sociales du pays, mais pour autant, elle ne donne pas de détail sur cet événement historique et ne fait que le mentionner : “If certain parts of Tunis have been greatly changed since it passed under the French protectorate, it is hard to believe that others have been in any way affected by it” (p. 12).

Elle semble même perdre le fil de l'histoire en affirmant que la Tunisie est toujours sous la Régence de Tunis lorsqu'elle visite le pays : “As no Christians are allowed to enter the mosques in the Regency of Tunis, we continued our ramble until we reached the whitewashed Kasbah on the top of the hill (now turned into a barrack)” (p. 14). Or, en 1888, la Régence de Tunis ou Tunisie beylicale est déjà achevée, puisque la Tunisie est passée sous protectorat français le 12 mai 1881. La confusion tient sans doute au fait que le gouvernement du protectorat a tout de même interdit aux Européens de pénétrer dans les mosquées.

9. Alexandre Dumas, *Le Véloce : Ou Tanger, Alger et Tunis* [1848], Montréal : Le Joyeux Roger, 2006, p. 277.

De la même façon, à Malte, elle ne fait qu'évoquer le caractère anglais des lieux : "The Strada Reale, however, with its Opera house, its hotels and photograph shops, is provokingly British and modern" (pp. 18-19). Durant l'occupation anglaise, le palais San Anton de la ville d'Attard devint la résidence officielle du Gouverneur. En 1888, il s'agissait du Field Marshal Sir John Lintorn Arabin Simmons. Cette même année, de nombreuses festivités et réceptions furent organisées en raison de la présence de certains membres de la famille royale sur l'île, notamment celle du Prince Alfred, devenu premier Duc d'Édimbourg en 1866. Le 27 février 1888, E. Wharton écrit : "In the afternoon we drove out to the San Antonio Palace [...], lately the residence of the Duke of Edinburgh" (p. 19). Pourtant, ce même 27 février, la famille royale se rendit à un Grand Bal organisé à l'Auberge de Provence sur la *Strada Reale*, mais aucune mention n'en est faite dans le récit.

À Syracuse notamment, elle reste très évasive sur les événements historiques et se contente souvent de citer le nom de lieux ou de personnages importants sans en détailler les faits. Elle ne donne aucune information sur le plateau des Épipoles (ou Épipole) qui domine entièrement la ville de Syracuse et qui représente pourtant un lieu majeur de la guerre du Péloponnèse opposant la Ligue de Délos, menée par Athènes, et la Ligue du Péloponnèse, sous l'hégémonie de Sparte, de 431 à 404 av. J.-C.¹⁰.

En octobre 1608, le peintre italien Le Caravage débarque à Syracuse et réalise notamment les tableaux *L'Enterrement de sainte Lucie* et *La Résurrection de Lazare* dont l'arrière-plan évoque le décor des latomies de Syracuse. E. Wharton s'attarde presque exclusivement sur le décor floral qui entoure ces carrières antiques et laisse de côté les anecdotes historiques s'y rapportant. Elle cite tout de même les noms des tyrans Denys l'Ancien (431 av. J.-C. - 367 av. J.-C.) et Hiéron (308 av. J.-C. - 215 av. J.-C.) : "Near the *Ear of Dionysius* are two of the other wonders of Syracuse; the picturesque ruins of the roman amphitheatre,

10. Thucydide, *Histoire de la Guerre du Péloponnèse*, 1833, VII, pp. 69 et suiv.

and the remains of the *Ara*, the immense altar 640 feet long, built by that Hieron who reconstructed Sicily after the withdrawal of the army of Pyrrhus” (p. 31).

Elle donne l'impression de mentionner des noms et des dates comme s'il s'agissait d'un procédé mnémotechnique. Une telle méthode semble se justifier si l'on prend en considération l'hypothèse de l'exercice scolaire – le but étant d'enrichir ses connaissances et de pouvoir parler, échanger et surtout faire montre de son érudition au cours des rencontres mondaines. Nul besoin de s'attacher aux détails si le récit n'est pas rédigé dans l'optique d'une publication. Cette impression d'avoir affaire à un récit à visée strictement privée et éducative se ressent tout particulièrement, comme précédemment mentionné, dans le chapitre consacré à Syracuse. Dans ce dernier exemple, E. Wharton visite la *Latomia dei Cappuccini* dans les profondeurs de laquelle sept mille Athéniens, faits prisonniers par les Syracusains après l'échec de l'expédition de Sicile, auraient été enfermés au V^e siècle av. J.-C. et y moururent de faim. Les caves creusées à grande profondeur rendaient tout espoir d'évasion vain. E. Wharton résume cette anecdote en quelques mots, probablement dans le but de s'y référer de retour sur le continent : “a quarry more tragically famous than any other in Syracuse, for it was here that the last remnant of the Athenian army was *destroyed with an utter destruction*¹¹” (p. 34).

À bord du *Vanadis*, elle tente de franchir en vain le fameux détroit d'Eupeie, qui est exposé à de violents courants marins qui changent de direction en moyenne quatre fois et même jusqu'à sept fois par jour :

[...] we saw the drawbridge and fortress which connect Euripo with the mainland, and the narrow channel between them did not look wide enough to let a row-boat pass. The extraordinary current which runs here had set the wrong way just before we arrived, and we could not pass the bridge and run along, as we had hoped to do, as far as Armyra bay or Marathon (pp. 187-88).

11. “Destroyed with an utter destruction” : *Revelation* 19:20 ; *Luke* 11:32.

Le détroit se rétrécit jusqu'à ne former qu'un étroit canal qu'un petit pont enjambe. De nombreux savants se sont interrogés sur cet étrange phénomène physique, notamment Strabon (*La Géographie* I, 3, 12) qui se demande :

[...] il n'y a rien d'uniforme dans la manière dont ces courants se comportent au sein des différents détroits, à en juger du moins par l'apparence : autrement, comment expliquer que, dans l'espace d'un jour le courant du détroit de Sicile, ainsi que le marque Ératosthène, change deux fois de direction et celui de l'Euripe de Chalcis sept fois, tandis que le courant du détroit de Byzance n'en change pas du tout [...] ?

Pline l'Ancien (*Histoire naturelle*, II, 100) fait le même constat. Bien avant cette époque, Aristote, tentait de résoudre ce mystère. Une légende veut que le philosophe, mort à Chalcis en 322 av. J.-C., se soit jeté dans les eaux du détroit, faute de conclusion probante¹². L'Euripe fut source d'inspiration pour de nombreux poètes et écrivains, notamment Platon qui rapporte les dernières paroles de Socrate (*Phédon*, vers 383 av. J.-C.), Louise Labé (*Sonnet XIII*, 1555) et Guillaume Apollinaire (« Le Voyageur », *Alcools*, 1913) ; pourtant les cinq lignes précédemment citées sont les seules qu'E. Wharton accorde à la description de l'Euripe.

Elle fait souvent référence au danger que représente le brigandage dans les pays méditerranéens qu'elle visite. Si elle n'entre pas souvent dans les détails (comme peut le faire Augustus Hare¹³, pour n'en citer qu'un), elle ne manque cependant pas de le spécifier, comme pour l'associer dans sa mémoire aux différents lieux visités, ou pour le faire valoir auprès de son cercle d'amis de retour aux États-Unis. C'est le cas en Grèce (p. 98), à Smyrne ("we declined to peril our necks after the tales of brigandage which everyone in Smyrna had poured into our ears" [p. 156]) ou encore en Sicile, sur la petite route qui monte à Monreale : "A wide road, built and adorned about a hundred years ago with

12. Finalement, le savant suisse François-Alphonse Forel et plus tard le directeur grec de l'Observatoire d'Athènes, D. Eginitis, apportèrent une explication au phénomène.

13. Voir par exemple : Augustus Hare, *Cities of Southern Italy and Sicily*, *op. cit.*, pp. 1, 7, 33, 35, 87, 295, 297, 301, 335, 344, 371 et 473.

benches, fountains, and the laborious rockwork dear to Italian hearts, leads gently up the hill-side, so lately brigand-haunted, and yet seemingly so prosaic and safe” (p. 44), ainsi que sur le port de Palerme : “we decided that come what might we must leave the unhealthy harbour of Palermo, where we had already lain too long for safety” (p. 56).

Guy de Maupassant, qui effectue son voyage à Palerme au printemps 1885, s’attarde plus longuement sur ce sentier qui monte à la petite ville de Monreale :

En revenant vers Palerme, je regardais, à ma gauche, une petite ville vers le milieu d’un mont, et, sur le sommet, une ruine. Cette ville, c’est Monreale, et cette ruine, Castellaccio, le dernier refuge où se cachèrent les brigands siciliens, m’a-t-on dit. [...] Quand on arrive en Sicile, on demande tantôt avec curiosité, et tantôt avec inquiétude : « Où sont les brigands ? » et tout le monde vous répond : « Il n’y en a plus ». Il n’y en a plus, en effet, depuis cinq ou six ans. Grâce à la complicité cachée de quelques grands propriétaires dont ils servaient souvent les intérêts et qu’ils rançonnaient souvent aussi, ils ont pu se maintenir dans les montagnes de Sicile jusqu’à l’arrivée du général Palavicini, qui commande encore à Palerme. Mais cet officier les a pourchassés et traités avec tant d’énergie que les derniers ont disparu en peu de temps. [...] On a conservé l’usage de placer des sentinelles tout le long de la route qui y conduit. Veut-on, par là, rassurer ou effrayer les voyageurs ? Je l’ignore¹⁴.

Dans cette même optique de l’exercice éducatif et scolaire, sachant que ce récit n’était pas destiné à la publication, l’auteur semble détailler les anecdotes historiques qui ne font pas forcément partie des connaissances établies du « voyageur avisé » pour, au contraire, laisser de côté les informations qui, pour elle, sont trop évidentes, mais qui ne sont pas pour autant accessibles aux « non-spécialistes ». À Palerme, par exemple, elle ne donne pas de détail sur les vêpres siciliennes – moment pourtant clé de l’histoire de l’île : “the church of St. Giovanni degli Eremiti, whose bells are supposed to have given the signal for the Sicilian vespers” (pp. 55-56).

À Milos, aucune information n’est donnée sur la découverte de la Vénus de Milo. L’auteur explique avoir rencontré le consul anglais : “[who] proved to be no

14. Guy de Maupassant, *En Sicile* (1886), Bruxelles : Complexe, 1993, pp. 61-69.

other than Mr. Brest, a Frenchman, and son of the Mr. Brest who, with Dumont d'Urville, obtained the Venus of Milo for the Louvre" (p. 79), mais ne mentionne aucunement le buste de la statue (qui fut découvert en 1820 par un paysan nommé Yorgos Kentrotas), ou encore Olivier Voutier, alors élève officier dans la Marine française, qui assiste par hasard à la découverte.

En Grèce, Edith observe la plaine de Marathon et fait référence à la bataille qui s'y est déroulée, sans même indiquer qui étaient les belligérants : "Marathon bay, a lovely sheet of water enclosed in soft hills, with the long crescent-shaped plain where the battle was fought lying at their base" (p. 191). L'historien Hérodote fait longuement référence à cette bataille dans ses *Histoires*. À Athènes, E. Wharton mentionne l'Académie des Sciences, les tombes de Colone et de l'Académie (pp. 195-96) sans pour autant évoquer Platon ou Sophocle.



L'Académie des Sciences, Athènes, photographie A. Dell'olio, 2013

Elle ne s'attarde pas non plus sur l'histoire de la domination des îles grecques : "Corfu, like Sicily the prey of nations from Pelasgic ages to our own, is

nevertheless intrinsically Venetian in all its later associations” (p. 60), “Zante is far more deeply impressed than Corfu with the indelible stamp of Venice” (p. 73).

La plupart des informations de cet ordre sont même notées entre parenthèses ou entre tirets longs, ou cadratins (qui encadrent les propositions incises et ont une fonction de quasi-parenthèse) : “[...] Astypalia is in the Sultan’s dominions)” (p. 106), “— for Chios belonged to Genoa for nearly two hundred and fifty years —” (p. 150).

De la même manière, elle fait référence à des éléments culturels comme le burnous (long manteau de laine sans manche, blanc d’ordinaire, avec une capuche pointue, typique des populations d’Afrique du Nord), la Faldetta (ou ghonnella, costume traditionnel des îles de Malte et de Gozo, qui a aujourd’hui complètement disparu), ou encore la patritza (bâton pastoral, ou crosse d’un évêque grec, dont l’extrémité supérieure à la forme d’un tau grec [T]), sans cependant les définir. Suivant cette même logique de l’exercice scolaire, l’auteur ne peut cacher son enthousiasme à l’idée de découvrir pour la première fois l’intérieur d’une église grecque et en consigne tous les détails dans son récit :

This was my first sight of the interior of a Greek church, and I was much interested in noticing the details of its arrangement. The nave is shut off from the altar by an eikonostasis pierced with two arches, and wholly covered by sheets of embossed silver framing the painted faces of saints. In front of this hangs a row of lighted silver lamps, and in the middle of the church stands the Metropolitan’s throne of carved wood, with eagles supporting the canopy. [...] Like all Greek churches, it has neither aisles nor side chapels, and the altar is shut off from view by the eikonostasis. At the opposite end of the church, a gallery shut off by an iron grating is reserved for the women, the men being alone allowed to enter the body of the church (pp. 67-68).

Il est difficile de justifier de manière catégorique le parti pris d’E. Wharton vis-à-vis de cet apport historique. En tout état de cause, il semblerait qu’elle s’intéresse surtout au côté anecdotique de l’histoire, comme si, gardant à l’esprit son cercle d’amis sur le continent, elle s’efforçait de trouver un équilibre entre apport théorique et critique, et divertissement. Ainsi, ce récit ne contient pas de documentation historique à proprement parler, comme on peut en trouver dans les récits de Hare et d’Elizabeth Mary Grosvenor par exemple. L’exercice éducatif

semble, dans le cas d'E. Wharton, revêtir de multiples facettes : il est à la fois l'occasion de se plier à une des conventions du Grand Tour, à savoir coucher sur le papier les souvenirs de ce voyage tant rêvé, tels qu'elle entendait les raconter par la suite, mais également s'exercer à l'acte même de l'écriture (avec peut-être à l'esprit l'idée de pouvoir un jour vivre de sa plume).

C'est le « pittoresque » des lieux qui l'intéresse et c'est ce qu'elle s'efforce de retranscrire à travers ce récit qui a la particularité de présenter de véritables descriptions picturales – des peintures animées qui représentent des décors floraux, des vues spectaculaires, des paysages bucoliques, ou encore des costumes et des parures traditionnels.

5. Les paysages, les peuples méditerranéens et ses compagnons de voyage

5.1. Le décor

Le récit de *The Cruise of the Vanadis* est également l'occasion pour E. Wharton de stimuler sa passion pour les paysages floraux et l'horticulture. Elle décrit les jardins et les décors floraux parfois même avec plus d'éloquence que les panoramas. À Palerme, elle est émerveillée par ce que les jardins du palais du Duc d'Aumale ont à offrir :

We passed through the *porte cochère*, and as we stepped out on the terrace at the back of the palace a veritable sea of foliage broke in waves of green at our feet. Orange and lemon, palm, bananas, bamboo, cypress and carouba, olive and nespoli, mingled their leaves in an exquisite gradation of tints, overhung by the shimmer of hot sunshine peculiar to the south.

On we rambled between hedges of China roses, laurustinus and cytissus, with the golden and pale yellow fruit hanging in masses over our heads, and the ground everywhere carpeted with blossoming yellow oxalis coming now upon a stone seat under an olive-tree, now coming upon a fountain smothered in ivy and *Adiantum*; now climbing a flight of steps to a knoll overshadowed by umbrella pines, whence we looked out at Monreale and the mountains; now entering a tropical jungle of *cycas revoluta*, yuccas, agaves and epiphyllums; now wandering through shubberries of oleander, salvia and geranium; but always finding ourselves again under the interminable shade of the orange and lemon groves which seem to stretch out over the whole width of the Conca d'Oro (pp. 48-49).

À Syracuse, les fréquents tremblements de terre ainsi que l'érosion ont fissuré les latomies, de sorte que les rayons du soleil pénètrent par les fissures, donnant vie à une végétation luxuriante :

Here Nature seemed to outdo herself. Sheets of ivy poured over the high stone cliffs far above our heads, and in every crevice hung clumps of scarlet geranium, cactus, aloes, and prickly pear; while the damper recesses of the rock were clothed in masses of *Adiantum*. In the depths below, narrow paths wound under orange and lemon trees loaded with fruit and blossoms, in whose shade violets, stocks, hyacinths, periwinkles and pansies grew in delicious confusion. Every turn revealed new beauties. Here we walked between trellises of red and pink roses, there under the shade of a great India-rubber tree, or a clump of bananas or bamboos; the air was stiflingly sweet and every step seemed to crush a flower.

High bushes of Abutilon, heliotrope and anthemisia were crowded in between the orange trees wherever there was space for them to grow; while one or two cypresses shot up their black shafts through the sea of bright foliage over our heads (pp. 31-32).



Chemins serpentant au milieu d'une végétation luxuriante, entre orangers et citronniers, Syracuse, photographie A. Dell'olio, 2013

Parfois, comme je l'ai déjà mentionné, le cadre n'est pas à la hauteur de ses attentes ou de ses espérances. Les lectures de son enfance ont nourri son imaginaire et la concrétisation du rêve méditerranéen s'accompagne parfois de déceptions, comme, on l'a vu, à Agrigente.

Elle n'en oublie pas sa passion pour la décoration et elle a pour habitude de décrire les intérieurs des demeures dans lesquelles elle est reçue. À Lindos, M. et Mme Biliotti l'accueillent dans leur maison typiquement rhodienne :

The floor is paved with black and white pebbles, and across the wall of the room opposite the door runs a long wooden bench. At one end of this is a raised wooden dais, and on this again a higher dais, set in the angle of the walls and forming a bed. This bed should be hung with linen draperies and mosquito-curtains heavily embroidered in red and green silks, but such adornments are rarely seen nowadays.

On either side of the door are two lower wooden platforms, also used as beds, and the bedding consists of a heap of rugs and pillows. The ceiling (which in this case, like the house, dates from the time of the Knights) is of carved cedar-wood, elaborately painted and gilded, and presenting a strange contrast to the whitewashed walls. A foot or two under the ceiling a narrow wooden shelf runs all around the walls, with plates ranged upon it, all of which were formerly of Lindos ware. Now these are replaced by cheap modern pottery, except on the side facing

the door, where a double row of Lindos plates is generally to be seen. An oil-lamp hangs by a chain from the middle of the ceiling, and a bright Makri rug is spread on the floor (pp. 129-30).



Une maison rhodienne, Lindos, photographie A. Dell'olio, 2013



Étagère en bois étroite qui fait le tour de la pièce et sert de présentoir aux assiettes, Lindos, photographie A. Dell'olio, 2013

5.2. La rénovation

À l'instar de Ruskin, E. Wharton remet en cause la légitimation de certains travaux de rénovation de monuments historiques ou de restauration des œuvres d'art. Elle est souvent attristée de voir des modifications apportées à l'objet initial qui, selon elle, se retrouve dépourvu de toute sa noblesse originelle. Elle se réjouit de constater qu'au Mont Athos, les restaurations effectuées à travers les siècles n'ont en rien altéré la nature initiale des lieux, ce qui est notamment le cas du monastère de Vatopedi :

Everything at Vatopedi is kept in perfect repair, and as all restorations at Mount Athos are made scrupulously like the original, one can admire the neatness and brightness of this great group of buildings without feeling that it involves the loss of anything that might have been better worth seeing (p. 179).

Dès 1849, à travers *The Seven Lamps of Architecture*, John Ruskin s'en prenait au « restaurateur, [au] révolutionnaire » :

The inordinate delay in the appearance of that supplementary volume has, indeed, been chiefly owing to the necessity under which the writer felt himself, of obtaining as many memoranda as possible of mediæval buildings in Italy and Normandy, now in process of destruction, before that destruction should be consummated by the Restorer, or Revolutionist¹.

1. John Ruskin, *The Seven Lamps of Architecture* (1849), London : George Allen, 1889, p. ix.

Soutenu par William Morris (fondateur de la “Society for the Protection of Ancient Buildings”), qui prône la « non-restauration », Ruskin refuse la restauration des constructions anciennes – selon lui, un monument architectural doit être considéré comme un ensemble organique qu’il faut soutenir (en y apportant le moins de modifications possible), mais qu’il faut également laisser tomber en ruines. À Agrigente, E. Wharton partage ce sentiment alors qu’elle observe le temple de la Concorde :

In looking at marble ruins one may feel less strongly that they are only ruins, after all; but to me, at least, it was the first thought at Girgenti. How the architect would have shuddered to think that his raw masses of sandstone would remain exposed to the eyes of future critics! How he would have smiled, perhaps, at the sentimentality of those who affect to see in these remains the beauty with which the finished whole was invested! Truly, in admiring the temples of Girgenti: *Gefühl ist Alles* (p. 53).



Le temple de la Concorde, Agrigente, photographie A. Dell’olio, 2013

Elle poursuit sa promenade jusqu’au temple d’Hera - plus ruiné que le précédent, il n’en est, selon elle, que plus pittoresque (alors que la colonnade nord a pu conserver sa partie supérieure grâce à l’anastylose commencée au XVIII^e siècle, la cella est, quant à elle, réduite à des éléments de soubassement et aux bases de colonnes) :

Being more ruinous, it is more picturesque than the other. The cella has fallen in, and only one row of columns is standing; and they seemed to me, perhaps because they stand alone, slenderer and more graceful than those of the temple of Concord (p. 54).



Le temple d'Héra, Agrigente, photographie A. Dell'olio, 2013

Ruskin s'oppose avec ardeur aux conceptions du célèbre architecte Eugène Viollet-le-Duc (1814-1879), auteur du *Dictionnaire raisonné de l'Architecture française du XI^e au XVI^e siècle* (1854-1868), pour qui l'architecture doit former un tout homogène, au mépris de l'intégrité du monument et de l'histoire. Selon Ruskin, le travail des générations passées confère un caractère sacré aux édifices auxquels l'artisan a donné une âme :

Neither by the public, nor by those who have the care of public monuments, is the true meaning of the word *restoration* understood. It means the most total destruction which a building can suffer: a destruction out of which no remnants can be gathered: a destruction accompanied with false description of the thing destroyed. Do not let us deceive ourselves in this important matter; it is *impossible*, as impossible as to raise the dead, to restore anything that has ever been great or beautiful in architecture. That which I have above insisted upon as the life of the

whole, that spirit which is given only by the hand and eye of the workman, can never be recalled².

Viollet-Le-Duc ne se contente pas de reconstituer des éléments disparus, il y rajoute des parties et va jusqu'à corriger les « erreurs ou imperfections » d'origine et même jusqu'à terminer les œuvres inachevées. Dans son dictionnaire, il s'oppose à la simple conservation : « restaurer un édifice, ce n'est pas l'entretenir, le réparer ou le refaire, c'est le rétablir dans un état complet qui peut n'avoir jamais existé à un moment donné³ ». Il incarne en France le symbole d'une restauration arbitraire et traumatisante⁴ (la basilique Saint-Sernin de Toulouse a d'ailleurs été « dé-restaurée » en 1995-96, afin de revenir à l'état précédant les restaurations de Viollet-le-Duc).

En France, Prosper Mérimée et Victor Hugo ont des avis moins tranchés – l'intervention doit être réduite au minimum, afin de conserver l'authenticité des monuments : « J'aurais voulu que dans la restauration nouvelle on n'ajoutât rien à ce que le temps nous a laissé ; qu'on se bornât à nettoyer et à consolider » ; « les consolider, les empêcher de tomber, c'est tout ce qu'on doit se permettre⁵ ».

À Syracuse, E. Wharton rejoint la position de Ruskin qui prône la « non-restauration » en vantant les mérites du château d'Euryale qui se dresse sur la colline d'Épipoles et n'a jamais été restauré :

Luckily it has escaped the distinction of being restored, and its walls are now a mass of ruin, feathered with tufts of asphodel, and sprinkled with anemones and delicate scarlet and yellow vetches. The subterranean passages, however, the flights of stairs, archways and galleries, are almost intact, and the places are even visible where the mounted soldiers tied their horses to the walls (pp. 27-28).

-
2. John Ruskin, *The Seven Lamps of Architecture* (1849), *op. cit.*, p. 194.
 3. Eugène Viollet-Le-Duc, *Dictionnaire raisonné de l'Architecture française du XI^e au XVI^e siècle* (1854-1868), Tome 8, Paris : A. Morel & Co., 1858, p. 14.
 4. Françoise Choay, *Le patrimoine en questions : anthologie pour un combat*, Paris : Seuil, 2009.
 5. Prosper Mérimée, *Notes d'un voyage dans l'ouest de la France*, Bruxelles : Société belge de librairie, 1837, p. 377. Et Victor Hugo, *Œuvres complètes*, vol. 7, Paris : Le Club français du livre, 1968, p. 1248 (Propos de Victor Hugo du 26 mai 1846).



Le château d'Euryale, Syracuse, photographie A. Dell'olio, 2013



Les souterrains du château d'Euryale, Syracuse, photographie A. Dell'olio, 2013

À l'inverse, elle déplore les nombreuses modifications apportées, au cours du temps, au temple d'Athéna de Syracuse qui, rappelons le, fut agrandi par les Normands au XVIII^e siècle, avec une partie de la façade reconstruite dans un style baroque :

On the piazza we found the Cathedral, *Our Lady of the Pillar*, whose ugly Renaissance façade is placed like a mask before the cella and peristyle of the Doric temple of Athene. It is interesting to see how much of the temple is preserved—the columns of the peristyle embedded in the outer wall of the church, and the cella cut

through to form the piers of the nave—and sad to note how brutally the Christian adapter handled his materials (pp. 28-29).



La façade de la cathédrale, Syracuse, photographie A. Dell'olio, 2013



Anciennes colonnes du péristyle enchâssées dans les murs, Syracuse, photographie A. Dell'olio, 2013

De la même manière, dans *Italian Villas and Their Gardens* (1904), E. Wharton oppose une critique cinglante à l'anglicisation et à la restauration à la mode du XIX^e siècle. Selon elle, des « changements inconsidérés » ont été opérés, notamment en Toscane et en Lombardie, afin de répondre à l'enthousiasme pour les jardins anglais : “like a tidal wave, obliterating terraces and grottoes, substituting winding paths for pleached alleys, and transforming level box-parterres into rolling lawns which turn as brown as door-mats under the scorching Lombard sun⁶” ; “almost everywhere the old garden-magic has been driven out by a fury of modern horticulture⁷”. Les changements apportés à l'architecture altèrent toute la signification de l'œuvre (“Unhappily, fountain and statues have lately been scrubbed to preternatural whiteness⁸”), ainsi que son harmonie originelle avec la nature (“unfortunately a fresh coating of brown and yellow paint has

6. Edith Wharton, *Italian Villas and Their Gardens*, *op. cit.*, p. 207.

7. *Ibid.*, p. 214.

8. *Ibid.*, p. 34.

destroyed that exquisite *patina* by means of which the climate of Italy effects the gradual blending of nature and architecture⁹”).

5.3. Les sociétés méditerranéennes

Malgré un regard quelque peu extérieur sur la population des lieux visités, du fait qu'elle est isolée par un écran de notables, elle s'emploie pourtant à en donner une description ; les femmes et leur manière de se vêtir l'intéressent plus particulièrement – les tenues singulières des Algériennes (“They wear short blouses to their hips, and their legs, from their feet up, are tightly wound in bands of white linen. To add to the grotesqueness of their appearance, they wear a kind of horned headdress of gold, bound about the temples with a fold of black silk” [pp. 10-11]), les Juives dans leurs robes de soie (“with silk turbans over their plaited hair loose flowing sleeves of embroidered gauze or muslin, and flowered silk dresses with jackets braided with gold” [p. 8]), les paysannes de Corfou magnifiquement vêtues avec leurs énormes boucles de chaussures (“Their lace chemisettes were covered with gold necklaces, charms, and amulets, and crosses set with pearls, and their hands were laden with rings, while on their shoes they wore enormous silver buckles” [p. 211]), ou encore la foule des femmes à Astypalea, gaiement vêtues agglutinées à l'intérieur de l'église et autour des portes, qui lui renvoie une impression indescriptible d'étrangeté et de pittoresque :

[...] the crowd of gaily-dressed women inside the church and around the door. These women were especially striking, as they were the first islanders we had seen in local costumes since we left Corfu. They wore linen petticoats grotesquely embroidered with images of beasts and birds in red and green silks, and some had linen jackets, still more elaborately embroidered, with enormously wide sleeves; while others wore skirts and jackets of scarlet cloth. All of them had chemisettes of gold-embroidered gauze, and necklaces of old coins; while their heads were wound in long yellow scarves falling to the shoulders, and forming a most becoming frame to their black hair and eyes (pp. 108-109).

9. *Ibid.*, p. 167.

Chaque nouveau lieu visité est accompagné d'une description minutieuse des vêtements locaux – ceux des femmes, mais aussi ceux des enfants et des hommes, parfois même ceux des militaires et des religieux. Elle consacre, par exemple, deux pages à la description du costume monténégrin porté par les femmes, les hommes et les enfants. Elle ajoute que le prince et la princesse du Monténégro ne se départissent jamais de leur costume national et obligent leurs sujets à faire de même. Ils vont même jusqu'à les menacer d'emprisonnement s'ils sont surpris en habits européens. Elle explique que le but de cette loi est de conserver la vieille tradition nationale :

The object of the law is to keep up the old national feeling; but it is very hard on the people, for the Montenegrin dress is very expensive and hard to keep clean, and the Prince will not permit any of his suite to appear with the smallest spot on their white cloth coats (p. 227).

Elle est également fascinée par les prêtres, les moines et les ermites. On ressent sa frustration à l'idée de ne pouvoir pénétrer au Mont Athos, réservé aux hommes. Contrariée et frustrée, elle somme le capitaine du yacht de se rapprocher le plus possible : "I ordered steam up in the launch, and started out on a voyage of discovery, determined to go as near the forbidden shores as I could" (p. 175). Elle ne supporte pas l'idée d'être privée d'un privilège dont ses deux compagnons de voyages bénéficient. Elle remarque d'une façon caustique que les poules ne sont pas admises sur la montagne sacrée – leurs œufs sont transportés depuis l'île voisine de Lemnos :

The early established rule that no female, human or animal, is to set foot on the promontory, is maintained as strictly as ever; and as hens fall under this ban, the eggs for the monastic tables have to be brought all the way from Lemnos (pp. 171-72).

Le paragraphe qui suit montre à quel point elle pouvait se montrer déterminée et têtue – elle semble résolue à en voir le plus possible, certainement dans le but de se savoir l'une des premières femmes à avoir approché et photographié les lieux interdits de si près :

I ran in close to Iveron and tried to photograph it, but the launch rolled so that I could not steady the camera. I then ran close in under the shore in the direction of Stavroniketa, passing a picturesque square tower used as a boat-house, with a fishing-boat drawn up under its dark archway. This tower is connected with the hillside by a wooden bridge close to which, in a bower of green, is perched a balconied cottage where a group of caloyers sat in the sunshine watching me with evident curiosity. We went in so close to the shore that they clambered hurriedly down the hill to prevent my landing, and with their shocks of black hair and long woollen robes flying behind them they were a wild enough looking set to frighten any intruder away (pp. 175-76).

Elle parvient à donner une description du monastère de Stavroniketa (“guarded by a gate-tower with an embattled parapet, and the stone arches of an aqueduct connect it with the hill behind” [p. 176]), de la végétation sur son rocher (“I noticed that the rock on which it is built was thickly tufted with crimson snapdragon, white iris, and a sort of dwarf white-yellow laburnum” [p. 176]), d’une église blanchie à la chaux, d’une remise à bateaux, des habitations et de la position de certains skites, ou ermitages, perchés sur la colline, ainsi que des monastères de Pantacrotores (“which is placed close to the sea [...] and has a boat-harbour guarded by a rock on the top of which a large wooden cross has been fixed” [p. 177]), de Saint Paul, de Saint Dionysiou, de Saint Grégoire, de Simonopetra, de Xeropotamou, de Russico, de Xénofon et enfin de Vatopedi :

A kind of terrace planted with olives and cypresses slopes gradually up from the beach to the base of the monastery-wall, and above this wall rises a fantastic line of balconies, towers, cupolas, tiled roofs and chimneys, interspersed here and there with slender bright green poplars. All these broken and irregular groups of buildings are painted in various colours, the châteaux red, blue and green, and the towers white, while the roofs are covered with a lichenous growth like gold; and nothing can be conceived more brilliant and fairy-like than this combination of colours, lit up, as we saw it, by the setting sun, and framed in thickets of green (pp. 178-79).

Elle est séduite par l’idée qu’un tel mode de vie soit resté inchangé et n’ait pas été affecté par les inventions modernes durant ces nombreux siècles :

As I looked at this scene, it seemed hard to realize that many of the monasteries on the promontory have existed as we now see them since the tenth century, if not earlier, and that within their walls the same life has been going on unbrokenly—a

life unaffected by modern inventions, discoveries and revolutions, a life as primly mediaeval as when the hermit Athanasius laid the first stone of the Lavra (p. 180).

5.4. Les compagnons de voyage

E. Wharton, comme indiqué précédemment, ne nomme jamais ses compagnons de voyage – James Van Alen et son mari Teddy. Elle utilise le pronom “we” majoritairement dans son récit, mais ne le définit pas. Curieusement, c’est au moment où elle semble le plus piquée dans sa fierté féminine, après s’être vue refuser l’accès au Mont Athos, qu’elle s’en remet à ces mêmes compagnons de voyage afin de récolter des informations sur les lieux, leur conférant alors une place plus importante dans le récit :

At 9 a.m. *the two men* went ashore (je souligne) [...] *the two men* did not arrive until 3 p.m. [...] I stayed on deck while *the two men* went ashore to visit the First Man [...] *The two men* were received with courtesy wherever *they* went, and saw all the marvelous *eikons* set with uncut rubies, sapphires and emeralds, and the other famous treasures which the monasteries contain. In one of the monasteries *they* saw a monk frescoing a wall, and on going close to him *they* found that he was referring as he painted to the book of rules which was written for the artists of the Greek Church in the very beginning of Byzantine art by Dionysius of Agrapha. When *they* returned from Vatopedi *they* brought a picture of the monastery, which the First Man had given *them*, and also a boat-load of fresh vegetables contributed by the kindly monks. [...] *the two men* went ashore [...] Xerropotamu, which *the men* also wished to visit (pp. 175, 180-81 et 186).

Il est intéressant de souligner la manière dont l’auteur rapporte l’expérience vécue par ses compagnons de voyage – les détails sont si précis qu’elle donne l’impression d’avoir, elle aussi, partagé ce moment avec les moines du monastère de Russico :

They found a caloyer who spoke English and took them all over the monastery, but there was not much to be seen except the cross-shaped refectory frescoed with scenes from the life of Christ, where the monks sat eating while one of their number read aloud to them from a lectern in the wall. Each monk had a plate of soup, a lump of coarse bread and a handful of raw onions, and at every second plate there was a bottle of wine (p. 186).

En balade sur l’île d’Ithaque, elle semble partager un moment privilégié avec Teddy. Sa description des versants de la colline, de la flore qui s’éveille au

printemps sur Ithaque, des champs d'oliviers, des abeilles qui bourdonnent, l'air qui est si doux, et le fait qu'elle ne manque pas de préciser que "we" – c'est-à-dire Teddy et elle – y attendent seuls leurs compagnons de voyage, donne à penser qu'il s'agit là, à ses yeux, du plus grand moment d'intimité qu'ils aient partagé :

After driving for some distance in the direction of Stavro, we stopped the carriage, and our fellow traveller and Mr. Fearn walked on ahead, while we waited for them in a grove of old olive-trees from which there was a magnificent view over the Gulf of Molo and the straits of Cephalonia. The hillsides of Ithaca are thickly carpeted in the spring with perfumed clumps of blossoming sage, mixed rosy and white cistus, harebells, brown and yellow coronilla; and this fragrant *maquis* fills the whole air with sweetness, and attracts hundreds of bees, who hummed noisily about our heads as we sat in the shade of the olives.

After a while our companions returned, and we drove back to the yacht enchanted with our glimpse of Ithaca, and regretful that we could not linger here too (pp. 208-209).

Dans *Italian Backgrounds*, l'emploi des pronoms ou de certains noms pour désigner la « touriste » qu'elle est, ou le « touriste » en général, pose également problème. Ce qui frappe tout particulièrement, à l'image de ce que l'on peut retrouver dans *The Cruise of the Vanadis*, est la recherche de « distance » de la part d'E. Wharton. L'impression qui en ressort est qu'elle semble centrée sur elle-même, sur son « moi », le reste étant un « hors-moi » où elle peine à discerner (ou à vouloir discerner) les individus. À commencer par "the party", c'est-à-dire, tout comme dans le récit du *Vanadis*, les personnes qui l'accompagnent dans ce voyage – ces derniers ne sont jamais nommés et n'existent que sous la forme d'une sorte d'anonymat. Elle parvient même à trouver un moyen détourné pour ne pas avoir à les nommer lorsqu'il s'agit d'en désigner un en particulier : "the most imperturbable member of the party" ("It was on the last day of our journey that the most imperturbable member of the party, looking up from a prolonged study of the guide-books, announced that we had not seen the Bergamasque Alps after all¹⁰"). De qui s'agit-il ? De Teddy ? De l'ami qui les accompagne ? Quant à elle-même, il lui arrive de se désigner à la première personne "I", mais ne se détermine

10. Edith Wharton, *Italian Backgrounds*, *op. cit.*, pp. 37-38.

majoritairement ainsi que lorsqu'elle parle d'elle-même comme écrivain (qui se questionne sur la manière dont elle pourrait noter ses impressions par écrit). La désignation du voyageur peut être décomposée ainsi :

— Continuum du – au + indéfini :

I → *we* → *the party* → *the traveller (tourist, sight-seer, pilgrim)* → *one*

— Autres désignations (variantes de *traveller*) – désignations qui ont pour but de préciser sous quel rapport il y a lieu de considérer le « touriste » – : (*the dilettante*¹¹ – pour désigner un des membres de “we” : [...] *the most imperturbable member of the party*¹² : on reste dans l'indéfini. – *the lover of landscape*¹³).

La question reste la même : de qui s'agit-il ? On ne peut savoir qui fait partie du groupe. Les exemples qui suivent permettent d'illustrer cette imprécision :

— *I* :

- “I have often journeyed thus in pursuit of a name, and have seldom been unrewarded¹⁴”.
- “[...] I hesitate to record my impressions of the scene¹⁵”.

— *WE* :

- “For ten days we had not known what ailed us. We had fled from the August heat [...]”¹⁶.

— *TOURIST* :

- “[...] and here fortune had given us all the midsummer tourist can hope for—solitude, cool air and fine scenery¹⁷”.

11. *Ibid.*, p. 30.

12. *Ibid.*, p. 37.

13. *Ibid.*, p. 47.

14. *Ibid.*, p. 22.

15. *Ibid.*, p. 33.

16. *Ibid.*, p. 17.

- “The neighbouring monastery of Saint Michael has been turned into an inn without farther change than that of substituting tourists for monks [...]”¹⁸.”

— *SIGHT-SEER* :

- “[...] the hurried sight-seer may discover only dull streets and featureless house-fronts”¹⁹.”

— *ONE* :

- “Passing through this gateway, one stands in a spacious inner quadrangle”²⁰.”

Dans *The Cruise of the Vanadis*, E. Wharton doit également trouver une manière de citer les différentes personnes qu’elle souhaite consigner dans son récit. Une répertorisation de ces références a permis de mettre en évidence un motif récurrent chez l’auteur. Ne sont nommées que les personnes avec qui elle semble avoir passé un moment privilégié : une invitation à déjeuner, à dîner ou encore à venir prendre le thé, que ce soit à bord du *Vanadis* ou chez les personnes qui la reçoivent. Les autres ne sont désignées qu’à l’aide d’une référence à leur fonction professionnelle, mais elles ne sont jamais nommées :

- “We passed the summer palace of the Governor” (p. 6) : Louis Tirman fut gouverneur général de l’Algérie de 1881 à 1891 et se distingue pour être celui qui resta le plus longtemps à son poste.
- “the King and Queen” (pp. 141 et 211) : en 1888, Georges I^{er} de Grèce était roi des Hellènes (1863-1913) (seul le premier roi, Othon I^{er}, portait le titre de roi de Grèce). Sa conjointe, Olga Constantinovna de Russie était, en conséquence, reine des Hellènes.
- “the present Metropolitan” (p. 68) : en 1888, le Métropolitain de Zakynthos était l’évêque Dionisio Nicolosi (de 1885 à 1890).

17. Ibidem.

18. *Ibid.*, p. 24.

19. *Ibid.*, p. 25.

20. *Ibid.*, p. 49.

- “the late King of the Greeks” (p. 86) : Othon I^{er} (1815-1867), premier roi de la Grèce indépendante.
- “Astypalia is in the Sultan’s dominions” (p.106) : en 1888, l’île d’Astypalea est toujours dans la dépendance du Pasha de Rhodes. Le sultan ottoman Abdülhamid II régna de 1876 à 1909.
- “At Syra we took on board the American Consul” (p. 132) : de 1884 à 1897, Basil Padova faisait office d’agent consulaire pour les États-Unis à Syra (Syros).
- “a letter from the Governor of the Cyclades” (pp. 132-33) : Anastasios Mavromatis (1814-1896) était alors gouverneur (préfet) des Cyclades.
- “the Archbishop of Mitylene” (p. 165) : D. Gaudêncio José Pereira (1808-1908) fut nommé archevêque de Mytilène en 1887 et choisi comme archevêque de Portalegre (Portugal) le 22 mars 1888. La passation des insignes de Manuel Baptista Costa, nouvel archevêque de Mytilène se fera le 1er juin 1888.
- “the English Consul at Corfu” (p. 219) : Richard Reade fut nommé consul des îles Ioniennes en 1879 (jusqu’en 1894), avec Corfou pour lieu de résidence.
- “the present princely family” (p. 222) : la famille royale qui a dirigé le Monténégro de 1696 à 1918 est celle des Petrović-Njegoš. À l’époque de la croisière, Nicolas I^{er} de Monténégro (ou Nicolas I^{er} Petrović-Njegoš) (1841-1921) était le prince souverain du Monténégro (1860-1910), avant de devenir roi (1910-1918).
- “this house is occupied by the Prince’s eldest daughter and her husband, a Servian Prince” (p. 226) : Le Prince Nicolas I^{er} eut douze enfants. Sa fille aînée, la princesse Ljubica (ou Zorka), épousa Pierre I^{er} de Serbie (Petar Karađorđević) en 1883.

Les personnes qu’elle nomme sont l’agent consulaire représentant des États-Unis à Corfou, M. Woodley, et sa femme, chez qui les Wharton sont invités à prendre le thé (“[we] went to take tea with Mrs. Woodley, who showed us her

large collection of Dalmatian buckles, Albanian peasant ornaments, embroidered dresses from Cyprus, and silver yataghans and pistols” [pp. 59 et 64]), ainsi que le banquier anglais à Zante, M. Crowe (p. 66), également vice-consul britannique de Zante (de 1884 à 1898), qui les accompagne durant leur séjour sur l’île, ou encore Mme et M. Biliotti, qui leur font visiter Rhodes (tout comme le frère de ce dernier et sa femme à Smyrne). M. Brest, consul anglais de Milos, dont le père avait obtenu que la Vénus de Milo fût envoyée au Louvre (p. 79) les reçoit également (“Mr. Brest and his wife received us with great friendliness” [p. 79]). M. et Mme Emmett (le consul américain à Smyrne de 1886 à 1993 et sa femme), sont, quant à eux, invités à dîner à bord du *Vanadis* (p. 156) et enfin M. Fearn qui fut ambassadeur américain en Grèce, en Serbie et en Roumanie de 1885 à 1889 (p. 198) et qui se joint à eux lors du trajet en train qui les emmènent d’Athènes à Corinthe et qui se balade avec eux à Corfou. Il semblerait donc qu’elle souhaite se souvenir de ces quelques personnes qui ont certainement marqué son voyage en Méditerranée.

Chapitre 3

“March in Italy”

Every subject, to yield and to retain its full flavor, should be long carried in the mind, brooded upon, and fed with all the impressions and emotions which nourish its creator.

True originality consists not in a new manner but in a new vision. That new, that personal, vision is attained only by looking long enough at the object represented to make it the writer's own; and the mind which would bring this secret germ to fruition must be able to nourish it with an accumulated wealth of knowledge and experience¹.

Le souvenir de la croisière du *Vanadis* constitue une des matières premières de l'inspiration d'E. Wharton dans sa carrière d'écrivain. *Italian Backgrounds* (1905) représente la synthèse de ses voyages en Italie sur une période de près de vingt ans, de l'année de leur mariage en 1885, jusqu'en 1903, les Wharton établirent une routine annuelle de voyages en Italie. Le chapitre 7 d'*Italian Backgrounds*, “March in Italy”, couvre notamment le détail de ses pérégrinations en Sicile et contient un passage remanié, extrait de son tout premier récit de voyage, *The Cruise of the Vanadis*. L'analyse comparée de ces deux passages offre l'occasion d'évaluer l'évolution d'E. Wharton sur une période de près de vingt ans, donnant à voir un style, des sujets abordés et une signature personnelle différents, ainsi que la maturité d'un écrivain quadragénaire.

1. Edith Wharton, *The Writing of Fiction*, *op. cit.*, p. 17.

1. Analyse comparée de deux passages

1.1. L'incipit

Dans *The Cruise of the Vanadis*, E. Wharton dresse, au début de chaque nouveau chapitre, une liste des points forts des lieux visités :

Arrival in a rain storm; Fort Euryalus; This fort, the best preserved specimen of ancient military architecture in Europe; Fountain of Arethusa; The temple of Athene; Sunday services in the saloon of the yacht; The Greek Theater; The ear of Dionysius; The Latomae di Santa Venere; Old crypt of St. Marcian, where St. Paul preached the Catacombs.

Il s'agit, comme précédemment indiqué, d'une présentation classique en tête de chapitre. On trouve ce type de présentation dans de nombreux récits de voyage. La particularité de *The Cruise of the Vanadis* est que ces listes font presque exclusivement référence aux différents monuments et sites historiques explorés. Elles signalent l'intérêt spécial de l'auteur pour leur découverte et leur analyse, conformément à l'exercice scolaire. La différence, si l'on prend l'exemple-type du récit de voyage de Jerome K. Jerome, *Three Men in a Boat* (1889), la liste en tête de chapitre permet de dresser un récapitulatif des moments clés associés aux différentes parties du voyage :

Three invalids. – Sufferings of George and Harris. – A victim to one hundred and seven fatal maladies. – Useful prescriptions. – Cure for liver complaint in children. – We agree that we are overworked, and need rest. – A week on the rolling deep? – George suggests the River. – Montmorency lodges an objection. – Original motion carried by majority of three to one².

Dans "March in Italy" extrait d'*Italian Backgrounds*, E. Wharton commence d'une manière très différente :

2. Jerome K. Jerome, *Three Men in a Boat*, Bristol : J. W. Arrowsmith, 1889, p. 1.

<p>Edith Wharton, <i>The Cruise of the Vanadis</i>, p. 25.</p>	<p>Edith Wharton, <i>Italian Backgrounds</i>, New York : Charles Scribner's sons, 1905, pp. 127-36.</p>
<p>Arrival in a rain storm; Fort Euryalus; This fort, the best preserved specimen of ancient military architecture in Europe; Fountain of Arethusa; The temple of Athene; Sunday services in the saloon of the yacht; The Greek Theater; The ear of Dionysius; The <i>Latomae di Santa Venere</i>; Old crypt of St. Marcian, where St. Paul preached the Catacombs.</p> <p>We left Malta at 11.10 p.m. on the 1st of March, after four days of June-like weather, with brilliant moonlight nights. We had a smooth run to Syracuse, on the Eastern coast of Sicily, but when we arrived there, at 8.30 on the morning of March 2^d, it was raining hard, and with an evident determination to continue all day. It was useless to go ashore, and so we stayed on the yacht, reading, writing and studying the Admiralty charts, which were a never failing source of interest at all hours. [...]</p>	<p style="text-align: center;">MARCH IN ITALY I</p> <p>MARCH is in some respects the most exquisite month of the Italian year. It is the month of transitions and surprises, of vehement circling showers with a golden heart of sunlight, of bare fields suffused overnight with fruit-blossoms, and hedgerows budding as suddenly as the staff of Tannhauser. It is the month in which the northern traveller, grown distrustful of the promised clemency of Italian skies, and with the winter bitterness still in his bones, lighting on a patch of primroses under a leafless bank, or on the running flame of tulips along the trenches of an olive orchard, learns that Italy is Italy, after all, and hugs himself at thought of the black ultramontane March.</p> <p>It must be owned, however, that it is not, even in Italy, the safest month for excursions. There are too many <i>voltes-face</i> toward winter, too many moody hesitating dawns, when the skies will not declare themselves for or against rain, but hanging neutral till the hesitating traveller sets forth, seem then to take a cruel joy in proving that he should have stayed at home. Yet there are rare years when some benign influence tames the fitfulness of March, subduing her to a long sequence of golden days, and then he who has trusted to her promise receives the most exquisite reward. It takes faith in one's luck to catch step with such a train of days, and fare with them northward across the wakening land; but now and then this fortune befalls the pilgrim, and then he sees a new Italy, an Italy which discovery seems to make his own. The ancient Latin landscape, so time-furrowed and passion-scarred, lies virgin to the eye, fresh-bathed in floods of limpid air. The scene seems recreated by</p>

	<p>the imagination, it wears the pristine sparkle of those</p> <p><i>Towers of fables immortal fashioned from mortal dreams</i></p> <p>which lie beyond the geographer's boundaries, like the Oceanus of the early charts; it becomes, in short, the land in which anything may happen, save the dull, the obvious and the expected.</p>
--	--

Dans l'incipit du chapitre "March in Italy", elle commence par planter le décor et, comme dans tout récit, elle met en scène un personnage, "the northern traveller", qui apparaît aussi sous la forme de "the hesitating traveller", ou encore "the pilgrim", dans un cadre spatial et temporel spécifique : le mois de mars en Italie. Il serait tout à fait envisageable d'attribuer un tel incipit à un roman plutôt qu'à un récit de voyage, tant la prose est soignée. Edith Wharton semble vouloir mettre en perspective cette expérience de voyage, contrairement à ce que l'on trouve dans *The Cruise of the Vanadis*, en insistant notamment sur les émotions que suscitent par exemple le suspense, la curiosité et la surprise : "the scene seems recreated by the imagination³".

1.2. Un grand pas vers la fiction

Le recours à la citation "Towers of fables immortal fashioned from mortal dreams⁴", comme référence au poème de Walt Whitman, "Passage to India", est avant tout un moyen pour E. Wharton de marquer son appartenance à une classe sociale intellectuelle et savante et de prouver qu'elle est une femme de lettres. Si les deux écrivains semblent avoir des attentes similaires quant à l'expérience du voyage, il faut tout de même souligner que, pour Whitman, cette expérience n'est qu'imaginaire puisqu'il n'a jamais voyagé en Europe ou traversé l'Atlantique :

3. Edith Wharton, *Italian Backgrounds*, *op. cit.*, p. 128.

4. Walt Whitman, "Passage to India", dans *Leaves of Grass* (1855), First and "Death-Bed" Editions, New York : Barnes & Noble Classics, 2004, pp. 549-58.

Passage O soul to India!
 Eclaircise the myths Asiatic, the primitive fables.
 Not you alone proud truths of the world,
 Nor you alone ye facts of modern science,
 But myths and fables of eld, Asia's, Africa's fables,
 The far-darting beams of the spirit, the unloos'd dreams,
 The deep diving bibles and legends,
 The daring plots of the poets, the elder religions;
 O you temples fairer than lilies pour'd over by the rising sun!
 O you fables spurning the known, eluding the hold of the known,
 mounting to heaven!
 You lofty and dazzling towers, pinnacled, red as roses, burnish'd
 with gold!
 Towers of fables immortal fashion'd from mortal dreams!
 You too I welcome and fully the same as the rest!
 You too with joy I sing.

Passage to India!
 Lo, soul, seest thou not God's purpose from the first?
 The earth to be spann'd, connected by network,
 The races, neighbors, to marry and be given in marriage,
 The oceans to be cross'd, the distant brought near,
 The lands to be welded together.

A worship new I sing,
 You captains, voyagers, explorers, yours,
 You engineers, you architects, machinists, yours,
 You, not for trade or transportation only,
 But in God's name, and for thy sake O soul⁵.

Whitman présente « le passage vers l'Inde » comme un prélude à une aventure autrement plus importante, qui est celle de la transformation spirituelle. S'il est vrai qu'E. Wharton ne partage pas les mêmes convictions en matière de spiritualité, il semble évident que l'expérience du voyage est envisagée au-delà du simple dépaysement. Dans *The Cruise of the Vanadis*, elle ne semblait pas encore avoir établi et actualisé par l'écrit sa quête de l'« autre soi », c'est-à-dire le « soi fictionnel » – son récit n'étant pas encore empreint d'une « dimension

5. *Ibid.*, p. 550.

fictionnelle ». Dans *Italian Backgrounds*, elle semble avoir réussi à maîtriser cette transition.

Même si elle cite Whitman probablement parce que c'était une des lectures favorites de son père, avec Thoreau et Emerson, il est intéressant de souligner que tous deux font référence à un voyage de l'âme vers ce que Whitman appelle "primal thought"⁶, une quête identitaire à la fois éprouvante et excitante : "the blood burns in my veins [...] and we will risk [...] ourselves and all"⁷. Le voyage, bien qu'irréel pour Whitman, semble être leur motivation principale : "the earth to be spann'd, connected by network [...], the oceans to be cross'd, the distant brought near"⁸.

1.2.1. Analyse des extraits

Le passage tiré de *The Cruise of the Vanadis*, se poursuit avec une série d'informations précises concernant dates, horaires, données géographiques et précisions quant aux activités des voyageurs :

We left Malta at 11.10 p.m. on the 1st of March [...]. We had a smooth run to Syracuse, on the Eastern coast of Sicily, [...] we arrived there, at 8.30 on the morning of March 2d [...] we stayed on the yacht, reading, writing and studying the Admiralty charts, which were a never failing source of interest at all hours. The next morning, the 3d of March, we woke to glorious weather, and at 10 o'clock we started (p. 25).

Ici le récit de voyage a toutes les caractéristiques d'un vrai journal de bord. E. Wharton semble bel et bien se plier à un exercice scolaire, dans lequel elle se soucie de l'exactitude des faits, ce qui n'est pas du tout le cas si l'on s'en réfère au passage de "March in Italy". Il s'agit à présent d'étudier quelques extraits particulièrement représentatifs des deux versions de cette même suite d'événements :

6. *Ibid.*, p. 554.

7. *Ibid.*, p. 557.

8. *Ibid.*, p. 550.

	Edith Wharton, <i>The Cruise of the Vanadis</i> , pp. 25-28.	Edith Wharton, <i>Italian Backgrounds</i> , New York : Charles Scribner's sons, 1905, pp. 127-136.
(1)	The next morning, the 3 ^d of March, we woke to glorious weather, and at 10 o'clock we started in a flat-bottomed boat for the rivers Anapus and Cyane. We were rowed across the wide harbour and the boatmen, jumping overboard, pushed our boat through the breakers over the bar at the mouth of the stream. Then we glided between low banks fringed with arundo donax, with cattle grazing in the fields on either side, and here and there a farmhouse guarded by a solitary palm or cypress.	It was, for instance, on such a March day that we rowed across the harbour of Syracuse to the mouth of the Anapus. Our brown rowers, leaping overboard, pushed the flat-bottomed boat through the line of foam where bay and river meet, and we passed over to the smooth current which slips seaward between flat banks fringed with arundo donax and bamboo. [...] Now and then, however, a gap in the papyrus showed, as through an arch in a wall, a prospect of flat fields with grazing cattle, or a solitary farm-house, low, brown, <i>tassée</i> , with a date-palm spindling against its well-curb, or the white flank of Etna suddenly thrust across the sky-line.
(2)	Presently the stream narrowed, and we passed under the overarching plumes of the feathery papyrus for which the Anapus is famous, and which grows nowhere else in Europe.	[...] as the river turns and narrows, the boat passes under an arch of Egyptian papyrus, that slender exotic reed, brought to Sicily, it is supposed, by her Arabian colonizers, and thriving, strangely enough, in no other European soil.
(3)	Now and then, through the bamboo and papyrus, we caught distant glimpses of the low slope of Epipolae, and Etna's white peak; but for the most part our view was restricted to the low-lying fields about us. It was very warm and still creeping up the river, through a continuous fringe of yellow iris [...].	This plummy tunnel so enclosed us as we advanced, that for long stretches of our indolent progress we saw only the face of the stream, the summer insects flickering on it, and the continuous golden line of irises along its edge. Now and then, however, a gap in the papyrus showed, as through an arch in a wall, a prospect of flat fields with grazing cattle, or a solitary farm-house, low, brown, <i>tassée</i> , with a date-palm spindling against its well-curb, or the white flank of Etna suddenly thrust across the sky-line.
(4)	[...] when we reached the "azure spring" where the Cyane bubbles up we were disappointed in its clearness,	So, after a long dreamy lapse of time, we came to the source of the river, the azure bowl of the nymph Cyane, who

	as the rain of the night before had stirred it up and the bottom could not be seen.	pours her pure current into the broader Anapus. The haunt of the nymph is a circular reed-fringed pool, supposedly so crystalline that she may still be seen lurking on its pebbly bed; but the recent spring rains had clouded her lair, and though, in this legend-haunted land, one always feels the nearness of <i>The faun pursuing, the nymph pursued</i> , the pool of Cyane revealed no sign of her presence.
(5)	A bridge leads across the moat dividing Ortygia from the mainland, and beyond this we passed almost at once into the open country.	These walls, the boundaries of the Greek Ortygia, have once more become the limits of the shrunken modern town, and crossing the moat beyond them, we found ourselves at once in full country.
(6)	The road mounted the slope of Epipolae, and from the ruins on the top we had a beautiful view of Syracuse, now confined within the walls of Ortygia, and of the harbour, the Plemmyrian marsh and the fields and orchards which had once been Neapolis, Tyche and Achradina; while to the northward, beyond the hills, we could just discern Etna and the faint coast-line of Calabria.	After a mile or two the road curved slowly upward and we began to command a widening prospect. At our feet lay Syracuse, girt by the Plemmyrian marsh, and by the fields and orchards which were once the crowded Greek suburbs of Neapolis, Tyche and Achradina; and beyond the ridge of Epipolæ and the nearer hills, Etna rose white and dominant against the pale Calabrian coast-line.
(7)	On the way to the harbour, we stopped at the fountain of Arethusa, a melancholy spring enclosed in high walls, and planted with some sickly papyrus.	Disappointed in our quest, we turned back and glided down the Anapus again to visit her sister-nymph, the more famed but less fortunate Arethusa, whose unhappy fate it is to mingle her wave with the brackish sea-tide in the very harbour of Syracuse, where, under the wall of the quay, the poor creature languishes in a prison of masonry, her papyrus wreath sending up an anaemic growth from the slimy bottom filled with green.

Les sept extraits dans la colonne de droite (*March in Italy*) attestent du caractère plus « poétique » de ce chapitre d'*Italian Backgrounds*, où E. Wharton se met en scène en tant que narratrice, dans la tradition des récits de voyage de l'époque (belles lettres), en s'inspirant de ses modèles (W. Irving, R. W. Emerson,

H. James). Elle utilise une formule rituelle, souvent propre aux contes, pour amorcer le récit de son aventure : “It was, for instance, on such a March day”.

Dans l'extrait (1), “we were rowed across the wide harbor and the boatmen [...]” (*The Cruise*) devient “our brown rowers”; le bateau n'est plus poussé à travers “the breakers” mais à travers “the line of foam”. Le reste du passage de “March in Italy” de ce premier extrait dénote une recherche de rythme, de musicalité et d'images de la part de l'auteur – on passe de ce qui pourrait être semblable à une prise de notes à la recherche d'une prose “d'écrivain”.

Dans les extraits 2) et 5), l'extrait de *The Cruise* offre une image cinématique des événements avec l'emploi de propositions verbales telles que “we passed almost at once **into** the open country” ou encore “we passed **under** the overarching plumes of the feathery papyrus”. Tandis que le passage de droite relève du statisme dans l'extrait 5) avec “we **found ourselves** at once in full country”, et dans l'extrait 2), le sujet de la proposition n'est plus un “we” animé : “the river turns and narrows, the boat passes under an arch of Egyptian papyrus”. Dans ces deux extraits de “March in Italy”, une distance est prise volontairement par l'auteur, que l'on pourrait qualifier d'abstraction.

Une analyse des extraits 4) 5) et 7) de “March in Italy” révèlent deux grands champs sémantiques : celui du paysage et du voyage animés (l'espace et le temps regardés et ressentis par l'auteur). La description des éléments naturels n'est pas abordée de manière réaliste. La nature est personnifiée, avec des termes, des pronoms personnels et des propositions, tous porteurs d'une dimension humaine : “her pure current”, “she may still be seen lurking”, “revealed no sign of her presence”, “to mingle her wave”, “the poor creature languishes in a prison of masonry”, “her papyrus wreath sending up an anaemic growth from the slimy bottom filled with green”. L'assimilation de la rivière Cyané à une nymphe dont le lit est pareil à un « repaire » et le cours d'eau à un animal sauvage qui « rôde » dans l'attente de sa proie, tandis que sa sœur Aréthuse dépérit dans une prison de pierre, offre des figures de l'analogie (comparaisons et métaphores) qui font basculer le récit dans l'univers de la fiction.

On peut s'interroger sur le rôle de l'intertextualité présente dans l'extrait 4), "The faun pursuing" apparaît dans le poème de 1884 de Thomas Woolner "Silenus" (vers 190). Cependant, cette citation fait probablement davantage référence à la sixième strophe de l'hymne à Artémis qui ouvre le poème *Atalante à Calydon (Atalanta in Calydon)* d'Algernon Charles Swinburne, une tragédie en vers de 1865 composée dans le style d'une tragédie grecque : "The god pursuing, the maiden hid" :

When the hounds of spring are on winter's traces,
The mother of months in meadow or plain
Fills the shadows and windy places
With lisp of leaves and ripple of rain;
Where shall we find her, how shall we sing to her,
The god pursuing, the maiden hid.

Cette strophe d'*Atalante à Calydon*, à l'image du passage de "March in Italy", fait référence à un espace-temps bien particulier, "when the hounds of spring are on winter's traces", c'est-à-dire à un mois de transition, ici un passage de l'hiver au printemps. Le narrateur est, ici, à la recherche d'une jeune fille, "the maiden hid", autrement dit Artémis, déesse de la chasse et patronne des jeunes filles non mariées, qui, comme la nymphe Cyané, demeure introuvable.

La référence à ce poème de Swinburne semble confirmer la volonté d'E. Wharton de s'éloigner du factuel représenté par le passage de *The Cruise of the Vanadis*, dans lequel le but de l'auteur est simplement de noter une information factuelle sur un événement survenu au cours de la promenade : "when we reached the 'azure spring' where the Cyane bubbles up we were disappointed in its clearness, as the rain of the night before had stirred it up and the bottom could not be seen". Le récit est ici purement informatif, visant à justifier le désappointement de l'auteur quant au dénouement de son excursion. Dans "March in Italy", elle recherche le style « belles-lettres ».

Dans l'extrait 6), le segment "The road mounted the slope of Epipolae, and from the ruins on the top we had a beautiful view of Syracuse" devient "the road curved slowly upward and we began to command a widening prospect"; de même

“we could just discern Etna and the faint coast-line of Calabria” devient “Etna rose white and dominant against the pale Calabrian coast-line”. On a ici une véritable « traduction » des notes, une « animation » de la vision initiale, purement factuelle.

1.2.2. Les outils utilisés pour aborder l'altérité

La rencontre avec les autochtones est, elle aussi, abordée de manière différente :

Edith Wharton, <i>The Cruise of the Vanadis</i> , p. 27.	Edith Wharton, <i>Italian Backgrounds</i> , New York : Charles Scribner's sons, 1905, p. 132.
As we drove along we met a great many peasants in little carts gaily painted with pictures of knights and ladies, saints and angels, and drawn by horses and mules in fantastic harnesses with plumes and scarlet tassels.	The highway itself, as we drove out toward Epipolæ, was thronged with country-folk who might have been the descendants of Theocritan nymphs and mortal shepherds, brown folk with sidelong agate eyes, trudging dustily after their goats and asses, or jogging townward in their little blue or red carts painted with legends of the saints and stories from Ariosto ⁹ .

En faisant référence aux personnages issus de ces poèmes, Edith Wharton réécrit les données de *The Cruise of the Vanadis*, en faisant référence à l'Antiquité (Théocrite), à la poésie bucolique, ainsi qu'à la Renaissance (Ariosto). E. Wharton

9. Théocrite (né vers 315 et mort vers 250 av. J.-C.) est considéré comme l'un des sept poètes de la Pléiade poétique et comme le créateur de la poésie bucolique grecque. Ludovico Ariosto (1474-1533) dit L'Arioste est, quant à lui, un poète italien de la Renaissance, dont les œuvres mêlent le tragique au plaisant et le lyrique au romanesque.

semble vouloir ouvrir l'espace de l'imaginaire commun (à travers l'intertextualité) pour le lecteur cultivé. Le lexique, ainsi que le rythme de "March in Italy" sont plus soignés ; le terme "peasants" est remplacé par "country-folk" (qui est repris plus loin avec "brown folk"), "horses and mules" devient "goats and asses" (le terme "donkeys" n'est pas employé par exemple) – elle semble être dans le monde de Claude Gellée, dit « le Lorrain » et de Salvator Rosa.



Salvator Rosa, Wooded Landscape, 1650

Le style suit la même logique, avec "we met **a great many** peasants" qui est remplacé par une structure plus recherchée : "the highway [...] was **thronged with** country-folk [...] **trudging** dustily [...], or **jogging** townward". E. Wharton semble se poser en femme de lettres pour son public new-yorkais – elle prend sa plus belle plume. *Italian Backgrounds* est un très bon exemple d'intermédiaire entre les notes de *The Cruise of the Vanadis* et les premiers essais de romans (avec, par exemple, *The House of Mirth* [1905] publié la même année qu'*Italian Backgrounds*). Visiblement, E. Wharton écrit son texte à partir de notes précises et prosaïques. Elle met du rythme et veille à choisir des termes lisibles pour les lecteurs d'*Italian Backgrounds*.

1.2.3. La référence aux éléments historiques

Dans le passage de *The Cruise of the Vanadis*, E. Wharton mentionne ensuite certains faits historiques associés à la visite de sites chargés d'histoire (pp. 27-34). Même si, comme expliqué précédemment, elle n'entre pas dans les détails et se contente parfois de noter une anecdote liée aux lieux, elle prend tout de même soin de répertorier chaque site visité :

- 1) Fort Euryale : “its walls are now a mass of ruin”, “The subterranean passages, however, the flights of stairs, archways and galleries, are almost intact, and the places are even visible where the mounted soldiers tied their horses to the walls”.
- 2) Les rues de Syracuse : “The streets are narrow and winding, and many of the houses have handsome wrought-iron balconies and carved escutcheons”.
- 3) La cathédrale « Santa Maria del Piliero » : “whose ugly Renaissance façade is placed like a mask before the cella and peristyle of the Doric temple of Athene”, “It is interesting to see how much of the temple is preserved—the columns of the peristyle embedded in the outer wall of the church, and the cella cut through to form the piers of the nave—and sad to note how brutally the Christian adapter handled his materials”, “This temple of Athene was celebrated for its possessions and especially for its doors adorned with carvings in ivory and gold; and one of the crimes of which Cicero accused Veres [*sic*], was the robbery of these treasures, which he carried off to Rome”.
- 4) Le palais épiscopal : “has a picturesque inner court, lined with ancient columns, and full of flowers”.

- 5) Le théâtre grec : “The tiers of seats, hewn in the rock, are still distinctly seen”.
- 6) L’oreille de Denys : “the sounding cavern hewn out of the quarry in which the prisoners of the tyrant were forced to work”, “The cavern, whose ear-like entrance [...] must have been a bad place to exchange confidences in when the tyrant was hidden in his little chamber at the upper end”.
- 7) Les ruines de l’amphithéâtre romain et les restes de « l’Ara » : “the immense altar 640 feet long, built by that Hieron who reconstructed Sicily after the withdrawal of the army of Pyrrhus”.
- 8) La « Latomia di Santa Venere », une autre carrière : “now converted into a private garden”.
- 9) Une autre carrière transformée elle aussi en jardin, celui de la « Villa Landolina » : “which seemed still more wildly overgrown with a tropical wealth of flowers and fruit”.
- 10) L’église San Giovanni et l’ancienne crypte de St Marcien : “through which we were conducted by two picturesque young Franciscans. They showed us the fading frescoes on the walls, and the place where St. Paul preached when he “tarried three days” in Syracuse”.
- 11) Les catacombes de Syracuse : “far finer than those of Rome or Naples”.

12) Les ruines d'un monastère de l'ordre des capucins et la carrière « Latomia dei Cappuccini » : “a quarry more tragically famous than any other in Syracuse, for it was here that the last remnant of the Athenian army was “destroyed with an utter destruction”.”

Edith Wharton revient en détail sur les différentes activités et visites qui ont ponctuées sa journée, notant consciencieusement toutes les informations utiles en sa possession ou portées à sa connaissance sur tel ou tel sujet. Comme le souligne Bertrand Réau, apprendre à être à l'aise dans des contextes sociaux et culturels divers représente un atout majeur pour qui aspire aux positions sociales les plus élevées ou à une carrière littéraire. Il s'agit de montrer ses qualités culturelles, son prestige, et surtout sa capacité à alimenter les conversations mondaines. Autant d'aptitudes que les voyages aident à développer. Ainsi c'est clairement ici l'objectif éducatif attaché au voyage académique qui se détache, visant à produire des jeunes *scholarly trained* (« familiers du monde des idées »), en quête d'érudition¹⁰.

À l'inverse, dans “March in Italy”, E. Wharton ne mentionne que la visite du Fort Euryale en y rattachant des éléments historiques, puis fait référence aux jardins des carrières, à un monastère et à une villa, sans les nommer. L'intérêt de l'apport historique est secondaire et ne revêt aucun caractère essentiel si ce n'est une intention de renvoyer au passé, “[to] feel the sudden nearness of the past”, de raconter une « histoire vraie ».

Il semble intéressant de noter qu'E. Wharton ne fait référence aux événements passés que pour en souligner les éléments tragiques :

“[...] these bare unshaded pits of death, where the Greek captives of Salamis died under the lash of the Sicilian slave-driver and the arrows of the Sicilian sun”, “here, where the chivalry of Athens perished of heat and thirst, a damp mantle of foliage [...] effaces, like a pitiful hand on a burning brow, the record of that fiery

10. Bertrand Réau, « Du « grand tour » à Sciences Po, le voyage des élites, Parcourir le monde pour conserver sa place... Ou comment, depuis le XVII^e siècle, la domination locale se régénère à l'étranger », *Le Monde diplomatique*, 2012, <http://www.monde-diplomatique.fr/2012/07/REAU/47948>.

martyrdom”, “the quarries are as good to grow flowers in as to torture men [...], as propitious to vegetation as it was destructive to human life”, “the “blood of the martyrs” sends up an exuberant growth”, “these hell-pits [...] where the Syracusan citizens, under their white umbrellas, used to lean over and taunt the captives dying in the sun”.

Il semble clair qu’elle s’essaie ici à l’écriture, en ayant recours à des phrases très rythmées (par exemple “these 'bare un'shaded 'pits of 'death”).

1.3. Une place plus importante faite à la subjectivité

Dans “March in Italy”, E. Wharton insiste davantage sur l’émotion personnelle, en tenant compte de ses centres d’intérêt, de ses goûts, de ses valeurs et de la manière dont ils évoluent. À cet égard, on ne peut manquer de constater son intérêt tout particulier pour la végétation et la botanique, qui prend même le pas sur son attachement à l’architecture :

“There was a peculiar charm in the sudden transition from the old brown streets saturated with history to this clear smiling land where only the spring seemed to have written its tale—its ever-recurring, ever-fresh record of blossom and blade miraculously renewed”, “the prodigal blossoming of the Sicilian March had covered the ground with a suffusion of colour which made even the mighty ruins of the fortress seem a mere background for the triumphant pageant of the spring”, “the walls and towers will remain—but this transient beauty must be caught upon the wing”, “the spring pilgrim’s memory of Syracuse must be a blur of golden-brown ruins immersed in a sea of flowers”.

Encore une fois, le but du récit est de laisser transparaître une « émotion » littéraire personnelle, bien plus qu’un catalogue de faits. Ainsi les descriptions de paysages pittoresques et de la végétation luxuriante sont mises au premier plan dans le recueil *Italian Backgrounds* ; comme elle le précise : “The appeal of architecture and history pales before this vast glory of the loosened soil¹¹”. Cette approche est à rapprocher du parti pris des auteurs de récits de voyage de l’époque. C’est d’ailleurs les éléments naturels qui semblent instaurer l’« événement équilibrant », propre à tout récit, qui marque la fin de ce chapitre et

11. Edith Wharton, *Italian Backgrounds*, *op. cit.*, p. 134.

qui établit un état final d'équilibre. E. Wharton fait référence au jardin « en proie au délire » dans le roman d'Émile Zola paru en 1875, *La Faute de l'abbé Mouret*. Un jardin dans lequel Serge, le personnage principal, sent monter en lui l'appel des sens, appel qui jusqu'alors avait été refoulé par son éducation et ses devoirs de prêtre. Or cet élan se voit donner libre cours au *Paradou*, au contact de ce jardin merveilleux, cette sorte de paradis terrestre à la végétation luxuriante. Serge va peu à peu découvrir l'amour, jusqu'à y trouver justement son équilibre. Il finira cependant par être cruellement chassé de ce paradis végétal avant de voir s'éteindre en lui toute forme de désir. Le passage de "March in Italy" se termine par une note semblable, visant à mettre en évidence la toute-puissance de la nature – une force qui aura toujours l'ascendant sur l'homme : "a great hedge of prickly pear writhes mockingly against the sky".

Au cours des dix-sept ans qui séparent les deux récits, le style d'E. Wharton s'est beaucoup affirmé. Dans *Italian Backgrounds*, il dénote une certaine finesse et assurance qui l'ont conduit à des choix stylistiques précis. Le récit est à présent abordé de manière créative puisqu'elle travaille au-delà des normes imposées, ce qui a fluidifié sa production littéraire : angles d'attaque, enrichissement des idées, des choix stylistiques, lexicaux, etc.

2. L'évolution de son style – de la réalité à la fiction

2.1. À travers l'objectif d'un appareil photographique

Dans son introduction à la première édition de *The Cruise of the Vanadis* (1992), Claudine Lesage souligne l'apport très important de détails factuels, comme si le récit de la croisière était une photographie sous forme de mots :

[...] she accumulates historical details and descriptions, using for this purpose her diary as if it was a camera and taking photos of the most striking views she encounters, [...] a kind of blank and neutral darkroom, a photographic lens which simply recorded the image presented to it [...]¹.

E. Wharton semble vouloir agir à la manière d'un appareil photographique, en prenant note de ses impressions le plus fidèlement possible, en laissant donc de côté tout apport fictionnel. Elle ne mentionne d'ailleurs la présence d'un appareil photographique qu'à deux reprises dans son récit de voyage : "I ran in close to Iveron and tried to photograph it, but the launch rolled so that I could not steady the camera" (p. 175), "looking over our photographs" (p. 240). E. Wharton voulait être l'appareil photographique elle-même, à la manière du narrateur dans *Goodbye to Berlin* (1939) de Christopher Isherwood : "I am a camera with its shutter open, quite passive, recording, not thinking²". Ce qui rappelle également la trilogie *U.S.A.* (1938) de l'écrivain américain John Dos Passos, qui comprend des fragments autobiographiques écrits en utilisant la technique de courant de conscience (*stream of consciousness*), intitulés « Camera Eye ».

Cependant, malgré une approche majoritairement descriptive, il ne s'agit pourtant pas, comme souligné auparavant, d'une série d'impressions notées au hasard. La structure du manuscrit dactylographié présente une organisation basée

-
1. Claudine Lesage, Introduction à : Edith Wharton, *The Cruise of the Vanadis*, Amiens : Sterne, 1992, p. 11.
 2. Christopher Isherwood, *Goodbye to Berlin* (1939), New York : New Directions Publishing Corporation, 2012, p. 3.

sur des thèmes et des motifs récurrents : description des fêtes religieuses ou des spectacles en plein air, observations sur les spécificités du paysage, sur les jardins, sur la végétation, comptes rendus sur l'art et l'architecture, sur les us et coutumes religieuses et domestiques des locaux, accompagnés de notes particulières sur l'ameublement des intérieurs, références aux événements, personnages historiques et mythologiques, etc. ; autant d'éléments qui participent à la définition de ses valeurs idéologiques, c'est-à-dire, sa position de connaisseuse, de dilettante, d'experte et de voyageuse. E. Wharton ne présente pas seulement des faits, elle les interprète. Son approche allie objectivité, subjectivité et jugement critique, comme le montre cet extrait :

In looking at marble ruins one may feel less strongly that they are only ruins, after all; but to me, at least, it was the first thought at Girgenti. How the architect would remain exposed to the eyes of future critics! How he would have smiled, perhaps, at the sentimentality of those who affect to see in these remains the beauty with which the finished whole was invested! Truly, in admiring the temples of Girgenti: *Gefühl ist Alles* ("Feeling is everything") (p. 53).

Ces récits de voyage présentent, comme ceux de l'époque, une variation autour de motifs récurrents, de topiques communes, et semblent également être la source de l'inspiration artistique qui a conduit E. Wharton à la fiction. Comme le remarque Claudine Lesage, il semblerait qu'E. Wharton s'exerçait au métier d'écrivain à travers ce journal de bord : "Just as a violinist diligently practises her scales before appearing in front of an audience she had been writing extensively though privately [...], [and] one gets the feeling that she is already learning to master her instrument³". Cela n'apparaît assez clairement que dans certaines descriptions d'*Italian Backgrounds*. Dans les passages étudiés, l'auteur semble plutôt « se faire la main », opposant le factuel (et simple) et l'élaboré – elle reprend ses notes et les travaille.

3. Claudine Lesage, Introduction à : Edith Wharton, *The Cruise of the Vanadis*, Amiens : Sterne, 1992, pp. 10 et 12.

2.2. La rencontre avec son « autre soi »

La deuxième version (le chapitre de “March in Italy” et plus largement *Italian Backgrounds*) pourrait s’interpréter comme une phase intermédiaire ; alors que *The Cruise of the Vanadis* semble être, pour elle, le lieu d’apprentissage à l’écriture fictionnelle, *Italian Backgrounds* est l’occasion de la mise en pratique.

The Custom of the Country (1913) illustre également ce passage de la réalité à la fiction. Le personnage principal de ce roman, Undine Spragg, est une jeune femme capricieuse et arriviste du Midwest américain, perpétuellement insatisfaite, qui rêve de côtoyer la haute bourgeoisie et de voir se concrétiser son désir d’ascension sociale au sein de la société new-yorkaise. Jeune fille gâtée qui ne supporte pas qu’on lui résiste, elle parvient à s’ouvrir les portes de l’aristocratie new-yorkaise grâce à son mariage avec Ralph Marvell, un jeune homme de bonne famille, sensible et cultivé et qui, fasciné par sa beauté, l’épouse aussitôt. Il se voit rapidement obligé de prendre un métier pour subvenir aux besoins extravagants de sa femme, dont le désir de reconnaissance sociale la pousse au divorce. Elle devient la maîtresse du riche Peter Van Degen, marié à la cousine de Ralph, Clare, puis part pour la France, en abandonnant son fils. Elle y rencontre le marquis Raymond de Chelles qui lui ouvre les portes du Faubourg Saint Germain. Cependant, pour prétendre pouvoir se remarier, Undine doit récupérer son fils à ses côtés, ce qui conduit au suicide de Ralph, qui ne supporte pas l’idée que son fils lui soit retiré. À présent mariée à un aristocrate et enrichie par sa vénalité, Undine, perpétuelle insatisfaite, s’ennuie très vite dans son château. Elle divorce une seconde fois et s’allie à Elmer Moffat, un ancien ami d’enfance devenu riche, avec qui elle partage de nombreux traits de caractère (il était d’ailleurs son premier mari, qu’elle avait épousé avant son départ du Middle-West). Ils finissent par s’installer sur la 5^e avenue mais ce sentiment de constante insatisfaction détruit Undine qui réalise que le bonheur pour elle est inatteignable.

2.3. Le passage de la réalité à la fiction à travers l'expérience du voyage

Dans cette troisième version (*The Custom of the Country*), E. Wharton utilise l'expérience du voyage comme source de matière première de son inspiration. Durant leur lune de miel, Ralph se réjouit de pouvoir faire découvrir à Undine le charme du paysage italien, à travers les villes de Sienne et de Naples. E. Wharton exploite l'essence de l'expérience sensuelle du sud pour établir l'incompatibilité entre les deux personnages principaux. La scène est d'abord décrite à travers le filtre de la conscience de Ralph, avec qui l'on découvre les premiers signes avant-coureurs de l'ultime aliénation du couple :

“You look as cool as a wave”, he said, reaching out for the hand on her knee. She let him have it, and he drew it closer, scrutinizing it as if it had been a bit of precious porcelain or ivory. It was small and soft, a mere featherweight, a puff-ball of a hand—not quick and thrilling, not a speaking hand, but one to be fondled and dressed in rings, and to leave a rosy blur in the brain. The fingers were short and tapering, dimpled at the base, with nails as smooth as rose-leaves. Ralph lifted them one by one, like a child playing with piano-keys, but they were inelastic and did not spring back far—only far enough to show the dimples. [...] to Ralph, the loveliness was enhanced by the latent doubt. He remembered afterward that at that moment the cup of life seemed to brim over⁴.

Cette expérience est gravée dans sa mémoire et devient emblématique du piège dans lequel il s'est enfoncé. La réminiscence de cette expérience douloureuse ponctue le récit :

The turnings of life seldom show a sign-post; or rather, though the sign is always there, it is usually placed some distance back [...]. Ralph Marvell, pondering upon this, reflected that for him the sign had been set, more than three years earlier, in an Italian ilex-grove. That day his life had brimmed over—so he had put it at the time. He saw now that it had brimmed over indeed: brimmed to the extent of leaving the cup empty, or at least of uncovering the dregs beneath the nectar. He knew now that he should never hereafter look at his wife's hand without remembering something he had read in it that day. Its surface-language had been sweet enough, but under the rosy lines he had seen the warning letters.

4. Edith Wharton, *The Custom of the Country*, *op. cit.*, pp. 141 et 144.

Since then he had been walking with a ghost: the miserable ghost of his illusion⁵.

Cette troisième version offre un aperçu unique et saisissant de la manière dont les impressions sensuelles liées aux lieux visités et, plus précisément l'Italie, ont été soigneusement conservées en vue d'un usage futur. Le contraste est frappant, Ralph s'épanouit dans le climat calme et serein de la campagne italienne, dont le cadre, propice à son épanouissement et à la création littéraire, l'encourage à rédiger l'œuvre dont il a toujours rêvé :

I saw the vision of a book I mean to do. It came to me suddenly, magnificently, swooped down on me as that big white moon swooped down on the black landscape, tore at me like a great white eagle-like the bird of Jove! After all, imagination WAS the eagle that devoured Prometheus!⁶

Alors qu'Undine, quant à elle, aspire à satisfaire son irrépressible désir de destinations à la mode, de séjours dans les plus grands hôtels et de foule, entourée des plus hauts noms de la haute société :

In the carriage, [...] she remained insensible to the soft spell of the evening, noticing only the heat and dust, and saying, as they passed under the wooded cliff of Lecceto, that they might as well have stopped there after all, since with such a headache as she felt coming on she didn't care if she dined or not.

Ralph looked up yearningly at the long walls overhead; but Undine's mood was hardly favourable to communion with such scenes, and he made no attempt to stop the carriage. Instead he presently said: "If you're tired of Italy, we've got the world to choose from" [...], and it came to him, with the sharpness of a knife-thrust, that a crowd was what she wanted—that she was sick to death of being alone with him.

He sat motionless, staring ahead at the red-brown walls and towers on the steep above them. After all there was nothing sudden in his discovery. For weeks it had hung on the edge of consciousness, but he had turned from it with the heart's instinctive clinging to the unrealities by which it lives⁷.

C'est vraisemblablement le « mauvais touriste » qu'E. Wharton condamne à travers le personnage d'Undine, qui est l'incarnation du touriste bourgeois

5. *Ibid.*, p. 221.

6. *Ibid.*, p. 152.

7. *Ibid.*, pp. 144-47.

dépourvu d'imagination qui voyage dans le but d'une reconnaissance et d'une gloire sociale, totalement indifférent à un quelconque épanouissement intellectuel. Undine se caractérise comme un être superficiel, insensible et même hypocrite, incapable d'apprécier le voyage à sa juste valeur :

[...] their months of desultory wandering from one remote Italian hill-top to another must have seemed as purposeless to her as balls and dinners would have been to him. An imagination like his, peopled with such varied images and associations, fed by so many currents from the long stream of human experience, could hardly picture the bareness of the small half-lit place in which his wife's spirit fluttered. Her mind was as destitute of beauty and mystery as the prairie school-house in which she had been educated; and her ideals seemed to Ralph as pathetic as the ornaments made of corks and cigar-bands with which her infant hands had been taught to adorn it⁸.

E. Wharton puise constamment son inspiration dans l'expérience du voyage, dont elle se sert comme matière première et point de départ pour ses écrits. Il serait même légitime de se demander si l'expérience des Marvell, qui comprennent, à la faveur de leur lune de miel sur le sol italien, à quel point leur couple est inharmonieux et voué à l'échec, ne serait pas le reflet d'une expérience vécue personnellement et l'aveu d'un constat fait vingt-cinq ans plus tôt à bord du *Vanadis*.

8. *Ibid.*, p. 147.

CONCLUSION

Do you see how necessary a world of pains and troubles
is to school an Intelligence and make it a Soul¹?

L'importance de *The Cruise of the Vanadis* réside principalement dans ce que représente ce récit dans la carrière littéraire d'E. Wharton. Il s'agit de l'un de ses premiers textes, si l'on excepte quelques fragments de poésie et un roman de jeunesse, *Fast and Loose*, qu'elle écrit en 1876, à l'âge de quatorze ans. Ce roman est le seul écrit permettant de rendre compte de l'évolution de l'auteur au cours des vingt-cinq premières années de sa vie. Comme on l'a vu, E. Wharton a commencé à publier très tard ; son premier livre à succès est *The Decoration of Houses* en 1897, suivi, en 1904, par *Italian Villas and Their Gardens* et précédé de peu par son premier roman *The Valley of Decision* en 1902 avec, une fois de plus, l'Italie pour décor, autrement dit son premier amour.

Cette période de silence apparent constituait en fait une sorte de préparation mentale, non seulement, par le biais de l'étude approfondie des chefs d'œuvres de la littérature, des grands courants européens, des arts, etc., mais également, par l'exercice de ses talents d'observatrice et de sa mémoire exceptionnelle, capable d'enregistrer ponctuellement ses impressions du séjour en Europe et de la vie familiale sur le continent américain :

But those earlier years had not been wasted. She not only read deeply in English, French, Italian and German literature; her keen eyes had taken in and her copious memory had recorded the myriad details of her childhood visits to Europe and her home life in brownstone Manhattan and the shingle villas of Newport. She had stored a gallery in her mind from which she would be able to illustrate the many volumes she was destined to write².

-
1. John Keats [Lettre à George et Georgina Keats], 14 février-3 mai 1819. Passage souligné par Edith Wharton dans ses archives. Cité dans : Hermione Lee, *Edith Wharton, op. cit.*, p. 669.
 2. Louis Auchincloss, Introduction à : Edith Wharton, *The Cruise of the Vanadis* (1992), New York : Rizzoli, 2004, p. 15.

Pendant son enfance, ses loisirs et ses centres d'intérêt ont toujours été extrêmement variés, mais, comme je l'ai déjà souligné, ils étaient radicalement opposés à ceux des enfants de son âge. Dotée d'une maturité intellectuelle bien supérieure, Edith s'intéresse aux nombreux ouvrages de la bibliothèque de son père, elle observe de très près des lieux visités durant ses fréquents séjours en Europe, et surtout elle veille à l'épanouissement de sa propre imagination qui devient très vite une sorte de refuge mental et de rébellion intérieure contre un monde qu'elle a du mal à accepter. Enfant, elle évolue dans son propre univers imaginaire – un univers créé de toute pièce par son esprit de romancière en herbe.

Si elle redit à de nombreuses reprises son aversion pour les guides de voyage, il semblerait cependant, d'après ce que l'on peut lire dans *The Cruise of the Vanadis*, qu'elle les ait tous consultés (plus particulièrement ceux de Murray et de Playfair). C'est notamment le cas pour les catacombes de Syracuse : "I boldly assert, on the authority of a guide-book which I read afterwards, that the catacombs of Syracuse are far finer than those of Rome or Naples³" (p. 33); ou encore à Amorgos : "We went ashore for a donkey, and at 1.30 p.m. started off in search of the monastery mentioned by Playfair⁴" (p. 95).

Ce n'est pas la profusion d'informations et de connaissances qu'Edith rejette, mais plutôt le fait de se contenter de croyances, d'idées reçues et d'opinions toutes faites. Au-delà des voyages effectués dans son enfance, elle a véritablement découvert l'Europe, non pas à travers les guides et les récits de voyage comme celui que Kinglake publie en 1844 sur l'Europe de l'Est, *Eothen*, mais bien plus à travers les œuvres d'Homère, de Shelley, de Pindare et de

3. Il s'agit vraisemblablement du guide touristique de Robert Lambert Playfair, *Handbook to the Mediterranean: Its Cities, Coasts and Islands*, *op. cit.*, p. 407 : "the Catacombs, those wonderful sepulchral vaults, amongst the most interesting monuments of ancient Syracuse, and far more extensive and regular than those of Naples or Rome".

4. Il s'agit de Robert Lambert Playfair, *Handbook to the Mediterranean: Its Cities, Coasts and Islands*, *op.cit.*, p. 149 et John Murray, *Handbook for travellers in Greece*, London : John Murray, 1884, p. 585. L'île est célèbre pour son monastère de Chozoviotissa accroché à la falaise.

Macaulay. Elle a d'ailleurs à bord du *Vanadis* un exemplaire de la traduction de l'*Odyssée* par Andrew Lang et même plus tard, en 1926, à bord du yacht *Osprey*⁵.

Par la suite, elle choisit des sentiers qui n'ont jamais été empruntés par ses contemporains, faisant ainsi délibérément abstraction des guides : “we passed an English steam-yacht of our own size, the first we had seen in a month, so far off the beaten track had our wanderings taken us” (p. 187). Et bien que les références personnelles soient réduites au minimum, *The Cruise of the Vanadis* n'est pas qu'un simple livre d'observation – l'œil de l'auteur est déjà entraîné par ses lectures. Dans *A Motor-Flight through France*, son récit de voyage de 1908, E. Wharton tente d'illustrer cette communion avec les éléments naturels qui nourrit les forces créatrices de l'imagination dans laquelle l'auteur puise l'essence de son art :

[...] what other form of travel could have brought us into such communion with the spirit of the Loire as our smooth flight along its banks in the bland May air? For, after all, if the motorist sometimes misses details by going too fast, he sometimes has them stamped into his memory by an opportune puncture or a recalcitrant “magneto”; and if, on windy days, he has to rush through nature blindfold, on golden afternoons such as this he can drain every drop of her precious essence⁶.

C'est un panorama de paysages rares, sinon exceptionnels, aux couleurs méditerranéennes, agrémenté de sites culturels, qu'offre *The Cruise of the Vanadis*. Longeant la Méditerranée, E. Wharton a choisi d'exhiber des beautés naturelles d'une variété inégalée. La sensibilité de l'auteur devant de tels paysages est frappante, sa finesse d'observation, ainsi que la manière saisissante dont ses impressions sont couchées par écrit : “every turn opened up beautiful views over valley, hill and sea, with glimpses nearer at hand of fragrant orange gardens, and scattered palms and cypresses. [...] every angle of the sheer rock on which it is

5. Edith Wharton [Lettre à Margaret ('Daisy') Chanler, 20 février 1926] et [Lettre à Gaillard Lapsley, 22 avril 1926], Benstock. Citées dans : Hermione Lee, *Edith Wharton, op. cit.*, p. 84.

6. Edith Wharton, *A Motor-Flight Through France, op. cit.*, pp. 35-36.

built bristled with prickly pear, as if to arm it more formidably still” (p. 41).
E. Wharton dévoile picturalement le paysage, surtout dans les plans d’ensemble, les arrivées au port, dans les baies ou les golfes, ou encore pendant la navigation à petite distance des côtes ou bien du haut d’une falaise ou d’un promontoire :

[...] we were among the little islands to the north of Corfu, and each moment as we advanced the scenery grew more beautiful.

Ahead of us, were the Albanian mountains, plunging abruptly down to the sea, their peaks covered with snow, and not a tree or house visible on their slopes, on our right the hills of Corfu, clothed from crown to base in forests of olive and cypress, with villages nestling in the trees. As we rounded the north-eastern cape of the island and entered the straits, the line of the Albanian coast grew less wild, and the hills more fancifully broken, with white towns scattered among them here and there; while just ahead of us, in mid-channel, rose a sharp rock with a white lighthouse on its crest. We soon sighted the citadel of Corfu, on its bold height, although the town was still hidden from us by the intervening island of Vido. We ran close along the shore, under hills clothed in interminable olive-groves, and the landscape, overhung by a grey sky through which the sun faintly struggled, had an unreal, moonlit look, like the scenery of a dream (pp. 58-59).

Elle est sensible aux couleurs dont se pare le paysage de la Grèce et en restitue la palette de tons en un trait de pinceau :

Never in my life have I seen such a marvellous scale of colours as clothes the Gulf of Aegina; first the blinding blue sea, then the rocks projecting into it, brilliant with tints of russet and primrose and streaks of pale green; then the hills of the middle distance, of tenderest ashes-of-roses, with blue of the remoter mountains, melting imperceptibly into the embracing sea and sky (pp. 192-93).

Son regard capture et assimile les prises de vue depuis le pont du *Vanadis*, ou encore depuis une voiture dans le train – autre point d’observation – puis sa plume en restitue les détails les plus sensuels, comme à l’approche de Termini, en Sicile, à l’aube du jour :

The first hour of the journey was delightful, as the line runs along the shore through delicious verdure, with occasional glimpses of Cape Zafferano and the mountains round Palermo. As we neared Termini, a fleet of boats with snowy lateen sails came in across the bay, relieved against the background of blue mountains, and forming one of the prettiest of the pictures which are forever succeeding each other in this most picturesque country (p. 50).

Les adjectifs “delightful”, “delicious” et “picturesque”, ainsi que le superlatif “prettiest” sont tous appréciatifs et non descriptifs. Ils expriment la réaction personnelle de l’auteur à la vue de ces paysages.

Si la restitution du paysage nocturne d’Athènes traduit une impression très subjective, avec pour toile de fond les temples de l’Acropole, auréolés par la profusion de plantes et d’arbres, par le scintillement des lumières et par le rideau de montagnes, ou celle des nombreux décors végétaux et floraux, elle reste cependant toujours très réaliste. En décrivant les couleurs et les sons, elle fixe aussi les transformations du paysage comme sur le palimpseste des événements historiques et naturels qui ont marqué les autochtones. Elle tente d’appréhender les mœurs de cette mosaïque de civilisations qui offre un vif contraste avec ce qu’elle connaît de la culture occidentale.

La rédaction de ce journal de bord ne traduit pas seulement sa volonté de se plier aux exigences d’un exercice conventionnel, elle constitue surtout une sorte d’atelier d’écriture. Claudine Lesage souligne que les débuts d’E. Wharton en qualité d’écrivain n’ont nullement été un pur hasard : “It has often been thought that her beginnings as a writer were a mere accident, an occupation for an idle rich woman. *The Cruise of the Vanadis* tends to prove the contrary⁷”. Même s’il est difficile d’entrevoir dans *The Cruise of the Vanadis* ce que seront trois grands romans comme *The House of Mirth* (1905), *The Custom of the Country* (1913), ou *The Age of Innocence* (1920), l’important est de marquer les étapes de son métier d’écrivain. Bien qu’il ait été rédigé dans une optique privée, cet écrit revêt un intérêt tout particulier du point de vue de son incidence, puisqu’on y trouve déjà les référents culturels, artistiques et littéraires de l’auteur, ses orientations idéologiques – son adhésion à certaines valeurs – et surtout le fondement de sa

7. Claudine Lesage, Introduction à : Edith Wharton, *The Cruise of the Vanadis*, Amiens : Sterne, 1992, p. 10.

prose : “the excitement of feeling that one is witnessing the genesis of a great literary career⁸”.

Il est clair que ce récit de voyage représente un exercice formateur, comme une prise de position ou un acte d'évaluation à la fois personnel et professionnel : “In her log of the *Vanadis* we have a kind of dress rehearsal for the fiction of one of America's greatest novelists. [...] We see in what she wrote about her cruise that she was ready to set her stages, to fill her backgrounds, to create the world in which her characters would enact her plots⁹”. La vraie question est : aurait-il été possible d'en arriver aux mêmes conclusions en 1888, ou dans les années qui ont juste suivi la rédaction de ce récit, ou en d'autres termes, avec le récit de *The Cruise of the Vanadis* peut-on dire : il y a là une future romancière... ? Cela semble peu probable ; c'est seulement à la lumière des romans qui la consacreront bien plus tard que l'on peut déceler l'influence de ce premier récit, et plus largement de ses expériences de voyage.

Le souvenir du voyage en Europe a constitué une véritable source d'inspiration pour ses futures intrigues. Il contribua également à conforter E. Wharton dans le sentiment éprouvé depuis sa petite enfance que le voyage à travers l'Europe est synonyme de plaisir, tandis que le retour aux États-Unis est souvent accompagné d'une forte déception, la conduisant finalement à l'éloignement définitif par son installation en France. Cette ambivalence qu'elle éprouva vis-à-vis de l'appartenance à une culture, avec cette volonté quasi incessante de ne jamais poser pied à terre, se retrouve dans la trame de ses romans centrés sur les thèmes de l'oppression et du piège, ainsi que dans les profils psychologiques de ses personnages. Elle semble constamment se ranger du côté de ses victimes et de ceux qui, conscients du pouvoir des conventions sociales, prennent le parti de ne pas se soumettre aux obligations imposées par la société. Elle semble, à l'inverse, concernée par d'autres qui préfèrent sacrifier leurs

8. Louis Auchincloss, Introduction à : Edith Wharton, *The Cruise of the Vanadis* (1992), New York : Rizzoli, 2004, p. 16.

9. *Ibid.*, pp. 16 et 17.

passions dans l'espoir de parvenir à s'adapter et à trouver une place dans la société à laquelle ils entendent appartenir.

Ces quatre mois passés en Méditerranée marquèrent une véritable étape dans sa vie, tel un « rite de passage » : “Those four months in the Ægean were the greatest step forward in my making¹⁰”. Elle s'en souvient donc comme de l'étape la plus importante dans ce qu'elle appelle “my making” et que l'on peut comprendre comme le parcours qui l'a menée à une certaine maturité, à la fois personnelle et professionnelle. La publication d'un tel écrit, de son vivant, n'aurait-elle pas représenté, à ses yeux, une intrusion au cœur même de son intimité, tant est importante sa signification symbolique ? En 1933, à la suite d'un voyage en automobile entre Alger et Médenine, accompagnée de Percy Lubbock et de Gaillard Lapsley, E. Wharton avoue à demi-mot la raison pour laquelle elle avait pris la décision de ne jamais divulguer l'existence de *The Cruise of the Vanadis* :

[...] to readers who may fly to Ur, or motor across the Atlas to Timbuctoo, in the course of an ordinary holiday excursion, it can be of little interest to learn how Timgrad looked to me under a full moon, or what song the siren sang when I tried to pick up a passage from Gabès to the Lotus-eaters. All this is locked away in me in a safe place; but I must go there alone to count my treasures, for if I offered them to other eyes they might turn into a pinch of dust, like that beautiful Etruscan queen too rashly dragged from her painted tomb into the daylight¹¹.

10. Edith Wharton, *A Backward Glance*, *op. cit.*, p. 98.

11. *Ibid.*, pp. 334-35.

ANNEXES

Les références intertextuelles

Il est difficile de se rendre réellement compte de l'étendue des connaissances d'Edith Wharton lorsqu'elle écrit *The Cruise of the Vanadis*. Elle est à peine âgée de vingt-six ans, mais elle a déjà énormément lu et l'influence de ses lectures est considérable. Les deux tableaux ci-dessous répertorient aussi fidèlement que possible l'ensemble des références intertextuelles qui ont pu être relevées dans *The Cruise of the Vanadis*. Contrairement au second (p. 418), le premier tableau comprend les citations pour lesquelles Edith Wharton ne donne aucune référence.

- **Sans référence**

Pages	Citations	Références
	<p>“Wär nur ein Zaubermantel mein Und trüg er mich in fremde Länder Mir sollt' er um die köstlichsten Gewänder, Nicht feil um einen Königsmantel sein”.</p>	<p>Citation exacte : Ja, wäre nur ein Zaubermantel mein! Und trüg' er mich in fremde Länder, Mir sollt' er, um die köstlichsten Gewänder, Nicht feil um einen Königsmantel sein. Johann Wolfgang von Goethe, <i>Faust: der Tragödie erster und zweiter Teil, Urfaust</i> (1808), p. 41, München : C.H.Beck, 2010.</p>
8	<p>“the Jewesses with silk turbans over their plaited hair (like 17th century pictures of Judith or Herodias) loose flowing</p>	<p>Hérodiade (ou Herodias), princesse juive, née dans les deux premières décennies avant notre ère, était la petite fille d'Hérode le Grand. Elle aurait demandé l'exécution de Jean-Baptiste. Judith apparaît dans <i>Le livre de</i></p>

<p>sleeves of embroidered gauze or muslin, and flowered silk dresses with jackets braided with gold”.</p>	<p><i>Judith</i>, livre deutérocanonique de la Bible, qui relate le plan audacieux mis au point par la belle pour décapiter Holopherne, le général en chef de l’armée assyrienne, écartant ainsi la menace d’une évasion.</p>
---	---



Hérodias et la tête de Jean-Baptiste, peinture à l’huile, Elisabetta Sirani, XVII^e siècle



Judith et la tête d’Holopherne, peinture à l’huile, Elisabetta Sirani, XVII^e siècle

Pages	Citations	Références
53	“Truly, in admiring the temples of Girgenti: <i>Gefühl ist Alles</i> ”.	« Tout n’est que sentiment ». Goethe, <i>Faust I</i> , 1808, v. 3456.
65	“the southern cliffs of Santa Maura, from which Sappho is supposed to have thrown herself into the sea”.	L’auteur comique grec, Ménandre (fin du IV ^e siècle av. J.-C.), raconte dans sa pièce <i>Leukadia</i> , la légende selon laquelle Sappho (ou Sapho), poétesse grecque (VII ^e -VI ^e siècles av. J.-C.) qui vivait dans l’île de Lesbos, se serait jetée dans la mer du haut de la falaise de l’île de Leucade, sous l’effet de son désir pour le dédaigneux Phaon qu’elle poursuivait. Une statue de la poétesse, œuvre du sculpteur Silanion, retrouvée en Sicile, faisait partie des œuvres d’art dérobées par Verrès. Cette scène du saut à l’île de Leucade décorait la chapelle des Néo-Pythagoriciens de Rome, sous le règne de l’empereur Claude (10 av. J.-C.-54). Cette intrigue inspira également à Charles Gounod (1818-1893), un opéra en trois actes, <i>Sappho</i> (1851). Elle inspira également plusieurs peintres, parmi lesquels Théodore Chassériau (1819-1856), Gustave Moreau (1826-1898) et Henri Manguin (1874-1949).
65	“we were in the narrow channel between the islands of Ithaca and	<i>Epipsychidion</i> (1822) de Percy Bysshe Shelley, v. 135-139 : “We two will rise, and sit, and walk together, / Under the roof of

	Cephalonia, rushing on through the sapphire-blue straits “under a roof of blue Ionian weather”.”	blue Ionian weather, / And wander in the meadows, or ascend / The mossy mountains, where the blue heavens bend / With lightest winds, to touch their paramour”.
72	“At this season of the year the island, though no longer “wooded Zacynthus”, certainly merits its later name of “Flor di Levante”.”	Homère la présente comme « couverte de forêts » (<i>Odyssée</i> , IX, 24) et Virgile évoque ses bois, « nemorosa Zacynthos » (<i>Énéide</i> , III, 270). Zante devient une dépendance de la République de Venise en 1482 (elle fut alors surnommée l’île « Flor (ou Fior) di Levante » et « Isola d’oro »), jusqu’à l’annexion des îles Ioniennes par la France révolutionnaire en 1797.
75	“we passed the Strophades, the house of the harpies”.	Petit archipel grec de la mer Ionienne composé de deux îles qui sont mentionnées dans <i>La Divine Comédie</i> (1472), de Dante Alighieri, ainsi qu’au chapitre 10 du <i>Cinquième-livre de Pantagruel</i> (1564), de Rabelais. Dans la mythologie grecque ou romaine, les Harpies sont des divinités de la destruction et de la vengeance divine. Selon Hésiode, elles ont une tête de femme et un corps ailé, alors que Virgile leur attribue un visage de fillette et des serres d’oiseau de proie. Homère, quant à lui, les décrit comme les déesses des tempêtes.
78	“Cerigo, “birthplace of deep love”, whose mountainous outline	Référence à <i>Childe Harold’s Pilgrimage</i> de Lord Byron, qui nomme l’île de Cythère, Cytherea. Se reporter au Canto III, XCIX,

	looked poetic enough in the moonlight to have inspired any number of legends”.	v. 923-27 : “Clarens! sweet Clarens, birthplace of deep Love, / Thine air is the young breath of passionate thought; / Thy trees take root in Love; the snows above / The very Glaciers have his colours caught, / and sunset into rose-hues sees them wrought”; et au Canto III, XC, v. 847-50 : “[...] sheds a charm, / Like to the fabled Cytherea’s zone, / Binding all things with beauty; — ‘twould disarm / The spectre Death, had he substantial power to harm”.
92	“On its summit the fortified village of Thera rose like an infernal city of Dis”.	Dité, dans <i>La Divine Comédie</i> (1472), de Dante Alighieri (citée dans « L’Enfer », Chant VIII, vers 68), est la ville intérieure de l’Enfer. Les péchés les plus graves y sont punis. Dante décrit ses caractéristiques architecturales : elle est constituée de tours, de portails, de murs, de remparts, de ponts ainsi que de fossés.
98	“I was just beginning to recall the traditional dangers of travelling in Greece, and to think that the amiable innkeeper and the donkey-man would develop into brigands”.	Ces dangers transparaissent notamment dans le premier Canto de Lord Byron “Childe Burun” (plus tard <i>Childe Harold’s Pilgrimage</i>). Byron, plus que tout autre poète romantique, a exercé une grande influence pour ce qui est du voyage. Avant l’apparition des guides de voyages, c’était bel et bien ses œuvres, véritables guides du Grand Tour, que les visiteurs transportaient avec eux. Les impressions de son premier voyage, dévoilées

		<p>dans “Childe Burun” à la suite de son premier voyage en 1809, ont eu un effet certain. Son expérience de voyageur surpassa tout ce qu’il avait pu imaginer ; il raconte comment il traversa les contrées les plus sauvages et les plus dangereuses d’Europe, à travers l’Albanie et la Grèce de l’Ouest, au sud en direction de Patras, puis de Delphes, pour enfin atteindre Athènes.</p>
118	<p>“it seemed curious, on our way to Patmos and Smyrna, to read the letter from “the isle that is called Patmos”, to “the seven churches which are in Asia”.”</p>	<p>Référence à l’Apocalypse ou l’Apocalypse de Jean ou encore le Livre de la révélation, également appelé Révélation de Jésus-Christ. Il s’agit du dernier livre du Nouveau Testament canonique : “I John, who also am your brother, and companion in tribulation, and in the kingdom and patience of Jesus Christ, was in the isle that is called Patmos, for the word of God, and for the testimony of Jesus Christ. I was in the Spirit on the Lord’s day, and heard behind me a great voice, as of a trumpet, Saying, I am Alpha and Omega, the first and the last: and, What thou seest, write in a book, and send it unto the seven churches which are in Asia; unto Ephesus, and unto Smyrna, and unto Pergamos, and unto Thyatira, and unto Sardis, and unto Philadelphia, and unto Laodicea”, <i>Revelation</i> 1:9-11 KJV.</p>
142	<p>“Above the houses rise</p>	<p>Le monastère Saint Jean-le-Théologien, ou</p>

	<p>the battlemented walls of the fortified Monastery of St. John the Divine, and half way down the hill is a small church built over the cave where he is supposed to have seen “a door opened in Heaven”.”</p>	<p>Saint Jean-le-Divin, est un monastère orthodoxe, à l’origine de la prospérité de Patmos. Il fut fondé en 1088 à Chora par Christodoulos, auquel l’empereur Alexis I^{er} Commène avait fait don de l’île. Il est classé au patrimoine mondial de l’UNESCO depuis 1999.</p> <p>La grotte de l’Apocalypse serait le lieu où Saint Jean écrivit l’Apocalypse. Le site est classé au patrimoine mondial de l’humanité par l’UNESCO. “After this I looked, and, behold, a door was opened in heaven: and the first voice which I heard was as it were of a trumpet talking with me; which said, Come up hither, and I will shew thee things which must be hereafter”, <i>Revelation 4:1 KJV</i> (« Après cela, je regardai, et voici, une porte était ouverte dans le ciel. La première voix que j’avais entendue, comme le son d’une trompette, et qui me parlait, dit : Monte ici, et je te ferai voir ce qui doit arriver dans la suite », Louis Segond (1910)).</p>
<p>172-73</p>	<p>“Various legends are connected with the peak of Athos. It is said to have been the mountain on which Satan tempted Christ; and certainly from its peak one may well</p>	<p>Dans la tradition médiévale grecque, le Mont Athos désigne la « haute montagne » sur laquelle Satan mit le Seigneur à l’épreuve. Dans la mythologie grecque, Athos est le nom d’un des géants qui défièrent les dieux grecs. Athos aurait jeté un énorme rocher sur Poséidon, faisant tomber celui-ci dans la mer</p>

	<p>behold the riches and the glory of this world. Another story tells that St. Athanasius found a heathen image (probably a statue of Zeus) where the chapel now stands; and that the Devil punished him for throwing the idol into the sea by pulling down each night the rising walls of the Lavra”.</p>	<p>Égée. Il se serait alors transformé en Mont Athos. Homère mentionne le mont Athos dans l’<i>Iliade</i> (chant XIV) et Hérodote (E.A. p. 79, note 40) fait référence à Acte (ou Akte), nom que portait la péninsule à l’époque.</p>
182	<p>“On the western side it plunges down into the sea with splendid abruptness, its grey marble sides clothed far up with pine-trees “fledging the wild-ridged mountain steep by steep”.”</p>	<p>Citation exacte : “Fledge the wild-ridged mountains steep by steep” (John Keats, <i>Ode to Psyche</i>, 1819).</p>
193-94	<p>“Thus the Acropolis rose before us — <i>“A city such as visions Build from the purple crags and silver towers Of battlemented clouds”</i> — and never afterwards</p>	<p>Percy Bysshe Shelley, “Ode to Liberty”, V, vv. 61-63. Citation exacte : “[Athens arose:] a city such as vision/ Builds from the purple crags and silver towers/ Of battlemented cloud”.</p>

	did it seem so beautiful”.	
187	“each day would leave the “purple East” further in our wake”.	Parmi les nombreuses références, voir : Homer, <i>The Odyssey</i> (vers le VIII ^e siècle av. J.-C.), Book I, trad. ang. d’Alexander Pope, 1725-1726 ; John Gay, “Dione. A Pastoral Tragedy”, 1719 et Percy Bysshe Shelley, “Epipsychidion”, 1821.

- **Avec référence**

Pages	Citations	Références
4	“Goethe’s description of Prince Palagonia whom he saw, hardly more than a hundred years ago, clad in black small-clothes, with silk stockings and silver buckles, begging in the streets of Palermo for money to ransom the Christian captives of Algeria”.	Pour une description approfondie du Prince Palagonia, voir Johann Wolfgang Von Goethe, <i>Voyage en Italie</i> [1816-17], 2 ^e édition revue et corrigée, Paris : Bartillat, 2003, pp. 280-89 (référence au passage en question : « il me signala du geste, avec précaution, un long et maigre seigneur, en habit de cour, qui s’avançait d’un pas majestueux et tranquille sur le fumier par le milieu de la rue, frisé et poudré, le chapeau sous le bras, en habit de soie, l’épée au côté, élégamment chaussé de souliers à boucles ornées de pierreries. Ainsi passa le vieillard d’un air grave et posé. Tous les yeux étaient dirigés sur lui. « C’est le prince Pallagonia, me dit le marchand, qui de temps en temps parcourt la ville, et quête pour la rançon des captifs, esclaves en Barbarie [...] » » p. 288 ;

		trad. fr. de Jacques Porchat, traduction révisée, complétée et annotée par Jean Lacoste).
10	“To our left lay a clump of mountains, ethereal as Shelley’s <i>peaked isles</i> ”.	<p>“Julian and Maddalo: A Conversation” (1818-19) fut publié en 1824 après la mort de Percy Bysshe Shelley dans un volume intitulé <i>Postumous Poems</i>. Ce poème s’inspire de conversations sur la conception de la vie que le poète avait eues avec Byron en 1818, alors que tous deux se trouvaient en voyage à Venise. Dans la préface du poème, Shelley brosse un portrait frappant de Lord Byron, sous le nom fictif du comte Maddalo.</p> <p style="padding-left: 40px;">Among the many-folded hills: they were Those famous Euganean hills, which bear, As seen from Lido thro’ the harbour piles, The likeness of a clump of peaked isles— And then—as if the Earth and Sea had been Dissolved into one lake of fire, were seen Those mountains towering as from waves of flame Around the vaporous sun, from which there came The inmost purple spirit of light, and made Their very peaks transparent.</p> <p>[“Julian and Maddalo: A Conversation”, v. 76-85].</p>
36	“here and there shady lanes led away through the orchards, and flocks of goats wandered down them, driven by the very goatherds of Theocritus, in the “ruddy hide Torn	« Nous ne découvriions pas encore le tombeau de Brasibus, qui est à la moitié du / chemin, lorsque les Muses nous firent rencontrer un voyageur crétois, le plus / aimable des hommes. Lycidas était son nom, son état chevrier ; tout l’indiquait : / <i>la dépouille d’un bouc aux poils jaunissants</i> et portant encore

	from a he-goat, shaggy, tangle-haired”.”	l’odeur du lait / épaissi couvrait ses épaules, une large ceinture serrait son vieux manteau autour / de ses reins et sa main s’appuyait sur une houlette d’olivier sauvage » (Théocrite, <i>7e Idylle</i> , « Les Thalysiennes ou le voyage de printemps », trad. fr. de M. B. de L.).
50-51	“Next the olives ceased, and right and left the wheat-fields stretched away in unbroken monotony, realizing the truth of Hare’s saying that Sicily is a very ugly island with some beautiful spots on it”.	“Sicily is by no means a beautiful island, but a very ugly island, with a few exquisitely-beautiful spots on it” (Augustus J. C. Hare, <i>Cities of Southern Italy and Sicily</i> (1883), London : George Allen, 1890, chap. XI, p. 371).
51	“The sun set, and we loitered on from one station to another, thinking how inexpressibly dull Goethe’s slow progress across this same country must have been”.	Johann Wolfgang von Goethe, <i>Voyage en Italie, op.cit.</i> Goethe parcourt à cheval 195 kilomètres de Palerme à Agrigente, du 18 avril au 23 avril au soir. Il fait escale à Alcamo (« Derrière Monreale, quand on quitte la belle chaussée et qu’on arrive aux montagnes pierreuses, on trouve sur la croupe, le long du chemin, des pierres [...]. Le sol [...] produit d’excellent blé. Nous avons trouvé de vieux oliviers, très forts, mais mutilés » p. 306), Castelvetro (« D’Alcamo à Castelvetro, on côtoie des montagnes calcaires, en suivant des collines siliceuses. Entre les montagnes calcaires,

		<p>escarpées, stériles, sont de grandes vallées onduleuses, toutes cultivées, mais presque sans arbres. Les collines siliceuses sont pleines de grands cailloux » p. 309) et enfin Sciacca, avant d’arriver à Agrigente.</p>
51	<p>“The next day we woke to disappointment. The sun was shining, the day was warm and pleasant, but Girgenti, the Girgenti which we had talked and dreamed, the <i>splendour-loving Acragas</i> of Pindar, the <i>topaz-bastioned city</i> of Symonds—was this Girgenti?”</p>	<p>Dans sa XII^e Pythique, Pindare célèbre la victoire de Midas et fait l’éloge d’Akrágas (Agrigente) : “I beseech you, splendor-loving city, most beautiful on earth, / home of Persephone; you who inhabit the hill of well-built dwellings / above the banks of sheep-pasturing Acragas” (Pindare, <i>Pythian 12</i>, “For Midas of Acragas, Flute-Playing Contest”, 490 av. J.-C., trad. angl. de Diane Arnson Svarlien).</p> <p>“Girgenti, far off and far up, gazing seaward, and rearing her topaz-colored bastions into that gorgeous twilight, shone like the aerial vision of cities seen in dreams or imagines in the clouds” (John Addington Symonds, <i>Sketches in Italy and Greece</i> (1874), Charleston : BiblioBazaar, 2008, pp. 174-75).</p>
63	<p>“The road leads between pretty gardens, full as in Odyssean days of “tall trees blossoming, pomegranates, and sweet figs and olives in their</p>	<p>Selon les épopées homériques, Ulysse trouva refuge sur l’île de Faiakes (Corfou) après une violente tempête. Il y rencontra Nausicaa et fut ébloui par sa beauté. Le père de cette dernière, Alkinoos (ou Alcinous), l’aida par la suite à regagner Ithaque. Homère décrit et</p>

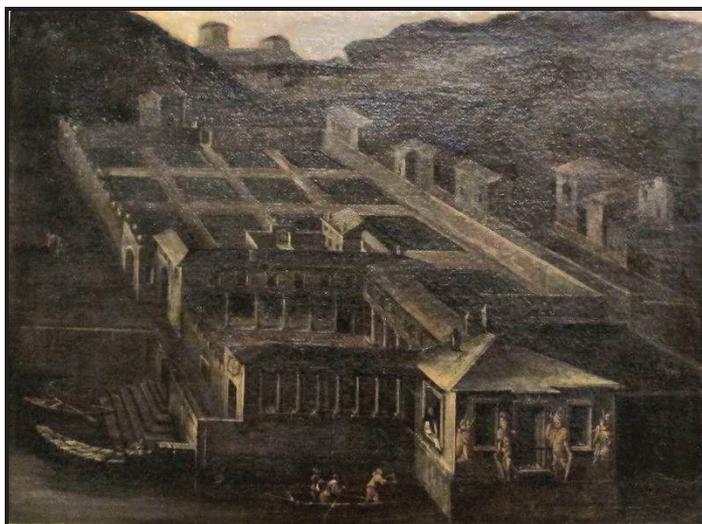
	<p>bloom”; in fact, no better description than Homer’s could be given of the country side about Corfu”.</p>	<p>vante la beauté du jardin d’Alcinoos : « En dehors de la cour, non loin des portes, était un vaste jardin de quatre arpents, enclos des deux côtés par une haie. Là, poussaient de grands arbres tout verdoyants, poiriers, grenadiers, pommiers aux beaux fruits, doux figuiers et oliviers verdoyants. Jamais les fruits de ces arbres ne disparaissaient ni ne manquaient, ni l’hiver, ni l’été, comme ceux qui ne reviennent qu’une fois l’an [...]. Au fond du jardin, poussaient des légumes de toute espèce, bien alignés, toujours beaux et brillants. [...] Voilà comment les dieux embellirent de leurs dons la demeure d’Alcinoos. [...] Le patient et divin Ulysse s’était arrêté pour contempler ces merveilles (Homère, <i>Odyssée</i> [vers la fin du VIII^e siècle av. J.-C.], trad. fr. d’Emile Pessonneaux, Paris : Charpentier, 1866, p. 113).</p>
84	<p>“everybody had a glass of wine, which reminded us of the <i>sweet wine</i> so popular with the heroes of the <i>Odyssey</i>”.</p>	<p>Homère, <i>Odyssée</i> [vers la fin du VIII^e siècle av. J.-C.]. Pour les références précises, se référer aux Livres II (337-81), III (51-101), IX (193-255 et 526-66), X (133-97, 449-502 et 503-574), XI (1-50), XIII (53-95), XIV (165-234) et XV (493-557).</p>
84	<p>“[we] departed after expressing our gratitude through the guide, who probably interpreted it</p>	<p>A. W. Kinglake, <i>Eothen</i> [1844], London : The Echo Library, 2009, pp. 6-9. Extrait : “the intervention of the interpreter, or dragoman as he is called, is fatal to the spirit</p>

<p>about as eloquently as the immortal dragoman in <i>Eothen</i>".</p>	<p>of conversation. I think I should mislead you if I were to attempt to give the substance of any particular conversation with Orientals.</p> <p>[...]</p> <p>Pasha.—The Englishman is welcome; most blessed among hours is this, the hour of his coming.</p> <p>Dragoman (to the traveller).—The Pasha pays you his compliments.</p> <p>Traveller.—Give him my best compliments in return, and say I'm delighted to have the honour of seeing him.</p> <p>Dragoman (to the Pasha).—His lordship, this Englishman, Lord of London, Scorer of Ireland, Suppressor of France, has quitted his governments, and left his enemies to breathe for a moment, and has crossed the broad waters in strict disguise, with a small but eternally faithful retinue of followers, in order that he might look upon the bright countenance of the Pasha among Pashas—the Pasha of the everlasting Pashalik of Karagholookoldour.</p> <p>Traveller (to his dragoman).—What on earth have you been saying about London? The Pasha will be taking me for a mere cockney. Have not I told you always to say that I am from a branch of the family of Mudcombe Park, and that I am to be a</p>
--	---

		<p>magistrate for the county of Bedfordshire, only I've not qualified, and that I should have been a deputy-lieutenant if it had not been for the extraordinary conduct of Lord Mountpromise, and that I was a candidate for Goldborough at the last election, and that I should have won easy if my committee had not been bought. I wish to Heaven that if you do say anything about me, you'd tell the simple truth".</p>
88	<p>"Syra, "la Reine des Cyclades" as Gautier poetically calls it".</p>	<p>Surnommée « Reine des Cyclades » par Théophile Gautier qui en fait l'éloge et la compare à Alger : « Le matin nous étions devant Syra. Vue de la rade, Syra ressemble beaucoup à Alger, en petit, bien entendu. Sur un fond de montagne du ton le plus chaud, terre de Sienne ou topaze brûlée, appliquez un triangle étincelant de blancheur dont la base plonge dans la mer et dont la pointe est occupée par une église, et vous aurez l'idée la plus exacte de cette ville, hier encore tas informe de masures, et que le passage des bateaux à vapeur rendra dans peu de temps la reine des Cyclades » (Théophile Gautier, <i>Constantinople</i>, Paris : Michel Lévy, 1853, p. 40).</p>
102	<p>"From all kinds of dark recesses the eager monks dragged forth their</p>	<p>Robert Curzon (1810-1873), 14^{ème} Baron Zouche, grand voyageur anglais, diplomate et écrivain, fut très actif au Proche-Orient. Il</p>

	<p>treasures — gorgeous stoles and altar-cloths, illuminated manuscripts on velum, and other wonders that would have rejoiced the hearts of Curzon and Tozer”.</p>	<p>était féru de manuscrits bibliques anciens qu’il récupérait dans des monastères orthodoxes de l’est.</p> <p>Henry Fanshawe Tozer (1829-1916) est un écrivain anglais, professeur et voyageur. Il se rendit surtout en Grèce, ainsi que dans d’autres pays européens et en Asie Mineure. Il édita et publia de nombreux ouvrages, et s’intéressait aux documents anciens traitant de l’histoire d’un lieu.</p>
107	<p>“we passed under a long whitewashed tunnel into the precincts of the fortress, which, like a miniature house of Jovius, encloses a labyrinth of picturesque streets”.</p>	<p>Paolo Giovio (1483-1552), médecin, historien et ecclésiastique italien, est connu en France sous le nom de Paul Jove. En 1536, il se fait construire une maison sur le Lac de Côme, qu’il nomme <i>Museo</i>, l’emplacement actuel de la Villa Gallia, dans laquelle il collectionne des portraits de personnages illustres de diverses époques, ainsi que des antiquités et des œuvres d’art. Il concrétise son rêve de pouvoir « vivre avec » toute l’histoire de la culture humaine, indépendamment de l’espace et du temps. Quatre cent quatre-vingt-quatre copies des toiles de sa collection, aujourd’hui connue sous le nom de <i>Giovio Series</i> (ou <i>Giovio Collection</i> ou <i>Giovio Portraits</i>), sont exposées à la galerie des Offices à Florence. Cette maison de campagne, aux attrait romantiques, fut construite d’après un tracé</p>

		sinueux, mêlant embranchements et recoins, un vrai labyrinthe où il est agréable de se perdre.
--	--	--



Le 'museo' de Paul Jove, huile sur toile, anonyme du XVII^e siècle

Pages	Citations	Références
116	“it is fortunate for us that Newton’s book was written and his sketches were made just before the year of the double catastrophe”.	Charles Thomas Newton (1816-1894), était un archéologue britannique, conservateur au British Museum à Londres. En 1852, il fut envoyé en Grèce et nommé vice-consul de Mytilène. Son séjour dura sept ans (il travailla sur Lesbos, à Rhodes et sur le continent) ; voir les détails dans <i>Travels and Discoveries in the Levant</i> (1865).
123	“The day was perfect and the Mediterranean smooth as the “glassy sea” of the Apocalypse”.	<i>Revelation</i> 4:6 et <i>Revelation</i> 15:2 (English Revised Version).
165-	“According to Newton “this chair is probably	Citation exacte : “This marble chair is probably from an ancient theatre, where

66	<p>from an ancient theatre, where Potamon must have sat in the front row among the civil and religious dignitaries of Mitylene. Potamon was, like his father, a sophist, and resided in Rome, where he gained the favour of the Emperor Tiberius". The chair therefore is nearly two thousand years old".</p>	<p>Potamon must have sat in the front row, among the civil and religious dignitaries of Mytilene [...]. [...] Potamon was, like his father, a sophist, and resided at Rome, where he gained the favour of the Emperor Tiberius" (Charles Thomas Newton, <i>Travels and Discoveries in the Levant, op.cit.</i>, p. 66).</p>
169	<p>"Tozer, however, calls St. Athanasius of Trebizond the "originator of the present conventual system on Mount Athos". He founded the Lavra in the tenth century".</p>	<p>Référence à Henry Fanshawe Tozer, <i>Researches in the highlands of Turkey; including visits to mounts Ida, Athos, Olympus, and Pelion, to the Mirdite Albanians, and other remote tribes</i>, London : John Murray, 1869, p. 94.</p> <p>Le moine byzantin Athanase l'Athonite ou Athanase de Trébizonde (né vers 930 et décédé en 1000) fonda la République monastique du Mont Athos. Fondé en 963 par saint Athanase, avec l'aide de l'Empereur Nicéphore II Phocas (né vers 912, mort en 969), le monastère de la Grande Laure de l'Athos ou Grande Laure de saint Athanase est le plus grand et le plus ancien des vingt monastères orthodoxes (le terme désigne un</p>

		chemin ou une ruelle en grec. Dans le christianisme orthodoxe et dans les communautés chrétiennes orientales, une <i>laure</i> est un ensemble de cellules ou de caves destiné aux ermites, avec une église et parfois un réfectoire en son centre).
169	“Tozer calls these monasteries “with the sole exception of Pompeii, the most ancient existing specimens of domestic architecture”.”	Henry Fanshawe Tozer, <i>Researches in the highlands of Turkey; including visits to mounts Ida, Athos, Olympus, and Pelion, to the Mirdite Albanians, and other remote tribes, op.cit., p. 54.</i>
181	“In one of the monasteries they saw a monk frescoing a wall, and on going close to him they found that he was referring as he painted to the book of rules which was written for the artists of the Greek Church in the very beginning of Byzantine art by Dionysius of Agrapha”.	Dionysius fra Fournas d’Agrapha, <i>Manuel d’iconographie chrétienne grecque et latine</i> , traduit du manuscrit byzantin, le guide de la peinture par le Dr Paul Durand, Paris : Imprimerie Royale, 1845.
189	“I could not understand what had induced the Englishman Captain Mansell, of whom Lady	Annie Brassey, <i>Sunshine and Storm in the East: Or, Cruises to Cyprus and Constantinople</i> , London : Longmans, Green, and co., 1880, pp. 46-47.

	Brassey speaks, to fix upon Euripo as his place of abode”.	
207	“We skirted the shores of the Gulf of Molo, following the edge of two little bays overshadowed with huge olive-trees which actually leaned their branches over the water; it is under these trees that Ulysses is supposed to have lain when the Phaeacians landed him on the shores of Ithaca. Such at least is Stillman’s theory, although tradition places the cave of Ulysses on the other side of the island”.	William James Stillman (1828-1901), journaliste, diplomate, auteur, historien et photographe, était américain. <i>On the Track of Ulysses</i> (1888) parut d’abord sous forme de trois articles (<i>On The Track Of Ulysses / The Odyssey And Its Epoch, complete in three parts</i>) en 1884. Il y décrit la théorie mentionnée par Edith Wharton : “The next morning we woke, as Ulysses did, under the shadow of Neriton, where the Phæacians had left him sleeping. [...] “The olive-tree and the grotto are known to the Phæacians. There they go. The ship runs half-way up the beach, so strong is the stroke of the rowers. Then these land, carrying Ulysses, still plunged in profound sleep, and lay him on the sand, wrapped in brilliant blankets and woven linen”.” (William James Stillman, <i>On The Track Of Ulysses / The Odyssey And Its Epoch, complete in three parts</i> , New York : The Century Company, 1884, p. 23). Selon Stillman, le « port de Phorcys », qui aurait abrité la caverne d’Ulysse, ne correspondrait pas au port de Vathy (à l’ouest de la rade) comme le veut la tradition, mais au port Dexia (à l’est). En effet, selon lui, si l’on s’en tient à sa formation géologique, le port de

		Vathy n'aurait jamais abrité de plage telle que celle qui est décrite par Homère.
238	<p>“the highest point of the town, where the parish church (once a cathedral) stands. It is a beautiful little building, which the curator of the Museum attributes to the Hungarians; that is, of course, excepting the obviously late campanile and the addition behind it. Freeman on the other hand calls it Venetian, and dates its erection after 1420; but be it Hungarian or Venetian, it has one of the most interesting façades I ever saw; its chief feature being the remarkable porch with two wingless lions resting on stone corbels in a line with the lintel of the doorway”.</p>	<p>Edward Augustus Freeman, <i>Sketches from the subject and neighbour lands of Venice</i>, London : Macmillan and Co., 1881, pp. 206-210.</p> <p>La cathédrale Sveti Marko (ou Saint-Marc), la plus grande église de la ville, fut construite au cours du XV^e siècle (durant la période de la régence vénitienne), sur l'emplacement d'une ancienne église datant du XIII^e siècle, qui était vraisemblablement consacrée à la Mère de Dieu. Plusieurs générations d'architectes et de tailleurs de pierres contribuèrent à la construction de la cathédrale tout au long du XV^e siècle et ont ainsi laissé des traces de leur époque, de l'art roman, à l'art baroque, en passant par les arts gothique et Renaissance. La façade se distingue par son portail superbement sculpté, avec ses colonnes flamboyantes, les figures d'Adam et Ève, deux lions sans ailes et couronnant le tout, Saint Marc l'Évangéliste. La chapelle votive de Saint-Roch (censée écarter les épidémies de peste), à la quatrième abside, y fut ajoutée en 1525. Collé à la façade, le campanile est plus ancien que la cathédrale.</p>
241-	“As Macaulay's school-	Thomas Babington Macaulay (1800-1859),

42	boy knows, the Palace of Diocletian, which the Emperor built near his birthplace when he resigned the purple, became in the seventh century the refuge of the people of Salona; and a good part of the town of Spalato is still contained inside the Palace walls”.	1 ^{er} baron Macaulay, était un historien et homme politique britannique. Il a joué un rôle essentiel dans l’introduction et l’acceptation de la langue anglaise et des concepts occidentaux dans l’éducation en Inde. Il appuyait la substitution de la langue perse par l’anglais comme langue officielle et d’instruction dans les écoles. Il se passionna pour la littérature classique, et plus particulièrement pour la littérature grecque et romaine. Le terme « les enfants de Macaulay » est utilisé pour désigner des personnes d’origine indienne qui ont adopté un style de vie propre à la culture occidentale ou qui adoptent des attitudes influencées par une pensée colonialiste. Dans <i>The History of England from the Accession of James the Second</i> (1848), Thomas Macaulay traite du palais de Dioclétien (vol. 1, chapitres I et II).
244	“I was more interested in looking through Adam’s beautiful book, <i>The Ruins of Spalato</i> , published in 1762, of which there is a copy in the Museum”.	Le titre exact est <i>Ruins of the Palace of the Emperor Diocletian at Spalatro in Dalmatia</i> , publié à Londres en 1764. Des architectes et érudits européens s’intéressèrent aux ruines du palais de Dioclétien dès le XVI ^e siècle – le palais devenant une véritable inspiration pour l’architecture néoclassique (Robert Adam et Charles-Louis Clérisseau, <i>Ruins of the Palace of the Emperor Diocletian at Spalatro in Dalmatia</i>).

BIBLIOGRAPHIE

- ADAMS, Henry, et Chauncey Ford Worthington. *Letters of Henry Adams 1892-1918*. Boston : Houghton Mifflin Company, 1938.
- ADAMS, Percy G. *Travel Literature Through the Ages: An Anthology*. New York : Garland, 1988.
- ÁGOSTON, Gábor, et Bruce Masters, *Encyclopedia of the Ottoman Empire*. New York : Gabor & Masters, 2009.
- APPLETON, Thomas Gold, et Susan Hale. *Life and Letters of Thomas Gold Appleton*. New York : D. Appleton & Co., 1885.
- ARBEL, Benjamin. "The Port Towns of the Levant in Sixteenth-Century Travel Literature". Dans : *Mediterranean Urban Culture, 1400-1700*. Exeter : University of Exeter Press, 2000.
- ARGENTI, Philip Pandely. *The Occupation of Chios by the Genoese and Their Administration of the Island, 1346-1566*. Cambridge : University Press, 1958.
- ARMITAGE, Robert. "Edith Wharton, A Writing Life: Childhood". New York : New York Public Library, 2013. <http://www.nypl.org/blog/2013/05/06/edith-wharton-writing-life>.
- ASLET, Clive. *The American Country House*. New Haven : Yale University Press, 1990.
- AUCHINCLOSS, Louis. *Edith Wharton: A Woman in Her Time*. London : Michael Joseph, 1971.
- BALESTRA, Gianfranca. "A Backward Glance over Traveled Roads: Edith Wharton and Expatriation". Communication faite durant la conférence : "Departure, Arrival, Transit: The Expatriate Eye Revisited", Université de Trieste, 10-11 Novembre, 1994. AISNA. 13 Septembre 2012. AISNA. 10 Avril 2012, <http://www.aisna.net/rsasearch.php>.

- BALJON, Cornelis J. "Interpreting Ruskin: The Argument of *The Seven Lamps of Architecture* and *The Stones of Venice*". Dans : *Journal of Aesthetics and Art Criticism*, vol. 55, n°4. New York : John Wiley & Sons, 1997.
- BALLOU, Maturin M. *The Story of Malta*. Cambridge : The Riverside Press, 1893.
- BANTI, Anna. *Nous y avons cru* [1967]. Paris : Aralia, 1997.
- BEHAGHEL, A. *Guide à Alger - Alger et ses environs*. Rue Bab-El-Oued : Tissier, 1863.
- BELL, Millicent. "Edith Wharton and Henry James: The Literary Relation". Dans : *Modern Language Association*, vol. 74, n°5. New York : PMLA, 1959, pp. 619-37.
- . *Edith Wharton and Henry James: The Story of Their Friendship*. New York : George Braziller, 1965.
- BENSTOCK, Shari. *Women of the Left Bank: Paris, 1900-1940*. Austin : University of Texas Press, 1986.
- BENT, J. Theodore. *Genoa, How the Republic Rose and Fell*. London : C. Kegan Paul & Co., 1881.
- BEVERIDGE, Charles E, et Paul Rocheleau. *Frederick Law Olmsted: Designing the American Landscape*. New York : Universe Publishing, 1998.
- BIGELOW, Andrew. *Travels in Malta and Sicily: with Sketches of Gibraltar, in MDCCCXXVII*. New York : Boston, Carter, Hendee & Babcock, 1831.
- BILIOTTI, Édouard, et Cottret. *L'île de Rhodes*, Rhodes : Chez les auteurs, 1881.
- BOISSAT, Pierre de, et al. *Histoire de Malte avec les Statuts & les Ordonnances de l'Ordre*. Paris : D'Allin, 1643.
- BOSWELL, James. *The Life of Samuel Johnson* [1791]. London : Penguin Classics, 2008.

- BOURDIEU, Pierre. « Élément d'une théorie sociologique de la perception artistique ». Dans : *Revue Internationale des Sciences Sociales*, Vol XX, n°4. Paris : Unesco/ Érès, 1968.
- BOURGET, Paul. *Outre-Mer: Impressions of America*. New York : Charles Scribner's Sons, 1895.
- BRADFORD, Ernle. *The Great Siege: Malta 1565*. New York : Ernle Bradford, 1961.
- BRAHIMI, Denise. *Voyageurs dans la régence de Tunis : XVI^e-XIX^e siècles*. Carthage : Cartaginoiseries, 2008.
- BRASSEY, Annie. *Sunshine and Storm in the East: Or, Cruises to Cyprus and Constantinople*. London : Longmans, Green & Co., 1880.
- BREWER, John Sherren. *The Reign of Henry VIII from his Accession to the Death of Wolsey*, vol. 1. London : John Murray, 1884.
- BROE, Mary Lynn, et Angela Ingram. *Women's Writing in Exile*. Chapel Hill : The University of North Carolina Press, 1989.
- BROOKS, Van Wyck. *The Dream Of Arcadia American Writers And Artists In Italy, 1760-1915*. London : J.M. Dent & Sons, 1958.
- BRYDONE, Patrick, et William Beckford. *A Tour Through Sicily and Malta: in a Series of Letters to William Beckford, Esq., of Somerly in Suffolk, from P. Brydone, F.R.S.* [1807]. New York : Evert Duyckinck, 1813.
- CARIO, Louis, et Charles Régismanset. *L'Exotisme; la littérature coloniale*. Paris : Mercure de France, 1911.
- CHANLER, Margaret Terry. *Autumn in the Valley*. Boston : Little, Brown, & Co., 1936.
- CHATEAUBRIAND, François-René vicomte de. *Voyage en Italie*. Paris : Pourrat frères, 1833.
- CHEEVER, Susan. *American Bloomsbury: Louisa May Alcott, Ralph Waldo*

- Emerson, Margaret Fuller, Nathaniel Hawthorne, and Henry David Thoreau: Their Lives, Their Loves, Their Work.* New York : Simon & Schuster Paperbacks, 2007.
- CHOAY, Françoise. *Le patrimoine en question : Anthologie pour un combat.* Paris : Seuil, 2009.
- CLARKE, Edward Daniel. *Travels in Various Countries of Europe, Asia and Africa: Greece, Egypt, and the Holy Land*, vol. 6. London : T. Cadell & W. Davies, 1818.
- CLEATON, Irene, et Allen Cleaton. *Books & Battles: American Literature, 1920-1930.* Boston : Houghton Mifflin, 1937.
- COOLIDGE, Susan. *What Katy Did next.* Boston : Roberts Brothers, 1887.
- COOPER, James Fenimore. *Gleanings in Europe: France* [1837], vol. 1. New York : State University of New York Press, 1983.
- . *Notions of the Americans.* Philadelphia : Carey, Lea & Carey, 1828.
- CURZON, Robert. *Visits to Monasteries in the Levant.* London : John Murray, 1849.
- DALÈGRE, Joëlle. *Grecs et Ottomans 1453-1923: De la chute de Constantinople à la disparition de l'Empire Ottoman.* Paris : L'Harmattan, 2002.
- DIONYSIOS, of Fournà, Adolphe Napoléon Didron, et Paul Durand. *Manuel d'iconographie chrétienne, grecque et latine.* Paris : Imprimerie Royale, 1845.
- DULLES, Foster Rhea. *Americans Abroad: Two Centuries of European Travel.* Ann Arbor : University of Michigan Press, 1964.
- DUMAS, Alexandre. *Le Véloce : Ou Tanger, Alger et Tunis.* Montréal : Le Joyeux Roger, 2006.
- DWIGHT, Eleanor. *Edith Wharton: An Extraordinary Life.* New York : Harry N. Abrams, 1994.

- EMERSON, Ralph Waldo. *Nature: Addresses, and Lectures* [1849]. Boston : Houghton, Mifflin, 1903.
- EMERSON, Ralph Waldo, et Alfred R Ferguson. *The Journals and Miscellaneous Notebooks of Ralph Waldo Emerson*, vol. 4. Cambridge : Belknap Press of Harvard University Press, 1964.
- FERGUSON, James. *A History of Architecture in All Countries*, vol. 1. London : John Murray, 1865.
- FITZGERALD, Allan, et John C. Cavadini. *Augustine Through the Ages: An Encyclopedia*. Grand Rapids : Wm. B. Eerdmans Publishing, 1999.
- FORD, Ford Madox. *Return to Yesterday* [1931]. New York : Liveright, 1932.
- FORSTER, Edward Morgan. *Alexandria, a History and Guide and Pharos and Pharillon* [1922]. London : André Deutsch, 2004.
- FORSTER, E. M, et Malcolm Bradbury. *A Room with a View*. New York : Penguin Books, 2000.
- FOUQUÉ, Ferdinand A. *Santorini and Its Eruptions* [1879]. Maryland : The Johns Hopkins University Press, 1998.
- FREEMAN, Edward Augustus. *Sketches from the Subject and Neighbour Lands of Venice*. London : Macmillan & Co., 1881.
- . *The Ottoman Power in Europe: Its Nature, Its Growth, and Its Decline*. London : Macmillan & Co., 1877.
- FRYER, Judith. *Felicitous Space: The Imaginative Structures of Edith Wharton and Willa Cather*. Chapel Hill : University of North Carolina Press, 1986.
- FUCHS, Rachel Ginnis. *Gender and Poverty in Nineteenth-Century Europe*. Cambridge : Cambridge University Press, 2005.
- FULLER, Margaret. *At Home and Abroad; Or, Things and Thoughts in America and Europe*. Boston : Crosby, Nichols & Co., 1856.

- FURST, Lilian R. *Through the Lens of the Reader: Explorations of European Narrative*. New York : State University of New York Press, 1992.
- GASSAN, Richard H. *The Birth of American Tourism: New York, the Hudson Valley, and American Culture, 1790-1830*. Massachusetts : University of Massachusetts Press, 2008.
- GAUTIER, Théophile. *Constantinople*. Paris : Michel Lévy, 1853.
- GAY, John. *Dione. A pastoral tragedy. Written by the late Mr. John Gay*. Farmington Hills : Gale ECCO, Print Editions, 2010.
- GIBBON, Edward. *Miscellaneous Works of Edward Gibbon, Esquire: With Memoirs of His Life and Writings*. Dublin : P. Wogan, L. White, & Co., 1796.
- . *The History of the Decline and Fall of the Roman Empire (1776-1788)*, vol. 4. London : Longman, Rees & Co., 1826.
- GLADSTONE, Rt Hon W E, et al., *The Contemporary Review*, vol. 30. London : A. Strahan, 1877.
- GODFREY COX, Edward. *A Reference Guide To The Literature Of Travel*, vol. 1. Seattle : The University Of Washington, 1935.
- GOETHE, Johann Wolfgang Von. *Italian Journey: 1786-1788 [1816-1817]*. London : Penguin Classics, 1982.
- . *Les Années d'apprentissage de Wilhelm Meister*. Paris : Libraire de L. Hachette, 1860.
- . *Voyage en Italie [1816-1817]*. Paris : Bartillat, 2012.
- GOODMAN, Anthony A. *The Shadow of God: A Novel of War and Faith*. Naperville : Anthony Goodman, 2002.
- GROSVENOR, Elizabeth Mary (Westminster). *Narrative of a Yacht Voyage in the Mediterranean, during 1840-41*. London : John Murray, 1842.
- HANLEY, Keith, et John K. Walton. *Constructing Cultural Tourism: John*

- Ruskin and the Tourist Gaze*. Bristol : Channel View Publications, 2010.
- HANLEY, Lynne T. "The Eagle and the Hen: Edith Wharton and Henry James".
 Dans : *Research Studies*, vol. 49, n°3. Washington State University :
 Pullman, 1981.
- HARALSON, Eric L., et Kendall Johnson. *Critical Companion to Henry James:
 A Literary Reference to His Life and Work*. New York : Infobase Publishing,
 2009.
- HARE, Augustus J. C. *Cities of Northern and Central Italy*. London : Daldy,
 Isbister & Co., 1876.
- . *Cities of Northern Italy*. London : Smith, Elder & Co., 1884.
- . *Cities of Southern Italy And Sicily* [1883]. London : George Allen, 1891.
- . *Days near Rome*. Philadelphia : Porter & Coates, 1875.
- HAROT, Eugène. *Essai d'armorial des Grand Maîtres de l'Ordre de Saint Jean
 de Jérusalem*. Rome : Collegio Araldico, 1911.
- HARRISON, Frederic. *John Ruskin, 1819-1900 (2e édition)*. Paris : Mercure de
 France, 1909.
- HASLUCK, F. W. "Dieudonné de Gozon and the Dragon of Rhodes". Dans :
Annual of the British School at Athens, vol. 20. London : British School at
 Athens, 1914, pp. 70-79.
- HAWTHORNE, Nathaniel. *The Marble Faun* [1860]. London : Everyman, 1995.
- HAZLITT, William. *Notes of a Journey through France and Italy*. London : Hunt
 & Clarke, 1826.
- HÉRODOTE. *Histoire*, livre IV. Paris : Henri Plon, 1864.
- HOEPFNER, Wolfram. *Der Koloss von Rhodos*. Mayence : Philipp von Zabern,
 2003.
- HOMÈRE, et Personneaux. *Odyssée*. Paris : Charpentier, 1866.

- HOUDINI, Harry Collection, et John Davis Batchelder Collection, *The Eclectic Magazine of Foreign Literature, Science, and Art*, vols. 23 et 86, New York : Leavitt, Trow, & Co., 1876.
- HOWARD, Deborah. *The Architectural History of Venice: Revised and Enlarged Edition*. New Haven : Yale University Press, 2004.
- HUGO, Victor. *Œuvres complètes*, vol. 7. Paris : Le Club français du livre, 1968.
- HULME, Peter, et Tim Youngs. *The Cambridge Companion to Travel Writing*. Cambridge : Cambridge University Press, 2002.
- HUXLEY, Aldous. *Along the Road; Notes and Essays of a Tourist* [1925]. London : Flamingo Modern Classic, 1994.
- IRVING, Washington. *Letters: 1802-1823*. Boston : Twayne Publishers, 1978.
- . *The Sketch Book of Geoffrey Crayon, Gent* [1819]. New York : The Heritage press, 1939.
- ISHERWOOD, Christopher. *Goodbye to Berlin* [1939]. New York : New Directions Publishing, 2012.
- JACKSON, Thomas Graham. *Byzantine and Romanesque Architecture*. Cambridge : Cambridge University Press, 1913.
- JAHER, Frederic Cople. "Nineteenth-Century Elites in Boston and New York". Dans : *Journal of Social History*, vol. 6, n°1. Oxford : Oxford University Press, 1972, pp. 32-77.
- JAKUBOWSKA, Aleksander Kobylarek, Jacek Gulanowski, et al. *Journal of Education Culture and Society 2011_1*. Wrocław : Fundacja Pro Scientia Publica, 2011.
- JAMES, Henry, Leon Edel, et Ilse Dusoïr Lind. *Parisian Sketches: Letters to The New York Tribune 1875-1876*. New York : University Press, 1957.
- JAMES, Henry. *A Little Tour in France* [1884]. New York : Houghton, Mifflin & Co., 1900.

- . *Roderick Hudson* [1875]. Oxford : World's Classics, 1981.
- . *The Complete Tales of Henry James (Volume 12 of 12)*. New York : Digireads.com Publishing, 2011.
- . *The Ivory Tower*. New York : Charles Scribner's Sons, 1917.
- . *The Portrait of a Lady* [1881], vol. 1. New York : Charles Scribner's Sons, 1908.
- . *The Sense of the Past*. London : W. Collins Sons & Co. Ltd., 1917.
- JEROME, Jerome Klapka. *Three Men in a Boat (to Say Nothing of the Dog)*. Bristol : J. W. Arrowsmith, 1889.
- KAPLAN, Fred. *Henry James: The Imagination of Genius: A Biography*. London : Hodder & Stoughton, 1992.
- KASER, Karl. *Household and Family in the Balkans: Two Decades of Historical Family Research at University of Graz*. Münster : LIT Verlag, 2012.
- KAUFMAN, Will. *The Civil War in American Culture*. Edinburgh : Edinburgh University Press, 2006.
- KEATS, John, et Paul Gallimard. *Poèmes et poésies*. Paris : Mercure de France, 1910.
- KEROUAC, Jack. *On the Road: The Original Scroll: The Original Scroll*. London : Penguin, 2011.
- KINGLAKE, A. W. *Eothen* [1844]. London : The Echo Library, 2009.
- KOLAROV, Viola B. *Shakespeare's "Hamlet" in German Letters: Mourning Becomes Translation*. Ann Arbor : ProQuest, 2006.
- KONOMOS, Ntinios. ΖΑΚΥΝΘΟΣ ΠΕΝΤΑΚΟΣΙΑ ΧΡΟΝΙΑ (ΠΕΜΠΤΟΣ ΤΟΜΟΣ-ΠΡΩΤΟ ΜΕΡΟΣ) 1478-1978, ΤΕΧΝΗΣ ΟΔΥΣΣΕΙΑ (*Zakynthos [Cinq cents ans] 1478-1978, Volume 5 : Art Odyssey*). Athènes : Αθήνα, 1988.

- LATHAM, Charles, et Evelyn March Phillipps. *The Gardens of Italy*, vol. 1. London : Country life ltd., 1905.
- LAWRENCE, D. H. *Sea and Sardinia* [1921]. London : Penguin Classics, 1999.
- . *Studies in Classic American Literature* [1923]. Cambridge : Cambridge University Press, 2003.
- LE BOUVIER, Gilles. *Le livre de la description des pays*. Paris : Ernest Leroux, 1908.
- LEE, Hermione. *Edith Wharton* [2007]. London : Pimlico, 2013.
- LESAGE, Claudine. *Edith Wharton en France*. Sainte Marguerite-sur-Mer : Éditions des Équateurs, 2011.
- LEWIS, R. W. B. *Edith Wharton: A Biography*. New York : Harper & Row, 1975.
- LEWONTIN, Richard C., et Nicolas Witkowski. *La triple hélice : Les gènes, l'organisme, l'environnement*. Paris : Seuil, 2003.
- LITTELL, Eliakim. *The Living Age*. vol. 128. Boston : E. Littell & Co., 1876.
- LUBBOCK, Percy. *The Letters of Henry James*, vol. 2. New York : Macmillan & Scribner's. 1920.
- MAINWARING, Marion. *Mysteries of Paris: The Quest for Morton Fullerton*. Dartmouth College : University Press of New England, 2000.
- MARÉCHAU, Laurent. *Écrivains voyageurs : Ces vagabonds qui disent le monde*. Paris : Arthaud, 2011.
- MARIANO, Nicky. *Forty Years with Berenson*. London : Hamish Hamilton, 1966.
- MARTINEAU, Mrs Philip. *Gardening in Sunny Lands*. London : Cobden-Sanderson, 1924.
- MAUPASSANT, Guy de. *En Sicile* [1886]. Bruxelles : Éditions Complexe, 1993.

- McCULLOUGH, David G. *The Greater Journey: Americans in Paris*. New York : Simon & Schuster, 2011.
- MENTELLE, Edme. *Encyclopédie méthodique: Géographie ancienne*, vol. 1. Paris : chez Panckoucke, libraire, 1787.
- MÉRIMÉE, Prosper. *Notes d'un voyage dans l'ouest de la France*. Bruxelles : Société belge de libraire, 1837.
- METCALF, Pauline C. *Ogden Codman and the Decoration of Houses*. Boston : Boston Athenaeum, 1988.
- MICHAUD, Joseph Fr, et Louis Gabriel Michaud. *Biographie universelle, ancienne et moderne*, vol. 18. Paris : Louis-Gabriel Michaud, 1817.
- MISSIR REGGIO MAMACHI DE LUSIGNAN, Livio. *Épitaphier des grandes familles latines de Smyrne. Les Pierres tombales de l'église française Saint Polycarpe*. Bruxelles : Chez l'auteur, 1985.
- MONTAIGNE, Michel Eyquem de. *Œuvres complètes de Montaigne*. Paris : Gallimard, 1962.
- MONTGOMERY, Maureen E. *Displaying Women: Spectacles of Leisure in Edith Wharton's New York*. New York : Routledge, 1998.
- MOORE, Maurice George. *An Irish Gentleman, George Henry Moore; His Travel, His Racing, His Politics*. London : T.W. Laurie, 1913.
- MORSE, Samuel Finley Breese, et Edward Lind Morse. *Samuel F.B. Morse; His Letters and Journals*, vol. 1. Boston : Houghton Mifflin Company, 1914.
- MURRAY, John. *A Handbook for Travellers in the Ionian Islands, Greece, Turkey, Asia Minor, and Constantinople*. London : John Murray, 1840.
- . *Handbook for Travellers in Greece, Including the Ionian Islands, Continental Greece, the Peloponnese, the Islands of the Ægean Sea, Crete, Albania, Thessaly, & Macedonia; and a Detailed Description of Athens, Ancient and Modern, Classical and Mediæval*. London : J. Murray, 1884.

- NEWTON, Charly Thomas. *Travels and Discoveries in the Levant*. London : Day & Son, 1865.
- NORVINS, Jacques Marquet de, Charles Nodier, et Alexandre Dumas. *Italie pittoresque : Tableau historique et descriptif de l'Italie, du Piémont, de la Sardaigne, de Malte, de la Sicile et de la Corse*, vol. 2. Paris : Amable Costes, 1836.
- O'BRIEN, Edward Joseph Harrington. *The Advance of the American Short Story*. New York : Dodd, Mead & Co., 1923.
- O'KELLY, Dairine, Anne Ullmo, et al. *Dix études sur Edith Wharton, à propos de "The Custom of the Country"*. Paris : Mallard, 2001.
- ODITT, Sharon. *Impressions of Southern Italy: Travel Writing from Swinburne to Douglas: British Travel Writing from Henry Swinburne to Norman Douglas*. New York : Routledge, 2013.
- OVIDE. *Les Métamorphoses*. Paris : Folio, 1992.
- PALAIRET, Michael R. *The Balkan Economies C.1800-1914: Evolution Without Development* [1997]. Cambridge : Cambridge University Press, 2003.
- PIERCE, Edward Lillie, et Charles Sumner. *Memoir and Letters of Charles Sumner*, vol. 1. Boston : Roberts Brothers, 1877.
- PINDARE. *Odes de Pindare, Olympiques et Pythiques*, Poitiers : F.-A. Saurin, 1838.
- PLAYFAIR, Robert Lambert. *Handbook to the Mediterranean: Its Cities, Coasts and Islands*, Part 1. London : John Murray, 1881.
- PRED, Allan Richard. *Urban Growth and City Systems in the United States, 1840-1860*. Cambridge : Harvard University Press, 1980.
- PRESTON, Claire. *Edith Wharton's Social Register*. London : Macmillan Press, 2000.
- QUEST-RITSON, Charles. *The English Garden Abroad*. London : Penguin, 1992.

- RÉAU, Bertrand. « Du « grand tour » à Sciences Po, le voyage des élites, Parcourir le monde pour conserver sa place... Ou comment, depuis le XVII^e siècle, la domination locale se régénère à l'étranger ». *Le Monde diplomatique*, 2012, <http://www.monde-diplomatique.fr/2012/07/REAU/47948>.
- RENAN, Ernest. *Vingt jours en Sicile* [1849]. Caen : Édition-nous, 2013.
- RONCARD, Pierre de. *Œuvres complètes de P. de Ronsard. Tome 1*. Paris : P. Jannet, 1857.
- ROUX, Georges. *L'architecture de l'Argolide aux IV^e et III^e siècles av. J.-C.*, Paris : E. de Boccard, 1961.
- RUSKIN, John. *Modern Painters* [1843-1860], vol. 1. London : George Allen, 1888.
- . *Modern Painters* [1843-1860], vol. 2. London : George Allen, 1906.
- . *Praeterita* [1885-1889], vol. 2. London : George Allen, 1907.
- . *The Crown of Wild Olive: Four Lectures on Industry and War* [1866]. London : George Allen, 1895.
- . *The Seven Lamps of Architecture* [1849]. London : George Allen, 1889.
- . *The Stones of Venice - Volume I: The Foundations* [1851]. New York : Cosimo, 2013.
- . *The Stones of Venice - Volume II: The Sea Stories* [1853]. London : Smith, Elder & Co., 1867.
- . *The Stones of Venice - Volume III: The Fall* [1853]. New York : John Wiley & Sons, 1881.
- SALVATOR, Ludwig (Erzherzog von Österreich). *Zante: Spezieller Teil*. Prag : H. Mercy Sohn, 1904.
- SANDERSON, John. *The American in Paris* [1838], vol. 1. Philadelphia : Carey

- & Hart, 1847.
- SAPORTA, Marc. *Histoire de roman américain*. Paris : Seghers, 1970.
- SCHILLER, Friedrich von, Moritz Retzsch, et Elise Voïart. *Le dragon de l'île de Rhodes*. Paris : Audot, 1829.
- SCHRIBER, Mary Suzanne. "Edith Wharton and Travel Writing as Self-Discovery". Dans : *American Literature*, vol. 59, n°2. Durham : Duke University Press, 1987.
- SCHULTZ, Arthur G. "Goethe and the Literature of Travel". Dans : *Journal of English and Germanic Philology*, vol. 48, Chicago : University of Illinois, 1949.
- SHEFTER, Martin. *Capital of the American Century: The National and International Influence of New York City*. New York : Russell Sage Foundation, 1993.
- SHELLEY, Percy Bysshe. *Prometheus Unbound: A Lyrical Drama in Four Acts with Other Poems*. London : C. and J. Ollier, 1820.
- . *The Works of Percy Bysshe Shelley, with His Life*. London : J. Ascham, 1834.
- SIRE, H. J. A. *The Knights of Malta*. New Haven : Yale University Press, 1996.
- SMITH, William. *Dictionary of Greek and Roman Geography: Abacaenum-Hytanis*. London : Walton & Maberly, 1854.
- SMOLLETT, Tobias George. *Travels through France and Italy* [1766]. London : Oxford University Press, 1919.
- SMOLLETT, Tobias George, et Robert Anderson. *The Miscellaneous Works of Tobias Smollett, M. D.*, vol. 5. London : J. Mundell & Co., 1796.
- SPEAKE, Jennifer. *Literature of Travel and Exploration: An Encyclopedia* [2003]. New York : Routledge, 2014.
- SPITERI, Stephen C. *Armoury of the Knights: A Study of the Palace Armoury, Its*

- Collection, and the Military Storehouses of the Hospitaller Knights of the Order of St. John* [1999]. Santa Venera : Midsea Books, 2003.
- STENDHAL. *Rome, Naples et Florence* [1817]. Paris : Édouard Champion, 1919.
- STEVENSON, Robert Louis. *Travels with a Donkey in the Cévennes*. Boston : Roberts Brothers, 1879.
- STILLMAN, William James. *On the Track of Ulysses; Together with an Excursion in Quest of the so-Called Venus of Melos: Two Studies in Archaeology, Made during a Cruise among the Greek Islands*. New York : The Century Company, 1884.
- SUTHERLAND, Alexander. *Achievements of the Knights of Malta*. Philadelphia : Carey & Hart, 1846.
- SWINBURNE, Algernon Charles. *Atalanta in Calydon and Lyrical Poems*. Leipzig : B. Tauchnitz, 1901.
- SYMONDS, John Addington. *Sketches in Italy and Greece* [1874]. Charleston : BiblioBazaar, 2008.
- . *The Memoirs Of Count Carlo Gozzi*, vol. 1. London : John C.Nimmo, 1889.
- TAYLOR, George Rogers. "American Economic Growth Before 1840". Dans : *Journal of Economic History*, vol. 24, n°4. Cambridge : Cambridge University Press, 1964.
- TEMIMI, Abdeljelil. « Documents turcs inédits sur le bombardement d'Alger en 1816 ». Dans : *Revue de l'Occident musulman et de la Méditerranée*, vol. 5, n°5, 1968, pp. 111-18.
- THUCYDIDE, et Firmin-Didot. *Histoire de la guerre du Péloponnèse*. Paris : Firmin Didot frères, 1833.
- TOCQUEVILLE, Alexis de, et Jacob-Peter Mayer. *Œuvres complètes. Tome 3, Écrits et discours politiques*. Paris : Gallimard, 1962.
- TOCQUEVILLE, Alexis de, et Tzvetan Todorov. *De la colonie en Algérie*. Paris :

- Éditions Complexe, 1988.
- TOMKINS, Calvin. *Living Well is the Best Revenge: The Life of Gerald and Sara Murphy* [1971]. New York : Viking Press, 1998.
- TOZER, Henry Fanshawe. *Researches in the Highlands of Turkey: Including Visits to Mounts Ida, Athos, Olympus and Pelion, to the Mirdite Albanians and Other Remote Tribes*. London : John Murray, 1869.
- . *The Church and the Eastern Empire*. London : Longmans, 1900.
- . *The Islands of the Aegean*. Oxford : Clarendon Press, 1890.
- TROLLOPE, Frances. *Domestic Manners of The Americans*. New York : Dodd, Mead & Co., 1832.
- TWAIN, Mark. *The Complete Works of Mark Twain*. New York : Harper & Brothers, 1909.
- VIOLLET-LE-DUC, Eugène Emmanuel, et Henri Sabin. *Dictionnaire raisonné de l'architecture française du XI^e au XVI^e siècle* [1854-1868], Tome 8. Paris : A. Morel & Co., 1858.
- VRELLI-ZAHOU, Marina. *The Costume in Zante after the Union (1864-1910), A Contribution to the Study of the Historicity and the Sociology of Costume*. Grèce : Université de Ioannina, 1986.
- WALKER, Mary Adelaide (Rogers). *Old Tracks and New Landmarks, Wayside Sketches in Crete, Macedonia, Mitylene, Etc.* London : Richard Bentley & Son, 1897.
- WALTON, Geoffrey. *Edith Wharton: A Critical Interpretation*. Madison : Fairleigh Dickinson University Press, 1971.
- WARD, Patrick. *Exile, Emigration, and Irish Writing*. Dublin : Irish Academic Press, 2002.
- WELLS, Herbert George. *The Outline of History, Being a Plain History of Life and Mankind*. New York : Macmillan, 1921.

- WETMORE, Elizabeth Bisland, et Anne Hoyt. *Seekers in Sicily* [1909].
Charleston : BiblioBazaar, 2009.
- WHARTON, Edith. *A Backward Glance: An Autobiography* [1934]. New York :
Simon & Schuster, 1998.
- . *A Bottle of Perrier* [1926]. New York : Appleton-Century, 1937.
- . *A Motor-Flight Through France*. New York : Charles Scribner's Sons, 1908.
- . *Edith Wharton: Novellas and Other Writings* [1907-1934]: *Madame De
Treyms / Ethan Frome / Summer / Old New York / The Mother's
Recompense / A Backward Glance*. New York : Library of America, 1990.
- . *French Ways and Their Meaning*. New York : D. Appleton & Co., 1919.
- . *Ghosts*. New York : Appleton-Century, 1937.
- . *Hudson River Bracketed* [1929]. Oxford : Benediction Classics, 2011.
- . *In Morocco*. New York : Charles Scribner's Sons, 1920.
- . *Italian Backgrounds*. New York : Charles Scribner's Sons, 1905.
- . *Italian Villas and Their Gardens*. New York : The Century Company, 1904.
- . *Les Moeurs françaises et comment les comprendre* [1919]. Paris : Petite
Bibliothèque Payot, 1999.
- . *Old New York* [1924]. New York : Simon & Schuster, 2008.
- . *The Cruise of the Vanadis*. Amiens : Sterne, 1992.
- . *The Cruise of the Vanadis* [1992]. New York : Rizzoli, 2004.
- . *The Custom of the Country*. New York : Charles Scribner's sons, 1913.
- . *The Fruit of the Tree* [1907]. New York : Prometheus Books, 2004.
- . *The Ghost Stories of Edith Wharton*. New York : Simon & Schuster, 1973.
- . *The House of Mirth* [1905]. New York : Signet Classics, 2000.
- . *The Valley of Decision*. New York : Charles Scribner's Sons, 1902.

- . *The Writing of Fiction*. New York : Simon & Schuster, 1925.
- WHARTON, Edith, et Laura Rattray. *The Unpublished Writings of Edith Wharton*, vol. 2. London : Pickering & Chatto, 2009.
- WHARTON, Edith, et Ogden Codman. *The Decoration of Houses*. New York : Charles Scribner's Sons, 1897.
- WHARTON, Edith, et R. W. B Lewis. *The Collected Short Stories of Edith Wharton*. New York : Charles Scribner's Sons, 1968.
- WHARTON, Edith, R. W. B. et Nancy Lewis. *The Letters of Edith Wharton* [1988]. New York : R. W. B. & Nancy Lewis, 1989.
- WHARTON, Edith, et Sarah Bird Wright. *Edith Wharton Abroad: Selected Travel Writings, 1888-1920*. New York : Palgrave Macmillan, 1996.
- WHARTON, Edith, et Viola Hopkins Winner. *Fast and Loose; And, The Buccaneers*. Charlottesville : University Press of Virginia, 1993.
- WHITMAN, Walt. *Leaves of Grass* [1855]: *First and "Death-Bed" Editions*. New York : Barnes & Noble Classics, 2004.
- WILKES, J. J. *Diocletian's Palace, Split: Residence of a Retired Roma Emperor*. Sheffield : University of Sheffield, 1986.
- WILLARD, Emma. *Journal and Letters: From France and Great-Britain*. New York : N. Tuttle, 1833.
- WOLFF, Cynthia Griffin. *A Feast of Words: The Triumph of Edith Wharton*. Oxford : Oxford University Press, 1977.
- WRIGHT, Sarah Bird. *Edith Wharton's Travel Writing: The Making of a Connoisseur*. New York : Palgrave Macmillan, 1997.
- ZIVALJEVIC, Sonja, et Niko Martinovic. *Le Monténégro sous les ailes de l'aigle et du goéland*. Podgorica : Nova Knjiga, 2007.

INDEX

- Adams, Henry, 28-29
- Afrique, **225-235**, 94, 142, 214, 343-344, 353, 359, 44, 76, 143, 220-221, 267, 275, 282, 409.
- Angleterre, **138-140**, 62, 72, 75, 90, 152, 9, 11, 18, 22, 23, 27, 31, 34, 44, 46, 47, 48, 167, 181, 194, 205, 208, 213.
- Appleton (éditeur), 2, 92, 102.
- Armitage, Robert, 1-3.
- Auchincloss, Louis, 91, 146, 217, 403, 408.
- Baedeker (éditeur), **54-56**, 49, 51, 191.
- Bahlmann, Anna, 69, 96.
- Bell, Millicent, **122, 125, 128**, 202.
- Bélugou, Léon, 86, 98.
- Benstock, Shari, 198, 200.
- Berenson, Bernard, **93-94, 209**, 75, 104, 111, 118, 129, 215, 222, 224, 342, 37, 100-101, 130-131, 146-147, 156, 208, 315.
- Berenson, Mary, **93**, 83, 105, 116.
- Berry, Walter, **93-94**, 72, 96, 105-106, 118.
- Blanche, Jacques-Émile, 135, 148.
- Boston, **62**, 8, 17, 15-16, 27, 30, 34, 73, 76-78, 80, 88, 91, 109, 219, 223.
- Bourget, Minnie, 98, 80.
- Bourget, Paul, **118-119**, 76, 98, 111, 135, 1, 80, 85, 99, 148.
- Browning, Robert, **165-166, 313**, 47.
- Brydone, Patrick, 325.
- Lord Byron, 48-49, 113, 254.
- Chanler, Margaret Terry (Daisy), **76, 83, 102, 219, 224**, 74, 80, 85, 139, 405.
- Chanler, Winthrop, **83**, 74.
- Chateaubriand, François-René vicomte de, **161-162**, 159, 165.
- Clark, Kenneth, 6, 105.
- Cocteau, Jean, 84.
- Codman, Ogden, **76-78**, 117, 139, 181, 217, 80, 224.
- Coolidge, Susan, **51-52**, 9.
- Cooper, James Fenimore, **15-18, 34-35**, 20, 41, 56.
- Croatie, **307-312**, 220, 301, 345.
- Curzon, Robert, 268.
- Dante Alighieri, 89, 97, 113, 165.
- Dovydenas, Jonas, 4, 207.
- Du Bos, **85**, 135.
- Dumas, Alexandre, **353**, 13.

- Dwight, Eleanor, 25, 80, 83, 89, 99, 102, 104-106, 112, 119, 135, 209.
- Eliot, George, 9, 47.
- Eliot, T.S., 38.
- Emerson, Ralph Waldo, **36**, 21, 38, 87, 17, 385, 387.
- Farrand, Beatrix Cadwalader (Trix), **80, 105**, 62.
- Fitzgerald, F. Scott, **27-28, 40**, 219.
- Ford, Ford Madox, 8-9.
- Forster, E. M., 13, 48, 54.
- France, (afflux transatlantique vers Paris) 15-29, (tourisme en Europe) **46, 48, 66**, 126-127, **159-161, 167-168, 181**, 12, 51, 56, 223, (*A Little Tour in France & A Motor-Flight Through France*) 194-204, (Belle époque) 135-136, 139, (arrivée en France/expatriation) **6, 82-89, 97-101**, 120, 133, 138-139, 141, 147-148, 150, 408, 53, 78, 103-107, 336, (première guerre mondiale) **94-96**, 92, 140, 269-270, 6.
- Freeman, Edward Augustus, 304, 308-309.
- Fuller, Margaret, **50-51**, 23, 36.
- Fullerton, William Morton, **86-91**, 92, 94, 80, 97, 126, 137-138, 165, 208.
- Furst, Lilian R., 159-163.
- Gautier, Théophile, 49, 113, 266.
- Gibbon, Edward, 13, 257.
- Gide, André, **84**, 98.
- Goethe, Johann Wolfgang Von, **153-166**, 46-47, 185, 200, 223, 225, 228, 232, 13, 48, 70, 109, 113, 152, 229, 238, 149.
- Goldoni, Carlo, 182, 185.
- Gozzi, Carlo, 182, 186.
- Grèce, **253-302**, 103, 178, 219, 315, 320-323, 327-332, 344-352, 404, 406, 43, 114-115, 176, 211, 220-222, 236, 238, 303-304, 335, 356-359, 371, 377-379.
- Gross, Catherine, 69, 84.
- Grosvenor, Elizabeth Mary (Westminster), **337-342**, 359.
- Hanley, Lynne T., 124-125.
- Hare, Augustus J. C., **188-193**, 238-240, 243-246, 248-249, 342, 356, 359, 49, 114, 152.
- Hawthorne, Nathaniel, 24, 37, 47, 56, 192.
- Hazlitt, William, 159-160, 162.
- Hérodote, 43, 358.
- Homère, **43, 256-257, 260, 299-300**, 135, 404-405, 101, 257, 292.
- Howells, William Dean, 39, 120, 136.
- Hugo, Victor, 23, 109, 367.
- Huxley, Aldous, **53-55**, 27, 111, 205.
- Hyères, **97-104**, 314-315, 101, 336.

- Ingram, Angela (et Mary Broe), 151.
- Irving, Washington, **19**, **32-33**, **111**, 41, 56, 65-66, 387.
- Italie, (tourisme en Europe) **10-14**, 45-48, 110-111, 113, 129, 132, 157-163, 223, 17, 36-37, 51, (Ruskin et l'Italie) **167-187**, (Hare et l'Italie) 188-193, (Lawrence et l'Italie) 205-215, (voyages d'E. W) 25, 64, 66-67, 72, 75, 198, 219, 78, (récits de voyage d'E.W) **154-156**, **380-396**, 56-57, 81-83, 92-93, 165, 285, 375, (passion pour l'Italie) **138-139**, 94, 119, 141, (*The Cruise of the Vanadis*) **238-252**, 219-221, 312-313, 354-357, 361-370.
- James, Henry, (écrivain) 8, 39, 45, 59-60, 80, 192, (amitié) **92**, **96**, **140**, 86-87, 95, 118, (voyages) **194-204**, 23, 26, 48, 98, 138, 152, (mentor) **119-128**, 193, 120, 388.
- Jones, (Freddy [Frederic] et Harry [Henry Edward]) 40, 63, 84, 92, 199, (George Frederic Jones) **62-63**, 65, 67, 72, 112-113, 137, 168, 109, 111, 182, 188, 404, (Lucretia Stevens Rhineland), **40-41**, **62-63**, 3, 67, 71-73, 79, 106, 66, 69, 152, 217-218, 224, (Mary Cadwalader [Minnie]) 62, 80, 100, 224.
- Keats, John, 110, 290, 403.
- Kinglake, A. W, 49, 113, 404.
- Kipling, Rudyard, 42, 48, 139.
- Lapsley, Gaillard, **336**, **409**, 80, 105, 128, 145, 405.
- Lawrence, D. H, **205-215**, 48, 38.
- Lee, Hermione, **1-2**, **6**, 25, 37, 40, 56, 62, 64, 67, 69-70, 73, 75, 77-78, 84-85, 87-88, 90, 92-94, 100-102, 104, 106, 108, 113, 116-118, 121-123, 125-126, 132, 134, 139-140, 144-145, 148, 153-156, 165, 167, 182, 185, 187, 192, 202, 209, 211, 222, 270, 336-337, 343, 403.
- Lesage, Claudine, **4**, **314-315**, 397-398, 407.
- Lewis, R. W. B, 197-198, 217, 315.
- Lubbock, Percy, **94**, **409**, 124, 127, 336.
- Malte, **234-238**, 183, 272, 325-326, 350-354, 359, 220-221, 225, 230, 349.
- Maréchaux, Laurent, 42, 153.
- Maupassant, Guy de, 357.
- McCullough, David G., 15, 22, 26.
- Melville, Herman, 37-48.
- Mérimée, Prosper, 367.
- Montaigne, Michel Eyquem de, 12, 45, 222.
- Monténégro, **303-307**, 211, 220-221, 333, 372, 301, 378, 345.
- Moore, Maurice George, 152, 335.
- Morse, Samuel Finley Breese, **15-16**, 35, 18.
- Mount, The (Lenox), **79-81**, **146-148**, 75, 83, 87-88, 91-92, 123.
- Murray, John, **49**, **54**, **191**, 258, 262, 264-265, 291, 333-334, 404.

- Newport, **74-75**, **218-219**, 25, 108, 118-119, 137, 72, 80, 88, 123, 403.
- Newton, Charly Thomas, 114, 176, 273, 275, 286.
- Norton, Charles Eliot, **167**, 79, 127, 86, 120, 135.
- Norton, Robert Douglas, **97-98**, 102, 80, 105.
- Norton, Sara ("Sally"), **78-79**, **217**, 81-82, 136, 147, 80, 86-88, 96, 127, 218, 224.
- Paget, Violet (Vernon Lee), 111, 129, 182.
- Pindare, 113, 404.
- Playfair, Robert Lambert, 333, 404.
- Riviera (Côte d'Azur), **26-28**, 72, 98, 100-101, 142.
- Ronsard, Pierre de, 87.
- Ruskin, John, **167-187**, **364-367**, 72, 110, 113, 152, 163, 188-189, 234, 237, 239-240, 265, 310-311, 76, 132.
- Saint-Brice-sous-Forêt (Pavillon Colombe), **97**, 100, 104-105, 336.
- Sainte-Claire (du-Vieux-Château), **97-101**, 103, 336.
- Sand, George, **186**, **200**, 9, 23, 122.
- Sanderson, John, 17, 19-20.
- Scribner, **79**, **127**, 76, 83, 92-93, 95, 117, 269.
- Shelley, Percy Bysshe, 48, 110, 113, 191, 230, 258, 292, 294, 404.
- Smith, John Hugh, 80, 105, 156.
- Smollett, Tobias George, **46**, **160-162**, 223, 227.
- Stendhal, 159, 161-162.
- Stevenson, Robert Louis, 42, 47-48.
- Sturgis, Howard, **140**, **80**, 126-127.
- Symonds, John Addington, 49, 111, 113, 129, 186, 189, 214.
- Tocqueville, Alexis de, **18**, **143-144**, 34.
- Tozer, Henry Fanshawe, 268, 288, 291.
- Trollope, Frances, 34-35.
- Turquie, **281-283**, 347, 356, 379, 220-221, 273, (Turcs/ Ottomans) 271, 273, 277, 279, 281-282, 284-286, 288, 306, 327, 346.
- Twain, Mark, **24**, **39**, 41, 48, 8.
- Tyler, Elisina, 92, 104, 138.
- Tyler, Royall (« Peter »), 32, 98, 105-106.
- Valéry, Paul, 84-85.
- Van Alen, James, **75-76**, 220, 226-227, 250, 254, 262-264, 283, 300, 313, 374-375, 4, 74, 80.
- Vanderbilt, 27, 74, 84-85, 199.
- Viollet-le-duc, Eugène Emmanuel, **366-367**, 239.

Wharton, Edith

Romans

- A Son at the Front* (1923), 102.
The Age of Innocence (1920),
150-151, 17, 40, 102, 2, 407.
The Buccaneers (1938), 104, 140.
The Children (1928), 103.
The Custom of the Country
(1913), **399-400**, 53, 93, 125,
139, 207, 2, 92, 407.
Ethan Frome (1911), **37**, 92, 103,
125, 2, 121.
Fast and Loose (premier roman,
écrit en 1876–1877), **70-71**,
117, 140, 403.
The Fruit of the Tree (1907), 68,
125.
The Glimpses of the Moon (1922),
102.
The Gods Arrive (1932), 125.
The House of Mirth (1905), **82-83**,
119, 128, 17, 52, 85, 87, 150, 2,
80, 391, 407.
Hudson River Bracketed (1929),
109, 118.
The Marne (1918), 125.
The Mother's Recompense (1925),
102, 145.
Old New York (1924), 74, 102,
145.
The Reef (1912), 92, 128.
Twilight Sleep (1927), 102.
The Valley of Decision (1902), **81**,
185-187, 192, 118-119, 138,
156, 165, 37, 204, 403.

Nouvelles

- “A Bottle of Perrier” (1926), 253.
“The Angel at the Grave” (1901),
122.
“Copy: A Dialogue” (1900), 122.
“The Fullness of Life” (1891),
79.
“That Good May Come” (1894),
79.
The Greater Inclination (1899)
 (“The Muse’s Tragedy”, “A
Journey”, “The Pelican”,
“Souls Belated”, “A Coward”,
“A Cup of Cold Water”), **79**,
125, 151.
“Here and Beyond” (1926), 102.
“The Lamp of Psyche” (1895), 79.
“Madame de Treymes” (1907),
121, 86, 128.
“Mrs Manstey’s View” (1891),
79, 117.
“The Old Maid” (1924), 69, 74,
103.
“Roman Fever” (1934), 104.
“Summer” (1917), 37, 125.
“The Touchstone” (1900), 79,
122.
“The Twilight of the God” (1899),
79.
“The Valley of Childish Things”
(1896), 79.

Non-fiction

- A Backward Glance* (1934), **104**,
134, 3, 64, 67-68, 71-72, 76-
77, 79, 85, 97, 103, 111-113,
116, 118, 120, 129, 137, 140-
141, 148, 151, 168, 176, 182,

- 186, 220, 254-255, 315, 409, 37, 70, 124, 146, 153.
- A Motor-Flight Through France* (1908), **82**, **197-204**, 56, 98, 126, 405, 138, 324.
- The Book of the Homeless* (1916), 84.
- The Decoration of Houses* (1897), **77-79**, **117**, 81, 181-182, 403.
- Fighting France, from Dunkerque to Belfort* (1915), 96.
- French Ways and Their Meaning* (1919), 102, 141.
- In Morocco* (1920), **96**, **197**, 102, 138, 224, 324.
- Italian Backgrounds* (1905), **56-57**, **380-396**, 51, 55, 82, 129, 156, 166, 181-183, 185, 187, 375-376, 383, 395, 398-399, 119, 122, 138, 165, 192, 198, 285, 324.
- Italian Villas and Their Gardens* (1904), **154-155**, 81, 119, 164-165, 192, 198, 285, 370, 138, 324, 403.
- “Life and I” (non publié), **134**, 2, 73, 110, 113, 134, 168, 175-176, 181, 265, 107.
- The Writing of Fiction* (1925), **131**, 102, 200, 253, 380.
- Poésie**
- « L'Âme Close » (non publié), 87-89.
- Twelve Poems* (1926), 102.
- Verses* (1878), 117.
- Wharton, Edward Robbins (“Teddy”), (vie de couple) **72-75**, 81, 84-85, 91, 103, 148, 199, 217-219, 300, 375, (voyages) 4, 98, 126, 137, 217-222, 226, 247, 249-250, 254, 263, 300, 342, 374-376, (maladie) 78, 88, 218, (divorce) **91-92**, 138, 146.
- Whitman, Walt, 38, 383-385.
- Winthrop, Egerton, 74, 76, 80, 96, 224.
- Wright, Sarah Bird, 198, 202, 204.

TABLE DES MATIÈRES

REMERCIEMENTS	I
SOMMAIRE	V
INTRODUCTION	1
PREMIÈRE PARTIE	7
Chapitre 1 - Contexte et arrière-plan.....	8
1. Le tourisme américain de 1830 à 1900	10
1.1. Le début du tourisme en Europe, de la découverte de l'Italie au Grand Tour	10
1.2. Les Américains et le début du tourisme	13
1.3. Nouveau départ	15
1.3.1. Une méconnaissance de l'Europe	18
1.3.2. L'arrivée des Américains en France	19
1.3.3. Paris, terme d'un mouvement migratoire.....	22
1.3.4. Les Expositions Universelles à Paris	23
1.4. Un pont entre deux nations.....	25
1.4.1. La Riviera	26
1.4.2. Retour à Paris	28
1.4.3. La fin du tourisme élitiste	29
2. La naissance de la littérature américaine.....	30
2.1. Nouvelles figures littéraires.....	32
2.2. La période romantique aux États-Unis	35
2.3. Le Réalisme	38
2.4. La nouvelle fiction.....	39
2.5. L'accès à la culture littéraire	40
3. La littérature de voyage.....	42
3.1. L'émergence du récit de voyage.....	43
3.2. Un désir d'explorer le monde	44
3.3. Sur les pas des grands écrivains voyageurs	48
4. Le bon et le mauvais touriste.....	50
4.1. Les catégories de touristes selon Margaret Fuller	50
4.2. Les guides de voyages et le touriste assisté	54
4.3. L'importance de la subjectivité	55
Chapitre 2 - Edith Wharton – la femme et l'écrivain	59
1. Sa vie, son parcours.....	62
1.1. Son enfance et le voyage en Europe	62
1.1.1. Le retour aux États-Unis	68
1.1.2. Ses premiers pas en tant qu'écrivain.....	70
1.1.3. Un bonheur de courte durée.....	72
1.2. Sa rencontre avec Teddy Wharton et sa vie de jeune mariée	72

1.2.1.	La croisière à bord du <i>Vanadis</i>	75
1.2.2.	Ambition littéraire	76
1.2.3.	“The Mount”	79
1.2.4.	Évolution de sa carrière littéraire	81
1.3.	Arrivée en France	83
1.3.1.	Sa liaison avec William Morton Fullerton	86
1.3.2.	Son divorce	91
1.3.3.	Ses voyages et son implication durant la première guerre mondiale	92
1.3.4.	La perte d’amis proches	96
1.4.	Nouveau départ	97
1.4.1.	La ville d’Hyères	97
1.4.2.	Au zénith de sa carrière	102
1.4.3.	Fin de vie	104
2.	La genèse de son œuvre littéraire	108
2.1.	L’empreinte laissée par les grands canons de la littérature européenne	109
2.1.1.	Du voyage en Europe à la découverte du berceau de la culture classique	109
2.1.2.	Références intertextuelles	113
2.2.	Rencontres décisives	116
2.2.1.	Une plume encore hésitante	117
2.2.2.	La rencontre avec Paul Bourget, épisode charnière de sa formation	118
2.2.3.	Une « James au féminin » ?	120
2.3.	Vers une écriture <i>sui generis</i>	128
2.3.1.	Une maîtrise du “foreground”	128
2.3.2.	Les apports du “background”	129
2.3.3.	L’« autre soi » whartonien	131
3.	Une vie marquée par l’exil	133
3.1.	Du rejet des États-Unis par une jeune bourgeoise américaine au XIX^e siècle ...	134
3.2.	... au déracinement volontaire par l’exil	137
3.2.1.	Les cultures étrangères	142
3.2.2.	Crise identitaire	144
3.2.3.	“The Mount” – la vie à Lenox, Massachussets	146
3.3.	Le voyage comme source d’inspiration	148
Chapitre 3 - L’influence des écrivains voyageurs		153
1.	Johann Wolfgang von Goethe	153
1.1.	L’Italie	154
1.1.1.	<i>Italian Journey</i> (1786-1788) et <i>Les Années d’apprentissage de Wilhelm Meister</i> (1795)	156
1.1.2.	Le voyageur avisé	157
1.1.3.	Les fondamentaux	159
1.2.	Une manière bien particulière d’envisager le récit de voyage	162
1.2.1.	Les sciences naturelles	163
1.2.2.	Le modèle de l’expert, du “ <i>connoisseur</i> ”	164
2.	John Ruskin	167
2.1.	<i>The Stones of Venice</i> (1851-1853)	168
2.1.1.	L’arc	169
2.1.2.	Le style gothique	171
2.1.3.	La Renaissance	174
2.2.	L’influence de Ruskin	175
2.2.1.	<i>The Cruise of the Vanadis</i>	176
2.2.2.	Les concepts de Ruskin	179
2.3.	Vers une remise en question de ses concepts	181
2.3.1.	L’art baroque	182
2.3.2.	La <i>commedia dell’arte</i>	185

3.	Augustus John Cuthbert Hare	188
3.1.	Caractéristiques de ces récits de voyage.....	188
3.2.	Des récits documentés.....	191
4.	Henry James	194
4.1.	<i>A Little Tour in France</i> (1884).....	194
4.2.	<i>A Motor-Flight Through France</i> (1908).....	197
4.3.	Deux récits, deux approches.....	200
5.	David Herbert Lawrence – Regards croisés en Méditerranée	205
5.1.	À la recherche du berceau de la culture classique.....	206
5.1.1.	La Sicile, espace privilégié entre terre et mer.....	206
5.1.2.	Découvertes culturelles au gré des rencontres.....	210
5.2.	Approches divergentes.....	213
5.2.1.	Réactions passionnées.....	213
DEUXIÈME PARTIE		216
Chapitre 1 - <i>The Cruise of the Vanadis</i>		217
1.	L’Afrique et Malte	225
1.1.	Alger.....	225
1.2.	Tunis.....	230
1.3.	Malte.....	235
2.	La Sicile	238
2.1.	Syracuse.....	238
2.2.	Messine et Taormine.....	243
2.3.	Palerme et Agrigente.....	247
3.	La Grèce (1) : les îles Ioniennes, les Cyclades et le Dodécanèse	253
3.1.	Corfou et Zante.....	253
3.2.	Milos et Santorin.....	261
3.3.	Amorgos et Astypalea.....	267
3.4.	Rhodes.....	272
3.5.	Tinos et Patmos.....	276
4.	La Grèce (2) et la Turquie : la mer Égée, Smyrne et les îles Ioniennes	281
4.1.	Chios et Smyrne.....	281
4.2.	Mytilène.....	284
4.3.	Mont Athos.....	287
4.4.	Athènes.....	293
4.5.	Les îles Ioniennes.....	297
5.	Le Monténégro et la Croatie	303
5.1.	Cattaro et Cetinje.....	303
5.2.	La Dalmatie.....	307
Chapitre 2 - Le manuscrit dactylographié		314
1.	Date de rédaction du manuscrit dactylographié	315
2.	Inexactitudes	323
2.1.	Approximations manifestes.....	323
2.2.	Erreurs de description.....	328
3.	Argument supplémentaire quant à sa décision de ne pas publier l’ouvrage	335
3.1.	Le contexte culturel du Grand Tour.....	335

3.2.	Les « ateliers de lecture »	336
3.3.	<i>Narrative of a Yacht Voyage in the Mediterranean during the Years 1840-41</i> (1842), d'Elizabeth Mary Grosvenor	337
4.	Les faits historiques	342
4.1.	Un travail historiquement documenté.....	342
4.2.	Les fêtes religieuses.....	344
4.3.	Les exploits des Chevaliers de Saint-Jean.....	345
4.4.	Eléments non détaillés.....	352
5.	Les paysages, les peuples méditerranéens et ses compagnons de voyage	361
5.1.	Le décor.....	361
5.2.	La rénovation.....	364
5.3.	Les sociétés méditerranéennes	371
5.4.	Les compagnons de voyage.....	374
Chapitre 3 - “March in Italy”		380
1.	Analyse comparée de deux passages	381
1.1.	L’incipit.....	381
1.2.	Un grand pas vers la fiction.....	383
1.2.1.	Analyse des extraits	385
1.2.2.	Les outils utilisés pour aborder l'altérité	390
1.2.3.	La référence aux éléments historiques	392
1.3.	Une place plus importante faite à la subjectivité	395
2.	L’évolution de son style – de la réalité à la fiction	397
2.1.	À travers l’objectif d’un appareil photographique.....	397
2.2.	La rencontre avec son « autre soi »	399
2.3.	Le passage de la réalité à la fiction à travers l’expérience du voyage	400
CONCLUSION		403
ANNEXES		410
BIBLIOGRAPHIE		432
INDEX		450
TABLE DES MATIÈRES		456

Aurélie DELL'OLIO

Université De Toulon

Laboratoire Babel

Université du Sud Toulon-Var

Bâtiment Y

BP 20 132

83957 La Garde Cedex -

<http://babel.univ-tln.fr>

LA CROISIÈRE DU VANADIS : SUR LES TRACES D'EDITH WHARTON

Résumé en français

Une trace est une suite d'empreintes, laissées par le passage d'un être ou d'un objet – c'est donc avant tout l'indice d'un chemin parcouru. C'est à ce déplacement dans le temps et dans l'espace qu'invitent mes travaux de recherche dont l'objectif est de suivre Edith Wharton « à la trace ». La trace, c'est d'abord, pour ce qu'elle nous apprend sur le voyageur et son rapport au monde, cette croisière en Méditerranée qu'elle entreprend en 1888 à bord du *Vanadis*. C'est également l'empreinte qui subsiste de cette expérience du voyage : un manuscrit dactylographié qui retrace le périple et rend compte du rapport particulier d'Edith Wharton à l'écriture.

La trace – ce qu'on suit (« suivre à la trace ») – renvoie donc à une double activité : d'une part au voyage lui-même, d'autre part, à l'exploration de toutes les pistes que j'ai cru bon d'ouvrir à partir du document originel : sur la vie et l'œuvre d'Edith Wharton, sur son environnement socio-culturel et sur le genre de la littérature de voyage – toute une série d'empreintes, donc de *signes* conduisant à de nombreux *signifiés*. La question demeure toujours, en dernier ressort, de savoir si les signifiés que croit avoir découvert le chercheur sont bien ceux de l'écrivain.

Mot clés : Wharton, Edith (1862-1937) ; littérature de voyage ; sociétés euro-méditerranéennes ; tourisme américain ; Grand Tour ; littérature américaine ; *The Cruise of the Vanadis* ; journal inédit ; exil ; expatriation.

THE CRUISE OF THE VANADIS: ON THE TRACES OF EDITH WHARTON

Résumé en anglais

A trace is both a material imprint and a trail or *series of imprints*, marking the passage of a being or an object in transit; it can therefore be understood as the material evidence of a path that has been pursued. In the particular context of this research, the term *trace* refers first and foremost to the record of a sea voyage. This unpublished journal, kept by Edith Wharton, gives an account of the various stages of the Mediterranean cruise she made in the yacht, the *Vanadis*, in the spring of 1888.

This log book is of particular interest, insofar as it, not only gives a fascinating account of the response of a young nineteenth-century cultivated American to the different cultures discovered in the course of a voyage leading her from North Africa to the Greek Islands and the shores of the Adriatic, but also provides valuable insight into the early responses of an artist in the making.

The term “trace” therefore refers to both these aspects: first the voyage itself, the places visited, their physical features and historical significance; secondly the traces left by the *visitor* who embarked on this adventure at a turning point in her life. The sentiment that the future artist is poised at the crossroads of her existence, leads the researcher – in an attempt to leave as few stones as possible unturned – on a trail leading back to her past and forward to her future. This investigation would not be complete without a survey of travel literature, as the particular genre Edith Wharton has chosen as her means of expression. All these traces unite to form a series of “signs” (in the Saussurian sense of the word), which the researcher endeavours to interpret in the hopes of understanding what is “signified” on a deeper level.

Keywords : Wharton, Edith (1862-1937); travel literature; Euro-Mediterranean societies; American tourism; Grand Tour; American literature; *The Cruise of the Vanadis*; unpublished journal; exile; expatriation.